Q
383
P25
393
862
MRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dernirescauser00pont

DERNIÈRES

CAUSERIES

LITTÉRAIRES

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

CAUSERIES LITTÉRAIRES. — *Nouvelle édition*	1 volume.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES. — 2e *édition, revue et augmentée d'une préface*	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES. 2e *édition*	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI. — 2e *série des* CAUSERIES LITTÉRAIRES. — *Nouvelle édition*	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI. 2e *édition*	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI	1 —
LE FOND DE LA COUPE. — Nouvelles	1 —
LES JEUDIS DE Mme CHARBONNEAU. 4e *édition*	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES (*Sous presse*)	1 —
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
LA FIN DU PROCÈS	1 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE	1 —
OR ET CLINQUANT	1 —
POURQUOI JE RESTE RESTE A LA CAMPAGNE	1 —

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1862
Tous droits réservés

I

HISTORIENS ET CRITIQUES

M. VILLEMAIN[1]

L'illustre auteur de ces *Souvenirs* nous permettra-t-il une première petite chicane? Son titre semble nous promettre, à doses à peu près égales, de la littérature et de l'histoire; or nous trouvons bien de l'histoire dans son livre, et de la meilleure; de celle qui fait songer tantôt aux pages les plus colorées de Salluste, tantôt aux pathétiques grandeurs de la tragédie antique; mais nous y trouvons fort peu de littérature, à moins qu'on ne doive donner ce nom à des portraits d'écrivains tels que Lemercier, Benjamin Constant ou Garat, transformés en hommes politiques par la crise de 1815; à un délicieux monologue de M. de Fontanes, quelque peu embelli, nous le soupçonnons, par son ingénieux auditeur; ou enfin à de brillantes analyses des débats parlementaires provoqués, en Angle-

[1] *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.*

terre et en France, par les événements des Cent-Jours. Or la littérature, sous la plume de M. Villemain, a assez de distinction exquise et suprême pour qu'il nous soit permis d'exprimer un regret qui est encore un hommage. Autour de ces noms de Suard, de Fontanes, de madame de Staël, de Benjamin Constant, de Sismondi, d'Arago, de Chateaubriand, de Cuvier, tour à tour évoqués au courant de ses récits, ne pouvait-il pas grouper quelques-uns de ces souvenirs plus spécialement littéraires qui auraient heureusement contrasté avec la sombre gravité de nos désastres, et formé comme des îles flottantes de verdure et de fleurs sur cette mer pleine de récifs et d'orages qui va du golfe Juan à Sainte-Hélène? Mais, me dira-t-on, c'est tout simplement un autre ouvrage que vous demandez là à M. Villemain! J'en conviens; et savez-vous pourquoi? Parce qu'il m'est plus facile peut-être de regretter ce qu'il n'a pas fait que d'indiquer ce qu'il a voulu faire.

Puisque je suis en veine d'objections chagrines, j'en risquerai une autre, d'autant plus singulière que l'on ne se lasse pas d'adresser à la littérature actuelle un reproche diamétralement contraire. M. Villemain nous annonce ses souvenirs, et, en effet, nous le voyons, dans les premières pages, témoin attentif des tristes scènes qui vont se dérouler sous ses yeux; entrant, le soir, chez la veuve Lavoisier, et s'y mêlant à des personnages célèbres qu'il regarde, qu'il écoute et qu'il peint; appelé, le matin, chez M. de Fontanes, qui, se dérobant par une spirituelle retraite, le choisit pour son substitut auprès des éventualités du 20 mars. Eh bien, nous aurions voulu que ce témoin, obscur alors, illustre depuis, mais déjà si clairvoyant, si observateur, doué d'un tact si fin, d'une vue si sûre et relevant encore ses aperçus par ses souvenirs classiques, reparût et s'accentuât davantage à travers son livre, non pas

pour s'attribuer, avec la vanité bouffonne de nos modernes faiseurs de Mémoires, une part quelconque dans les discours et dans les actes, mais pour conserver à ses récits, si éclatants d'ailleurs et si animés, cette empreinte personnelle dont rien ne remplace la vérité et la vie. Quand on songe à ce que devait être, dès cet âge heureux de vingt-cinq ans, l'esprit de M. Villemain, à ce trésor de fortes études et de connaissances acquises, à cette curiosité intelligente et passionnée, à ce pressentiment de sa gloire prochaine, à cette imagination vive, saisissant à la fois le fond et la surface, le caractère et la figure; quand on pense à tout ce que ces dons merveilleux ont dû répandre de vivacité et de fraîcheur sur ses impressions de chaque jour dans un moment où tout remuait et exaltait les âmes, on se dispose à amnistier pleinement, que dis-je? à approuver ce narrateur, si, en parlant de ce qu'il a vu et entendu, il arrive à parler de lui. Ce sentiment, ce souvenir de la personnalité, dont la persistance fanfaronne impatiente et agace chez les autres, on le voudrait, chez lui, plus assidu ou plus fréquent. Exception bizarre et glorieuse, qu'à une époque où nous avons tant souffert de l'abus de la littérature et de l'abus du personnalisme, on puisse reprocher au livre de M. Villemain de n'être pas assez personnel et pas assez littéraire!

Prenons-le donc tel qu'il est, au lieu d'y tant discourir, ce livre éloquent où le style semble se rajeunir et se teindre des couleurs de la nouvelle école, où l'émotion s'accroît, de chapitre en chapitre, pour éclater à ce dénoûment dont nulle tragédie n'égala jamais la grandeur funèbre et le gigantesque héros. M. Villemain a prouvé une fois de plus la supériorité de son goût en laissant dans l'ombre la partie stratégique et guerrière de son sujet, malgré l'exemple donné de nos jours par des historiens célèbres

qui n'ont pas cru qu'il fût nécessaire d'avoir livré ou même vu des batailles pour avoir le droit de les décrire. Il y a quelque part, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, un passage où Chateaubriand raconte que, se promenant dans la campagne, un Virgile à la main, il sentit tout à coup sous ses pas un tressaillement de la terre, et que, se baissant pour écouter, il entendit au loin, comme un vague et insaisissable murmure, le canon de Waterloo. On peut dire que cette canonnade terrible qui trancha la destinée du second Empire s'entend de même dans le livre de M. Villemain. Elle y retentit à distance, sans qu'on assiste à la mêlée, et le contre-coup en arrive dans les salons, dans la rue, dans les chancelleries, dans les Chambres, et finalement dans l'histoire. Notre illustre auteur a traité ce grand désastre du 18 juin 1815 comme ces catastrophes tragiques que l'on désespère de montrer sur la scène dans toute leur grandiose horreur, et qui, accomplies derrière le théâtre, y vibrent pourtant dans le récit des personnages, et y répandent un souffle de mort, d'épouvante et de deuil. Il n'a pris et observé, dans les Cent-Jours, que le côté diplomatique, mondain, parlementaire, politique; étudiant d'après nature, sur le nu, les causes de ce triomphe si soudain et de cette chute si rapide : c'est là qu'on peut recueillir, sur ses pas, avec quelques vérités contestables, beaucoup de vérités utiles.

Fidèle disciple de l'école anglaise et constitutionnelle qu'il a aimée avant de la servir, et à laquelle — chose plus méritoire! — il croit encore après l'avoir servie, M. Villemain s'est attaché surtout à faire ressortir la situation étrange et paradoxale de l'Empereur, amené à transiger avec ces libertés représentatives qu'une autre dynastie avait apportées à la France, et à leur imprimer même un caractère plus démocratique, plus révolutionnaire,

sous prétexte que cette dynastie, libérale dans ses conditions et son but, se renouait pourtant, par son origine, aux traditions d'un autre âge et en gardait je ne sais quelle physionomie posthume de réaction monarchique ou d'ancien régime. Cette réconciliation normande, ce raccommodement *in extremis*, créaient pour ce prodigieux génie, passionné d'ordre et de pouvoir, une force et surtout un péril : une force, en ce qu'il y trouvait çà et là, dans les vieux partis de la Révolution, quelques auxiliaires capables de fonctions civiles ou administratives et n'appartenant pas à cette armée qui fit seule le mouvement des Cent-Jours ; un péril, en ce que ces libertés de fraîche date, ces nouveaux ressorts de gouvernement peu familiers à la robuste main qui les essayait, ne pouvaient fonctionner avec cette complaisante vitesse, cette docile harmonie, cette rapide et silencieuse unité, si nécessaires en ces instants de crise suprême où tout contrôle est un dissolvant. Napoléon appelant à lui, faute de mieux, les débris du jacobinisme et de thermidor, s'efforçant de fonder avec ces éléments hétérogènes son nouvel établissement politique, tandis que, d'une part, son armée est là, le fusil au bras, fascinée comme toujours par son génie et sa gloire, mais cette fois plus prête à mourir qu'à vaincre ; de l'autre, le pays, épuisé et vide, laissant faire, mais n'agissant pas, attendant une victoire pour acclamer ou une défaite pour maudire ; la situation générale de la France et de l'Europe si effroyablement tendue, qu'une victoire même ne pouvait rien résoudre : tel est le moment, unique peut-être dans l'histoire, tel est le fatal amas de contradictions, de complications et de contrastes, chaos illuminé d'éclairs, que M. Villemain a peint comme il sait peindre. Ouvrez ses *Souvenirs contemporains :* lisez, entre autres, cette scène matinale chez M. de Fontanes partant

pour la campagne et annonçant ce qui va se passer dans un langage si prophétique, si hardi, si rayonnant d'images fortes et vives, que ce talent sage et un peu timide semble avoir été, ce jour-là, singulièrement inspiré par l'émotion des circonstances ou aidé par la mémoire de son interlocuteur : chacune de ces pages brillantes contient en germe les problèmes de cet avenir du lendemain, si prochain et si court, les difficultés insolubles de ce triomphe réel et impossible tout ensemble, les inflexibles paradoxes où va se débattre le génie, les illusions de celui-ci, les trahisons de celui-là, les entraînements d'un troisième, les variations de tous, et, au-dessus, dominant les choses et les hommes comme ces cimes chargées de tempêtes et de nuées qui se perdent, au crépuscule, dans une brume couleur de sang, la guerre, la guerre universelle, implacable, ayant seule la clef de la situation et le mot du problème, disposant en souveraine du dernier acte de ce drame, et s'apprêtant ou à écraser le héros en cas de revers, ou à replonger dans le néant, en cas de victoire, les éléments révolutionnaires qu'il vient de déchaîner. Que de piquants et instructifs détails dans ce dialogue entre le jeune libéral, enivré de ses lectures, confiant dans le réveil de la liberté politique, et l'académicien rassis, le dignitaire vieilli dans la pratique des affaires et le contact des hommes ! — « Voilà le vrai, mon cher, dit M. de Fontanes (hélas ! on a pu le redire depuis, et après d'autres catastrophes); voilà où ont abouti vos idées anglaises, à vous autres, tous vos plagiats de *bill* des droits et de constitution libérale. Chateaubriand le comprend bien aujourd'hui... Je ne m'étonne pas de votre erreur; vous prenez la théorie constitutionnelle pour la politique; cela est de votre âge, et cela est plus tôt fait que d'étudier les affaires et les hommes... Vous avez, malgré vos fumées

constitutionnelles, l'œil assez bon et l'esprit naturellement juste. » — Et M. Villemain, prompt à la réplique, répond avec un effort de hardiesse à ces marques de profond scepticisme en matière de libertés : « Les idées, j'en conviens, sont par moment bien faibles contre les baïonnettes... il faut pourtant que la royauté régulière ait autre chose à donner que la dictature impériale. Cette chose, c'est le droit; c'est la liberté politique, le vote réellement libre de l'impôt, la discussion des affaires publiques, et, sous l'ascendant d'un pouvoir héréditaire inviolable, cette concurrence des services, cette activité, cette émulation légitime des talents qui fait la vie d'un peuple, et qui prévient ou relève sa décadence... Comment, monsieur, n'aimez-vous pas ce beau régime que vous avez vu en Angleterre, que vous avez étudié dans l'histoire?... » — Et M. de Fontanes réplique à son tour avec un affectueux persiflage. Mais je ne veux pas gâter cette scène, ce prologue merveilleux, où alternent la jeunesse avide de connaître et la sagesse attristée de trop savoir, où M. de Fontanes prête son expérience à M. Villemain, où M. Villemain prête son style à M. de Fontanes, et qui, à distance, après nos malheurs, après les nombreux naufrages de nos libertés politiques, semble une double leçon et une double prophétie. L'éminent auteur de ces *Souvenirs* m'en voudra-t-il beaucoup, si j'avoue que ce plaidoyer préliminaire m'a laissé un peu en suspens entre l'opinion de M. de Fontanes et la sienne? Vous avez ouï parler de ces conférences de séminaire, où l'avocat du diable s'arrange toujours pour ne pas avoir trop raison : eh bien, ici, l'avocat du diable, c'est-à-dire de l'ordre et du pouvoir indépendants des entraves et des fictions représentatives, n'a pas assez tort, et l'on est tenté de lui donner gain de cause, malgré tout l'esprit de la partie adverse.

Mais ce n'est pas là le seul enseignement qui ressorte de cette entraînante et irrésistible lecture. On s'explique, en lisant M. Villemain, certaines conséquences des Cent-Jours, qui, détachées de leur filiation immédiate et directe, avaient pu paraître inexplicables. Je m'étais souvent demandé comment il avait suffi de quelques années à peine pour effacer ce passé d'hier et oblitérer à ce point le sens public, que le libéralisme eût pu faire alliance avec les souvenirs de l'Empire, lui prêter ses illusions et lui emprunter ses gloires, de façon à combattre et à saper ensemble la vraie monarchie libérale, la monarchie selon la Charte; comment des journalistes et des pamphlétaires, des chansonniers et des avocats, avaient si vite réussi à unir ce qui semblait incompatible, à séparer ce qui était conciliable. L'Empire, ce miracle de la volonté d'un seul, dominant et comprimant la pensée de tous, l'Empire devenu l'auxiliaire tardif de la liberté étouffée par lui et reconquise à ses dépens, l'environnant de ses prestiges, lui donnant ses consignes et ses mots d'ordre, et cela sous les yeux mêmes de la génération qui avait pu tout voir et tout comparer, il y avait là, selon moi, un fait anormal, un effet contraire à sa cause. Je me trompais : les peuples, comme les individus, sont toujours logiques, même quand ils s'égarent. Le rapide épisode des Cent-Jours, avec son Acte additionnel, ses essais de refonte démocratique et de mise en scène populaire, avec ses appels aux souvenirs, aux passions, aux hommes de 89 et de 92, avec ses fascinations magiques subies et maintenues par les rangs inférieurs de l'armée pendant que les généraux se fatiguaient et lâchaient prise, a été un trait d'union entre la révolution passée et les révolutions futures, un pont jeté à l'esprit révolutionnaire sur cet abîme où un glorieux despotisme avait refoulé pêle-mêle tous les vieux oripeaux de terro-

risme, tous les invalides de la Convention et du comité de salut public, oubliés, mitigés ou vendus. L'Empire, dans cette expression dernière et survivante pour la mémoire du peuple, n'était plus l'immense répression d'une liberté perdue par ses propres excès, la victoire armée de l'ordre sur le chaos et du pouvoir sur l'anarchie, la régénération militaire d'une société détruite par l'abus de ses réformes civiles, la remise en tutelle d'une démocratie insensée, la suspension temporaire de tout ce qu'auraient donné à la France non-seulement le mouvement de 89 purifié et adouci, mais la simple marche des années et la monarchie de Louis XVI, en un mot l'abdication ou la déchéance d'une révolution en faveur d'un homme. Il était la résurrection rapide et factice de cette révolution même, reparaissant tout à coup au milieu d'un monde à demi nouveau, à demi ancien, où nul n'avait eu encore le temps de se reconnaître, sur des vestiges du passé qui n'étaient pas le passé, mais qui en avaient l'air, devant ces fantômes d'émigration, de corvée, de seigneurie et de priviléges, mots vides de sens, aigris et aggravés pourtant par la prévention, l'ignorance ou la haine. Cette impression une fois acceptée ne s'effaça plus, et les chansons de Béranger, les pamphlets de Paul-Louis Courier, les diatribes de Manuel, les déclamations des journaux d'alors, les petites pages de la Charte-Touquet intercalées dans les grandes pages des *Victoires et Conquêtes*, n'en furent que l'épilogue et le commentaire.

A côté de cette vérité si facile à recueillir dans le livre de M. Villemain, il en est une autre, parallèle à celle-là, et qui répond à cette accusation injuste et ingrate, souvent réfutée et répétée plus souvent encore : « Les Bourbons ont été ramenés par les armées étrangères. » Qu'on rouvre l'ouvrage de M. Villemain, aux pages 168 entre autres et 446 : on verra, à travers un laconisme de bon

goût et un sentiment de convenance qui ne lui permettait pas d'insister, que la maison de Bourbon, à cette époque fatale, a été à la fois le salut de la France et de l'Europe. Elle a sauvé la France du démembrement, des représailles terribles autorisées par les excès de ses conquêtes; elle a sauvé l'Europe d'elle-même, de l'enivrement de ses victoires et de ses colères, de la tentation funeste de rompre cet équilibre nécessaire à la vie commune des nations, de commettre une de ces énormités aussi destructives pour les vainqueurs que pour les vaincus : elle a offert un refuge au triomphe en même temps qu'une indemnité à la défaite; une solution à ce qui paraissait insoluble, une réparation à ce qui semblait irréparable. Seule capable de rassurer l'Europe sans rabaisser la France, placée, en ce moment décisif et solennel, entre ces deux forces, ces deux parties d'une même civilisation, qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas se détruire, elle les a apaisées, pacifiées, adoucies l'une par l'autre, amortissant à la fois le paroxysme du succès et le paroxysme du désastre. Elle n'a ni pris part à la lutte, ni reparu en conquérante devant ce pays qui l'avait proscrite, ni fleurdelisé d'avance les drapeaux de ces armées étrangères qui ne songeaient pas à elle en refoulant, du droit du plus fort, nos troupes décimées et dispersées. — « La seconde émigration de Louis XVIII, a pu dire M. Villemain, n'avait pas le temps d'encourir les blâmes ou de contracter les défauts attachés parfois à la longueur des infortunes, même injustes, et à l'attente sur le sol étranger. Elle fut, de la part du roi, et grâce à son bon sens, ce qu'elle pouvait être de mieux, une inaction constante et assez fière; se regardant comme uni aux sentiments français par une année de règne et par la promulgation de la Charte, Louis XVIII ne permit pas que personne des siens prît part

à la guerre, dans les rangs de la coalition. Il attendit la fin du duel inévitable entre Napoléon et l'Europe. » — Et, plus tard, après que les derniers désastres sont consommés, quand les exigences du vainqueur s'accroissent à chaque pas qui le rapproche de notre capitale, quand on parle de *garanties*, qu'on laisse entendre que ces garanties seraient des cessions de territoire, et qu'on ajoute pourtant : Un seul nom, celui de Louis XVIII, nous paraît réunir toutes les conditions qui empêcheraient l'Europe de demander de tels gages pour sa propre sécurité, M. Villemain a pu s'écrier : « Triste révélation sans doute sur la crise extrême où était amenée la France, mais souvenir consolant pour la mémoire du roi, qui rendit ce service *temporaire* à son pays ! » — Je voudrais, je l'avoue, supprimer cette épithète de *temporaire*, qui, appliquée à l'intégrité du territoire, n'a, Dieu merci ! pas de sens ; je suppose qu'en l'écrivant M. Villemain songeait encore à la Charte, à laquelle il tient. — Oui, consolant, dirons-nous à notre tour avec un peu moins de sobriété et de réticence ; consolant et glorieux pour cette Monarchie, tenue en réserve loin de cette sanglante arène, étrangère de cœur et de fait à ces malheurs inouïs, trouvant dans son principe et dans son essence de quoi conjurer ce million de bras prêts à s'appesantir sur la patrie, de quoi guérir ces maux effroyables dont elle devait subir plus tard l'injuste solidarité ; à peu près comme ces médecins qui, appelés auprès d'un malade, le touchent, le soignent, le guérissent et meurent.

Il ne faut pas croire, cependant, que ces *Souvenirs contemporains* rapetissent Napoléon : non, il nous y apparaît, au contraire, dans toute son émouvante et pathétique majesté, comme un de ces héros épiques ou tragiques qui seraient, semble-t-il, moins grands s'ils étaient plus parfaits, moins glorieux s'ils réussissaient jusqu'au bout. Ses

inégalités, ses emportements, ses colères, les sophismes de son génie luttant contre l'impossible, ses brusques alternatives d'abattement et de confiance, d'énergie et de lassitude, cette prostration suprême en face des périls qui se pressent, des trahisons qui se démasquent, du dénoûment inexorable qu'il ne veut ni prévoir ni éviter, cette ombre du rocher de Sainte-Hélène s'allongeant peu à peu sur les dernières pages comme le canon de Waterloo grondait déjà dans les premières; cette torture de six années, commencée à bord du *Bellérophon* et préludant aux immortelles confidences de sa captivité, tout cela forme un tableau incomparable, poignent, à la fois splendide et sombre comme un orage des tropiques, et pour lequel M. Villemain a trouvé des accents et des couleurs que son talent si élégant et si pur n'avait pas encore révélés. On sent que si l'historien et le politique, chez M. Villemain, ont gardé quelque rancune, l'artiste et l'homme de cœur n'en ont pas, qu'ils s'abandonnent à ces émotions surhumaines, à cette terreur, à cette pitié, et que le linceul, en tombant sur cette gloire sans rivale, la fait plus grande et plus sacrée que le manteau impérial. Eh! qui pourrait, en présence de ses adversités, songer à autre chose qu'aux douleurs du conquérant déchu, de la patrie mutilée, écouter d'autre voix que ce vaste gémissement? Les âmes vraiment nobles, vraiment patriotiques, n'ont pas, ne peuvent pas avoir ces arrière-pensées mesquines et égoïstes; elles ne peuvent jamais se réjouir quand la France pleure, pleurer quand elle se réjouit, séparer leur cause de la sienne et leurs battements des siens. Qui croit le contraire les calomnie! A ces souvenirs de Waterlòo, du *Bellérophon*, de Sainte-Hélène, elles se sentent frappées du coup qui brisa un grand pays et un grand homme, de même qu'au bruit des glorieux faits d'armes

de notre héroïque armée d'Orient, elles les saluent d'un sympathique hommage et rappellent avec orgueil l'histoire militaire de nos zouaves, objet d'effroi pour nos ennemis et d'envie pour nos alliés !

On peut donc dire que, sous la plume de M. Villemain, la liberté constitutionnelle et parlementaire a, en définitive, amnistié son redoutable adversaire, qui s'était fait un moment son illusoire et invraisemblable ami. S'est-elle aussi bien amnistiée elle-même ? A-t-elle fait, alors et depuis, tout ce qu'elle devait faire, conjuré tous les périls, détourné touts les malheurs, dominé les situations, tempéré les crises, établi ce qu'elle avait rêvé, sauvegardé ce qu'elle avait établi, remplacé avec avantage une volonté unique par des volontés collectives ? M. de Fontanes, dès le 18 mars 1815, n'en paraissait pas très-sûr, et M. Villemain mettait plus d'esprit que de certitude à le contredire. Nous ne sommes pas M. de Fontanes : mais aussi il n'avait que ses prévisions, et nous avons, hélas ! notre expérience. Convenons-en sans réticence comme sans malice : dans cet épisode des Cent-Jours, le gouvernement constitutionnel n'a pas joué un bien beau rôle. En France, il n'a su ni repousser Napoléon, ni le conserver. En Angleterre, il a encouru le reproche de mauvaise foi et de trahison vis-à-vis de ce captif volontaire et désarmé. Quand M. Villemain, fidèle à ses honorables préférences, nous dit que Napoléon avait cru réveiller dans la nation anglaise un sentiment d'honneur légal et un scrupule du droit qu'il n'attendait pas des monarques absolus ; quand il ajoute avec une sorte de complaisance : « C'était un hommage suprême que ce grand dominateur des hommes rendait à l'esprit de liberté ; à tout prendre, il l'aimait mieux pour gardien que le pouvoir absolu de son ancien ami le czar, ou même de son

beau-pere...» ne pourrait-on pas demander ce qui, avec le czar ou même avec son beau-père, aurait pu lui arriver de pire ?

Mais il me semble que nous voilà bien avant dans la politique. Revenons, en finissant, à la littérature, toujours si profondément intéressée à tout ce que publie M. Villemain. Son livre n'est pas seulement piquant, ingénieux, brillant, éloquent, pathétique ; il a le plus attrayant de tous les mérites, la plus charmante de toutes les grâces : il est jeune, et il l'est doublement; car M. Villemain nous retrace les souvenirs contemporains de sa vingt-cinquième année avec le style qu'aurait aujourd'hui un Villemain qui serait jeune. Parmi les écrivains éminents qu'une gloire précoce, une vie laborieuse et une maturité féconde associent à plusieurs générations littéraires, il en est qui, ayant possédé à certain moment tout leur talent et toute leur force, font de ce moment leur date, s'y immobilisent ou y reviennent sans cesse, regardant d'un œil dédaigneux ou inquiet ce qui s'essaye après eux, et traitant volontiers de corruption ou de décadence ce qui aspire à s'appeler renouvellement ou progrès. Il en est d'autres, plus souples, moins exclusifs, mieux doués, qui suivent avec moins de dédain et de méfiance les variations successives du style, de l'esprit et du goût, et, sans dépasser le point où elles s'exagèrent et se dépravent, en acceptent assez pour être à la fois les classiques de la veille et ceux du lendemain. L'illustre auteur de ces *Souvenirs* a été constamment au nombre de ces maîtres indulgents à qui la nouveauté ne fait pas horreur, et qui, au lieu de l'effaroucher par des rigueurs inutiles, aiment mieux lui prendre ce qu'elle a de bon, et le consacrer de leur autorité et de leur exemple. Il y a trente ans, il expliquait aux retardataires Shakspeare et Walter Scott ; il saluait La-

martine et Victor Hugo, devançant le jugement des lettrés et les hommages populaires. Aujourd'hui il ne paraît pas croire que la langue du dix-neuvième siècle mérite tout le mal que l'on en dit, et il se met à la parler avec une grâce et une intrépidité charmantes; j'ouvre sa première page, et je lis : « Dans ma mémoire de tout jeune homme, malléable et colorée comme une lame de daguerréotype sous les rayons du jour... » Je poursuis, et j'arrive au délicieux portrait de la duchesse de Dino : « Alors à peine âgée de vingt ans, la jeune duchesse, par sa beauté, le charme impérieux de sa physionomie, le feu du Midi mêlé en elle à la grâce altière du Nord, l'éclat inexprimable de ses yeux, la perfection de ses traits aquilins, la dignité de son front encadré de si beaux cheveux noirs, était une des personnes le plus naturellement destinées à faire les honneurs d'un palais, à embellir une fête, » etc. Il y a là, si nous ne nous trompons, quelques touches un peu plus modernes que ne l'eût permis M. de Fontanes, une légère teinte de Lamartine ou même de Balzac, ramenée toutefois aux conditions nécessaires de correction et d'élégance. Faut-il s'en étonner? Faut-il s'en plaindre? Le mieux est de ne pas taquiner ce délicat et sérieux plaisir, de savourer ce livre où un grand et aimable écrivain, recueilli dans ses souvenirs, a su se faire contemporain, en histoire, du passé qu'il fait revivre; en littérature, du présent qu'il charme, qu'il instruit et qu'il honore.

M. GUIZOT[1]

Pour qui aime passionnément et honnêtement la littérature, — comme cette belle et noble lady Russell aimait son second mari, — c'est une joie bien vive de reconnaître que, même aux moments les moins favorables au succès littéraire, en présence d'événements qui semblent devoir tout éteindre de leur éclat et de leur bruit, il suffit de cinquante pages signées d'un grand nom et écrites d'un grand style pour remuer et charmer cette société d'élite, plus empressée de savourer les délicats plaisirs de l'intelligence que de courir à la Bourse spéculer sur la paix ou la guerre. Cette joie, M. Guizot vient de nous la donner en publiant un épisode qui se rattache à l'ensemble de ses Études sur l'histoire d'Angleterre, mais qui garde, avec bien du piquant et de la grâce, sa physionomie particulière, et fait songer une fois

[1] L'*Amour dans le mariage*, Étude historique.

de plus à ces fleurs au parfum salubre et pénétrant écloses entre les pierres des monuments et des tombeaux. On s'arrache ces pages auxquelles leur titre un peu romanesque — nous allions dire un peu paradoxal — n'ôte rien de leur gravité, et qui, par ce titre même, par l'arrière-pensée qu'il suppose, n'en ont que plus complétement l'autorité d'une leçon et d'un modèle. Elles sont dans toutes les mains, elles occupent toutes les causeries, et, si les nôtres ne s'en emparaient pas à leur tour, on aurait le droit de nous demander pourquoi nous négligeons de profiter de nos attributions les plus charmantes, et par quelle contradiction bizarre nous nous taisons sur ce dont tout le monde cause, nous qui causons quelquefois de ce dont personne ne parle.

Les écrivains illustres que les affaires publiques ont jadis enlevés aux lettres, et qui, à la suite de nos catastrophes, sont revenus à leur premier domaine, y ont trouvé bien du ravage accompli en leur absence. Ils ont dû éprouver une sensation analogue à celle d'un père de famille qui, au retour d'un long voyage où il aurait recueilli plus de gloire et de fatigue que de richesse et de bonheur, reverrait, en mettant le pied sur le seuil natal, son champ dévasté, sa maison en ruines, des intrus de mauvaise mine faisant l'orgie sous son toit, en un mot tous les malheurs énumérés par Scapin, sans en excepter, hélas ! la fille séduite et la femme enlevée. Ils ont reconnu, nous le savons, que de même que, dans la première phase, celle de 1830, c'était la politique qui, en précipitant son mouvement révolutionnaire, avait violemment agi sur la littérature, de même, dans la période suivante, celle de 1848, c'était la littérature qui, par ses déréglements funestes, avait entraîné et précipité la politique. C'est en face de cette triste évidence, annoncée déjà par quelques pauvres Cassan-

dres littéraires, prophètes dans leur pays, — et dans le désert, — qu'on a pu et qu'on peut mesurer la différence des hommes sérieux médiocres et des hommes sérieux supérieurs. Les hommes sérieux médiocres (on assure qu'il en existe), quand nous leur parlions autrefois des tendances du roman ou du drame, et de tout ce qu'ils introduisaient de ferments de corruption, de convoitise et de haine à travers les diverses couches sociales, haussaient superbement les épaules, et, arrondissant le bras autour de leur portefeuille gros de la destinée des empires, ils nous disaient comme à de vieux enfants maniaques : « Madame Sand ! M. de Balzac ! M. Eugène Sue ! M. Dumas ! qu'est-ce que *cela* ?... Ah ! oui, il me semble que j'ai vu ces noms au bas du feuilleton de mon journal... Mais excusez-moi, monsieur, je ne lis que le premier-Paris et le compte rendu de la Chambre. » Et là-dessus notre homme nous quittait pour aller rédiger un sous-amendement à l'article 4 du budget ou composer le programme d'un tiers, d'un quart ou d'un cinquième parti, formé d'une nuance de gauche pure et d'une dose d'opposition dynastique. Eh bien, *cela*, c'était tout simplement la littérature, cette expression suprême et souvent toute-puissante de la civilisation française, abaissant ses niveaux pour les étendre, dégradant avec elle et après elle la société attentive ou distraite, et ruinant de son luxe frelaté même les honnêtes gens et les bons livres, comme ces femmes perdues, qu'elle se plaisait à glorifier et à peindre, dévorent non-seulement leur amant étourdi, corrompu ou aveuglé, mais encore sa maison, sa famille, ses alentours, la dot de l'épouse et de la sœur. *Cela*, c'était la société, qui laissait arriver jusqu'à ses hauteurs les miasmes de ses bas-fonds, déguisés dans je ne sais quelle fausse senteur de musc et d'ambre, en attendant l'heure terrible où, grisée par ces vapeurs capiteuses, elle se sentirait à son

tour attirée vers ces abîmes. Voilà ce qu'ont admirablement compris les hommes sérieux supérieurs, dès que leur esprit a été dégagé par les événements du tracas des affaires. Ils ont mis tout d'abord le doigt sur la plaie encore saignante; ils n'ont pas eu de ces dédains, de ces fiertés hautaines, indices de la fausse noblesse, en intelligence comme en blason. Le malheur passé, le danger à venir, l'humiliation présente, étaient là, dans l'abaissement littéraire; ils y ont couru, non pas avec des récriminations stériles, des plaintes amères, des avertissements et des conseils d'après coup, mais avec des œuvres, avec des exemples, avec une morale en action nous montrant comment on s'y prend pour relever ce qui s'écroule et sauver ce qui se perd. C'est ce qui a donné à leur nouvelle intervention dans les lettres un caractère spécial; c'est ce que je retrouve avec bonheur dans cette *Étude* empruntée par M. Guizot à l'histoire pour la prêter au roman, mais au roman honnête et solvable qui, par exception, restitue ce qu'on lui prête, sans en rien garder ni gâter; *Étude* dont le titre, le début et la conclusion, dans sa beauté merveilleuse, répondent d'une façon directe à ce sentiment de réparation littéraire par la littérature, de redressement du mauvais exemple par le bon, la plus noble, la plus salutaire tâche à laquelle puissent s'appliquer, après les jours d'épreuves, ces hommes restés les maîtres et les modèles de leur temps.

— « On veut des romans, nous dit M. Guizot. Que ne regarde-t-on de près l'histoire? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui du néant tire des êtres, les anime, les colore et les fait

vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers toutes les vicissitudes de la destinée ; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poëtes Dieu est le plus grand. »

Il était impossible, n'est-ce pas? de nous annoncer avec plus de magnificence et de simplicité tout ensemble ces deux êtres réels qui ont vécu, qui ont aimé, qui ont souffert, ce ménage d'un grand seigneur anglais, libéral et chrétien, lord et lady William Russell, types trop rares et trop peu suivis de l'amour dans le mariage et des chastes douceurs de la vie privée au milieu des émotions et des orages de la vie publique ! Tel est le point de départ de ce beau récit : attendrir un moment et familiariser l'histoire, la faire sortir des palais et des rues, des salles de parlement et des champs de bataille, pour nous introduire avec elle dans un intérieur embelli par une union passionnée et charmante, dans ce *home* dont la nation anglaise estime si haut les jouissances et les vertus, et là, à ce spectacle aimable et pur comme ces âmes, nous demander s'il est tant besoin de travestir l'histoire en roman ou le roman en histoire, pour enchanter ou émouvoir l'imagination des hommes. Tous les lecteurs de M. Guizot se chargeront de la réponse.

Il y a donc deux choses dans ce morceau, destiné à montrer sous une forme exquise et en un cadre restreint tout le bien que pourraient se faire, au lieu du mal qu'elles se sont fait, la poésie et la réalité. Il y a le côté historique,

et celui que j'appellerai romanesque, faute d'un mot plus juste et mieux famé. L'histoire de lady Russell, du comte de Southampton, son père, de lord William Russell, son second mari, touche à plusieurs événements de la révolution d'Angleterre, et le procès célèbre de lord William a sa place marquée d'avance dans les prochains volumes de l'illustre historien. Il n'y insiste que tout juste ce qu'il faut pour l'intelligence complète de son récit, et pour que les sentiments de ses personnages s'éclairent et se précisent d'un reflet de leur vie extérieure. Lady Russell, sa tendre et pieuse héroïne, descendait, par sa mère, de la famille de Ruvigny, une de ces familles françaises, nobles et protestantes, à qui l'édit de Nantes avait permis de servir le pays et le roi en restant dévouées à leur croyance, et qui, à l'époque où cet édit chancelait sous le sentiment populaire avant d'être révoqué par la volonté royale, traversèrent ces temps d'épreuve avec un inflexible courage, et se préparèrent, pour les jours prévus de proscription et d'exil, d'autres foyers et une autre patrie. Le marquis de Ruvigny était son oncle, et nul, on le sait, ne joua un rôle plus actif et plus honorable dans les négociations de la France avec l'Angleterre, et de l'Église réformée avec la cour et les ministres. Lord Southampton, son père, beau-frère du marquis, figura au premier rang des conseillers et des défenseurs de Charles Ier, lui demeura fidèle dans la mauvaise fortune, passa noblement dans la retraite tout le temps que durèrent la république et Cromwell, et se retrouva avec Hyde, comte de Clarendon, son ami, le ministre un peu inquiet, un peu découragé, un peu morose, mais toujours loyal et sûr, de Charles II remonté sur son trône. Enfin, lord William Russell, l'homme qu'elle choisit et qu'elle épousa à trente-quatre ans, après en avoir passé obscurément quatorze ou quinze avec lord Vanghan, son premier mari, fut

un des chefs les plus ardents de l'opposition sous Charles II, prit part aux complots de résistance à main armée contre l'autorité royale, fut dénoncé comme conspirateur, jeté à la tour de Londres, et, malgré les efforts de ses amis et surtout de sa femme, condamné à mort, et exécuté le 21 juillet 1683, — cinq ans avant la révolution nouvelle qui, bien différente des nôtres, devait fixer l'avenir politique de l'Angleterre. On le voit, c'est au milieu d'événements historiques et entre des personnages acquis à l'histoire que M. Guizot a su apercevoir et cueillir ce drame intime où les félicités domestiques, les tendresses conjugales, les délices d'un amour partagé et les douleurs d'une séparation tragique s'agrandissent du souvenir de ces persécutions religieuses, des traditions héréditaires de cette famille émigrée, de cette intervention passionnée dans la lutte des partis, du voisinage de cet échafaud, et enfin de ce long et mélancolique veuvage, sobre dans sa douleur, résigné dans ses regrets, ferme dans ses vertus. M. Guizot a dessiné rapidement et à larges traits ces diverses phases, et l'on reconnaît, à chaque ligne, dans cette partie de son travail, cette grandeur contenue, cette langue à la fois simple et riche, cette hauteur de vues, cette sagacité sans aigreur et sans pessimisme que la pratique des affaires communique aux esprits éminents, toutes ces qualités incomparables qui se sont révélées avec tant d'éclat dans l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre*. Citons au hasard un de ces passages, tels qu'ils abondent chez M. Guizot, et que l'expérience de l'homme d'État a évidemment dictés au génie du penseur et de l'écrivain : « Lord Russell, nous dit-il, fut bientôt l'homme le plus populaire comme le plus honoré du royaume, et telles étaient, entre lui et le parti national, l'harmonie et la sympathie mutuelles, que rien ne venait éclairer lord Russell sur les fautes de ses anciens amis, ni

sur les siennes propres; car les avertissements ne partaient que de ses ennemis, — qu'on ne croit jamais. » Voilà de ces coups de pinceau que le talent seul ne donne pas; il faut, pour les trouver, avoir été ministre — et ne plus l'être.

Nous en avons dit assez sur le cadre; voyons maintenant la figure. Voyons le roman dans l'histoire, le paradoxe dans la vérité, ou, pour revenir au texte, l'amour dans le mariage.

Une grande dame chrétienne, comme l'appelle M. Guizot, ayant passé les années de son adolescence à la campagne, « loin du monde, dans ces habitudes de tranquillité, de dignité, de simplicité, d'élévation sociale et de bienfaisance populaire qui font l'honneur et le crédit d'une aristocratie chrétienne; » ayant d'abord épousé sans amour un jeune homme qu'elle connaissait à peine, et, dans cette union acceptée plutôt que choisie, s'étant acquittée de tous ses devoirs sans bruit, sans éclat, modestement et vertueusement heureuse, appréciée déjà pour son humeur agréable, sa douce gaieté et sa bonté parfaite; perdant, au bout de quatorze ans de cette vie égale et silencieuse, ce premier mari dont il n'est resté de trace ni dans son cœur ni dans l'histoire; libre alors de regarder autour d'elle, de consulter son penchant, et de faire un choix parmi les nombreux prétendants qu'attirent sa beauté, ses vertus et sa fortune; se donnant, dans toute la plénitude de sa liberté et de sa volonté, à l'homme qu'elle préfère, et qui, par hasard, se trouve digne d'elle; se transformant, pour ainsi dire, dans ce second mariage, y développant des qualités, y préludant à des grandeurs toutes nouvelles : tel est le premier chapitre de cette chaste et conjugale légende; tel est, avant les jours d'orage, d'angoisses et de regrets, le doux et enviable spectacle que M. Guizot nous ouvre sur la vie pri-

vée de ses personnages et de leur temps. Mais laissons-le parler lui-même ; il faudrait, pour bien faire, que notre causerie ne fût qu'une citation perpétuelle : « Ce monde, nous dit-il dans ce style qui n'est qu'à lui, n'a point de spectacle plus charmant que celui de la passion pure et heureuse. La passion, cette explosion libre et sincère des désirs et des forces intimes de l'âme, a pour nous tant d'attrait, que nous prenons à la contempler un plaisir infini, même quand elle s'offre à nous chargée d'égarements coupables, de troubles, de mécomptes et de douleurs ; mais la passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie sans altérer sa beauté ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines : c'est le Paradis reconquis... Rachel (c'est le nom de baptême de lady Russell) ne nous a jusqu'ici apparu que tranquille, simple, vertueuse sans élan comme sans effort, et suivant modestement la route droite, mais ordinaire de la vie. Maintenant l'amour passionné et le bonheur suprême sont entrés dans ce cœur si bien fait pour les ressentir, mais qui ne semblait pas les chercher ; Rachel s'y livre et s'y développe avec pleine liberté et confiance ; elle aime aussi ardemment qu'innocemment, et elle est parfaitement heureuse ! » — Eh bien, qu'en dites-vous ? Croyez-vous, après avoir lu cette page, qu'il soit impossible de trouver des couleurs vives, d'irrésistibles accents, une chaleur communicative, pour peindre autre chose qu'une patricienne amoureuse d'un pianiste ou d'un rapin, un fils de famille épris d'une pécheresse régénérée par l'amour, ou deux cœurs incompris cherchant dans une liaison coupable l'assouvissement de leur orgueil et de leurs chimères ? Admirable exemple qu'on pourrait appeler la poétique du genre, et que nous donne là, presqu'en se jouant, cet

homme qui a présidé, pendant longues années, aux destinées de la France, cet historien de grande race qui pouvait se croire le droit de dédaigner tout ce qui n'est pas le grave et positif enseignement de la politique et de l'histoire! Lignes fécondes et salubres où le roman moderne devrait se plonger, comme un malade se plonge dans une source bienfaisante pour s'y guérir de ses plaies et s'y laver de ses souillures! Qu'elles sont belles et sereines, ces années de bonheur légitime et radieux! Et comme le mariage prend là d'éclatantes et consolantes revanches! Neuf ans après la première expansion de cette félicité sans bornes, à quarante-trois ans, à l'âge où l'amour adultère est depuis longtemps entré dans sa période de déception, de châtiment ou de ridicule, lady Russell peut encore écrire à son mari, au milieu de mille choses non moins charmantes : « Vous écrire est le charme de ma matinée; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi; c'est là que ta tête chérie reposera, j'espère, demain soir, et bien des jours encore... » — La récompense des affections pures dans les cœurs honnêtes est de conserver leur fraîcheur et leur jeunesse, comme celle des hautes intelligences et des nobles âmes est d'exceller à les peindre.

Hélas! leur innocence n'est pas toujours un gage de certitude et de durée. Si elles ne sont pas troublées et brisées par les déchirements de la conscience, par la punition réservée à tout ce qui altère l'ordre et l'harmonie morale, elles le sont, elles peuvent l'être par les événements, par les hommes, par l'inévitable condition des félicités terrestres, par la volonté divine nous avertissant de leur fragilité : témoin lady Russel, qui eut bientôt à déployer, en face de dangers terribles et au sein de pathétiques douleurs, cet amour, si heureux d'abord, si délicieusement

absorbé dans le sentiment de sa confiance et de sa force. Après douze ans de ce bonheur, — elle en avait alors quarante-six, et la lune de miel durait toujours, — la foudre éclate dans ce ciel si beau : une phase nouvelle commence; phase de lutte et d'angoisse, où elle dispute la vie de son mari aux rancunes trop justifiées de Charles II avec un héroïsme calme et ferme qui excite l'admiration de ses ennemis les plus acharnés. — « Puis-je avoir quelqu'un qui écrive pour aider ma mémoire? demanda lord Russell à ses juges. — Oui, milord, un de vos serviteurs. — Ma femme est là, prête à le faire. — Lady Russell se leva pour exprimer son assentiment. Tout l'auditoire frémit d'attendrissement et de respect. » Phase de douleur profonde et sans faste, après que le sacrifice est consommé; puis, de recueillement intime et voilé, d'apaisement lent et continu, de fidélité inaltérable à la chère et infortunée mémoire; et, lorsque viennent les jours de triomphe, de réparation tardive, ce triomphe accepté sans enivrement et sans violence, cette réparation invoquée sans représailles en l'honneur de celui qui n'est plus; ce crédit si chèrement acheté auprès des nouveaux pouvoirs, exercé sans morgue et sans abus en faveur d'honnêtes gens; les joies, les afflictions et les vertus maternelles remplissant peu à peu cette âme résignée, s'y installant sur des ruines encore brûlantes, et s'y développant au milieu de ces épreuves inséparables des longues vies; partout et toujours, jusqu'à la fin de ce veuvage de quarante ans, le même caractère de dignité, de grandeur sérieuse et douce, tranquille au dehors, avec une immense faculté d'aimer, de se dévouer et de souffrir, égale et ferme dans l'infortune comme dans le bonheur, forcée de se défendre çà et là, par un effort de réflexion et de conscience, contre un peu d'orgueil, n'en ayant que plus de mérite à y réussir, et réalisant, en dé-

finitive, l'idéal de la *grande dame chrétienne*. Oui, *chrétienne*, dirons-nous tout haut, pourvu que son illustre historien nous permette d'ajouter tout bas : *Anglaise et protestante*. Il y a ici, à notre point de vue, non pas, Dieu merci! une différence à constater ou une contradiction à soutenir, mais simplement une nuance à indiquer.

Loin de nous l'envie d'afficher des airs d'intolérance qui nous iraient fort mal, de nous affubler du bonnet de théologien ou de docteur, et de raviver des dissidences et des querelles qui tournent rarement au profit de la vérité! Non ; c'est une œuvre littéraire et une figure historique que nous jugeons ; une figure qui, grâce à M. Guizot, vient d'entrer, sinon tout à fait dans la poésie et le roman — ces deux mots prêteraient à trop de malentendus, — au moins dans ces régions intermédiaires, dans cette immortelle galerie, à demi idéale, à demi réelle, où l'imagination aime à chercher ses types et ses modèles. Or il existe, dans l'art, des écoles diverses, des interprétations differentes de la grandeur, de la sainteté, de la beauté. Une tête de Murillo ressemble peu à un portrait de Van Dyck ; un tableau de notre Lesueur n'a rien de commun avec une toile du Guide ou du Corrége. Œuvre de la nature ou de l'art, création divine ou humaine, dans la société ou dans la littérature, la beauté, la vertu, la poésie protestante a un caractère à part, dont je retrouve les principaux traits dans lady Russell. Une lumière égale et réfléchie y rayonne doucement à travers l'albâtre, mais on y chercherait en vain ces jets de flamme, ces élans invincibles, ces effusions spontanées et puissantes qui sont à la vertu froide et calme ce que l'inspiration est au travail : l'orgueil y est maté par un effort de la conscience agissant sur elle-même, par un sentiment élevé et clairvoyant de la vraie dignité morale; mais il y subsiste à l'é-

tat latent; il n'a pas ces abaissements surhumains, ces immolations passionnées et suprêmes qui ont fait de l'humilité catholique le plus prodigieux triomphe de la religion sur l'humanité et de l'âme sur ses propres faiblesses. Lady Russell a de l'orgueil, on le sent, et M. Guizot le laisse deviner. Elle se trahit de temps à autre; elle est obligée d'exercer sur sa vie intérieure un vigilant et assidu contrôle pour surmonter cette disposition naturelle, ou peut-être pour la cacher. Elle est belle, elle est aimante; mais cette beauté et cette passion ont, dans leur franchise et leur simplicité mêmes, un je ne sais quoi qui ressemble, tantôt à la métaphysique, tantôt au déshabillé de l'amour honnête; elles n'ont pas d'âge; elles ne tiennent pas compte de ces dates dont le lecteur se préoccupe malgré lui. Plus tard, lorsque lady Russell est frappée du plus grand, du plus horrible des malheurs, sa piété sincère et solide lui sert, on le comprend, d'égide et d'armure : elle grandit avec la douleur, et l'on est noblement ému en la voyant échanger avec son vieil ami, le docteur Fitz-Willam, ancien chapelain de son père, des lettres confidentielles et pieuses qui la raffermissent et la soutiennent. Oui, c'est du stoïcisme chrétien, mille fois au-dessus des plus stoïques exemples de la philosophie païenne. Et pourtant qu'il y a loin encore de là à cette expansion sublime et absolue d'une âme dans une autre âme, à cette mission du prêtre auprès des cœurs désolés, à ces mystiques joies du sacrifice devenant, dès ce monde, pour la créature qu'il rachète et consacre, un gage de régénération, un commencement de possession divine! N'insistons pas trop, ou plutôt revenons à nos attributions littéraires. Walter Scott, à qui l'on songe en lisant cette magnifique *Étude*, n'a que deux caractères passionnés : Diana Vernon et Rebecca; une *papiste* et une juive! Shakspeare est un

génie essentiellement catholique ; Byron, dans son scepticisme hautain et morose, est pourtant plus près de la religion du Midi que de celle du Nord ; et, dans sa vie comme dans ses poëmes, il se débat sans cesse contre la méthodique froideur, la pruderie méticuleuse de l'anglicanisme. C'est que vraiment la poésie et la passion, ces deux sœurs, ont peine à s'acclimater, même dans leurs développements les plus chastes, à cette atmosphère où tout est prévu, mesuré et réglé comme d'après un thermomètre! Comparez lady Russell, cette personnification si haute et si pure du génie protestant et britannique, comparez-la à ces femmes espagnoles du seizième siècle dont M. Pichot nous a si bien parlé, à la mère, à la femme de Charles-Quint, à Maria Pacheco, la veuve de Juan Padilla : vous sentez tout de suite une autre âme, un autre feu, une autre vie ; vous passez du pays des ananas en serre chaude à celui des orangers en pleine terre. N'importe ; telle qu'elle est, telle que M. Guizot l'a esquissée de son crayon ineffaçable, lady Russell, en dépit de ces restrictions et de ces parallèles, n'en reste pas moins une admirable figure, n'en offre pas moins un de ces rares spectacles qui rassérènent l'intelligence et élèvent la pensée.

Et l'*amour dans le mariage?* J'en suis bien loin, semble-t-il, et je voudrais cependant dire un mot, avant de finir, non pas du fait en lui-même, que l'on ne saurait contester sans irrévérence, mais de ses rapports possibles avec le roman purifié et transformé. Cet amour existe-t-il? Oui, et il serait bien triste qu'on eût à remonter, pour le trouver, aux révolutions d'Angleterre. Peut-on, à l'exemple de M. Guizot, le proposer au roman, le recueillir dans l'histoire? Oui encore, et ces merveilleuses pages sont là pour le prouver. S'ensuit-il que le roman puisse l'approfondir, l'analyser et le peindre, et qu'il y eût là un sujet

de développements, un élément d'intérêt, comme dans la peinture d'un autre amour, moins légal et moins légitime? Là commencerait la difficulté. Ceux-là mêmes qui croient pouvoir décrire l'amour et le bonheur dans le mariage ne passent-ils pas un peu à côté, à leur insu, par la force des choses, commençant leur histoire avant que cet amour commence, et ne la finissant pas après qu'il est fini? M. Guizot, par exemple, sans le vouloir et surtout sans avoir à s'en occuper, n'a-t-il pas tourné plutôt que résolu la difficulté en ne donnant, dans son *Étude*, que deux ou trois pages au bonheur conjugal, et en nous racontant sa belle héroïne avant et après les années heureuses? Et les romans et les drames ordinaires n'obéissent-ils pas aux conditions du genre, aux penchants de l'humaine nature, en baissant le rideau ou en fermant le livre dès que rien ne s'oppose plus au mariage, c'est-à-dire au bonheur des deux héros? Questions délicates et charmantes! Ravissant privilége de ces grands esprits, qu'il ne puissent rien produire sans éveiller une foule d'idées et même sans nous en donner, comme ces riches charitables dont le superflu nourrit les pauvres!

Ces questions incidentes n'ôtent rien à l'autorité souveraine des lignes que nous allons citer, qui couronnent le récit de M. Guizot, et que la restauration morale et littéraire devra désormais prendre pour symbole : « Notre temps, écrit-il, est atteint d'un mal déplorable, il ne croit à la passion qu'accompagnée du déréglement; l'amour infini, le parfait dévouement, tous les sentiments ardents, exaltés, maîtres de l'âme, ne lui semblent possibles qu'en dehors des lois morales et des convenances sociales. Toute règle est à ses yeux un joug qui paralyse, toute soumission une servitude qui abaisse, toute flamme s'éteint si elle ne devient un incendie. Mal d'autant plus

grave que ce n'est pas un accès de fièvre, ni l'emportement d'une force exubérante : il a sa source dans des doctrines perverses, dans le rejet de toute loi, de toute foi, de toute existence surhumaine, dans l'idolâtrie de l'homme se prenant lui-même pour Dieu, lui-même et lui seul, son seul plaisir et sa seule volonté ! Et à ce mal vient s'en joindre un autre non moins déplorable : l'homme non-seulement n'adore plus que lui-même, mais il ne s'adore que dans la multitude où tous se confondent; il porte envie et haine à tout ce qui s'élève au-dessus du commun niveau. Toute supériorité, toute grandeur individuelle, quels qu'en soient le genre et le nom, semblent à ces esprits, à la fois en délire et en décadence, une iniquité et une oppression envers ce chaos d'êtres indistincts et éphémères qu'ils appellent l'humanité. Quand ils aperçoivent dans les régions élevées de la société quelque grand scandale, quelque exemple odieux de vice et de crime, ils triomphent, ils exploitent ardemment contre les supériorités sociales ces apparitions sinistres qui éclatent dans leurs rangs. Ils voudraient faire croire que ce sont là les mœurs générales, les conséquences naturelles de la haute naissance, de la grande fortune, de la condition aristocratique, n'importe à quel titre et sur quelle base elle s'élève. Quand on a été assailli de ces basses doctrines et des honteuses passions qui les enfantent ou qui en naissent, quand on en a ressenti le dégoût et mesuré le péril, c'est une jouissance très-vive de rencontrer quelqu'une de ces grandes figures qui leur donnent un éclatant démenti. »

Que dire après de telles paroles? un cri d'admiration leur a répondu déjà, partout où n'est pas éteint le sentiment du beau et du bien : M. Guizot, en retraçant ainsi les symptômes de ces maladies morales qui se sont infiltrées dans la littérature, qui ont failli nous perdre, qui pourraient nous

perdre encore, a écrit là le programme que nous devons tous méditer pour mieux glorifier ce qu'il honore, pour mieux flageller ce qu'il flétrit. S'il est vrai que nos futiles chicanes soient plausibles, que l'amour dans le mariage, ce consolant phénomène, ne puisse pas être le sujet de développements bien variés ni de descriptions bien abondantes, il est un autre terrain, toujours fécond, fertilisé par les orages mêmes, où nous pouvons profiter des douloureuses leçons résumées dans cette page éloquente. C'est la lutte, la lutte immortelle entre la passion et la conscience, entre l'imagination et le devoir, entre l'individualisme superbe et la société menacée. C'est le combat incessant entre toutes les misères et toutes les aspirations de notre nature, entre ce qui nous fait grands et ce qui nous fait petits : c'est l'antagonisme infatigable de la révolte et de l'ordre, de l'harmonie morale et de l'exception turbulente, du bien et du mal, en un mot, ces deux forces éternellement militantes dans le cœur de l'homme, et qui, suivant que l'une ou l'autre succombe, s'appellent la perte ou le salut. Trop longtemps, sur cette arène où la société et la littérature sont en présence, le parti du bien s'est senti humilié et vaincu dans son infériorité et sa faiblesse. Des pages comme celles de M. Guizot ont cela d'admirable qu'elles déplacent, au moins une fois, les inégalités du combat, et mettent du côté de la vertu et de la vérité ces séductions, cet éclat, ce triomphe tant de fois usurpés par le mensonge et par le vice.

M. DE FALLOUX[1]

M. de Falloux a eu un malheur : malheur glorieux, digne d'envie, et dont notre causerie, obstinément littéraire, a seule le droit de s'apercevoir. La rapidité de son avénement politique, sa renommée d'orateur obtenue ou plutôt emportée sur la brèche en plein combat et en plein orage, ces quinze mois de vie politique où se sont pressés plus de succès de tribune, de mouvements courageux, de traits de prévoyance et de sagesse qu'il n'en faudrait pour remplir et honorer une longue carrière, tout cela a aisément donné le change aux esprits superficiels et frivoles, et rejeté dans l'ombre, pour bien des gens, les travaux antérieurs et pacifiques par lesquels M. de Falloux avait d'avance marqué son rang de penseur et d'écrivain. Sous prétexte que son rapport sur les ateliers nationaux avait eu, en un moment

[1] *Louis XVI. — Histoire de saint Pie V.*

de crise menaçante et suprême, plus d'action immédiate sur les idées et sur les faits que sa biographie de Louis XVI, sous prétexte que son magnifique plaidoyer pour l'expédition française à Rome avait pesé d'un plus grand poids dans la destinée des révolutions européennes que son *Histoire de saint Pie V*, on n'a voulu voir, dans l'historien de saint Pie V et dans le biographe de Louis XVI, que l'homme si étroitement et si vaillamment mêlé à tous les épisodes, à tous les périls de ce temps néfaste où la France, tombée dans un guet-apens, eût volontiers donné vingt chefs-d'œuvre littéraires pour une résolution énergique, vingt talents pour un caractère. On a persisté à ne le prendre, à ne le reconnaître qu'à cette heure décisive et soudaine où il avait passé du demi-jour de ses Études historiques au grand soleil de l'arène et de la lutte, et à n'accepter ses livres que comme les gages d'une studieuse jeunesse, annonçant à l'attention de quelques-uns ce qu'elle devait faire plus tard au service de tous. Chose étrange que ce soit l'éclat même de ces services, l'urgence terrible des circonstances où ils furent rendus, la reconnaissance attachée à ces souvenirs, qui effacent presque les œuvres de M. de Falloux par ses actes, et amènent à négliger en lui l'écrivain, en le comparant, non pas à d'autres, mais à lui-même!

A cette première prévention s'en est ajoutée une seconde, non moins injuste et beaucoup plus grave. Des deux principaux ouvrages de M. de Falloux, l'un touchait à la Réforme, l'autre à la Révolution française: celui-ci faisait revivre, en une sorte de tableau synoptique, d'une exactitude et d'une largeur remarquables, la figure d'un pape du seizième siècle, en qui s'étaient incarnées les résistances et finalement les victoires de l'Église contre l'hérésie envahissante; celui-là concentrait la lumière sur l'auguste front

d'un roi en qui s'étaient personnifiées et consacrées toutes les vertus, toutes les défaillances et toutes les douleurs de la monarchie. Comment la vérité religieuse, c'est-à-dire divine, après une phase d'affliction et d'épreuve, avait pu retrouver tout à coup, entre les mains d'un vieillard infirme, assez de force pour réparer ses pertes, corriger ses abus, repousser ses ennemis, se régénérer au dedans et se protéger au dehors; comment la vérité politique, c'est-à-dire humaine, après un siècle de licence et de désordre, s'était trouvée assez affaiblie, assez condamnée pour succomber et périr en la personne d'un monarque jeune, sage, vertueux, pénétré de ses devoirs, rempli d'amour pour son peuple, expiant des fautes qu'il n'avait pas commises, subissant des malheurs qu'il n'avait pas attirés, et comment la royauté mourante, même au milieu de ses hésitations et de ses faiblesses, avait revêtu en cette victime expiatoire une touchante et ineffable majesté ; tel est le double enseignement qui ressort de ces deux livres, unis entre eux, malgré la diversité des époques, des sujets et des héros, par d'intimes affinités. Eh bien! l'auteur de *Louis XVI* et de *saint Pie V* étant arrivé aux affaires avec ce bagage historique, y ayant pris dès l'abord une vigoureuse attitude en présence de passions enflammées et de dangers imminents, s'étant attiré par là bien des colères et des haines, il en est résulté que ses deux histoires ont été représentées comme la glorification systématique, ici, de la contre-révolution la plus excessive, là, du fanatisme le plus intolérant; ici, de la persécution, là, de l'absolutisme. Puis les moutons de Panurge démocrates ou voltairiens ne pouvant manquer une si belle occasion de brouter leurs herbes favorites, M. de Falloux a été atteint et convaincu, de par tous les lecteurs qui ne lisent pas, tous les penseurs qui pensent peu et tous les incrédules qui

croient sur parole, d'avoir pris fait et cause, en plein dix-neuvième siècle, pour la corvée, la féodalité, la dîme, l'inquisition, la torture, la question ordinaire et extraordinaire, et d'avoir préludé par là à son rapport, à ses discours, à son ministère, au projet de loi sur l'enseignement et à l'expédition de Rome.

Telle est la situation que les ennemis de M. de Falloux lui ont faite, dans un certain monde et une certaine littérature ; telle est l'injustice à deux tranchants que je voudrais réfuter.

« Quiconque veut marcher aux luttes où notre siècle nous appelle, comme il convient aux hommes qui respectent leur intelligence et leur âme, doit avoir réglé ses affaires de conscience sur deux points : le christianisme et le but final de la Révolution. » — Ainsi s'exprimait, il y a six ans, et à propos des livres de M. de Falloux, un écrivain aussi spirituel que peu fanatique. Oui, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, quel que soit le drapeau que l'on veuille défendre ou combattre, le rôle humble ou superbe que l'on se réserve dans les conflits de l'intelligence, il faut toujours en revenir à ces deux pôles de toute pensée sérieuse, prendre parti pour ou contre ces deux grands faits qui dominent tout, contiennent tout, expliquent tout : la Réforme et la Révolution. Ouvrez un livre ; interrogez un homme ; mettez le doigt sur la page, l'entretien sur l'idée qui ramènent à ces deux éternels sujets de méditations, d'étude, de dissidence ; et au premier mot, à la première note qui vibrera, vous pourrez déduire, recomposer et comprendre tout ce que l'homme, tout ce que le livre pensent, veulent, repoussent, aiment, haïssent, craignent, espèrent, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Il y a, dans ces deux souvenirs dont tout réveille et continue sous nos yeux es vivantes images, je ne sais quoi d'effrayant et d'attrac-

tif tout ensemble, où se plaît et se trouble à la fois la conscience humaine, comme devant deux énigmes qu'on ne peut ni résoudre ni anéantir, et qu'il faudrait pourtant anéantir ou résoudre sous peine de périr. Le seizième siècle et la Réforme, son œuvre, ont-ils relevé ou abaissé, sauvé ou perdu le monde moderne, préparé aux sociétés nouvelles des conditions de grandeur ou de ruine, fait autant de bien à l'humanité que de mal à l'Église, ou frappé d'un même coup l'Église et l'humanité? Le dix-huitième siècle et la Révolution, sa fille, ont-ils été la perte ou le salut des nations? Ont-ils mérité l'hommage ou l'anathème de quiconque, en dehors de ses intérêts de personne ou de caste, envisage l'intérêt collectif, durable, universel? — Oui, non, est-il répondu des deux parts avec une égale violence, et ces réponses, se croisant comme des lames d'épées, retardent indéfiniment ces solutions même désirées toujours, parfois entrevues, jamais réalisées. Glorifier la Réforme, adorer la Révolution, maudire la Réforme, exécrer la Révolution : voilà, semble-t-il, le seul dénoûment possible à ce combat acharné, meurtrier, implacable; et voilà pourquoi peut-être ce combat n'a pas de dénoûment.

Il en aurait un, et, au lieu d'échanger des récriminations stériles, nous pourrions concourir ensemble à un but commun de pacification intellectuelle et sociale, si l'on comprenait enfin que les champions du principe d'autorité religieuse et monarchique ne veulent ni ne peuvent dire : « La Réforme et la Révolution n'ont pas eu leurs raisons d'être ; ce sont deux faits monstrueux que nous refusons de reconnaître, sinon dans leurs développements matériels, au moins dans leur cause et leur existence morale. Tant qu'elles ne seront pas rentrées, pour la mémoire et la conscience des hommes, dans le néant et l'abîme d'où elles sont sorties, rien n'est possible; l'humanité n'a qu'à plier

sous le poids fatal de ce double héritage. » C'est, ou à peu près, le langage qu'on nous prête et qui éternise les malentendus. S'il nous arrive d'affirmer que Luther, Calvin et Zuingle ne furent pas précisément des modèles de vertu, de sincérité et même de tolérance, que la façon dont se produisit la Réforme n'était pas propre à réformer, mais à détruire, aussitôt on nous traite d'inquisiteurs et de tortionnaires. Si nous ajoutons que les héros de la Révolution furent moins purs que ses martyrs, que la liberté eut plus à souffrir de ses fanatiques que de ses adversaires, et que rien ne ressembla moins au mouvement généreux qui précéda 89, que le paroxysme hideux qui amena 93, on nous dénonce à l'instant comme des suppôts d'ancien régime, aveugles et sourds aux leçons péremptoires transmises du dernier siècle à celui-ci. On le voit, la question ainsi posée pourrait être longtemps débattue sans autre profit que de faire payer les frais de la guerre à toutes les opinions, à toutes les classes, à tous les partis.

M. de Falloux s'est-il placé sur ce terrain? A-t-il accepté le débat tel que le restreignent nos passions et nos querelles? S'est-il borné, dans son rôle d'historiographe d'un roi vaincu par la Révolution et d'un pape vainqueur de l'hérésie, à gémir de la défaite de l'un, à applaudir au triomphe de l'autre? S'il n'avait fait que cela, il mériterait encore nos suffrages: nous aurions à le féliciter d'avoir écrit de bons livres sur des sujets qui en ont inspiré tant de mauvais; mais il y a autre chose dans la pensée et dans l'œuvre de l'éminent écrivain : il y a le sentiment très-net et très-profond des devoirs et des droits de la papauté et de la royauté en temps de crise et de péril, non pas pour étouffer l'esprit de liberté, mais pour se l'assimiler et le soumettre; non pas pour repousser toutes les réformes, mais pour les tirer de soi-même et d'un travail intérieur,

au lieu de les accepter du dehors et de conditions agressives. Il y a l'intelligence très-vive et très-pénetrante de ce que peuvent être ces grands et redoutables mouvements de l'esprit humain, suivant qu'on s'en empare ou qu'on s'y livre, qu'on les dirige ou qu'on les subit, qu'on en est le maître ou le jouet. Il y a l'hommage respectueux et sympathique, tour à tour rendu à deux hommes qui, avec des destinées bien diverses et des succès bien différents, ont été le vivant témoignage de tout ce qui peut raffermir et de tout ce qui peut affaiblir l'autorité ; il y a enfin, — et c'est là qu'il sied d'insister, — l'étude attentive et loyale d'une conciliation possible entre ces deux idées, ces deux forces dont l'antagonisme presque continu est l'histoire même de nos déchirements et de nos misères : le principe d'autorité et le principe de liberté.

Quelques mots donc sur Pie V et sur Louis XVI, tels que M. de Falloux les a compris, les a aimés et les a peints.

Pour qui se bornerait à des considérations purement terrestres, le Saint-Siége et l'Église, au moment où le pieux dominicain Michel Ghislieri monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie V, étaient tout aussi menacés que le fut la monarchie française, lors de l'avénement de Louis XVI ou de la convocation des états généraux. Tout le nord de l'Europe appartenait à l'hérésie, et même, dans les pays restés fidèles, les représentants couronnés de l'orthodoxie catholique semblaient, à divers titres, prédestinés à compromettre ou à amoindrir la religion qu'ils professaient. Marie Stuart étonnait et attristait le monde chrétien du spectacle de ses désordres et de ses malheurs. En France, la politique mesquine et cauteleuse de Catherine de Médicis s'embrouillait dans ses propres filets, préparait à l'histoire d'éternelles équivoques, amassait sur le règne des Valois ces reproches

d'astuce souvent mérités par la faiblesse, et substituait un machiavélisme étroit aux grandes lignes de la justice et de la vérité. En Pologne, un roi débauché, Sigismond, paraissait disposé à recommencer Henri VIII, à faire de ses passions le catéchisme de ses croyances, et à transiger avec toute religion qui le débarrasserait de sa femme. En Allemagne, Maximilien, moins libertin, mais plus avare, trouvait très-commode de lever des impôts sur ses sujets dissidents, et de calculer la prospérité de ses finances d'après les progrès de l'hérésie dans ses États. En Italie, la propagande protestante pénétrait presque librement jusqu'au cœur de la Lombardie et de la Toscane. Enfin, l'Espagne même, l'Espagne de Philippe II, ce boulevard du catholicisme, ne laissait pas que d'inquiéter parfois et de contrarier le Saint-Siége par des restes de dissentiment et d'exigence, tradition de la toute-puissance de Charles-Quint, par une de ces amitiés tyranniques où, sous des marques extérieures de soumission et de dévouement, *la raison du plus fort* trouve toujours moyen de se traduire, et par un luxe d'inquisition et d'intolérance pour son propre compte, qui eût volontiers créé chez soi une petite Église, sauf à laisser périr ailleurs ou à opprimer la grande. Ajoutez à cela les misères intérieures de la cour pontificale, ces souvenirs de la Grèce et de Rome, implantés par des proscrits au sein de la civilisation chrétienne, l'ère des Léon X, des Lascaris et des Bembo fondant, pour l'amour des lettres, des sciences et des arts, une sorte de néo-paganisme prompt à passer de la littérature dans la morale, des livres dans la société et des esprits dans les âmes; cette *Renaissance*, en un mot, comme on l'a nommée, qui remplaçait partout la séve primitive et originale des croyances, des nationalités, des inspirations et des mœurs par une élégance d'emprunt, d'imitation et d'après-coup; mettez en présence

tous ces éléments de perturbation au dehors, d'amollissement au dedans, et demandez-vous si la sagesse humaine ne pouvait pas, à ce moment critique de 1560, prévoir la dissolution prochaine d'une puissance aussi généralement attaquée, aussi faiblement défendue!

Mais cette puissance ne devait point périr, et Dieu lui suscita tout à coup des auxiliaires au niveau de ses dangers, des soldats au niveau de ses chefs, des chefs au niveau de ses agresseurs. Il faut relire, dans le livre de M. de Falloux, ce consolant tableau ; il faut suivre du regard, à travers ces éloquentes pages, la convalescence providentielle de ce grand malade, se ranimant peu à peu sous ces mains pieuses et vaillantes, et le sang, reflué sur ce cœur qui battait à peine, circulant de nouveau dans toutes ces veines, y ramenant la force, le mouvement, la vie. Mais ce qu'il faut surtout, c'est comprendre, avec l'historien, l'esprit de saint Pie V et de ses dignes lieutenants; c'est examiner par quelles armes s'accomplirent ces prodiges de persuasion, de régénération et de foi, retrempant le catholicisme dans ses propres sources, au lieu de le laisser défigurer par des interprétations étrangères ou ennemies. C'est là le point délicat, essentiel, et, si je m'y arrête un moment, c'est qu'il touche à l'accusation même soulevée contre saint Pie V à propos du livre de M. de Falloux, ou plutôt dirigée contre M. de Falloux à propos de saint Pie V.

Lorsqu'on prend la peine d'approfondir et de creuser quelque peu ces idées, ces mots, ces souvenirs dont l'esprit moderne a fait des champs de bataille et qui servent de texte à nos intarissables discordes, on y reconnaît presque toujours deux sens, deux caractères bien distincts, qui, suivant que nos préférences ou nos haines s'attachent à l'un ou à l'autre, expliquent à leur tour nos haines ou nos

préférences. Ainsi, ce mot si cruel, si reproché et si discuté, intolérance, peut signifier ou la plus nécessaire et la plus légitime des défenses, ou la plus inutile et la plus odieuse des persécutions. Il y a un principe d'intolérance dans tout ce qui existe, moralement ou physiquement : que dis-je? l'intolérance, c'est la vie même, intolérante contre la mort, comme la mort est intolérante contre la vie ; c'est la vérité, intolérante contre l'erreur, comme l'erreur est intolérante contre la vérité ; c'est le jour, intolérant contre la nuit, comme la nuit est intolérante contre le jour. Seulement, ce qu'il s'agit de savoir, c'est si l'intolérance partielle arrive à temps pour empêcher le malheur collectif ; si le mensonge étouffé dans un individu rend impossible la propagation d'une hérésie ; si le coup de fusil tiré sur un émeutier arrête une révolution : car, on ne saurait assez le répéter, du moment que l'intolérance n'est plus nécessaire, elle devient coupable ; du moment qu'elle n'est plus utile, elle devient criminelle.

Maintenant, de quoi se compose une erreur? de l'erreur même, c'est-à-dire de l'idée, et de l'homme qui la professe. Tant qu'on a pu croire que l'homme et l'idée pouvaient périr ensemble, qu'une fois l'homme disparu, c'en était fait de l'idée, de ses ravages, des catastrophes qu'elle apportait, des flots de sang qu'elle s'apprêtait à répandre, on a pu aussi, sans cruauté et sans crime, regarder comme juste et même comme charitable toute mesure qui prévenait, par le châtiment d'un seul, le malheur de tous. Dès que, par la diffusion des lumières, la circulation plus rapide, la facilité des communications, et surtout par la découverte de l'imprimerie, l'idée a acquis une force, une influence, des moyens de propagande indépendants de l'individu et destinés à lui survivre, l'intolérance, la persécution, la répression, de quelque nom qu'on la

décore ou qu'on la flétrisse, n'a plus été qu'un instrument vulgaire de rigueur ou de vengeance, et a cessé d'être légitime en cessant d'être utile. A l'amputation salutaire qui sacrifie un membre pour sauver le corps, a succédé la mutilation brutale qui change le patient en victime et le chirurgien en bourreau. Dès lors, aussi, la vérité religieuse a dû transformer ses moyens de défense et ne plus chercher qu'en elle-même, dans sa supériorité intellectuelle et morale, dans l'autorité de ses leçons et de ses exemples, dans la justice tardive des expériences et des siècles, de quoi triompher de l'erreur ou du moins arrêter ses progrès. Eh bien ! la source de nos incessantes méprises et de nos disputes continuelles, c'est que l'intolérance des temps où elle était utile et nécessaire est constamment jugée au point de vue des temps où elle serait impuissante et odieuse ; que l'intolérance des sociétés où elle faisait partie des mœurs publiques, répondait à l'imminence des périls et s'accordait avec la rudesse des événements et des caractères, est contrôlée d'après les idées et les mœurs d'une société où elle n'apparaîtrait plus que comme une superfétation monstrueuse, une dissonance impossible. Quand les hommes tels que M. de Falloux s'efforcent d'en finir avec cet irritant malentendu, avec ce contre-sens, volontaire ou non, d'optique et de distance, que font-ils? une œuvre de discorde ou une œuvre conciliatrice? Et, quand on les accuse, quels sont les vrais ennemis de toute conciliation possible? Eux ou leurs accusateurs?

Ai-je besoin, à présent, de déterminer le rôle de saint Pie V dans cette phase d'où l'Église sortit victorieuse? Avant d'être pape, Michel Ghislieri avait été dominicain et inquisiteur ; donc il avait commis toutes les cruautés que ces deux mots impliquent pour tout esprit fort, nourri de

la lecture du *Siècle*, de Michelet et de Béranger. Pendant son pontificat, Pie V repoussa l'hérésie dans les limites qu'elle ne devait plus franchir, contint, avertit, encouragea les souverains catholiques, réprima les fautes, excommunia les erreurs, se montra partout vigilant, inflexible, infatigable, et finit par pousser la chrétienté, hors de ces guerres civiles, qui l'énervaient, dans une guerre contre les Turcs, ses plus redoutables ennemis; couronnant par la bataille de Lépante, — la dernière des victoires chrétiennes, — son règne de six années, le dernier grand règne de la papauté, prise à l'état de puissance temporelle : donc Pie V fut un persécuteur, un tyran et un fanatique. M. de Falloux élève un pieux monument à sa mémoire; donc M. de Falloux approuve ses persécutions, souscrit à sa tyrannie et partage son fanatisme : cercle vicieux d'où l'on sortirait en ouvrant le livre, mais où l'on aime mieux rester! Prévention absurde, que tout confond, mais que l'on trouve commode de maintenir, et que M. de Falloux lui-même semble avoir pressentie ailleurs, lorsqu'il nous disait, au début de quelques belles pages de polémique politique[1] : « Il n'est pas toujours sage de croire que les allégations odieusement invraisemblables se réfutent d'elles-mêmes. »

Le vrai rôle de saint Pie V, dans son siècle et dans son moment, a été de deux sortes : intérieur et extérieur; à l'intérieur, il a arrêté les conquêtes d'une réforme hostile par une réforme salutaire : il a ramené le christianisme à son esprit véritable, pour le sauver des atteintes de l'esprit novateur; il a ôté à l'hérésie ses prétextes pour mieux l'extirper dans ses causes ou la combattre dans ses effets; et il a été secondé dans cette tâche réparatrice par toute une génération de

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1851.

saints, de docteurs, d'évêques, de négociateurs, d'apôtres, héroïques milices en qui palpitait l'âme du concile de Trente; depuis l'illustre cardinal Comendon jusqu'au magnanime François Borgia, depuis Philippe de Néri jusqu'à François Xavier, depuis Charles Borromée jusqu'à Sainte-Thérèse. A l'extérieur, Pie V, moine ou cardinal, inquisiteur ou pape, suivit toujours la même ligne, la ligne droite. Il disputa le terrain à l'hérésie, pied à pied, vaillamment, loyalement, comme à un ennemi, à un conquérant qu'il fallait repousser et vaincre au grand jour, et non pas comme à un opprimé qu'il s'agissait d'achever par la violence ou par la ruse, à un libérateur qu'il importait de charger de chaînes et de rejeter dans les geôles et les cachots. Étrange opprimé qui s'emparait déjà d'une moitié de l'Europe et entraînait, au nom d'intérêts terrestres, les grands et les puissants de ce monde! Étrange libérateur qui répondait à des résistances de dogme par des déclarations de guerre! Dans tous les actes, dans tous les écrits de Pie V, c'est le christianisme, c'est l'Église qui agit et qui parle avec son incomparable mélange de fermeté et de douceur. S'il est sévère pour les incorrigibles, la seule possibilité du repentir ne le trouve jamais inexorable. Il réhabilite le cardinal Morone; il arrache l'archevêque de Tolède à l'inquisition de Philippe II; il reproche au roi d'Espagne cette dévotion ombrageuse et sombre qui se pétrifiait à l'Escurial. Si on l'eût écouté, Marie Stuart ne serait pas morte sur l'échafaud : Élisabeth se fût épargné ce crime, qui devait avoir, dans l'histoire d'Angleterre, et, par contre-coup, dans la nôtre, le danger d'un précédent et l'autorité d'un exemple. La Saint-Barthélemy n'aurait pas eu lieu; Cathérine de Médicis n'aurait pas été amenée à dénouer dans le sang ce qu'elle avait noué dans l'intrigue. Que serait-ce si nous parlions de la vie

intérieure de Saint Pie V, de ses austérités, de ses vertus, de ses perfections angéliques, d'après ce portrait si émouvant et si ému que nous en a donné M. de Falloux? Jamais personnification évangélique et chrétienne ne fut plus irrécusable et plus touchante; jamais harmonie plus complète, plus divine, ne se manifesta entre l'influence d'un règne, les grandeurs d'un pays, les vertus d'un saint. Dans cette période mauvaise et troublée où tant de crimes chez les grands, tant de douleurs chez les petits, attristent et épouvantent le regard, l'œil se repose doucement sur cette pieuse et austère figure, faite d'héroïsme et de mansuétude, et l'on s'explique cette parole de Soliman : « Je crains plus les prières de ce débile vieillard que tous les efforts de leurs armes. »

Franchissons deux siècles; descendons de la vérité religieuse à la vérité politique et de l'Église à la Royauté. Nous voici en présence d'une Réforme s'appelant Révolution, partie du même point, remontant à la même origine, et demandant, après la liberté de conscience, la liberté civile. Seulement ici la lutte, engagée de même, finit d'une façon contraire; le principe d'autorité succombe dans l'homme qui en a reçu l'héréditaire fardeau. Dieu ne s'est pas engagé à faire vivre éternellement et sans éclipse ce principe dans sa manifestation humaine et par conséquent périssable. Il permet que son représentant, isolé et désarmé, soit trop faible pour résister à ce choc terrible, pour vaincre ces ennemis conjurés; mais il ne veut pas, — et jamais cette évidence n'apparut avec plus d'éclat que dans le *Louis XVI* de M. de Falloux, — il ne veut pas que ce principe, sauvegarde des sociétés et des peuples, périsse dans son ignominie et tombe dans sa souillure. Il ne veut pas que ces haines qui le frappent, que ces calomnies qui l'outragent, que l'histoire qui mêlera plus tard ses sophis-

mes et ses systèmes à ces haines et à ces calomnies, puissent s'autoriser de cette dernière vie royale, de ce dernier roi du passé. Il veut, au contraire, que cette vie si pure, cette royauté si honnête, ce sincère désir de réformes utiles, de libertés sages, cette économie attentive, ce dévouement passionné au bonheur et au bien-être du pays, soient là, toujours là, comme une protestation permanente contre ceux qui ont fait avorter tant de germes heureux et de pensées bienfaisantes, comme une preuve de ce qu'aurait pu faire dans le sens même d'une révolution graduelle et féconde, pacifique et inévitable, cette monarchie entravée dès son premier pas, renversée par des crimes et remplacée par des ruines. Tel est le sens, telle est la physionomie particulière du *Louis XVI* de M. de Falloux : D'autres ont retracé avec plus ou moins d'éclat, de partialité ou de justice, les luttes de la Révolution contre la Royauté ; Louis XVI, dans leurs récits, n'a été qu'un des acteurs de ce grand drame, un rouage bientôt brisé dans le jeu de cette machine effrayante. Pitié ou terreur, admiration ou indifférence, sympathie ou soupçon, tout cela se disséminait sur d'autres parties du tableau, et comme l'initiative et l'action, dans ces jours funestes, avaient passé des mains de la victime dans celles des persécuteurs, comme le Roi, en cette phase suprême — la plus sublime et la plus sainte ! — devenait un être passif, cloué sur le lit de mort de la monarchie par ceux qui lui prenaient tour à tour son trône, sa liberté, sa vie, il y avait un moment dans ces histoires, où il disparaissait avant de périr, et n'obtenait plus qu'une mention brève et distraite auprès du lecteur entraîné vers d'autres émotions et d'autres scènes. Chez M. de Falloux, le roi reste jusqu'à la fin sur le premier plan du tableau : c'est le roi qu'il a voulu peindre ; c'est la royauté succombant dans

son innocence et dans sa faiblesse; son innocence qui lui vient de l'homme; sa faiblesse qui lui vient des hommes! Les événements de la Révolution, tant de fois racontés, flétris, réhabilités, débattus, ne sont plus là que comme l'accessoire, chargé de faire valoir la figure principale sans jamais l'écraser ni la dominer. S'ensuit-il que le livre perde de son intérêt politique; qu'en se concentrant ainsi sur les vertus et les malheurs de Louis XVI, il se range dans cette école chevaleresque et sentimentale, digne assurément de tous nos respects, mais condamnée par l'orgueil et le dédain des générations nouvelles à ne pas compter parmi les éléments de discussion et les sérieux travaux de l'esprit? Non; la pensée de M. de Falloux s'y dessine bien nette et déjà bien virile, telle que nous la retrouverons à toutes les pages de ses écrits, à tous les moments de sa carrière. Honorer la royauté héréditaire, non pas par un hommage stérile et des fleurs de rhétorique funèbre, mais en rappelant le bien qu'elle seule pouvait faire, la liberté qu'elle seule pouvait donner, l'œuvre qu'elle seule pouvait entreprendre et qui, interrompue par sa chute, devait, au bout d'un quart de siècle, être reprise par elle et avec elle; redire ce qui, à cette heure décisive, aurait pu tout prévenir; tout conjurer et tout sauver; nous montrer la monarchie mourante, plus belle et plus sacrée que si elle était plus forte, attirant à soi les dernières lueurs d'amour, de piété et d'espérance, comme ces hauteurs sur qui se posent les derniers rayons du soleil couchant; enfermer dans son tombeau cette clef d'or dont nous n'avons pas su encore nous servir, et qui ouvre à la fois sur le passé et sur l'avenir, sur l'autorité et la liberté; regretter et rechercher, dans une première étape intellectuelle, dans une première halte historique, cette réconciliation et cette alliance, étude de tous les

bons esprits, problème des sociétés modernes; la placer, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, à distance égale de la violence et de la faiblesse; et, comme symboles de cette pensée une et double, choisir Louis XVI d'abord, et, plus tard, saint Pie V: voilà ce que M. de Falloux a voulu faire et ce qu'il a fait; voilà comment il a préludé à sa vie publique: nous ne croyons pas qu'il fût possible d'en mieux préparer, d'en mieux déterminer à l'avance le sens, le but et l'unité.

Cette vie publique nous échappe; ses titres à l'admiration et à la gratitude des honnêtes gens dépasseraient notre étroit et modeste cadre, et sont d'ailleurs trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Il faudrait cependant, pour que cette étude fût un peu moins incomplète, parler des *Réflexions sur mes entretiens avec le duc de la Vauguyon*, œuvre du Dauphin (depuis Louis XVI), et que M. de Falloux a fait précéder d'une belle et pieuse introduction, prologue naturel de son premier livre. Il faudrait parler de cet article: *Les Républicains et les Monarchistes depuis la Révolution de février*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1851, article qui produisit une sensation si vive, dont bien des passages, relus à distance, font l'effet de prophéties, et où le style de l'éminent écrivain, toujours si solide et si pur, semble avoir acquis, sous le feu de la lutte, encore plus de verve, de trait et d'éclat. Il y a là, sur la Restauration, sur l'injustice des partis, sur le courage civil, sur la résignation de la Noblesse achevant d'accepter le niveau de l'égalité républicaine, des pages merveilleuses d'esprit, de finesse, de bon sens, d'élévation, de grâce, des pages que nous devrions citer pour donner une idée complète de la manière de M. de Falloux quand il discute, quand il raconte, quand il colore et réchauffe la vérité à la flamme de cette colère

généreuse, contenue et polie, toujours permise, quelquefois ordonnée à l'homme de cœur en présence de la mauvaise foi, de la méchanceté et de la sottise. En nous attachant uniquement aux livres sur *Louis XVI* et sur *saint Pie V*, en revenant à M. de Falloux historien et écrivain, nous avons voulu rappeler les droits de la littérature sur cette vie si noble, si utile, si bien remplie. Nous avons voulu surtout faire ressouvenir ou remarquer qu'en déployant dans le langage et les actes de sa carrière politique cette fermeté conciliatrice, ce mélange de force et de douceur, ce sens profond de l'alliance entre la liberté et l'autorité, tous ces dons acquis ou innés qui furent si puissants contre nos périls et nos misères, M. de Falloux n'avait fait que se continuer, pour ainsi dire, et appliquer aux réalités de son temps les études, les leçons et les exemples qu'il avait cherchés dans l'histoire.

M. DE SALVANDY[1]

Les indulgents lecteurs de ces *Causeries* ont pu remarquer que nos prédilections étaient surtout acquises aux hommes qui s'offraient à nous avec ces deux caractères distinctifs : un sincère dévouement à la liberté véritable uni à un tendre respect pour notre passé monarchique,— et un ardent amour pour les lettres, conservé au milieu des agitations de la vie politique, et devenant, à l'heure des mécomptes, la consolation et le couronnement d'une glorieuse carrière. A ce double titre, non-seulement M. de Salvandy devait figurer dans nos rapides esquisses, mais il ne pouvait leur échapper, et, si l'expression était moins familière, je dirais qu'il leur appartenait d'avance. On me pardonnera donc d'apporter mon tribut à cette pure et loyale renommée, comme, dans une dette publique, le

[1] La *Révolution de* 1830. — L'*Histoire de Jean Sobieski.*

pauvre apporte son obole après de plus riches offrandes. Avoir lu les nouvelles éditions, plus considérables et plus parfaites, de la *Révolution de* 1830 et de l'*Histoire de Sobieski ;* avoir eu l'honneur d'assister aux trois mémorables séances académiques où M. de Salvandy a tour à tour répondu a Monseigneur d'Orléans, à M. Berryer et à M. de Sacy, et négliger plus longtemps l'homme à qui nous avons dû ces nobles jouissances, ce serait plus qu'une omission, ce serait de l'ingratitude.

Le privilége des rares esprits, qui savent allier la justesse à l'éclat, est de donner à leurs œuvres de circonstance la valeur durable d'un livre d'histoire, et à leurs livres d'histoire le piquant d'un perpétuel à-propos. Comme ils mêlent toujours aux vérités particulières que les événements leur inspirent un ensemble de vérités générales dont l'application ne varie pas, comme le retour des mêmes faits s'explique par les mêmes causes, on est tout surpris, après vingt années, de retrouver des enseignements destinés, semblait-il, à périr avec la crise qui les avait suggérés, se rajeunissant, pour ainsi dire, dans une crise nouvelle. D'autre part, les esprits dont je parle, étant constamment dirigés vers ces grandes questions contemporaines, qui sont l'intérêt le plus pressant et la vie même de leur pays et de leur époque, un instinct supérieur leur fait choisir, dans l'histoire des pays étrangers et des siècles évanouis, ce qui se rapporte aux temps présents et renferme, sous des formes différentes, d'aussi salutaires leçons. Quand M. de Salvandy, au milieu des orages qui signalaient sous la Restauration le laborieux enfantement des libertés constitutionnelles, fouilla d'une main ferme les annales de la Pologne et groupa autour de l'immortelle figure de Jean Sobieski le tableau des malheurs attirés sur une nation héroïque par les vices d'une constitution op-

pressive pour la royauté, la jeune liberté qu'il aimait put trouver dans ce pathétique épisode de quoi s'instruire sur ses vrais dangers, et apprendre qu'ils n'existaient pas pour elle dans la solidité ou la régularité du pouvoir, mais dans sa faiblesse Quatre ans après, lorsqu'au plus fort des entraînements qui suivirent la Révolution de juillet, l'historien de Sobieski, redevenant publiciste, jeta en travers du courant révolutionnaire ces feuilles véhémentes et prophétiques où vibrait la grande voix de la vérité, dominant des passions destructives, il eut le courage de rétablir dans tout son jour l'idéal de la monarchie française défigurée déjà par des contrefaçons républicaines, et d'écrire, sous cette vive et rapide allure, un ouvrage dont les pièces justificatives se continuent et se complètent sous nos yeux. Ainsi ces deux livres, d'origine et d'apparence si diverses, sont, dans le fait, unis par des affinités profondes, et, en nous parlant, l'un de la patrie de Jean Sobieski, l'autre de la Révolution de 1830, tous deux, au fond, nous tiennent le seul langage qui assure la durée des œuvres de l'esprit : ils nous parlent de nous-mêmes.

On l'a dit souvent, il en est de l'existence des peuples comme de celle des individus. Or qui de nous, à ce déclin de l'âge où l'expérience ne sert plus qu'à refaire en idée sa vie, ne trouve un mélancolique plaisir dans ces fictions rétrospectives qui, nous remettant en présence de nos chagrins et de nos fautes, les suppriment ou les atténuent par des combinaisons faciles, et nous font, en définitive, plus riches, plus paisibles, plus honorés, plus heureux? Eh bien! appliquez ce travail conjectural et personnel à notre vie publique depuis quarante ans, recherchez ce que nous aurions dû faire, ce que nous aurions dû éviter pour conjurer tel péril, échapper à tel écueil, nous défendre de telle erreur, rendre impossible telle catastrophe, affermir

enfin et conserver ces libertés politiques, douloureuses conquêtes chèrement achetées, et vous vous direz, à l'honneur de M. de Salvandy, qu'à quelque moment que vous preniez ses travaux de publiciste, d'historien ou d'homme d'État, il eût suffi de l'écouter, de le suivre, de profiter de ses pressentiments et de ses leçons pour remplir ce programme idéal de progrès sans secousse, de liberté sans anarchie, de pouvoir sans excès, se fortifiant et s'aimant les uns les autres au lieu de se suspecter et de se combattre. Bien jeune encore, et sorti des rangs de l'armée pour affronter d'autres combats, il prit poste à l'avant-garde des défenseurs de cette Monarchie selon la Charte, dont le plan venait d'être tracé par un écrivain illustre, mais fut, à vrai dire, plus fidèlement suivi par le disciple que par le maître ; car, il faut bien l'avouer, toute la polémique de M. de Chateaubriand sous la Restauration ne fut qu'un tissu de contradictions éloquentes et de magnifiques inconséquences. Adversaire passionné de ce centre droit qui s'honorait de compter les Molé, les Pasquier, les Richelieu, les Lainé, les Royer-Collard, et de répondre à la pensée du plus sage et du plus habile des rois, il devenait plus tard, pour une question d'orgueil personnel, le plus redoutable ennemi de cette extrême Droite vers laquelle il avait d'abord poussé la Royauté. Il jouait avec cette arme que la Charte livrait à son génie, de façon à s'éblouir de ses éclairs, et à oublier, pourvu que le coup fût terrible et que le sang coulât, sur qui portait ce coup et de quelles veines coulait ce sang. Enivré de bruit, de colère et de gloire, il immolait son vrai culte aux faux dieux d'un libéralisme agressif et d'une popularité menteuse ; et lorsque la tempête, suscitée par ses nouveaux amis et par lui-même, eut emporté le trône en trois jours, il trouva moyen d'humilier à la fois la Royauté qu'il défendait trop tard et celle qu'il espé-

rait détrôner. M. de Salvandy, lui, n'eut pas de ces revirements soudains, de ces coupables volte-faces dans sa conduite politique, et s'il eut la gloire de voir ses articles attribués à M. de Chateaubriand, ce glorieux quiproquo de deux beaux styles n'eut assurément pas lieu dans ces jours de vertige où la muse enchanteresse d'Eudore et de René ne servit plus ni le vrai pouvoir, ni la liberté véritable. Mieux inspiré, plus retenu, plus dégagé de soi-même, M. de Salvandy ne confondit jamais le rôle d'Archiloque avec celui de Cassandre : tout en aimant la liberté, il eut toujours soin de la prémunir contre ses faux amis et ses mauvaises tendances : tout en avertissant le pouvoir de ses dangers et de ses fautes, il sut toujours l'honorer et le respecter. Aussi, quand vint l'heure fatale, il la subit sans y applaudir, sans même que les traits d'héroïsme et de modération qui s'y mêlèrent lui fissent perdre un moment de vue les funestes conséquences de cette première victoire de la démocratie insurgée, et l'on vit en lui le noble et singulier spectacle d'un homme consentant, par crainte de pire, à servir le gouvernement issu d'une révolution, tout en se réservant le droit de haïr ses origines, de pressentir ses destinées et de rester plus respectueux pour la monarchie tombée que bon nombre de ses défenseurs.

C'est à ce point de vue de résignation douloureuse, entremêlée de sinistres présages, que fut écrit ce livre de la *Révolution de* 1830, ou *Vingt mois et leurs résultats.* Commencé et publié sous une première forme quatre mois auparavant, pendant l'automne 1831, ce travail embrasse donc le temps écoulé depuis les journées de Juillet jusqu'aux approches du choléra et à l'agonie triomphante de Casimir Périer. Cette phase turbulente où les espérances démagogiques, ajournées plutôt que vaincues par le bon sens de la France, se révélèrent sur tous les points d'atta-

que politique, intellectuelle et morale, renfermait en germe ou trahissait d'avance tout ce qui devait, dix-huit ans plus tard, se développer à des clartés plus vives, sur une plus vaste échelle, dans une révolution plus radicale. Seulement, pour donner à la situation et au livre qui la reflète ce caractère doublement instructif qui se traduit par les différences non moins que par les analogies, on peut, à distance, saisir entre les deux époques bien des nuances qui concourent à l'effet de la leçon. Après 1830, la société se sentait ébranlée, mais elle se croyait soutenue. Ayant trempé bien plus avant et d'une façon bien plus collective dans la chute du gouvernement qu'elle n'avait pas encore le temps de regretter, sortant, sans l'avoir voulu, mais sans en prendre le deuil, d'un état très-libéral au fond, mais coloré d'un arrière-reflet d'ancien régime pour les esprits prévenus ou légers, elle jouait avec les ruines qu'elle avait faites, avec les hochets qu'elle avait conquis, sans se douter que chacun de ces débris fût une garantie nécessaire, que chacun de ces hochets fût une arme mortelle. Victorieuse par l'esprit, par le journal, par la tribune, par le théâtre, par la chanson, par l'allusion, par la satire, grisée de cet esprit, de ce succès, de cette supériorité brillante et bruyante des idées sur les baïonnettes, elle n'était pas encore assez effrayée pour redevenir sage. De là plus de laisser-aller, plus de tolérance pour ces folies humanitaires, socialistes, fouriéristes, saint-simoniennes, impies, immorales, antilittéraires, qui semblaient alors n'atteindre que les surfaces et où l'on voyait des mascarades plutôt que des entreprises. Après Février, ce fut bien différent. Prise d'assaut et au dépourvu par une horde qui n'était pas même un parti, la société comprit aussitôt à qui et à quoi on en voulait. Tout étant détruit ou nivelé dans l'ordre politique et extérieur, cette

dernière victoire étant remportée malgré elle et contre elle, il fut évident qu'elle-même était en jeu. Dès lors ses alarmes lui tinrent lieu de moralité et d'austérité. Elle se garda d'encourager ou même de permettre bien des licences qui, après 1830, s'étaient librement produites au théâtre, dans les livres, dans les salons, dans les rues, à la faveur de cet entrain général, tenant le milieu entre la joie qui éclate et le bruit qui veut s'étourdir. Cette fois, plus d'étourdissement, plus de méprise, plus d'illusion possible. A dix-huit ans d'intervalle, Athènes maudissait ce dont Athènes s'était amusée; 1831 avait été le carnaval de la démagogie, 1848 en fut la bataille.

Telles sont les différences : mais ces différences mêmes sont encore des liens, et l'esprit d'élite qui, dès les premiers jours de la première phase, signala hardiment les abîmes creusés au bout de cette route où les pavés de l'émeute se cachaient sous les fleurs de rhétorique, a mérité que son livre. prophétique alors, historique aujourd'hui, marquât ces distinctions et ces similitudes d'une époque à l'autre, et que, commenté par nos récentes épreuves, il devînt plus nouveau et plus vrai à mesure que la perspective s'éclairait en s'éloignant. Au risque d'être accusé de présomption ou de malice, on peut affirmer que l'ouvrage de M. de Salvandy dut, à son apparition, plaire assez peu, même à ceux qu'il défendait. Les royautés, de quelque nature qu'elles soient, ont peu de goût pour la vérité, et il y en avait alors plusieurs, la royauté des Tuileries, celle de l'Hôtel de Ville, celle de la Chambre, celle du journal, celle de la rue, et celle de M. de la Fayette, que l'auteur de la *Révolution de* 1830 appelait spirituellement le Pavillon Marsan du parti révolutionnaire. Toutes ces royautés-là, même la véritable, avaient leurs courtisans, car il est probable que, même en se partageant, il en restait encore

pour toutes. Toutes aussi, amies ou ennemies, eussent été volontiers d'avis que M. de Salvandy imitât la discrétion de Fontenelle et n'ouvrît pas ses mains pleines. Et d'ailleurs ne s'alarmait-il pas un peu trop? Cette intelligente bourgeoisie, pour qui était fait le gouvernement né de ce grand triomphe populaire, ne saurait-elle pas le protéger? N'était-il pas juste de sacrifier aux opinions, aux intérêts, aux amours-propres de cette classe victorieuse les derniers restes des grandeurs de la Monarchie : ici l'hérédité de la pairie, là quelques millions de la liste civile; plus loin, les pompes de la religion catholique, et même, par-ci par-là, quelques croix, quelques églises, quelques palais d'archevêques suspects de tendances absolutistes et féodales? N'était-il pas sage surtout de bien déterminer dans quelles conditions existait la royauté nouvelle; agréée comme expression révolutionnaire, et non pas comme tradition ou accommodement monarchique; acceptée quoique de sang royal, et forcée par conséquent de faire oublier sa tache originelle à l'aide de concessions toujours croissantes et toujours insuffisantes? Que voulait donc ce fâcheux, ce chevalier errant des légitimités disparues, persistant dans ses anachronismes, réclamant pour les choses d'hier les garanties ou les splendeurs d'autrefois, et se déclarant inquiet ou mécontent si le descendant de Henri IV et de Louis XIV était discuté par M. de Cormenin, marchandé par M. Laffitte, chicané par M. Dupin, effacé par M. de la Fayette, humilié par MM. Mauguin et Audry de Puyraveau? On le comprend, cette voix fatidique, au moment même où elle s'éleva, ne pouvait avoir toute son autorité et tout son succès. Trop de gens avaient intérêt à ce qu'elle se trompât, à commencer par ceux qu'elle avertissait pour leur bien! Parmi les dépositaires du pouvoir, ceux que la supériorité de leurs vues politiques pénétrait des dangers

de leur situation et des exigences de leur rôle, furent contrariés peut-être de se voir mis en face de concessions et d'humiliations passagères dont ils espéraient bien s'affranchir tôt ou tard. Ainsi, à la différence de la plupart des livres de circonstance qui réussissent en flattant le plus de passions qu'ils peuvent, le livre de M. de Salvandy les combattait presque toutes. Mais aussi ces adulateurs intéressés des passions contemporaines ne leur survivent pas un jour, et la vérité qu'ils ont trahie se venge d'eux en les supprimant. L'œuvre de M. de Salvandy, trop vraie d'abord pour convaincre, l'est assez aujourd'hui pour vivre ; et en dehors de mille beautés de pensée et de style, d'une foule de traits éloquents, de pages brillantes, de portraits finement touchés et de saillies vengeresses, c'est l'heureuse fortune de cet ouvrage que ses amis aient pu le méconnaître à l'époque qui l'inspira, et que ses ennemis mêmes ne puissent le contredire à l'époque qui le justifie.

Le justifie, ai-je dit? Hélas! c'est là sa gloire et aussi notre tristesse. On s'est étonné parfois que le gouvernement de 1830 fût tombé si vite : quand on a lu le livre de M. de Salvandy, quand on se rappelle les vingt mois dont il nous offre un si fidèle tableau, on ne s'étonne plus que d'une chose : c'est que ce gouvernement ait pu durer si longtemps; et l'on en rapporte l'honneur à ceux dont le talent, la sagesse, le courage, assurèrent à la France, après la première secousse, le temps d'arrêt qui lui donna la force de supporter la seconde. Que de redoutables symptômes! que de plaies secrètes, creusées et envenimées au cœur de la Royauté! que de sombres nuages dans ce ciel mi-parti d'azur monarchique et de rougeurs républicaines! Il faut relire, dans la *Révolution de* 1830, tous ces chapitres si frappants, si bien sentis et pressentis, sur les alternatives de la Monarchie, sur le parti révolutionnaire

sur les parodistes de 93, sur l'émeute, sur la guerre extérieure, sur la tyrannie démagogique, sur la déchéance de la pairie, sur les lois votées par la Chambre, sur les indices d'anarchie morale, et se demander ensuite à quelle date doivent être assignées ces pages, et si l'auteur n'a pas dû prévenir une inévitable méprise en nous rappelant, de temps à autre, qu'elles furent écrites en 1831. Est-ce en 1831, est-ce en des années plus récentes que le parti révolutionnaire poussait à la guerre universelle; admirables patriotes, qui, sous prétexte de sauvegarder l'honneur du pays, voudraient mettre le feu à l'Europe et saisir leur proie dans l'incendie? Est-ce en 1831, est-ce vingt ans plus tard que furent publiquement proposées à l'émulation des plagiaires la glorification du terrorisme, l'apologie du régicide, l'apothéose de Saint-Just, de Marat et de Robespierre? Est-ce en 1831, est-ce après une autre révolution, que l'égalité, cette sœur bâtarde et hargneuse de la liberté, se substituait à sa sœur et consentait à la laisser périr pourvu qu'elle-même pût triompher? Est-ce en 1831, est-ce hier, est-ce aujourd'hui, que des symptômes d'anarchie morale s'infiltrent dans la société, infestent la littérature, défigurent l'histoire, salissent le théâtre, déplacent les notions du bien et du mal, et se dédommagent dans la vie sociale de leurs défaites dans la vie politique? Chaque détail de cette énumération ramènerait un chapitre du livre de M. de Salvandy. En nous renseignant sur un temps, il nous a renseignés sur tous : car il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'une révolution; il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'un révolutionnaire : seulement.... *nomen illi legio.*

Ce serait un inexcusable paradoxe de s'obstiner à ne voir dans l'*Histoire de Jean Sobieski* qu'une autre face de la même pensée, s'appliquant à un personnage et à un épi-

sode historique pour y chercher des leçons analogues. Non ; l'histoire est instructive, mais elle n'est point pédante, et ce n'est pas M. de Salvandy qui lui apprendra à le devenir ; car chez lui l'imagination égale le bon sens, et il y a des moments où on serait tenté de l'appeler poëte, si ce nom n'avait été tellement compromis, de nos jours, par ceux qui le portent et par ceux qui le décernent. Sans doute, les Polonais ont souvent mérité qu'on les nommât les Français du Nord ; sans doute, cette aristocratie remuante et batailleuse, délibérant à cheval, sans réflexion et sans unité, et exerçant sur la royauté une pression fatale, devait aboutir, à la longue, à l'anarchie et à la dissolution politique, de même que la démocratie française, créant un gouvernement et ne voulant pas qu'il la gouvernât, devait tôt ou tard expier son inconséquence, soit par la ruine de son pays, soit par la ruine de ses libertés. Ce peuple spirituel, passionné, chevaleresque, se perdant avec une étourderie héroïque et déployant pour gaspiller sa nationalité plus de génie, de fougue et de bravoure qu'il n'en eût fallu pour conquérir des empires, offre — qui ne l'a répété ? — des traits de ressemblance avec ce que nous sommes chaque fois qu'abandonnés à nous-mêmes ou refusant d'être dirigés, nous portons nos qualités à l'envers. Enfin, pour compléter le parallèle, on peut remarquer que l'aristocratique Pologne a eu le malheur de figurer, comme prétexte, comme cri ou comme cocarde, dans presque toutes les fredaines de la France démocratique. M. de Salvandy a pensé à tout cela en écrivant son livre et en le publiant de nouveau avec ce soin, ce sentiment du mieux, qui caractérisent les talents vraiment littéraires. Dans le choix de son sujet comme dans ses développements, il a eu présents à l'esprit les dangers de la liberté moderne et les fruits que nous pouvions tirer, pour

notre propre expérience, du spectacle de « cette Pologne, vaste débris, pierre d'attente perpétuelle ou perpétuel embarras de l'avenir, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse au début de ce profond conflit de tous les pouvoirs et de toutes les libertés auquel nous assistons, pour instruire le monde du péril de deux excès, de deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence. » En terminant, dès 1827, par ces lignes pleines de pressentiments, l'exposition de son Histoire, l'illustre écrivain a suffisamment marqué ce but, cette inspiration constante qu'on reconnaît dans tous ses travaux. En même temps, cet héroïque Sobieski, prêté par la Pologne à l'Europe qui devait la payer de ce bienfait en la mutilant, ce poétique représentant de la civilisation slave, s'interposant entre l'Orient et l'Occident dans une lutte suprême qui refoula et enchaîna pour jamais la puissance ottomane, si longtemps formidable à la chrétienté, ne ramène-t-il pas nos regards, par un impérieux contraste, vers cette gigantesque lutte d'aujourd'hui, où les Turcs, menaçants alors, sont maintenant protégés? Rien ne manque donc au double à-propos de l'*Histoire de Jean Sobieski;* mais, encore une fois, il y a autre chose dans ce livre : il y a la recherche savante des origines slaves, le coup d'œil pénétrant dans ces obscurités primitives, l'art de masser par groupes larges et clairs les préliminaires et les accessoires de son sujet principal; un sentiment admirable de la vérité et de l'équité; une richesse de couleur, une variété de tons, passant avec un bonheur égal des familiarités anecdotiques de la cour de Versailles et des alentours de Marie d'Arquien, épouse adorée et peu adorable de Sobieski, aux plus graves aspects de ces collisions intérieures où la Pologne devait périr. Il y a enfin un amour fervent, enthou-

siaste, généreux, sympathique, pour Sobieski lui-même, pour ce sauveur, ce *héros*, ce *brave roi*, comme l'appelait madame de Sévigné, qui, malgré l'inévitable tribut payé à l'humaine faiblesse, est resté un des personnages les plus purs, les plus intéressants du monde moderne et de l'histoire ; le tout relevé par un grand style, et montant sans effort jusqu'à la plus haute éloquence, quand l'historien rencontre sur ses pas une de ces choses qui remuent les fibres du cœur ou touchent aux lois de la conscience universelle.

Ces qualités éminentes, nous les avons retrouvées toutes — vous savez avec quel éclat — dans ces trois discours où M. de Salvandy, répondant à trois hommes illustrés par l'éloquence chrétienne, l'éloquence politique et la presse, sut se maintenir au niveau de tous les trois. Nous les y avons retrouvées avec ce *je ne sais quoi d'achevé* « que la vertu emprunte au malheur, » que les talents généreux empruntent aux épreuves où ils s'affermissent sans s'aigrir. Dignité de la pensée proclamée au milieu des méfiances qu'elle inspire et des disgrâces que lui ont values ces méfiances, pieux hommages aux grandeurs si longtemps associées à la grandeur même de la France, culte des vérités immortelles qui survivent à l'écroulement des empires et dont l'oubli dégrade à la fois la société et la littérature, sentiment réparateur qui vivifie ou relève les ruines, tout cela a rencontré en M. de Salvandy un interprète énergique, infatigable, et les pages qu'il a écrites depuis lors prouvent que ce souffle inspirateur n'est ni affaibli ni épuisé. Pour nous, à la fin de ce chapitre trop long et pourtant si incomplet, nous ne pouvons qu'en résumer l'idée principale en saluant encore une fois l'homme dont le langage n'a jamais trahi l'alliance de l'autorité et de la liberté, l'homme qui a mieux aimé dé-

plaire que flatter, qui a exercé le pouvoir avec honneur, en est sorti avec noblesse, et a gardé le plus durable, le plus incontesté de tous : celui que s'assurent, pour leurs jours de studieuse retraite, les beaux talents et les beaux caractères.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT[1]

J'ai pu m'égarer bien souvent dans mes appréciations littéraires ; il y a pourtant un indice, ou, comme diraient les savants, un *criterium* qui ne m'a jamais trompé. Lorsqu'une lecture élève ma pensée vers des régions supérieures, lorsque je m'y sens en contact avec un cœur généreux, une âme éprise de grandeur et de beauté morale, ennemie des vulgarités et des platitudes, lorsque l'air que je respire à travers ces pages, loin d'être lourd et chargé d'émanations terrestres, s'allége peu à peu et me porte à de vivifiantes hauteurs, j'admire sans méfiance, et les doutes ou les dissidences de détail, si j'en éprouve, n'ôtent rien à cette admiration sympathique. Qu'importent au voyageur qui, par une belle matinée d'été, au milieu des enchante-

[1] *De l'avenir politique de l'Angleterre*

tements de la nature alpestre, monte vers des cimes éclatantes de lumière et d'azur, que lui importent quelques légers flocons de brume ou de nuages accrochés çà et là aux saillies des rochers et cachant peut-être des précipices? Il sait que l'atmosphère est salubre, que le chemin est splendide, que le but est grandiose, et il savoure, dans toute sa plénitude, le sentiment de la vie mêlé à ces harmonies matinales.

Cette impression ne m'a jamais manqué chaque fois que j'ai eu le bonheur de lire un des trop rares ouvrages de M. de Montalembert, et je dirai presque qu'elle fait partie essentielle de ses qualités d'orateur et d'écrivain. Je l'ai retrouvée tout entière dans son beau travail sur l'*Avenir de l'Angleterre*. S'il s'agissait d'un auteur ordinaire, ne se préoccupant que du succès, n'ayant souci que des louanges qui s'adressent au talent, j'ajouterais que nulle part M. de Montalembert n'avait été mieux inspiré; que nulle part cette verve et cette émotion d'artiste qui s'unissent chez lui à la sagacité du penseur, ne s'étaient produites avec plus de feu, de jeunesse et de charme; que ce livre a des pages sur le Parlement anglais, sur les écoles et les universités, sur la vie de campagne et les magistratures locales en Angleterre, dont rien n'égale l'accent pénétrant et vrai, l'éloquente et persuasive beauté: mais l'illustre écrivain se contenterait-il de ces éloges? Est-il possible, est-il permis de s'y restreindre en un sujet qui touche à tant de questions brûlantes, où rien ne peut être approuvé ni relevé sans péril, et où le panégyrique, l'objection, la discussion même, n'ont que le choix des écueils? J'ai beau faire, j'ai beau ne songer qu'à Westminster-Palace et à la Tamise, élargir la Manche de toutes mes forces et imposer aux libertés parlementaires le blocus continental, la Manche est bien étroite, la

Tamise est voisine de la Seine, l'ombre de Westminster s'allonge sur le Palais-Bourbon, et le blocus est plus facile pour les ballots que pour les idées. Entrons donc franchement dans le sujet, non pas pour combattre M. de Montalembert, encore moins pour l'encenser, mais pour indiquer rapidement ce qui peut se mêler de réserves ou de nuances à nos légitimes et sincères admirations.

M. de Montalembert a fait, l'an passé, un voyage et un séjour en Angleterre : il y a été reçu avec un empressement et des hommages que tout contribuait à rendre plus chaleureux: l'éclat de sa renommée, le sympathique attrait de sa personne, son amour déclaré pour le gouvernement constitutionnel, tout, jusqu'à sa qualité de grand orateur catholique, faite pour piquer d'honneur la courtoisie, j'allais dire la coquetterie de l'anglicanisme éclairé et poli. C'est sous cette impression naturelle d'hôte dignement accueilli et justement fêté qu'il a vu et étudié l'Angleterre, et M. de Montalembert n'est pas de ceux qui répondent à l'hospitalité par des satires : il laisse aux célébrités démagogiques ce trait de convenance et de gratitude. D'ailleurs, par la nature même de son esprit, comme par le milieu où le plaçaient ses relations et sa naissance, il devait être et il était enclin à ne pas voir ce que j'appellerai volontiers le réalisme de l'Angleterre, à n'en bien apprécier que les beaux côtés, l'idéal, surtout cet idéal politique, objet de notre émulation ou de notre envie. Enfin, à tous ces motifs d'une approbation généreuse, une âme noble comme la sienne pouvait joindre encore l'à-propos. Oui, au moment où la fortune et la gloire des armes semblaient se faire un peu inégales entre les Anglais et nous, où, malgré mille preuves personnelles de bravoure et d'héroïsme, le premier rôle ne leur restait pas

dans la guerre, il était de bon goût de rappeler par quelles supériorités pacifiques ils balançaient ce désavantage et d'invoquer à leur profit le *cedant arma togæ*, à travers le bruit de la mitraille et du canon. On le voit, rien de plus honorable et de plus pur que les sources d'inspiration d'où sont sorties ces belles pages : maintenant, que peut-on en conclure pour l'avenir politique de l'Angleterre? Qu'ont-elles d'applicable à notre pays? Où sont les similitudes et les différences? Où sont les sujets de comparaison, de regret, d'espérance, de repentir? *That is the rub*, dirait Hamlet, que je ne traduis pas, afin de mieux prouver que je veux, autant que possible, rester en Angleterre.

Et d'abord, pour bien établir les situations respectives, il suffirait de redire l'origine, le principe et les éléments de la constitution anglaise. Cette constitution est libérale, et elle est durable ; mais pourquoi ? Parce qu'elle a été protégée, dès le premier jour, par les seules garanties qui puissent faire vivre les libertés politiques : l'aristocratie, la conservation, la tradition. Fille d'une révolution qui, au lieu de rompre violemment avec le passé, fut faite au nom du passé, fondée à une époque où les vieilles mœurs et les vieilles lois étaient encore toutes vivantes dans la société et dans les âmes, appuyée sur une aristocratie qui avait tout intérêt à la stabilité et faisait descendre la liberté de haut en bas au lieu de la subir de bas en haut, la constitution britannique portait avec elle, en naissant, ces tempéraments et ces correctifs qui lui laissaient tout son jeu en conjurant ou ajournant ses périls. Elle s'emparait du pays dans un temps où aucun des liens de l'antique faisceau féodal n'était brisé, où il n'y avait pas rupture ni solution de continuité entre les diverses classes sociales, où propriétaires et tenanciers, gentilshommes et cultivateurs, étaient

unis entre eux par une sorte de solidarité féconde et de cordiale communauté. De là une force de résistance et de vie qui permettait à ces institutions de se développer librement dans des limites fixées d'avance et de sortir triomphantes de leurs désordres passagers. Elles n'étaient, à vrai dire, que la continuation et l'application, sous une forme appropriée aux temps nouveaux, d'un ancien état de choses à qui elles empruntaient ses principales conditions d'autorité, de grandeur et de durée. En France, au contraire, la Révolution, cette Révolution qui dure encore et de qui dérivèrent nos constitutions et nos chartes, fut, avant tout, la rupture avec le passé : elle détruisit tout ce qui n'était pas elle, et, comme elle datait de la veille, tout disparut sous son niveau. Venue un grand siècle après la Révolution anglaise, elle trouva le pays dans un état tout différent; les souvenirs nationaux et monarchiques, frappés de discrédit, rejetés dans l'oubli et dans l'ombre; les diverses classes séparées les unes des autres moins encore par la distance des rangs que par la méfiance, l'ignorance et la haine; l'aristocratie énervée et abaissée par la vie des cours sous une royauté absolue, n'ayant plus racine ni dans le sol ni dans les cœurs, et prête à se disperser à tous les vents comme une plante arrachée. Notre Révolution ne fut donc pas et ne pouvait pas être l'avénement de la liberté, préparée, acceptée et tempérée par le concours de toutes les forces sociales; elle fut le déplacement de l'absolutisme, passant brusquement d'une puissance qui s'appelait le Roi à une puissance qui s'appelait le Peuple; la démocratie unitaire et égalitaire, s'installant sur une table rase. De là ce caractère de violence inouïe, cette fougue dévorante exercée sur elle-même, cette ardeur d'expansion, tendant toujours à sortir de ses bornes et à briser son cadre, sauf à se détruire en s'exagérant. De là aussi, après la phase

d'enivrement et de fièvre, ce penchant à se donner à un maître qui la personnifia à sa manière, et répondit à ses instincts cachés en lui confisquant la liberté dont elle se souciait peu, en lui conservant ses plus chères conquêtes, l'égalité et l'unité. Puis, lorsqu'à la suite de malheurs et de catastrophes incroyables, on voulut essayer de cette monarchie tempérée par des institutions libérales dont nos voisins jouissaient depuis si longtemps, il était trop tôt et trop tard : trop tôt, parce qu'il n'y avait pas encore assez de maturité et d'expérience pour réconcilier et cimenter tous les éléments divers ou contraires dont se formait ce régime; trop tard, parce qu'un abîme de sang et de larmes étant creusé entre le passé et le présent, ils ne pouvaient plus ni se rapprocher ni se comprendre, et que les rancunes se traduisaient en malentendus. Aussi, malgré l'assentiment des esprits d'élite, malgré de grands talents, de grandes vertus et trente-trois années dont l'histoire n'oubliera pas les bienfaits, notre gouvernement parlementaire, suspendu dans le vide plutôt qu'implanté au cœur du pays, a-t-il été renversé ou entamé à chacune de nos tempêtes, et a-t-il fini par disparaître tout entier.

Telles sont les vérités trop vraies ou, pour continuer à parler anglais, les *truisms*, présents à notre pensée, en face de ces brillants tableaux où M. de Montalembert a groupé tout ce qui peut, au milieu des dangers actuels ou prochains, rassurer l'Angleterre et lui promettre de longs jours de libertés constitutionnelles. Ces motifs de sécurité ou d'espérance sont de deux sortes ; les uns tiennent aux lois, les autres aux mœurs ; mais là recommence l'embarras que l'on éprouve toujours en pareille matière : où commencent les mœurs? où commencent les lois? Les lois seraient-elles aussi efficaces, si elles n'étaient l'expression des mœurs? Les mœurs seraient-elles aussi vivaces, si elles

n'étaient maintenues par les lois? M. de Montalembert, en énumérant les avantages de la législation du peuple anglais, en relevant avec éclat les grands traits de sa physionomie nationale, en ayant l'air de chercher dans chacune de ces séduisantes peintures un reproche ou un appel à un autre peuple qui n'a su ni rester aussi sage ni mériter d'être aussi libre, tient-il assez de compte de cette différence des tempéraments et des caractères qui rend possible et bon, de l'autre côté du détroit, ce qui serait ici impraticable, impopulaire, sujet à bien des déchirements et des colères? Rien, je le sais, n'est plus odieux à un esprit supérieur que le lieu commun, et rien n'est plus commun que cette thèse qui explique le contraste des destinées politiques de l'Angleterre et de la France par la diversité des races, du tour d'esprit, de l'organisation intellectuelle et morale des deux nations. Et pourtant, lorsqu'un fait est avéré, constaté, consacré par les événements, il faut bien l'accorder aux esprits vulgaires, ne fût-ce que pour leur ôter le plaisir d'en reparler. Or on ne saurait contester que, dans cette législation, dans ces coutumes que M. de Montalembert nous peint excellemment comme des garanties de la stabilité probable des institutions anglaises, tout ou presque tout serait inapplicable à la France. Ainsi l'illustre écrivain nous parle de ces magistratures locales qu'exercent dans les comtés les grands propriétaires, des rapports affectueux qu'elles établissent entre l'aristocratie foncière et les populations rurales, de ce sentiment pieux et éminemment conservateur qui représente au paysan anglais le grand seigneur comme son allié naturel, qui lui fait aimer les vieux usages, les antiques familles, et le protége contre les dissolvants révolutionnaires. Eh bien ! en France, dans des situations analogues, il y aurait infailliblement, dans chaque canton, un avocat de justice de paix, un institu-

teur révoqué ou un paysan enrichi qui ne laisserait aux gens ni repos ni trêve, jusqu'à ce qu'il eût brouillé les cartes, semé les méfiances, envenimé les jalousies et les haines, et rendu la place intolérable pour le principal intéressé. M. de Montalembert nous parle aussi de cette part de défense à la fois personnelle et collective que prend chaque citoyen anglais dans les moments de crise, de la solidarité qui en résulte, et de tout ce qu'elle produit d'utile et de décisif pour le maintien de l'ordre et la sécurité du pays. En France, cette part de défense mutuelle a un nom et même un uniforme; elle s'appelle la garde nationale, c'est-à-dire, à quelques exceptions près, la complice volontaire ou aveugle de tous les désordres qui, en commençant, ont été des quolibets, en continuant, des émeutes, et, en finissant, des révolutions. Enfin le plus significatif, le plus souverain de ces articles de loi, celui sur lequel M. de Montalembert insiste avec le plus de force et de raison, la liberté de tester, de parer au démembrement des propriétés et des fortunes, cette cause de toute destruction, de toute dissolution sociale, nous place en face, non-seulement du Code civil, qui est l'expression régularisée de la France révolutionnaire et qui, dans tous les cas, nous fermerait la bouche, mais des plus intimes, des plus violentes répugnances de notre société moderne. A part les aînés et les fils uniques, vous ne trouveriez pas en France, même dans les rangs les plus conservateurs, cinquante individus qui fussent d'avis que notre législation a tort, et que le père de famille a autant de droit à laisser tous ses biens à un seul de ses enfants qu'en avait le roi de France à ne point partager entre ses fils les diverses provinces de son royaume. M. de Montalembert nous rappelle que ce droit d'aînesse, qui ne peut être odieux et suspect qu'au despotisme, eut le malheur, sous la Restauration, d'être proposé et défendu

par des hommes regardés comme les antagonistes des idées et des institutions libérales. Le souvenir est exact, mais nous ne croyons pas que l'application soit juste. Ce ne fut pas parce que la loi destinée à consacrer le principe du droit d'aînesse eut pour promoteurs des hommes de l'extrême droite, que cette loi fut impopulaire et finalement rejetée : ce fut parce que cette loi était impopulaire, antipathique au nouvel esprit de la nation, à cette passion d'égalité qui pour nous domine tout, qu'elle fut signalée comme rentrant dans l'ensemble des doctrines et des projets du parti contre-révolutionnaire. Quand même elle eût été promulguée par un libéral, on ne l'aurait pas mieux reçue, d'abord parce que ce libéral eût été ministre, ensuite parce que, sous la Restauration comme toujours, l'Opposition n'a jamais songé à la liberté qui n'assure que des principes, mais à l'égalité qui flatte des passions et caresse des égoïsmes. Et puis, nous le demandons à M. de Montalembert, qui se plaint si éloquemment de nos excès de bureaucratie, de la dissolvante influence du morcellement des fortunes et de l'égalité absolue sur nos mœurs politiques, de cette nuée toujours grossissante de gens quêtant des places et formant en permanence une nation vénale au sein d'un peuple libre : s'il n'y avait plus, en France, de propriétaires que les aînés, y aurait-il moins de solliciteurs?

La France une fois mise hors de cause pour une foule de bonnes raisons, s'ensuit-il que l'Angleterre n'ait rien à craindre pour l'avenir de ses institutions politiques? M. de Montalembert indique les périls, mais la plupart ne lui paraissent ni imminents ni sans remède. Le penchant des Anglais à médire de leur gouvernement ne prouve rien et ne doit pas être pris au pied de la lettre par les étrangers, pas plus que, dans un genre moins sérieux, la mauvaise humeur des Parisiennes contre Paris, humeur

que l'on guérirait vite en exilant pour quelques mois les jolies boudeuses à deux cents lieues de Saint-Thomas d'Aquin. La plaie du paupérisme, que d'autres publicistes ont signalée avec tant de véhémence et de prédictions sinistres, est, sinon fermée, au moins adoucie par les admirables efforts des classes riches et intelligentes, se déployant, suivant l'heureuse coutume anglaise, en des œuvres spontanées, qui n'ont rien d'officiel ni de bureaucratique. Un symptôme plus grave semblerait se révéler dans les violences de la presse et surtout dans la tendance de la nouvelle école littéraire à glorifier la force établissant son empire sur un nivellement général, à insulter aux supériorités sociales, aux garanties aristocratiques pour y substituer le culte de l'idole humaine, *heroworshipping*, l'individualité victorieuse et puissante en qui se personnifie l'alliance entre le despotisme et l'égalité. Par là comme par d'autres indices éclate le progrès de l'esprit démocratique, et M. de Montalembert se demande si la démocratie, en supposant qu'elle triomphe, doit être nécessairement fatale au gouvernement libéral de l'Angleterre, si là ou partout ailleurs elle est incompatible avec l'ordre, avec la durée, avec la monarchie tempérée, avec les libertés politiques. Il se rassure en songeant à la démocratie américaine, fondée sur un niveau si absolu, sur un terrain si neuf, si dégagée de tout lien avec le passé, de tout élément aristocratique, et pourtant si vivace, si féconde pour la prospérité du nouveau monde; et il se rappelle avec bonheur que c'est encore cette forte race saxonne dont le génie conservateur a colonisé l'Amérique et qui a infusé dans ces jeunes veines son sang énergique et patient. Cet exemple est spécieux, mais peut-être ne serait-il pas bien concluant pour nos sociétés européennes. C'est la nouveauté de la démocratie américaine qui a fait

sa force; c'est parce qu'elle ne trouvait sous ses pas ni monument, ni passé, ni supériorité héréditaire, ni relique de l'ancien régime, ni débris aristocratique, que, n'ayant rien à envier, à haïr ou à combattre, elle a pu se développer librement et sans secousse dans le sens de ses vraies conquêtes et de ses véritables destinées. Chez elle, l'égalité a été un principe inhérent à son origine et faisant partie de sa raison d'être; elle n'a pas été un sentiment, une passion, un retour ombrageux et méfiant vers les souvenirs d'un autre âge. En France, on a déjà fait faire à la démocratie trois ou quatre révolutions, on l'a fait sortir trois ou quatre fois de ses conditions naturelles d'affermissement normal et pacifique, en agitant devant ses yeux, comme le mouchoir rouge devant le taureau, les vieilles images de la dîme, des droits du seigneur, des priviléges nobiliaires, de l'inquisition et des lettres de cachet. En Amérique, quiconque essayerait d'évoquer ces fantômes passerait pour un fou ou pour un politique de l'autre monde.

Saluons, en finissant, deux sentiments d'une émouvante grandeur qui se font jour dans le beau livre de M. de Montalembert. Catholique fervent, M. de Montalembert ne s'effraye pas des tyrannies partielles de la religion anglicane, sûr que les portions de vérité qu'elle garde encore au sein de l'erreur s'en dégageront de plus en plus et finiront par se fondre dans l'éternelle vérité; certain surtout que, sous un gouvernement libre, avec une liberté complète de conscience et de discussion, la victoire doit appartenir tôt ou tard à cette vérité religieuse, c'est-à-dire au catholicisme. Sincèrement dévoué à l'ordre et aux idées conservatrices, M. de Montalembert aime et regrette la liberté de tribune, assuré que, sous le feu des débats parlementaires, l'esprit public s'épure; que le

juste et le vrai finissent par prévaloir, et que, « par une sorte de fascination bienfaisante qui s'est exercée sur Mirabeau comme sur M. Berryer, les principes conservateurs ont en général fini par rallier les grands orateurs. » Ainsi cette liberté, dans son expression la plus éloquente et la plus haute, cette liberté que nous avons vue, de nos jours, défigurée, coupable, calomniée et désertée, M. de Montalembert, catholique et conservateur, la proclame au nom et dans l'intérêt de sa religion et de sa politique. En dehors de toute chicane de détail, il y a là un plan général dont l'ensemble s'accorde bien avec la noblesse et l'élévation de cette âme. N'appuyons pas trop; ne rappelons pas que Mirabeau, avant de se rallier à l'ordre, eut le temps de lui faire assez de mal pour se rendre impossible à lui-même de le relever et de le sauver; ne disons rien de M. Berryer, qui nous mènerait ailleurs qu'en Angleterre : n'imitons pas surtout ce géomètre qui demandait en sortant d'une représentation d'*Andromaque :* « Qu'est-ce que cela prouve? » Remarquons, avec M. de Montalembert, que l'Angleterre n'est si grande que parce qu'elle a été fréquemment et heureusement inconséquente, et que, si en parlant d'elle l'on manquait un peu de logique, ce ne serait que de la couleur locale. Ajoutons que la logique est une sotte, que personne n'est conséquent ici-bas, excepté les mathématiciens, qui en profitent pour être souvent les gens les plus absurdes de l'univers. Ou plutôt, sans tant raisonner, suivons M. de Montalembert dans tous les détails de ce merveilleux tableau offert par le patriotisme français au patriotisme britannique. Arrêtons-nous avec lui au seuil de cette salle du Parlement, sanctuaire de l'éloquence politique. « A la voix de ses grands orateurs, nous dit-il, l'Angleterre tout entière tressaille. Elle reconnaît ce prestige

éphémère, mais incomparable, qui fait de la parole humaine, à certains moments, le type suprême de la beauté, l'arme irrésistible de la vérité. » Paroles magiques sous la plume de M. de Montalembert, image saisissante où l'on devine un vague regret qu'il a le droit de ressentir et que tous ses admirateurs partageront avec lui.

LES HISTORIENS LITTÉRAIRES

I

M. D. NISARD[1]

I

Ce qui domine la littérature de notre siècle, c'est l'imagination, ou, en d'autres termes, la personnalité ; car, on le comprend, et je rentre ici dès l'abord dans la thèse favorite de M. Nisard, l'imagination n'est que ce côté personnel et particulier de chaque esprit, s'imposant à la raison universelle au lieu d'en accepter les lois et d'en parler le langage. Ce que cette tendance excessive a apporté de désordre et d'alliage dans l'œuvre des plus beaux ta-

[1] *Histoire de la littérature française.*

lents, comment il est arrivé pour tous ou pour presque tous un moment où, se dérobant aux vraies et utiles conditions de leur supériorité, ils se sont égarés dans les complaisances stériles ou funestes du *moi*, et comment, par une pente inévitable, cette déviation intellectuelle s'est traduite, dans la conduite de la vie, en déviation morale, c'est ce qui ressort de l'ensemble de notre époque littéraire, et ce qu'attestent, sans qu'il soit besoin de citer un seul nom, de nombreux et illustres exemples. Qu'en est-il résulté? Que les esprits restés sages au milieu de cet entraînement général ont trop aimé leur sagesse ; que, se considérant à juste titre comme les dépositaires de la grande et saine tradition classique, ils se sont trop épris de cette tradition, et que, mis en défiance par les excès de l'imagination humaine, ils ont fait une trop large part à la raison, qui peut avoir, elle aussi, ses périls et ses excès. Telle est, selon moi, l'objection sommaire que l'on peut adresser au corps de doctrines de M. Nisard, et, entre autres, à son *Histoire de la littérature française*, son œuvre capitale; où tant de parties essentielles commandent l'estime, et dont le légitime succès vient d'être récemment consacré par une seconde édition.

La méthode de M. Nisard a l'avantage d'être à la fois très-solide et très-simple, comme l'art qu'elle glorifie. On pourrait la réduire à quelques idées principales, que je vais, à mon tour, essayer de résumer, afin de me reconnaître et de me borner dans un sujet aussi immense, qui exigerait des volumes, et pour lequel je n'ai que des pages.

C'est l'immortel honneur de l'esprit français, et par conséquent de la littérature française, d'être, plus que toute autre, l'interprète de l'esprit humain, et de recueillir ainsi l'héritage des deux grandes littératures antiques. Il n'y a pas, en effet, de marque plus décisive de la perfection, ou,

pour parler comme Henri Estienne, de la préexcellence littéraire, — dans un livre, que d'exprimer la plus grande part de vérités ou d'idées générales admises par les bons esprits de son siècle, — dans un siècle, que de donner à l'expression de ces vérités la forme la plus pure à la fois et la plus populaire, — dans un pays, que de faire de ces vérités, revêtues par ses grands écrivains de leur forme définitive, le fonds commun, la tradition vivante, le patrimoine de l'humanité. On voit d'ici le plan et la suite de l'*Histoire* de M. Nisard : ces livres dont les auteurs expriment tout ensemble leur sens propre et le sens universel, ce sont les livres du siècle le plus parfait de notre littérature; ce siècle par excellence, où le génie n'a été que l'interprète des vérités générales, c'est le dix-septième ; ce pays, initiateur et en même temps conservateur de la fortune intellectuelle du genre humain, c'est la France. L'organe, l'instrument qui lui a servi à cette assimilation de la pensée de tous les peuples par sa pensée, et de sa pensée par celle de ses écrivains supérieurs, c'est la raison. J'avoue — pour le dire en passant — que je n'aurais jamais cru les Français si raisonnables !

Mais, avant d'arriver à ce point de perfection et d'universalité, la littérature et la langue française ont passé par un noviciat long et pénible, par une adolescence d'autant plus lente, d'autant plus troublée, que la virilité devait être plus forte et la maturité plus féconde : ténèbres du moyen âge, formules barbares de la scolastique, obscurités de la théologie, puérilités ou licences d'une poésie grossière, érudition indigeste, emprunts maladroits, caprices de la mode, ivresse d'un premier contact avec les beautés de l'art antique, il leur a fallu tout traverser, tout subir avant d'arriver à cette aurore qui s'appelle Rabelais, Calvin, Montaigne, Amyot, Malherbe, à ce jour splendide qui s'ap-

pelle Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, Racine, la Fontaine, et; finalement, Boileau. Comment, par quels degrés, par quel aide, ont-elles atteint ces hauteurs au-dessus desquelles il n'y a rien, et d'où, absorbant les rayons de la Grèce et de Rome, elles ont rayonné à leur tour sur le monde moderne ? A l'aide de deux grands faits qui remplirent tout le seizième siècle : la Renaissance et la Réforme; la Renaissance, qui les remit en présence de leurs ancêtres et des trésors dont elles allaient hériter, comme on remet un fils de famille sur la trace de parents illustres qu'il ne connaissait pas; la Réforme, qui, en introduisant la discussion dans le domaine des grandes vérités religieuses, en forçant le catholicisme à sortir de son immobilité et à déchirer ses voiles théocratiques, en obligeant les défenseurs du dogme et du culte à descendre des profondeurs du sanctuaire et à parler mieux que tout le monde la langue de tout le monde, prépara cette langue à des prodiges de fermeté et de justesse, de transparence et de netteté, nécessaires à ces échanges, à ces conflits des intelligences émancipées.

Arrêtons-nous là : nous en avons assez pour apprécier, sinon tout l'ensemble, au moins tout le point de départ du travail de M. Nisard, et pour indiquer, au seuil même de son livre, par quels endroits il a rétabli ou maintenu les vraies notions de l'esprit français, et par quels endroits il nous a semblé vulnérable. Ceux-là, nous pourrions presque les réduire à trois, qui expliqueraient tous les autres, et contiendraient en germe toutes nos réserves, philosophiques, littéraires et poétiques ; l'admiration trop vive de M. Nisard pour la Renaissance ; sa sympathie trop visible pour la Réforme ; sa tendresse trop filiale pour Boileau.

M. Nisard a-t-il lu l'étrange livre, intitulé *Renaissance*, de son ancien maître ou condisciple, M. Michelet? A-t-il vu

là, dans ce chaos sillonné d'éclairs, tout ce qu'un esprit faux, un aventurier de l'imagination moderne et du sens individuel, peut récolter à son profit dans cette phase qui lui semble si belle : — revanche furieuse de la chair mortifiée par le christianisme ; révolte des sens et de l'intelligence contre tout frein et toute règle ; orageux pêle-mêle des éléments les plus contraires de la civilisation et de l'art; brusque réveil du paganisme dans des âmes encore incapables d'en discerner le bien et le mal ; philtres capiteux absorbés par des cerveaux novices qui ne pouvaient en supporter les vapeurs; ferments de discorde, de dissolution et de mort, jetés tout à coup dans une société sans transition entre la tutelle de la veille et les emportements du lendemain? Un pareil spectacle, déifié par une plume vouée à toutes les idées destructives, ne lui inspire-t-il pas, à lui, le champion de la discipline, de l'ordre moral et littéraire, quelque soupçon et quelque doute aur les mérites et les bienfaits de cette époque ? — « Elle se caractérise assez par son nom, nous dit M. Nisard. Ce nom est plus qu'une définition ; il exprime un sentiment. N'y substituons pas une dénomination nouvelle... La Renaissance a paru à nos pères une sorte de résurrection de l'esprit français ; la reconnaissance a imaginé ce mot... » — L'apologie est ingénieuse, mais nous ne l'acceptons pas en entier. La reconnaissance dont nous parle ici M. Nisard, c'est celle de l'homme tel que devaient plus tard l'approfondir et le peindre les moralistes du dix-septième siècle, de l'homme mauvais, sensuel, rebelle, gouverné par ses penchants, fatigué d'obéir et de croire, et rentrant violemment dans des droits dont il ne sait pas la portée, dans des biens dont il ne mesure pas l'usage. Ce fonds d'orgueil, de convoitise, de bestialité, d'insoumission, d'impatience, dont la grossièreté, encore dominante, ne pouvait être domptée ou tem-

pérée que par le christianisme, s'échappant et débordant par ces ouvertures soudaines qui lui viennent du dedans et du dehors : voilà ce qui pousse un cri de gratitude, et ce qui décerne le beau nom de Renaissance à la saison hâtive qui lui permet de renaître. Mais, dans un sens plus élevé, plus détaché de la partialité humaine, je substituerais volontiers à ce mot de Renaissance celui de Crise, — une crise violente, pareille à ces maladies dont on guérit, dont on sort même avec une apparence de force renouvelée et rajeunie, mais dont on garde, pour un avenir plus ou moins prochain, un germe délétère et une chance de rechute ; — une crise qu'il fallut subir, et ce fut là l'histoire des erreurs, des fautes et des malheurs du seizième siècle ; — une crise qu'il fallut vaincre, et ce fut là la gloire et le triomphe du dix-septième. Remarquez, en effet, que ce grand siècle, dans ce qu'il eut de plus pur et de plus caractéristique, ne fut l'héritier de la Renaissance qu'en réagissant contre elle, et que la grandeur de ses hommes illustres pourrait, pour ainsi dire, s'échelonner par rang de taille, et, d'après le plan même de M. Nisard, à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque de la Renaissance et qu'ils en dépouillent les derniers vestiges. Remontons même cinquante ans plus haut, pour rendre l'image plus complète. Rabelais, ce type de la Renaissance, ce pourceau de génie, ce détestable et prodigieux — bouffon, lançant d'admirables lueurs entre une indigestion d'ivrogne et une indigestion d'érudit, Rabelais que je remercie M. Nisard d'avoir médiocrement loué, est bien moins vrai, bien moins sensé, bien moins *humain*, bien moins initiateur d'idées générales, que Montaigne. Montaigne, ce délicieux chercheur de soi-même et d'autrui, non pas pour se corriger ou s'affermir, mais pour s'en amuser et se divertir dans son doute, est inférieur à Descartes, le grand promoteur de l'esprit français dans cette recherche des vé-

rités universelles qui allait être son glorieux domaine. Descartes, dont la méthode et la langue sont incomparables, mais en qui l'homme disparaît sous l'idée, et qui, à force de s'abstraire du sentiment de la vie commune, isole la vérité philosophique de son application chrétienne et morale, me touche et me ravit moins que Pascal, dont je sens le cœur battre dans ses sublimes et douloureux élans vers ce vrai qu'il voudrait saisir par la seule force de sa pensée, vers cette foi où il voudrait arriver par son doute même, et où il finit par s'abîmer dans une pieuse immolation de sa raison éperdue. Pascal enfin, en qui « le penseur a des supérieurs, mais l'écrivain n'en a pas [1], » Pascal, avec ses inquiétudes, ses troubles, ses alternatives d'ardeur et d'abattement, la peine infinie qu'il se donne pour introduire dans les choses de foi les procédés mathématiques, et faire table rase d'une révélation surnaturelle, afin de mieux se forcer à croire à la religion révélée, est moins rassurant, moins solide, moins sain pour la conscience et pour l'âme, moins parfait, en un mot, et moins complet que Bossuet, le suprême génie dans le suprême bon sens, le penseur qui a su rester plus grand en s'abaissant devant le catéchisme que Descartes en recherchant à soi seul la vérité philosophique, que Pascal en poursuivant à soi seul la vérité religieuse; Bossuet, l'homme qui personnifie avec le plus d'éclat, de majesté et de beauté, cet esprit français, dignement salué par M. Nisard, interprète, organe, trésorier de l'esprit humain et n'aspirant au beau que pour faire triompher le vrai. Reprenez un à un ces cinq noms qui représentent tout le progrès de la langue, de la prose, de la littérature françaises. Placez-les comme des jalons sur cette route qui va de l'orageuse moitié du seizième siècle à la

[1] Victor Cousin.

triomphale moitié du dix-septième : votre admiration s'accroîtra, deviendra plus sereine et plus sûre; vous verrez s'amoindrir, par gradations manifestes, le sens individuel au profit du sens universel, à mesure que se dissiperont les fumées de la Renaissance, jusqu'à ce qu'elles disparaissent tout à fait pour faire place, en Bossuet, à l'infaillible certitude du génie humiliant à la fois et fortifiant la raison humaine par son désarmement volontaire devant les trois choses que la Renaissance a le plus compromises : l'Autorité, la Tradition et la Foi. Au point de vue purement littéraire et poétique, je ne suis pas plus persuadé. Loin de moi l'envie de méconnaître les services rendus à la poésie moderne par les merveilles de l'art antique, restauré et retrouvé ! Loin de moi l'idée de contester les immortelles beautés de cet art, et de leur comparer, comme objet d'étude et de goût, les Pères de l'Église grecque ou latine! Jugés en dehors de l'esprit chrétien, comme guides et maîtres des intelligences et des imaginations profanes, les Homère et les Virgile, les Sophocle et les Horace, les Platon et les Cicéron sont plus purs, plus parfaits que les Augustin, les Basile, les Chrysostome et les Ambroise, venus à une époque de décadence littéraire et de refonte sociale. La question, ou du moins toute la question n'est pas là ; mais je crois fermement qu'au moment où ces admirables chefs-d'œuvre furent tout à coup rendus à l'esprit moderne, il n'était pas mûr pour les recevoir, qu'il y eut là pour lui un éblouissement, et, comme l'a fort bien dit M. Nisard, un enivrement qui retarda de près d'un siècle et altéra pour toujours l'avénement de la vraie poésie française. Je crois que, pour notre littérature en particulier, il eût mieux valu que l'inspiration originale dominât pendant cent ans encore, et que cette débâcle de beautés antiques, beautés merveilleuses mais étrangères à nos mœurs,

à notre sol, à notre foi, n'eût lieu qu'après que notre langue eût été assez formée pour traiter avec l'antiquité d'égale à égale, après surtout qu'elle aurait produit un de ces génies originaux, une de ces œuvres nationales qui font plus pour la gloire d'une littérature que les imitations les plus harmonieuses et les plus habiles. Ce sera l'éternel regret des admirateurs français de Shakspeare et de Dante, que notre poésie n'ait pas eu le temps de tirer de son propre fonds l'analogue ou l'équivalent de leur œuvre sublime, avant que les Grecs et les Romains soient venus jeter leurs tuniques sur nos pourpoints, et émonder de leurs savants ciseaux les végétations primitives de notre génie. Mais que dis-je? Est-il besoin de faire de l'histoire conjecturale? Là encore, comme tout à l'heure, ne suffit-il pas de s'en tenir à l'excellente méthode de M. Nisard, et de suivre pas à pas, nom par nom, d'une part, le progrès, l'assainissement de la poésie française, de l'autre, l'effacement progressif des empreintes de la Renaissance dans cette même poésie? Qu'est-ce que Ronsard, sinon la Renaissance incarnée? Qu'est-ce que Malherbe, sinon le premier effort de l'esprit francais réagissant contre tout cet attirail de poëte érudit, et cherchant sa voie au milieu de cet encombrement de richesses étrangères, ruineuses pour notre noble pauvreté? Qu'est-ce enfin que notre grand Corneille, le Descartes de notre poésie, sinon le génie même de notre nation, celui de Richelieu et de Condé, se révélant dans l'art, rompant avec les derniers restes de la Renaissance et installant le spiritualisme sur notre scène, avec Chimène et Polyeucte? Le spiritualisme! C'est là qu'il faut revenir, et c'est là-dessus que j'appelle l'attention de M. Nisard. Si nous glorifions trop la Renaissance, c'est-à-dire la revanche de la matière retrouvant ses titres de noblesse dans le paganisme, la révolte du sens individuel se déchaînant dans l'hérésie, de

quel droit M. Nisard nous fera-t-il admirer, dans le dix-septième siècle, ce victorieux travail de l'esprit domptant de nouveau la chair, rétablissant le règne des vérités générales, non plus à l'aide d'une foi ignorante et d'une théologie oppressive, mais par l'élévation même de la pensée publique et le concours des plus hautes intelligences qui aient éclairé le monde? Il faut opter : dans l'art comme dans la conscience, nul ne peut servir deux maîtres, le spiritualisme et le matérialisme, l'autorité et le désordre, la discipline et la révolte. La lutte entre les deux principes est ouverte depuis trois cents ans, ou plutôt depuis que l'homme se débat dans le douloureux antagonisme de sa double nature, de sa double origine. Suivant que l'un des deux triomphe ou succombe, les littératures et les sociétés se relèvent ou s'abaissent; et, si le dix-septième siècle est resté le plus grand de tous comme expression de la pensée humaine, c'est parce que Descartes, Port-Royal, Corneille, Bossuet, ont fait monter si haut l'idéal des âmes, que, malgré le paganisme, malgré l'antiquité grecque ou romaine, malgré Gassendi, malgré la part inévitable faite aux sens et à la matière, cet idéal, en définitive, a attiré à lui les éléments contraires, au lieu d'y descendre et de s'y perdre. L'erreur, une des erreurs de notre époque et de quelques critiques contemporains, a été de croire que tout se réduisait à des questions de style et de forme, qu'on pouvait concilier les deux principes opposés sans remonter à la source, à la conscience et au cœur de l'homme, à sa vie morale, à ses croyances, et en se bornant à faire honte à la langue de ses excès matérialistes, à flétrir les abus de mots, de ciselures et d'images, à rappeler que la phrase ne doit être que le voile transparent de l'idée; la lampe éclairant tout ensemble les objets extérieurs et l'albâtre qui la recouvre. Ils ne se sont pas aperçus que ce luxe effréné

de la forme n'était que la conséquence de l'appauvrissement de la pensée, qu'on ne ramenait pas une langue au spiritualisme quand on négligeait d'y ramener les auteurs qui la parlent, que ce vice littéraire était invinciblement lié à un vice intellectuel, et qu'essayer de corriger l'un sans l'autre, c'était vouloir échouer contre tous deux ; méprise fâcheuse, qui a fait les affaires de cette littérature réaliste et fantaisiste, aussi odieuse assurément à M. Nisard qu'à nous-même. Fidèle admirateur, éloquent historien de nos gloires littéraires du dix-septième siècle, peut-être aurait-il été plus conséquent avec lui-même s'il en eût mieux dégagé, mieux purifié les origines, s'il les eût cherchées à des hauteurs plus lumineuses et plus divines : mais peut-être aussi lui eût-il fallu pour cela un fil conducteur plus solide et plus sûr que la raison. Tout va bien encore, tant que nous n'en sommes qu'à la raison de Descartes, de Bossuet et même de Fénelon : nous attendons M. Nisard à la raison de Jean-Jacques et de Voltaire [1].

Parlerai-je de la Réforme ? Le sujet est plus délicat, car il y a encore des réformés, et il n'y a plus, hélas ! de *renaissants*. Il est bien entendu d'ailleurs qu'il ne s'agit pas ici de la religion protestante, devenue, avec de nombreuses variantes, la religion d'une partie de l'Europe, mais de la propagande de Luther, de Calvin et de Zuingle, mais de ces prédications meurtrières qui, sous prétexte de réformer quelques abus, livrèrent les âmes et les consciences à la merci des interprétations personnelles, déchirèrent la tradition de quinze siècles et préparèrent au monde ces luttes sanglantes d'où sont sorties tout armées les révolutions modernes. Ceci nous mènerait trop loin de notre sujet, ou du

[1] Dans son quatrième volume, M. Nisard doit aborder le dix-huitième siècle.

moins en altérerait la spécialité littéraire. Maintenons-la en demandant simplement à M. Nisard si, dans ses *Études* sur la Renaissance, il n'a pas été plus attiré par la vertu et la foi de Thomas Morus, que par la stérile neutralité d'Érasme ou la rêverie impuissante de Mélanchthon ; en lui demandant si l'autorité, la règle et le sens universel, ces trois pivots autour desquels il fait tourner toute sa doctrine, toute sa tradition d'écrivain classique, lui paraissent mieux sauvegardés par la religion de Luther que par celle de Bossuet ; si des sectes qui, à leur naissance, durent leur succès à la négation de l'autorité, au morcellement de la la vérité et à l'émancipation des intelligences, lui semblent plus favorables que le catholicisme à cette perfection des littératures, qui, selon lui, consiste à absorber la pensée générale dans l'œuvre d'un seul, et à ramener à un principe d'unité les divergences d'opinions et de génies.

Je sais bien que M. Nisard ne glorifie pas d'une manière absolue les effets de la Réforme sur notre littérature et sur les perfectionnements de notre prose ; il lui sait gré surtout d'avoir secoué la torpeur du dogmatisme catholique, et d'avoir contraint ses défenseurs à cesser d'être théologiens pour devenir écrivains, à passer de l'enseignement routinier d'une lettre morte ou close à la discussion libre, animée, vivante, mise au service de toutes les âmes. Il reconnaît même qu'une fois descendus dans l'arène, ils y ont fait assez bonne figure, que l'avantage leur est resté, et que ce combat et cette victoire ont achevé de former notre langue. A ce point de vue, nous sommes d'accord avec M. Nisard : seulement, prenons-y garde. Il faudrait, dans ce système, remercier la maladie qui fait ressortir l'art du médecin, le procès qui met en relief le talent de l'avocat, l'ennemi qui donne à nos généraux et à notre armée l'occasion de se couvrir de gloire : c'est possible, mais je ne

suis pas plaideur, la paix a ses charmes, et j'aimerais autant me bien porter.

II

Je ne connais rien de pire que le *réchauffé* littéraire, et s'il ne s'agissait ici que de réveiller, à propos de Boileau, de vieilles querelles fort heureusement oubliées, je ne chicanerais pas M. Nisard sur son admiration excessive pour l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique*. Mais cette admiration, chez M. Nisard, est plus qu'un sentiment ; elle est une cocarde ; elle se rattache à l'ensemble de ses doctrines, qui, selon moi, font une part trop grande à la raison dans la littérature française. Quelques mots sur la poésie et sur ce qu'elle nous semble avoir perdu avant, pendant et après Boileau, par ce côté trop raisonnable et trop didactique, nous aideront à expliquer notre pensée.

S'il y a lieu de reconnaître, avec l'éminent auteur de cette *Histoire*, que le plus beau mérite des ouvrages en prose soit d'exprimer mieux que personne ce que tout le monde pense, et de faire ainsi de l'esprit d'un seul l'organe puissant et agrandi de l'esprit humain, on doit ajouter, — et M. Nisard ne l'a peut-être pas assez dit, — que le caractère de la vraie poésie, du vrai poëte, est d'imaginer et de sentir, à un degré supérieur, ce que tout le monde sent et imagine, d'en fixer l'expression dans une langue *que nous entendons sans la parler*, et de faire ainsi, du poëme d'un seul l'harmonieuse vibration du poëme universel. Ces deux facultés ont des noms qui, lorsqu'on

songe à Boileau, ressemblent presque à une épigramme : elles s'appellent imagination et sensibilité. Maintenant, qu'il soit essentiel d'en régler l'usage en y mêlant un grain de raison; qu'elles puissent produire, en s'exagérant, les effets les plus déplorables ; qu'il en résulte chez ces natures à la fois privilégiées et incomplètes une surexcitation fébrile, une exaltation factice, un débordement du *moi*, un manque d'équilibre intellectuel et moral, souvent très-dangereux dans l'application pratique; qu'en un mot, depuis Platon, qui s'y connaissait et qui exilait les poëtes de sa République, jusqu'à Lamartine, qui eût mieux fait de ne pas se mêler de la nôtre, les hommes trop doués du don de poésie aient été constamment suspects aux gens raisonnables, c'est ce que tous les siècles ont reconnu et ce que notre siècle a, moins que tout autre, le droit de contredire. Il n'en est pas moins vrai qu'un poëte dépourvu d'imagination et de sensibilité, ou même un poëte chez qui ces facultés seraient, non pas pondérées, mais dominées par la raison, est tout simplement un être impossible. Autant vaudrait se figurer un prêtre sans culte, un riche sans argent ou un orateur muet. Or les admirateurs mêmes de Boileau conviennent avec nous qu'il a peu brillé par l'imagination, et moins encore par le sentiment. Que dis-je? Ils ne croient pouvoir mieux le louer que par le tableau trop fidèle des inconvénients et des excès du sentiment et de l'imagination. Ce n'est pas tout : il y a, au sujet du dix-septième siècle, une observation à faire, qui n'en diminue pas la gloire : c'est que, dans ce siècle si fertile en grands écrivains, en créateurs de toutes sortes, l'esprit critique était encore à l'état d'enfance; et remarquez que ces deux faits, loin de se combattre, s'appuient et s'expliquent l'un par l'autre : pour les époques comme pour les individus, la création exclut l'analyse, et réciproque-

ment. On a même constaté, en l'honneur du dix-septième siècle, que la plupart des œuvres qui l'avaient le plus illustré, avaient été écrites en dehors de toute préoccupation littéraire. Là où cette préoccupation se fit particulièrement sentir, l'infériorité fut évidente, et se trahit par un mélange de pédantisme et de puérilité auquel les meilleurs esprits eurent quelque peine à échapper; témoins Balzac, Voiture, Ménage, Huet, Chapelain, comparés à Descartes, à Pascal, à Bossuet, à Saint-Simon. Eh bien, Boileau, dans son temps, représenta justement l'esprit critique, l'esprit littéraire, c'est-à-dire ce qui restait inférieur, étroit, arriéré, au milieu de cet épanouissement spontané de chefs-d'œuvre. Il eut le mérite, — et c'est beaucoup, — de ne pas se tromper dans ses préférences, de faire acte d'un goût sûr et quelquefois précurseur dans ce triage des renommées contemporaines où la postérité a ratifié ses jugements, de prendre parti pour l'or contre le clinquant, et pour la gloire contre la vogue; mais, en conscience, ce n'est pas assez pour avoir le droit de garder son rang dans ce merveilleux groupe qui a écrit les *Pensées*, *Polyeucte*, le *Misanthrope*, les *Fables*, *Athalie*, l'*Histoire universelle*, les *Lettres*, *Télémaque*, les *Caractères*. A ces inspirations si diverses, mais toutes si hautes, qui ont conservé, après deux cents ans, leur immortelle jeunesse, est-il permis d'assimiler l'inspiration vulgaire et vieillotte qui a dicté les satires sur le *Mauvais Dîner*, sur les *Embarras de Paris* et sur l'*Équivoque?* Les *Epîtres*, supérieures aux *Satires*, ne dépassent guère, comme valeur poétique, une conversation élégante, soutenue et relevée par les césures et les rimes. Que dire du *Lutrin*, abandonné à demi par M. Nisard, sinon que le prodigieux travail d'exécution, et même le fini de plusieurs détails, n'y font que mieux ressortir la pauvreté d'imagination, et que le poëme héroï-co-

mique est, avec le poëme didactique, le plus froid et le plus suranné de tous les genres? Ceci nous mène droit à l'*Art poétique*, dont M. Nisard s'est fait le très-ingénieux panégyriste, sans réussir pourtant à me convaincre. Ce qui a prolongé la popularité de cet ouvrage, c'est une foule d'axiomes faciles à retenir, prenant aisément, grâce au rhythme et à la coupe du vers, une tournure proverbiale, et assurant aux esprits communs, pour les jours de disette, une bonne provision de vérités toutes faites. Boileau est ainsi devenu le pain quotidien de bien des gens qui mourraient de faim s'ils n'avaient pas ce pain-là. Mais au fond le sentiment vrai, délicat, créateur, en est complétement absent; tout s'y réduit à des règles un peu mesquines d'un art qui ne s'apprend point, et, dès les premiers vers, toutes ces vieilles images du Parnasse, de Phébus et de Pégase nous mettent à cent lieues de la poésie véritable, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Chose singulière! l'*Art poétique* d'Horace, écrit il y a deux mille ans, pour une littérature païenne et dans une langue morte, est resté plus jeune, plus nouveau, plus vivant que celui de Boileau. C'est qu'Horace est poëte! Il vit de plain-pied avec l'art, la tradition, les divinités, dont sa main légère esquisse les lois et les leçons avec une grâce inimitable. Il appuie moins; il fait glisser ses aimables préceptes à la surface d'une épître; il ne leur donne pas cette forme savamment et correctement didactique, qui jette, quoi qu'on en dise, un froid glacial sur l'ensemble; enfin, son style, malgré ses négligences, est d'un grain poétique très-préférable à celui de Boileau. Je sais tout le mauvais renom de novateur retardataire auquel on s'expose en attaquant, à propos du style de Boileau, l'opinion accréditée dans la bonne et saine littérature. C'est donc en toute humilité que je m'accuse là-dessus d'une impression personnelle, proche voisine de

l'impénitence. Le style de Boileau, surtout dans l'*Art poétique*, m'a toujours paru manquer des qualités que j'admire le plus chez les écrivains et les poëtes du dix-septième siècle ; et, au premier rang, je place le naturel. Son vers est pénible, il sent le travail, l'effort, l'huile. Comparez-le aux vers de Racine, de Molière, de la Fontaine : quelle différence ! Comme on voit que le souffle inspirateur a fait défaut, qu'il lui a fallu cette espèce de *heurt*, de ressaut amené par le détail technique de la versification, pour donner à l'idée et à son expression un peu de relief et de montant ! Cueillez au hasard, parmi les passages les plus souvent cités, les plus pieusement érigés en dogmes par les dévots de la tradition classique, celui-ci, par exemple :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Y a-t-il quelque chose de plus plat, de plus prosaïque ? On multiplierait ces citations à l'infini, si une critique de mots n'était aujourd'hui encore plus passée de mode qu'une querelle pour ou contre Boileau. A tous moments son lecteur est tenté de dire de lui ce qu'il a dit lui-même de Chapelain : « Que n'écrit-il en prose ? » — Et cependant on se tromperait : la prose de Boileau est médiocre, M. Nisard le reconnaît, et cette fois nous sommes de son avis. Contrairement à presque tous les grands poëtes, qui ont été aussi d'excellents prosateurs, l'auteur du *Lutrin*, qui semblait, pour descendre à la prose, n'avoir qu'à parler sa langue naturelle, y est inférieur à lui-même. Ceci serait encore une preuve accablante, s'il nous convenait d'insister. Cette intelligence laborieuse, vive et nette, mais sans inspiration, avait besoin d'une lutte contre les difficultés poétiques pour se maintenir à une certaine hauteur : et

comme ses vers n'étaient, après tout, que de la bonne prose, dès qu'elle baissait d'un ton et s'abandonnait un peu plus, le niveau même de la prose lui échappait : elle n'avait su être prosaïque qu'en vers. Mais en voilà beaucoup trop, et j'ai vraiment honte, en l'an de grâce et de guerre 1855, de renouveler nos pacifiques batailles des temps heureux, nos romantiques équipées de 1828. Encore une fois, tout ce que j'ai voulu, c'est marquer, par cette prédilection de M. Nisard pour un poëte qui ne fut peut-être qu'un critique antidaté, et qui sacrifia, sans y avoir beaucoup de mérite, l'imagination à la raison, la tendance de son esprit et la physionomie de son livre. Dieu merci ! ce livre offre des compensations assez belles, pour que le plus obstiné contradicteur de M. Nisard y trouve d'amples sujets de sympathie et de louange. Le plan même de son ouvrage, cette manière de graduer, phase par phase, les progrès de l'esprit français jusqu'au point où, se rencontrant avec l'esprit humain, il se l'assimile et s'empare du sens universel en prenant pleine possession de lui-même, a un caractère de grandeur magistrale qui donne à la fois une leçon et un exemple d'unité. Ce travail de gradation lumineuse, d'assimilation conquérante, aboutissant au dix-septième siècle comme à son triomphe et à son couronnement suprême, est indiqué par l'auteur avec un tel art et une telle netteté, que le lecteur, entraîné, éprouve une impression analogue à celle qu'on ressent, dans une belle matinée d'été, en voyant peu à peu le crépuscule s'éclaircir, le ciel se teindre, l'aube blanchir, l'aurore paraître et le soleil éclater. Puis, une fois arrivé à ce siècle dont il a fait sa religion littéraire, il s'y établit, pour ainsi dire, comme dans son domaine, et trouve, pour caractériser ces beaux génies tant de fois analysés et admirés, des aperçus nouveaux, des remarques ingénieuses, des accents qui s'élèvent et gran-

dissent avec son sujet. Rarement Louis XIV avait été mieux loué ; c'est plaisir de voir un homme arrivé des extrémités du libéralisme rendre si bien justice aux mérites d'un monarque absolu, et déterminer d'une main si ferme les vrais rapports de ce monarque avec les gens de lettres, qu'il arrachait aux domesticités humiliantes, aux capricieuses libéralités des grands seigneurs ou des financiers pour les élever au rang de pensionnaires de la Royauté et de l'État. Nous renvoyons à ces excellents chapitres du livre de M. Nisard les partisans de l'opinion récemment émise, qui consiste à isoler Louis XIV des gloires littéraires de son règne, et à prétendre que ce fut en dehors ou même en dépit de son influence que ses contemporains illustres écrivirent leurs chefs-d'œuvre. Peut-être même, dans l'ardeur de son zèle apologétique et l'abondance de ses bonnes raisons, M. Nisard est-il allé un peu loin. Il est bien difficile, en effet, de ne pas avouer qu'il y a eu, parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, le côté des indépendants, qui, continuant une veine légèrement gauloise, et tempérés d'ailleurs par le bon esprit et l'amour de la règle familiers à toute leur époque, ont uni aux avantages de la discipline, de l'ordre et de l'harmonie, les agréments moins solides, mais plus piquants, de l'originalité et de la liberté d'allures. Ainsi dans des nuances bien diverses, Port-Royal, la Fontaine, le cardinal de Retz, madame de Sévigné, Fénelon, Saint-Simon, les disgraciés, les négligés, respirant l'air du siècle sans humer l'air de la Cour, n'ont pas cette régularité à la Lenôtre que l'on remarque chez les poëtes favoris ou courtisans. Bossuet et Molière — le Père de l'Église et le comédien de genie — ont eu seuls l'envergure assez puissante pour embrasser ces deux familles d'esprits, et les poumons assez robustes pour respirer indifféremment les deux atmosphères. Mais ce n'est

pas à moi qu'il convient d'insister sur ces nuances, et il y aurait un bizarre paradoxe à les voir contestées, en l'honneur de Louis XIV, par un ancien ami de Carrel et rappelées par un féroce absolutiste. Aussi bien, nous y aurions perdu, si M. Nisard les avait trop aisément admises, son charmant chapitre sur Racine, où ce talent un peu austère, un peu grisâtre — c'est de M. Nisard que je parle — s'attendrit et se colore avec son modèle. Ai-je besoin d'ajouter qu'entre Bossuet et Fénelon, dans la fameuse querelle du quiétisme, M. Nisard a pris parti pour Bossuet? Ce ne serait pas assez dire : il a, sur Fénelon, des vues d'une justesse rigoureuse, qui percent à jour cette nature singulière, à la fois angélique et subtile, justifiant par ses subterfuges et désarmant par ses grâces les rigueurs de l'orthodoxie, si différente pourtant du Fénelon de roman et de mélodrame qu'ont imaginé après coup les parleurs de philosophie et les fournisseurs de panthéons. Malgré l'archevêché de Cambrai, d'admirables vertus et les délicieuses beautés de ses ouvrages, nous aurons toujours, pour notre part, quelque peine à pardonner à Fénelon cette popularité posthume que semble avoir pressentie et désirée cet esprit constamment occupé de séduire : on dirait qu'il se complaît encore à exercer sur la postérité le prestige que subirent ses contemporains. On lui en veut presque de cette coquetterie ingénue, mêlée de naturel et d'art, dont le charme inquiétant lui survit, et qui lui a valu, comme récompense ou châtiment, le triste honneur d'inaugurer, à titre d'ancêtre ou de précurseur, la série des prédicateurs d'humanité, des apôtres du sentiment, des rhétoriciens de la nature, menant tout doucettement le genre humain à la Terreur par l'Idylle. M. Nisard analyse en maître les complications et les détours de cette âme de séraphin sophiste. Il nous montre comment Fénelon a été, dans l'ordre des temps, le

premier de ces grands hommes en qui le sens individuel se soit fait jour, et qu'on ne puisse lire, par conséquent, sans un peu d'anxiété mêlée à un attrait plus vif déjà et plus dangereux. Il fait ressortir ce goût d'utopie, cette critique de la royauté d'alors, ces duretés peu patriotiques et peu charitables envers Louis XIV vieilli et vaincu, ces préludes révolutionnaires, par lesquels le pieux archevêque tend, en effet, la main aux démolisseurs à venir. Toute cette partie de son Étude est aussi solide qu'ingénieuse et peut être citée comme un modèle d'histoire littéraire. Mais, puisque M. Nisard humiliait si justement Fénelon devant Bossuet, et notait d'un doigt si ferme les méprises de la postérité, pourquoi, quelques pages plus loin, rend-il à Fénélon cette même gloire que lui a décernée la philosophie moderne : d'avoir servi d'initiateur à des vérités bienfaisantes ; d'avoir préparé la mission des écrivains du dix-huitième siècle ; d'avoir ajouté à la charité chrétienne l'amour de l'humanité ; d'être, en un mot, l'aïeul plus ou moins lointain des *héroïques novateurs* de 1789 ? Comment se figurer que le même homme ait pu avoir tort devant son siècle, raison devant l'époque suivante ? Tort en présence de Bossuet, raison en attendant Voltaire ? Que ce qui était sophisme et péril en 1700, ait pu devenir vérité et bienfait cinquante ans plus tard ? Il y a là une inconséquence ou du moins une solution de continuité qui m'étonnerait de la part d'un homme aussi réfléchi que M. Nisard, si je ne me souvenais qu'en prenant la raison pour signe de ralliement et pour point de repère à travers les phases successives de son *Histoire de la littérature française*, il s'est logiquement condamné à suivre cette raison dans sa marche un peu accidentée, et peut-être à accepter d'elle, à un siècle de distance, des conclusions fort différentes. Car enfin, on ne saurait le nier, Voltaire, en un moment donné, exprima

le sens général de son époque, et fit de l'esprit français l'interprète de l'esprit humain tout autant que Bossuet cent ans auparavant. S'en suit-il que ce sens général ait été aussi sensé, cette raison aussi raisonnable, et qu'on doive décerner à l'auteur de *Candide* les mêmes honneurs qu'à l'auteur de l'*Histoire universelle?* M. Nisard n'ira sans doute pas jusque-là, et pourtant je ne suis pas tout à fait rassuré. Je lui dirais volontiers, à propos de son admiration si légitime et si éloquente pour Bossuet, ce que disait ce grand seigneur assistant à la belle scène où Auguste accable Cinna : — « Ah! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna!* » — Lui aussi me gâte un peu le *soyons amis, Bossuet!* » en me rappelant trop souvent que l'événement a donné tort au sublime évêque, qu'on peut lire ses chefs-d'œuvre de polémique religieuse avec enthousiasme, tout en se réservant à part soi le droit d'objection et de doute, qu'avec lui l'éloge le plus magnifique n'implique pas la conviction; qu'en un mot le sens universel si pleinement exprimé par Bossuet a pu n'être que le sens contemporain, et, plus tard, s'est effacé, modifié ou démenti. Ah ! s'il faut mesurer le prix d'une louange par celui qu'y aurait attaché l'homme qu'on loue, n'y a-t-il pas là, en dehors même de la question d'orthodoxie et de foi, quelque sujet de tristesse? Il nous semble entendre Bossuet lui-même, ce génie si peu préoccupé de gloire humaine, dont les plus beaux ouvrages furent écrits, loin de toute arrière-pensée littéraire, pour convaincre et élever les âmes, pour défendre et propager la vérité, il nous semble l'entendre repousser ces panégyriques où la littérature a trop de part, où la foi n'en a pas assez, et s'écrier avec une sorte de pieuse colère : « Je ne veux pas qu'on m'admire, je veux qu'on me croie ! » Mais je m'arrête : faire parler Bossuet serait plus téméraire encore que critiquer M. Nisard. Pour m'en punir, je vais

descendre de ces hauteurs dans les infiniment petits. Le livre de M. Nisard est assez exact, assez classique, pour mériter qu'on lui signale, en vue d'une édition nouvelle, quelques très-légères inexactitudes. Ainsi il nous donne la date de la naissance de Malherbe et celle de sa mort; les deux dates combinées ne font que soixante et onze ans, et il nous parle d'une pièce de vers que Malherbe composa à soixante-quatorze. Ainsi il altère, à deux reprises, un mot célèbre et charmant de Louis XIV : Le grand roi n'a pas dit, à propos de Fénelon : « C'est le plus chimérique des beaux esprits de mon royaume, » mais : « C'est le plus bel esprit et le plus chimérique de mon royaume. » — Il y a là une nuance qui doit être maintenue.

Nous serions bien trompé si ces critiques minutieuses, ces objections chagrines, ces réserves indiquées sur plusieurs points littéraires et même sur quelques questions plus graves que la littérature, ne prouvaient pas à M. Nisard, mieux que d'uniformes hommages, le sérieux plaisir que nous a causé la lecture attentive de son ouvrage et le rang élevé que nous lui assignons dans les lettres contemporaines. A une époque où bien des livres offrent, comme nos frêles causeries, des caractères de précipitation et de hâte, et où l'on sent que les auteurs veulent surtout arriver vite, au risque de repartir plus vite encore, c'est une bonne et douce surprise, presque une rareté, que d'avoir entre les mains une œuvre où tout se tient, où la trame est solide, où se révèlent une réflexion patiente, une étude profonde, un lent et victorieux travail de composition et d'unité. Seulement, nous avons pensé que chacun devait garder son poste, parmi les plus humbles comme les plus éminents défenseurs des doctrines réparatrices. Si toutes les conclusions de M. Nisard étaient acceptées, si toutes les parties de son livre semblaient inattaquables, si la tradition qu'il

relève et qu'il glorifie redevenait toute-puissante, il faudrait tout simplement regarder comme non avenu le grand mouvement littéraire qui s'est accompli il y a trente ans. Or, malgré nos repentirs de détail, nos illusions perdues et nos idoles brisées, nous ne pouvons exagérer à ce point les capitulations de notre défaite. Le romantisme, à son début, a représenté une idée féconde et vraie, l'idée d'un siècle qui naissait et à qui il fallait une nouvelle littérature pour exprimer de nouvelles pensées, de nouvelles mœurs, une nouvelle société, un nouveau monde. On s'est égaré, c'est incontestable; partis du spiritualisme chrétien, les novateurs sont arrivés, par des déviations funestes, à ces excès panthéistes, matérialistes, réalistes, fantaisistes, qui dégradent l'art en corrompant les intelligences. Y a-t-il un remède à cette situation désastreuse? On a vu des révolutions politiques se terminer par des transactions : peut-être en serait-il de même des révolutions littéraires. Il y a trente ans, à cette époque de radieuse espérance dont je me plais à parler comme on parle des premières amours de sa jeunesse, les maîtres de la littérature et de la critique, les Villemain, les Guizot, les Cousin, étaient moins éloignés du groupe des novateurs qu'on aurait envie de le croire. Leur instinct supérieur leur disait que la vie, l'avenir, la vérité, étaient là. Aujourd'hui les ruptures sont plus violentes et les scissions plus formelles : grâce à plus d'excès d'une part, à plus de méfiance de l'autre, on s'exagère des deux côtés. C'est un malheur; car il ne peut y avoir, dans un siècle, de bonne littérature, que quand la nouveauté et la tradition, au lieu de se renvoyer des défis et des invectives, se réconcilient et se combinent; mais, hélas! voila le difficile. Pour y parvenir, nous devrions tous commencer par avouer nos fautes; il est plus agréable et plus commode de continuer à en commettre.

II

M. SAINT-MARC GIRARDIN[1]

On s'exposerait à être injuste envers l'œuvre ingénieuse d'un éminent et aimable esprit, si l'on oubliait sous quelle forme elle s'est d'abord produite, et comment ces pages charmantes ont été une leçon avant de devenir un livre. Ceci nous semble essentiel et tient à l'ensemble du rôle rempli par M. Saint-Marc Girardin dans la littérature et la société de son temps. Le professeur, voilà ce qui domine en lui, non pas dans l'étroite et pédantesque acception du mot, mais dans un sens d'enseignement moral et pratique et avec une vue très-fine et très-juste de ce que cet enseignement doit être pour répondre ou pour remédier aux penchants de la génération nouvelle. Pour les hommes supérieurs, se rencontrant avec une jeunesse enthousiaste et passionnée, c'est une tâche brillante et facile de s'associer à son élan, de la guider dans cette voie où, à côté d'illusions dangereuses, se pressent de riches espérances, de l'aider à tracer ce sillon où germent avec une égale vigueur la mauvaise herbe et le bon grain. Plus tard, lorsqu'aux années radieuses et fécondes a succédé la

[1] *Cours de littérature dramatique* (troisième volume).

phase de lassitude et de mécompte, lorsque les esprits, découragés ou aigris, se désistent ou s'exagèrent, le langage des maîtres doit changer, et il devient alors moins doux à entendre et moins facile à parler. Il faut qu'ils amoindrissent volontairement leur centre d'action et d'influence, qu'ils renoncent aux conquêtes du dehors, aux grands horizons où tout a fini par se confondre dans la brume du soir et la poussière du combat, pour s'enfermer avec leurs auditeurs et leurs disciples dans un idéal plus modeste, mieux abrité, dans des vérités familières et domestiques où le positif de la vie reparaît sans trop irriter ni trop aplatir les âmes, où il ne s'agit plus d'être des héros, de grands citoyens ou des poëtes, mais de rester ou de redevenir d'honnêtes gens. C'est là ce qu'a voulu être et ce qu'a été, à son moment, M. Saint-Marc Girardin : — un moraliste arrivé au lendemain des ivresses intellectuelles, enseignant à se modérer et réussissant à adoucir, à force d'esprit et de bon esprit, ces heures de prostration ou d'amertume qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, suivent les heures d'excès; un prédicateur de tempérance, mais d'une tempérance agréable qui ressemble au régime de l'homme sage plutôt qu'à l'austérité du cénobite: un maître de sauvetage au service des naufragés et des vaincus. En voyant M. Saint-Marc Girardin attaqué par l'école des néo-romantiques, des romantiques tard venus, des réalistes, des fantaisistes, de tous ces survivants de la bataille qui saccagent et brûlent faute d'avoir su vaincre, nous avons quelquefois songé à ces gouvernements doux, économes, bienfaisants, réparateurs, guérissant les blessures qu'ils n'ont pas faites, et que l'injustice des peuples rend cependant responsables de la souffrance que leur ont causée ces blessures, et des sacrifices nécessaires pour en guérir. Nous qui sommes moins injustes,

reconnaissons en M. Saint-Marc Girardin cette physionomie particulière, toute d'autorité et de grâce, et qu'elle nous tienne en respect, si nous avions, par hasard, envie de nous étonner de ses haltes en des sujets un peu fades pour nos imaginations blasées, de sa persistance à traiter la littérature par les émollients et les calmants, et de ses assiduités prolongées auprès de l'amour ingénu.

L'amour ingénu, en 1855, professé par un membre de l'Académie française, à quelques cents pas du théâtre où l'on joue le *Demi-Monde* et de la Bourse où l'on côte le Crédit foncier! N'y a-t-il pas là un contraste, que dis-je? un assemblage de contrastes tels que les aime l'esprit humain, et qui expliquent comment les lettres représentent la société tantôt par les similitudes, tantôt par les différences! Ce n'est pas pourtant par pur caprice, ni par velléité de paradoxe, ni par complaisance pour un public frivole, que M. Saint-Marc Girardin a été amené à traiter ce sujet devant son auditoire. Pour lui, cet amour ingénu n'est qu'un chapitre de son *Cours de littérature dramatique*, c'est-à-dire de l'étude du drame, de la tragédie, du roman, considérés non pas dans les livres, non pas d'après des méthodes que la nature se plaît à démentir souvent et que l'art n'observe pas toujours, mais dans le cœur de l'homme, dans ce drame permanent, intérieur, vivant, toujours varié en ses prétendues ressemblances, toujours le même en ses variations apparentes, et dont les œuvres poétiques ne sont que l'interprétation plus ou moins vraie, modifiée plutôt qu'altérée par le goût de chaque siècle et le tour de chaque génie. Avons-nous besoin de faire ressortir tout ce qu'a d'ingénieux et de fécond cette méthode qui appartient en propre à l'auteur du *Cours de littérature dramatique*, combien elle est préférable à la sécheresse didactique qui discute ses sujets par le dehors, et

que d'aperçus elle ouvre, que de courants elle établit entre la parole du maître et l'âme de l'auditeur? C'est ainsi que M. Saint-Marc Girardin a suivi, à travers les siècles et les progrès ou les crises de la civilisation morale, poétique, littéraire, le développement des passions, tantôt simples et primitives, amour de la vie, affections naturelles, affections de famille, sentiment paternel, tendresse de mère, amour fraternel et filial, tantôt raffinées, mais innocentes encore, telles que l'amour et ses expressions diverses chez les anciens, au moyen âge, dominé ici par le sentiment exquis du beau s'élevant à l'idéal et au platonisme; là, par le sentiment chrétien, triomphant de la chair et créant la chevalerie. Chaque partie de ce grand travail embrasse, on le voit, une période de l'histoire de l'humanité et une phase de l'histoire de la littérature dans ses rapports avec les passions, ou, en d'autres termes, dans le drame dialogué, chanté ou raconté; sur la scène, dans le poëme et dans le roman. A chaque nouvelle étape, l'historien se trouve également au courant de ce qui se passe dans le monde et dans les cœurs, de ce que les œuvres de l'esprit empruntent aux mœurs publiques et de ce qu'elles leur prêtent, du commentaire en partie double qu'elles échangent, s'expliquant et se complétant les unes par les autres. Au lieu de s'enfermer dans les livres, et de se demander, après chaque lecture, s'ils sont conformes à telle ou telle notion, à tel ou tel penchant de l'âme humaine étudiée séparément, il s'est établi, pour ainsi dire, dans l'âme elle-même, la prenant à la fois pour observatoire, pour pierre de touche et pour juge, et bien sûr que ce qu'elle lui apprendrait sur ceux qui avaient essayé de la peindre ne serait jamais ni faux, ni sec, ni stérile. Voilà comment M. Saint-Marc Girardin, après avoir confronté l'expression des sentiments primitifs

dans les sociétés primitives, celle de l'amour raffiné et idéalisé dans le platonisme, celle de l'amour chevaleresque chez les barbares domptés et purifiés par le christianisme, arrive aujourd'hui, en suivant la marche des siècles et les gradations naturelles de son sujet, à cet amour qui n'est plus l'amour primitif, puisqu'il admet ou implique déjà bien des délicatesses; qui n'est plus l'amour platonique, puisqu'il ressemble à un attrait bien plus qu'à une doctrine; qui n'est plus l'amour chevaleresque, puisqu'il n'en connaît ni les lois, ni les sacrifices, ni les grandeurs; qui n'est pas l'amour honnête ni l'amour vertueux, puisque l'honnêteté suppose un raisonnement et la vertu un effort; qui est encore moins l'amour coupable, puisqu'il ne règne que sur des âmes innocentes et cesse d'être au moment où commence l'idée de faute, de révolte et de remords : amour qui a laissé sa trace dans presque toutes les civilisations, dans presque toutes les littératures, et qui, marquant la transition, dans l'homme, entre l'adolescence et la jeunesse, dans le cœur, entre l'ignorance et la science, dans la société, entre la rudesse et le raffinement, dans les livres, entre la grossièreté et l'élégance, a dû surtout prospérer et fleurir à ces époques intermédiaires où, *n'étant déjà plus nuit, il n'était pas encore jour*, où le cœur, l'esprit, la société, l'individu, les mœurs, l'art, la langue, les livres, se rencontraient et préludaient dans un même sentiment d'attente confuse, de vague désir, d'aspiration juvénile vers un idéal nouveau. C'est cet amour que M. Saint-Marc Girardin appelle l'amour ingénu.

Cet amour ingénu, le spirituel professeur le trouve un peu partout, et il a raison; dans la pastorale et l'idylle, dans Théocrite, dans Virgile, dans l'élégie antique, dans les poëmes du moyen âge, dans les romans de chevalerie, dans le Tasse, dans Guarini, dans nos vieux poëmes,

dans Sydney, dans Shakspeare, dans Cervantes; il eût pu ajouter encore d'autres textes et d'autres auteurs, car l'amour ingénu, à vrai dire, c'est bien une variété de l'amour, mais c'est aussi l'amour lui-même. Ces classifications ingénieuses, où M. Saint-Marc Girardin excelle, offrent cet avantage, que l'esprit s'y complaît et s'y éclaire, comme dans tout ce qui simplifie et met en ordre ses sujets de délassement et d'étude; mais elles ont aussi cet inconvénient, qu'avec un peu d'exagération et d'effort on peut aisément les mêler, les étendre, et gâter le jeu en brouillant les cartes. L'amour ingénu, par exemple, comment le limiter et le définir d'une façon assez exacte, assez exclusive, pour que les autres sortes d'amour ne puissent jamais lui ressembler? Ophélia, Juliette, Desdemona, est-ce de l'amour ingénu? Oui, et pourtant ce n'est pas le même que celui des fantasques héroïques de *Comme il vous plaira*, du *Conte d'hiver*, de *Cymbeline* et du *Songe d'une nuit d'été*. Daphnis et Chloé, est-ce de l'amour ingénu? Assurément; et pourtant, la pastorale de Longus éveille des images dont l'ingénuité pourrait mener très-loin. Paul et Virginie, est-ce de l'amour ingénu? Je n'en doute pas; mais il s'y mêle déjà un sentiment si fin, si moderne, l'approche si visible d'un art nouveau, mélancolique et troublé, que, si l'on regrette que M. Saint-Marc Girardin n'ait point parlé des héros de Bernardin de Saint-Pierre, on ne peut ni l'en blâmer, ni s'en étonner. Chérubin, est-ce de l'amour ingénu? Je le crois, et cependant!... quel amour raisonné ou même coupable ne préférerait-on pas à cette inquiétante peinture, si sensuelle et si corruptrice dans sa naïveté d'adolescent? On pourrait multiplier peut-être ces objections et ces exemples; on pourrait même dire qu'il n'y a pas d'amour complétement ingénu, ni d'amour possible sans un peu d'ingénuité; que

les âmes naïves deviennent fines et rusées quand elles aiment; que les âmes corrompues, raffinées, blasées, redeviennent naïves en aimant; que rien n'est plus ingénu qu'un vieillard amoureux, fût-il en même temps libertin, voltairien et usurier; que personne n'est plus avisé qu'une jeune fille amoureuse, fût-elle en même temps un prodige d'ignorance et de candeur. On le voit, suivant que nous apporterions à la question plus de taquinerie et de paradoxe, il y aurait moyen de varier à l'infini les solutions et les aspects, et de déranger de plus en plus la classification primitive, comme ces avocats diserts ou bavards qui, à force de discourir autour de leur cause, finissent par plaider la cause contraire. Le mieux est de revenir à l'honnête et aimable définition de M. Saint-Marc Girardin : « Quiconque, nous dit-il, berger ou homme du monde, aime avec pureté et avec candeur, quiconque se laisse aller ingénument aux premiers et aux plus doux mouvements de son cœur, qu'il soit des champs ou de la ville, est un héros de l'amour ingénu. » — Le mieux est de nous arrêter avec lui aux œuvres où il a cru trouver l'expression élevée et délicate de cet amour, et dont l'analyse forme les chapitres les plus neufs et les plus piquants de ce volume : l'*Amadis*, l'*Astrée*, la *Clélie*. Evidemment, c'est l'examen, j'allais dire la réhabilitation de ces ouvrages, qui donne à cette partie du travail de M. Saint-Marc Girardin toute sa physionomie : c'est donc sur ce point que doivent porter, de préférence, nos assentiments ou nos réserves.

Les intelligences les meilleures, — et l'auteur du *Cours de littérature dramatique* en est la preuve, — ne sont pas inaccessibles à l'idée et au goût de réaction : non pas de cette réaction passionnée et brutale qui consiste à briser ce qu'on a adoré, à exalter ce qu'on a insulté la veille,

mais de cette réaction spirituelle, judicieuse, discrète, qui, en face d'un excès, d'une injustice et d'un travers, démêle et parfois invente le parti à tirer des choses les plus opposées à ce travers, à cette injustice, à cet excès. Cette tendance, trop naturelle à l'esprit français et appliquée par nous aux plus sérieux intérêts de ce monde, se produit également dans la littérature, et il sied d'y prendre garde : d'abord parce que l'on risquerait, si l'on s'y livrait trop, de faire marcher l'art par petites lignes brisées au lieu des grandes lignes droites; ensuite parce que ces intelligences dont je parle sont sujettes, à force de distinction, d'*ingéniosité* et de finesse, à donner leurs qualités à ces choses passées qu'elles réhabilitent, à ne les plus voir qu'à travers elles-mêmes et à en faire leur propre ouvrage; ce qui est un moyen sûr de les embellir, mais aussi de les altérer. Il y a vingt ans, au début de ses tentatives pour purifier et mitiger la littérature et la morale, M. Saint-Marc Girardin eut à réagir contre le romantisme proprement dit, celui des préfaces de M. Hugo, des grandes batailles du drame moderne, des fastueux programmes et des victoires douteuses de cette révolution littéraire dont le 89 a été si beau, et le 93 si misérable. Pour protester contre ces écarts, pour ramener son auditoire aux sources vives et aux bons modèles, pour *illustrer* par des exemples ses doctrines conservatrices, il n'eut qu'à puiser à pleines mains dans les trois grands siècles, dans ces limpides et inaliénables trésors qui vont d'Homère à Bossuet et d'Eschyle à Racine. Aujourd'hui, grâce à nos évolutions rapides, ou plutôt, hélas! à nos décadences, les points de vue et les antagonismes ne sont plus tout à fait les mêmes. Au vrai romantisme, qui était fort discutable, mais qui avait au moins le mérite de remuer de grandes questions, de grandes idées, et de se rattacher à un mouvement spirit-

tualiste, sauf à renier plus tard son origine, a succédé ce réalisme, ce *fantaisisme* dont M. de Balzac a été le Shakspeare, et qui, abstraction faite de toute infériorité de talent, de tout jugement personnel sur les hommes et les œuvres, a le tort et le malheur de rabaisser, dans l'art, le but et le niveau, la vie que l'œuvre emprunte à l'homme, et celle que l'homme emprunte à l'œuvre. En face de ce nouvel ennemi, M. Saint-Marc Girardin, cherchant dans le passé de nouveaux auxiliaires, a été naturellement poussé jusqu'aux extrêmes : le drame et le roman moderne se faisaient les daguerréotypes de la fange et de l'ordure, les photographes de la laideur matérielle et morale ; ils découpaient leurs tableaux à l'emporte-pièce dans la réalité la plus dure et la plus crue : M. Saint-Marc Girardin est allé bien loin, aussi loin que possible, pensant que plus il mettrait d'espace entre cette littérature et lui, plus il avait de chance de retrouver l'air salubre et la bonne compagnie. A ce nouveau trait d'aberration ou de dégradation littéraire, il ne pouvait plus guère opposer, comme préservatifs directs ou protestations concluantes, Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, Corneille, Racine ; il n'y eût plus eu proportion ni contraste exact entre ce qu'il condamnait et ce qu'il voulait glorifier. On étalait devant lui des personnages et des caractères, on déroulait des scènes de la vie réelle, d'où, sous prétexte de vérité, avait disparu tout idéal, tout sentiment d'élévation et de grandeur, où le vice, la passion, la nature, le monde intérieur, les lèpres et les ulcères des sociétés vieillies, étaient vus et décrits à la loupe, sans qu'on nous fît grâce d'une tache ou d'une verrue : il a pris à la hâte, pour conjurer ces miasmes, le premier flacon qui lui est tombé sous la main, sans s'inquiéter s'il contenait de la pure essence ou de l'eau de Cologne éven-

tée. Ce qu'il lui fallait, ce qui devait aider à l'ensemble de ses leçons d'honnêteté littéraire et de dignité morale, c'étaient des types qui fissent passer son auditoire d'un pôle à l'autre, qui rétablissent sous ses yeux tout ce que la passion a de plus délicat, l'amour de plus épuré, l'homme de meilleur, la nature et la société de plus dégagé de ces misères, de ces appétits grossiers, de ces corruptions avilissantes, triste et inséparable cortége de la race humaine, à l'état naturel comme à l'état social. Le roman et le drame venaient de faire parader, pour l'édification d'innombrables lecteurs, la Goualeuse et le Chourineur, le Chiffonnier et le Paillasse, l'Homme-poisson et la Rabouilleuse, le galérien et la courtisane, le recéleur et l'escroc, l'escarpe et le saltimbanque, *Couche-tout-nu* et la *reine Bacchanal*, tous les haillons, toutes les immondices, toutes les loques de ce linge sale des civilisations malades, qu'il ne faudrait ni remuer, ni compter, ni même laver en public : M. Saint-Marc Girardin, le cœur soulevé, a couru aux antipodes, à l'*Amadis*, à l'*Astrée*, à la *Clélie*.

L'intention est excellente, la réaction est utile, l'exagération est naturelle; la réhabilitation est-elle possible? Est-elle sérieuse? Est-elle viable? Nous ne le croyons pas.

La grande et belle littérature du dix-septième siècle s'est formée si vite, elle s'est si vite épanouie en d'admirables chefs-d'œuvre, elle a passé si rapidement du bégaiement à la langue et de l'aurore au soleil, qu'il en est résulté deux choses : d'abord, qu'elle n'a pas eu conscience d'elle-même au moment où elle commençait déjà à opérer le triage du bon et du mauvais; ensuite, qu'il est fort difficile, à distance, de préciser ce point exact où le bon a prévalu, où le mauvais a cessé d'être. Corneille, pour ne citer qu'un exemple, la veille du *Cid*, n'avait encore écrit que de pitoyables pièces, et il est très-probable qu'il n'a

pas compris lui-même, au premier instant, le pas immense qu'il faisait en écrivant le *Cid*. Ce que nous disons de Corneille pourrait se dire de toute cette période à laquelle se rattachent *Clélie* et même l'*Astrée* Le vrai et le faux, la grandeur et l'emphase, le héros et le matamore, l'or et le clinquant, les couleurs vives du génie français et l'enluminure plus ou moins déteinte des littératures ou des modes étrangères, tout cela vivait côte à côte et pêle-mêle, sans que les contemporains se rendissent encore un compte bien exact de ce qui ne méritait pas de leur survivre et de ce qui devait être immortel. Il y a plus : le sens littéraire, le sens critique, dans une société qui se civilise et se dégage, et d'autant moins développé, d'autant moins sûr, que cette société est plus près de l'époque où elle va jeter tout son éclat. Il y a, dans l'enfantement, dans l'éclosion des merveilles de l'art et de la pensée, quelque chose de prime-sautier, de spontané, qui exclut toute idée de calcul, d'analyse, de retour laborieux et réfléchi sur soi-même et sur les autres. C'est surtout à ces époques que le détestable est l'envers de l'excellent, et ceux qui les ont tous deux sous la main ne distinguent pas très-bien, tout d'abord, l'envers et l'endroit. Je voudrais trouver des circonlocutions encore plus polies, des préparations encore plus habiles, pour arriver, sans trop d'encombre, à dire de l'*Astrée* et de *Clélie* tout ce que j'en pense : c'est que l'*Astrée* et *Clélie* sont tout simplement détestables ; c'est que l'*Astrée* et *Clélie* sont, avec mille fois moins d'art, d'invention, d'intérêt, de qualités malfaisantes mais puissantes, la mauvaise littérature de leur temps, comme les *Mystères de Paris*, le *Juif Errant*, les *Parents pauvres*, la *Rabouilleuse*, le *Comte de Monte-Cristo*, sont la mauvaise littérature du nôtre ; qu'ils furent l'envers des héroïques grandeurs de Corneille, des divines élégances de Racine,

comme les brutalités réalistes des Frédéric Soulie, des Eugène Sue, des Balzac, sont l'envers de chefs-d'œuvre qui, malheureusement, n'existent pas, mais qui auraient pu exister et que l'on regrette, après les avoir pressentis, espérés, rêvés et manqués. Unique, mais cruelle différence entre les littératures qui donnent plus qu'elles ne promettent, comme celle du dix-septième siècle, — et celles qui ont promis plus qu'elles ne donnent, — comme la nôtre !

Notre causerie, on le comprend, ne peut approfondir un sujet qui se rattache, d'une façon plus ou moins directe, à mille questions d'art et de critique dans le passé et dans le présent. Touchons seulement à un point : M. Saint-Marc Girardin, en ressuscitant l'*Astrée* et *Clélie*, tient-il assez de compte de cette malheureuse chose que nous avons rendue, j'en conviens, très-ridicule à force d'en abuser et qu'il faut bien appeler par son nom : la *couleur locale?* Je sais fort ce qu'on peut me répondre : que les Romaines de Corneille parlent de leurs appas, de leurs feux, du pouvoir de leurs yeux ; que Roxane n'est pas Turque, qu'Andromaque n'est pas Grecque, que Junie n'est pas Romaine, que Phèdre n'est pas antique; que la vérité humaine est préférable à la vérité locale ou historique ; que mieux vaut peindre des sentiments vrais sous des vêtements impossibles, que des sentiments impossibles sous des vêtements exacts ; que notre manie de costume, de détails archéologiques, de bric-à-brac grec, romain ou moyen âge, nous a conduits à faire des mannequins et des collections, et non des personnages et des caractères. Tout cela est incontestable ; mais il y a une vérité générale, approximative, intermédiaire, qui sert de trait d'union entre la vérité humaine et la vérité historique, qui les fond toutes deux en un ensemble suffisant ; de même qu'il y a une fausseté historique si énorme, si révoltante, si grotesque, qu'elle

rejaillit sur la vérité humaine et la détruit. Assurément Andromaque n'est pas Grecque, Phèdre n'est pas antique; mais on peut s'y prêter à l'assouplissement du type primitif, et l'esprit, ne rencontrant rien qui le choque complétement, s'abandonne avec délices au charme incomparable de cet idéal, de cette passion, de cette poésie, de ces sentiments si délicats et si vrais exprimés dans cette langue enchanteresse. Lorsque, au contraire, vous prenez dans l'histoire romaine Brutus, Tarquin, Lucrèce, Collatin, Clélie, et que vous en faites uniquement les acteurs d'un bal masqué, continuant sous le masque leurs déclarations galantes, leurs commérages raffinés ou leur pathos métaphysique, à force de supprimer l'illusion, vous supprimez l'intérêt, et je ne vois plus qu'une charade gigantesque, un logogriphe en dix volumes, à l'usage d'une société polie, peu renseignée encore et voulant occuper ses loisirs ou se distraire de ses soucis. La société polie! disons-nous, Il n'est pas pour la littérature de protectrice, d'alliée plus charmante; mais sa protection a aussi ses périls, son alliance a ses charges comme toutes les protections et toutes les alliances.

Et remarquez que les contemporains eux-mêmes ne s'y sont pas trompés, ceux du moins dont l'esprit supérieur pressentait ou formulait d'avance la critique de leur siècle. Boileau a *éreinté* d'Urfé et Scudéry; Molière, quoi qu'on en dise, s'est moqué de l'hôtel de Rambouillet, qui, malgré quelques hôtes illustres et fort dégagés, en sortant, du ton et du goût de la maison, était à la société d'alors ce que l'*Astrée* et la *Clélie* furent à la littérature. Restons-en là; restons-en à la note juste, à Molière, à Racine, et, tout au plus dans le roman, à madame de la Fayette, qui rentre dans le vrai cadre, et qui ne vaut pourtant ni madame de Souza, ni la duchesse de Duras, ni madame d'Arbouville,

ni madame de Staël des grands jours, ni madame Sand des bonnes heures.

Mais, nous le répétons et nous ne saurions assez le redire, ce travail de M. Saint-Marc Girardin sur l'amour ingénu, cette réhabilitation de *Clélie* et de l'*Astrée*, n'est ni un paradoxe, ni une fantaisie, ni un point de doctrine littéraire, ni un chapitre d'histoire : c'est un traitement, c'est une tisane d'idéal, de galanterie vertueuse, de passion honnête, de raffinement délicat des plus hautes aspirations de l'âme, destinée à nous guérir de nos orgies, de notre alcool réaliste. C'est, pour mieux dire, un anneau de plus dans cette chaîne d'enseignements utiles, applicables, pratiques, persuasifs, auxquels il sait donner des formes si attrayantes ; une variation nouvelle et toujours charmante dans ce rôle de mentor aimable, de médiateur ingénieux, de pacificateur modéré entre les rêves d'une génération, les réalités d'une autre, et ce doux abri d'honnêteté, de bon sens, de sagesse, de poésie sobre et familière, où l'une peut se reposer de ses chimères et l'autre de ses fatigues. Là, nos sympathies ne connaissent plus ni restriction ni réserve ; si le critique nous a suggéré quelques chicanes, le moraliste ne peut rencontrer que des hommages : — « Qui veut trop prouver ne prouve rien, » — c'est un proverbe que M. Saint-Marc Girardin a peut-être un peu oublié en glorifiant l'*Astrée* et *Clélie*, mais dont on n'a rien à craindre en *prouvant* que l'éminent et éloquent professeur est une des meilleures influences de notre pays et de notre temps.

I

LE R. P. VENTURA[1]

Pour un homme du mode, appelé au rare et difficile honneur de rendre compte d'un livre écrit par un prêtre ou un religieux illustre, il y a deux partis à prendre : ou s'incliner devant cette œuvre à demi sacrée, l'admirer sans restriction et sans réserve, et se borner à un de ces hommages où le fidèle a plus de part que le critique ; ou bien, tout en restant dans les limites d'une respectueuse convenance, d'une pieuse sympathie, traiter cet ouvrage comme s'il s'agissait d'un de nos justiciables ordinaires, et en discuter librement, sinon les principaux points de vue et les doctrines essentielles, au moins les détails et les accessoires. Le premier de ces deux partis serait peut-être le meilleur, le plus sûr, le mieux d'accord avec nos sentiments pour l'éloquent et savant auteur de la *Femme catholique ;* mais

[1] La *Femme catholique.*

le second ne lui plaira-t-il pas davantage? Cette liberté dans l'admiration, alors même qu'il s'y mêlerait un grain de critique et d'analyse, ne répond-elle pas mieux à la pensée de quiconque, ayant écrit un livre, veut le voir réussir, et ne dédaigne pas, au milieu d'ambitions plus hautes et moins terrestres, le succès littéraire?

Je réclame donc mes franchises habituelles, malgré l'autorité d'un nom presque synonyme de l'infaillibilité théologique et la gravité d'un sujet qui touche à chaque instant aux grandes vérités dogmatiques et historiques de la religion et de l'Église. Ce sujet même, si attrayant et si beau, n'est-ce pas en faire ressortir l'attrait et la beauté que d'indiquer comment on aurait pu çà et là le rattacher de plus près encore aux besoins, aux périls et aux souffrances de la société moderne?

Christianisme et paganisme, c'est à ces deux grandes divisions qu'il faut toujours revenir, lorsque l'on s'applique, soit dans le passé, soit dans le présent, aux destinées intellectuelles, morales et sociales de l'humanité. Il est bien entendu que le mot *paganisme* ne signifie plus ici le polythéisme, le culte des dieux et des déesses, auxquels le monde païen avait cessé de croire longtemps avant la chute officielle des idoles, mais cette religion de la matière et des sens, ce culte des appétits charnels et des intérêts terrestres, qui, abaissant ou annulant l'âme devant le corps, préférant la terre au ciel et bornant ici-bas les fins suprêmes de l'homme, se continue d'âge en âge et sous des formes diverses, tantôt brutal et grossier comme la convoitise, tantôt superbe et raffiné comme l'orgueil. La question ainsi posée, le sort de la femme en ce monde n'est pas difficile à classer. Toute société qui se rapprochera davantage du paganisme, c'est-à-dire du règne de la matière et de la chair, amoindrira et dégradera le rôle de la femme, à l'exemple de ces

sociétés antiques, païennes par excellence, qui traitaient la femme comme *une chose*, en faisaient une esclave, et ne consentaient à observer envers elle une sorte d'égalité intelligente et mondaine que lorsqu'elle abdiquait toute pudeur et s'appelait Aspasie. Au contraire, plus l'élément chrétien domine dans un siècle et dans un pays, plus aussi la mission de la femme s'y agrandit et s'y relève, plus elle y apparaît dans sa triple condition de liberté, de dignité et d'autorité. Affranchie par l'Évangile, devenue l'égale, la compagne et la conseillère de l'homme, ne tenant plus son influence d'une beauté périssable et d'un charme fugitif, mais d'un idéal de beauté morale, d'un reflet de lumière divine, qui survivent à la jeunesse et se prolongent même au delà du tombeau, la femme chrétienne est remise au rang que le paganisme lui avait fait perdre. Car il est clair, en dehors même de toute révélation surnaturelle, que là ou règnent l'âme et la pensée du ciel, l'importance sociale et domestique de la femme est tout entière dans les qualités de son âme et dans sa part aux récompenses célestes, et que là où la matière et les sens asservissent le reste, la femme n'a d'autre valeur que celle que lui donnent les désirs et les caprices de ses maîtres. Or, le catholicisme étant l'expression la plus vraie, la plus pure et la plus complète de la religion chrétienne, il en résulte que c'est la femme catholique qui représente, dans son acception la plus élevée, la plus sainte et la plus active, ce magnifique rôle de la femme réhabilitée et ennoblie. C'est dans le catholicisme et par le catholicisme qu'éclate toute la grandeur de cette tâche réparatrice que Dieu lui assigna dès le commencement du monde, et qu'il lui réserve encore au milieu des incertitudes et des orages de l'avenir. Ce que le catholicisme a été et a fait pour la femme; comment elle a répondu, dans toutes les grandes phases de l'histoire, à

ce qu'il avait fait pour elle; comment elle pourrait de nouveau retrouver les éléments de son influence, accomplir sa mission spirituelle et coopérer au salut de l'humanité, telles sont les divisions naturelles, tel est, à vol d'oiseau ou de causeur, le plan de cet ouvrage.

La grandeur, l'exactitude, l'opportunité de ce tableau, ne sauraient être contestées. Il n'y a qu'un seul point où nous chicanerons dès l'abord le père Ventura. Oui, il est très-vrai que le vieux monde chrétien est peut-être destiné à des catastrophes, à des convulsions nouvelles, pareilles à celles que nous retrace l'histoire des persécutions et du Bas-Empire; que, dans ces crises futures, il ne pourra être sauvé que par le catholicisme, et que le catholicisme lui-même, si puissamment servi par les femmes depuis son avénement, aura encore beaucoup à attendre de leur dévouement et de leur zèle pendant cette période décisive où leur salut sera le sien, où son salut sera le nôtre : il n'est pas moins vrai que la société actuelle revient, par maint endroit, au paganisme; que la matière y règne en souveraine dans toutes ces recherches du bien-être, dans tous ces développements de l'industrie, dans tous ces raffinements du luxe; que, dans bien des détails de mœurs, dans les arts, dans les lettres, au théâtre surtout, ce côté de la littérature placé en contact permanent avec la vie publique et le sentiment populaire, nous redevenons des païens, non pas de la Renaissance, mais de la décadence, et que le monde, par conséquent, offre à l'observateur quelques-uns des aspects qui précédèrent sa grande régénération chrétienne. Toutefois peut-on dire, pour compléter l'analogie, qu'il tende de nouveau à traiter la femme en esclave, à lui retirer sa part d'autorité ou d'influence, à la réduire, en un mot, au rôle de corruption ou de servitude, d'oppression ou d'avilissement, que lui imposait la société

païenne? Ici, nous osons contredire l'illustre auteur de ce livre. Ne laissons jamais calomnier notre temps; il a bien assez de ses fautes et de ses misères, et ce n'est pas, d'ailleurs, un bon moyen de relever et de purifier les âmes, que d'exagérer l'abaissement où elles sont tombées. Il y a, du moins, une grave distinction à faire. Le rôle des courtisanes s'est agrandi, et, sous ce rapport, la ressemblance avec les mœurs antiques a fait de funestes progrès. Ces femmes-là, de quelque nom piquant ou adouci qu'on les appelle, sont devenues une puissance sociale. Elles ont leur royauté, leur royaume, leur budget, leurs listes civiles, leurs sujets, leur paix armée, leurs flatteurs, leurs salons, leurs comédiens et leurs théâtres. Mais pourquoi cet accroissement scandaleux de pouvoir, de vogue et d'arrogance? Parce que la femme mariée, l'honnête femme, est plus respectée qu'autrefois; parce que le mariage est pris plus au sérieux; parce que l'épouse et la mère vivent davantage au centre de leurs affections et de leurs devoirs; parce que le faisceau de la famille est plus sacré, plus indissoluble; parce que la galanterie, cette chevalerie bâtarde, s'est réfugiée dans les souvenirs des octogénaires; parce que l'homme à bonnes fortunes est allé rejoindre, dans les gardes-meubles du passé, les maîtres de poste, les chaises à porteurs et les carlins. Parcourez rapidement les diverses époques de la vie mondaine depuis les Valois, et vous reconnaîtrez que jamais la bonne compagnie n'a été plus morale qu'aujourd'hui. Or, comme l'homme se ressemble toujours, surtout par ses faiblesses et ses vices; comme il y a, dans toute civilisation avancée, une moyenne de corruption élégante ou grossière qui demande sa *pâtée*, elle va la chercher toute faite chez les Marguerite Gautier ou les Olympe Taverny, au lieu de l'assaisonner dans le boudoir des duchesses et des marquises. Maintenant qu'il

avait là un trait de plus de similitude avec l'antiquité païenne; que la femme vertueuse, délaissée à cause de sa vertu, y renouvelle parfois le *domum mansit, lanam fecit* de la matrone romaine, tandis que des courtisanes brillantes nous offrent des contrefaçons peu embellies de Laïs ou de Phryné; qu'on puisse même voir un très-fâcheux symptôme dans cette séparation toujours croissante entre la vie honnête et la vie de plaisir, nous ne songeons pas à le contester. Mais il n'est point exact de dire que la femme légitime, la fille, la sœur, l'épouse et la mère soient aujourd'hui plus rabaissées et plus asservies, à moins qu'aux yeux du père Ventura ce soit les rabaisser et les asservir davantage que de moins s'occuper à les séduire : nous ne pensons pas que ce soit là son avis.

Ceci n'altère en rien, du reste, les lignes principales de son œuvre. De ce que nous croyons, plus qu'il ne paraît le croire, la femme de notre époque traitée d'après l'esprit du christianisme, il ne s'ensuit pas — bien au contraire! — que la mission de la femme catholique en soit amoindrie dans le présent, dans le passé ou dans l'avenir. Nous ne pouvons donc que saluer avec un profond sentiment d'admiration et de reconnaissance les deux premières parties de ce livre, qui sont à peu près le livre tout entier. Dogmatique ou historique, il est toujours supérieur, et si l'on ne savait que le père Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'intuition divine, renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'en convaincrait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, des Augustin et des Jérôme, et qu'une imagination italienne recouvre de ses richesses et de ses grâces, au mo-

ment où le lecteur mondain s'apprêterait à la trouver trop robuste pour sa faiblesse. C'est à peine si, dans ce magnifique traité des rapports du catholicisme avec la femme, dans cette splendide histoire des grandeurs et des mérites de la femme catholique depuis la prédication de l'Évangile jusqu'au lit de mort de notre pieuse et admirable princesse Marie, nous surprenons quelques traits de partialité un peu trop ultramontaine, que nous voudrions effacer, parce qu'ils n'ajoutent rien à la persuasion des convertis et peuvent effaroucher les dissidents. Ainsi il nous semble qu'après avoir parlé avec son énergie ordinaire de tout ce que la femme peut pour le mal comme pour le bien, de sa part d'influence dans la propagation des hérésies, du soin que prenaient les ariens, les gnostiques ou les eutichiens, de *ramasser des femmelettes vaines, légères, impudiques*, pour faire pénétrer dans les familles leurs détestables doctrines, il n'aurait pas dû placer sur la même ligne les femmes jansénistes affiliées à Port-Royal. Celles-là ne furent ni impudiques ni légères, et l'archevêque de Paris, en les appelant orgueilleuses comme des démons, mais pures comme des anges, marqua l'abîme qui les séparait de toutes ces pourvoyeuses d'hérésie, justement odieuses au père Ventura. Le docte écrivain ne s'est-il pas aussi montré trop dur envers les femmes protestantes? Il ne s'agit ici, à Dieu ne plaise, ni de discuter des articles de foi, ni de remonter aux origines de la Réforme. C'est, nous le croyons bien, en exploitant les passions humaines, et la plus violente de toutes, que Luther et Calvin firent tant de prosélytes. Mais, puisque l'auteur de la *Femme catholique* voulait mettre son livre au point de vue actuel, en faire une œuvre d'utilité immédiate et contemporaine, il y aurait eu, selon nous, plus d'habileté et de justice à ne pas réveiller d'irritants souvenirs et à reconnaître que le

protestantisme, pratiqué de bonne foi, renferme encore assez de morale et de vérité chrétienne pour inspirer aux femmes de fortes et austères vertus, et maintenir parmi elles cet amour de la famille, ce génie du foyer domestique, si remarquables, par exemple, chez les Anglaises et dans certaines provinces de l'Allemagne. Pour notre part, nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que nous connaissons des femmes protestantes auxquelles bien des femmes catholiques seraient heureuses de ressembler. Enfin, s'il n'était pas bien convenu, de par les journaux démocratiques, ces excellents patriotes, que nous aimons tendrement les Russes, nous demanderions au père Ventura comment ils pourraient déployer une vigueur, une bravoure, une intelligence constatées par leurs ennemis eux-mêmes, si tous, grands seigneurs et paysans, popes et laïques, boyards et serfs, hommes et femmes, étaient énervés, hébétés, corrompus et abrutis, comme il nous les représente. Le danger de l'excès devrait être toujours présent à la pensée de ceux qui, par leur caractère, leur talent, l'excellence de leurs doctrines, leurs dons merveilleux de persuasion et d'éloquence, ont autorité et charge d'âmes.

En revanche, et une fois ces réserves faites, que de beauté, de splendeur, d'émotion pathétique et entraînante dans ces récits de l'Église primitive, dans ces maternités spirituelles de la femme catholique, fécondant par le martyre le sol des persécutions, convertissant ses bourreaux par son héroïsme surhumain au milieu des plus affreux supplices, ouvrant le ciel à des milliers de néophytes éclairés par ses leçons et ses exemples, et donnant au monde les fils de ses entrailles ou de ses vertus, les Ambroise, les Grégoire, les Athanase, les Chrysostome, les Basile! Ces flambeaux immortels de la foi et de la science,

c'est toujours le souffle d'une femme qui les allume; ces conducteurs de l'Église naissante à travers le double écueil de la persécution et de l'hérésie, c'est la main d'une femme qui les soutient et les guide. Qu'elles sont belles et grandes, gracieuses et touchantes sous la plume inspirée du père Ventura, ces saintes, ces vierges, ces héroïnes, ces miracles vivants et mourants pour le christianisme, Agathe, Agnès, Lucie, Paule, Cécile, Marcelle! Et plus tard, dans des conditions et à des époques différentes, quelle page de notre histoire n'est pas embellie, purifiée, attendrie par une femme, Clotilde, Geneviève, Blanche, Jeanne d'Arc! Dans le livre du père Ventura, c'est là la partie que nous préférons, et c'est aussi celle qui y tient le plus de place. Vigoureux, mais parfois excessif quand il argumente, il est irrésistible quand il raconte, quand il trace cette série de tableaux où la femme chrétienne nous apparaît avec son auréole de pitié, de chasteté et de courage. Parlerons-nous de son style? Nous qui savons si mal notre langue et qui nous étonnons toujours qu'on puisse l'apprendre, nous sommes à la fois honteux et fier de voir un étranger, arrivé en France à un âge où les hommes ordinaires oublient tout et n'apprennent plus rien, écrire le français avec une verve, une originalité qui plaît et attache jusque dans ses incorrections. Voici une page que je cite, parce qu'elle résume l'esprit du livre dans ce qu'il a d'excellent, et parce qu'elle donne une idée de ce style, solide et ferme comme le granit, sous ses légères aspérités : — « Il en est de même de la *liberté*. L'homme qui ne voit que l'homme dans l'homme ne l'estime pas, ne le respecte pas; bien plus, il cherche à l'exploiter, à l'asservir, à le convertir en *chose*, en *instrument* de ses passions. La liberté de l'homme n'est jamais sortie, ne sortira jamais du cerveau de l'homme purement homme, et moins encore de son cœur. L'homme

ne commence à être estimé, respecté; ses droits à une personnalité honorable, libre et indépendante de tout arbitraire, de tout caprice humain, ne commencent à poindre, ne commencent à être reconnus, appréciés, garantis, que dès le moment où Dieu projette sur lui son ombre divine, pour l'en envelopper et l'y protéger; dès le moment où l'on voit dans l'homme quelque chose de divin et de sacré; dès le moment où l'on voit en lui l'image de Dieu et même l'enfant de Dieu. C'est ce que fait le christianisme; et, par conséquent, la liberté même civile n'est qu'une inspiration chrétienne, n'est qu'une pensée sortie de l'intelligence et du cœur de Dieu même, descendant dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme, et lui persuadant la révérence pour l'homme, dont Dieu donne lui-même l'exemple. Par des moyens doux et pacifiques, sans violence et sans bruit, mais par l'influence de son esprit et l'onction de sa grâce, le christianisme tend de lui-même à affranchir l'homme, non-seulement du joug du péché, mais aussi du joug de l'homme, non-seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue civil et politique; et c'est ainsi que lui, lui seul, a aboli, chez les peuples qui l'ont embrassé, le despotisme tel qu'il est pratiqué chez les peuples païens, le despotisme du souverain aussi bien que le despotisme du maître, du père et de l'époux, et a condamné avant tout la servitude de la femme. En sorte que, comme il est impossible que rien soit libre — et la femme moins que tout autre être humain — chez les peuples païens, de même il est impossible que rien, à la longue, demeure esclave — et la femme moins que tout autre être humain — chez les peuples chrétiens. »

A côté de ces mâles beautés, il y a çà et là quelques *italianismes*, quelques *concetti*, un certain abus des images mystiques, des phrases à antithèse ou à symétrie, « la

vertu de tous les mérites et le mérite de toutes les vertus.» — Un peu plus loin : « le zèle rempli de foi et la foi remplie de zèle.» Mais ce ne sont là que des vétilles : si j'osais adresser au père Ventura une critique un peu plus grave, ou plutôt si je ne craignais d'avoir l'air de lui demander autre chose que ce qu'il a voulu faire, je lui reprocherais la brièveté et l'insuffisance relatives de la troisième partie de son livre; celle où il indique à la femme catholique de notre époque les moyens de reconquérir son influence. Ici un peu d'expérience mondaine combinée avec la science théologique n'aurait pas nui. L'illustre écrivain a des classifications trop absolues : il place d'une part la femme chaste, de l'autre la femme dévergondée; d'une part la femme pieuse, de l'autre la femme sceptique ou frivole : à coup sûr, le choix n'est pas difficile à faire. Mais n'y a-t-il pas des nuances, et, comme dit M. Sainte-Beuve, des *entre-deux*, qu'il serait sage d'observer quand on veut prendre de l'empire sur un mari intelligent, spirituel, homme d'imagination ou homme du monde? Le père Ventura a aisément trouvé dans le Nouveau et même dans l'Ancien Testament des preuves de la liberté, de la dignité, de l'autorité de la femme chrétienne, c'est très-bien; mais ne siérait-il pas d'y chercher aussi pour elle des leçons d'humilité, de douceur et d'obéissance; vertus tout aussi évangéliques, tout aussi patriarcales, dont les couvents à la mode devraient bien faire une branche essentielle de l'enseignement féminin? Le père Ventura cite et adopte un mot très-juste de Nodier : « La révolution, c'est le paganisme. » — Hélas! oui; mais, dans notre malheureux siècle, cette maudite révolution s'est si bien glissée jusque dans ses contraires, qu'on la retrouve partout, même dans la façon dont les femmes dévotes traitent l'autorité de leurs maris. Notre pieux auteur voudrait qu'elles

apprissent le latin dans les Pères de l'Église. Il croit que leur salutaire influence deviendrait irrésistible, et qu'elles nous convertiraient tous jusqu'au dernier, si elles pouvaient nous citer couramment des pages de Tertullien ou de saint Ambroise. Nous ne contestons pas l'efficacité de ce moyen : pourtant un peu de grâce et d'indulgence en français aurait bien aussi son mérite.

On le voit, c'est tout un autre sujet qu'aurait eu là sous sa main le père Ventura, et il est trop délicat pour que j'y insiste. J'aime mieux relever, dans un de ses beaux chapitres sur les gloires de la femme catholique, un défaut d'appréciation, par lequel, beaucoup plus que par son style, il a payé tribut à sa qualité d'étranger. Il cite une page d'un homme qu'il désigne ainsi : « Un laïque, aussi grand chrétien qu'il est grand publiciste, et dont le sentiment religieux est à la hauteur de l'abondance, des charmes et de l'originalité du style. » — J'avoue qu'après ce séduisant portrait je m'attendais à lire au bas de la citation le nom de M. de Montalembert : point du tout! il s'agit de M. de Cormenin ! Je ne mets pas en doute le *christianisme* du fougueux pamphlétaire qui ne trouvait pas, en 1848, la Constitution assez républicaine et assez démocratique pour lui, et qui, aujourd'hui, siége stoïquement au conseil d'État; mais je puis affirmer à son pieux panégyriste que son style n'est ni original, ni charmant, que l'esprit de parti a pu seul lui créer une réputation littéraire, et que le plus légitime oubli commence à faire justice de ses prétendus chefs-d'œuvre. Si, en sa qualité de grand chrétien, M. de Cormenin a la conscience délicate, il doit, en ce moment, éprouver de bien vifs remords quand il songe qu'il a passé dix ans à démontrer, dans des phrases à facettes taillées comme des bouchons de carafe, que la monarchie de 1830 ruinait le pays.

Mais revenons, en finissant, à des images plus douces : J'ai laissé entendre que le livre du père Ventura ne paraîtrait pas complet à quelques maris, trop bien convaincus déjà de la liberté, de l'autorité et de la dignité de leurs femmes : j'ai eu grand tort. Le père Ventura a un paragraphe qu'il intitule : *Toilette de la Femme catholique*, et qui sera adopté avec enthousiasme par tous ces avares oppresseurs, assez injustes pour se plaindre parfois de l'accroissement indéfini des jupes et des volants. « Pour la femme chrétienne, nous dit l'éminent écrivain, la parure la plus magnifique, la plus splendide et la plus éblouissante de charme et de richesse, consiste en ceci : la robe de la grâce sanctifiante, la ceinture de la chasteté, les rubans de la mortification, la chaussure de l'imitation de Jésus-Christ, l'anneau de la fidélité au devoir, les bracelets de la soumission, le collier de la patience, le camée de l'amour de la croix, le bouquet de la ferveur, le diadème de la sagesse, les roses de la pudeur, le fard de la modestie, les parfums des bons exemples, les pierreries du mérite des saintes œuvres, l'*ampleur* du dévouement, la sainte fierté de la foi, l'air assuré de l'espérance, et l'or de la charité. »

A coup sûr, voilà une toilette bien économique, et les maris les plus voltairiens voudront y souscrire. Loin de nous pourtant l'envie de plaisanter en un si grave sujet et à propos d'un si bel ouvrage! Si nous avons reproduit ces quelques lignes, charmantes encore dans leur bizarrerie, c'est que nous y retrouvons l'impression générale que nous ont laissée l'auteur et le livre. Il y a dans la *Femme catholique* beaucoup du grand théologien, de l'écrivain supérieur, de l'aimable légendaire, de l'irréfutable érudit, presque de l'homme de génie, et un peu du moine italien.

II

M. ERNEST LEGOUVÉ [1]

Lorsqu'on vient de lire un ouvrage signé d'un beau nom littéraire, écrit par un homme très-distingué d'esprit et de cœur, et que, tout en rendant justice à l'excellence de ses intentions, à la noblesse de ses pensées, à l'élégance de son style, on ne se sent pas tout à fait content, on doit presque toujours attribuer les imperfections du livre à trois causes : les circonstances extérieures ou publiques, les circonstances particulières ou personnelles, et le défaut de parti pris.

Il suffit de lire cent pages de l'*Histoire morale des Femmes* pour reconnaître qu'elle a été conçue et préparée dans un mauvais voisinage : celui de la république de Février. Non pas, à Dieu ne plaise! que je reproche à M. Legouvé ses illusions d'alors, expiées sans doute par ses regrets d'aujourd'hui! Dans une intelligence aussi élevée, aussi désintéressée que la sienne, ces illusions n'étaient et ne pouvaient être qu'honorables. Mais nous avons tous un *dada* quelconque, une idée favorite, où notre esprit, une fois lancé, abonde un peu trop et se laisse aisé-

[1] *Histoire morale des Femmes.*

ment glisser sur la pente; et heureux ceux qui, comme M. Legouvé, ont le *dada* le plus charmant de tous, celui qui consiste a regarder les femmes comme supérieures aux hommes! Or un des caractères de cette infortunée République et de ses accessoires fut justement d'exagérer, chez ceux qui l'acceptèrent avec joie et même chez quelques autres, cette note préférée à laquelle on revient toujours, soit en public quand l'occasion est favorable, soit à huis clos quand la voie publique est fermée. Pour les uns, cette chimère amoureusement caressée fut le sentiment de leur importance, décuplé par le niveau démocratique; pour les autres, ce fut la certitude de leur vocation politique, signalée tout à coup chez les tailleurs et les rapins d'atelier. Pour ceux-ci, ce fut l'application de doctrines extravagantes, impossibles en temps de calme; pour ceux-là, la satisfaction immédiate de tous les appétits matériels; pour plusieurs enfin, — et c'était là le plus chimérique, — la conviction qu'ils avaient toujours prévu, prédit, aimé et désiré la république. Pour M. Legouvé, ce fut et ce dut être l'émancipation et la suprématie morale des femmes; et j'arrive ici à ces circonstances personnelles dont je parlais tout à l'heure. Il y a, entre la plus belle partie du genre humain et la gloire poétique ou héréditaire de M. Legouvé, un gracieux échange, une aimable alliance à laquelle il ne saurait faillir sans ingratitude. Les femmes sont à la fois les obligées et les bienfaitrices de ce nom qui en est à sa seconde génération de talent, de célébrité et d'Académie. Seulement, — pardonnez-moi cet abus des nuances en un sujet qui les permet toutes, — ce qui, à d'autres époques, n'eût été pour M. Legouvé qu'une précieuse tradition de famille, justifiée et consacrée par toutes les vertus et toutes les grâces du bonheur domestique, une *plus-value* d'héritage grossie par l'imagi-

nation d'un poëte et le cœur d'un honnête homme, devint peut-être, sous cette échauffante influence, un code de morale familière demandant à entrer dans la vie publique et à sortir du demi-jour d'un foyer d'élite pour passer dans les régions officielles de la loi. Dès lors il y a matière à chicane, et même à un peu de rancune de la part de ceux qui, comme moi, ont eu aussi leur *dada* républicain : celui de haïr tellement la République, qu'ils en ont gardé l'humeur chagrine contre tout ce qu'elle a fait, inspiré ou amené. Que M. Legouvé nous excuse donc si, tiraillé en sens contraire par nos sympathies pour son talent et nos antipathies contre son Égérie d'alors, nous expliquons par ce contraste les deux défauts que nous trouvons dans son livre, rempli pourtant de pages charmantes, d'aperçus ingénieux, d'observations délicates, de bonne et vraie science du monde et du cœur humain, relevée par un irréprochable sentiment moral. Ces deux défauts, que l'on peut attribuer à la même cause, sont, d'une part, le manque de parti pris entre le traité de philosophie et de législation pratique et l'œuvre purement littéraire; d'autre part, — ce qui est plus grave, et nous a attristé davantage, — le manque de décision sur un point qui, selon nous, doit tout dominer, tout absorber, tout trancher dans cette question de l'émancipation et de la glorification des femmes : le christianisme. J'enfermerai dans cette double critique tout le mal que j'ai à dire de cet ouvrage : quant au bien, je le ferai aisément comprendre, en ajoutant que, malgré mes rigueurs, il est peu de lectures plus attrayantes pour tout le monde, meilleures et plus saines pour les maris récalcitrants ou sceptiques.

Le caractère un peu indéterminé de cette *Histoire morale des Femmes* a l'inconvénient de provoquer chez le lecteur l'envie d'ergoter et de contredire, au lieu de s'a-

bandonner au charme; ce qui n'eût pas manqué, si l'auteur, moins préoccupé d'un appel à des réformes légales et sociales suggérées par un bouleversement universel, se fût contenté d'être moraliste, de donner simplement son avis, en y mêlant de vives raisons, de touchants récits et de pathétiques tableaux. Loin de moi l'idée de traiter son livre comme un roman! M. Legouvé aurait le droit de n'accepter sur ce terrain ni mes réserves ni mes éloges. Mais, enfin, si l'on m'accorde que toute œuvre ou toute entreprise où la femme joue le premier rôle a peine à se défendre d'une certaine teinte romanesque, je remarquerai, à l'honneur de M. Legouvé, qu'il représente, dans l'ensemble de son ouvrage, tout le côté honnête, spécieux et permis de ces idées relatives à la condition, à la destinée des femmes, dont nous avons vu, dans des romans célèbres, le côté orageux, subversif et corrupteur. En général, voilà ce qui m'impatiente et me désarme à la fois dans ce séduisant plaidoyer : on sent que, si l'auteur avait fait un pas de plus, il se trouvait en plein au plus gros des paradoxes favoris du moment, éclos dans la serre chaude du Luxembourg et ailleurs : droit au travail, femme libre, divorce, instituteurs laïques, enseignement Carnot et autres bouquets de noce et de lune de miel républicaines. Ce pas, il ne l'a point fait, grâce à sa droiture naturelle, à cet instinct honnête et sensé qui retient sur la pente des grands précipices. Pourtant, même dans la zone intermédiaire et tempérée où il a su se maintenir, il reste encore un je ne sais quoi d'indéfinissable, quelque chose comme ces airs maladifs que l'on contracte dans un pays malsain, et dont on ne se guérit qu'à la longue :

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Si bien que le livre peut donner lieu à une distinction

perpétuelle entre un bon esprit et une mauvaise influence : ce qui est bon appartient à l'auteur; ce qui est contestable appartient au voisinage et au moment.

Je n'entrerai pas dans le détail de tous les droits, de toutes les réparations morales et légales que M. Legouvé réclame pour ses clientes. Il faudrait, pour les discuter avec lui, être tantôt théologien, tantôt historien, tantôt jurisconsulte, tantôt médecin, et je ne suis, hélas! rien de tout cela : il n'y a que cet excellent M. Planche qui possede la science universelle, sans compter l'ébénisterie et l'orfévrerie. Mais, pour bien rendre l'impression que laisse cette lecture, il suffit d'indiquer cette espèce d'anxiété et de malaise qu'on éprouve en se voyant si près de doctrines que l'on a réfutées et redoutées. M. Legouvé, j'en conviens et je le répète, en a adouci et corrigé les aigreurs inquiétantes; il ne leur a laissé que cette vague saveur romanesque, chère aux imaginations vives, sans danger pour les imaginations pures, mais parfois périlleuse pour les autres. Le roman, c'est-à-dire un tour particulier donné aux questions sérieuses et pratiques, qui plaît d'abord, où l'on devine une belle âme, qui semble même applicable, mais qui ne résiste pas toujours à la réflexion, à l'expérience! Qui ne connaît ce prisme ou ce mirage? Qui n'a eu plusieurs fois en sa vie le tort de s'y complaire? Et qui n'a été forcé d'y renoncer, sauf à sacrifier en même temps quelques illusions chéries? Voilà dans quelles dispositions d'esprit nous jette le livre de M. Legouvé et nous y songeons davantage, justement parce qu'il a un peu trop affecté les formes d'un traité ou d'un code en expectative. A tout moment, en tournant ces pages brillantes, graves ou attendries, on se dit tout bas : Que ce serait beau si c'était possible, si les choses se passaient comme l'auteur les souhaite et comme il serait bien

digne de les obtenir! Mais tout cela s'est trop bien arrangé dans sa tête ou sous ses yeux par quelques rares et beaux exemples; dans le monde, il en serait autrement: ces institutrices laïques sont peut-être de sages et doctes personnes; et pourtant leur présence amène presque toujours dans les communes des dissentiments et des désordres : ces directrices de postes s'acquittent fort bien de leur tâche; il n'en est pas moins vrai qu'elles groupent autour d'elles tous les beaux esprits des petites villes où elles arrivent en étrangères, et qu'il en résulte parfois des choses peu édifiantes. Ce que nous disons de ces deux spécialités, prises au hasard, pourrait se dire des autres fonctions auxquelles M. Legouvé appelle les femmes, et qui toutes, pour que les avantages pussent dépasser les inconvénients, auraient besoin d'être exercées par des natures exceptionnelles. Voir trop en beau, c'est une vertu, c'est un bonheur! mais c'est aussi un danger. L'avouerai-je à M. Legouvé? Oui, car ce sera lui rappeler un de ses succès de théâtre. Quand je le vois combiner avec tant de chaleureux optimisme tout le bien que pourraient faire les femmes, épouses, filles, mères, institutrices, fonctionnaires, si on leur accordait plus d'initiative et d'autorité, je pense à George Bernard de sa jolie comédie *Par Droit de Conquête*, à cet ingénieur chevaleresque, Bayard des ponts et chaussées, qui dessèche des marais, endigue des rivières, enrichit son département et refuse de toucher ses honoraires. Tout cela est parfait, et s'encadre dans une action trop intéressante, dans un dialogue trop spirituel, pour que le spectateur y trouve à redire. Mais demandez aux vrais propriétaires, aux vrais conseillers généraux, aux vrais paysans comme moi, où l'on rencontre de pareils ingénieurs? Ils vous répondront : Rue Richelieu, soufflés par

M. Legouvé et joués par Bressant : nous n'en connaissons pas d'autres. Je note en courant ce trait pour montrer comment l'heureux auteur de *Par Droit de Conquête* et de *Bataille de Dames* ressemble aux abeilles, qui, ne connaissant que les fleurs et le miel, ont le droit de ne pas croire aux ronces et aux chardons.

Et cependant, pour donner à son ouvrage toute sa portée, M. Legouvé avait un moyen qu'il a entrevu, qu'il a effleuré, mais qui, dans le milieu où se produisait, où se préparait ce livre, ne pouvait avoir tout son jeu et se développer dans toute sa puissance. Il lui suffisait de reconnaître et de proclamer, à toutes ses pages, que le problème de la destinée des femmes en ce monde n'a été et n'a pu être résolu que par le christianisme, de prendre, par conséquent, la religion pour base de tout son système de réhabilitation féminine. Là étaient la force, la vie, la solidité de ses doctrines et de son sujet, et c'est faute de l'avoir ouvertement compris, hautement déclaré, c'est pour avoir cherché ses arguments et ses témoignages, non pas tout à fait en dehors, mais à côté du christianisme, que cette *Histoire morale des Femmes* paraît à la fois moins conséquente et moins concluante. On le voit, c'est à ce point capital qu'il faut revenir pour s'expliquer l'antagonisme et l'embarras que les circonstances créaient à M. Legouvé et dont son livre s'est ressenti.

Par ses propres tendances non moins que par l'intérêt de sa cause, il était forcément amené à chercher les lettres de noblesse de la femme là où elles se trouvent. Or quel a été l'ennemi de la dignité, de la liberté, de l'autorité de la femme? Le paganisme, n'en déplaise aux admirateurs des civilisations grecque et romaine, où les esprits les plus raffinés ne traitaient la femme comme leur égale que quand elle s'était faite préalablement courtisane, où les hommes

les plus éminents par la vertu et le génie avaient là-dessus des idées au moins fort singulières. Par quelle puissance les femmes ont-elles été relevées de leur abaissement primitif? Par l'Évangile, par le christianisme, par l'Église. En quel temps et par quelle influence l'image de la femme a-t-elle été progressivement purifiée et ennoblie? Dans le moyen âge, par la chevalerie. Par quelle révolution intellectuelle les femmes furent-elles frappées d'un nouvel abaissement, menacées d'une nouvelle déchéance? Par la philosophie sensualiste et sceptique du dix-huitième siècle. Quel fut l'enfant de cette philosophie? 1789. Dans quel livre 1789 formula-t-il ses idées et ses conquêtes? Dans le Code civil. Contre quoi voulait réagir M. Legouvé en l'honneur et au profit des femmes? Contre ce même Code civil. Dans quelles conditions, dans quel mouvement de pensées et de faits, en vertu de quel événement, devant quel public prit-il la parole? Dans un mouvement, dans des conditions révolutionnaires, devant un public révolutionnaire, à la suite d'une secousse révolutionnaire, qui reprenait en sous-œuvre et continuait, en l'exagérant, l'esprit de 89. Dès lors, il se trouvait placé dans un cercle que je n'appellerai pas vicieux, puisqu'il s'agit des femmes et de leurs mérites, mais qui n'en était pas moins sans issue. Spiritualiste, plaçant très-haut son idéal, j'allais dire son culte pour la femme, la dégageant de cet amour sensuel, de cette poésie charnelle qui est le gage de sa servitude et l'abaisse au rang de créature subalterne, l'entourant de respect, de pureté, de piété et de tendresse, retraçant, à travers les âges, l'éternel contraste de Vénus *Uranie* et de Vénus *Pandémos*, il se heurtait fatalement aux doctrines, aux partis, aux souvenirs qui donnaient à ses théories les plus chères un éclatant démenti ; car, s'il est vrai, comme l'ont dit des voix éloquentes, que la Ré-

volution soit le paganisme, que toutes les crises, toutes les passions qui y ramènent, soient marquées au coin de ce matérialisme qui glorifie la chair aux dépens de l'âme, de cette religion des sens qui ferme le ciel pour être plus sûre de l'empire de la terre; qu'en un mot la femme réhabilitée, affranchie, sanctifiée par l'esprit du christianisme, soit rejetée dans sa fange et dans son néant par l'esprit révolutionnaire. on comprendra quel a dû être l'embarras de M. Legouvé entre l'idée qui faisait sa force et celle que, par situation ou par circonstance, il était obligé de ménager. Son sujet et son cœur lui disaient christianisme, chevalerie, moyen âge, amour chrétien, poésie spiritualiste, grands exemples donnés par des vierges, des saintes et des reines, religion du sacrifice forçant la chair d'obéir à l'âme; et la sphère où s'agitaient son auditoire et son entourage lui disait paganisme, sensualisme. philosophie, révolte, triomphe du sens individuel, haine au passé, néant du sacrifice, réclamation immédiate des jouissances terrestres et charnelles. Son cœur et son sujet lui disaient saint Paul, Augustin, Monique, Geneviève, Clotilde, Hélène, Blanche, saint Louis, Gerson, Dante, Bayard, François de Sales, Vincent de Paul, saint Thérèse, Fénelon ; — ceux dont la passagère victoire lui donnait la parole lui disaient Rome, Athènes, Renaissance, Rabelais. Cabanis, Condorcet, Carnot, Merlin. Son cœur et son sujet lui disaient Jeanne d'Arc; on lui disait Voltaire!

C'est à cela et à cela seul qu'il faut attribuer cette gêne, cette indécision qui se révèlent dans maint passage de cette *Histoire morale des Femmes*. Ah! quel beau livre aurait fait M. Legouvé, si, s'abandonnant librement à ses inspirations naturelles, il eût tout rattaché, tout subordonné à l'Évangile, montré toute la destinée de la femme dans les deux types d'Ève et de Marie, l'une qui représente l'hu-

miliation et la douleur, l'autre la rédemption et le salut; s'il eût fait descendre de ces deux sources primitives et sacrées tout ce qui abaisse et tout ce qui relève la femme; s'il eût fait voir comment la lumière évangélique, se répandant tout à coup sur le monde, éclaire cette suave figure laissée jusque-là dans l'ombre de la servitude et de la volupté, change l'esclave en compagne et ordonne à la femme chrétienne de racheter tout ce que la femme païenne a perdu! Alors toutes les difficultés disparaissaient pour lui comme par enchantement. Il demandait pour les femmes une place à la tête des écoles, des hôpitaux, des salles d'asile, des institutions charitables, dans les cours de chirurgie, de botanique, de chimie et de médecine; qu'il marquât cette place avec une croix et un chapelet, et nul ne l'eût disputée; qu'il jetât sur ses protégées une robe noire ou grise, et à l'instant s'effaçaient toutes les craintes d'abus et de désordre. Il a écrit une page vraiment très-belle sur les bienfaits du travail; qu'à côté du travail il eût inscrit la foi et la prière, et ses arguments redoublaient de force, et rien n'eût manqué à l'ensemble des droits et des devoirs qu'il réclamait pour ses clientes. Il a demandé, au sujet du divorce, une sorte de moyen terme qui ne résout rien: qu'il eût envisagé le mariage au point de vue chrétien, et son indissolubilité, qui lui est si chère, lui eût apparu dans toute sa puissance, toute sa beauté. Ai-je besoin d'insister et de détailler davantage? Non, j'aime mieux, avant de finir, rendre hommage à mille choses délicates, ingénieuses, persuasives, émouvantes, que M. Legouvé a su écrire en dépit des contradictions et de l'antagonisme que je signale. Quoi de plus charmant que ce passage de la vieille fille restant auprès de son vieux père pour soigner et adoucir ses derniers jours? «Qui de nous n'a rencontré dans la vie quelqu'une de ces Cordélia agenouillée devant

un père infirme ou affaibli de raison? Par une contradiction touchante, la fille alors devient la mère; souvent même les intonations tendres et caressantes, réservées pour l'enfance, les paroles qui n'appartiennent, ce semble, qu'à la bouche des mères, sont parfois échangées entre eux avec une grâce charmante; car le vieillard s'aperçoit de ce renversement des rôles, et un demi-sourire plein de mélancolie et de tendresse va dire à sa fille : Ce sont des enfantillages, je le sais, mais je suis si heureux d'être ton enfant ! »

M. Legouvé n'est pas moins bien inspiré, quand il nous parle de ce premier enfant servant de lien, de conciliateur, entre sa mère et sa grand'mère, parfois un peu délaissée dans les premiers enivrements du mariage : « A la vue de son enfant, je me trompe, de son petit-enfant, appellation plus douce encore, la triste abandonnée renait comme par miracle à la vie; elle sent, avec une surprise délicieuse, s'éveiller dans son âme, qu'elle croyait morte, un amour maternel inconnu et pénétrant; elle aime d'une affection non pas plus tendre, mais plus attendrie, qu'elle n'aimait sa fille; elle n'est plus belle-mère, elle est grand'mère; grand'mère! ce mot familier exprime bien le mélange d'expérience et d'indulgence, de faiblesse et de perspicacité, de déraison apparente et de bon sens caché qui caractérise l'affection des aïeules. Une maison sans aïeule est une maison incomplète; le siége d'honneur y est vide. C'est l'aïeule qui tempère par ses souvenirs les inquiétudes de la jeune mère sur ses enfants. La voit-elle s'effrayer de leur caractère : « Tu as été bien « plus méchante, » lui dit-elle; et la mère se rassure. La voit-elle éperdue pour un malaise : « N'aie pas peur, je « t'ai guérie de la même souffrance en un jour. »

L'idéal du mariage, tel que le conçoit, tel que le connaît

M. Legouvé, ne pouvait manquer de porter bonheur à sa plume. L'esquisse est digne du modèle :

« Entre de tels époux, nous dit-il, pas de commandement ; pas d'inférieur ou de supérieur, aux yeux du mari surtout, car son seul vœu est d'apprendre la liberté à sa femme et de lui ordonner de vouloir. Dans cette sainte alliance le mélange des qualités se transforme en échange ; elle devient plus forte auprès de lui, il devient meilleur auprès d'elle: la tendresse, ce divin sentiment qui joint à toute l'ardeur de la passion la douceur pénétrante de la sympathie, la tendresse, s'insinuant entre leurs cœurs, les fond pour ainsi dire dans un seul. Ils ont, sans doute, d'autres objets bien chers d'affection, des enfants, une mère; mais rien n'est pareil à ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Il n'y a qu'elle qui soit lui, il n'y a que lui qui soit elle; les mêmes pensées arrivent sur leurs lèvres au même moment; leurs visages, par l'habitude des sentiments semblables, contractent une sorte de ressemblance, et, à les voir comme à les entendre, on sent entre eux une parenté plus puissante que celle du sang, la parenté de l'âme. Une telle union ne craint pas même les années et leurs ravages. C'est le misérable emploi de la vie des femmes, c'est leur oisiveté et toutes les mesquines passions qu'elle enfante, qui flétrissent leur bonheur avec leur visage... L'épouse dont nous avons dessiné le portrait n'a rien à redouter de la main du temps... Vienne donc la vieillesse elle-même, elle n'altérera cette union que lorsqu'elle la brisera. Quand les enfants éloignés ou établis laisseront seuls auprès du foyer les deux vieux compagnons, la mémoire de cette vie commune si pure et si tendre, la conscience de s'être perfectionnés l'un l'autre, la certitude d'immortalité que donne une affection qui n'a jamais faibli, suffiront pour défendre leurs âmes du

contact glacé de l'âge. Cette affection s'empreindra même d'une mélancolie solennelle à la vue de la terre qui s'éloigne, de Dieu qui approche, et ils s'aimeront à la fois comme des êtres qui vont se quitter et comme des êtres qui se retrouveront. »

Dieu, que ce tableau est séduisant, mais qu'il est cruel... pour les célibataires!

Vous voyez d'ici le livre de M. Legouvé, — par où il brille et par où il pèche. Au point de vue religieux et social, il n'a pas tiré parti de tout ce que lui offrait le christianisme, parce que les circonstances qui faisaient l'à-propos de son plaidoyer en étaient aussi l'entrave. Historien, on peut lui adresser un reproche analogue : il a forcément négligé une partie de ses éléments de succès, lui qui, ayant à prouver l'aptitude des femmes pour le gouvernement, n'a pas nommé une seule reine, ni Isabelle la catholique, ni Élisabeth, ni Marie-Thérèse, ni Catherine; lui qui, cherchant des femmes héroïques en temps de révolution, a parlé convenablement de Madame Roland, d'Olympe de Gouges et de Charlotte Corday, mais n'a rien dit de mademoiselle de Sombreuil et de madame Royale. Voilà le côté faible! Heureusement, le moraliste, le poëte, l'homme de cœur, ont tout racheté par la grâce, l'émotion, l'éloquence, cette chaleur communicative où se reconnaît une âme aimante, élevée et convaincue. Toutes les fois que le livre cesse d'être un traité, un projet de code, un corps de doctrine, et rentre dans le domaine du sentiment, le sentiment est exquis, le charme est irrésistible, et l'on oublie que la base manque en contemplant l'édifice. Enfin, je donnerai une exacte idée de cette *Histoire morale des Femmes*, si je dis qu'on ne peut ni l'approuver sans réserve ni s'empêcher d'aimer celui qui l'a écrite.

M. HENRI BLAZE DE BURY[1]

Il y a longtemps que je voulais faire figurer dans ma modeste galerie un homme dont le talent plein de distinction et d'élégance ne me paraît pas occuper encore toute la place qu'il mérite. A toutes les époques, nous avons eu, dans notre littérature, de ces écrivains ingénieux, fins, délicats, mais difficiles à classer faute de ces qualités magistrales que l'élite recommande à la foule, ou de ces qualités populaires que la foule fait remarquer à l'élite. Sied-il donc de les négliger, de les omettre, de les laisser dans ce demi-jour où ils semblent s'attarder et se complaire, dans ce dilettantisme charmant qu'ils craignent peut-être d'échanger contre la discussion et le bruit? En un moment où les maîtres sont rares comme toujours, et où les grosses célébrités s'affaissent dans l'oubli ou se per-

[1] *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche.* Épisode de l'histoire de Hanovre : les *Kœnigsmarck*.

dent dans le tapage, on se sent ramené avec plus de prédilection et d'attrait vers ces renommées discrètes qui ne s'imposent à personne, qui reçoivent le succès chez elles au lieu de le fatiguer de leurs poursuites, et que la causerie littéraire peut placer au même rang dans la littérature où elle cherche ses sujets et dans la bonne compagnie où elle cherche ses lecteurs.

Je ne voudrais d'autre preuve de la souplesse du talent de M. Henri Blaze que ces deux livres, publiés à un assez court intervalle. Rien, en effet, ne se ressemble moins : d'une part, une légende voluptueuse et fantasque, poésie d'aventuriers et de grandes dames, pages de l'Arioste ou de Boccace qui semblent coupées en plein moyen âge et transportées au dix-huitième siècle, au milieu de galanteries transitoires entre les majestueuses amours de Louis XIV et les licencieux caprices de Louis XV ; fugitifs pastels de Latour, toiles enrubanées de Watteau, mais d'un Watteau allemand, chez qui les Grâces amoureuses et les Silènes avinés s'encadrent dans un paysage plein de mystère et de rêverie ; d'autre part, quelques-unes des réalités terribles de nos dernières crises révolutionnaires, recueillies sur le théâtre même du drame, chaudes encore de tant de passions et de douleurs, et élevées, par le bon sens spirituel de l'auteur, jusqu'à la vérité de l'histoire ; le rapide tableau de ces éphémères républiques écloses sous le souffle ardent de 1848, et bientôt vaincues, tuées, anéanties, moins encore par les armes de l'Autriche que par leur propre principe et par ce qu'elles portaient en elles de dissolvant et de mortel ; un épisode de cette grande lutte entre l'ordre et l'anarchie, dont nous avons tous été les témoins ou les acteurs, se résumant dans ces éloquentes paroles de Donoso Cortès, citées par M. Blaze de Bury : « Il était réservé à notre époque de nous montrer le double

spectacle de la barbarie amenée par les idées et de la civilisation restaurée par les armes. » — On le voit, jamais spectacles, jamais groupes ne furent plus différents, et il suffirait, pour en mieux préciser la différence, de personnifier l'un dans la belle et poétique Aurore de Kœnigsmark, l'autre dans le vieux et énergique Radetzky. Pourtant un moraliste sévère, rattachant l'un de ces deux sujets à l'autre, pourrait remarquer peut-être que si les intrépides compagnons du maréchal octogénaire ont eu de si rudes assauts à soutenir contre la démagogie débordée, c'est parce que les souverains et les princes du dix-huitième siècle nous avaient préparé toutes ces misères par leurs prodigalités, leurs amours et leurs folies : en même temps, un poëte incorrigible, au milieu des patrouilles tudesques et des ordres du jour de l'état-major autrichien, ne manquerait pas de nous faire observer que ces villes insurgées, assiégées, reprises, s'appelaient Vérone, Venise, Milan, Rome; que ces patrouilles foulaient le sol où avaient passé les Capulets et les Montaigus; que ces ordres du jour s'écrivaient à deux pas du balcon où s'était penchée Juliette, écoutant, aux pâles clartés du matin, l'alouette et le rossignol. M. Blaze de Bury est à la fois moraliste et poëte : faut-il s'étonner qu'il ait su nous faire réfléchir en nous racontant les romanesques prouesses des Kœnigsmark, et nous faire rêver en nous parlant des batailles de Radetzky et de Charles-Albert? C'est là le fil soyeux et léger qui peut nous conduire d'un de ces récits à l'autre : — un rayon de poésie au milieu des dures réalités de l'histoire contemporaine; une leçon de morale à travers l'idylle aventureuse ou la sombre tragédie d'Aurore, de Philippe et de Sophie-Dorothée.

Le difficile, pour M. Blaze de Bury, n'était pas de nous intéresser aux péripéties de ces campagnes d'Autriche,

dont le souvenir lui apparaissait à chaque étape de son voyage et qui ont communiqué aux pages de son livre leur feu et leur mouvement. Voyageur ému, narrateur éloquent, écrivain habile, il n'avait qu'à traduire ses impressions journalières pour faire, des feuilles de son album, les chapitres de son ouvrage. Pour lui, comme pour tous ceux qui veulent juger sainement cette période orageuse, la difficulté résidait dans le caractère même de ces guerres où des ambitions spécieuses, de séduisants retours vers des libertés perdues et des nationalités abolies, déguisèrent un moment ce que la propagande et l'épidémie révolutionnaires apportaient avec elles de violences, de fureurs et de ruines. Loin de nous l'envie d'essayer le panégyrique ou l'apologie des Manin, des Gœrgey, ou même de ce roi imprévoyant, volontaire couronné d'une croisade à contresens, et que ses rêves de monarchie libérale devaient fatalement placer entre l'émeute de Milan et les batteries de Novare, entre les poignards républicains et les baïonnettes autrichiennes! Mais enfin il faut bien convenir que ces agitateurs vénitiens, lombards, piémontais, hongrois, s'insurgeant pour l'indépendance de leur pays contre une puissance étrangère, avaient au moins un prétexte et un point de départ que ne sauraient alléguer nos démagogues français, conspirant contre une monarchie nationale et un État régulier, sans autre mobile que leurs basses convoitises ou leurs instincts anarchiques. Il faut bien avouer que Charles-Albert a lavé ses fautes dans le sang de ses blessures, que Manin a fait preuve de modération et de courage, que les rêves de Kossuth n'ont pas manqué de grandeur, et que l'ensemble de leurs actes, campagne d'Italie, défense de Venise, réveil des Madjars, parle un peu plus à l'imagination que le complot du 15 mai, l'équipée de *Risquons-Tout* ou le vasistas des Arts et Métiers.

Ajoutez à cela ces noms sonores, ces radieuses images, ces prestiges immortels, ces ineffables échos de la poésie et de l'histoire, qui vont de l'Adige au Tibre et de la ville des doges à la ville des Césars, et vous comprendrez que, même au point de vue conservateur et monarchique où s'est très-sagement placé M. Henri Blaze, il y avait là bien des nuances à maintenir, bien des ménagements à garder. Des nuances, ai-je dit? C'est justement le triomphe des talents fins et délicats comme celui de notre aimable écrivain. Il a su nous faire admirer la simple et martiale figure de Radetzky, le coup d'œil d'aigle du général Hess, l'habileté diplomatique du feld-maréchal Schœnals, l'ardeur chevaleresque du prince Schwarzenberg : il a su nous rappeler sans cesse combien il importait à la société, au salut, à la civilisation européenne, que l'Autriche sortît victorieuse de cette lutte; et cependant, çà et là, dans le courant de son récit, mille fugitives échappées nous avertissent qu'il n'est insensible à aucune de ces vibrations magiques qui s'exhalent sous ses pas comme les mélodies primitives de l'Italie et du Tyrol, qu'il a respiré avec délices ces fleurs épanouies parmi les ruines et dont le parfum se transmet, de siècle en siècle, aux natures poétiques et bien douées. C'était là, nous le répétons, la difficulté du sujet, et c'est là le mérite du livre. Amoureux de poésie et d'art, initié, dès son adolescence, aux séductions du romantisme allemand, ayant pratiqué en maître cette littérature germanique si imprégnée de patriotisme, de nationalité et de liberté, M. Blaze de Bury en retrouvait l'empreinte sur ce sol encore labouré par les événements qu'il racontait. Dans ces révolutions successives, vaincues par la logique et par l'épée, la poésie lui parlait un langage qu'il aime à entendre et qu'il excelle à parler; car on ne saurait méconnaître le rôle considérable qu'elle a

joué dans cette crise où des poëtes se sont enrôlés et compromis, où l'imagination a un instant prévalu contre l'expérience et le sens commun, et qui se fût, à vrai dire, réduite à bien peu de chose si l'on en avait dès l'abord élagué ces chimères, ces rêveries, ces mirages, qui, pour les peuples comme pour les individus, reviennent de droit à la *folle du logis*. Penchant, habitude, esprit de corps, il y avait là bien des tentations pour un traducteur de Uhland, de Schiller et de Gœthe, pour un admirateur de Byron et de Dante, parcourant ces pittoresques contrées dont chaque pierre est un monument, chaque nom un souvenir, chaque horizon un poëme. Que de tact et de sagacité n'a-t-il pas fallu à M. Henri Blaze pour dégager, en ceci comme en tout, la bonne poésie de la mauvaise, se tenir à distance égale des sbires et des tribuns, et découvrir constamment, derrière ce brillant attirail d'évocations républicaines et nationales, l'éternel cortége révolutionnaire, enthousiaste le matin, furieux à midi, sanguinaire le soir; l'inévitable *crescendo* passant du mot d'ordre que tout le monde approuve au cri de rage que personne n'a prévu; le déclamateur après le croyant, l'utopiste après le déclamateur, le sectaire après l'utopiste, le sicaire après le sectaire; Mazzini et Garibaldi après Charles-Albert et Manin; les assassins de Rossi après les libérateurs de Venise! Cette finesse d'organes qui caractérise M. Blaze de Bury l'a admirablement servi dans ce triage, et il a fait, pour ces poëtes de l'insurrection, pour ces grands hommes de la barricade, pour ces artistes de l'émeute, ce qu'eussent fait pour les faux gentilshommes Chérin ou d'Hozier, d'autant plus impitoyables envers ceux-là qu'ils étaient plus respectueux vis-à-vis des véritables. Il a surtout mis en relief, avec une ironie exquise et un grain de comédie charmante, le côté théâtral et mélodramatique de ces en-

trepreneurs de révolutions, se costumant pour la circonstance comme s'il s'agissait de paraître dans *Fra-Diavolo* ou dans *Robert, chef de brigands*, jouant l'unique pièce de leur répertoire sur des tréteaux faits exprès, et avec l'accompagnement obligé; puis, quand le canon menace d'interrompre les acteurs, quand les populations, d'abord fascinées par la mise en scène, commencent à souffrir de la faim, à s'effrayer du sang qui coule et de l'ennemi qui approche, pliant bagage comme les comédiens ambulants plient leur toile de fond et emballent leur vestiaire, et allant porter leur répertoire, leurs oripeaux et leur orchestre dans une ville prochaine, où le même prologue, la même comédie et le même mélodrame amèneront le même dénoûment. M. Henri Blaze n'a donc pas eu, dans le fait, à contraindre ses goûts et ses préférences, à étouffer ses souvenirs, à donner sa démission de poëte et à s'enfermer volontairement dans l'absolutisme et l'immobilisme, pour répondre à nos idées monarchiques. Il lui a suffi de démêler le vrai du faux, la voix de l'écho, le plagiat de l'original et la copie du modèle; il lui a suffi de percer à jour cette première enveloppe de pourpre et de clinquant ramassés dans les carrefours de la poésie et de l'histoire, et de sentir battre au-dessous toutes ces passions mauvaises, destructives, haineuses, dont l'ensemble s'appelle révolution. Puis, une fois en présence de Radetzky, de ses lieutenants, de ses soldats, il a contemplé ces figures honnêtes, loyales, vaillantes; au lieu de ces prétendus ogres sur lesquels nos caricatures avaient jeté leur bave et leur boue comme elles l'avaient fait déjà pour notre général Bugeaud, il a vu ces fronts nobles, sereins, intrépides, dont chaque cicatrice signifiait discipline, autorité, ordre, devoir; et il a compris, il a montré que non-seulement la force était là, mais encore le droit, un droit supérieur à

celui des nationalités qui n'ont pas su se défendre, des libertés qui se sont laissé prescrire; le droit d'une société, d'une civilisation qui ne peuvent permettre à des souvenirs ou à des rêves de les bouleverser et de les détruire, et qui ne veulent pas que, sous le pseudonyme d'indépendance, on les mène à la barbarie. C'est là, en effet, qu'eussent fatalement abouti ces entreprises, commencées au milieu des enivrements de l'éloquence, au cliquetis des mots les plus sonores qui puissent exalter les âmes, sous l'harmonieux patronage de tous les héros, de toutes les gloires de la Grèce, de l'Italie antique et de l'Italie du moyen âge. En réalité, le caporal autrichien, cette figure classiquement odieuse au patriotisme et au lyrisme, était plus patriote et plus poétique que tous ces plagiaires de Tyrtée, de Gracchus ou de Démosthènes : car l'un, sous son sévère uniforme et dans sa rigide consigne, était le gardien de cette paix, de cette stabilité sociale, qui est, pour la fortune intellectuelle des peuples comme pour leur richesse matérielle, la première condition de durée et de progrès : les autres, imprudents ou perfides, décrochaient le monde sans avoir la force de le porter, et le lançaient sur une voie fatale où le premier pas se fait sur des fleurs, le second sur des ronces, le dernier sur des décombres : ainsi se vérifiait la belle parole de Donoso Cortès, ce contraste de la barbarie amenée par les idées et repoussée par les armes; contraste qui éclate dans le livre de M. Blaze de Bury, et que j'achèverai d'indiquer en disant que l'ingénieux écrivain a réussi à rester poëte en prenant parti pour Radetzky contre Venise.

L'intérêt de ce livre est-il aujourd'hui amoindri par la nouvelle phase où est entrée l'Europe, et qui, portant sur d'autres points l'émotion publique, semble avoir déplacé et modifié les conditions comme le terrain de la lutte?

Franchement, nous ne le croyons pas. Sans doute le premier, le plus complet, le plus impérieux de tous les patriotismes est celui que mettent en jeu les guerres de peuple à peuple, la gloire de nos armes, l'honneur de notre drapeau, l'héroïsme de nos soldats; sentiment immortel qui fait battre le cœur de la patrie dans la poitrine de tous ses enfants. Mais il en est un autre qu'éveillent les temps de révolution et de crise : c'est celui qui unit les défenseurs d'une même idée, d'une même cause, et qui, sans distinction de frontières, de pays et de langage, fait autant de concitoyens qu'il y a d'hommes dévoués à cette cause et à cette idée. Celui-là, nous l'avons tous ressenti pendant ces années sombres et troublées où l'Europe n'était plus divisée en vingt nations différentes, mais en deux camps opposés : l'ordre et l'anarchie, l'autorité et l'insurrection. A cette époque, je l'avoue hautement, nous étions bien plus les compatriotes d'étrangers tels que Radetzky et Windisch-Graetz, que de Français tels que MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin ; de même que ceux-ci fraternisaient beaucoup plus avec Mazzini et Kossuth qu'avec M. de Falloux ou le général Changarnier. Maintenant, si les situations ne sont plus les mêmes, il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on, au fond des effusions patriotiques et guerrières de certains organes de la démocratie, moins de souci pour l'éclat de nos victoires que de rancune contre les hommes qui retinrent, il y a sept ans, l'Europe sur le penchant de l'abîme; moins d'enthousiasme pour nos gloires militaires que de secrète espérance de se créer un nouvel enjeu dans une guerre universelle. C'est pourquoi nous ne devons jamais oublier les services rendus par l'Autriche à une cause qui fut celle de la civilisation même, et nous remercions M. Blaze de Bury de nous les rappeler

dans un livre à la fois spirituel et sensé, poétique et vrai.

Des idées moins graves et moins actuelles se rattachent à la chronique de ces Kœnigsmark dont il s'est fait le piquant biographe. Si l'on a dit de certains romans qu'ils étaient plus historiques que l'histoire, on peut dire de cette histoire-là qu'elle est plus romanesque que le roman. Quels personnages taillés tout exprès pour la légende et le drame, que ce maréchal Christophe-Jean, cet aventureux Charles-Jean, cet élégant Philippe-Christophe, et cette belle Aurore, si séduisante, si spirituelle, si lettrée, mi-partie de la Vallière et de Pompadour, mère de Maurice de Saxe, et tendant au roman moderne la main et la plume que vous savez! Nous connaissons peu de tragédies plus émouvantes que celle des mélancoliques amours de Philippe de Kœnigsmark et de Sophie-Dorothée, la disparition mystérieuse de Philippe, la longue captivité de Sophie, repoussant un pardon qu'elle ne veut ni accorder ni recevoir, préférant sa prison au trône d'Angleterre, où finit par monter son sinistre époux George de Hanovre, et répondant aux grands seigneurs anglais qui viennent la supplier de consentir à être leur reine : « Milords, si je suis coupable, comme on l'a prétendu, je suis indigne d'être votre souveraine; si, au contraire, je suis innocente, c'est alors votre roi qui est indigne d'être mon époux. » — Et cette comtesse de Platen, une Roxane en falbalas, une Phèdre mettant du rouge! M. Henri Blaze a peint d'une façon remarquable ce mélange de fougue sensuelle, d'ardeur brutale, d'amoureuse lâcheté, et je voudrais pouvoir citer la page qu'il a écrite sur ces passions perverses, où la bête féroce domine la créature intelligente, où l'amour ressemble à la haine, la haine à l'amour, et qui, après s'être débattues dans la fange, finissent par s'abîmer dans le sang. L'inconvénient d'un pareil sujet, c'est sa richesse

même; c'est que le roman y semble tout fait d'avance, et que l'auteur a besoin d'un art d'autant plus difficile qu'il est forcé de se cacher. C'est cet art que je remarque dans les chaudes peintures de M. Blaze de Bury. Il s'est si bien identifié avec ces paradoxales existences, avec ces physionomies originales, que l'on se demande si c'est la magie de son pinceau qui les a rendues si vivantes, ou si c'est leur vie même qui anime et colore ses récits. Pourtant l'impression générale en est triste, et les réflexions que suggèrent ces grâces tachées de vices, ces plaisirs enjolivés de crimes, ne sont pas de nature à réhabiliter une époque qu'on nous accuse parfois de regretter. Quoi! c'étaient là les mœurs des grands et des heureux de ce monde, il y a cent cinquante ans! C'était là l'intérieur des cours, la vie privée des souverains et des princes, l'amusement d'une société polie dont le souvenir lointain fait honte à nos grossièretés et à nos rudesses! Et l'on s'étonne qu'il y ait eu des révolutions! Toutefois, ne déclamons pas trop : imitons l'exquise réserve de M. Henri Blaze, qui se borne à nous indiquer sobrement la moralité de ces histoires dans la manière pitoyable et tragique dont finissent tous ces chercheurs d'aventures, de galanteries et de plaisirs. Aurore, la charmante Aurore, vieillit entre de ruineux procès et de mauvais vers; Charles-Jean s'en va mourir de la peste sur une plage du Péloponèse; Philippe est assassiné par une de ces Armides changée en Furie. Contentons-nous de remarquer que notre siècle, en définitive, vaut mieux que cela, qu'on y fait la guerre et l'amour plus honnêtement, et, pour revenir au double texte qui m'est fourni par M. Henri Blaze, que les Radetzky y réparent les suites des sottises des Kœnigsmark. Me voici de nouveau, en finissant, placé entre les *Récits des Campagnes d'Autriche* et l'*Episode de l'histoire du Hanovre;* me voici

encore trouvant des analogies entre ces deux charmants livres. Il en est une, la plus visible de toutes : c'est le talent dont M. Blaze de Bury a fait preuve dans tous les deux ; c'est le plaisir égal que j'ai eu à les lire, et à faire de ces deux lectures une causerie.

M. POUJOULAT[1]

Dans l'espace d'une année, M. Poujoulat, à force de talent et de droiture, a résolu deux difficultés que nous aurions, avant de le lire, volontiers regardées comme insolubles. Il a consacré un volume à Bossuet, et il a échappé à l'écueil de ce sujet magnifique : la monotonie dans l'admiration et la redite dans l'éloge. Il a écrit un livre sur le cardinal Maury, et il a triomphé des périls de ce sujet compliqué : écrivain catholique et monarchique, il avait à parler d'un homme qui servit et déserta tour à tour la cause de l'Église et de la Royauté ; il avait à faire ressortir les grands services et les grandes qualités de Maury, sans qu'un instinct de panégyriste l'aveuglât un seul moment sur les faiblesses et les torts qui obscurcirent sa gloire et assombrirent sa fin ; il avait à constater ces torts et ces faiblesses, sans que le lecteur, arrivé à la dernière

[1] Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres.

page, en gardât d'autre impression que celle d'une leçon salutaire, mêlée de tristesse et de sympathie. Il avait — tâche plus délicate encore! — à se demander si le châtiment de Maury n'avait pas été hors de proportion avec ses fautes, sans que ses convictions royalistes et chrétiennes eussent à souffrir de cette révision et de ce contrôle. En un mot, il fallait que, tout en restant l'historien et presque l'avocat de l'intrépide orateur de la Constituante, il sût extraire de l'ensemble de cette vie, non pas un texte de réflexions chagrines sur l'ingratitude des princes et l'injustice des partis, mais un enseignement grave et fécond, applicable à quiconque aurait envie de transiger avec sa conscience et de chercher la grandeur hors du devoir. Tels étaient les principaux obstacles que rencontrait M. Poujoulat au seuil de cette histoire. Dire qu'il les a surmontés, ce ne serait donner qu'une idée insuffisante de tout ce qu'il y a de solidité, de vérité, d'éloquence, de nouveauté et d'intérêt dans son livre.

Habent sua fata !... Ce que le poëte latin a dit des ouvrages, pourrait se dire aussi des hommes. Ils ont leur destinée, non-seulement de leur vivant, mais après leur mort; et la postérité, comme les contemporains, n'est pas toujours juste dans la distribution de ses récompenses. Il y a eu, chez le cardinal Maury, de quoi suffire à trois réputations brillantes. Écrivain, sinon de premier ordre, au moins très-remarquable; courageux jusqu'à l'héroïsme en face des plus grands dangers qu'il ait été donné à l'homme de cœur de mesurer et de braver; orateur digne de combattre Mirabeau et de ne pas être vaincu, n'était-ce pas assez pour conquérir une triple palme dans le pays qui prise si haut le courage, le talent d'écrire et le talent de parler? Ajoutez-y les dons de l'improvisateur, la vivacité, la réplique, l'esprit de saillie, le bon mot assaisonné et aiguisé

par le péril qui l'inspire, toutes choses qui ont en France une fortune assurée. Ajoutez-y encore ce mérite, si apprécié de notre siècle, d'être parti de bas pour arriver aux premiers rangs, et cela non pas en abaissant les autres, mais en s'élevant soi-même ; ajoutez-y enfin ce contraste piquant comme un paradoxe et imposant comme une vertu, d'un homme nouveau se faisant le champion du vieux monde, et se dévouant à une cause qui n'est pas la sienne, à une partie où il n'a pas d'enjeu : comment, avec tout cela, comprendre qu'une renommée d'apparence et de complexion si vivaces ait été frappée de mort lente et d'atonie, qu'au bout de quarante ans à peine et au milieu d'événements qui devraient rajeunir sa gloire en justifiant ses oracles, le nom de Maury, le souvenir de sa vie et de ses œuvres, ne soit plus qu'une sorte de légende voilée d'ombre, un problème à demi effacé devant lequel on passe indifférent sans en demander le mot ? Qu'a-t-il donc fait pour mériter une telle déchéance ? Quelle est donc cette fin coupable contre laquelle de si glorieux commencements n'ont pu prévaloir ? Il a désobéi au Saint-Siége, et accepté, dans l'épiscopat français, une situation renduc équivoque par les anathèmes d'un pape désarmé : hélas ! je voudrais croire mon époque assez orthodoxe pour que ce fût là à ses yeux un crime irrémissible! Il s'est laissé fasciner par le génie de l'Empereur : cette fascination a été subie, pendant plus d'un demi-siècle, par la nation presque tout entière, et on peut dire qu'elle dure encore. Je ne vois rien là qui explique un arrêt aussi rigoureux, une éclipse aussi complète. Suivons donc cet illustre failli sur les pas de son éloquent biographe. Peut-être trouverons-nous, au terme de la route, de quoi changer notre tristesse en joie et notre humiliation en orgueil.

M. Poujoulat nous le montre d'abord sortant de Valréas

et de l'échoppe paternelle pour s'acheminer vers Paris, cet irrésistible pôle où tendent sans cesse les imaginations aimantées. Nous revoyons le jeune abbé Maury dans cette classique patache, avec ses deux compagnons de voyage, et ce dialogue devenu célèbre, qui revenait de droit à M. Poujoulat. — « Moi, dit l'un, je veux être médecin du roi, » c'était Portal. — « Moi, dit le second, je deviendrai avocat général, » c'était Treilhard.— «Moi, dit Maury, je deviendrai prédicateur du roi et l'un des quarante de l'Académie française. » — Tous trois, on le sait, réalisèrent ou dépassèrent ce rêve brillant de la vingtième année; mais l'un des trois eut le malheur d'y ajouter un horrible vote; et quand on songe que ce n'est pas celui dont la mort a été la plus triste et la plus abandonnée, quand on se rappelle que Maury, sous le règne du frère de Louis XVI, n'a pu rentrer à l'Académie, et que, plus tard, ni les honneurs ni les éloges académiques n'ont manqué à Treilhard, on revient à l'idée qui domine toute cette histoire, et l'on fait des réflexions mélancoliques sur l'inégalité des justices humaines, plus impitoyables souvent pour les fautes que pour les crimes.

De 1765, époque de son arrivée à Paris, jusqu'à 1789, Maury ne fut qu'homme de lettres et homme du monde; car l'état ecclésiastique se conciliait alors mieux qu'aujourd'hui — heureusement pour aujourd'hui — avec la vie littéraire et mondaine. Sans éprouver le moindre penchant pour les doctrines philosophiques qu'il détesta toujours, il eut pour amis Chamfort, Marmontel et quelques autres satellites de la brillante pléiade de Voltaire. Il concourut avec la Harpe pour ces prix de l'Académie française, que l'on n'obtenait alors qu'à l'aide d'invévitables concessions à l'esprit du moment. Peut-être (pardonnez à mes manies d'analyse) faudrait-il déjà chercher dans ces débuts, ce

faire relire les vieux livres, — m'attire peu et ne me retient pas. Là il représente un art vieilli, une littérature en décadence, une langue qui se répète, quelque chose qui n'est plus classique et qui n'est pas encore nouveau. Patience ! encore un pas, et nous allons entrer, avec Maury, dans un monde où tout sera neuf, le tableau, le cadre, les idées, la langue, la tribune, le public, le spectacle, le succès, la défaite, la passion, l'émotion, le prix du combat. Là, il rencontrera sa part d'originalité véritable; là, il aura l'honneur d'associer son nom et son œuvre à la création d'une nouvelle éloquence, l'éloquence politique et parlementaire.

C'est à l'Assemblée constituante que commencent la vraie grandeur et le vrai rôle de Maury. C'est dans ces débats solennels qu'il apparut avec un éclat, une verve, une énergie incomparables. Cette nature méridionale et ardente, à l'étroit dans les vieux moules du panégyrique et du discours, se sentit à l'aise dans cette chaude et libre atmosphère où tout devait lui servir, même ces côtés rudes et vulgaires qui, relevés par le talent et le courage, produisent aussi leurs effets sur les masses. L'académicien, l'orateur sacré, l'écrivain brillant et disert, devenait athlète, et ce qui domine en Maury, c'est l'athlète, c'est le lutteur : il en a la vigueur, l'agilité, l'haleine, les muscles; il en a les ressources imprévues, les volte-face soudaines, la promptitude à profiter de ses avantages, à se redresser sous les coups, à se roidir sous les étreintes. Il est si bien lutteur, qu'une fois la lutte finie, une fois sorti de l'arène, il ne sait plus que faire de sa force, et, comme les athlètes antiques, dissipe, énerve, change en défaillance et en faiblesse cette force sans emploi. Mais arrêtons-nous à ce moment, le plus beau de sa vie. Aussi bien M. Poujoulat nous en retrace les grandes scènes d'une

façon digne de son sujet et de son modèle. Nous recommandons à nos lecteurs, comme un remarquable précis de politique à la fois rétrospective et prophétique, les chapitres où l'éloquent écrivain, racontant à grands traits ces séances mémorables et les questions vitales qui s'y discutaient, nous montre l'abbé Maury sur les bancs de la droite, combattant tour à tour l'aliénation des biens du clergé, le principe de la souveraineté du peuple, le droit de paix et de guerre transféré du souverain à l'Assemblée, l'émission des assignats, la confiscation du comtat Venaissin, la formation d'une haute Cour nationale, la suppression de l'impôt du tabac, toutes mesures révolutionnaires, destructives, fatales, dont pas une ne fut perdue pour ce travail de renversement, de démolition et de ruine commencée par la Constituante et achevée par la Convention. Maury fut alors — et ce sera sa gloire ineffaçable — l'ennemi de la Révolution; ennemi impuissant — car que peut une pierre contre un torrent, une heure contre un siècle, un homme contre un peuple? — mais ennemi vigilant, alerte, intrépide, clairvoyant, infatigable et, dans cette défense du passé, devinant mieux l'avenir que beaucoup de ceux qui l'appelaient de leurs vœux imprudents et de leurs folles espérances; soldat du dernier jour, se mesurant corps à corps avec le géant sans en être ni effrayé ni écrasé; tombant avec honneur et pouvant répéter, lui aussi, cet immortel *si Pergama*... consolation mélancolique de tout généreux défenseur des causes perdues. Le géant, ai-je dit? M. Poujoulat a été naturellement amené à placer Maury en présence de Mirabeau, à les comparer l'un à l'autre, et ce parallèle, dangereux par ses séductions mêmes, comptera parmi les plus belles pages de son livre. Peut-être s'est-il laissé un peu entraîner par ses sympathies pour l'orateur de la droite; peut-

être n'est-il pas juste de dire que chez Mirabeau tout est mort avec cette voix, ce geste, cette action oratoire dont rien n'égala l'effrayante puissance, et que, chez Maury, tout survit à l'effet et au succès du moment. Ce qui est positif, c'est que Maury, plus lettré, plus réfléchi, plus savant, plus maître du fond et de la forme, ayant eu, longtemps après la lutte, des années de méditation et de retraite, a pu, à l'aide de sa prodigieuse mémoire, écrire après coup ses discours et les dégager des scories d'une improvisation rapide. Déjà, en 1852, son neveu, M. le chevalier Maury, puisait dans les papiers de son oncle, et publiait, avec un triste à-propos, ce magnifique discours sur la souveraineté du peuple, qui est à lui seul un livre, et qui a fourni à M. Poujoulat une de ses plus attachantes analyses. Il y a eu donc pour Maury, ce qu'il n'y a pas eu pour Mirabeau, ce second travail fait par l'auteur lui-même, ce travail de mémoire, d'achèvement et de refonte, dont Cicéron a donné de si beaux modèles, et dont ne sauraient se passer les discours de tribune pour acquérir une valeur durable, indépendante des circonstances et des passions du moment. Faut-il en conclure que Maury fut supérieur à Mirabeau? Je ne le crois pas, mais, sans insister sur un parallèle où M. Poujoulat n'a rien laissé à dire et très-peu à contredire, ajoutons une remarque qui se rattache à cette mauvaise fortune de Maury auprès de la postérité et de l'histoire. Il n'y a pas une prédiction de Maury qui n'ait été justifiée, pas une promesse de Mirabeau qui n'ait été démentie; et cependant les générations nouvelles, adoptant l'un et rejetant l'autre, ont su plus de gré à celui-ci de ses mensonges qu'à celui-là de ses vérités. C'est que la Révolution n'est pas finie; c'est qu'en se continuant sous diverses formes, elle empêchait de se refroidir cette lave révolutionnaire

qui fut le génie de Mirabeau ; elle empêchait de s'éclaircir cette vérité monarchique qui fut la foi de Maury. Ainsi l'homme à qui soixante années ont donné raison est moins écouté que celui à qui elles ont donné tort ; l'homme dont les prévisions douloureuses vibrent encore dans nos douleurs et nos angoisses semble moins près de nous que celui dont les illusions funestes sont séparées de notre temps par des abîmes de sang, de larmes et de fange.

On sait ce que fut Maury en face des tempêtes de la salle, des huées de la tribune, des insultes et des menaces de la rue ; son sang-froid, ses reparties, sa bravoure, ses bons mots, qui le sauvèrent de l'assassinat et de la lanterne. Nous les retrouvons dans l'ouvrage de M. Poujoulat, et ils jettent sur son récit une variété piquante ; mais il faut bien arriver, hélas ! à la phase de faiblesse et de déchéance : c'est ici surtout que j'admire M. Poujoulat, et que je le propose comme exemple d'impartialité dans la sympathie. Il est sévère comme le devoir, austère comme la conscience ; il ne laisse pas un moment fléchir ces grandes lignes qu'il n'est pas plus permis d'assouplir que de briser : et pourtant on sent qu'il plaint Maury, qu'il le trouve trop puni, trop obscurci, en le mesurant à tant d'autres impunités et à tant d'autres renommées. L'art de l'historien ne saurait aller plus loin, ou plutôt ce n'est pas de l'art : c'est la sincérité d'un noble cœur et d'un noble esprit, dominant toutes les habiletés.

Les faiblesses de Maury furent de deux sortes : religieuses et politiques. Évêque de Montefiascone, il se laissa nommer archevêque de Paris et y persista sans être délié vis-à-vis du Saint-Siége, et cela au moment où le pape, proscrit, dépossédé, opprimé, n'ayant plus entre ses mains que les armes spirituelles, n'en avait que plus de droit à l'obéissance et au respect. Ambassadeur des Bourbons

exilés auprès de la cour de Rome, il déserta leur cause pour rendre à César un peu plus que ce qui était à César. En d'autres termes, le défenseur de la royauté et du clergé à la Constituante cessa, pour un temps, d'être royaliste et même catholique romain. Ces deux fautes, on le voit, n'en font qu'une et dérivent toutes deux de la même cause : le prestige que l'Empereur exerça sur le cardinal Maury. Ce prestige ne fut pas de la crainte : Maury avait fait ses preuves! Ce fut plutôt une joie profonde et peut-être vengeresse de voir enfin un homme dompter cette Révolution qué Maury avait abhorrée. Il avait vu avec douleur, avec colère, Louis XVI perdre, faute d'énergie, sa couronne, son pays, sa vie : et cette âme passionnée dut avoir peine alors à retenir, tout en restant fidèle, bien des anathèmes contre cette faiblesse qui désespérait ses défenseurs. Lorsque parut à ses yeux la force, le pouvoir, l'idée de compression et de puissance, incarnés dans un homme de génie, il dut s'écrier comme le Luther de la tragédie allemande : « Voilà mon idéal! » — Ce n'était plus la royauté, mais c'était la monarchie; ce n'était pas ce qu'il avait aimé, mais c'était le bâillon et les menottes sur ce qu'il avait haï. A défaut de sa conviction, sa passion était satisfaite, et pour les esprits de la trempe de Maury, la conviction est moins puissante que la passion.

En ce qui touche aux désobéissances de Maury à la cour de Rome et à ses torts théologiques, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs au livre de M. Poujoulat, où ces questions de libertés ou plutôt d'oppressions gallicanes sont traitées avec une fermeté et une lucidité vraiment magistrales. Quant à ses faiblesses politiques, on peut leur assigner plusieurs causes : d'abord, nous l'avons dit, la fascination exercée sur lui par le génie de l'Empereur; ensuite M. Poujoulat nous parle avec

raison de l'ennui qu'éprouvait Maury dans son diocèse de Montefiascone, de son désir de revenir à Paris, d'y goûter de nouveau les plaisirs de la conversation et de l'esprit. N'oublions pas non plus le mot du cardinal, cité par son biographe : « Les coups de barre ne me font rien, mais les coups d'épingle me mettent aux champs. » — Le plus poignant de ces coups d'épingle, je crois l'avoir trouvé dans une lettre de Louis XVIII, que M. Poujoulat a reproduite, mais sans y attacher, selon moi, assez d'importance. « .... Ce qu'il y a de sûr, écrivait-il à Maury qui lui avait fait part des embarras de sa position, c'est que le roi n'en sera pas plus scandalisé qu'il ne le fut jadis de vous voir porter un ruban *tricolore*. » — Remarquez que cette allusion à un ancien souvenir, au ruban porté par Maury à la fête de la Fédération, supposait chez le prince tout un arriéré de rancunes et d'épigrammes *en dedans*, qui n'avaient pu être désarmées ou effacées ni par l'orateur de la Constituante ni par l'ambassadeur royaliste à Rome. Rappelez-vous ce penchant dont nous parlions tout à l'heure, et qu'avait surexcité Jean-Jacques, à nous exagérer notre valeur personnelle, les services que nous avons rendus, la reconnaissance qu'on nous doit, et dites-moi si ce mot froid et cruel, arrivant à l'heure critique de tentation et d'hésitation, n'était pas fait pour déterminer la défection complète. Ah! les rois proscrits ou régnants ne savent pas assez combien un mot de trop ou de moins peut attrister la fidélité et refroidir le courage!

Maury fut-il le seul? d'autres plus coupables que lui furent-ils punis aussi cruellement? La déchéance, l'exil, la sévérité du pape qu'il avait concouru à faire élire, l'aversion des princes qu'il avait servis, trois mois et demi de prison dans une humide cellule du fort Saint-Ange, la solitude faite autour de sa vieillesse et de sa mort, l'église

dont il portait le titre fermée, contre l'usage, a ses dépouilles mortelles, n'y a-t-il pas là, pour notre siècle de pardons et d'amnisties réciproques, un luxe de châtiment peu proportionné avec la faute? Et pourtant Maury ne murmura pas. Bien différent d'autres superbes qui avaient rendu moins de services et qui ont été plus rebelles, il se résigna, il se soumit, il se réconcilia avec Rome, il accepta sa punition avec une sorte de fatalisme taciturne et chrétien qui ne fut pas sans grandeur. Est-ce à dire que nous songions à l'absoudre? Non, mille fois non : nous avons à tirer de ce sévère spectacle un enseignement plus consolant. Que de fougueux patriotes, de fervents républicains, d'incorruptibles Spartiates, de fanatiques amants de la liberté, jacobins, montagnards, régicides, tribuns, héros de clubs, pourvoyeurs d'échafauds, se sont prosternés plus bas que Maury devant le despotisme armé et couronné, sans qu'on en ait été trop surpris ou trop indigné, sans que la logique révolutionnaire ait paru trop outragée en leur personne, sans que ce changement ait semblé leur coûter une transformation trop radicale, un effort trop douloureux, un trop pénible sacrifice! On eût dit qu'en échangeant le rôle de démagogues contre celui de valets, ils ne faisaient que changer de costume dans un même rôle. Un royaliste, un chrétien, un prêtre, un défenseur éloquent de l'autorité monarchique et religieuse, a eu, après une glorieuse carrière, quelques années de déviation et de faiblesse devant ce même despotisme; et, cette fois, la contradiction a paru si frappante, le changement si monstrueux, la chute si profonde, qu'il n'en a pas fallu davantage pour gâter toute une belle vie, justifier tous les châtiments, abroger toutes les récompenses! Que ce soit là, pour nous, coreligionnaires des premières phases de Maury et juges attristés de la dernière, notre réflexion

finale et notre consolation; et, pour en être mieux édifiés et mieux affermis, relisons le livre où M. Poujoulat a raconté, expliqué, condamné et relevé Maury, comme ces honnêtes femmes qui font de leur indulgence pour la faiblesse un hommage de plus pour la vertu.

M. CAMILLE PAGANEL[1]

Avant de commencer, je ferai à M. Camille Paganel deux ou trois petites chicanes. L'histoire est une muse austère; elle s'arrange mal de ces titres à effet qui font merveille sur les affiches de théâtre, et ce *Turks et Chrétiens* semble être mis là tout exprès pour forcer l'attention de ceux que n'allécherait pas suffisamment le nom du héros albanais. En outre, M. Camille Paganel a, selon moi, un peu trop abusé, vis-à-vis des Turcs, des procédés employés jadis par M. Augustin Thierry à l'égard des rois Francs de la première race. Écrire Baïezid au lieu de Bajazet, Muhammed au lieu de Mahomet, Suleïman au lieu de Soliman, Murad au lieu d'Amurat, c'est peut-être plus exact, plus conforme à la véritable orthographe turque; mais cela me déroute, et puis il y a là encore un léger grain de charlatanisme érudit dont M. Paganel n'avait assurément pas

[1] *Histoire de Scanderbeg, ou Turks et chrétiens au quinzième siècle.*

besoin pour faire réussir son livre. Enfin, pour épuiser du premier coup ces sottes bagatelles de la porte, je trouve décidément trop de noms propres dans ce volume. Le lecteur est ébloui de cette quantité de lettres majuscules, et au milieu de ces Schkypétars, de ces Sévastocrates, de ces Seldjoukites, de ces Cantacuzènes, de ces Musakis, de ces Malacassites, de ces Matarangos, il nous arrive parfois ce qui advient à Sancho quand il perd le compte de ses chèvres. Les grandes lignes historiques de cette mémorable époque nous échappent et s'embrouillent dans cette masse de syllabes et de consonnances turques, dalmates, épirotes, illyriennes ou albanaises; cette nomenclature exubérante embarrasse la mémoire de ses lacis inextricables.

Ceci posé, redevenons sérieux, ainsi qu'il convient à propos d'un beau sujet et d'un bon ouvrage.

« Si tout à coup, nous dit M. Camille Paganel, après un sommeil de plusieurs siècles, l'héroïque poussière des Hunyade, des Mathias Corvin, des Wladislas, des Capistran, des Constantin Paléologue, des Scanderbeg, des Sobieski, se ranimait; si, rappelés un moment à la vie terrestre, ces intrépides champions de la foi voyaient l'Europe chrétienne marcher en armes au secours de ces mêmes Infidèles perpétuellement combattus par eux, quel ne serait pas d'abord leur étonnement? Une telle croisade ne leur apparaîtrait-elle point comme un rêve inexplicable, comme une mystérieuse illusion de la tombe? »

Ce n'est pas à 1450, mais à 1825, ce n'est pas à quatre siècles, mais à trente ans qu'il nous suffirait de remonter pour trouver le même étonnement, produit par la même cause. Que penseraient, pouvons-nous dire à notre tour, les Chateaubriand, les Foy, les Benjamin Constant, les Fauriel, les Casimir Delavigne (sans compter les survivants), si, réveillés tout à coup du premier sommeil de la tombe,

ils assistaient à cette alliance entre la civilisation d'Occident et cet Empire turc qu'ils signalaient, en prose et en vers, comme l'ennemi naturel et permanent des sociétés civilisées et chrétiennes? Que diraient ces défenseurs éloquents de la liberté, de la restauration hellénique, s'ils voyaient aujourd'hui leur glorieuse pupille compter pour si peu dans le grand mouvement européen et être dénoncée comme un embarras, comme une superfétation gênante dans l'ensemble des opérations diplomatiques ou guerrières? Que diraient enfin ces fondateurs, ces ancêtres du libéralisme, du patriotisme moderne, s'ils voyaient leurs héritiers sous bénéfice d'inventaire se faire Turcs pour être meilleurs chrétiens, et manifester leurs sentiments libéraux et patriotiques en tournant le dos aux fils de Miltiade, en tendant la main à ceux de Mahomet? Grande serait leur surprise, et peut-être s'y joindrait-il quelque peu de confusion et de remords, pour avoir fait tant de bruit, tant remué de métaphores et d'hémistiches, tant injurié ces pauvres rois, responsables, comme chacun sait, des crimes de Darius et de Xerxès, le tout sans autre profit que d'être démentis par la génération suivante et de préparer un nouvel exemple de l'instabilité des opinions humaines.

N'exagérons rien pourtant, et n'abusons pas trop de ces surprises. Ces grandes variations qui, d'un siècle à l'autre, déplacent sur la surface du monde les éléments de vie, d'accroissement, de prépondérance, et qui, par contrecoup, nous amènent à protéger les peuples que nous redoutions, à attaquer ceux qui deviennent redoutables, on les retrouve à chaque pas dans l'histoire, et elles entrent dans le dessein général de la Providence. Triste période, après tout, pour les nations, que celle où elles deviennent trop intéressantes, où le sentiment qu'elles inspirent se rapproche de la compassion plus que de la crainte! Il y a

quatre cents ans, les Turcs, par la bouche de leur Muhammed et de ses poëtes — il en pensionnait trente, uniquement occupés à chanter ses prouesses — proclamaient leur suprématie sur l'Orient et sur l'Occident; leurs conquêtes s'étendaient du Danube à l'Euphrate, et des extrémités de la Crimée aux confins de la Syrie; quiconque résistait à leur Sultan était écorché vif ou empalé, et les têtes de leurs ennemis ornaient d'horribles festons et de sanglantes arabesques les murs de leurs palais et de leurs forteresses. Aujourd'hui nous avons, comme dit Sganarelle, changé tout cela : les limites de leur empire se sont singulièrement resserrées, et cet empire même, au lieu d'être, comme en 1480, implanté en Europe par la victoire et par la force, semble n'y plus tenir qu'à l'aide de ces vieilles racines qu'on tranche d'un coup de sabre. Ils laissent dépérir toutes leurs belles traditions nationales; ils n'écorchent plus; ils n'empalent plus; ils ne décapitent presque plus; ils portent nos redingotes et nos pantalons, et M. Théophile Gautier, chaque fois qu'il revient de ses pérégrinations orientales, a l'air beacoup plus Turc que les vrais Turcs. Toute raillerie à part, notre civilisation, loin de redouter, comme autrefois, leurs atteintes, s'infiltre dans ce vieux corps, prête, sinon à le dissoudre, au moins à le transformer; et ce ne sera pas, au point de vue social et chrétien, un des moindres résultats de la guerre actuelle, que de repétrir la Turquie en la secourant, et d'en obtenir, au profit de l'Occident et du christianisme, justement les concessions d'idées, de tolérance, de mœurs, de garanties, d'indépendance, que les conquêtes musulmanes du quinzième siècle semblaient anéantir pour jamais. S'il en est ainsi, s'il y a là pour nous, en dehors même des enivrements du triomphe et de la gloire, une noble et consolante perspective, quelle reconnaissance ne devons-nous

pas à ces hommes qui, en d'autres temps et à l'apogée de cette puissance maintenant affaiblie, luttèrent vaillamment contre elle, défendirent leur nationalité et leur foi contre ses empiétements formidables, et, en retardant ses progrès, préparèrent son déclin? Et si cette reconnaissance est due aux entreprises collectives, telles que les croisades, si calomniées et si nécessaires, que sera-t-elle, et de quelle admiration ne sera-t-on pas saisi au souvenir de ces héros isolés, qui, sans autre ressource que leur bravoure, avec une poignée d'hommes pour armée et une petite province pour patrie, ont tenu en échec ces géants de l'islamisme, ont brisé contre leurs rochers ou leurs murailles des milliers de ces vagues humaines, et ont été, en certains moments, moins encore les défenseurs de leur pays que de la chrétienté et de l'humanité tout entière? Tel fut, et au premier rang de ceux-là, cet intrépide Scanderbeg, dont M. Camille Paganel nous raconte aujourd'hui l'histoire. Convenons-en, jamais sujet, jamais livre ne répondit mieux aux préoccupations, aux émotions de ce temps-ci : il y répond par ce double à-propos qui réside à la fois dans les similitudes et dans les contrastes. Il fait songer à l'immense distance qui nous sépare de cette époque où les nids d'aigle de l'Albanie devenaient presque le seul rempart de l'Occident menacé, où Constantin Paléologue, succombant sous l'étreinte du colosse ottoman, appelait en vain à sa défense les puissances européennes, où cet insatiable Muhammed, vainqueur de Constantinople, rêvait la conquête de Rome; et, tout ensemble, il explique, par cette distance même et ces différences, comment nous accomplissons aujourd'hui, non pas le contraire, mais l'envers de l'œuvre des Hunyade et des Scanderbeg; car il y a deux manières d'amoindrir un peuple : le vaincre ou le secourir.

Pour bien apprécier ce que fut Scanderbeg, il faut étudier, dans les larges tableaux de M. Camille Paganel, les détails de cet isolement qui rendit la tâche du héros albanais à la fois plus glorieuse et plus difficile. Le quinzième siècle, on l'a dit, fut mauvais pour la chrétienté, pour l'esprit du christianisme en Europe. L'admirable phase des Croisades était close, et le souffle qui les avait produites semblait mort ou assoupi. Je ne sais quel dissolvant funeste, précurseur des hérésies et du paganisme de la Renaissance, s'emparait des monarchies catholiques, les repliait sur elles-mêmes au nom d'intérêts restreints ou de passions coupables, et substituait aux grandes inspirations chrétiennes la politique d'intérieur ou les dissidences partielles. Le trône de saint Louis était occupé par Louis XI; celui de saint Édouard allait être sali par Henri VIII. Dans cette période de malaise et de transition, l'humanité n'était plus naïve et croyante, enthousiaste et généreuse; elle n'avait pas encore ces plans, ces idées de prévoyance et d'ensemble qui, dans les sociétés civilisées, remplacent parfois les élans chevaleresques des sociétés primitives, et traduisent le vers célèbre :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

Les papes avaient seuls alors l'intelligence de la situation générale et de l'affreux péril que rapprochait du cœur de l'Europe chaque nouvelle conquête des Turcs. Mais que pouvaient-ils, ces saints et courageux vieillards, gardiens désarmés d'une idée invincible, sinon lever les mains au ciel, et mêler à des anathèmes que leurs ennemis ne redoutaient pas, des bénédictions qui ne suffisaient plus à leurs défenseurs? Il y a, dans le livre de M. Camille Paganel, peu de chapitres plus émouvants et plus pathétiques que celui où il nous montre le vieux pape Pie II, at-

pas à ces hommes qui, en d'autres temps et à l'apogée de cette puissance maintenant affaiblie, luttèrent vaillamment contre elle, défendirent leur nationalité et leur foi contre ses empiétements formidables, et, en retardant ses progrès, préparèrent son déclin? Et si cette reconnaissance est due aux entreprises collectives, telles que les croisades, si calomniées et si nécessaires, que sera-t-elle, et de quelle admiration ne sera-t-on pas saisi au souvenir de ces héros isolés, qui, sans autre ressource que leur bravoure, avec une poignée d'hommes pour armée et une petite province pour patrie, ont tenu en échec ces géants de l'islamisme, ont brisé contre leurs rochers ou leurs murailles des milliers de ces vagues humaines, et ont été, en certains moments, moins encore les défenseurs de leur pays que de la chrétienté et de l'humanité tout entière? Tel fut, et au premier rang de ceux-là, cet intrépide Scanderbeg, dont M. Camille Paganel nous raconte aujourd'hui l'histoire. Convenons-en, jamais sujet, jamais livre ne répondit mieux aux préoccupations, aux émotions de ce temps-ci : il y répond par ce double à-propos qui réside à la fois dans les similitudes et dans les contrastes. Il fait songer à l'immense distance qui nous sépare de cette époque où les nids d'aigle de l'Albanie devenaient presque le seul rempart de l'Occident menacé, où Constantin Paléologue, succombant sous l'étreinte du colosse ottoman, appelait en vain à sa défense les puissances européennes, où cet insatiable Muhammed, vainqueur de Constantinople, rêvait la conquête de Rome; et, tout ensemble, il explique, par cette distance même et ces différences, comment nous accomplissons aujourd'hui, non pas le contraire, mais l'envers de l'œuvre des Hunyade et des Scanderbeg; car il y a deux manières d'amoindrir un peuple : le vaincre ou le secourir.

Pour bien apprécier ce que fut Scanderbeg, il faut étudier, dans les larges tableaux de M. Camille Paganel, les détails de cet isolement qui rendit la tâche du héros albanais à la fois plus glorieuse et plus difficile. Le quinzième siècle, on l'a dit, fut mauvais pour la chrétienté, pour l'esprit du christianisme en Europe. L'admirable phase des Croisades était close, et le souffle qui les avait produites semblait mort ou assoupi. Je ne sais quel dissolvant funeste, précurseur des hérésies et du paganisme de la Renaissance, s'emparait des monarchies catholiques, les repliait sur elles-mêmes au nom d'intérêts restreints ou de passions coupables, et substituait aux grandes inspirations chrétiennes la politique d'intérieur ou les dissidences partielles. Le trône de saint Louis était occupé par Louis XI; celui de saint Édouard allait être sali par Henri VIII. Dans cette période de malaise et de transition, l'humanité n'était plus naïve et croyante, enthousiaste et généreuse; elle n'avait pas encore ces plans, ces idées de prévoyance et d'ensemble qui, dans les sociétés civilisées, remplacent parfois les élans chevaleresques des sociétés primitives, et traduisent le vers célèbre :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

Les papes avaient seuls alors l'intelligence de la situation générale et de l'affreux péril que rapprochait du cœur de l'Europe chaque nouvelle conquête des Turcs. Mais que pouvaient-ils, ces saints et courageux vieillards, gardiens désarmés d'une idée invincible, sinon lever les mains au ciel, et mêler à des anathèmes que leurs ennemis ne redoutaient pas, des bénédictions qui ne suffisaient plus à leurs défenseurs? Il y a, dans le livre de M. Camille Paganel, peu de chapitres plus émouvants et plus pathétiques que celui où il nous montre le vieux pape Pie II, at-

teint déjà d'une maladie mortelle, s'acheminant vers les bords de l'Adriatique avec l'espérance d'amener à Scanderbeg des renforts considérables, et rencontrant sur son chemin des bandes de Croisés qui revenaient sur leurs pas; pourquoi? parce qu'ils demandaient bien du service, mais du service avec une solde. « Or, ajoute l'historien, la cour pontificale ne pouvait leur donner que des indulgences. Irrités, se moquant même, tous s'en retournèrent. »

On le voit, ce n'était déjà plus une époque de foi et d'abnégation chevaleresque que celle où Scanderbeg accomplit, avec des moyens si bornés, de si grandes choses, et ajouta un anneau de fer et d'acier à cette chaîne de défenseurs de la Croix qui va de saint Bernard et de Pierre l'Ermite à don Juan d'Autriche et à Sobieski. Son rôle n'en fut que plus noble et sa gloire plus éclatante. Honneur donc à M. Camille Paganel pour avoir si bien ressuscité cette virile et martiale figure, pour l'avoir reprise au passé et nous l'avoir rendue dans toute l'énergie de sa mâle attitude, dans toute la sauvage beauté de son cadre; historique par la place quelle tient dans cette longue lutte entre la chrétienté et l'islamisme; épique par le caractère même de ces guerres, par l'âpreté de ces gorges, de ces pics inaccessibles d'où Scanderbeg foudroyait ses ennemis, par ces défis, ces combats corps à corps, qui rappellent les héros d'Homère, par le souvenir de Pyrrhus et d'Alexandre planant sur ces pittoresques contrées, par la valeur énorme que gardaient encore l'individu, la force physique, au moment d'être détrônés et de céder la place aux combinaisons et aux découvertes de l'intelligence et de l'industrie. Remarquez, en effet, que Scanderbeg tient plutôt de Diomède et d'Ajax que de l'homme de guerre tel qu'on se le représente aujourd'hui. Malgré l'invention récente de la poudre, malgré ces gros canons de l'artillerie turque, qui

eussent été formidables s'il n'avait fallu vingt-quatre heures pour les charger et autant pour les pointer, l'essentiel était encore, à cette époque, de savoir fendre un homme en deux d'un coup de cimeterre, de le soulever tout cuirassé sur son cheval et de le jeter à vingt pas, d'être insensible au froid, au chaud, à la faim, à la fatigue, de sortir d'un évanouissement pour tuer à soi tout seul une cinquantaine de Turcs, et de se trouver, après trois jours de jeûne et trois blessures, aussi frais, aussi dispos qu'après un bon repas et un bon somme. Or, c'était là ce dont Scanderbeg s'acquittait à merveille, et c'est un autre trait original, une autre source d'intérêt de son histoire. Sa vaillance et sa force, le caractère individuel de ses exploits et de ses victoires, non moins que sa foi robuste et la façon dont il fait la guerre, le rattachent à un autre âge, à un temps qui va finir, et dont il résume la séve vigoureuse et chrétienne. Plus tard, il y aura encore des héros, de grands capitaines; il y aura même des généraux intrépides, payant de leur personne au milieu de la mêlée; il n'y aura plus de ces athlètes gigantesques, chrétiens homériques, pour ainsi dire, dépassant de dix coudées les soldats qui les entourent, apparaissant aux ennemis comme l'Archange des batailles, faisant rouler des quartiers de roc, semant, par leur seul aspect, la consternation et l'épouvante, fauchant les têtes d'un revers de leur cimeterre, et s'agenouillant, après la victoire, devant le Dieu des armées. Par la foi qui le soutient, le sentiment qui l'anime, la force surnaturelle qui le sert, Scanderbeg est déjà une exception dans son siècle; il est le dernier de sa race, de cette race héroïque qui n'emportera pas, hélas! avec elle l'art de tuer les hommes, mais qui les tuait toute seule, par elle-même, sans employer ces moyens compliqués et terribles où disparaît l'individualité humaine.

Je renvoie maintenant mes lecteurs au livre de M. Paganel, pour suivre pas à pas autour de la forteresse de Croïa, ou dans les défilés voisins, la marche victorieuse de Scanderbeg, qui eut, toute sa vie, à recommencer une victoire, toujours glorieuse, jamais décisive. Dix fois, vingt fois, les lieutenants de Murad ou de Muhammed, que dis-je? Murad et Muhammed eux-mêmes se dirigèrent avec des armées innombrables vers cette Albanie dont la résistance faisait tache dans leurs conquêtes. Dix fois, vingt fois, ces dominateurs superbes, frémissant de rage à l'idée qu'ils ne pouvaient dompter une petite province, eux qui détruisaient des empires, crurent n'avoir qu'à étendre la main pour écraser ce chétif ennemi, dont la capitale aurait tenu à l'aise dans un faubourg de Constantinople; mais Scanderbeg, du haut de ses montagnes, tombait à l'improviste sur ces masses renouvelées sans cessé, et, chaque fois, après un carnage horrible, le pauvre général turc n'avait plus qu'à aller se faire étrangler ou empaler par le sultan irrité de sa défaite. Faut-il croire au chiffre des morts laissés sur le champ de bataille après chacune de ces rencontres? Si infatigable que fût le bras de Scanderbeg et de ses braves Albanais, aurait-il suffi, comme le disent les historiens du temps, à pourfendre, en moyenne, trente ou quarante mille Turcs par chaque journée de combat? Si inépuisables que fussent, à cette époque, les forces numériques de Murad ou de Muhammed, n'eussent-elles pas fini par se tarir dans ces boucheries incessantes, et leur en serait-il resté de quoi poursuivre leurs autres conquêtes? M. Paganel en doute, et il a raison. Mais ces chiffres, même exagérés, prouvent à la fois, et l'immense prestige d'admiration et de terreur qui s'attachait au nom, à la vaillance, au génie de Scanderbeg, et le service immense qu'il rendit à la chrétienté par cette saignée qui dura

trente ans. Acceptons-les donc comme légende, si nous nous en méfions comme histoire.

Une légende, ai-je dit? Ce sera là le texte d'une légère critique que j'adresserai, au milieu de bien légitimes éloges, à l'ouvrage de M. Camille Paganel. Il a su varier avec beaucoup d'art une situation un peu monotone : la longue résistance de son héros et ses continuelles victoires. En le lisant, on se passionne pour Scanderbeg, comme, dans un drame bien fait, on s'émeut des périls d'un personnage réduit à ses propres ressources, luttant contre la puissance et le nombre, et se tirant des positions les plus dangereuses à force d'habileté et de courage. Seulement, dans ce sujet où la légende côtoie l'histoire, où tout prête à la couleur locale, paysage, mœurs, costumes, têtes coupées, il me semble que M. Paganel a été un peu trop de son siècle, qu'il a mêlé trop de réflexions sages, raisonnables, modernes, sentimentales, à des faits et gestes qu'il fallait surtout saisir du côté pittoresque. J'aime peu l'école coloriste, et cette méthode impassible qui se complaît à rester froide au milieu de détails horribles, à compter les gouttes de sang, à disséquer les cadavres, plutôt que de consoler l'humanité par quelques pensées généreuses. Pourtant, à travers ces grands coups de sabre, ces hommes fendus en deux, ces magnifiques abatis d'armées turques, ces gens si proprement étranglés, écorchés et empalés, j'ai regretté parfois le beau sang-froid de M. Mérimée en pareille circonstance, de même que ces poétiques Albanais, guerroyant du fond de leurs ravins et du haut de leurs montagnes, m'ont fait songer aux touches hardies, heurtées, éclatantes, qui, chez quelques-uns de nos auteurs, ressemblent à de la peinture écrite. Mais je suis injuste, et l'on ne peut pas tout avoir : M. Camille Paganel a fait ce qu'il a voulu faire : l'intéressante biographie d'un

héros chrétien, le récit pathétique d'une époque si différente de la nôtre, et qui cependant y ramène par ses analogies comme par ses disparates. Il a voulu nous rappeler de quels moyens la Providence s'était tour à tour servie pour arrêter, retarder, amortir les progrès d'une puissance inquiétante alors pour la chrétienté, redoutée alors comme une ennemie, acceptée aujourd'hui comme un rempart. Dans ce tableau des vicissitudes humaines, des déplacements séculaires de la force et de la prépondérance des empires, dans ce dramatique épisode où interviennent les souvenirs des papes, des croisades, des combats et des épreuves de l'esprit chrétien, menacé par l'islamisme en attendant qu'il le fût par l'hérésie et la Révolution, — mais toujours glorieux, toujours vainqueur, — il a déployé toute la maturité, toute l'élévation d'un esprit sage, désormais dégagé, par l'expérience et l'étude, de ces préventions funestes qui ont si longtemps obscurci les points historiques les plus essentiels du moyen âge et des temps modernes. Dans son *Histoire de Joseph II*, M. Camille Paganel avait encore payé, çà et là, quelque tribut à ces idées, à ces illusions séduisantes. Ici, rien que la vérité et la justice. Avec quelle profonde et intelligente sympathie il nous a parlé des croisades! Quelle respectueuse tendresse pour ces vieux papes, délaissés par les peuples et par les rois, mais ne désespérant jamais de leur cause immortelle! Quel amour, quelle admiration pour ce Scanderbeg, pour ce rude chrétien qui, le vendredi, donnait du poisson à ses soldats, et se confessait avant la bataille! Quelle grandeur dans cette histoire! quelle émotion chez cet historien! Non, il n'y a pas lieu de médire d'une société et d'une littérature où se publient de pareils ouvrages, où de tels hommes se reposent, en écrivant de tels livres, des mécomptes de la vie publique.

LE CENTRE DROIT ET LE CENTRE GAUCHE DANS LA CRITIQUE.

MM. CARO[1] ET LOUIS RATISBONNE[2]

« La France est centre droit, » disait, il y a trente ans, un homme illustre ; et plût à Dieu que tous ceux de qui dépendaient alors les destinées du pays se fussent rapprochés dans ce centre commun et réparateur, au lieu de pousser aux extrêmes ! Aujourd'hui ces mots n'ont plus de sens, du moins en politique : trop de limites ont été dépassées, trop de prévisions déçues ! Mais il serait utile peut-être de les appliquer aux idées philosophiques, littéraires et morales, qui ne sont jamais étrangères, en France surtout, au mouvement de l'esprit public et aux variations de la vie sociale. Un centre droit, c'est-à-dire une tendance élevée et modérée, qui, sans passionner les ques-

[1] *Études morales sur le temps présent.*
[2] *Impressions littéraires.*

tions, les ramène sans cesse aux grandes vérités fondamentales; qui, sans attaquer les personnes, soit inflexible envers les doctrines; qui, enfin, sans repousser ni maudire toutes les conquêtes du monde moderne, en fixe sévèrement les bornes et n'en accepte que les conséquences légitimes : voilà le fond de résistance, et, pour ainsi dire, la caisse d'amortissement intellectuel que la génération nouvelle doit se hâter de fonder, si elle veut échapper au double malheur d'être abaissée par le positivisme ou ruinée par l'utopie. Nous qui sommes vieux, suspects sans doute d'exagération et de violence auprès des jeunes esprits, nous que d'amères injustices, des accusations irritantes, le spectacle de catastrophes imméritées, d'odieux mensonges triomphalement propagés, des vérités historiques impudemment foulées aux pieds, des leçons douloureuses toujours renouvelées et toujours perdues, ont jetés au delà de ce milieu salutaire dont nous apprécions les mérites, nous pouvons du moins y applaudir et l'indiquer du geste à ceux qui viennent après nous : heureux et facile enseignement, quand on peut joindre l'exemple au précepte, et choisir comme types de ce nouveau groupe, destiné à modérer nos colères, à relever nos lassitudes, à profiter de nos fautes, à rallier à soi les intelligences droites, des écrivains tels que M. Caro, des livres tels que ses *Études morales sur le temps présent!*

En regard de M. Caro et de son ouvrage, je place M. Louis Ratisbonne et ses *Impressions littéraires*, non pas précisément comme contraste, mais comme nuance, comme *centre gauche*, et pour montrer comment, avec un vrai talent, un style aimable, un goût délicat, on peut écrire un volume de critique et le remplir de jolies pages, sans unité, sans fixité de principes et de doctrines, sans un seul de ces fils conducteurs qui guident le lecteur à travers tant de sujets différents et suppléent à l'harmonie de l'en-

semble. MM. Caro et Louis Ratisbonne se sont rencontrés parfois sur le même terrain : tous deux ont parlé de Henri Heine; tous deux se sont occupés de cet immonde livre de l'*Amour*, de cette espèce de Voltaire revomi qu'on appelle Beyle ou Stendhal. Leurs jugements ne sont pas contraires : M. Ratisbonne n'approuve pas ce que blâme M. Caro et ne blâme pas ce qu'il approuve. Et pourtant quelle différence! Chez l'auteur des *Etudes morales*, tout remonte et se rattache au spiritualisme chrétien, à cette grande et lumineuse doctrine si admirablement française, si intimement liée à la littérature du dix-septième siècle ou plutôt à toutes les bonnes littératures, et qui seule aujourd'hui peut rasséréner les âmes, raffermir les consciences, créer à l'homme actif et pensant un idéal digne de lui, également éloigné des systèmes chimériques et des ivresses industrielles. Soit que M. Caro expose le roman philosophique de M. Jean Reynaud, les rêveries humanitaires de la religion positiviste, l'irréligieuse échauffourée de M. Lanfrey, les essais de moralisation populaire de Williams Channing; soit qu'abordant corps à corps la littérature corruptrice, il attaque le sensualisme littéraire, démolisse l'usurpation posthume de Stendhal, ou, par le plus heureux des rapprochements, place sur la même ligne de fantaisie et de drôlerie l'ornithologie passionnelle de M. Toussenel et l'impiété railleuse de M. Heine, c'est à la clarté du spiritualisme qu'il interroge, fouille, illumine tous ces recoins, toutes ces cachettes des esprits faux et des talents malsains, où il suffit d'introduire un peu de jour pour en montrer le vide et le néant : c'est par d'énergiques bouffées de cet air vivifiant et pur qu'il dissipe les obscurités et assainit les miasmes. Antée retrouvait ses forces en touchant à la terre; notre jeune et éloquent auteur maintient les siennes en regardant le ciel. Chez M. Ratisbonne, le

sentiment spiritualiste et moral n'est pas absent; mais qu'il est timide! comme il a peur de se faire trop voir et de tenir trop de place! C'est à peine s'il se laisse deviner, et encore se déguise-t-il presque constamment sous une question de bienséance, de distinction et de goût. Ne craignez pas qu'il flétrisse d'une façon trop rude ou trop absolue une muse libertine, une bouffonnerie sacrilége, une impure fanfaronnade de libertinage ou d'athéisme. Non: si le goût est sauf, si le talent est hors de cause, si la muse est populaire et acceptée par les complaisances mondaines, il s'unira au chœur triomphal et glissera sur tout le reste. Si, au contraire, la décence est violée, si le blasphème est trop manifeste, si un matérialisme brutal gâte les délicatesses et les joies de l'amour, et si, après tout, la poésie et l'art gagnent peu à ces licences, alors les réserves seront plus formelles, la critique plus vive; mais elle ne sera jamais que la critique, le blâme poli d'un scandale inutile ou nuisible au succès littéraire, jamais le cri du cœur, la vibration d'une âme indignée, la grande voix de la conscience humaine outragée dans ses plus intimes, ses plus vivaces profondeurs. C'est que M. Louis Ratisbonne appartient à cette fraction, si ingénieuse d'ailleurs et si distinguée, de la littérature moderne, qui, aussi sévère que nous contre les résultats suprêmes des mauvaises doctrines, s'obstine à rester indulgente envers leurs prémisses, et se croirait humiliée si ses expériences et ses douleurs lui apparaissaient avec le caractère d'une leçon. Chose singulière! on accuse parfois les honnêtes gens d'être très-braves dans les moments de calme, et de se cacher aux heures de crise. Les honnêtes écrivains dont je parle font tout le contraire. Très-courageux, très-accentués dans les jours de péril et d'angoisse, très-empressés alors à courir sur la brèche, à ferrailler contre les monstruosités qu'ils dé-

testent, et que renfermaient en germe les hardiesses qu'ils ont caressées, ils reviennent, dès que l'orage est apaisé, à leurs accommodements et à leurs optimismes; et comme ils sont très-spirituels, comme il est très-difficile d'avoir beaucoup d'esprit sans un peu de contentement de soi-même, ils se persuadent volontiers que leur supériorité intellectuelle est la meilleure des défenses ; qu'en dehors de leur brillante pléiade il n'y a, pour le bien, comme pour le mal, qu'exagération, intolérance et fanatisme, et que leur bon sens habile, relevé de toutes les grâces du style et de l'atticisme, peut traiter de puissance à puissance avec les vérités religieuses et morales, acceptant ceci, rejetant cela, marchandant avec ce qui n'admet ni transaction ni réticence, évitant de trop s'avancer à droite, et surtout ne permettant pas qu'on les trouble dans leurs quiétudes et leurs satisfactions littéraires. J'admire ces hommes d'élite, mais je les comprends peu ; moins que je ne comprends M. Lanfrey et ses fureurs juvéniles, M. Michelet et ses haines maniaques, M. Proudhon et ses démolitions radicales: je les comprends peu, et je m'attriste en songeant à tout le bien qu'ils pourraient faire pendant ces intervalles qui séparent nos catastrophes — et qui les expliquent.

Et voyez comme, au point de vue même le plus profane, celui de la valeur littéraire et du succès, cette absence ou cette sourdine de principes bien nets et bien arrêtés a plus d'inconvénients que d'avantages ! On a reproché à nos petits livres, — non sans quelque raison, — de n'être que des recueils d'articles découpés dans des revues ou des journaux, recousus tant bien que mal, et manquant de ce qui est la première condition d'un livre: l'unité, l'ensemble, l'*homogénéité* de plan et d'exécution. Eh bien ! jamais ce défaut ne nous a plus frappé

que dans le volume de M. Ratisbonne. On y lit un article sur M. Béranger à côté d'un article sur Homère ; dix pages sur le *Tableau de Paris*, tout près de huit pages sur Donoso Cortès. Pour que cette extrême variété ne ressemblât pas trop à du bariolage, il eût fallu ou que chaque étude fût plus développée et arrêtât suffisamment le lecteur, ou que ces divers ordres d'idées fussent unis entre eux par une pensée commune et offrissent à l'esprit une sorte de point de repère, remplaçant l'unité de sujets par l'unité de doctrines. Loin de là, M. Ratisbonne n'a rien fait pour éviter qu'on l'accusât d'incohérence ; et comme un malheur n'arrive jamais seul, il a aussi encouru le reproche de légèreté. On peut ne pas partager les opinions du marquis de Valdegamas, ne pas s'associer aux anathèmes soulevés par les erreurs et les fautes de la philosophie : mais, de bonne foi, est-ce assez d'une demi-feuille pour réduire en poudre l'argumentation puissante de ce grand orateur, de ce grand publiciste dont l'Europe catholique a salué le génie, et d'une autre demi-feuille pour établir victorieusement l'avenir de la philosophie française au dix-neuvième siècle ? M. Ratisbonne a décidément trop pris au sérieux le précepte de Voltaire : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » Si ce conseil a du bon, il n'est pas moins sage de proportionner le déploiement de ses forces à la gravité de ses sujets et à l'importance de ses adversaires. Mais, à notre tour, n'appuyons pas trop ; relisons quelques fines esquisses où le crayon a couru avec grâce, et rappelons tout bas à l'habile traducteur de Dante, que, quand on a aimé Françoise et Béatrice, il n'est pas permis de trop s'attarder avec Frétillon et Lisette.

En revenant à M. Caro, il me semble que mon horizon se relève et s'agrandit. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera d'avoir fait un livre avec des articles ; grâce à cette pensée

puissante, à ce culte du spiritualisme qui le soutient et le guide dans sa marche à travers les aventures de l'esprit contemporain, chacun de ces articles primitifs devient ou plutôt redevient sans effort le chapitre d'un même livre; s'expliquant par ce qui le précède, se complétant par ce qui le suit. Non pas que l'ensemble soit monotone : à Dieu ne plaise! Parler, dans une série d'études, de M. Auguste Comte et de M. Jéan Reynaud, de M. Lanfrey et de Stendhal, de Channing et de M. Henri Heine, du grand Être et de M. Toussenel, s'appliquer tour à tour à surprendre sous leurs voiles ou dans leur fange le matérialisme, l'athéisme, le scepticisme, tantôt cyniques et fanfarons, tantôt lyriques et fantasques, tantôt spécieux et romanesques, tantôt passionnés et furibonds, tantôt ridicules et grotesques, c'était s'obliger à varier, en cent façons, à chaque nouvel antagoniste, ses moyens d'attaque et de défense. Rien ne ressemble moins à son exposition du système de M. Comte que sa discussion sur *Terre et Ciel;* à sa vigoureuse sortie contre le sensualisme en littérature que son ironie charmante touchant la *Formule du Gerfaut;* à sa victorieuse polémique contre M. Lanfrey que ses dissections impitoyables des squelettes glacés de *Rouge et Noir* et de la *Chartreuse de Parme :* et sur tout cela, comme pour fondre en masses lumineuses ces aspects différents, un rayon de philosophie, j'allais dire de poésie platonicienne et chrétienne, montant de Sunium et de l'Acropole vers les cimes du Calvaire et baignant de ses splendeurs limpides ces pâles fantômes créés par l'orgueil de l'esprit au profit de la matière : un style souple, élégant, coloré, sympathique, trouvant dans la force et dans la droiture des idées de quoi se renouveler sans cesse, rendre attrayantes les questions les plus arides, et battre ses adversaires avec leurs propres armes; la gravité quand

ils sont graves; la moquerie quand ils sont drôles; l'éclat, quand ils sont brillants. Riche et heureuse nature où la sagesse n'exclut pas le charme, où l'imagination achève ce que la raison commence, où la séve, dans ses ardeurs fécondes, se fait moitié chêne et moitié fleur!

Le livre se divise naturellement en deux parts : l'étude philosophique, l'étude littéraire. C'est par la philosophie, on le sait, que M. Caro est arrivé à la littérature; excellent point de départ qui, depuis Descartes jusqu'à M. Cousin, n'a pas trop porté malheur à nos écrivains! Il y a, dans l'observation attentive, dans l'analyse patiente des grands problèmes de l'âme et de la conscience humaines, quand on y apporte un cœur droit et une intelligence ennemie des obscurités, un je ne sais quoi qui élève, épure et assouplit le style, l'habitue à être difficile envers lui-même, à ne pas se contenter des *à peu près*, à ne pas se payer de métaphores et d'images, et qui, s'appliquant plus tard à des sujets plus accessibles, n'a besoin que de s'y teindre de nuances un peu plus vives pour trouver la vraie langue, celle où le sentiment et l'idée ne sont jamais asservis par le mot et la phrase. Trempé à ces sources fortifiantes, — hélas! quand elles ne sont pas mortelles, — l'esprit s'accoutume à prendre en horreur l'*art pour l'art*, la ciselure inutile, tout le clinquant de l'ornementation moderne; il comprend, il accepte cette belle doctrine de M. Cousin, mettant au premier rang, en littérature, les choses écrites sans préoccupation d'écrivain. Puis, retournant aux sujets qui lui sont familiers, il s'arme, contre les pensées mêmes, contre les conceptions bizarres, les systèmes mensongers, les rêveries formulées en dogmes, de cette lumière qu'il a portée au milieu des fouillis et des arabesques du style, de cette haine intelligente que lui inspire le faux dans ses manifestations diverses, dans le

fond comme dans la forme. Malheur alors, devant ce nouvel athlète, à ces raisonnements boiteux qui se hissent sur des échasses pour cacher leur infirmité, à ces dialectiques poussives qui appellent le lyrisme au secours de leurs poumons essoufflés, à ces méthodes hypocrites qui ne glorifient l'idée qu'au bénéfice des sens! Il sait le fort et le faible, il pénètre, il perce à jour tous ces subterfuges des philosophies mauvaises; il inscrit le *Je te connais, beau masque!* sur le front de tous ces dieux qui sacrifient à l'âme sous le péristyle, et à la chair dans le sanctuaire. Là où nous ne discutons que les surfaces, où nous ne jugeons et ne condamnons le sophisme et l'erreur que d'après notre instinct, nos croyances et ce grain de bon sens accordé aux simples mortels pour les consoler de n'être pas philosophes, il approfondit tout, précise tout, démolit par le détail et par la base ces fragiles échafaudages, dissipe, jusqu'au dernier atome, ces orgueilleuses chimères, et prouve, dans leur langue, aux rêveurs ou aux menteurs qu'ils ont rêvé ou qu'ils ont menti.

Telle est la situation prise par M. Caro, et j'en connais peu de meilleures. J'y insiste un moment, afin de bien marquer les différents postes choisis par les gens assez arriérés pour ne pas croire que la *Formule du Gerfaut*, la métempsycose druidique, la morale des *Bijoux indiscrets* et de la *Pucelle*, et l'ensemble continu des êtres convergents, soient le dernier mot de l'humaine sagesse. La foi du charbonnier, et, par là-dessus, un grand talent, voilà quel est à mes yeux, dans un temps comme le nôtre, l'idéal du défenseur de la vérité. Mais celui-là n'aura forcément qu'un auditoire restreint, et rencontrera sous ses pas des méfiances, des haines, des invectives, des colères, glorieuses pour lui, fâcheuses peut-être au point de vue d'une persuasion plus générale. Aux indifférents, aux

tièdes, aux hommes de mauvaise foi ou de faible volonté, il restera toujours la ressource de dire que, pour penser comme lui, il faut se placer au point de vue unique et absolu où il se place, que la querelle n'est pas d'hier, que c'est l'éternelle lutte entre la foi et la raison, l'immobilité du vieux dogme et l'avénement de l'esprit nouveau, la traduction servile des textes et la libre interprétation des symboles. M. Caro, engageant le combat, en modifie les termes, en déplace le terrain. Universitaire, il ne renie pas l'Université; philosophe, il ne maudit pas la philosophie. Seulement, il dit à ses adversaires : Vous prétendez revendiquer les droits de la philosophie contre la religion, de la raison contre la foi, de l'humanité contre l'Église. La question ainsi posée n'est, entre vos mains, que déception et mensonge. Ce n'est pas au nom de l'Église, de la religion et de la foi, mais au nom de la philosophie, de la raison et de l'humanité, que je vous demande compte de vos dissolvantes doctrines. L'humanité, dites-vous! la raison, la philosophie, vous les glorifiez, vous les replacez sur leur trône! — Je vous dis, moi, que vous les dégradez, que vous les outragez, que vous les mettez à néant, vous, jeune révolutionnaire, qui, avec vos grands airs de nouveauté et de jeunesse, ranimez dans son froid sépulcre le scepticisme d'Helvétius et l'athéisme de Lamettrie; vous, vieux rêveur, dont l'Évangile en partie double amalgame un matérialisme sournois avec un mysticisme grotesque; vous, esprit chimérique qui, sous prétexte de régénérer le christianisme, l'immolez sur l'autel de Teutatès, coupez avec la faucille de Velléda la grande tradition chrétienne, et lancez mon âme à travers les étoiles et les siècles, sauf à la perdre au milieu de cette poussière d'astres et d'années; vous tous enfin qui, sous des drapeaux et avec des mots d'ordre différents, accomplissez au fond la même tâche :

la déchéance de l'homme par l'orgueil et par la chair, par le double enivrement de sa nature intelligente et de sa nature sensuelle; l'abaissement, la négation de l'âme humaine, de la conscience, de toutes les facultés morales qui, ne pouvant se soutenir dans vos sphères impossibles, n'ayant plus ni le lest de la foi, ni le lest de la raison, retomberont fatalement dans les bas-fonds du sensualisme et de la matière, où les attendent, pour achever de les avilir, le cynisme railleur, le caprice effronté, le sarcasme libertin, la réhabilitation du vice, la peinture complaisante de toutes les corruptions sociales, le répertoire, en un mot, des mauvaises littératures, symptôme et châtiment des dégradations volontaires de l'intelligence; puis, tout au bout, comme le vaudeville après le drame, comme la petite pièce après la grande, les excentriques, les farceurs, les *humoristes* de l'école humanitaire, dansant sur la corde roide du paradoxe, et invitant le public désabusé à se divertir de leurs formules comme les vieilles filles s'amusent avec leurs caniches et leurs canaris. Tel est le plan du beau livre de M. Caro. Ce qu'il y a mis de verve, d'éloquence, de logique, d'ardeur persuasive, de haute et saine raison, de vue supérieure et pénétrante, de talent d'exposition et d'analyse, de grand et beau style s'enroulant autour de l'idée comme une souple draperie autour d'une statue grecque, j'essayerai vainement de vous le dire. Quiconque n'a pas perdu le goût des nobles pensées exprimées dans un noble langage, lira ce livre, et trouvera que mes éloges sont au-dessous de la réalité.

Réjouissons-nous de ce succès, non-seulement parce qu'il honore des doctrines qui nous sont chères et un homme digne de toutes les sympathies, mais encore parce qu'en nous y associant de tout cœur, nous repousserons une accusation injuste. Si les témérités ou les complai-

sances de nos *libres penseurs* ont eu une large part dans nos malheurs et nos périls; si, remontant des effets aux causes, nous avons signalé cette première phase du mal, préludant, dans les idées et les livres, à ses conséquences accablantes, il ne s'ensuit pas que nous déclarions la guerre à l'art de penser et d'écrire, aux joies de l'imagination, aux élégances de l'esprit. Ce serait du vandalisme, et le vandalisme n'est pas chez nous; il est chez ceux que déchaînent, à certaines heures, ces passions, ces sophismes, ces révoltes de l'intelligence et du cœur, ces friandises de sensualité, de libertinage ou d'orgueil, tolérées, protégées, encouragées par la frivolité mondaine ou l'infatuation littéraire. Qu'au milieu de nos déceptions, de nos lassitudes, apparaisse, même sous une bannière un peu différente de la nôtre, un beau talent, un bel ouvrage, nous le saluons avec bonheur, et nous sommes fier du triomphe de cet allié. M. Caro n'a pas été, n'a pas voulu être théologien; il ne s'est pas fait, dans cette polémique, l'interprète de l'Église et de l'orthodoxie. Il sait qu'elles ont d'autres défenseurs, dévoués, fervents, éloquents, illustres; il leur abandonne leur part, et il se borne à la sienne. Philosophe spiritualiste, il relève le gant jeté par les déificateurs de la matière, de quelque nom qu'ils se décorent, et le spiritualisme lui suffit pour les écraser. Il ne va pas plus loin, mais il n'engage rien, et laisse dans son intégrité sacrée ce domaine immortel où il ne croit pas devoir entrer. La philosophie spiritualiste le conduit jusqu'à ces vérités saintes dont elle est, pour ainsi dire, la généreuse avant-garde. Là il s'arrête, et leur livre ce flambeau qui lui a servi à dissiper les erreurs humaines, qui leur sert à illuminer les hauteurs célestes.

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Dans ces limites, la philosophie n'a rien qui puisse effrayer les consciences les plus ombrageuses; et si les grands docteurs catholiques du dix-septième siècle pouvaient nous donner aujourd'hui du fond de leur tombe un dernier conseil, ce ne serait pas l'école de Platon, de Descartes ou de Malebranche qu'ils redouteraient pour nous.

M. GUILLAUME GUIZOT[1]

Le début littéraire du fils d'un homme illustre a toujours quelque chose d'un peu inquiétant; on éprouve à son sujet deux sortes de crainte: d'abord, que la gloire paternelle ait donné le change au jeune débutant et lui ait fait prendre pour une aptitude ou une vocation personnelle ce qui pourrait n'être qu'une émulation filiale, inspirée par un admirable exemple; ensuite, qu'une éducation trop forte, trop brillante, trop chauffée à toute vapeur, ait amené une de ces floraisons hâtives qui compromettent les moissons prochaines. Eh bien! ce qui m'étonne, me charme et me rassure dans le *Ménandre* de M. Guillaume Guizot, dans ce livre écrit par un homme si jeune, héritier d'un si grand nom, ce n'est pas la variété des connaissances, l'éclat d'un style déjà formé, la justesse et la profondeur des traits d'observation morale,

[1] *Ménandre.*

la richesse et la multiplicité des citations, la surabondance des matérieux amassés pour bâtir son premier édifice : tout cela, dans le milieu où a grandi M. Guillaume Guizot, pouvait s'acquérir à l'aide d'un esprit studieux, d'un travail patient, d'un regard attentif et d'une oreille fine. Non ; ce que j'aime à signaler tout d'abord comme un des traits distinctifs de cet ouvrage, c'est qu'il est très-individuel malgré le nom qui le signe, et très-jeune malgré la science dont il est plein ; c'est qu'après avoir lu cette restauration érudite d'une œuvre et d'une époque, cette interprétation ingénieuse de ce que nous savons de la société grecque par ce qui nous reste de la comédie de Ménandre, et de ce qui nous reste de cette comédie par ce que nous savons de cette société, on se figure très-bien que l'auteur ait pu garder toute la fraîcheur, toute la vivacité, toute la jeunesse de ses vingt ans, qu'il n'y ait chez lui rien de hâté ni d'imité, mais seulement l'expansion charmante d'une intelligence heureuse de savoir pour pouvoir dire, comme les bons riches sont heureux de posséder pour pouvoir donner. « Écrivain précoce et aussitôt connu, nous dit M. Guillaume Guizot en parlant de Ménandre, il avait déjà besoin de se défendre quand ceux de son âge en étaient encore aux préparations silencieuses et cachées, ou ne rencontraient du moins qu'indulgence et encouragement. Avant même qu'il eût franchi cette période de la vie où les jeunes gens ne font qu'apprendre, il passait déjà pour un homme d'un grand savoir, ce qui avait soulevé contre lui beaucoup de jalousie parmi ses concitoyens. » — A part la jalousie des concitoyens et la nécessité de se défendre, que M. Guillaume Guizot ne connaît pas encore, et qui d'ailleurs — une voix chérie peut le lui dire — ne font qu'affermir et illustrer les beaux génies et les nobles âmes, ne pourrait-on pas lui appliquer

à lui-même ce qu'il dit là de son héros? Oui, un écrivain précoce et aussitôt connu, passant déjà, et à juste titre, pour un homme d'un grand savoir à l'âge où nous commencions à étudier le *Droit romain*, et, avec cela, une nature aimable, avenante, aisément amusée, un disciple de Platon jouant sous les platanes après la leçon finie, le contraire d'un savant en *us* avec tous les us d'un savant, voilà l'auteur de *Ménandre* tel que je me l'imagine en présence de son livre et de son acte de naissance.

L'Académie française, on le sait, avait mis au concours cette étude historique et littéraire sur la comédie de Ménandre, et le prix avait été partagé entre un écolier et un doyen, entre M. Guillaume Guizot, à peine sorti des bancs du collége, et M. Benoît, de la Faculté des lettres de Nancy. Le sujet était bien choisi : nous comprenons qu'il ait tenté l'Académie et souri à M. Guillaume Guizot. Il sollicite à la fois l'érudition et la conjecture, l'imagination et la mémoire ; alliance moins rare qu'on ne le suppose, car il n'y a pas d'érudition possible sans beaucoup d'imagination ! Un poëte grec, de mille ans moins ancien qu'Homère, dominant la dernière phase de la comédie grecque, voisin déjà ou du moins précurseur de cette comédie moderne qui, dans sa plus complète expression, s'appellera Molière, cité, avec un concert d'éloges, par les maîtres de la critique et même par les Pères de l'Église, par Plutarque, Quintilien et saint Jérôme, disparaît, non pas dans le grande cataclysme de l'invasion barbare, non pas sous la torche incendiaire de ce calife illettré qui aurait tant à faire aujourd'hui, mais à la fin de la triste dynastie des empereurs byzantins, dans l'obscur *auto-da-fé* de quelque patriarche inconnu; — et cela à l'avant-veille de Guttenberg, peu de temps avant cette invention merveilleuse qui a propagé tant de sottises, et qui eût pour jamais sauvé du

naufrage la muse charmante du *Flatteur* et du *Fils supposé*. Ce poëte, c'est Ménandre : des cent cinq comédies qu'il a écrites, que reste-t-il ? des fragments épars, pas même des fragments, la poussière d'un marbre brisé, comme a si bien dit M. Villemain ; les passages cités par ses panégyristes et ses détracteurs à l'appui de leurs louanges ou de leurs censures ; ici une moitié de scène ; là un morceau de dialogue ; ailleurs une pensée, un distique, un vers, un hémistiche. Un nom et quelques lignes perdues dans des milliers de volumes qu'il faut lire pour retrouver ces miettes d'or ! Jamais la gloire humaine ne se révéla sous un aspect plus mélancolique à la fois et plus consolant ; jamais son néant et sa grandeur ne s'unirent dans un plus remarquable symbole. Ce n'est rien, ce nom, cette poussière qui survit à la destruction de tout le reste : et cependant, c'est encore assez pour traverser les âges, pour que, deux mille ans plus tard, dans une civilisation nouvelle, au milieu d'autres monuments, dans la patrie du plus incomparable des successeurs de Ménandre, ce nom ravive le souvenir d'une société et d'un art, et pour que le contemporain d'Alexandre porte bonheur au fils de l'historien de Cromwell !

On comprend maintenant ce que pouvait et ce que devait être cette étude. Il s'agissait moins d'expliquer Ménandre que de le reconstruire, moins de l'admirer que de le deviner ; il s'agissait surtout de refaire, à l'aide d'une induction attentive et pénétrante, le monde où il avait vécu, les mœurs qu'il avait décrites, la société qui l'avait inspiré et applaudi, le siècle ou plutôt le moment dont ses pièces portaient l'empreinte ; si bien que chacun pût dire à la suite de ces conjectures positives comme des trouvailles, et de ces recherches ingénieuses comme des hypothèses : L'époque de Ménandre étant donnée, voilà ce qu'a

dû être sa comédie ; étant donnée la comédie de Ménandre, voilà ce qu'a dû être son temps. M. Guillaume Guizot s'est bien acquitté de cette tâche. Il a démêlé tout le parti qu'un esprit nourri des meilleurs sucs de la littérature antique pouvait tirer d'un point de critique et d'histoire qui avait à la fois à s'éclairer de son voisinage et à y répandre la clarté. Il s'est souvenu que le vrai savant, comme le véritable avocat, n'était pas celui qui embrouillait ses causes, mais celui qui les simplifiait, et que, bien différent du génie allemand qui excelle à laisser inintelligible ce qu'il est le seul à comprendre, le génie français aime à rendre accessible à tous ce qu'il est le premier à pénétrer. Notre aimable auteur nous montre, au début de son ouvrage, la statue de Ménandre, telle qu'il l'a vue au Musée du Vatican ; statue au repos, qu'il détaille en artiste avant de l'interpréter en penseur, et qui, nous dit-il, nous représente, non plus, comme celles qui sont debout, le moment, la fin ou l'attente de l'action, mais, comme les statues assises, le calme attentif, la solitude studieuse, les graves entretiens, l'observation patiente, les sérieux travaux où l'esprit seul est en mouvement. Cette figure, si heureusement placée au péristyle d'un livre qu'elle semble ouvrir au lecteur, nous la retrouvons à chaque page ; seulement, elle n'est plus assise : M. Guillaume Guizot l'anime ; il la fait marcher et vivre, en lui rendant le sol qu'elle a foulé, la langue qu'elle a parlée, les personnages qu'elle a coudoyés, les rivaux qu'elle a combattus, le public qu'elle a charmé, l'air qu'elle a respiré. Le mouvement et la vie, en un sujet deux fois immobile et deux fois mort, puisque la seconde vie des poëtes c'est leur œuvre, et que l'œuvre n'existait plus ! Voilà ce qui recommande aux gens du monde, tout comme aux savants, le *Ménandre* de M. Guillaume Guizot.

Écrivant pour les gens du monde, et ayant peu d'espoir d'être embrassé pour l'amour du grec, je dois me borner à signaler, non pas ce que j'aurais l'air d'enseigner à propos de ce livre, mais ce que j'ai appris en le lisant. Pour les lecteurs superficiels, Ménandre était tout simplement l'émule d'Aristophane ; émule moins heureux, puisqu'il reste d'Aristophane à peu près deux volumes, et qu'on formerait à peu près trente pages de ce qui reste de Ménandre. C'est tout au plus si nous savions en outre, quand nous étions très-forts, que Ménandre avait été moins rude, moins personnel, moins agressif, moins fantasque qu'Aristophane ; qu'il s'était attaché à ramener la comédie à une observation plus philosophique que politique, plus générale qu'individuelle ; en un mot, qu'Aristophane avait été surtout un poëte satirique, et Ménandre un poëte comique. Rien de plus exact, à coup sûr, mais aussi rien de plus insuffisant. Entre Aristophane et Ménandre, il y a eu des mondes, il y a eu la transformation tout entière d'une civilisation, d'un gouvernement, d'une littérature et d'un théâtre : il y a eu Athènes passant de l'activité orageuse et féconde, de la prépondérance politique et guerrière, de la liberté énergique et absolue, qui marquèrent sa grande époque, à ce calme mêlé de désabusement et de lassitude, à cette situation adoucie, mais amoindrie, à cette liberté restreinte par l'influence et la suprématie macédoniennes, qui suivirent pour elle la guerre du Péloponèse, la bataille de Chéronée, les victoires de Philippe et les conquêtes d'Alexandre. De là trois phases distinctes dans la société et dans la comédie. La première, victorieuse, remuante, démocratique, avec tous les enthousiasmes et tous les emportements d'un peuple libre, d'un peuple souverain, gardien jaloux de sa liberté et de sa puissance comme un avare de ses trésors, contrôlant ses grands hommes, suspectant ses

penseurs, impitoyable envers tout ce qui menaçait l'intégrité de ses traditions et de ses croyances, et livrant en pâture à la comédie tous les incidents, tous les héros et toutes les scènes de cette vie publique, théâtre permanent de ses agitations, de ses caprices et de ses grandeurs. C'est à cette phase que répond la comédie ancienne, la comédie de la vie publique, celle d'Aristophane; comédie à laquelle on ne trouve d'équivalent ou d'analogue dans les temps modernes, qu'en la comparant à la presse, aux moments de ses plus triomphantes licences, à une presse gigantesque, fonctionnant devant une foule ardente, et en un grec qui bravait, lui aussi, l'honnêteté dans les mots. Puis vient la période mixte, transitoire, celle où les Athéniens, affaiblis par la guerre du Péloponèse, désabusés de leur liberté, inquiets de leur repos, gardant, comme les peuples déchus ou approchant de leur déchéance, l'orgueil de leur grandeur sans en maintenir la foi, ne ressentent plus ces passions, ces ardeurs, ces colères, ces méfiances, nécessaires pour comprendre la comédie politique et pour l'applaudir, et demandent qu'on leur présente d'autres images, d'autres sujets d'amusement et de malice. C'est l'époque de la comédie moyenne, celle d'Antiphane, d'Epicrate et d'Eubulus, la comédie, « non plus de la vie publique, mais de la vie en public, » placée à égale distance de l'*agora* et du foyer domestique, trop étrangère déjà aux grandes émotions nationales pour en chercher au théâtre le commentaire ou le reflet, trop extérieure encore pour que la vie privée s'y recueille et y offre au poëte comique ses personnages, ses sentiments et ses caractères. Cette distinction, développée par M. Guillaume Guizot dans des pages qu'on peut citer comme des modèles d'érudition attrayante, nous conduit à la troisième phase, celle de la comédie nouvelle, de la comédie de Ménandre.

La comédie moyenne, forcée de se borner à un monde qui n'était, pour ainsi dire, que la surface des deux grands milieux de la société humaine, n'avait eu à peindre que ce qui se passait au dehors, sous les yeux de tous, mais sans caractère patriotique ou populaire, les distractions sans conséquence d'un peuple habitué à sortir de chez soi et conservant, à défaut de vie publique, la flânerie politique. C'est avec l'avénement de la vie privée dans les mœurs athéniennes que se rencontre la comédie nouvelle, celle de Ménandre. La liberté était morte ou à peu près : la force et la gloire des armes avaient passé ailleurs, en Macédoine où, malgré Démosthènes, avaient fini par s'absorber le génie et la fortune de la Grèce. « Un gouvernement aristocratique, appuyé par une garnison macédonienne, nous dit M. Guillaume Guizot, avait remplacé dans Athènes le gouvernement de la démocratie. » Pourtant l'activité naturelle à l'esprit athénien accepta plutôt une transformation qu'une déchéance ; le citoyen se désistant, l'homme s'approfondit davantage. La civilisation, la prospérité, le progrès, se portèrent sur d'autres points ; la société se consola de ses mécomptes extérieurs en devenant plus intime, en se développant au dedans, dans la maison, dans la famille, et mieux encore dans ces phénomènes de l'âme qui forment la vie morale et le vrai domaine de la comédie. Telle fut l'époque, telle fut la comédie de Ménandre : je laisse encore parler M. Guillaume Guizot ; on ne se lasserait pas de cet enseignement si clair et si fécond : « Être des moralistes et peindre la vie privée, nous dit-il, étudier l'âme humaine en elle-même et dans l'intimité où elle se montre le plus librement et le plus à nu, telle fut l'originalité des poëtes de la comédie nouvelle. Qu'il nous suffise de le dire ici sans nous étendre davantage ; c'est d'ailleurs un genre de comédie qui n'a pas

besoin d'être expliqué pour être compris : il vit encore et se perpétue sur le théâtre moderne. Aristophane et Antiphane nous dépaysent : leur art dramatique n'est plus le nôtre ; leur verve, et cette curiosité qui fait les voyageurs, nous entraînent dans le monde étranger où ils vivent ; mais on n'y peut pénétrer qu'en se faisant leur concitoyen. Ménandre, au contraire, semble venir à nous de lui-même ; il nous appartient en quelque sorte ; nous l'abordons et pouvons causer avec lui plus familièrement, parce que son art est plus voisin de l'art français ; et, pour tout dire, si nous pouvions, comme Fénelon, ressusciter les morts illustres et les engager dans de longs entretiens où ils se jugent les uns les autres, si nous mettions en face Aristophane, Antiphane, Ménandre et Molière, nous chercherions à représenter, dans ce dialogue que nous supposons, les trois poëtes grecs reconnaissant avec un égal respect le génie de notre poëte ; mais Aristophane et Antiphane auraient besoin de se faire expliquer la société que peint Molière, et, de leurs propres comédies, de leur genre à eux, ils ne pourraient s'empêcher de regretter bien des choses : Ménandre entrerait tout de suite dans l'intelligence de la vie de Chrysale, d'Argan et d'Harpagon, et il ne trouverait qu'à admirer et à envier. »

J'ai choisi cette page entre cent autres non moins remarquables, d'abord parce qu'elle nous ouvre un aperçu sur l'ensemble du travail de M. Guillaume Guizot qui part de là pour retrouver tous les types de la comédie de Ménandre : — l'esclave, le pauvre, le parasite, le père de famille, le mari, la femme, la courtisane ; — ensuite parce qu'elle nous donne une idée de sa manière, de l'inspiration générale de son œuvre, de sa tendance à rapprocher son sujet de nous pour nous y intéresser davantage. La mauvaise érudition, celle qu'on pourrait appeler l'érudi-

tion vieille, ne néglige rien pour éloigner autant que possible les choses dont elle parle. Il lui semble toujours que, plus elle met de distance entre notre regard et l'objet de son étude, plus elle nous prouve qu'entre cet objet et nous il y a des abîmes de temps et d'espace, et pas un lien, pas un point de contact et d'analogie, plus aussi elle a eu de mérite à découvrir, à pénétrer et à faire sien ce qui ne peut être connu de personne ni comparé à rien. La jeune science, celle que M. Guillaume Guizot personnifie avec tant de grâce, n'a pas de ces pruderies ni de ces raffinements d'archaïsme. Ce qu'elle découvre et ce qu'elle sait ne lui paraît jamais mieux et plus utilement mis en lumière que lorsqu'elle nous l'a fait toucher de la main, quand elle nous l'a représenté, non pas comme un dépôt sacré et secret que quelques initiés se transmettent, mais comme un héritage que chaque génération peut monnayer à sa guise et faire valoir à son profit. Pour elle, l'homme est toujours l'homme, avec les mêmes passions et les mêmes mobiles; la société, sous des surfaces changeantes, cache la même somme de vertus et de vices, des caractères analogues déployés sous des influences semblables. Les différences même qui passent pour les plus radicales, pourraient bien, en y regardant de près, perdre un peu de leur importance : les civilisations passées et présentes amenant des résultats pareils, la comédie qu'elles font naître et qu'elles nourrissent, peut se ressembler aussi d'âge en âge, et entre celle d'il y a vingt-deux siècles et celle d'il y a deux cents ans, entre Ménandre et Molière il n'existe qu'une nuance de perfection et de génie. Ai-je besoin de faire ressortir tout ce que cette méthode a d'attrayant, de sympathique et d'*humain*, dans le sens du vers immortel de Térence? Mais elle a aussi son danger, et c'est là-dessus que j'adresserai à M. Guillaume Guizot la seule

objection générale qui puisse être soulevée à propos de son livre. Nous exagérons, je veux bien le croire, en supposant que le mariage et l'épouse n'étaient pas du tout chez les Grecs ce qu'ils sont devenus dans la société chrétienne; que la femme mariée, dans l'Athènes de Ménandre comme dans celle d'Aristophane, était réduite à une sorte d'ilotisme honoré, de réclusion intérieure, de partage inintelligent des travaux et des devoirs de la vie matérielle, et que le citoyen, l'artiste, l'homme d'esprit, le philosophe, allaient officiellement chercher ailleurs, chez les hétaïres ou courtisanes, les plaisirs de l'intelligence, de l'art, de la conversation élégante, spirituelle et raffinée. Je conviens que M. Guillaume Guizot, tout en ennoblissant un peu trop, selon moi, l'amour chez les anciens, tout en attribuant au mariage païen un charme, une dignité, une égalité morale qu'il n'avait pas, tout en amoindrissant le rôle de la courtisane au profit de la femme légitime, rappelle pourtant qu'il y a loin de là à l'amour chrétien, au mariage chrétien, à l'héroïne chrétienne, à cette régénération de toutes les sources du cœur que le christianisme a apportée aux hommes, et qui, passant de la religion dans la société et de la société dans l'art, a eu sa plus noble expression dans les tragédies de Corneille. Je le reconnais, et cependant je trouve qu'il n'en a pas dit assez, qu'il n'a pas assez marqué cette différence, que dis-je? cette révolution totale, la plus immense, la plus complète qui ait transformé, bouleversé et repétri le monde. Pour le lecteur inattentif, il semblerait presque que, la comédie de Ménandre étant purement et simplement la sœur aînée de celle de Molière, les mœurs que cette comédie a peintes, les institutions auxquelles ces mœurs se rattachaient, les personnages et les caractères qui en étaient l'explication vivante, n'ont eu qu'à mar-

cher avec les siècles, à suivre les variations extérieures de mode et de costume pour débarquer un beau matin en plein règne de Louis XIV, échanger le manteau de laine contre l'habit brodé et s'appeler Arnolphe ou Scapin au lieu de Struthias ou de Dave. Cette erreur d'optique, que M. Guillaume Guizot n'a pas partagée, mais que quelques-uns de ses chapitres favorisent, date de loin, et il faudrait, pour en bien déterminer les causes, toute une digression qui ne serait pas comique, et qui, par conséquent, nous mènerait loin de Ménandre. Si j'osais, voici comment j'essayerais de la résumer en quelques lignes : La civilisation des Grecs, qui a produit des merveilles d'élégance, nous donne le change sur leurs institutions et leurs mœurs, qui n'étaient que la traduction terrestre de leur mythologie, c'est-à-dire le libertinage et la licence organisés et consacrés. D'autre part, la rudesse et l'obscurité du moyen âge, qui n'était que la barbarie domptée peu à peu et assouplie par le christianisme. nous donne le change sur la pureté, l'élévation, la délicatesse des lois morales inaugurées par le christianisme. En Grèce, pour tout dire, la beauté de la forme nous trompe sur la grossièreté du fond; au moyen âge, la beauté du fond disparaît sous la grossièreté de la forme. Plus tard, quand le moyen âge se civilise, quand il s'apprête à tirer de lui-même sa poésie, son art, sa littérature, sa politesse, son élégance, le paganisme est là, qui lui revient par l'émigration byzantine, par les prodiges de l'imprimerie, par les travaux des couvents, par les recherches et les préférences des lettrés. Il nous apporte ses trésors, ses modèles, ses chefs-d'œuvre : si bien que le malentendu et la méprise se continuent sous un aspect nouveau, que le moyen âge chrétien, qui a abouti à cette renaissance néo-païenne, reste chargé à nos yeux de sa barbarie, de ses ténèbres primitives, comme

d'un mal inhérent à sa nature, et que ce paganisme rajeuni dont la restauration se rencontre avec notre retour aux plaisirs délicats, en a les honneurs, et demeure, pour bien des gens, le dépositaire attitré de toute culture intellectuelle et littéraire. Il usurpe, en un mot, sur la civilisation chrétienne ce que celle-ci allait conquérir et posséder par la seule force des choses, par la seule marche du temps. Voilà qui explique comment, à toutes les époques et sans y entendre malice, il y a eu des hommes, chrétiens par l'âme et par le cœur, païens par l'intelligence et par le goût; comment, en rapprochant de notre temps un épisode de la société et de la comédie grecques, on peut être à son insu dupe de cette illusion d'optique et de ce mirage, et comment il peut arriver, non pas qu'on méconnaisse, mais qu'on néglige de mesurer avec assez d'insistance et d'ampleur ces distances profondes, ces océans sans bornes, ces immensités qui séparent le monde du polythéisme du monde de l'Évangile. Je ne dirai pas que M. Guillaume Guizot a été un peu trop païen en nous parlant de Ménandre, mais plutôt qu'il l'a fait un peu trop chrétien pour nous le faire mieux comprendre et aimer davantage.

Ce sera là ma seule critique, et le défaut que je signale tient bien plus à notre éducation et à l'air classique que nous respirons tous, qu'au penchant ou à l'erreur volontaire de ce jeune et charmant esprit. En revanche et pour être juste, combien ne faudrait-il pas rappeler de traits piquants, de pensées fines, de vives images, d'heureux rapprochements auxquels des juges plus compétents que nous ont déjà rendu hommage? Au risque de déplaire à M. Guillaume Guizot et de manquer de respect à l'antiquité, à Ménandre et à son biographe, j'ai bien envie de dire que ce livre est aussi amusant qu'instructif, qu'il était im-

possible de rendre la science plus aimable, plus facile et plus familière. Tel qu'il est, avec sa richesse acquise et ses agréments naturels, ce *Ménandre*, fût-il signé d'un nom obscur, et sans aucune présomption de progrès, d'étude et de travail ultérieurs, serait plus qu'une promesse et plus qu'une espérance. Que ne doit-on pas attendre d'un auteur de vingt ans, qui commence avec un tel succès sous de tels auspices, et qui, sans vouloir sortir encore du rang des disciples, sait, pense et écrit comme les maîtres?

M. CORNELIS DE WITT[1]

Je ne veux pas séparer, dans la série de mes rapides esquisses, ces deux œuvres fraternelles, *Ménandre* et *Washington*, si différentes par le sujet, mais unies par de si précieuses affinités. Je pourrais même remarquer, si j'avais le goût du paradoxe, que, malgré toutes leurs différences de héros et d'époque, de mœurs et de costume, ces deux livres se ressemblent au moins en un point : que, pour nous, Français de 1856, les vertus du patriote américain, comme les comédies du poëte grec, ne sont plus guère connues que par leur titre, et que, pour retrouver le sentiment qui inspira Washington comme pour reconstruire la société que peignit Ménandre, il faudra bientôt avoir recours à l'induction conjecturale et à l'étude archéologique. Mais, sans me perdre dans ces subtilités ou dans ces malices, j'aime mieux dire que la vraie ressem-

[1] *Washington.*

blance du *Ménandre* de M. Guillaume Guizot et du *Washington* de M. Cornélis de Witt, c'est leur parenté; c'est d'être nés le même jour, sous le même toit, encouragés par le même exemple et protégés par le même nom. Pour le *Washington*, la filiation est plus évidente encore : la notice historique de M. Guizot, placée en tête du volume, est là pour nous rappeler, si nous étions tentés de l'oublier, quel a été le point de départ de M. de Witt, à quelle source il a puisé, quelle magistrale esquisse il a voulu continuer et compléter. De l'aveu même des plus indifférents, l'*Étude sur Washington* de M. Guizot est une des plus grandes choses qu'il ait écrites, et on se souvient de l'immense sensation qu'elle produisit quand elle parut pour la première fois. Elle précédait alors la traduction de la *Vie de Washington* et de sa *Correspondance* (*Washington's Writings*), publiés par M. Sparks. Aujourd'hui, elle sert naturellement de préface et d'introductrice à l'ouvrage original de M. de Witt. Seize ans se sont écoulés entre les deux publications. Que de sujets de réflexions et de tristesse dans le seul rapprochement de ces deux dates! En 1839, lorsque M. Guizot esquissait à grands traits cette noble figure de Washington, lorsqu'il nous parlait de ce beau et salutaire spectacle, « un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et assurant son triomphe, » lorsqu'il racontait avec une sorte de généreuse envie, mêlée d'espoir et de confiance, les travaux, les luttes, les angoisses, les découragements passagers et le succès final de son héros, on sentait dans son récit comme une vibration lointaine des enthousiasmes qui avaient aidé Washington dans son œuvre patriotique. Sans doute, l'homme d'État aux prises avec les difficultés et les orages de la vie politique dans les pays libres, ne dissimulait ni les douloureuses épreuves par où avait passé le fondateur de la li-

berté américaine, ni celles auxquelles doit s'attendre tout pouvoir placé en présence de la démocratie et se donnant pour tâche de la dompter sans l'anéantir ou de la fléchir sans la flatter. En nous faisant remarquer l'éloignement des hommes les plus éminents pour le maniement des affaires dans les sociétés démocratiques, en nous rappelant que Washington, Jefferson, Madison, avaient ardemment aspiré à la retraite, M. Guizot ajoutait, non sans un retour instinctif et peut-être un pressentiment mélancolique : « Comme si, dans cet état social, la tâche du gouvernement était trop dure pour les hommes capables d'en mesurer l'étendue et qui veulent s'en acquitter dignement. » — Et pourtant, dans ces magnifiques pages où les beaux horizons virginiens s'assombrissaient parfois des nuages de notre ciel, il y avait, avec le sentiment de l'obstacle et du péril, du mécompte possible et de la lassitude probable, un sentiment contenu de satisfaction intérieure et de virile espérance. L'auteur ne s'abusait pas sur le mal, mais il croyait au bien, à l'autorité, au triomphe des grandes idées, des hautes intelligences et des nobles cœurs. Pour lui, l'exemple de Washington s'élevait dans l'histoire, non pas comme un reproche ou un contraste, mais plutôt comme une leçon féconde, comme une preuve permanente de ce qu'un homme doit endurer et de ce qu'il peut faire pour le bonheur et la liberté de son pays. C'était là justement l'*à-propos* de l'Étude historique de M. Guizot : un mélange d'encouragement et d'enseignement, offert, sous un régime libéral, dans un moment transitoire, à une société qui a de la peine à se fonder, mais qui peut y parvenir, à un peuple dont on n'est pas sûr, mais dont on ne désespère pas. Quel est aujourd'hui l'*à-propos* du livre de M. Cornélis de Witt? S'il est facile de le deviner, il n'est pas inutile de le dire.

Des juges éminents l'ont remercié et loué d'avoir écrit et publié cette histoire de Washington à une époque où bien des esprits se découragent et sont portés à traiter de chimères les généreux élans du patriotisme. Nous aussi, nous aimons à constater l'opportunité de son ouvrage, mais à un point de vue un peu différent. Ce qui fait à nos yeux son originalité et son mérite, c'est qu'il dégage Washington de toute solidarité comme de toute ressemblance avec d'autres héros révolutionnaires ou républicains qui semblaient ennoblis par son voisinage : en retraçant avec justesse et grandeur ce caractère simple, grave et ferme, il fait servir chacune de ses vertus à nous expliquer à la fois son succès et nos revers ; en nous redisant toutes les qualités qu'il a possédées, il nous rappelle toutes celles qui nous ont manqué ; il nous démontre enfin que, si la démocratie hérite, sauf à la gâter, de l'œuvre de Washington, elle a failli, en y participant, la rendre impossible. En un mot, le travail de M. Guizot s'adressait à un avenir ; le livre de M. de Witt s'adresse à un passé. Voilà pourquoi, — chose singulière et pourtant logique! — l'œuvre de l'homme mûr paraît plus jeune que celle du jeune écrivain.

Je ne connais rien, pour ma part, de plus beau, de plus pur, de plus légitime, de plus poétique, que la révolution américaine. Cette résistance sérieuse et calme à des mesures vexatoires ou oppressives, ces nationalités d'origine et de physionomie si contraires puisant tout à coup une sorte d'unité dans le sentiment de leurs droits méconnus, de leur dignité froissée, de leur force naissante, et apprenant, dans la lutte, à ne former qu'un seul peuple de dix peuples différents ; ces planteurs de Virginie devenant, à la rude école de la nécessité et de la guerre, des généraux, des négociateurs, des financiers et des politiques ; ces paysages, ces solitudes, ces forêts immenses, ces grands

fleuves, toutes ces riches avances de la nature à l'homme, tour à tour appelées à son aide ou vaincues par son industrie et associant leurs splendeurs à cet énergique développement de la volonté humaine, tout cela compose un tableau admirable, la légende d'un siècle positif, digne d'être opposée aux légendes des siècles religieux ou chevaleresques. Comment se fait-il donc qu'un grain de rancune se mêle pour nous à l'admiration que ce souvenir réveille, qu'une ombre jalouse ou chagrine s'étende, en dépit de nous-mêmes, sur cette page éclatante des plus limpides clartés du génie moderne? C'est que cette révolution nous fait songer à une autre qui fut sa collatérale et son héritière; c'est que ses triomphes encouragèrent, de ce côté de l'Atlantique, des vœux moins légitimes et des espérances plus coupables; c'est que la Convention de Philadelphie servit, sinon de modèle, au moins de précédent à une autre Convention dont le nom est resté synonyme de tout ce que la perversité des passions peut substituer à la fermeté des principes; c'est que ces gentilshommes français, ces grands seigneurs de Versailles et de Trianon, si brillants, si généreux, si héroïques quand ils apportaient à l'Amérique le secours de leur épée et l'alliance de la première des monarchies européennes, en rapportèrent ces idées chimériques et décevantes dont le rêve s'appela 89 et la réalité 93; c'est que cette même année 1789, où s'inaugura la première présidence de Washington, fut aussi celle où commença, en France, la déchéance de la royauté; c'est que, pareils à ces nobles dégénérés ou insolents qui se croient tout permis parce qu'ils ont pour ancêtres un homme illustre, nos républicains purent un moment se couvrir du nom de Washington, et que, dans le médailler de l'histoire, ce beau nom eut pour envers Mirabeau, Sieyès, Danton et Saint-Just.

Eh bien! non, — et le livre de M. Cornélis de Witt est là pour l'attester. — notre république ne fut pas l'envers de la république américaine; elle en fut le contraste, et si je ne craignais de compromettre une vérité dans un jeu de mots, je dirais que Washington et ses dignes lieutenants, Franklin, Hamilton, Adams, Jefferson, Madison, ne furent pas les précurseurs de nos révolutionnaires, mais leurs antipodes.

Pour mieux le prouver, essayons de caractériser en quelques lignes le révolutionnaire américain dont Washington nous offre l'idéal un peu froid, mais irréprochable, et le révolutionnaire du vieux monde, dont les plagiaires ou les parodistes ont tour à tour assombri et égayé nos diverses scènes politiques.

Washington est un *gentleman*, et M. de Witt nous explique à merveille ce qu'étaient ces grands propriétaires virginiens, vivant sur leurs terres, loin de l'agglomération des villes, et y menant une existence patriarcale et forte, partagée entre la chasse qui les préparait à la guerre, la lutte contre la nature sauvage qui leur enseignait la persévérance et le travail, et la gestion territoriale qui les maintenait dans ces sphères positives où tout est donné à l'utile, rien au chimérique. Washington commence donc par être un aristocrate, dans le vrai sens de ce mot si souvent défiguré; et s'il a de l'autorité, de l'influence, s'il est capable de supporter des épreuves et des revers sans en être ni aigri ni abattu, s'il est digne de s'élever, d'échelon en échelon, jusqu'à la dignité la plus haute sans en être ni effrayé ni enivré, s'il peut beaucoup pour la fortune et la liberté de son pays, c'est par cette qualité d'aristocrate, de propriétaire, de *gentleman*, que partagent avec lui tous ceux qui doivent concourir, à ses côtés et sous ses ordres, à l'indépendance des États-Unis. Plus

tard, la démocratie arrivera avec ses dissolvants habituels, ses soupçons, ses méfiances, ses haines, ses petitesses, ses colères, tout, jusqu'à ces mystiques anathèmes et ces bibliques fureurs qu'elle empruntera aux sanguinaires folies des sectaires et des puritains d'Écosse. Washington, s'il fût sorti de ses rangs, s'il eût été démocrate lui-même d'intention ou de fait, n'aurait pu que l'opprimer ou lui céder, devenir despote avec elle ou contre elle, s'y absorber finalement et y perdre l'autorité morale, nécessaire pour la féconder en la réglant, pour la défendre contre le dehors et contre elle-même, pour faire ses affaires en dominant ses passions. Sa gloire est d'avoir personnifié, avec une perfection presque surhumaine, ce difficile équilibre, cette force modératrice qui reste intacte entre les violences du dedans et les dangers extérieurs. La gloire de la révolution américaine est d'avoir, au moins dans sa phase première et décisive, mêlé à sa démocratie, c'est-à-dire à ses conditions d'avortement et de désordre, assez d'élément aristocratique pour mériter de se résumer dans Washington : car c'est là la grande distinction entre les bonnes révolutions et les mauvaises : les unes s'incarnent dans un homme qui en est l'expression et le symbole ; les autres dans un homme qui en est le démenti et le châtiment.

Tel est donc Washington, conservateur au début, conservateur toujours ; pour lui, la révolution ne représente pas le renversement de quelque chose qu'il déteste et dont il veut s'affranchir, mais le maintien de quelque chose qu'il aime et dont on veut priver son pays. Si l'Angleterre n'eût pas imposé des taxes illégales à ces colonies qui tenaient d'elle-même l'idée de leur dignité et de leurs droits, si George III et son gouvernement avaient mis moins d'obstination dans l'arbitraire et de taquinerie dans l'op-

pression, Washington eût continué de servir la métropole comme il l'avait fait dans ses premières campagnes, et le roi George n'eût pas eu de sujet plus dévoué et plus paisible. Même lorsqu'il se décide à la résistance, lorsqu'il en donne le conseil et l'exemple, quelle sagesse! quelle mesure! quel respect pour le droit d'autrui en revendiquant le sien! Quelle notion exacte et profonde de cette responsabilité terrible qu'assument, malgré tout ce qui les justifie et les autorise, ceux qui mettent la première main à un changement quelconque dans l'état social de leur pays! Quel désistement de son propre orgueil, de son discernement personnel, quel humble et sincère appel aux lumières d'en haut et à la protection céleste, dans ces moments redoutables qui feront dire, un peu plus tard, au plus sage de nos penseurs : « Le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître! » — Mais aussi, une fois que l'épée est tirée et qu'il n'est plus possible de reculer, quelle énergie! quelle vigueur! quelle persévérance! Comme ce sentiment de la responsabilité, qui tout à l'heure lui semblait si lourd, s'agrandit et se transforme! il l'éprouve encore dans toute sa plénitude, mais ce n'est plus pour s'en effrayer ou s'en plaindre; c'est au contraire pour s'en fortifier et s'en couvrir comme d'une armure. C'est là, entre mille, un des traits de physionomie morale par lesquels Washington diffère du héros révolutionnaire, tel que nous le connaissons. Celui-là, avant l'entreprise, s'inquiète fort peu de se savoir responsable des événements qu'il prépare. Que son ambition ou sa gloriole compromette le repos et la prospérité de son pays, apprête à l'avenir des années ou des siècles de déchirements et de désastres, peu lui importe! ce fardeau est si léger qu'il le sent à peine; cette solidarité, au lieu de le retenir, l'amuse et l'excite. Mais vienne

le moment de crise, celui où toute hésitation est fatale, la responsabilité retombe alors de tout son poids sur ce présomptueux agitateur qui n'est plus de force à la porter. Inférieur à sa tâche, épouvanté de son ouvrage, chancelant, comme un homme ivre, sous ces milliers d'existences qui ont le droit de lui demander ce qu'il a fait d'elles, il se débat quelque temps dans cette lutte inégale; puis il s'affaisse ou s'égare, n'ayant plus d'autre alternative que des violences qui déguisent sa faiblesse ou des faiblesses qui autorisent la violence. A ce trait, ajoutons-en un second, qui s'y rattache et le complète : Washington, modèle de probité, de droiture et de vertu, Washington capable d'héroïsme, de dévouement et de sacrifice, ne croyait pas cependant à la perfection humaine assez pour en être dupe, assez pour se figurer jamais que la vertu des autres dût suppléer à la sienne ou le dispenser d'être vertueux. Ce qui caractérise au contraire le révolutionnaire du vieux monde, c'est que, très-peu vertueux lui-même, il aurait besoin, pour que ses doctrines pussent s'appliquer et ses plans réussir, que la société tout entière fût aussi pure qu'il l'est peu. Washington commençait par être honnête, et agissait comme si, ne trompant personne, il devait être trompé par autrui : nos révolutionnaires, livrés à tous les désordres, rêvent des systèmes qui ne seraient possibles qu'avec un genre humain fait exprès pour le prix Montyon. On le conçoit, la méthode est plus commode, mais elle est plus dangereuse, et il n'en faudrait pas davantage pour expliquer pourquoi ceux-ci ont échoué, et pourquoi celui-là a réussi.

Nul mieux que M. Cornélis de Witt ne peut aider à recomposer ainsi et à faire revivre Washington dans sa vérité historique. Il faut le suivre pas à pas dans son livre, dont l'intérêt va croissant comme la grandeur de son

héros, et qui s'échauffe peu à peu d'une flamme lumineuse et calme comme cette âme et cette vie. Il nous le montre tour à tour planteur virginien, bornant son ambition à de pacifiques conquêtes sur les forêts et les savanes; puis officier vaillant et bouillant, au service de cette métropole qu'il doit vaincre un jour, contre cette France qui doit être un jour son alliée; puis général élu par les nécessités de la guerre et l'estime de ses concitoyens; également assuré des difficultés de son œuvre et de la justice de sa cause; luttant pendant neuf années, sans illusion mais sans défaillance, contre l'impéritie des siens, la supériorité des ennemis, les misères d'un pays forcé de subir la plus lourde charge des États réguliers avant d'en être un, et de faire la guerre sans finances et sans armée; temporisant comme Fabius au risque d'être calomnié comme lui; ne donnant au hasard que ce qu'il ne peut lui refuser; espérant tout du temps qui fut en effet son plus puissant auxiliaire; vainqueur enfin, mais n'échappant aux anxiétés et aux périls de la phase guerrière que pour se trouver en présence des embarras politiques; tenté souvent de désespérer de cette république à qui son courage a donné la victoire, à qui son habileté et sa vertu donneront la durée; réussissant, par la seule autorité de son nom et de ses services, à faire cesser l'antagonisme entre le parlement et l'armée, à faire prévaloir le système fédéral contre la démocratie pure, à donner à la Convention de Philadelphie l'impulsion qui sauva et fonda les États-Unis; au milieu de désordres intérieurs qui changeaient parfois la guerre étrangère en guerre civile, à travers le cortége des calamités qui suivent ou accompagnent les grandes crises, — ruine, banqueroute, troubles, communisme, détresse publique et privée, insurrection des pauvres contre les riches, — résistant avec indignation

aux amitiés passionnées qui lui montraient dans cet ensemble de malheurs une raison de se laisser faire roi pour les adoucir ou les effacer; n'acceptant que la présidence, mais consentant au bout de quatre ans à être réélu, parce qu'il savait que lui seul pouvait consolider son ouvrage; et cela malgré son amour sincère pour le repos, pour la retraite, pour la vie de campagne et de famille; — entrant, avec sa présidence, dans une troisième phase, celle de la politique étrangère, et s'y trouvant aussi habile, aussi ferme, aussi clairvoyant que dans sa période militaire et dans sa politique intérieure; ayant à traverser l'épreuve, sinon la plus périlleuse, au moins la plus délicate qui eût été réservée à sa glorieuse carrière; se rencontrant face à face avec notre république de 93, en la personne du citoyen Genêt, envoyé de France, et chargé de *révolutionner* à sa façon les États-Unis; conservant devant cet homme la neutralité la plus stricte et l'attitude la plus digne; mesurant-là, par cet échantillon misérable, l'abîme qui séparait la démocratie américaine de la démagogie française, et comprenant, par un noble instinct, que le pays qui avait eu l'honneur d'être l'allié de la France de Louis XVI n'était tenu à rien vis-à-vis de la France de Marat; se retirant enfin après que son œuvre est assez solide pour ne pouvoir être ébranlée par ses successeurs; espérant trouver à Mount-Vernon quelques années de paix après tant de fatigues, un beau soir après cette belle et chaude journée; mais ne survivant que deux ans à sa carrière active; succombant avec calme, sans faste héroïque ou stoïque, au milieu de la douleur simple et grave de sa femme et de ses serviteurs; finissant avec le siècle qui finit, au moment où grandit et monte, à l'autre hémisphère, un astre plus éclatant, plus orageux et moins fécond que le sien.

« En France, nous dit M. de Witt, malgré l'état d'hostilité qui existait encore entre les deux républiques, le premier consul décréta que l'armée française prendrait le deuil en l'honneur de Washington. Son buste fut placé aux Tuileries; son éloge prononcé solennellement par M. de Fontanes dans le temple de Mars; son exemple proposé par l'illustre académicien au général Bonaparte. »

C'est par ces mots que M. de Witt termine son ouvrage. Le général Bonaparte fit-il bien de ne pas prendre à la lettre le conseil enveloppé par l'ingénieux orateur dans des phrases élégantes et de délicates flatteries? Franchement, oui : la république de Robespierre, de Tallien et de Barras ne méritait pas de Washington.

J'ai à peine donné le squelette, que dis-je? l'aperçu sommaire et bien incomplet de l'intéressante histoire de M. de Witt. Si le ton général de cette histoire a la gravité et la sobriété du sujet, on y sent pourtant une vie, une séve communicative dont l'effet est d'autant plus sûr qu'il est moins cherché. Çà et là s'y rencontrent des passages d'une couleur plus chaude, d'un mouvement plus dramatique, des échappées soudaines qui nous reportent d'un élan irrésistible vers une douleur du passé, vers une émotion du présent. Lorsque M. de Witt retrace, en écrivain et en artiste, le siége rapide de York-Town, qui décida du succès de la guerre, lorsqu'il nous montre les deux armées, française et américaine, s'animant l'une par l'autre, travaillant aux tranchées, dressant les canons, élevant les batteries, montant ensemble à l'assaut; les deux colonnes, l'une conduite par le baron de Viomesnil, l'autre commandée par le marquis de Lafayette, s'élançant avec une ardeur égale vers les deux redoutes qui gênent encore l'artillerie; lorsqu'il nous dit : « Le feu de l'ennemi est terrible, la mitraille les écrase; mais l'armée

tout entière les regarde; elles représentent la France et l'Amérique; et en se précipitant sur les batteries ennemies, une seule crainte domine les soldats, celle d'être devancés par leurs émules, » — qui ne penserait à d'autres assauts, à une autre émulation, à une autre lutte aussi héroïque et plus terrible? — Lorsque le jeune historien nous raconte l'émouvant épisode du capitaine Asgill, désigné par le sort pour subir la cruelle loi des représailles, lorsqu'il décrit les perplexités de Washington, lorsqu'il les compare à son inflexible conduite dans le procès du major André, et qu'après avoir fait ressortir de ce contraste un des traits les plus caractéristiques du personnage, il ajoute ces simples lignes : « L'intervention de la reine de France en faveur du capitaine Asgill vint délivrer Washington de ses angoisses : sur les prières de la mère du jeune homme, Marie-Antoinette, toujours bonne et compatissante, demanda sa grâce; et c'est de France qu'après la victoire vinrent aux Américains les conseils de modération et de clémence, comme les secours et l'appui pendant la lutte (1783), »—ah ! quel cœur ne se briserait en songeant que, dix ans plus tard, cette reine, qui essuyait les pleurs d'une mère, n'était plus, elle aussi, qu'une mère en pleurs, qu'elle criait grâce à des bourreaux, non plus pour le fils de mistriss Asgill, mais pour le sien, et que, cette fois, ce n'était pas Washington, c'était Simon qui lui répondait !

Je finis donc par où j'ai commencé, par ce douloureux et inévitable rapprochement entre les deux révolutions et les deux pays. Ce livre, écrit en l'honneur d'un grand homme par le descendant d'un autre grand citoyen, est au niveau du sujet, de la tâche entreprise, du nom qui le signe, de la maison d'où il sort, des souvenirs qu'il consacre, du héros dont il propagera la pure et inaltérable

gloire : il sera lu avec profit et plaisir par les honnêtes gens de tous les partis. Pour moi, je lui dois une jouissance sérieuse et profonde. Par chacun des détails qu'il donne, chacune des lumières qu'il jette sur la vie, les idées, l'œuvre, la politique, le caractère et le génie de ce fondateur d'une république, il me permet d'admirer Washington de toute l'aversion que m'inspirent d'autres républicains; il me permet d'honorer la révolution américaine de toute la haine que je porte à d'autres révolutions.

LES HISTORIENS DES VIEUX LIVRES

MM. DE SACY ET AD. DESTAILLEUR[1]

Lorsqu'on est forcé, par état, de lire beaucoup de livres nouveaux, il est bon de revenir, de temps à autre, aux œuvres anciennes, pourvu qu'elles soient excellentes. J'insiste sur cette condition, d'abord parce que le médiocre d'autrefois est, selon moi, très-inférieur au médiocre d'aujourd'hui, ensuite parce que ces excursions rétrospectives doivent être très-rares; car le premier besoin de la critique, c'est la vie; et comment vivre ailleurs qu'avec les vivants? comment agir sur le goût de ses contemporains, si on ne leur parle de ce qu'ils voient, de ce qu'ils lisent, de ce qu'ils sentent, de ce qui leur apporte, chaque matin, une somme quelconque d'idées, de plaisir, d'ennui, de profit, de mauvais conseil ou de salutaire leçon? Si nous avons vu, pendant ces dernières années, un travail

[1] Éditions de *Saint François de Sales* et de *La Bruyère*.

hebdomadaire d'une ponctualité merveilleuse, d'une ingénieuse richesse, d'une érudition choisie, d'une forme de plus en plus nette et dégagée, conserver pourtant, dans sa grâce, je ne sais quel air d'urne cinéraire ou d'élégante nécropole et laisser un certain froid à l'esprit et au cœur, malgré le charme d'une instructive et agréable lecture, c'est que l'auteur, ennuyé sans doute ou embarrassé peut-être de régler ses comptes avec le présent, avait fini par se rejeter tout à fait dans le passé et par réentoiler de vieux tableaux au lieu de créer des portraits d'après nature; c'est que ses bouquets de chaque semaine, si habilement assortis et si finement présentés, étaient faits avec des fleurs d'herbier et non plus avec celles de nos champs et de nos jardins. Persistons donc à introduire, à soutenir ce qui a besoin d'appui, ce qui demande à naître, à vivre, à avoir sa part de lumière, de mouvement et de bruit. Seulement, à de rares intervalles, imposons-nous des retraites en littérature comme les personnes pieuses font des retraites en religion : revenons, pour un jour, pour quelques heures, aux livres consacrés par l'étude et l'admiration de deux siècles, comme on se dérobe au tumulte des affaires et des fêtes pour s'enfermer avec de vieux amis : revenons-y surtout lorsqu'ils se rattachent à nos sujets habituels par l'espèce de nouveauté que leur donne la perfection d'une édition nouvelle, le soin attentif et délicat d'un éditeur d'élite; lorsque, pour en rehausser le mérite et en mieux faire sentir le prix, un écrivain tel que M. de Sacy place en tête d'un livre tel que l'*Introduction à la vie dévote* des pages exquises, dignes du saint dont il s'est fait le commentateur et l'interprète.

Il y aurait une affectation puérile ou même une subtilité périlleuse à vouloir trop rapprocher et mettre en présence, — sous prétexte de généraliser et d'élargir nos

aperçus, — deux hommes aussi différents que saint François de Sales et La Bruyère, deux ouvrages de nature aussi diverse, j'allais dire aussi contraire que l'*Introduction à la vie dévote* et les *Caractères*. Ce serait même, si l'on voulait absolument effleurer le parallèle, par les différences qu'il faudrait procéder; et ces différences seraient assez nombreuses pour devenir presque symétriques. Saint François de Sales commence le dix-septième siècle, et La Bruyère le finit. Le livre du saint, publié en 1608, sous Henri IV, est, dans l'ordre chronologique, la première œuvre durable, immortelle, de toutes celles qui doivent remplir ce grand siècle; le livre du moraliste, publié en 1688, au déclin de Louis XIV, est la dernière de celles qui l'ont rempli; ou du moins La Bruyère écrivant tard, trouvant, à son début, tous ses contemporains illustres installés dans leur gloire, est le dernier du groupe incomparable. Saint François de Sales, quoique bien spirituel, n'arrive à l'esprit qu'à travers le cœur; La Bruyère, bien que doué d'une sensibilité réelle, n'arrive au cœur que rarement, et par l'esprit. On dirait que le premier, ayant charge d'âmes dans un pays infesté d'hérésies, et venu après les mauvais jours des guerres religieuses et de la Ligue, s'est donné pour mission de faire ressortir le côté tendre, sympathique et souriant de cette piété si longtemps assombrie par les passions humaines, de rappeler à ses lecteurs charmés ces plantes, ces gazons, ces fleurs si souvent évoquées en ses faciles images et nous apparaissant plus suaves et plus fraîches après l'orage et la tourmente. On dirait que l'autre, au penchant d'un siècle fatigué de grandeur et de vérité, aux approches des années de licence, témoin de toute ce que l'imposante dévotion du grand roi peut suggérer à ses courtisans de raffinements hypocrites et peut-être sacriléges, perce à

travers ce voile d'apparat, affligeant et inquiétant pour un esprit libre, et prélude à la phase d'émancipation et de contrôle, non pas par un assentiment tacite, mais plutôt par une sorte de tristesse et d'anxiété prophétiques. Après avoir lu saint François de Sales, on s'étonne que la religion, même auprès des gens du monde, puisse éveiller d'autres sentiments que l'attrait le plus doux, l'amour le plus vif, l'épanouissement de toutes les plus heureuses facultés de l'âme. Quand on a lu La Bruyère, on s'explique comment, à certaines époques, le moraliste, l'observateur, le sage, sans entrer dans la voie mauvaise, sans incliner à la négation ou au doute, éprouve pourtant le besoin de faire ses réserves, de protester avec mesure et prudence, sinon contre le fond, au moins contre des détails de forme, de convention extérieure, qui lui semblent altérer ou compromettre l'immortelle vérité. Ainsi, pour ne choisir qu'un exemple, le saint évêque d'Annecy inaugure en sa personne et dans ses écrits, sous son aspect le plus délicieux et le plus sûr, le *directeur* au dix-septième siècle, ce personnage qui n'est précisément ni le confesseur ni l'ami, dont Port-Royal devait fournir plus tard de si admirables modèles et qui occupe une si large place dans les existences célèbres, dans la société à demi mondaine, à demi sacrée de ce temps-là : M. de Sacy, en nous présentant l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* comme un excellent écrivain, a pu ajouter que, « sans le talent d'écrire, saint François de Sales aurait été, de son temps, *un incomparable directeur*, mais que tout ce qu'il avait de lumières pour la conduite des âmes aurait péri avec lui. » — La conduite des âmes! c'était la grande affaire alors, à cette époque qui allait être celle des Singlin, des Arnauld, des Nicole, des Duguet, des Saint-Cyran, à cette époque où la cour et le monde offraient tant d'écueils et de périls

où l'âme, même en s'égarant, ne disparaissait jamais tout entière, gardait ses précieux priviléges d'avertissement, de combat et de remords, et souvent, par un vaillant et soudain emploi de toutes ses forces vives, reprenait possession d'elle-même et achevait dans l'austérité et dans le cloître une vie commencée dans le désordre. Avec La Bruyère, on sent que ce rôle du directeur est déjà singulièrement amoindri et discrédité par l'abus qu'on en a fait, par tout ce qui s'y est mêlé d'engouement, de mode, de frivolité féminine, et lorsqu'on relit la page célèbre : « Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? etc., » et les passages suivants : « Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, etc. » — « Je voudrais qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints, etc. (t. I, pag. 206 et 207 de l'édition Destailleur), — on mesure avec effroi l'espace parcouru depuis saint François de Sales et Port-Royal ; on devine que le règne de l'austère et du grand est fini, que la société vieillissant sous un roi dévot et idolâtré a peu à peu laissé dominer cette nuance officielle, ces exagérations de surface cachant le mensonge et le vide, ce mélange d'afféterie, de cérémonial et d'étiquette, particulièrement choquant pour les esprits sérieux et pénétrants. Et, si nous nous en tenons à un mot, toujours délicat et controversé entre le sanctuaire et le monde, à ce mot inséparable du souvenir et du livre de saint François de Sales, qui rayonne sur le titre et respire dans toutes les pages avec une ineffable douceur, ce mot *dévot*, *dévotion*, *vie dévote*, qui, à cette date de 1608, n'avait, pour l'auteur et pour ses lecteurs, que sa signification la plus simple et sa noble etymologie latine — *dévoué*, *dévoué* à Dieu, au ciel, à la vérité, à la foi, — n'avait-il pas, en 1688, pris un sens tout différent? Les notes prudentes de la Bruyère,

nous rappelant, à chacun de ses traits contre les dévots et les dévotes, qu'il ne s'agit que des fausses dévotes et des faux dévots, ne sont-elles pas là pour sauver les apparences, pour servir de passe-port à des épigrammes et maintenir à l'auteur son droit de satire sans compromettre son repos? Lorsqu'il écrit cette ligne si souvent citée : « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée, » — et qu'il exprime ainsi, vingt années avant la Régence, un pressentiment douloureux, ne pourrait-on pas lui dire, sous forme de variante, qu'en raillant la dévotion sous un roi dévot, et en ajoutant dans une note qu'il s'agit de la dévotion fausse, on prépare ceux qui, sous un roi athée, conserveront le sarcasme et supprimeront la note? Enfin, à un point de vue plus étroitement littéraire, combien ne signalerait-on pas d'analogies dans les différences! Saint François de Sales, ouvrant le dix-septième siècle, nous offre, dans son style fleuri, imagé, naïf encore avec bien des commencements de correction et d'élégance, le dernier modèle de cette littérature des Amyot, des Montaigne, riche et ornée en sa fraîche couronne et sa robe printanière, et qui va faire place, non sans un peu de regret peut-être, à la noble et austère langue de Descartes et de Pascal : de même, La Bruyère, tout à fait de son siècle par la sobriété, la justesse, la proportion, la mesure, et par ce culte de l'expression nécessaire, qu'il a consacré en quelques lignes impérissables; La Bruyère, qui, à l'exemple de ses plus illustres contemporains ou devanciers, regarde comme impossible de surpasser les anciens, est aussi celui qui écrit : « L'on a mis, enfin, dans le discours, tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable; cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit. » Et, en effet, pour la première fois depuis que le dix-septième siècle a fixé la littérature et la langue, il *met de l'esprit* dans son style :

tourmenté de l'idée qui perce dès les premiers mots de son livre, — que tout a été dit, qu'après tant de modèles admirables, il faut, pour attirer l'attention et prendre rang à son tour, quelque chose à la fois d'exquis et de nouveau, il est demeuré exquis par vocation et par réflexion, mais il s'est efforcé d'être nouveau par le tour, par la variété, par le mouvement et surtout par le trait. Ses ennemis et ses critiques, longtemps même après la phase de haine et de représailles, ne s'y sont pas trompés. Ils ont signalé chez lui l'imagination, le génie, l'esprit et le talent, plutôt que la perfection et le goût. Suard et Victorin Fabre sont de cet avis, même au seuil de notre siècle, qui allait en voir bien d'autres! D'Olivet lui trouve trop d'art, trop de recherche, et affirme qu'il ne doit pas être lu sans défiance. Ces jugements, bien qu'abrogés, laissent pourtant leur sens et leur trace. En somme, sans rompre encore l'harmonie du groupe, il fait prévoir déjà une autre façon de penser et d'écrire, où le brillant dominera, où le mot fera valoir l'idée et la cisèlera, pour ainsi dire, au lieu de s'y absorber et de s'y fondre. Il accompagne Fontenelle, qui le hait et lui survivra assez longtemps pour lui nuire auprès de la postérité du lendemain; il précède et prépare les *Lettres Persanes* et *Zadig*. Sous tous les rapports enfin, philosophie, jugement, goût, pensée, style, l'auteur des *Caractères* est un écrivain du dix-septième siècle qui tend la main au dix-huitième, comme saint François de Sales est un écrivain du seizième siècle qui prélude au dix-septième. Mais n'insistons-nous pas beaucoup trop sur un parallèle qui pourrait se prolonger à l'infini? Mieux vaut prendre séparément nos deux écrivains et bien apprécier, dans son scrupuleux détail, le travail de leurs éditeurs.

Le soin de nous offrir une nouvelle édition de l'*Intro-*

duction à la vie dévote, dans toute la pureté primitive de son texte, dans toute l'innocente coquetterie d'une charmante exécution typographique, revenait de droit à M. S. de Sacy, contemporain de Descartes et de saint François de Sales, de Corneille et du P. Malebranche, bien plutôt que de Victor Hugo et de notre Balzac. Il y trouvait tout ensemble cet irrésistible attrait qu'il a si délicieusement peint dans sa préface et ce grain de contradiction légère qui, dans un esprit comme le sien, donne à l'admiration même et à son expression plus de vivacité et de piquant. Le livre de l'*Introduction à la vie dévote,* est un ami pour M. de Sacy, mais non un parent ni un ancêtre. On sent, — quand même on ne le saurait pas, — qu'il l'a choisi et qu'il s'y complaît, non point précisément faute de mieux, — y a-t-il quelque chose de mieux que l'œuvre de saint François de Sales? — mais faute de quelque chose qui, répondant plus intimement encore à ses prédilections et à ses souvenirs, ait en même temps conservé une prise suffisante sur le goût public. — « Que sont devenus, nous dit-il, tant d'ouvrages, partis de mains savantes et habiles, et dont se nourrissait la piété de nos pères, les œuvres d'un Nicole, d'un Letourneux, d'un Duguet? A peine la connaissance s'en est-elle conservée parmi les gens de lettres. Ces livres, si souvent imprimés et réimprimés, ne trouvent plus de lecteurs. La dévotion austère est passée d'usage. Les saints tristes, si je puis m'exprimer ainsi, choquent la délicatesse des âmes actuelles... » On devine qu'il regrette un peu ces saints tristes, cette tristesse évangélique, comme on l'appelait au grand siècle, et l'on s'en étonne d'autant moins que ce qui, chez d'autres, serait obstination chagrine ou retardataire, n'est chez lui qu'esprit et vertu de famille. Cette position exceptionnelle ne l'a pas mis à l'abri des attaques, nous le comprenons : notre

temps est si riche en chrétiens sérieux et sincères, appuyant sur de fortes études leurs pratiques et leurs croyances, gardant leur indépendance au milieu des changements politiques, et, ce qui est bien plus méritoire, au milieu des courants et des violences de la mode, s'enfermant dans la retraite avec les meilleurs livres des meilleurs siècles, et n'en sortant que pour nous offrir, tantôt l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite par le chancelier de Marillac, tantôt l'*Introduction à la Vie dévote;* le nombre est si grand aujourd'hui d'hommes capables de ces travaux, dignes de les mener à bien avec perfection et compétence, et personnifiant en eux, à travers l'effacement général, ces traditions et ces doctrines, qu'en démolir quelques-uns de temps à autre pour s'entretenir la main, est une récréation innocente et un excellent exercice! Mais nous qui n'y entendons pas tant de malice, nous avouons éprouver un singulier charme auprès de M. de Sacy, éditant et annotant saint François de Sales. Une fois décidé à s'en contenter, et, faute d'un peu plus de sévérité et de tristesse, à se laisser aller à ces flots, à ces rayons de joie expansive et pieuse, comme il l'a compris! comme il l'a aimé! et comme il le peint! Il en est des styles sobres et contenus comme des cœurs qui ne prodiguent pas leurs effusions et leurs tendresses. Grâce à une loi d'harmonie que notre temps méconnaît trop, il suffit que ces styles laissent entrevoir une image et ces cœurs un sentiment, pour qu'on leur en sache plus de gré qu'on n'en saurait à d'autres de tous les éclats de la passion, de tous les trésors de la palette. C'est ce qui est arrivé à M. de Sacy, se colorant au contact de saint François de Sales : — « A quelque page, nous dit-il, que l'on ouvre ce livre, il s'en exhale comme un parfum des champs qui répand la sérénité dans l'âme. On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrents

ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer, en l'écoutant, l'odeur des buissons. C'est le vieillard de Virgile, devenu chrétien, qui ne connaît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaye ses sentences. » Je m'arrête; il faudrait tout citer : ces lignes ravissantes ont réveillé en moi une impression toute personnelle qui m'a plus profondément pénétré de leur charme et de leur fraîcheur. Je me trouvais, l'été dernier, dans le pays de saint François de Sales, dans ce Chablais où il trouva tant d'hérésies et laissa tant de catholiques. Je descendais la montagne des Alinges, où l'on rencontre, à chaque pas, un vestige ou un souvenir du saint, et, par une heureuse coïncidence, j'avais pour compagnon de promenade un des membres les plus distingués du clergé de Paris, alors grand vicaire, aujourd'hui évêque, tout imprégné de l'esprit et de la grâce de saint François de Sales, et que je nommerais si je ne craignais de commettre une indiscrétion, même dans l'hommage. Nous étions au mois d'août; la journée avait été très-chaude, et, un peu avant le coucher du soleil, quelques gouttes de pluie avaient couru dans l'air avec de gros nuages noirs qui s'enfuyaient à l'horizon. Nous sortions d'un sentier creux, encaissé, tapi dans de grands arbres qui masquaient le paysage. Tout à coup, au tournant du sentier, le rideau d'arbres en se déchirant nous découvrit, dans toute leur magnificence, les masses de rochers, veloutés d'une mousse humide et amoncelés sous nos pieds; le chemin alpestre qui descendait en pentes rapides et sinueuses, perdu et reparaissant tour à tour sous des noyers gigantesques; des prairies naturelles, accrochant leur manteau de verdure aux mamelons grisâtres de la

montagne; des groupes de maisons s'échelonnant çà et là sous les futaies de châtaigniers et de chênes; puis, tout au bas, le lac Léman déroulant sa nappe d'argent glacé d'azur, jusqu'aux lointains amphithéâtres de la Suisse et du Jura. Au même instant, un rayon de soleil, perçant sa couche de nuages, glissa sur tout ce site enchanteur comme un sourire sur tout un visage; il mit une perle à la pointe de chaque herbe, à la tige de chaque plante, à l'épine de chaque buisson; il ranima, sous la feuillée, des milliers d'oiseaux et d'insectes, et lança comme une flèche d'or à travers la calme surface du lac. La nature entière sembla palpiter et s'élancer vers Dieu dans un immense sentiment de bien-être. — « Que le lieu et le moment seraient bons, me dit en souriant mon compagnon, pour lire saint François de Sales! » En effet, l'âme de saint François de Sales était là, et son style aussi, avec toute sa richesse et sa spontanéité d'images : nous le comprenions pleinement, nous nous disions qu'il n'avait eu qu'à regarder autour de lui, puis à lever les yeux au ciel, c'est-à-dire à peindre et à prier.

Eh bien! une partie de ces impressions fugitives, dépendantes, semblait-il, des objets extérieurs, la préface de M. de Sacy me les a rendues; guidé par lui, je les ai retrouvées à travers ces pages auxquelles il a restitué tout le détail de leur physionomie originale. Qu'il veuille bien accueillir ici, non pas mes louanges — mieux que cela — mes remerciements. Par les Michelet et les Lanfrey qui courent, une pareille publication rassure et fait du bien; elle prouve qu'une scission n'est pas possible entre la bonne piété et la bonne littérature, entre les bons esprits et les bons livres. Le *Saint François de Sales* de M. de Sacy (pour parler le langage des bibliophiles), cette édition si élégante, si portative, si agréable à l'œil et à la main, re-

vue avec tant de soin et d'amour, a sa place marquée, non seulement dans les bibliothèques — c'est trop vaste et trop vague — mais plus près du cœur, sur cette étagère préférée et bénie, qu'on garde à sa portée, dans l'alcôve, entre le rameau de buis, l'image du saint, le médaillon de famille, tout ce qui attendrit et raffermit l'âme, tout ce qui apaise et console.

Nous rentrons, avec La Bruyère et M. Destailleur, dans un ordre d'idées plus sèchement et plus humainement littéraires. Pour mieux faire apprécier le mérite de cette édition, indiquons rapidement le fort et le faible de celles qui l'ont précédée. On sait qu'une bonne et irréprochable édition de La Bruyère est d'autant plus difficile que son manuscrit n'existe pas, ou du moins n'a pas été retrouvé : on sait aussi qu'il y en eut, de son vivant, neuf éditions consécutives qu'il publia lui-même, retouchant, corrigeant, ajoutant toujours, à mesure que le succès lui donnait plus d'essor en lui imposant plus de perfection. Après sa mort, le succès se ralentit, soit que ses contemporains survivants eussent intérêt à réagir contre un livre qui avait blessé bien des vanités, soit que le goût public, se dépravant avec les mœurs, devînt insensible à ces beautés si correctes et si sages, où la nouveauté même ne se trahissait qu'à demi et se déguisait sous le voile. Mais plusieurs éditions parurent en Hollande; la meilleure, celle de Coste, publiée en 1731, devint classique et eut force de loi auprès de celles qui suivirent: si bien que, lorsqu'on reprit goût aux *Caractères*, et cette fois sans avoir besoin de l'appât, toujours un peu vulgaire, des personnalités et des portraits, lorsqu'il fallut réimprimer La Bruyère, on eut le tort de s'en tenir à l'édition Coste, au lieu de remonter aux sources primitives: c'était copier une copie au lieu de s'inspirer du modèle. Cet état de choses dura jusqu'en

1845 et à M. Walckenaër. Celui-ci ne crut plus devoir passer par la Hollande pour éditer un auteur français, et remonta droit aux éditions publiées du vivant de La Bruyère. Mais, sous prétexte que l'illustre et scrupuleux écrivain avait constamment amélioré son œuvre jusqu'à sa mort, M. Walckenaër ne crut pouvoir mieux faire que de se fier uniquement aux deux dernières éditions originales, persuadé qu'elles renfermaient tout ce qu'il y avait de bon dans les autres. Or La Bruyère, ainsi que l'a excellemment remarqué M. de Sacy, apportait beaucoup de soin à son style, et très-peu à ses épreuves. Il en résulte que ses deux dernières éditions sont, comme toutes les autres, pleines de fautes, et que le seul moyen d'arriver à la correction désirable, est de les comparer toutes entre elles, depuis celle de 1688 jusqu'à celle de 1696, posthume, mais revue par lui-même, de les confronter avec une minutieuse exactitude, et de les rectifier les unes par les autres. C'est ce que vient de faire M. Adrien Destailleur, et ce qui donne à son travail une valeur toute particulière. Là ne s'arrêtent pas ses perfectionnements et ses mérites. M. Walckenaër avait adopté les *clefs* systématiques, ce qui l'avait engagé dans une foule de recherches, compliquées, diffuses, illusoires, sur les originaux présumés des *Caractères;* personnages probablement célèbres ou du moins connus de leur temps, mais aujourd'hui enveloppés dans un tel oubli qu'y trop insister c'est perdre de vue ce qui a réellement fait vivre et immortalisé l'ouvrage de La Bruyère, au profit de ce qui n'en a été que le succès et la vogue du premier moment. Il y a deux choses, en effet, dans les livres où l'actualité piquante et la satire personnelle entrent pour leur part. Il y a ce côté, le plus brillant et le plus bruyant d'abord, que la curiosité et la malice se chargent d'accréditer et d'ex-

ploiter : et il y a les qualités fortes et durables de pensée et de style, le don de créer un caractère en ayant l'air de faire un portrait, le talent de pénétrer et de peindre l'homme à travers l'individu, la variété collective à travers le pseudonyme ou le nom propre; en un mot, il y a la beauté de la peinture après sa ressemblance. De ces deux mérites, le moindre est le plus remarqué tant que vivent les modèles, l'autre persiste et s'accroît encore après que les modèles ont disparu : toujours l'histoire du portrait de famille, qui, au bout d'un temps donné, monte au grenier s'il n'est que ressemblant, et, s'il est beau, entre dans la galerie. La Bruyère est dans la galerie, et dans la meilleure; il y restera toujours, grâce à des beautés bien indépendantes des personnages à qui il a songé en écrivant. Il était donc superflu de se donner tant de peine pour rétablir et préciser ce qui ne l'eût pas empêché de monter au grenier avec tant d'autres, pour retrouver et revernir, à leur date de 1680, toutes ces clefs hiéroglyphiques rouillées dans leur inutile serrure et ouvrant sur des chambres vides. Déjà, trois ans après l'édition Walckenaër, un aimable et spirituel érudit, non moins cher aux lettres sérieuses qu'à la critique musicale et possédant son dix-septième siècle tout aussi bien que son Mozart ou son Beethoven, M. Joseph d'Ortigue avait relevé les imperfections du travail de M. Walckenaër, dans un article que publia (bizarre synchronisme !) la *Revue indépendante* du 25 février 1848. Cet article, on le comprend, eut à subir alors une terrible concurrence ; mais les vérités qu'il renfermait ont survécu, germé et fructifié, et l'on n'en pourrait dire autant des hommes et des choses qui faisaient le plus de bruit dans ce moment-là. Les fautes que M. d'Ortigue indiquait, M. Destailleur les a évitées ; les améliorations qu'il proposait, M. Destailleur les a faites :

sa nouvelle édition de La Bruyère n'est pas seulement excellente, elle est décisive. Après elle, il n'y a de possible que celle qui serait faite d'après le manuscrit autographe, si jamais on le retrouvait: bonheur peu prévu et peu probable! C'est donc un vrai service que M. Destailleur vient de nous rendre, et, là encore, ce service ressemble à une œuvre de piété filiale; car M. Destailleur, par son aimable livre d'*Observations critiques, morales et politiques*, avait prouvé qu'il était de la famille, et qu'avant d'éditer La Bruyère, il avait su le lire, le comprendre, s'en inspirer et en approcher. Je ne saurais constater tous les mérites de cette édition, matériels, si l'on veut, mais littéraires encore, et auxquels les bibliophiles ne sont point insensibles. Cette collection elzévirienne de nos classiques, dont elle fait partie et que publie M. Jannet, est digne des vrais Elzévirs par ses caractères, ses fleurons, son exécution typographique, par mille délicatesses qui élèvent l'imprimerie jusqu'aux plus exquises conditions de l'art. M'y arrêterai-je davantage? Rappellerai-je le charme qu'éprouve un amateur passionné de ces beaux et bons livres à voir son culte partagé et embelli par d'intelligents éditeurs! Non; j'aime mieux, en finissant, rouvrir les pages de M. de Sacy sur saint François de Sales, celles de M. Destailleur sur La Bruyère, et y chercher deux leçons pour la littérature de mon temps. — On a inventé de nos jours, dit M. de Sacy, la poésie descriptive; mais cette poésie est restée une poésie morte, car la nature semble n'y avoir qu'elle-même pour fin. Le poëte cherche à s'y inspirer des choses, comme si ce n'était pas aux choses à recevoir du poëte leur âme et leur inspiration!... Saint François de Sales a connu et aimé la nature, parce qu'il a connu et aimé Dieu. Il l'a peinte admirablement sans le vouloir, parce qu'il a vu en elle son auteur. Il fait parler le moindre insecte, la plus hum-

ble plante comme ces astres dont le magnifique langage nous révèle le souverain Être. Toute la nature est pour lui comme un miroir de la bonté et de la justice divine, comme une vivante parabole de la loi morale... » — Quelle leçon donnée, et dans quel langage! à notre manie de *panthéisme* pittoresque, se servant à lui-même de but et de centre, et matérialisant la divinité à force de diviniser la nature! Celle que nous donne La Bruyère n'est pas moins significative. Esprit de premier ordre, auteur d'un ouvrage destiné à vivre autant que la langue française, il n'a laissé de son passage en ce monde d'autre trace que cet ouvrage même, et c'est à peine si les admirateurs de son livre ont pu recueillir, çà et là, quelques renseignements sur sa vie et sur sa personne. Qu'on y réfléchisse! Ce double exemple offert par saint François de Sales et par La Bruyère contraste avec deux de nos plaies morales et littéraires. La matière préférée à son Créateur, le *moi* préféré à tout le reste, c'est le fait des littératures qui se dépravent et des sociétés qui s'égarent ; c'est l'explication, en partie double, de nos décadences, de nos malheurs et de nos périls.

M. EUGÈNE JUNG[1]

Henri IV écrivain! Puisqu'un roi de France et de Navarre nous en donne aujourd'hui l'exemple, tâchons d'être aussi littéraire que possible et de n'effleurer la politique et l'histoire que tout juste ce qu'il faudra pour éclairer notre sujet.

Disons-le d'abord à l'honneur de notre siècle : s'il est épris, en bien des points, de faussetés et de chimères, il a cherché, il cherche encore le vrai historique ; il ne se contente plus de ces à peu près comparables à des verres de couleur sous lesquels les personnages célèbres n'apparaissaient qu'avec des teintes uniformes et des figures toutes faites. Il va droit aux sources originales, aux renseignements positifs, aux informations personnelles; et, s'il s'y expose à trouver les grands hommes en robe de chambre, il s'en effraye moins que de ces costumes d'apparat soi-

[1] *Henri IV écrivain.*

gneusement conservés par les anciennes méthodes, et qui ne nous apprennent pas mieux la vérité des physionomies et des caractères que les discours officiels, les enthousiasmes de circonstance ou les réjouissances publiques ne nous apprennent la vraie situation ou les vrais sentiments d'un pays.

Henri IV avait eu un malheur : il avait été le Fénelon de la royauté. Les libres penseurs du dernier siècle, heureux de rencontrer en lui un type à opposer à la majesté souveraine et au catholicisme absolu de Louis XIV, comme ils trouvaient en Fénelon un contraste avec la fermeté dogmatique et l'inébranlable autorité de Bossuet, s'étaient créé à leur usage un Henri IV de convention, le Henri IV des alexandrins de Voltaire, de la poule au pot et du convoi de vivres introduit dans Paris assiégé; — bon, sentimental, tolérant, un peu philosophe, devinant, à cent soixante ans de distance, l'Encyclopédie et l'abbé Raynal, déclamant sur les droits de l'humanité comme un habitué du salon de madame Geoffrin ou de madame Necker ; tel, en un mot, que, si le véritable Henri IV avait un moment ressemblé à celui-là, il n'eût ni reconquis sa couronne, ni pacifié la France, ni résolu les difficultés les plus compliquées où se soit jamais heurté un homme de génie, ni même laissé une mémoire populaire : — car ç'a été là une des grandes erreurs d'un temps encore peu éloigné de nous, de s'imaginer que les souverains s'attirent l'affection de leur peuple par la bonté et la douceur. Mieux renseignés aujourd'hui, nous savons qu'ils l'obtiennent par les moyens contraires. Qu'est-il arrivé? que, comme ce Henri IV d'opéra-comique et de pastorale philosophique ne résistait pas à l'analyse, une réaction a pu s'opérer contre lui sous de très-spécieux prétextes, et que ses détracteurs systématiques ont eu tout aussi beau jeu que ses

admirateurs *à priori*, au sujet de ces vertus académiques, beaucoup plus funestes que des vices au bonheur du genre humain. Il importait également à la justice de l'histoire et à la dignité de l'auguste maison de Bourbon que Henri IV sortît enfin de cette draperie non moins complaisante à la satire qu'au panégyrique, descendît de ce piédestal de la statue de Lemot et des hémistiches de la *Henriade*, si gênant pour ses habitudes simples et familières, et vînt à nous de plain-pied, se montrant tel qu'il a été, avec ses qualités et ses défauts, avec les trous de son pourpoint, les saillies de son humeur gasconne, les vivacités charmantes de sa bonhomie goguenarde, et ce prodigieux esprit, comparable même à sa bravoure, et fait pour avoir raison, en définitive, dans un pays où tout le monde veut être spirituel et brave, même les poltrons et les sots.

Nous croyons savoir que des écrivains consciencieux s'occupent en ce moment, sous des formes diverses, de ce travail de révision historique qui, sans rien ôter à Henri IV de son charme ni de sa gloire, en fixera mieux les conditions réelles. En attendant, quoi de plus sûr, pour le bien connaître, que de l'entendre et de le lire? Quoi de meilleur que de le surprendre dans ce déshabillé épistolaire où Balzac et Voiture n'avaient pas encore appris à mettre de la préméditation et de l'artifice, et où d'ailleurs le Béarnais, pressé d'affaires et d'idées, n'avait tout au plus que le temps d'être naturellement habile? Les lettres de Henri IV sont donc les plus excellentes pièces justificatives à placer en regard de son histoire; et M. Villemain, le maître des maîtres, en profitant de son passage au ministère de l'instruction publique pour donner l'ordre et faciliter les moyens de recueillir et de publier ces lettres restées jusque-là dans une sorte de vague demi-jour ou

disséminées dans des collections particulières, a rendu à la littérature française un service que l'on trouverait le plus éclatant de tous ceux dont s'honore sa glorieuse carrière, — si on ne songeait à ses ouvrages.

Six volumes de cette précieuse publication ont paru; le sixième se termine avec l'année 1606. M. Jung a donc pris quelque peu les devants, et il s'en excuse avec une modestie qui désarme la critique. Cette précipitation, si louable d'ailleurs, explique aussi quelques incorrections de langage qu'il eût pourtant mieux valu éviter dans un livre où il s'agit de nous montrer en quoi Henri IV s'éloigne encore ou se rapproche déjà de la bonne langue. Un reproche plus grave que j'adresserai à M. Jung, c'est d'avoir manqué de parti-pris : parti-pris historique ou parti-pris littéraire. Est-il au nombre des admirateurs de Henri IV? Je le crois, car s'il ne l'était pas, d'où lui serait venue l'envie d'ajouter un mérite de plus, — celui d'écrivain, — à tous ceux que l'on reconnaissait chez le vainqueur d'Arques et d'Ivry? Et cependant, il y a, dans ce livre, maint passage qu'on dirait écrit par un détracteur de Henri IV. M. Jung perd peu d'occasions de nous rappeler ses faiblesses et ses fautes, même celles qui n'ont pas de rapport avec sa prose écrite ou parlée. J'en dirai autant, au simple point de vue de la littérature. Telle page de ce volume a les allures de l'histoire; telle autre appartient à la philologie; celle-ci est de l'érudition, celle-là est de la critique. M. Jung eût mieux fait, selon nous, de se renfermer résolûment dans son sujet, d'en préciser avec plus de soin ce qui en était l'originalité et la nouveauté, d'aborder Henri IV comme s'il n'y avait plus de contestation possible sur ses qualités d'esprit et de cœur, et de s'attacher uniquement à retrouver dans son style l'image fidèle de ce qu'il a pensé et senti. A quoi bon s'arrêter en chemin

pour nous faire remarquer que Henri IV ne tenait pas toutes ses promesses, ne récompensait pas exactement tous les services rendus, parlait de ses projets, de ses succès et de lui-même avec une verve d'éloges voisine de la gasconnade, conservait, jusque dans la franchise, une habileté merveilleuse, comprenait trop bien la puissance de l'intérêt sur les consciences humaines, et se servait parfois de tous les moyens, même de la corruption des autres, pour arriver à son but? Qu'importe? C'est justement en déployant ces ressources inépuisables, en les opposant aux complications inouïes de sa situation et de son rôle, que Henri IV, sans le vouloir et à son insu, fit preuve de ces dons naturels dont l'ensemble s'appelle le talent d'écrire. Un livre intitulé *Henri IV écrivain*, ne devait pas s'occuper d'autre chose : car, sur ce terrain, les défauts, — en supposant que ce fussent des défauts, — devenaient des avantages. Pour M. Jung, la question n'était pas de savoir si Henri IV était bon ou égoïste, vertueux ou coupable, admirable ou répréhensible, mais comment il avait exprimé, dans ses discours et dans ses lettres, ce mélange de bien et de mal, et comment cette expression vive, cavalière, pénétrante, cordiale, persuasive, était devenue entre ses mains un instrument de séduction.

Mais laissons ces critiques de détail et d'avant-scène : M. Jung, en revanche, a très-bien fait ressortir par quelles circonstances particulières de naissance, d'éducation, de rapprochements, mis tour à tour en contact par les vicissitudes de sa destinée avec tous les partis et toutes les classes de la société, tour à tour huguenot, catholique, proscrit, pauvre, puissant, batailleur, pacificateur, prétendant, prince, roi, Henri IV avait pu être et avait été l *témoin* de ce moment critique et décisif où la langue populaire et celle des lettrés allaient se fondre en un tout

homogène et devenir la langue française. — Ainsi, comme le remarque M. Jung, le même roi qui a tant fait pour l'unité de la monarchie, condition des grandes choses en politique, a fait beaucoup aussi pour l'unité de la langue, condition des grandes choses en littérature. Il a préparé à Louis XIV l'imposante majesté de son règne et la splendeur littéraire de son siècle.

Il y a, dans cette partie du travail de M. Jung, de très-bonnes pages que je citerais si je n'aimais mieux citer Henri IV lui-même. Ces variations de sa destinée, si favorables à l'expansion de son génie dans ses écrits comme dans ses actes, M. Jung les reconnaît aussi dans son caractère; vif, primesautier, ardent, épanoui en bien des sens, entier surtout, et s'imprégnant à toute heure, se colorant avec une rapidité magique de tout ce que sa vie accidentée lui apportait d'impressions extérieures et de sentiments intimes. — « Jamais roi, nous dit-il, ne fut plus homme; je veux dire qu'il laissa croître tous les instincts et tous les sentiments que la nature met en chacun de nous, mais que d'ordinaire les circonstances, l'éducation, les intérêts, la raison, font pousser diversement, étouffant les uns, développant les autres. — Actif et ami du plaisir; prudent et hardi; vif et persévérant; franc et dissimulé; expansif et rusé; impérieux et familier; prompt à la colère et facile au pardon; affectueux et ingrat; généreux et intéressé : *humani nihil alienum.* » Je n'accepte pas tout de ce portrait, pas plus dans la pensée que dans le style; mais il a du moins le mérite de nous montrer tout ce que cette libre croissance de qualités diverses et parfois contraires, cette richesse de nature secondée et assouplie par une lutte et une activité continuelles, cette *humanité* vivace et toujours persistante dans la royauté, devaient répandre d'éclat, de vérité, de séve, de verve et de saillie dans une

correspondance où l'*homo sum* est la meilleure des inspirations et le plus irrésistible attrait. Plus tard, quand la royauté reconstruite et raffermie se sera formé un caractère à part, plein de majesté, de cérémonial et d'étiquette; quand l'*homme*, enveloppé, dès le berceau, dans le manteau royal, disparaîtra sous ses plis, une pareille correspondance, même à génie égal, ne serait plus possible. Pour la produire dans toute la variété de ses agréments, dans toute la franchise de son naturel, dans toute la justesse de ses renseignements historiques, il a fallu ce moment unique, transitoire, où un homme, le plus spirituel de son royaume, nourri de Montaigne, d'Amyot et de Plutarque, né pour être roi, digne d'être roi, ne l'était pas encore, et le devenait peu à peu, pied à pied, jour par jour, en se servant, pour y arriver, de toutes ses armes, depuis son épée jusqu'à sa plume. Voilà pourquoi ce recueil de lettres est inappréciable, et pourquoi nous devons savoir gré à M. Jung de nous en avoir donné un avant-goût. Nous y voyons Henri IV tout entier sous ces deux aspects qui se complètent et s'expliquent l'un par l'autre : l'homme dans le roi, le roi dans l'homme.

Oui — et c'est là qu'il faut bien revenir, non seulement pour lire avec fruit ses lettres, mais encore pour se faire une exacte idée des obstacles que Henri IV eut à vaincre, et pour justifier par là ses prétendus défauts, qui ne furent que l'envers de ses qualités. Sans doute il vaudrait mieux que tous les hommes fussent vertueux, que le meilleur moyen de les dominer fût de les surpasser en vertu, de leur en proposer sans cesse l'idéal comme sujet d'émulation et règle de conduite, et, les élevant à leurs propres yeux, de les rendre parfaits, dévoués, héroïques, gouvernables sans autres lois que la morale, le discernement et l'exemple. Il eût mieux valu aussi que, dans les guerres de religion, les

différences de la vérité et de l'hérésie fussent marquées et accentuées, moins encore par des preuves et des évidences dogmatiques que par les perfections des défenseurs de la vraie foi et les crimes de ses adversaires. Par malheur il n'en est rien, et, sans aborder la question religieuse qui nous mènerait trop loin, nous sommes forcés de convenir, d'après l'histoire et d'après nos experiences, qu'on ne gouverne pas les hommes en prenant leur vertu pour point de départ; que tout gouvernement, s'appuyant trop sur cette idée, arrive, en fin de compte, à être pire que les autres, et que l'intérêt, la cupidité, l'ambition, la vanité, la passion ou le calcul sous leurs formes innombrables, sont, après tout, les plus solides *anses* par où un roi de fait ou de droit puisse s'emparer de ceux qui doivent l'aider à conquérir sa couronne ou à la garder. Mettez-vous à la place de Henri IV, ne nous lasserons-nous pas de dire à ses détracteurs. Elevé par une mère d'un esprit supérieur, mais d'un protestantisme fanatique; marié, six jours avant la Saint-Barthélemy, à une sœur des Valois, peu faite pour lui rendre très-recommandables son parti, son culte et sa famille; forcé, sous le poignard des assassins, de se convertir une première fois à la religion catholique et devant y puiser pour toujours l'horreur des conversions de commande; ayant assez vécu à la cour de Catherine de Médicis pour être témoin et victime de ce machiavélisme féminin dont l'histoire nous a conservé les scandaleux et avilissants détails; jeté ensuite dans toutes les aventures d'une vie errante, guerroyante, pleine de fatigues, de privations et de périls; roi sans royaume, général sans armée; obligé de disputer chaque lambeau de ses États à l'intrigue, à la haine, au fanatisme, à des ambitions rivales; ayant sans cesse à se méfier de ses amis, à compter avec ses ennemis, à réchauffer les indif-

férents, à ramener les déserteurs, à séduire les cœurs hostiles, à raffermir les fidélités chancelantes ; c'est beaucoup — disons-le après M. Jung — que Henri IV ne soit pas tombé dans la politique cauteleuse et flétrissante, hypocrite et perfide, professée par Machiavel et pratiquée par Catherine ; —et il a fallu, pour cela, toute l'excellence de son naturel. Ce qui est vrai, ce qui ressort de ses lettres, et ce qui, humainement parlant, ne saurait être blâmé, c'est qu'il comprit admirablement son temps, sa tâche, son but, les hommes, les besoins de sa cause, les conditions de sa lutte, le fort et le faible de chacun, et qu'agissant en conséquence, il sut écrire comme il savait agir. Sous ce rapport, sa correspondance, à part ses mérites si précieux comme date et comme perspective familière dans l'histoire littéraire de son époque, est un modèle de cette séduction permise, qui n'est ni le mensonge, ni l'artifice, qui était une partie essentielle du rôle et presque du devoir de Henri IV, et sans laquelle il n'eût rien eu de mieux à faire qu'à retourner dans le Béarn, et à y prêcher aux Gascons la sincérité, la naïveté et le détatachement des choses humaines. Ce rôle, ce devoir, quels étaient-ils? Attirer à soi, débrouiller du chaos des guerres civiles ce parti royal qui existait en germe, que les Valois avaient pressenti sans le démêler, et qui, recruté dans ce qu'avaient de meilleur le parti catholique et le parti protestant, devait former un jour le parti français et personnifier à la fois la pacification du royaume et l'établissement définitif de la monarchie. Attirer à soi, c'est le génie de Henri IV, et chacune de ses lettres est un chapitre de cette œuvre de persuasion universelle. Qu'il écrive à une femme ou à un souverain étranger, à un ami dont il est sûr ou à un partisan dont il doute, à un ennemi qu'il espère convertir ou qu'il croit nécessaire de tromper, au plus

illustre de ses lieutenants ou au plus humble de ses gentilshommes, c'est toujours le même esprit, la même grâce, la même allure délibérée, affectueuse, ronde, familière variant en cent façons quelques idées dominantes : « Je vous aime — Vous devez m'aimer — Je serai roi — Vous êtes trop brave pour manquer à mon rendez-vous. — Je veux être obéi. » — Mais que de broderies charmantes! S'agit-il de demander à M. de Launay d'Entragues de lui arriver avec de l'argent? — « Sans doute vous n'aurez manqué, lui écrit-il, ainsi que vous l'avez annoncé à Mornay, de vendre vos bois de Milerac et de Cuze, et ils auront produit quelques mille pistoles. Si ce est, ne faites faute de m'en apporter tout ce que vous pourrez : car de ma vie je ne fus en pareille disconvenue. Et je ne sais quand, ni d'où, si jamais je pourrai vous les rendre; mais je vous promets force honneur et gloire; et argent n'est pas pâture pour des gentilshommes comme vous et moi. » Veut-il guérir une blessure reçue à son service, il écrit à M. de Lubersac : « J'ai entendu par Boisse des nouvelles de votre blessure, qui m'est un extrême deuil dans ces nécessités. Un bras comme le vôtre n'est de trop dans la balance du bon droit; hâtez donc de l'y venir mettre et de m'envoyer le plus de vos bons parents que vous pourrez. D'Ambrugeac m'est venu joindre avec tous les siens, châteaux en croupe s'il eût pu. Je m'assure que vous ne serez des derniers à vous mettre de la partie; il n'y manquera pas d'honneur à acquérir, et je sais votre façon de besogner en telle affaire. Adieu donc, et ne tardez : voici l'heure de faire merveille. » Quel est le baume comparable à une lettre comme celle-là? Le lendemain, la blessure de M. de Lubersac était guérie. Et ces quelques mots à un ami mécontent : — « On m'a dit que vous ne m'aimiez point, et le sieur d'Emery, présent porteur, m'a confirmé

cela. S'il en est ainsi, je vous désavoue, et la première fois que je vous verrai, je vous couperai la gorge. Adieu, la Gode, ma mie. » — Et cette autre lettre au brave Crillon : « Brave Crillon, vous savez comment, étant roi de Navarre, je vous aimais et faisais cas de vous. Depuis que je suis roi de France, je n'en fais pas moins, et vous honore autant que gentilhomme de mon royaume; ce que je vous prie de croire et en faire état, et qu'il ne se présentera jamais occasion où je vous le puisse témoigner, que vous ne m'y trouviez très-disposé. Je suis bien marri de ce que votre santé ne vous permet pas d'être près de moi, pour le besoin que j'ai de telles gens que vous. Lorsqu'elle vous le permettra, vous me ferez un singulier plaisir de me venir trouver. Je ne vous dirai pas que vous serez le très-bien venu; je m'assure que vous n'en doutez nullement. » — Et quel tact, quel sentiment délicat des nuances dans la manière dont s'y prend Henri IV pour empêcher les duels entre ses partisans, leur parlant à la fois en roi et en gentilhomme, et leur laissant entendre que, si le roi leur défend ces inutiles effusions de sang, le gentilhomme les assisterait volontiers et se mettrait bravement de la partie! Notons, en passant, comme trait de caractère et d'époque, que la fraternité chevaleresque entre le roi et les gentilshommes ne fut mise en relief par personne mieux que par Henri IV. Avant lui, les grands seigneurs, révoltés ou soumis, avaient une attitude trop menaçante ou trop rancuneuse. Après lui, le gentilhomme se fondit dans le courtisan. Lui seul créa et maintint, dans la noblesse française, cette communauté dont le roi fut le chef et dont l'honneur fut le nœud.

Mais il y a d'autres leçons, d'autres exemples à chercher dans ses lettres. Détachées du but qu'il voulait atteindre et qu'il atteignit, elles offrent encore un bien intéressant

sujet d'étude. Henri IV raconte comme racontera plus tard, dans une langue plus formée, madame de Sévigné, et il a de plus le feu de l'action même mêlé au récit. — « Hier le maréchal et le grand prieur vinrent nous présenter la bataille, sachant bien que j'avais congédié toutes mes troupes: ce fut au haut des vignes, du côté d'Agen. Ils étaient cinq cents chevaux et près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre, qui fut assez confus, ils partirent, résolus de nous jeter dans les fossés de la ville; ce qu'ils devaient véritablement faire: car toute leur infanterie vint au combat. Nous les reçûmes à la muraille de ma vigne, qui est là plus loin, et nous retirâmes au pas, toujours escarmouchant, jusqu'à cinq cents pas de la ville, où était notre gros, qui pouvait être de trois cents arquebusiers. L'on les ramena de là jusques où ils nous avaient assaillis. C'est la plus furieuse escarmouche que j'aie vue (1588). » Et ce récit de la mort du prince de Condé: — « Ce pauvre prince, jeudi, ayant couru la bague, soupa, se portant bien. A minuit lui prit un vomissement très-violent, qui lui dura jusqu'au matin. Tout le vendredi il demeura au lit. Le soir il soupa, et ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dîna debout et puis joua aux échecs. Il se leva de sa chaise, se mit à promener par sa chambre, devisant avec l'un et l'autre. Tout à coup il dit: « Baillez-moi ma chaise, je sens une « grande faiblesse. » Il n'y fut assis qu'il perdit la parole, et soudain après il rendit l'âme, assis. Les marques du poison sortirent soudain (1588). » N'est-ce pas que M. Jung a raison, et que le dix-septième siècle n'est pas loin?

Que dis-je? voici une veine que le dix-septième siècle a peu pratiquée, et où le nôtre peut saluer son précurseur en la personne de Henri IV: c'est le sentiment du pittoresque. — « J'arrivai hier soir de Maran, où j'étais allé

pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah ! que je vous y souhaitai ! C'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, je suis prêt à l'échanger. C'est une île renfermée de marais bocageux, où de cent pas en cent pas il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante ; les canaux de toute largeur, les bateaux de toute grandeur. Parmi ces déserts mille jardins où on ne va que par bateaux. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée : passe une rivière par le pied du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Peu de maison qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras qui portent non-seulement grands bateaux, mais les navires de cinquante tonneaux y viennent ; infinis moulins et météries insulées ; tant de sortes d'oiseaux qui chantent ; de toutes sortes de ceux de mer. Je vous envoie des plumes. De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix : une grande carpe, trois sols, et cinq, un brochet. La terre très-pleine de blés et très-beaux. L'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ah ! qu'il y fait bon chanter ! » (1586.)

On le voit, et cette fois il n'y a pas de néo-ligueur qui tienne : un nouvel écrivain est acquis à la France, et cet écrivain s'appelle Henri IV. Remercions M. Villemain, et lisons M. Jung, en attendant que nous possédions le recueil complet de ces précieuses lettres. Elles nous rendent le véritable Henri IV, et si celui-là ne réalise pas l'idéal mis à la mode par l'école sentimentale, c'est-à-dire le prince tel qu'il doit être pour ne jamais arriver au trône quand il y prétend et pour en tomber quand il l'occupe, nous ne perdrons rien au change : nous aurons le plus national,

le plus Français, le plus brave, le plus spirituel de tous les rois; persuadant son royaume avant de le conquérir et pipant les cœurs pendant qu'il assiége les villes: aussi sincère qu'on peut l'être en restant habile; aussi habile qu'on peut l'être en restant honnête; assez ferme pour être obéi, assez affable pour être aimé; écrivant d'instinct et au hasard des choses charmantes : sachant tout faire pour le bien des hommes, même les mépriser un peu; excellente condition pour être sûr de les bien connaître et capable de les bien gouverner.

LE BOURGEOIS DE PARIS

ET

LE BOURGEOIS DE LA NIÈVRE[1]

Il y a, dans le *Guy-Mannering* de notre vieil et cher Walter-Scott, un passage assez plaisant où le colonel Mannering et le procureur Pleydell se querellent sur le plus ou moins de culpabilité relative d'un bandit et d'un fripon. Pleydell prend parti pour le fripon, le colonel pour le bandit, et ils finissent par reconnaître que, des deux parts, cette préférence est un effet du métier. Ce passage nous est souvent revenu en mémoire lorsque, signalant les symptômes de nos maladies morales, nous avons mis au premier rang cette vanité, ce personnalisme, ce contentement ou cette préoccupation du *moi*, qui ont si mal inspiré nos écrivains célèbres, et les ont amenés à gâter après coup, par des confidences maladroites ou oiseuses,

[1] Derniers volumes des *Mémoires* de M. Véron. — Premier volume des *Mémoires* de M. Dupin.

inconvenantes ou incomplètes, le charme des créations de leur jeunesse, le souvenir de nos émotions et de nos lectures, et ce demi-jour si propice au mystérieux travail de la poésie transformant la réalité. Nous souffrions, par esprit de corps, de nos rigueurs, qui semblaient atteindre la littérature tout entière, et lui attribuer le monopole de tant de puériles et vaniteuses complaisances, comme conséquence logique de cette surexcitation du cerveau, de cet abus de l'imagination, de ces perpétuels sacrifices du sérieux de la vie à ses chimères, de ce je ne sais quoi d'un peu théâtral, d'un peu enclin à se mirer en soi, attributions immémoriales des natures artistes, poétiques, littéraires. Après tout, ces écrivains sur qui nous appelions avec amertume un blâme trop mérité, n'étaient-ils pas nos maîtres? N'avaient-ils pas été les enchanteurs de nos plus belles années? De quel droit leur jetions-nous la première pierre, nous qui tenions à eux, sinon, hélas! par le talent, au moins par ces parentés irrécusables, dominant, dans les diverses familles d'esprits, les nuances de détail? N'était-ce pas, de notre part, cruauté, contradiction, ingratitude? Savions-nous si cette vivacité d'impressions, cette manie d'expliquer l'imagination par la mémoire, ce penchant à prendre pour confident le public entier, n'étaient pas une partie essentielle de leur génie, et comme l'envers de tous ces riches trésors déployés dans leurs ouvrages? Encore une fois, il y avait là matière, non pas à un scrupule et à un doute, mais à un regret; au regret d'être obligé de frapper si fort, si près de nous, si près de nos goûts, de nos admirations, de nos préférences, de manquer de respect « au vieux René, au vieux Alphonse, au vieux George, » sous prétexte qu'ils ne s'étaient pas assez respectés eux-mêmes.

Abstulit hunc tandem... Nous éprouvons aujourd'hui

une satisfaction bien vive en constatant qu'il n'est pas nécessaire d'avoir été homme de génie, écrivain supérieur, éminent poëte, émouvant conteur, pour céder à la même envie de se raconter, de revenir, brin à brin, sur tout son passé, de se faire le héros de sa propre histoire, le centre et la raison d'être des événements de son temps. Dieu merci! M. Véron et M. Dupin se trouvent là tout exprès pour dégager du débat l'esprit littéraire, et prouver qu'il n'a pas du moins le privilége exclusif de ces confessions, de ces confidences, espèces de représentations de retraite données à leur bénéfice par des acteurs vieillis dans des rôles qu'on sait par cœur et des pièces qu'on ne joue plus. On peut différer d'opinion sur l'opportunité, l'intérêt, la convenance, la gravité, l'utilité des *Mémoires* de M. Véron et des *Mémoires* de M. Dupin; mais il est un point sur lequel tout le monde tombera d'accord, c'est qu'ils n'ont rien de commun avec la littérature. Nous devons donc avant tout, et au nom de cette littérature tant de fois accusée par d'autres et par nous-même, remercier MM. Dupin et Véron, comme Claudien remerciait les dieux d'avoir permis la chute de Rufin. Habitués, l'un à faire absoudre ses clients, l'autre à guérir ses malades, tous deux ont voulu, nous n'en doutons pas, finir leur carrière comme ils l'avaient commencée, et continuer, dans leurs vieux jours, ce bienfaisant ministère dont le souvenir embellissait leur jeunesse. Ils ont vu la poésie, l'art, le talent et la célébrité d'écrivain, malades d'un excès de vanité, prévenus d'une foule de délits causés par le désir de se rendre intéressant, par l'abus du droit à la gloire, par l'entêtement à occuper de soi, à poser devant l'Europe entière en grande tenue ou en robe de chambre; et ils se sont dit que des Mémoires où brilleraient les mêmes travers, et qui se feraient en outre remarquer par

une absence complète d'esprit, d'art et de style, seraient le plus excellent moyen de démontrer que ces travers, au lieu d'être une maladie particulière, étaient une épidémie générale; au lieu d'appartenir en propre à une classe d'individus et d'intelligences, rentraient dans le vaste domaine de nos faiblesses et de nos misères. Rendons-leur cette justice, jamais mission ne fut mieux comprise et plus consciencieusement accomplie; jamais avocat et docteur n'ont mieux maintenu leur spécialité au profit de leur client. Le livre de M. Dupin est un plaidoyer; celui de M. Véron est une cure; et, après qu'on les a lus, leur succès est complet, la littérature est acquittée et guérie.

Loin de nous pourtant l'idée d'assimiler ces deux hommes si différents, ces deux existences si dissemblables! La comparaison serait un paradoxe et une irrévérence envers la magistrature. La vie de M. Dupin est une vie de travail, *labor improbus;* il a peu sacrifié aux Grâces, et ce n'est que dans ses lectures classiques qu'il a eu commerce avec Melpomène et Terpsichore : s'il a semé de quelques fleurs l'âpre sentier des *Institutes* et de la procédure, ce ne sont, tout au plus, que des fleurs de rhétorique, ou peut-être celles qu'en Cincinnatus du courage civil il a cultivées de ses propres mains dans son parc de Raffigny. Il a bien eu çà et là quelques velléités d'ornement oratoire et de jouissance artistique : il a pratiqué la métaphore, lu Boileau, fréquenté Girodet, et autorisé ses clients politiques à suspendre dans son cabinet des gravures peu connues, mais d'autant plus précieuses, telles que la *Mort de Socrate*, et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.* Même, dans les grands jours, quand la métaphore avait bien donné, la peinture arrivait, fixant dans une image plus durable les images fugitives : Dumarsais tendait le pinceau à Horace Vernet, et tous deux, pour mieux con-

server à la postérité les traits du nouveau Démosthènes, saisissaient, de compagnie, le moment où il prononçait cette phrase : « Accusateur ! vous voulez placer sa tête sous la foudre, et nous, nous voulons montrer comment l'orage s'est formé ! » Mais il est clair que l'art, la poésie, l'agrément, voire même la gravure proprement encadrée, n'ont joué dans la vie de M. Dupin qu'un rôle accessoire, n'ont été que la récréation tolérée, le délassement permis de travaux plus sérieux, la broderie légère et brillante d'une étoffe ferme, solide, tenace, compacte, bonne au soleil et à la pluie, à la fois rude et souple, et surtout remarquable par ses couleurs variées. Pour M. Véron, c'est le contraire. Chez lui, le plaisir a été le principal, et le travail l'épisode, ou plutôt il n'a voulu du travail que comme assaisonnement du plaisir. Pratiquer une saignée, inventer une pâte pectorale, diriger une Revue, gouverner l'Opéra, régénérer le *Constitutionnel*, pousser à une révolution, coopérer à un sauvetage, tout cela n'a été, semble-t-il, pour l'heureux mortel, qu'une façon de conjurer le désœuvrement et de se souvenir de l'antique proverbe que l'oisiveté est la mère de tous les vices; tout cela n'a été qu'un exercice d'hygiène, la promenade que l'on s'impose après dîner pour s'assurer une digestion facile; un moyen de mettre dans son existence, à des doses savamment égales, l'utile et l'agréable, en ayant soin que l'agréable domine et que l'utile obéisse. Toutes les divinités riantes l'ont accueilli à son berceau, depuis Phébus Apollo, dieu des dictames et des simples, jusqu'aux Grâces, aux Muses et aux Nymphes, qui n'ont plus lâché prise et ont fini par le traiter avec une familiarité toute fraternelle. Dans cette vie amusée et occupée, l'étoffe est peu de chose, mais la broderie est beaucoup : si bien qu'à chaque nouvelle tentative pour être pris au sérieux, pour devenir un homme

grave, pour cacher sous un habit officiel les myrtes importuns et les camellias fanés, le pli était pris, la vieille habitude était passée à l'état chronique; le bout de l'oreille épicurienne reparaissait sous le collet droit de l'uniforme; on refusait de souscrire ou de croire à cette transition honorable du plaisant au sévère, et l'on demandait à ce surnuméraire de gravité s'il voulait faire de la politique une drogue ou un ballet : impertinente question qui eût bien mérité qu'on lui répondît par l'affirmative! On le voit, rien de plus différent que ces deux physionomies et ces deux histoires : comment se fait-il donc qu'elles se rejoignent à leur extrémité, et se racontent dans des Mémoires qui offrent à peu près le même caractère? Comment se fait-il que le livre du docte jurisconsulte, de l'éloquent avocat, du magistrat austère, du travailleur infatigable, du légiste profond, du procureur général près d'une Cour suprême, du président de la Chambre des députés, de l'Assemblée nationale et du Comice agricole, ne soit pas plus sérieux que celui du directeur de la danse, et que le maillot rose n'ait pas grand'chose à envier à l'habit noir? En même temps, comment les deux livres, réunis sous un même regard impartial, sans le moindre esprit de dénigrement et de système, reproduisent-ils, avec un peu moins d'éclat et beaucoup plus de solécismes, tous les défauts reprochés à des œuvres plus brillantes, signées de noms plus lettrés? Est-ce donc une contagion, un vice inhérent au genre, à l'époque, à l'humanité? Suffit-il de se faire son propre biographe pour devenir aussitôt puéril, gonflé de soi et de ses mérites, prompt à s'exagérer son importance, et même, — chose plus singulière chez un vieux médecin et un vieil avocat, — prodigieusement naïf! Ou bien est-ce parce qu'on possède d'avance toutes ces qualités qu'on est amené à colliger ses souvenirs, à écrire en détail sa bio-

graphie? Quelle leçon extraire de ces deux exemples, qui, cette fois, ne nous enseignent plus à nous méfier du trop beau style, du sens trop poétique, du tempérament trop artiste, du talent de prêter aux créations de sa pensée trop de séduction et de charme? Quel profit pourrait en retirer la société, si elle aussi savait se souvenir ou si seulement elle savait lire? Nous voudrions effleurer quelques-unes de ces questions, afin de n'avoir pas à regarder comme absolument perdu le temps employé à faire connaissance avec ces deux hommes, avec ces deux ouvrages qui, n'ayant aucune valeur historique, aucune portée politique, aucune élévation morale, aucune distinction littéraire, ne méritant ni approbation, ni critique, ni récrimination, ni colère, ont droit cependant à compter parmi les documents contemporains.

Si l'on regardait de près dans la vie des personnages plus ou moins célèbres, on découvrirait que presque tous ont eu une spécialité et un moment, et que, plus tard, en dépit de leurs efforts pour varier leurs aptitudes et multiplier leurs rôles, tout en eux se rapporte à cette spécialité restreinte, à ce moment décisif, qui fut leur succès et leur date. Qui ne se souvient de Spontini reparaissant au bout de trente ans, après Rossini, après Meyerbeer, avec les allures et le costume de 1807, du lendemain de la *Vestale*, et se figurant volontiers que la musique et le monde s'étaient arrêtés à cette heure rayonnante, éternellement parée dans sa mémoire des magnificences du génie, de la jeunesse et de la gloire? Eh bien, avec ou sans *Vestale*, la plupart de nos illustres, M. Véron comme les autres, et M. Dupin comme M. Véron, ont eu aussi leur année 1807, leur instant rapide où, portés à demi par les circonstances, à demi par l'heureux emploi de leur vraie faculté, ils ont donné toute leur mesure et brillé de tout leur éclat. Cet instant passé, lorsqu'ils ont voulu se développer, s'agran-

dir, se transformer, changer de terrain, de théâtre et de genre, faire de leur succès primitif, de leur attribution distinctive le premier anneau d'autres triomphes et d'autres talents, un je ne sais quoi les trahissait, et ramenait invinciblement le public à ce qui était à leurs yeux leur point de départ, et, en réalité, leur point d'arrivée. Pour M. Véron, cette bienheureuse époque, faite pour donner le ton à tout le reste, a été, j'imagine, celle où, vainqueur de tous ses rivaux, entrant à l'Opéra par la petite porte, du côté des coulisses, régnant en autocrate sur les plus belles et les plus vastes planches de l'univers civilisé, il *montait Robert le Diable* et la *Sylphide*, encourageait Taglioni, inventait Fanny Elssler, décernait à M. Levasseur le rôle de M. Dabadie, examinait avec un soin de connaisseur les *portants*, les *dessous*, les *trappes anglaises*, les *vols*, les *vols tournants*, et faisait bénir son autorité paternelle par tout un gracieux Yvetot chantant, dansant, mimant, jouant et sautillant. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a essayé depuis, s'est ressenti de ce règne charmant où ses sujets avaient des ailes de gaze et des jupes de mousseline. On eût dit qu'en sortant de l'Opéra avec cette « petite fortune » dont il parle sans trop d'emphase, mais non sans un heureux mélange de complaisance et de modestie, en remettant à son successeur les clefs de cet Éden profane où il avait rencontré tant de filles d'Ève et si peu de fruit défendu, M. Véron reportait sans cesse, comme notre premier père, son regard derrière lui, vivant encore en souvenir des délices qu'il avait quittées. On eût dit du moins qu'il gardait, des attributs de sa royauté, la lorgnette qui lui avait servi à inspecter tant de *frais minois* et de *pieds mutins*, et que discussions parlementaires, conflits de gouvernement, polémique de journaux, personnages politiques, chutes de dynasties, catastrophes

soudaines, révolutions sociales, tout cela n'était pour lui qu'une continuation en grand de ses exercices favoris, une série de pantomimes animées, de *tutti* retentissants, où cette lorgnette magistrale reconnaissait ses principaux effets de scène, où les événements se déployaient comme les cortéges de *Robert* et de la *Juive*, où le traditionnel *marchons, combattons, courons*, était chanté plus ou moins en mesure, et où nos écus payaient les frais du décor. Un homme d'esprit a appelé M. de Chateaubriand « un ermite sur un théâtre. » M. Véron, bien qu'il se fasse vieux, ne s'est pas encore fait ermite : à part cette légère différence, le théâtre est toujours là, et il y reste, imitant ces marquis du dix-septième siècle qui s'asseyaient pêle-mêle au milieu des comédiens; applaudissant ceux qui réussissent, sifflotant ceux qui tombent, ne se plaignant pas trop du prix des places quand il s'amuse, confondant très-souvent, dans cette position mixte, la salle avec la scène, optimiste à la surface, rancuneux au fond, bonhomme après tout, et rentrant chez lui, la pièce jouée, sans trop savoir s'il a été spectateur ou acteur, s'il s'est agi d'une fiction ou d'une réalité, s'il a assisté à un opéra ou à une révolution. Dans un moment de franchise, où il a été très-près de comprendre ce qu'auraient dû être ses *Mémoires*, M. Véron nous dit (tome III, page 406) : « J'ai dû montrer comment et pourquoi j'étais entré à l'Opéra, comment et pourquoi j'en étais sorti. Les sévérités administratives qui s'exercèrent contre moi, je dois le confesser ici, s'expliquent peut-être un peu par l'ivresse que me causaient une situation, des succès, une fortune, un pouvoir si inattendus. J'avais, moi aussi, le tort de triompher un peu trop au milieu de cette vie de plaisirs continus et d'affaires qu'une fée protectrice menait toujours à bien. Il n'est pas si facile qu'on le pense à un directeur d'Opéra de cacher

sa vie. Ses amis et ses ennemis, par des sentiments contraires, s'empressent de donner une publicité exagérée et ridicule à ses faits et gestes, aussi bien qu'à ses paroles. Un directeur d'Opéra est nécessairement condamné à une vie excentrique, *puisqu'il n'est pas classé dans la société.* » — Pas classé dans la société! voilà le vrai : un ténor, un comique de vaudeville, n'y sont pas classés non plus, ce qui n'empêche pas M. Arnal d'être beaucoup plus amusant qu'un préfet, et M. Roger beaucoup plus mélodieux qu'un conseiller à la cour de cassation; mais enfin, si M. Roger ou M. Arnal demandaient, pour leur retraite, un siége à la cour suprême ou une préfecture de première classe, ils s'exposeraient, pourvu que le ministre fût orgueilleux ou goguenard, à rencontrer quelques-uns de ces dédains aiguisés d'épigrammes dont M. Thiers et M. de Rémusat paraissent avoir été trop prodigues à l'égard de M. Véron, dont il leur a gardé assez de rancune pour devenir, à leur endroit, presque méchant, presque spirituel, et qui, en leur aliénant son cœur, en le dégoûtant de leur politique, ont peut-être influé sur leur défaite, et indirectement décidé des destinées du pays.

Maintenant, si nous passons de l'Opéra au Palais de Justice, de la pantomime à la chicane, et du protecteur des *rats* au défenseur des veuves et des orphelins, rencontrerons-nous chez M. Dupin ce même trait distinctif qui a été toute la figure, cette même date éclatante qui a été toute la vie? Nous le croyons, et ses *Mémoires* nous le prouveraient si nous étions tenté d'en douter. Ce point culminant où tout ramène, cet épanouissement complet d'une faculté spéciale se développant dans son milieu le plus favorable, et y recevant, dès l'abord, un premier à-compte de succès, de gloire, de fortune, destiné à dépasser plus tard le total définitif, nous le trouvons, pour M. Dupin, dans ces années où sa brillante clientèle, généraux, ban-

quiers, poëtes, chansonniers, journalistes, magistrats, littérateurs, évêques, l'associait à tous les bénéfices d'une situation unique, cumulant les honneurs de la persécution avec les profits de la liberté. M. Dupin était alors, dans toute l'acception productive, glorieuse et commode, l'*avocat politique*, l'avocat attitré, obligé, applaudi, fêté, de tous ceux qui, sous prétexte de sceller le pacte entre la Charte et la monarchie, commençaient par attaquer la monarchie pour être plus sûrs d'observer la Charte. Il glorifiait les morts, il innocentait les vivants, il changeait, au gré de son éloquence magique, la sellette en piédestal, la cour d'assises en Capitole et la geôle en Panthéon. Chacune de ces causes célèbres qui passionnaient la plupart des Athéniens et tous les Spartiates de ce temps-là était pour l'heureux avocat l'occasion d'un triomphe en prose, en vers, en peinture, d'une ovation toujours nouvelle, toujours la même, que partageaient le prévenu, l'auditoire, le sténographe, le gendarme, le greffier, l'huissier et le juge. — « Ah! c'était le bon temps! souvenez-vous-en! » s'écrie M. Dupin à l'instar de M. Denis, car on est toujours le M. Denis de quelque chose ou de quelqu'un. Quel temps, en effet, de bénédiction, que celui où il suffisait d'une prosopopée ou d'une apostrophe, d'un mouvement pathétique ou d'un geste véhément, pour que les Barreaux de Paris et de province se missent en frais de poésie à l'honneur de leur illustre confrère, et lui dédiassent des dithyrambes dans le goût de celui-ci :

A côté des cyprès funèbres
Il cueillit d'immortels lauriers,
En vengeant ceux non moins célèbres
Des grands et malheureux guerriers!

Quel temps que celui où une invocation à des *mânes*,

à des *pénates*, à des *cendres*, images neuves qui faisaient le fonds de la littérature de M. Dupin, lui était payée comptant, en transports d'enthousiasme et d'allégresse; où l'habile emploi de ces hardiesses métaphoriques, injustement dédaignées aujourd'hui par les bons élèves de seconde, suscitaient plus de trépignements et de bravos que n'en ont jamais obtenu les merveilles de l'éloquence et du génie! où les écoliers de Saint-Acheul, admis cette fois à faire valoir les circonstances atténuantes en faveur de l'enseignement jésuitique, s'écriaient avec accompagnement d'orgue, de serpent et d'encensoirs :

Que nos fleurs ombragent sa tête,
Que nos parfums suivent ses pas!

où, à propos d'une mauvaise querelle que cette réception de Saint-Acheul attira à M. Dupin de la part de ses meilleurs amis, un excellent abbé le Besgue lui adressait l'épître suivante, transcrite tout au long dans ses *Mémoires :*

« Si le suffrage d'un prêtre déporté, qui a, pendant vingt-huit ans, honoré le caractère français chez nos fiers et généreux voisins, peut vous offrir quelque dédommagement de l'horrible injustice qui vous poursuit, jouissez, monsieur, du mien : il est vif, sincère et sans réserve. Cet acte de dignité (une lettre d'explications qui ressemblaient fort à des palinodies) vous place trop au-dessus de vos ennemis pour qu'ils puissent, quoi qu'ils fassent, vous en faire descendre.

Urit fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas.. ..

« La postérité finira le vers, et je fais des vœux pour que ce soit le plus tard possible. Oui, monsieur, une *trempe si pure*

et si noble, à notre déplorable époque, doublera l'*amour et l'admiration de nos neveux*. — Signé C. J. LE BESGUE. »

On le comprend, une spécialité où M. Dupin a montré de si grands talents et reçu de telles récompenses, une époque où il a cueilli par gerbes, et sans même se baisser, tant de fleurs oratoires, tant de couronnes poétiques, tant de délicates friandises de vanité et d'orgueil, ont dû imprimer à son intelligence et à sa vie ce pli dont nous parlions tout à l'heure, et qui a été ineffaçable. Partout et toujours il est resté avocat, ce qui est déjà une physionomie particulière, et avocat politique, ce qui achève de compléter la sienne. Dix ans, vingt ans après, lorsqu'à force de plaider l'alliance de la monarchie et de la Charte ses amis et lui sont arrivés à renverser l'une et à raturer l'autre, lorsqu'à la suite de cette première révolution on a cru qu'il devenait homme d'État, homme de gouvernement, chef de la magistrature, président d'une grande assemblée, conseiller d'une dynastie, on s'est trompé : l'avocat persistait encore, l'avocat de 1815 à 1830, du *Constitutionnel* et du *Miroir*, de MM. Jay et Jouy, Béranger et Arnault, de Pradt et Isambert, de la *Souscription nationale* et de l'*Ermite en province*, des *Victoires et Conquêtes* et de la *Liberté individuelle*, du *Droit d'association* et de l'*Église gallicane*. La politique n'a jamais été pour lui qu'une cause, un procès, un plaidoyer, où il s'agissait, non pas d'approfondir et de comprendre les périls de la société, les difficultés du pouvoir, les éléments de stabilité qu'il perdait, ceux qui pouvaient y suppléer, mais de contenter juges et plaideurs, accusés et partie civile sans trop se brouiller avec le réquisitoire, de combiner adroitement de beaux restes de popularité avec de beaux chiffres d'honoraires, et des privautés de paysan du Danube avec des priviléges de courtisan. Les gens qui ont accusé M. Du-

pin de versatilité, d'inconséquence, de défection, d'ingratitude ou d'astuce, ont été très-injustes; pour être infidèle à un parti, il faut commencer par en avoir un; or M. Dupin n'a jamais eu de parti, il a eu des clients : il n'a ni pensé, ni agi, ni déserté, ni trahi : il a plaidé. Tout, chez lui, a ce caractère de plaidoirie continuée, *jouée* en des variations innombrables, au milieu des fonctions les plus hautes, et sous les formes les plus diverses : discours, silences, bons mots, actes publics, opposition, retours, boutades, amitiés, conseils, regrets, tout, jusqu'à ses larmes. Oui, s'il lui est arrivé, dans ces derniers temps et dans les dernières pages de ses *Mémoires*, de s'attendrir honorablement sur d'augustes infortunes, le dirons-nous? cet attendrissement et ces pleurs font un peu l'effet de ces *larmes dans la voix* qui décident le succès d'une péroraison bien faite, et humectent des yeux fatigués par la lecture des *Pandectes :* toujours et partout, l'avocat sachant s'émouvoir au bon moment, finissant par s'identifier si bien avec la cause de ses clients, qu'elle semble devenir la sienne, mais n'ayant pas perdu, tout le long du procès, une seule occasion de leur faire comprendre que, s'il plaide le *pour*, ce n'est pas faute d'arguments et de moyens pour plaider le *contre*.

En résumé donc, et c'est ce qui ressort surabondamment de leurs *Mémoires*, M. Véron n'a jamais été que le directeur de l'Opéra, M. Dupin, que l'avocat politique : voilà le trait de leur figure. L'époque où M. Véron faisait jaillir, du bout de son sceptre enguirlandé de roses, les merveilles de *Robert* et de la *Sylphide*, l'époque où M. Dupin échangeait, au profit de tout amoureux de la Charte persécutée par la tyrannie, des métaphores contre des apothéoses, voilà la date de leur vie.

Voyons à présent, et ce point bien fixé, ce qu'il aurait

fallu pour que leurs *Mémoires* y répondissent, et comment, une fois décidés à les écrire, ils auraient dû s'y prendre pour que ces *Mémoires* eussent un peu de piquant, de nouveauté et d'intérêt.

La poétique de ce genre d'autobiographie dont on a tant abusé, et avec une telle uniformité de désappointement et de mécompte, pourrait se formuler en peu de mots. A part les qualités de style, qui ne sont jamais hors de saison, mais qui, avec MM. Véron et Dupin, sont malheureusement hors de cause, il suffirait tout simplement que le narrateur de sa propre histoire se fît une idée bien nette des rapports exacts de cette histoire avec l'attente et la curiosité du public, et surtout de l'espèce particulière de renseignements, de révélations, qui doit former le revers, l'*en-dessous*, le complément inédit de sa célébrité officielle, de sa vie extérieure. Il suffirait qu'il racontât de son mieux, sur les autres et sur lui-même, ce que, vu sa spécialité, ses antécédents, sa position présente ou passée, personne ne peut savoir aussi bien que lui. Pourquoi les *Mémoires* de Sully, du cardinal de Retz, de madame de Motteville, de Saint-Simon, offrent-ils un intérêt irrésistible, inépuisable? C'est d'abord parce qu'ils se sont effacés derrière les événements et les personnages dont ils avaient étudié ou surpris les secrets ressorts; c'est ensuite parce qu'ils ont connu, deviné, vu et révélé ce que personne, à talent égal ou même supérieur, n'aurait pu mieux connaître, mieux deviner, mieux voir et mieux révéler. Pourquoi, au contraire, les *Mémoires* de nos contemporains célèbres ont-ils excité, après une curiosité passionnée, un mécontentement général? C'est premièrement parce qu'au lieu de se fondre, pour ainsi dire, dans les événements qu'ils retracent et de n'en être que les *cicerone* d'intérieur, ils absorbent ces événements dans leur

propre personnalité et leur propre existence : c'est surtout parce qu'ils ne nous apprennent rien que d'autres n'eussent pu également nous apprendre sans y mettre tant de préparatifs et de fanfares : c'est qu'ils ne sortent du récit très-intime, trop intime, des faits et gestes de leurs ancêtres, de leurs parents, de leur enfance, de tous les préludes et accessoires de leur entrée dans la vie, que pour s'égarer dans la grande histoire, celle que l'on connaît par le dehors et qu'on trouve dans le *Moniteur* et les livres. En d'autres termes, ils n'ont pas su rester dans cette région intermédiaire qui est le vrai domaine des *Mémoires* et où le souvenir personnel, l'impression individuelle sert de commentaire au fait historique, s'y entremêle dans une juste mesure sans l'exagérer ni l'amoindrir, et en donne *de visu* l'interprétation familière et comme le déshabillé. Ils se sont constamment tenus, tantôt en deçà, tantôt au delà; tantôt se renfermant dans le monologue de leur passé, tantôt s'abandonnant aux généralités de leur temps : là, biographes pour eux seuls; ici, historiens comme nous tous.

Qu'avaient donc à faire MM. Véron et Dupin pour rentrer, faute de mieux, dans les conditions du genre, et nous donner des *Mémoires* qui, sans grandes qualités littéraires, critiques ou morales, eussent cependant la chance de nous intéresser? Ils devaient commencer par s'appliquer, dans toute sa sage rigueur, la maxime inscrite sur le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, et rechercher soigneusement, dans leur conscience ou, à défaut, dans leur mémoire, quelle avait été leur aptitude particulière, leur attribution distinctive, comment s'était appelé leur succès par excellence, leur trait d'union avec le public; à quel titre, sous quel aspect, avec quel bagage ils étaient devenus, à tel jour et à tel moment, des personnages célèbres, et quels étaient par conséquent, parmi

leurs souvenirs, ceux qui porteraient le plus essentiellement leur marque et qu'eux seuls avaient pu rencontrer sur le chemin de leur coulisse à leur théâtre. M. Véron, par exemple, avait à se dire : J'ai été médecin, et j'ai employé, pour paraître avoir des malades, de petits moyens, tels que cabriolet parcourant au grand trot les beaux quartiers de Paris, voitures armoriées stationnant à ma porte, *grooms* tout essoufflés me surprenant au milieu d'un dîner d'amis et m'adjurant de voler chez madame la duchesse ou chez madame la marquise, qui ne voulaient vivre ou mourir que de ma main : moyens qui ne manquaient pas de comique, et qui peuvent, à distance, me fournir un piquant chapitre sur la façon de *se pousser* en ce monde. Puis, j'ai fondé la *Revue de Paris*, ce qui m'a mis en contact avec cette bizarre tribu des gens de lettres, que l'on connaît fort mal quand on ne la connaît que par ses ouvrages. J'ai ensuite dirigé l'Opéra, et aucun de ses mystères n'est resté mystérieux pour moi. Enfin, j'ai rendu la vie au vieux *Constitutionnel* exténué de consomption voltairienne, prêt à s'enterrer dans ses refus de sépulture : et là, en ma qualité de chimiste, j'ai pu analyser sciemment les ingrédients employés dans ces laboratoires d'où sortait, chaque matin, l'opinion publique, bouchée et étiquetée selon la formule et l'ordonnance. Eh bien, voilà mes *Mémoires*, leurs sujets tout trouvés et leur distribution naturelle : les débuts d'un homme d'esprit à Paris et son stage industrieux aux abords de la notoriété et de la fortune : les dessous de cartes de la littérature en 1829 et 1830, et les rapports de la vie privée d'un directeur de *Revue* avec celle de ses rédacteurs ; une vue de l'Opéra de 1831 à 1835, prise dans les entr'actes et derrière le rideau ; une étude d'après nature du *chez soi* d'un journal et de ce que peut contenir de petits commérages, de basses

passions ou de grotesques despotismes, un assemblage de vieux actionnaires libéraux, de vieux *articliers* patriotes; en tout quatre chapitres, si je suis laconique; quatre volumes, si je suis prolixe : mes *Mémoires* ainsi faits seront bien les *Mémoires* de M. Véron, et le public n'aura pas le droit de m'en demander davantage.

Au lieu de se restreindre ainsi dans sa spécialité et dans son sujet, M. Véron nous a raconté en grand détail l'Empire, les Cent-Jours, la Restauration, la Révolution de 1830, le gouvernement de Juillet, la Révolution de février, la République et le coup d'État du 2 décembre. A coup sûr, ces événements ne sont pas dénués d'intérêt, et nous comprenons qu'il en ait été frappé; mais tout homme de cinquante à soixante ans, ayant traversé, comme lui, les mêmes phases, pourrait les raconter comme lui, et, pour peu qu'il écrivît bien, il écrirait mieux. Sans compter la collection de journaux et de brochures qui se rattachent à cette première moitié de notre siècle, des auteurs et des livres d'un certain renom, dont l'énumération serait trop longue, se sont chargés de nous apprendre sur cette période accidentée autant et même un peu plus que nous ne voudrions en savoir. M. Véron a-t-il été mieux informé, mieux renseigné que ce premier venu qui aurait pu écrire ses *Mémoires* à sa place, et s'en serait peut-être mieux tiré? Oui, en deux ou trois rencontres, mais pas davantage. A-t-il été au moins, comme il a l'air parfois d'y songer ou d'y prétendre, ce familier, ce confident approchant, à tout heure, les hommes d'État, et qui, s'il a le regard juste et l'oreille fine, peut d'autant mieux voir et entendre, qu'on le traite sans conséquence et qu'on s'habille devant lui? A-t-il été le *sigisbée* ou le *patito* de nos grandes existences politiques? A-t-il été Gil Blas? A-t-il été Beaumarchais? A-t-il été Figaro? Hélas! non. Il y a dans son livre

un passage bien imprudent, où il parle de Beaumarchais, et où l'on sent qu'il ne demanderait pas mieux que de donner l'idée d'un parallèle : il s'est fait tort; sa vie, égale et douce, ne ressemble en rien à cette vie troublée, moitié drame, moitié comédie, faite d'orages, de luttes, de victoires et de désastres, se prenant corps à corps avec son temps, avec ses amis, avec ses ennemis, avec elle-même, et, à chacun de ses chocs contre la destinée ou la fortune, jetant assez d'étincelles pour éblouir, assez d'éclairs pour effrayer. Beaumarchais, ou, si vous voulez, Figaro, a été, qui l'ignore? le type de la bourgeoisie à une époque où elle doublait ce cap des tempêtes qui devait la conduire de *rien* à *tout* à travers tant de naufrages. M. Véron est l'homme du *tiers état* arrivé ou parvenu, et n'ayant eu, pour cela, qu'à suivre une pente toute tracée; l'actionnaire heureux, successivement enrichi dans des affaires dont il n'a pas su les secrets, mais dont il a touché les dividendes; le bourgeois de Paris, faisant peu, laissant beaucoup faire, composant ses paradoxes avec des lieux communs, n'empêchant un malheur que quand il a l'esprit de le prévoir et ne le prévoyant que quand il n'est plus temps de l'empêcher ; aimant à se trouver aux premières représentations des événements; lisant l'affiche d'une révolution comme celle d'un théâtre, et en payant la carte comme celle d'un dîner; à la fois roué et innocent, madré et ingénu, blasé et badaud, et, par une erreur géographique que je signale sans l'expliquer, plaçant presque continuellement Athènes en Béotie. On le voit, le bourgeois de Paris d'aujourd'hui n'a rien de commun avec celui de 1784 : M. Véron n'est pas de la même famille que Beaumarchais; il n'a pas fait le *Barbier de Séville ;* il n'a pas rencontré de madame Goëzmann, et, si l'on me rappelle que Beaumarchais a aussi écrit des *Mémoires,* je

répondrai que cette ressemblance-là est justement la plus grande différence.

Si M. Véron, dans l'histoire générale de nos révolutions et de nos gouvernements, a maladroitement marché sur les brisées de nos historiens en titre; si, dans le récit particulier de nos diverses phases politiques, il a eu le tort de ne pas être mieux renseigné que tout le monde sur les choses que tout le monde sait; s'il n'a été ni César, ni Tacite, ni Retz, ni Saint-Simon, ni Olivier le Daim, ni Gourville, ni Gil Blas, ni surtout Beaumarchais, a-t-il été le Tallemant des Réaux de la littérature, de la musique, du journal et de la danse? le Brantôme du premier-Paris, de l'Opéra et du ballet? A-t-il été, en un mot, ce que pouvait être spécialement, et à l'exclusion de tout autre, M. Véron rédigeant ses *Mémoires?* Pas davantage, et nous sommes loin de l'en blâmer; car, si son livre en est plus ennuyeux, il en est au moins plus honnête. C'est là, on ne saurait assez le redire, l'inévitable inconvénient attaché à l'annonce, et, plus tard, à la publication de ces *Mémoires,* signés de noms trop marqués, trop parlants, trop entourés d'une auréole sentimentale ou anacréontique, chorégraphique ou romanesque. Ils provoquent une curiosité qu'ils ne peuvent pas satisfaire; il semble qu'ils soient synonymes de mille indiscrétions inquiétantes pour la bienséance et la morale, mais pleines, par cela même, de ces secrètes amorces que le public ne repousse pas toujours, et auxquelles il aime à céder, tout en les condamnant. C'est ce qui est advenu récemment pour un nom plus illustre et autrement compromis, ce qui arrive, dans une sphère moins poétique, pour M. Véron, et ce qui se reproduira toujours, nous l'espérons bien, pour la confusion des curieux, constamment déçus et rarement corrigés. Lorsque le livre paraît et qu'on y cherche en vain ce

que l'on croyait y trouver, on se plaint d'être mystifié, et l'on a tort; car, par la force des choses, il n'y avait pas de milieu: il fallait qu'il y eût mécompte ou inconvenance, attrape ou immoralité, mystification ou scandale.

M. Véron a donc fort bien fait, en somme, de ne pas répondre au genre particulier d'attente qui s'attachait à ses *Mémoires*, de laisser fermé à double tour le mystérieux tiroir dont ses attributions passées lui avaient livré la clef, de ne pas nous dire sur certains beaux esprits littéraires ou mondains, sur certaines célébrités contemporaines, sur le foyer du chant et de la danse, sur les *étoiles* du firmament lyrique ou tragique, sur Melpomène ou Terpsichore, tout ce qu'il en savait, et autre chose que ce que nous en savions. Mais, en conscience, n'y avait-il pas moyen, sans inquiéter ni scandaliser personne, d'être un peu plus piquant et un peu plus neuf? Croit-il que ses chapitres sur la jeune littérature de 1828 recrutée par la *Revue de Paris* soient des modèles de croquis à vol d'oiseau, de critique légère et anecdotique, telle que la pratiquait, dans ses causeries écrites ou parlées, son ami M. Sainte-Beuve? Croit-il que ses études savantes sur les restaurateurs et les cafés fassent pâlir Brillat-Savarin, et unissent, d'une façon bien appétissante, l'esprit de la gourmandise à la gourmandise de l'esprit? Est-il très-sûr que son galant épilogue sur l'influence des femmes au dix-neuvième siècle continue agréablement Hamilton, la Rochefoucauld et la Bruyère, et soit de nature à faire tressaillir d'aise, dans leur tombe, ses devanciers Lauzun et Richelieu? S'est-il demandé si ses pages sur mademoiselle Rachel dépassent de beaucoup, comme finesse, justesse de vues, élégance, nouveauté d'aperçus sur l'art dramatique, ces biographies d'actrices que l'on vend dans les couloirs des théâtres? S'imagine-t-il que Gavarni, le *Figaro*, le *Charivari*, les

conversations de boulevard et de Divan entre onze heures et minuit, ou seulement les plus vulgaires échos de la chronique parisienne, n'aient pas appris, sur l'Opéra et ce qui s'y passe, dix fois, vingt fois plus que ce que son livre nous en apprend? Il a eu raison d'être discret; il ne pouvait être très-amusant sans cesser d'être convenable; il nous a trichés pour rester honnête : soit; mais alors pourquoi, ayant été M. Véron, a-t-il écrit ses *Mémoires?* On tourne là dans un cercle vicieux, et, si l'on avait espéré d'autres vices, à qui la faute? à l'auteur qui a annoncé ce qu'il ne pouvait pas donner, ou au public qui a demandé ce qu'il ne pouvait pas obtenir?

Il y a pourtant, dans les derniers volumes, deux passages où M. Véron a été à peu près neuf, à peu près piquant, et sur lesquels, pour toutes sortes de bonnes raisons, nous nous garderons d'insister. C'est celui où il publie des papiers volés aux Tuileries le 24 février, rachetés de ses deniers et très-honorables pour ceux dont ils nous livrent les pensées; et celui où il rapporte les dialogues parlementaires qui précédèrent le 2 décembre et les dialogues télégraphiques qui l'accompagnèrent. Hélas! voyez le malheur! Pour ces deux pauvres petites indiscrétions qui, à part le télégraphe, n'ont rien de bien leste, M. Véron a encouru un blâme presque général. A la première, on a dit que M. Véron avait sans doute fait un bon usage des papiers mis entre ses mains par l'émeute, le pillage et le hasard, mais qu'il y en avait encore un meilleur, c'eût été de ne pas s'en servir. A la seconde, on a répliqué que le *væ victis* de notre aïeul Brennus était par trop gaulois, même pour un bourgeois de Paris; que, quand on se disait, comme Sosie, l'ami de tout le monde, on avait tort de faire une exception aux dépens des vaincus, et que compromettre des gens qui ne pouvaient pas

se défendre était une moins belle action que d'avoir monté la *Sylphide*. Et puis, encore une fois, à quoi bon avoir dirigé des danseuses pour ne nous raconter que des ministres?

Soyons juste envers M. Dupin : avocat *quand même*, il a été bien plus avocat dans ses *Mémoires* que M. Véron n'avait été *impresario* dans les siens. Ce n'est pas à lui que nous pouvons reprocher d'avoir oublié le genre d'aptitude et de succès qu'impliquait son nom et que devait rappeler son livre; nous lui reprocherions presque l'excès contraire, — de s'en être trop souvenu. Les petites bagatelles de l'éducation et de l'enfance, les préliminaires de la naissance et de la vie, tous ces menus détails si chers d'ordinaire aux *autobiographes*, M. Dupin les néglige, et c'est tout au plus s'il nous avertit, pour l'acquit de sa conscience, que nous les trouverons dans la notice que M. Ortolan, « longtemps son collaborateur et toujours resté son ami, *a tracée sur lui* en 1840. » — C'est là, dans cette précieuse notice tracée par M. Ortolan *sur* M. Dupin, que les admirateurs de ce dernier obtiendront, sur la manière dont il a sucé son pouce, joué à la balle et récité la *Cigale et la Fourmi*, les renseignements dont ils sont avides et dont ils ne sauraient se passer. Quant à lui, il laisse à l'amitié le soin de recueillir ces curiosités frivoles, et il va droit au fait, ce qui est, comme on sait, le trait distinctif des avocats. S'il pouvait nous persuader qu'il est venu au monde avec sa robe et sa toque, et prêt à *cantonner ses raisonnements, ses preuves, ses mouvements*, c'est par là, nous le parierions, qu'il commencerait son récit. A peine a-t-on feuilleté dix pages de son gros volume, qu'il s'en exhale je ne sais quelle odeur de greffe, je ne sais quel parfum d'audience : on dirait un dossier qui s'éveille, qui s'ouvre, qui marche, qui parle, et qui, saisi de

la manie commune, se met à raconter son histoire. « En 1814, nous dit M. Dupin, *mon cabinet* avait pris tout son développement; j'étais *avantageusement connu* des juges et du public. » — Voilà de quelle façon il entre en scène, et tout le reste répond à ce poétique début. On jouait, sous la Restauration, au beau temps des enthousiasmes helléniques, des tragédies spartiates que l'auteur, disait-on, avaient composées en conjuguant le verbe *mourir*. Les *Mémoires* de M. Dupin semblent faits avec le verbe *plaider :* j'ai plaidé, nous avons plaidé, nous plaidâmes. On comprend toute la variété piquante qui doit résulter de ces sujets palpitants, mais uniformes. « Tel général, tel professeur, tel journaliste, tel magistrat, fut traduit devant la cour d'assises comme accusé d'avoir provoqué à la désobéissance aux lois, ou au manque de respect envers le gouvernement. Il me confia sa cause; je plaidai; je fis deux citations latines, trois bons mots, une apostrophe aux mânes des braves morts pour la patrie, une tirade en l'honneur des libertés constitutionnelles et des vertus civiques. Les juges s'attendrirent, nous gagnâmes, nous fûmes portés en triomphe : les journaux du lendemain assurèrent que j'avais surpassé Cicéron et égalé Démosthènes, et mon client, de qui je ne voulus rien accepter (suivant mon usage invariable dans les procès politiques), mit dans mon cabinet une épreuve, avant la lettre, des *Sabines*, de *Léonidas*, ou d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.* » — Voilà, en les réduisant à leur expression la plus simple et la plus exacte, tous les *Mémoires* de M. Dupin. Ceci expliquerait, au besoin, pourquoi son cabinet, dès 1814, avait pris un tel développement : comment aurait-il pu, autrement, y mettre tant de gravures?

Il s'en est donc fallu de bien peu que M. Dupin, mieux

inspiré que tous ses émules les chroniqueurs de leur propre vie, ne remplît toutes les conditions du genre et ne répondît complétement à ce que nous attendions de ses antécédents, de ses talents, de ses souvenirs. Avocat de la tête aux pieds pendant toute sa carrière, il a été avocat des pieds à la tête pendant tout son livre. Couvert de lauriers oratoires dans ces procès politiques de la Restauration qui ne semblaient intentés que pour la gloire des accusés et l'humiliation des accusateurs, c'est à cette phase triomphale, fortunée, victoires obtenues sur des adversaires désarmés, courage civil déployé contre des dangers absents, popularité nourrie de dévouements faciles, éloquence hébergée aux frais de la langue française, — c'est à cette aurore radieuse que M. Dupin est complaisamment revenu et nous ramène avec lui. Par malheur, il ne s'est pas aperçu que ce n'étaient pas des *Mémoires* qu'il nous donnait, mais une table des matières, par ordre chronologique, pour servir à des *Mémoires* qui n'existent pas, une collection de pièces justificatives à placer en tête ou à la suite d'un livre à faire et qu'il n'a pas fait. Le laconisme est un grand mérite, surtout chez un avocat; mais, en vérité, traverser ces crises terribles, la fin de l'Empire et les Cent-Jours, assister à ces luttes de la Restauration, d'où la Révolution sortit tout armée, comme Minerve, — moins la sagesse et le génie, — être témoin, acteur, partie civile, dans ces malentendus, aussi féconds aujourd'hui en enseignements qu'ils le furent alors en malheurs, voir les gouvernements tomber, les espérances se ranimer ou s'éteindre, les dynasties se succéder sans s'affermir, les expériences du lendemain servir de leçon et de châtiment aux illusions ou aux injustices de la veille, vieillir au milieu de ces grands spectacles, de ces catastrophes instructives, revêtu soi-même des plus hautes, des plus graves fonctions

qui puissent placer un homme au cœur de la société, de la politique, du mouvement intellectuel de son temps; avoir pu compter, jour par jour, les pulsations lentes ou rapides de cette société malade, de cette politique fébrile, de ce vieux monde qui ne voulait pas mourir, de ce monde nouveau qui n'a pas su se fonder; et, au bout de tout cela, au bout de quarante ans, dans tout le recueillement d'une vieillesse condamnée, malgré elle, au silence et au repos, ne se souvenir que de sa gloriole personnelle, amassée en plaidant pour le professeur Bavoux où maître Isambert, pour le *Miroir* ou la *Pandore*, pour M. Jouy ou M. Gosse; donner au récit de ces procès intéressants, à l'exhumation de ces personnages célèbres, au détail de ces succès pleins d'actualité, toute l'élégance d'un procès-verbal, toute l'élévation d'un abrégé de collége, toute la grâce d'un résumé de justice de paix; montrer que l'on a conservé avec soin, fréquemment relu et que l'on croit devoir citer des vers de pensionnat exaltant une prose de basoche, c'est aussi par trop prendre au pied de la lettre l'accord parfait des *Mémoires* de sa spécialité avec la spécialité de ses *Mémoires*, par trop s'enfermer dans cette *personnalité* qui est la Muse du genre, par trop verrouiller et calfeutrer la porte de ce fameux cabinet, si riche de cartons et de gravures. Si l'on convient avec nous que le plus grand éloge à faire d'un livre est de sentir, à mesure qu'on avance dans sa lecture, l'air et l'horizon s'élever peu à peu au-dessus de ces pages comme en une promenade alpestre, jusqu'à ce qu'une perspective soudaine s'ouvre à nous dans l'infini et qu'une bouffée nous y porte, nous serons forcé d'avouer que le livre de M. Dupin produit un effet diamétralement contraire. A chaque pas que l'on y hasarde, il semble que le plafond s'abaisse, se rapproche et finisse par peser les épaules : et quel plafond! un pla-

fond de tribunal de première instance, possédant, en fait d'objets d'art, un poêle de faïence, un buste en plâtre verni, des buis fanés ayant servi au dernier arc-de-triomphe, douze lampions devant servir aux prochaines illuminations, et un cartouche encadré, renfermant, au milieu de drapeaux tricolores, une Charte de 1815 et une Charte de 1830, — en attendant les Constitutions! Les impressions que l'on éprouverait, dans l'ordre pittoresque, devant cet agréable ensemble, on les éprouve, dans l'ordre intellectuel, en lisant les *Mémoires* de M. Dupin. Et remarquez que nous lui faisons grâce des fautes de français; il y en a beaucoup dans son volume, à commencer par son épigraphe, qu'il s'est empruntée à lui-même : « Dans le libre exercice de cette profession, qui ne fait point *de* victimes et qui *les* défend. » Et M. Dupin est de l'Académie française!... Rassurons-nous vite en parlant sa langue : s'il écrit mal, c'est *parce que* avocat, et *quoique* académicien.

N'y a-t-il donc aucun profit, — pas plus de profit que de plaisir, — à retirer de la lecture de ces deux ouvrages avortés, où nous avons reconnu, sous des aspects nouveaux et en des physionomies différentes, les tristes effets de cette vanité, si souvent et si justement reprochée à l'individualisme littéraire? Il y en a, et de deux sortes, intéressant à un degré égal cette morale publique et pratique, qui se compose d'exemples à éviter, de leçons à comprendre, d'expériences à recueillir. Même au milieu de ce contentement naïf qui les empêche de se distraire d'eux-mêmes et de voir au delà de ce qui leur rappelle leurs prouesses et leurs succès, M. Véron et M. Dupin ont laissé échapper des aveux ou des remarques qui semblent s'être rencontrés à leur insu sous leur plume et qu'il est bon d'enregistrer. M. Véron n'a pas déclaré catégoriquement qu'en

commandant à M. Eugène Sue les dix volumes du *Juif Errant* pour le *Constitutionnel* renouvelé et rajeuni, il avait spéculé sur la haine de la petite bourgeoisie contre le parti prêtre, et, dans le fait, ouvert la porte au socialisme sous le patronage de la propriété ; mais il a écrit du moins avec une résignation philosophique dont on doit lui savoir gré : « Le grand désir de redonner de la popularité au *Constitutionnel* par l'éclat d'un *grand nom ne me rendit* exigeant (en français : ne me permit d'être exigeant) ni sur le sujet, ni sur le but moral de l'ouvrage. J'apportai certainement dans cette affaire autant d'imprévoyance que de légèreté. *Que ceux qui n'ont jamais commis de faute dans la vie me jettent la première pierre!* » (T. IV, p. 273). — Il n'a pas cherché à faire ressortir cet odieux contraste de gens bornés, incapables, grossiers, méchants, avares, exerçant une dictature anonyme sur l'opinion d'un grand pays, et, du fond d'un bureau de journal qui était à la fois pour eux une tribune et une rente, attisant les passions populaires, envenimant les haines de parti, déversant l'injure sur tout ce qui méritait le respect, livrant à la risée publique les dernières garanties de l'ordre et du pouvoir, et préparant à la France des malheurs interminables; mais il a soulevé un coin du voile, il a montré un coin du tableau, et c'est assez pour que le lecteur intelligent en recompose l'édifiant ensemble, comme Cuvier ou Geoffroy Saint-Hilaire recomposaient, à l'aide d'une dent ou d'une côte, tout un animal fossile et antédiluvien. « Les séances du conseil d'administration du *Constitutionnel*, nous dit M. Véron, se passaient en querelles ; aux discussions succédaient les gros mots, aux gros mots les menaces, et, plus d'une fois, aux menaces les voies de fait. Roussel, l'ancien marchand de papier (un des plus gros actionnaires), lorsqu'une mesure proposée lui déplaisait,

mettait fin à toute discussion en adressant les plus grossières invectives et les plus injurieuses personnalités à tous ses contradicteurs. Il reprochait à M. Étienne d'avoir été le plagiaire d'un jésuite ; à M. Jay d'avoir été le précepteur des enfants de Fouché... Il ne respectait même pas, dans sa fureur agressive, l'honneur des familles... Pendant quelques séances, MM. Panckoucke et Roussel ne causèrent administration qu'ayant chacun une arme à côté de soi : le premier un pistolet, le second un poignard... « — Voyez-vous quelquefois votre frère? disais-je à M. Roussel. — Jamais ; nous sommes mal ensemble, et cela s'explique : j'ai plus de cent mille livres de rente, et il n'a pas de quoi manger. »

Et M. Véron nous donne le bulletin des ambitions de chacun de ceux qui composaient ce charmant groupe : celui-ci voulait faire du *Constitutionnel* l'organe de ses colères classiques ; celui-là, un marchepied pour arriver à l'Académie ; un autre sacrifiait tout à *cette légitime ambition* de devenir pair de France, et de faire élire son fils à sa place comme député ; un quatrième voulait surtout profiter de sa position d'actionnaire pour jurer, tempêter et blasphémer. — « Et moi aussi, j'en conviens, ajoute modestement et les yeux baissés M. Véron, j'obéissais alors à une idée fixe ; je désirais devenir député de Brest, *extra muros*, aux plus prochaines élections. »

En face de ces scènes d'intérieur qui précédèrent la résurrection du *Constitutionnel* régénéré par le *Juif Errant*, plaçons, en guise de pendant et en reculant d'une quinzaine d'années, le seul épisode un peu piquant des *Mémoires* de M. Dupin, celui où l'avocat attitré de ce même *Constitutionnel*, alors à l'apogée de son influence et de sa gloire, fut rudement tancé par ses clients et amis pour être allé à Saint-Acheul, avoir suivi une procession, tenu

un cordon du dais et accepté un dîner du père Loriquet. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'après trente ans, — deux fois le *grande mortalis ævi spatium* de Tacite, — M. Dupin semble à la fois ne pas avoir pris son parti de l'injustice dont il fut victime en cette circonstance, et attacher une grande importance à prouver qu'il ne méritait pas les reproches, les soupçons et les sarcasmes qui compromirent sa popularité. M. Dupin tient, en avril 1855, à ce que nul ne puisse prendre le change sur un fait aussi grave, à ce qu'on sache bien que sa conduite, en août 1825, n'eut rien de louche, qu'il sut revenir d'Amiens beaucoup moins Suisse que son maître Petit-Jean, et surtout qu'il resta courageusement gallican, en dépit du dîner, du cordon du dais, de la procession, de la cantate, et des encensoirs, lesquels suggérèrent au père Loriquet ce mot assez spirituel pour un jésuite : « Vous voyez qu'on apprend chez nous l'exercice à feu, » — mot que M. Dupin s'est cru obligé d'expliquer, en ajoutant en note : (au feu de l'encensoir).

Quoi qu'il en soit, il y eut là, pour M. Dupin, un sujet de réflexions amères sur l'intolérance, l'ingratitude et l'iniquité de son parti, réflexions qu'il nous communique aujourd'hui avec un sérieux qui l'honore, et qui, si elles ont un peu perdu de leur nouveauté, n'ont rien perdu de leur sagesse. Il eut bien, pour se consoler, la lettre de l'abbé le Besgue, qui lui annonça prophétiquement qu'une *trempe si pure et si noble, dans notre déplorable époque, doublerait l'amour et l'admiration de nos neveux ;* pourtant, d'autre part, M. Béranger lui fit sentir, dans une lettre aigre-douce, et, par parenthèse, fort mal tournée, qu'on lui pardonnait pour cette fois à cause de ses bons et loyaux services, mais qu'en cas de récidive il ne répondait plus de rien. En tout, ce fut un nuage dans ce ciel rayonnant

d'ovations et de plaidoiries, vers lequel M. Dupin reporte obstinément ses regards et les nôtres au milieu des ombres de son crépuscule. Rapprochée des expressives silhouettes crayonnées par M. Véron dans les bureaux du journal à son déclin, cette scène de la vie privée du Libéralisme de 1825 et de la guerre au *parti prêtre* est piquante et triste comme une leçon que le temps a rendue plus significative — et plus inutile. Elle doit prendre rang parmi les matériaux innombrables qui serviront à refaire l'histoire intellectuelle et morale de notre pays et de notre siècle, le jour où un homme d'esprit et de sens entreprendra d'écrire, à l'aide des Mémoires de chacun, les Mémoires de tous.

Voilà pour le passé, pour les idées pratiques, pour les éléments de la vie publique assainis par l'expérience. Il est un autre enseignement d'un genre plus restreint, mais non moins profitable, à retirer de ces fastidieuses lectures. Les confidences, les confessions, les *autobiographies* des poëtes, n'ont pas tenu ce qu'elles promettaient, mais enfin ce sont des œuvres de poëtes. Elles en ont, à de rares intervalles, le ressouvenir et le charme : on y rencontre çà et là, au milieu des ronces et des broussailles, une fleur, un brin de verdure, un nid d'oiseau sous la feuillée, quelque chose qui fait comprendre qu'un grand talent vient de passer par là, comme ces brumes lumineuses et embaumées qui révélaient le passage des déesses, après qu'elles avaient disparu. Le mécompte est grand, mais on sent toujours que ce poëte qu'on a aimé, qu'on aime encore, s'égare sans abdiquer, et conserve, au bout de cent pages ennuyeuses, le privilége d'en écrire une qui rompt la prescription et fait pardonner l'ennui : l'illusion est encore possible, même après avoir cessé d'être raisonnable. Dans les *Mémoires* de MM. Véron et Dupin, les broussailles et les ronces abondent, et les fleurs qu'on y trouve ne suffiraient

pas à tresser la couronne mythologique d'une danseuse de ballet, ou la couronne civique d'un Isocrate de mur mitoyen. Le directeur de spectacle n'a pas même su être amusant : l'avocat politique n'a pas même su être grave. Que ces deux livres, qui offrent tous les défauts du genre sans aucune de ses qualités, nous décident donc à en finir avec le genre lui-même, avec ce déplorable produit de la spéculation exploitant la vanité, de la curiosité sollicitant le scandale; végétation parasite et bâtarde greffée sur l'histoire qu'elle falsifie, sur la poésie qu'elle rabaisse, sur le roman qu'elle gâte ; publications malsaines, qui s'adressent aux plus mauvaises passions du cœur humain ou à ses fantaisies les plus puériles, qui corrompent le sens moral, pervertissent le sens littéraire, sont condamnées à l'alternative entre la nullité et l'inconvenance, ne peuvent être inoffensives qu'en restant insignifiantes, et, parties de Chateaubriand, arrivent jusqu'à Barnum. Arrêtons-nous sur cette pente, au-dessous de laquelle il n'y aurait plus, d'une part, que le ridicule ou le néant, de l'autre, que la fange et l'ordure. Restons-en à M. Dupin et à M. Véron : leurs *Mémoires* ne ressemblent pas, à Dieu ne plaise ! à cet esclave ivre tant de fois cité, que les Lacédémoniens faisaient servir à corriger de l'ivrognerie, mais plutôt à ces médecines fades qui, venant après des excès, engagent à n'y plus retomber. Tels qu'ils sont, — disons-le pour rentrer dans notre texte primitif, — si les livres de MM. Véron et Dupin nous délivrent de la manie des *Mémoires*, jamais l'avocat n'aura gagné une plus belle cause ; jamais le docteur n'aura signé une plus salutaire ordonnance.

II

POËTES ET CONTEURS

LA POÉSIE ET LES POËTES EN 1855

On peut aujourd'hui considérer comme finie la grande école poétique de la Restauration. Elle a fait son temps, elle a fait son œuvre; elle a parcouru, dans son lumineux essor, cette gamme de joies et de douleurs intimes que l'antiquité n'a pas connue, que la poésie du dix-septième siècle avait à peine effleurée de l'aile, et qui ne pouvait se révéler qu'à un siècle malade, à la suite de catastrophes et de tempêtes combinées avec l'affaiblissement des croyances, la surexcitation des sentiments et le développement de la personnalité humaine. Elle n'a pas rendu peut-être tout ce qu'on avait droit d'en attendre, tous les fruits que promettaient ses fleurs, toute la radieuse journée que promettait son aurore; mais enfin, fruits mûris trop tôt ou tombés avant l'heure, jour assombri ou troublé par le démon de midi ou l'orage du soir, chanson entrecoupée par les bruits de l'usine ou de la rue, rêve d'or interrompu par

le marteau d'airain de la réalité, ruines préventives d'un monument inachevé, tout cet ensemble a eu sa magnificence, et ce qui en reste garde encore un tel caractère de grandeur, que ce qui lui succède semble rapetissé par le voisinage. Faut-il en conclure que la poésie se meurt? que les poëtes s'en vont? que le public s'en détourne? et que, pour éviter de partager leur abandon, la critique n'a rien de mieux à faire que de les abandonner à son tour et de passer à l'ennemi? Conclusion pusillanime qui n'irait à rien moins qu'à trahir la cause sacrée de l'art et de l'idéal, et, sous prétexte que la bataille est perdue, à aggraver encore la déroute. Oui, l'on peut croire, en effet, que la poésie est morte, lorsque, par une matinée pâle et froide, on lit tristement un recueil de vers au coin d'un feu chétif et citadin, lorsqu'on n'aperçoit de sa fenêtre qu'une végétation de tuyaux de poêles et un horizon de toits enrhumés, lorsque, pour aller corriger ses épreuves, on traverse un flot d'agioteurs et cent toises de macadam, — deux océans de boue. — Il y a, dans cet assemblage de choses laides et basses, humides et glacées, un je ne sais quoi, qui resserre l'âme, qui la dispose à nier la beauté, la lumière, l'harmonie, et qui fait de ce pauvre volume échoué sur ces malsains parages un étranger dont on ne comprend plus la langue, un malade qu'on plaint sans pouvoir le guérir, un maniaque dont la folie n'intéresse plus, une énigme dont le mot est à jamais effacé. Mais, vienne le printemps! vienne le soleil! viennent la campagne et sa sœur bien-aimée, la solitude! ce livre dépaysé, impatientant, impossible entre cette rangée de maisons grelottantes et cette rangée de chiffres ambulants, emportons-le, mélodieux compagnon de promenade et de rêverie, à travers ces sentiers voilés d'ombre, le long de ces ravines tapissées de liserons et de marguerites, au fond de ces vallons in-

connus, creusés dans le flanc des collines, comme des coupes de granit ouvertes aux larmes du matin! Voyez : là-bas, c'est le Rhône, enlaçant d'un ruban argenté la sombre verdure de ses îles et de ses rives; plus loin, à l'horizon, cette ligne inflexible et fumeuse, parsemée çà et là de gros nuages blancs, c'est ce nouveau conquérant du monde, devant qui fuit le paysage comme fuyaient les forêts et les déserts devant les pionniers d'Amérique; c'est le rail-way prenant Calais sous son long bras de fer et le portant à Marseille. Venez, suivez-moi bien loin de cet arrogant défi de l'industrie à la nature, de l'atome à l'immensité; montons cette rampe escarpée qui s'accroche et s'enroule autour de la montagne entre un double feston de vignes. Plus haut, plus haut encore! enfonçons-nous dans ces gorges profondes où n'a pas pénétré le travail des hommes, où l'aigle plane en des tournoiements infinis au-dessus des rochers bleuâtres, où la voix lointaine des torrents se mêle seule au murmure des brises gémissant à travers les pins. Respirons avec délicés cet air vivifiant et frais que nous envoie la région des neiges, ces âcres et vagues aromes que le vent du soir répand avec la brume et la rosée. Replongeons-nous dans le sentiment immortel de la Nature et de l'Infini, notre tourment et notre gloire; et, si en face de ces déserts, de ces vallons, de ces bois, de ces cimes neigeuses, de ces retraites enchantées, la corde longtemps muette recommence à vibrer dans nos âmes, rouvrons le livre : nous pouvons converser avec un poëte.

Ah! les poëtes! Le mal que nous ont fait ceux d'hier doit-il donc retomber sur ceux d'aujourd'hui? Il y a eu, nous le savons, toute une génération brillante de ces dangereux rêveurs, qui, au lieu de faire de ses songes un baume pour nos blessures, en fit un philtre pour nos ivresses : ils exagérèrent en nous ce penchant des civilisations

épuisées à mettre dans la vie morale les mêmes raffinements que dans la vie matérielle. Flatter et affriander sans cesse ces côtés de l'imagination que la réalité fatigue, que la lutte effraye, que le devoir révolte, que le travail ennuie, qui ne vivent que de superflu et ne se privent que du nécessaire, énerver et amollir ces viriles facultés de l'âme qui sont la séve et la moelle des grandes actions, des grandes pensées et des grands courages, telle a été leur œuvre; et lorsque, après nous avoir exaltés jusqu'aux étoiles et aux nuages, ils nous ont laissés retomber dans la fange ; lorsque ces demi-dieux, nous détrompant sur eux-mêmes, nous ont, hélas! prouvé qu'ils n'étaient que des hommes; lorsque nous sont venus, par eux et avec eux, les jours mauvais, les jours de désillusion et de châtiment succédant aux heures d'enthousiasme et d'extase, c'est la poésie elle-même, c'est le personnage du poëte que nous avons rendu responsable de nos douleurs et de nos mécomptes ; nous avons fait comme des gens qui, honteux de s'être enivrés, non contents de jeter la liqueur perfide, briseraient le beau vase qui l'a renfermée. Mais à la place de ces harmonieux corrupteurs, rétablissez le noble et austère type qu'ils ont laissé déchoir en leur personne : à la place du poëte promenant une société alanguie et fiévreuse dans le pays des chimères et des visions décevantes, imaginez le poëte rappelant une société égoïste et positive vers l'idéal et le beau. Figurez-vous un homme au front pur, au fier regard, n'écoutant que la voix intérieure, sachant d'avance qu'il ne trouvera sur sa route ni acclamation, ni bruit, ni popularité, ni succès, et y persistant sans faiblesse et sans murmure ; voyant applaudir au théâtre et dans les salons des talents qu'il dépasse de toute la tête ; voyant s'enrichir à la Bourse ou dans les carrefours des médiocrités qui le dédaignent et qui le raillent; n'ayant

pas un instant l'idée de sacrifier à la mode, à la vogue, aux variations banales de la curiosité et du goût; simple et fort, calme et résigné dans son isolement, et, pour tout dire, contrastant, non plus avec la raison, la conscience, la loi morale, le sens du juste et du vrai dans le monde et dans les âmes, mais avec les passions basses, les étroits calculs, les platitudes chiffrées, les vilenies lucratives; et dites-moi si la critique, qui ne s'inclinerait pas devant cet homme, qui ne vous demanderait pas pour son œuvre une heure de recueillement, d'attention et de sympathie, serait fidèle à sa tâche.

— Mais, me direz-vous, l'homme que vous venez de nous dépeindre existe-t-il ? — Il existe, et je n'en voudrais pour preuve que M. Victor de Laprade.

I

M. VICTOR DE LAPRADE

Lorsque André Chénier, marchant au supplice, prononça ces paroles célèbres dont on a tant abusé : « Il y avait pourtant quelque chose là ! » le charmant poëte ne voulait parler que de lui-même, de son talent tranché dans sa fleur, de ses vers inachevés. On peut croire cependant que, dans cette atmosphère païenne qu'il avait respirée, tout se fût borné pour lui à agrandir ou à remplir ses cadres, à atteindre une perfection plus soutenue dans le détail et le contour, à substituer à d'admirables ébauches des tableaux plus larges et plus complets. L'interprétation philosophique des symboles païens, la vue pénétrante et profonde de ce que l'Antiquité cachait sous ses voiles, et surtout l'assimilation, par le génie spiritualiste, de ce qui, dans ces mythes lointains, se rattachait aux dogmes fondamentaux des sociétés primitives, tout cela eût probablement échappé à cet esprit plus grec que moderne, amoureux d'élégance, de beauté et de plaisir délicat. Ce qu'il laissait interrompu, d'autres devaient donc le reprendre, après que des études plus attentives, une érudition plus intelligente, une alliance plus féconde des temps antiques et des temps nouveaux, plus de sérieux

[1] Les *Symphonies*.

amassé dans les cœurs par de tragiques spectacles, nous auraient suffisamment initiés. André Chénier après Gentil-Bernard, Imbert, et autres petits poëtes du paganisme-Pompadour ne voyant rien au delà de la *lettre* païenne, c'était déjà un pas immense ; car il retrouvait dans l'antiquité si misérablement travestie le sens du poétique et du beau. Seulement cette voie qu'il avait ouverte et où le bourreau l'arrêtait, d'autres, après un certain intervalle, devaient la pousser plus loin et la féconder. Mais voici que, dans cet intervalle même, s'éleva une école contraire, éclose du mélancolique génie de René, du moyen âge, des troubles légués à la génération nouvelle par les malheurs de ses pères. Bien que cette école ait salué, un peu au hasard, André Chénier comme un aïeul — car on se résigne difficilement à n'avoir pas d'aïeux, — elle n'eut rien ou presque rien de commun avec lui. Elle rompit violemment avec cette tradition grecque qu'il avait retrouvée et ravivée dans toute son élégance. Elle ferma le livre antique qui avait si longtemps régné dans le monde de la poésie et de l'art, et ne voulut plus lire que dans l'homme, dans la nature, dans ce mélange de mysticisme religieux et de sensualisme oriental, si cher aux imaginations modernes. L'œuvre d'André Chénier restait donc plus que jamais abandonnée : *pendent opera interrupta*... Pour la continuer et l'approfondir après cette longue lacune, il fallait un esprit plus gravement incliné que le sien vers les sources sacrées, qui comprît avec une égale ampleur la poésie chrétienne et la poésie païenne, forçât celle-ci à se laisser pénétrer, conquérir et absorber par celle-là, et, les traversant toutes deux, remontât jusqu'aux cimes d'où elles découlent. Il fallait surtout un esprit d'une trempe assez ferme pour résister aux séductions et aux grâces de cette molle sirène qui chante éternellement sur les rives de

l'Ionie et de l'Attique, pour ne jamais perdre de vue son point de départ et son but : la victoire suprême de l'idéal, de l'infini, de la vérité divine ; l'âme se dégageant victorieuse de ces riantes fictions de la matière, et planant sur la création, au lieu de s'y plonger et de s'y perdre ; le symbolisme dépouillant peu à peu ses enveloppes terrestres, devenant immatériel et s'élevant avec le poëte vers les hauteurs où la religion des sens est vaincue et anéantie. On voit ici toute la différence. André Chénier se contentait de rendre à l'art grec, à la tradition païenne, leur élégance et leur délicatesse originales, indignement défigurées par des versificateurs plats et libertins. Il n'allait pas plus loin, il se souciait peu d'en découvrir le sens idéal et caché, et de le ramener à la vérité éternelle. Ce second travail, destiné à féconder et à compléter l'autre, ne pouvait être exécuté que par un talent essentiellement spiritualiste, nourri à la fois du doux miel de l'Hymette et des sucs vivifiants de l'Écriture, et qui pût un jour se dépeindre lui-même en dépeignant le poëte :

Beau vase athénien plein des fleurs du Calvaire.

Telle est, selon nous, l'originalité, tel est le caractère de M. Victor de Laprade. C'est par là qu'il se détache du groupe poétique qui l'a précédé et qui ne relevait que de l'inspiration toute personnelle du lyrisme moderne. Il a ressuscité André Chénier, pour le baptiser, et s'enfuir ensuite avec lui dans les montagnes, dans les forêts, sous les grands chênes, où ils écoutent ensemble les voix de l'Infini, de la Nature et de Dieu. Pour traduire notre pensée par des similitudes aujourd'hui vulgarisées et présentes à toutes les mémoires, ne vous semble-t-il pas qu'on ne saurait songer à Lamartine sans évoquer l'image d'une barque

glissant sur un beau lac par une nuit d'été et y promenant, sous un ciel semé d'étoiles, les mélodies d'une lyre enchanteresse? Victor Hugo ne vous représente-t-il pas le beffroi d'une ville gothique ou flamande, s'élevant, majestueux et sombre, au-dessus des toits entassés[1], sollicitant à la fois et inquiétant les regards, portant sur ses murs noircis la trace des passions populaires et sonnant l'heure des révolutions et des angoisses après avoir sonné l'heure des prières et des joies? Qui pourrait se figurer Alfred de Vigny autrement que dans cette *tour d'ivoire* où il s'est enfermé pour laisser passer d'abord la grosse littérature, puis la grosse politique, et où, à force de se recueillir, il a fini par s'oublier? Enfin, M. Alfred de Musset, malgré quelques notes plus graves et quelques plus mâles accents, ne restera-t-il pas toujours, en sa juvénile image, la personnification cavalière de la blonde Muse du vingtième printemps, frédonnant sa chanson amoureuse sous le balcon de Portia ou dans la mansarde de Bernerette? Eh bien, dans ce système de définition pittoresque, Victor de Laprade m'apparaît comme un néophyte chrétien dans la forêt de Dodone, comme un jeune prêtre d'Apollon ou de Diane, converti par l'Évangile, et, sous le péristyle d'un beau temple grec, annonçant à la foule que le vrai Dieu vient de renverser les idoles.

Mais cette physionomie si poétique, si élevée, ne s'est pas dégagée et précisée d'un seul coup. Dans ses premiers poëmes, dans *Eleusis*, dans *Psyché*, le symbolisme gardait quelques-uns de ses voiles, et le lecteur inquiet ne démêlait pas encore complétement l'esprit de vie prêt à sortir de ces légendes mortes. Les lignes de l'édifice étaient pures et belles; les plis de la draperie étaient chastes et no-

[1] Sainte-Beuve.

bles comme ceux de la Polymnie ; mais qu'y avait-il sous ces marbres de Paros, sous ces vêtements de lin? Était-ce le paganisme encore, éclairci et assoupli par l'interprétation philosophique? Était-ce le platonisme, installant un idéal de beauté morale sur les débris de la théogonie païenne? N'était-ce pas enfin ce panthéisme, éternel écueil des intelligences trop entraînées vers la Nature, trop sujettes à s'éprendre du sentiment de l'infini, à le confondre avec celui de ce *grand tout* où s'absorberaient la créature et le Créateur, Dieu et le monde? Le doute était permis ou du moins possible; on pouvait craindre que le poëte, en cherchant tour à tour l'âme des symboles païens et l'âme des choses créées, n'arrivât à en faire le souffle même de Dieu, la vie universelle se perpétuant d'âge en âge, le verbe divin se formulant pour les multitudes dans des dogmes et des cultes, mais se réfugiant pour les sages dans les harmonies et les grandeurs de la terre et du ciel. Ce doute auquel Victor de Laprade put donner lieu sans l'admettre ni le justifier jamais, il le rendit impossible en publiant les *Poëmes évangéliques*. Là le chrétien reparaissait tout entier, et, en même temps que le chrétien, l'homme avec ses tendresses, ses joies, ses souffrances; la personnalité du poëte, jusque-là cachée sous les marbres d'Éleusis, se faisait jour; ce marbre devenait chair, et sur cette chair, mortifiée et éprouvée, de vraies larmes coulaient; des larmes filiales, consacrant à la mémoire d'une pieuse mère ce livre tout rempli des douleurs de la plus sainte, de la plus affligée des mères. Ainsi, par son seul contact avec ces scènes sublimes où l'humanité retrouve enfin son cœur et son âme à la voix du Dieu fait homme, Victor de Laprade, lui aussi, devenait plus *humain*. Il se rapprochait de nous par ces mille affinités qui unissent la grande famille chrétienne.

Pourtant ce n'était là qu'un progrès, progrès dans l'inspiration et dans la forme, qui n'accentuait pas suffisamment la physionomie du poëte. Interprète ingénieux ou profond du symbolisme antique, traducteur éloquent et fidèle des plus grandes pages du Nouveau Testament, il lui restait encore, pour donner toute sa mesure, à fondre, dans une œuvre homogène, les divers éléments dont il avait jusqu'ici composé ses poëmes, et à en faire sortir sa propre pensée, sa propre originalité. Sûr désormais de sa route et de son but, certain de ne s'égarer jamais, ni dans ses échappées vers l'antiquité, ni dans ses retours vers le christianisme, ni dans ses excursions et ses haltes au sein de l'Infini et de la Nature, il avait à former avec tout cela quelque chose qui lui appartînt, qui fût lui-même, qui achevât de le rapprocher de nous et de nous le livrer dans toute la sereine grandeur de ses facultés poétiques. C'est ce qu'il vient de faire, dans son nouveau volume, les *Symphonies*.

Si nous avons réussi à donner une juste idée des caractères du talent poétique de M. Victor de Laprade, on doit s'attendre à trouver dans ce nouveau volume, au milieu des tableaux qui s'y déroulent, trois inspirations principales : la personnalité du poëte; le sentiment de la Nature s'élevant, au delà de la forme matérielle, jusqu'à l'âme invisible et infinie qui domine et anime les êtres; l'âme humaine se faisant sa part dans ces grands spectacles, s'y retrempant sans s'y perdre, et y trouvant une source inépuisable d'émotions et d'enseignements. En d'autres termes, Dieu, l'humanité, l'individu, et, pour servir d'interprètes à ces trois portions d'un même tout, les voix immortelles que le penseur entend dans les profondeurs des forêts ou sur les cimes des montagnes : tel doit être et tel est en effet ce livre. Unissez toutes ces voix ; donnez

un sens à chacune des parties de ce mystérieux concert, et vous avez des *Symphonies*. De là le titre choisi par M. Victor de Laprade.

Indiquons tout de suite, — et comme autant d'éloges anticipés, — les dangers de cette triple inspiration, si heureuse cette fois et si pure.

On avait reproché aux premiers poëmes de M. de Laprade de ne pas faire assez sentir, sous leurs voiles symboliques, les battements de ce cœur, qui doit être à la fois celui de l'homme et celui d'un homme. Lorsque M. de Musset, dans une de ses jolies boutades, s'est écrié : « J'ai mon cœur humain, moi ! » il a, sans y songer et sous forme de badinage, indiqué le défaut de cette poésie trop générale, trop impersonnelle, qui, à force de jeter son lest pour monter plus aisément vers les régions éthérées, finit par ne plus pouvoir redescendre, et n'être plus perceptible pour nos débiles organes. Dans la poésie lyrique ou intime, qui n'est que l'effusion sonore ou discrète d'une âme frappée au dehors ou au dedans, il faut que l'auteur puisse être aperçu. Pour qu'il retienne son lecteur, il faut que son lecteur puisse s'appuyer sur lui. — « Le *moi* est haïssable, » a dit Montaigne, et nul pourtant n'a usé du *moi* avec plus de complaisance et de grâce. Non, le *moi* n'est point haïssable, pourvu qu'il ne s'impose pas, pourvu qu'il s'offre comme un moyen de reconnaître si tel sentiment est vrai, si telle pensée est juste, si telle souffrance est vive, et non pas comme un exemple de la vérité de ce sentiment, de la justesse de cette pensée, de la vivacité de cette souffrance; non pas surtout comme une preuve que nul ne serait capable de sentir, de penser et de souffrir comme lui. Le patrimoine universel monnayé à l'effigie d'un talent d'élite, les émotions, les idées, les douleurs de tous, traduites par un seul et dans une langue que lui

seul sait parler, voilà la poésie dans une de ses définitions nombreuses et toujours insuffisantes. S'ensuit-il que le poëte doive abuser de ce privilége pour se montrer et intervenir sans cesse? Hélas! la plupart de nos illustres ont paru le croire. De là tous ces excès du *moi* qui ont si souvent changé le lyrisme moderne en une exhibition d'Olympios descendus sur la terre pour se raconter aux humbles mortels. De là cette manie des moindres élégiaques de faire, de leurs recueils de vers, l'album de leurs amours, de leurs amitiés, de leurs fêtes de famille et des plus menus détails de leur vie intime ou mondaine. Or le lecteur est ainsi fait, que pas assez de personnalisme le laisse froid et indifférent, et que trop de personnalisme l'impatiente et le fatigue. Pour lui, le poëte est un maître de maison qui l'invite, et qui, s'il veut que ses hôtes se trouvent bien, ne doit ni s'absenter ni les suivre pas à pas. M. Victor de Laprade nous semble avoir observé ce *ne quid nimis,* ce juste milieu, si rare en poésie comme en politique. Son volume s'ouvre par une *Dédicace* à son père : qu'ils sont nobles et touchants, ces accents du cœur! Quel père ne les enviera à l'homme qui a eu le bonheur de les inspirer? Quelle tendresse filiale ne serait jalouse de cet éloquent et harmonieux langage? Ce n'est plus ici, remarquez-le, ce sentiment efféminé et puéril que notre temps a mis à la mode, et qui donne aux affections de père, de mère et de fils quelque chose des énervantes et égoïstes ardeurs d'un autre amour. Ce n'est plus cette exaltation factice du poëte s'acquittant en vers de ses dettes de famille, et, une fois quitte, trouvant commode d'en négliger la réalité après en avoir chanté et exagéré la chimère : Non : l'amour filial, chez M. Victor de Laprade, se relève et s'ennoblit de toutes les austères grandeurs du devoir et de l'honneur héréditaire; il n'est, dans cette *Dédicace,* que

l'expression agrandie et poétique de ce que doit ressentir et dire, après les heures de travail, quiconque peut porter les fruits de la journée laborieuse aux pieds d'un père chéri et vénéré :

Quand j'eus pris pour devoir la sainte poésie,
Effrayé de ma tâche après l'avoir choisie,
J'hésitai, m'accusant d'obéir à l'orgueil :
Un bras plus fort que moi m'a fait franchir le seuil :
Alors, pour me donner le courage et l'exemple,
J'ai gravé votre nom sur la base du temple,
O mon père! et je veux qu'à son couronnement
L'œuvre, aujourd'hui, le porte inscrit plus dignement;
Je veux que votre front, dans sa verte vieillesse,
Soit entouré d'honneur comme il l'est de tendresse.
Si j'aspirai d'abord, loin du chemin banal,
A porter haut mon cœur tendu vers l'idéal,
C'est par votre sang pur de tout levain sordide,
Par vous, par votre nom dont la vertu me guide...
. . . . . .
En ce temps chimérique et de foi périssable,
Heureux le fils qui, las de fonder sur le sable,
Trouve encor chez les siens un immobile autel,
Et marche à la clarté de l'honneur paternel!
Je reviens, ô mon père! à nos dieux domestiques.
J'ai su le dernier mot de ces tribuns mystiques,
Qui, proclamant les fils meilleurs que les aïeux,
Prêchent un âge d'or où les hommes sont dieux.
C'est l'erreur de ce siècle; elle est déjà punie;
Je n'ai vu de progrès que dans l'ignominie,
Et n'attends rien, pour fruit des âges qui naîtront,
Que des hontes de plus à porter sur le front...
. . . . . .
Quel homme de nos jours, hésitant sur sa route,
S'il évita l'erreur, n'a pas connu le doute?
Or, s'il est dans ce doute un parti toujours sûr,
Aussi doux que facile à qui porte un nom pur,
C'est d'être, en tous les temps, malheureux ou prospère,
Le fidèle soldat du drapeau de son père!...

Vous le voyez, un sentiment personnel, se traduisant

en de pareils enseignements, se généralise sans abdiquer. Il cesse d'être particulier à celui qui l'exprime, pour entrer dans le domaine commun des grandes pensées et des vérités immortelles, et il ne reste personnel que par la forme dont l'a revêtu le poëte. Dans une autre pièce, intitulée l'*Idéal*, où reparaît une des inspirations favorites du volume, l'auteur se débat contre l'atmosphère humide et brumeuse de la vieille cité qu'il habite; il traverse avec angoisse ces flots de vapeur et de fumée, cette foule avide d'argent, et qui, à force de se passionner pour les intérêts matériels, a fini par prendre le physique de l'emploi :

Ici des yeux brillants, un teint net et vermeil,
Sont plus rares encor qu'un rayon de soleil;
Un froid sombre, où jamais l'éclair ne peut se faire,
Y règne dans les cœurs plus que dans l'atmosphère;
A voir tous ces fronts bas et couleur de gros sous,
Vous devinez l'esprit qui s'agite en dessous...

Mais le poëte ne saurait rester longtemps dans cette attitude morose et railleuse; sa promenade le conduit au bord du fleuve, et de là il aperçoit le mont Blanc élevant à l'horizon sa cime radieuse, dont les neiges immaculées se détachent sur l'azur du ciel. A cette vue, ses anxiétés, ses tristesses, ses découragements, ses haines, tout se dissipe, tout s'éclaire, et il s'écrie :

L'ombre alors se déchire au dedans de moi-même;
L'éclair du mont sacré m'arrache à mon sommeil;
Et je vois, aux rayons de sa blancheur suprême,
Se dresser dans mon âme un sommet tout pareil.

. . . . . .

Ces blanches régions dont la neige flamboie,
Ce prisme étincelant du glacier virginal,
Ce sommet d'où me vient ma lumière et ma joie,
C'est toi que je contemple, éternel Idéal!

A tes pieds le réel s'assombrit ou s'écroule ;
Toi, ferme en ta hauteur, tu brilles dans les airs ;
Jamais le souffle impur et les pieds de la foule
N'auront sali ta neige et tes chastes déserts.

Parfois ton front se voile où mon regard s'abaisse;
Tu disparais pour moi, dans la nuit de mes sens;
Toujours quelque rayon, perçant la brume épaisse,
Revient chercher mon cœur dans l'ombre où je descends.

Et il continue ainsi, multipliant en de magnifiques images ce parallèle entre la montagne inaccessible que rien ne souille et n'altère, et les hauteurs de l'âme où n'arrivent jamais les bruits et les passions du monde. L'âme, avons-nous dit? cette âme humaine, constamment maintenue au-dessus des miasmes terrestres et des suggestions de la matière, nous conduit au second écueil que M. Victor de Laprade pouvait rencontrer en se plaçant en présence de ces grands spectacles de la nature qui l'inspirent et qu'il aime.

On le sait, ce n'est pas d'aujourd'hui que nos poëtes se sont ainsi rapprochés de la nature, qu'ils ont bu à ses sources fécondes; que, fuyant la société, les villes et les divers centres de l'activité humaine, ils ont interrogé les bois, les collines, les solitudes, les prairies, les mille scènes de la vie rustique, et tout ce qui replace l'homme civilisé en communication directe et familière avec l'œuvre du Créateur. Étrangère au mâle génie du grand siècle que la société n'effrayait pas, parce qu'il voulait agir sur elle et se sentait capable de la régler, c'est à Jean-Jacques que commença cette littérature que j'appellerais descriptive si je ne craignais de la laisser confondre avec les fades amplifications de l'abbé Delille et de ses émules. Chez Rousseau, chez Bernardin de Saint-Pierre, chez Chateaubriand et chez nos poëtes modernes, la poésie paysagiste,

plus significative et plus profonde mille fois que chez ces versificateurs à périphrases, entre plus avant et fouille avec plus d'amour dans cette nouvelle et riche veine. Mais elle n'y cherche trop souvent qu'un moyen de révolte et de protestation secrète contre les lois sociales, un moyen de leur échapper avec moins de bruit que par une résistance ouverte, et d'échapper en même temps à ces luttes, à ces sacrifices que la conscience et le devoir imposent à l'homme engagé dans la vie réelle. Trop souvent il arrive que l'âme, en s'abandonnant à cette *ivresse des champs*, y perd ses forces, et en rapporte une prostration morale qui la désarme d'avance contre les combats et les épreuves; parfois même elle s'y absorbe et y disparaît, ne laissant plus à sa place qu'une sorte de rêverie flottante, moitié nuage, moitié matière. Qu'on y prenne garde, c'est là ce qui se révèle ou se cache dans ces œuvres trop vantées, où l'air des champs, au lieu d'être fortifiant et salubre, amollit et énerve, où l'homme, face à face avec la nature, ne reconnaît plus qu'elle pour maîtresse et pour guide, et oublie, dans ses vagues étreintes, les austères vérités de son origine, de sa tâche et de son but. Telle n'est pas la poésie *naturaliste* de M. de Laprade; tels ne sont pas, dans les *Symphonies*, les rapports de l'âme humaine avec le monde extérieur. Même en goûtant son charme, elle le domine; même en s'y mêlant, elle reste souveraine, et n'y compromet rien de son essence divine. Ce qu'elle demande aux forêts et aux montagnes, ce n'est pas l'anéantissement ou l'oubli de soi, mais le sentiment de sa propre grandeur reflétée et ravivée dans ce miroir immortel, l'apaisement de ses troubles et de ses misères, le suprême abri où elle puisse se recueillir, rentrer en possession d'elle-même et redescendre ensuite dans l'arène avec plus de vigueur et de sérénité :

Garde ton âme toujours pure
Et profonde comme ces eaux,

dit-il au poëte. Ailleurs, après s'être arrêté un moment à envier le sort des colombes et des aigles qui s'élancent librement dans l'espace et élèvent leur vol jusqu'à des hauteurs où la terre s'efface *comme un rocher noir dans l'azur*, il se ravise et comprend que son âme peut monter plus haut encore, plus près des sphères célestes, et les aigles vaincus lui répondent :

Eh bien, nous te cédons l'empire;
Nous n'avons pu suivre ton cœur,
Ni respirer l'air qu'il respire,
Dans son vol sublime et vainqueur.
Hier, nous les porteurs de la foudre
T'avons vu là-bas dans la poudre,
Sous les barreaux d'une prison,
Homme! et voilà que ta pensée,
Malgré les fers, s'est élancée
Et nous dépasse à l'horizon.

Va donc, plus libre et plus rapide
Que l'oiseau roi sur les sommets :
Jusqu'au monde où l'esprit te guide
Nos ailes n'atteindront jamais!
Nos yeux que nul soleil ne lasse,
Ne sauraient regarder en face
Cet astre inconnu qui te luit;
Nous avons lutté contre l'âme!
Elle monte encor dans la flamme;
L'aigle est repoussé dans la nuit.

Une inspiration du même genre apparaît dans une pièce charmante, que M. de Laprade a intitulée *Conseil des Champs*, et qu'il adresse à un enfant :

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,

Que la Nature vous soit chère :
Les champs sont vos meilleurs amis.

Et il développe avec une exquise douceur cette idée d'enseignement rustique, de leçon toujours présente pour les âmes naïves dans le murmure des bois, dans l'ombre et la fraîcheur qui descendent des grands chênes, dans la vie laborieuse et rude du bûcheron et du moissonneur, dans tout cet ensemble où Dieu se fait sentir et voir d'une façon bien plus immédiate que dans les villes. Dieu est toujours là, ou du moins bien près, quand M. de Laprade chante la Nature, et c'est assez dire qu'il a évité le dernier écueil, le plus redoutable de tous, celui où sont fréquemment tombés les poëtes trop enivrés des beautés de la campagne et du paysage. Ici je dois insister d'autant plus que des tendances panthéistes avaient été parfois reprochées à M. de Laprade; que peut-être, dans ses premiers poëmes, entraîné par les vagues séductions du symbolisme, il n'avait pas toujours assez clairement maintenu l'idée de Dieu sous les voiles mystérieux des fables antiques, et que la même prévention pourrait s'étendre à ses poésies nouvelles. Ce volume des *Symphonies* est une hymne au vrai Dieu, non pas à ce Dieu qui, à force de vivre dans les plantes, dans les sources, dans les rochers, dans les bois, arrive à ne plus avoir d'existence propre et à se perdre dans sa création comme un ouvrier inconnu dans l'œuvre qui l'a consumé, mais au Dieu du Catéchisme et de l'Évangile, à celui qui, tout en communiquant aux êtres une part de son âme et de sa vie, laisse entre eux et lui l'immensité qui sépare l'incréé du créé et l'infini du fini. C'est par cette constante intervention divine que M. de Laprade se détache surtout de la génération poétique qui l'a précédé. Celle-là avait traité Dieu comme l'âme humaine, sa ter-

restre image : elle ne songeait pas à le nier ou à le détruire, mais elle le confondait avec ce monde extérieur qui, le renfermant dans chacune de ses magnificences, éparpillant sur mille objets sa puissance et sa présence, finissait par l'engloutir au lieu de le proclamer. Qu'on lise, dans ce volume, l'*Alpe vierge*, la *Source éternelle*, la *Symphonie alpestre*, et l'on reconnaîtra que, chez M. de Laprade, la place de Dieu est toujours distincte, qu'il sent et anime la nature sans avoir besoin de la diviniser, qu'elle est pour lui un échelon, un degré vers le trône céleste, et non le trône et le roi mêmes, se matérialisant pour se révéler. Il s'écrie, en contemplant l'Alpe que nul pied n'a foulée :

Oui, j'offre à cet autel, splendide et vierge encore,
Mon culte et le tribut de mes jours les meilleurs;
Sa beauté luit en moi, mais elle vient d'ailleurs;
En l'adorant, c'est vous, ô mon Dieu! que j'adore!

En vous est la hauteur de ce front radieux;
En vous est sa blancheur où l'arc-en-ciel se joue :
Dans l'homme seul est l'ombre, en lui sont les bas lieux.
A vous la neige, à moi la poussière et la boue.

Si ce mont reste pur, c'est que vous l'habitez :
Toute virginité n'est que votre présence.
L'homme, s'il eût trouvé ces cimes sans défense,
Eût traîné là sa fange et ses obscurités.

Dans la *Symphonie alpestre*, une des pièces les plus remarquables du recueil, Frantz, une sorte de *outlaw* irrité, un vaincu de nos dernières révolutions, vient demander aux montagnes l'isolement sans bornes et l'oubli des hommes, auxquels il jette, en les fuyant, le cri de haine et d'anathème. Il gravit ces rudes sentiers, ces pics inaccessibles, variant, à chaque halte, l'expression de ses colères,

et répondant, le fiel sur les lèvres, aux agrestes harmonies qui l'entourent. Il dépasse les zones cultivées, puis celles où végètent encore des herbes et des plantes. Il monte, il monte encore, et à chaque pas qu'il fait, à chaque hauteur qu'il franchit, il sent une balsamique influence le pénétrer malgré lui : son cœur envenimé se rassérène ; il passe de la fureur au dédain, du dédain au calme, et lorsqu'il arrive à l'hospice tapi sur la neige et peuplé d'âmes ferventes qui entretiennent dans ces régions glacées le feu de l'amour divin et de la charité, lorsqu'il entend leurs voix pleines de mansuétude, de tendresse et de pardon, il éprouve une émotion plus pure que le dédain, meilleure que l'oubli ; il comprend une force, une vertu supérieure à son orgueil et à sa haine, et l'on devine qu'il va tomber aux genoux des religieux, au moment où finira l'hymne sacré. Il y a, dans ce petit poëme qui termine le recueil et le résume, une gradation admirable, qui nous livre, pour ainsi dire, la gamme de ces *Symphonies*. Oui, un texte quelconque, emprunté au triste fond de la vie humaine, ennui, découragement, amour contrarié, promenade à travers une population affairée et vulgaire, cri de colère ou de mépris contre la société et les hommes, intime souffrance d'une âme d'élite froissée par le contact des adorateurs du veau d'or, tout cela ou quelque chose de cela s'apaisant et s'adoucissant d'abord en présence des grandes solitudes, s'y reposant, et, après avoir respiré quelques gorgées d'air pur, trouvant dans cette contemplation solitaire où d'autres s'arrêteraient une force pour aller plus haut, pour parvenir jusqu'à Dieu, et embrasser sous son regard les sublimes pensées de vertu et d'immolation chrétienne : tel est le procédé poétique de M. Victor de Laprade ; il suffit de cette incomplète esquisse pour faire comprendre à quelle hauteur il a placé son idéal et combien il

diffère de ses brillants devanciers, chantres insouciants du bien et du mal, de l'ordre et du désordre, de l'esprit et de la matière, du christianisme enjolivé ou du panthéisme sous-entendu. Le même souffle spiritualiste, avec une nuance plus vigoureuse et plus à *portée de fusil*, anime les belles strophes de son *Hymne à l'épée*, qui mériterait de devenir la *Marseillaise* d'un peuple purifié et d'une guerre chrétienne. Ceux qui accusaient M. Victor de Laprade d'être trop inaccessible, trop impalpable, de trop s'attarder sous ses grands chênes et de contracter auprès d'eux quelque chose de leur majestueuse immobilité, reconnaîtront, en lisant l'*Hymne à l'épée* et la *Muse armée*, qu'il sait, lui aussi, faire vibrer la corde d'airain, et que les accents qu'il en tire, pour n'être pas révolutionnaires, n'en sont ni moins sympathiques, ni moins virils. Dans un autre ordre d'idées; le *Bûcheron*, *Utopie*, prouvent à quel point le poëte est attentif aux conquêtes de l'esprit nouveau, dans quelle juste mesure il les applaudit sans éblouissement et sans vertige, et quelle part il fait, au milieu de leurs progrès les plus implacables, à l'Idéal, son culte, à l'Idéal qu'elles menacent, et qui, chassé du monde extérieur, doit se réfugier dans les cœurs. Pour nous, ces beaux vers, l'*Hymne à l'épée* surtout, nous amènent à une conclusion consolante. La poésie moderne, dans sa phase précédente et au milieu de mille dons admirables, est restée presque toujours en dehors de l'ordre moral, de l'harmonie universelle, des devoirs publics et privés, dont elle est pourtant, à moins de manquer à sa tâche, l'expression la plus brillante et la plus ornée. Sa rêverie est séduisante, mais inutile et dangereuse, remplie d'amollissements et de langueurs ; ses tableaux de la nature sont splendides, mais ils ne vont pas au delà de ces formes magnifiques, de ces riches couleurs qui ne sont qu'une manifestation divine

et non pas la Divinité. Enfin ses accents patriotiques ou guerriers sont parfois entraînants et magiques, mais il s'y mêle constamment ou l'excitation à la révolte, ou l'adulation démocratique, ou l'apothéose du génie et de la gloire militaires, exaltés dans leurs égoïsmes et dans leurs excès, sans nul souci de responsabilité et de devoir. Eh bien, voici des poëtes, Victor de Laprade dans les *Symphonies*, Joseph Autran dans *Laboureurs et Soldats*, et dans de nouvelles poésies non moins belles qui, nous l'espérons bien, ne tarderont pas à paraître, Brizeux, en des sphères choisies où nous allons le retrouver, voici de vrais poëtes, parlant le plus noble et le plus harmonieux langage, possédant tous les secrets du clavier, portant au front le sceau de la vocation sacrée ; ils savent, tout comme leurs maîtres ou leurs émules, rêver, regarder, peindre, tressaillir, chanter la guerre et leur pays. Seulement leur rêverie, au lieu d'enivrer ou d'amortir l'âme, l'assainit et la fortifie ; leurs peintures, au lieu d'anéantir Dieu dans les splendeurs de ses ouvrages, ramènent à lui, le proclament et l'adorent. Leurs hymnes à l'épée ou à la patrie, au lieu d'attiser les passions mauvaises, de brillanter les lieux communs révolutionnaires ou de déifier les triomphes de la force, ne sont que l'exaltation éloquente et loyale de ce que le patriotisme a de plus pur, de ce que la guerre a de plus saint dans ses nécessités terribles. Le sens moral agrandi et précisé par la religion, le sentiment de l'infini aboutissant à Dieu, l'amour du beau n'oubliant jamais que le beau n'est qu'une traduction et un voile, le culte de l'idéal élevant l'âme sans l'égarer, tout cela, absent ailleurs, est présent dans l'œuvre de ces poëtes, et en rend la lecture aussi saine que celle des autres était énervante. A la liqueur délicieuse, mais fermentée, qui surexcite et qui grise, ils font succéder le cru généreux et pur qui rend meilleur et plus fort.

Il se pourrait donc que, sous ses mortifications apparentes, la poésie d'aujourd'hui réparât le mal qu'a fait la poésie d'hier, comme ces générations sages qui, venant après des dissipateurs et des prodigues, se résignent à paraître moins riches pour relever et restaurer la fortune de leur maison. Ajoutons bien vite qu'en lisant M. de Laprade et ses *Symphonies* nul ne s'apercevra des sacrifices imposés par cette pensée réparatrice, ou ne sera tenté de s'en plaindre.

II

M. BRIZEUX [1]

M. Brizeux a un bonheur qui commence à devenir rare, et qu'ont dû lui envier plusieurs de ses rivaux : il a un pays. Qu'est-ce à dire? Ne sommes-nous pas tous d'un pays quelconque, Gascons ou Provençaux, Champenois ou Picards? Oui, mais M. Brizeux a une patrie poétique, et c'est là l'essentiel pour un poëte. Dans un temps où disparaissent, d'une province à l'autre, toutes les particularités de langage, de mœurs et de costumes, où les chemins de fer, comme une gigantesque rature, effacent tous les détails, toutes les aspérités de couleur locale, et où des milliers de provinciaux qui ne ressemblaient qu'à eux-mêmes se changent en Parisiens qui ressemblent à tout, M. Brizeux est resté Breton ; sa chère Bretagne, en dépit du nivellement général, lui a offert encore assez de ses caractères primitifs et de ses traits originaux pour défrayer sa poésie pendant vingt-cinq ans, sans qu'elle parût, dans son uniformité volontaire, ni s'obstiner trop, ni trop se répéter. Comme si ce n'était pas assez de cette heureuse fortune, il s'est trouvé que ce peuple dont il se faisait ainsi le légendaire et l'interprète, ayant depuis longtemps admis la langue française côte à côte avec son antique idiome, M. Brizeux a

[1] *Histoires poétiques.*

pu, sans contradiction apparente, prêter à ses images, à ses idées, à ses mœurs bretonnes, le seul langage qui soit aujourd'hui possible dans notre littérature, et échapper à l'inconvénient où sont tombées d'autres poésies trop locales, celui de n'être intelligibles que dans le pays même où elles sont écrites. Enfin, — et c'est là un point important qu'il indique dans sa courte préface, — cette fière et noble Bretagne ayant gardé la religion de ses pères, le culte de la famille, l'amour des vieux usages, l'instinct de l'idéal, les saintes traditions d'héroïsme, de simplicité et de grandeur morale, c'est-à-dire les plus pures, les plus fécondes inspirations que puisse rencontrer un poëte en dehors de toute préoccupation de race, de caste ou de province, il en résulte que l'auteur des *Histoires poétiques* a pu être à la fois local par la forme et général par le fond, s'adresser à toutes les âmes capables de le sentir, sans quitter le berceau où s'abrite sa muse, et faire arriver jusqu'à nous ce souffle tout imprégné de l'agreste parfum de ses landes, mais doux à tous les fronts et vivifiant pour tous les cœurs.

Qui ne se souvient du charmant poëme de *Marie* et de tout ce qu'il y avait de grâce et de fraîcheur dans cette idylle printanière qui marqua les heureux débuts de M. Brizeux? Publiée dans un moment de révolution littéraire et au milieu d'autres œuvres plus orageuses et plus éclatantes, *Marie* a eu cela de remarquable, qu'elle ne portait aucune trace de ces orages d'alentour, et contrastait, par sa douce sérénité, avec leurs éclairs et leurs bruits. Elle fut accueillie pourtant, elle fut lue avec délices, et elle a survécu à bon nombre de ses contemporains superbes, qui eussent volontiers dédaigné cette sœur cadette, humble et timide comme les fleurs de ses bruyères. Vous est-il arrivé parfois, en voyageant à pied dans les pays de montagnes, de découvrir une source d'eau vive à demi cachée sous la

mousse ou dans le creux d'un rocher, et si limpide, si transparente, qu'elle semble peu profonde, tant il est facile de compter les cailloux et les herbes de son lit? Elle tient peu de place, et son murmure est imperceptible auprès du torrent ou de la cascade voisine qui éveille les échos et déroule ses nappes argentées. Vienne le mois d'août et ses chaleurs arides; la cascade est silencieuse, le torrent est tari ; vous retournez à la source, croyant la trouver desséchée : elle est toujours là, aussi pure, aussi fraîche, souriant au ciel bleu et s'offrant à vos lèvres altérées. C'est une impression analogue que l'on éprouve en relisant ce gracieux poëme de *Marie*, et il y a dans la destinée, dans la physionomie du poëte lui-même quelque chose de pareil. Sans fracas, sans charlatanisme, à l'écart sur les rives de son *Aven* ou de son *Arvôr*, il a laissé passer le gros de l'armée romantique, et, après que s'est dissipée la poussière du combat, il s'est retrouvé aussi calme que le premier jour et sûr de voir revenir à lui les âmes fidèles à l'idéal et aux beaux vers.

La rustique épopée des *Bretons* a été, pour ainsi dire, la virilité de ce talent, dont *Marie* avait inauguré la jeunesse aimable. *Primel et Nola* et le recueil lyrique de la *Fleur d'or*, venant après les *Bretons*, formaient comme une guirlande plus légère, enroulée autour de ce sévère poëme. Aujourd'hui M. Brizeux complète et couronne l'ensemble de son œuvre nationale à l'aide de ces *Histoires poétiques*, qui participent à la fois de l'idylle, de la poésie épique et de la poésie familière, et dont quelques-unes compteront parmi les joyaux les plus exquis de son sobre et précieux écrin.

Ce nouveau volume se divise en deux parties principales, car l'auteur nous permettra d'attacher peu d'importance aux petites pièces détachées qu'il a recueillies sous

le titre de *Cycle*. La plupart sont des traductions, et quelles que soient, chez M. Brizeux, l'élégance et la précision de la forme, si consommé qu'il soit dans tous les secrets du style et du tour poétique, il y a une remarque à faire au sujet de ces petits chefs-d'œuvre que l'Antiquité nous a légués comme les bracelets et les colliers d'or de ses Muses. Délicieux dans l'original, ils deviennent, dans la traduction la plus excellente, inférieurs au morceau le plus ordinaire de la poésie moderne. Qui ne connaît, par exemple, le ravissant *Sic vos non vobis* de Virgile? Voici la traduction de M. Brizeux :

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs;
Vous pour un autre aussi portez, sous les chaleurs,
Brebis, vos toisons blanches;
Vous pour un autre aussi posez, oiseaux chanteurs,
Votre nid sur les branches;
Vous pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs
Fertilisez les terres;
Vous pour un autre aussi pompez le suc des fleurs,
Vous, abeilles légères.

A coup sûr, cela est bien ; on sent que c'est un poëte qui seul a pu traduire ou paraphraser ainsi le plus adorable, le plus divin des poëtes. Et cependant qu'il y a loin de là à la brièveté merveilleuse des pentamètres de Virgile! Je ne veux pas abuser de mon latin : Je glisse donc, et j'arrive aux vrais titres de ce volume à nos sympathies et à nos suffrages : les *Histoires poétiques* et la *Poétique nouvelle*.

Nous sommes presque fâché que M. Brizeux, si peu enclin d'habitude à grossir le ton et à se surfaire, ait donné ce titre de *Poétique nouvelle* au poëme didactique qui termine son livre. Le lecteur pourrait s'y tromper, et croire qu'il a prétendu faire acte de législateur, imposer à l'art

des règles inconnues d'Horace et de Boileau, et lancer de nouveau la poésie dans des voies révolutionnaires. Il y aurait là dès lors l'inconvénient attaché à toute œuvre qui tient moins ou donne autre chose que ce qu'elle promet. Après avoir rendu, en commençant, un respectueux hommage à Boileau et à Horace, M. Brizeux ajoute :

Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Soit! Mais on est tenté de lui répondre qu'ils se sont fait la meilleure part, la seule du moins qui puisse s'apprendre, et par conséquent, s'enseigner. Un jeune homme né avec la vocation et l'aptitude poétiques peut fort bien ignorer ces lois matérielles de l'art des vers, que Boileau énumère avec une justesse un peu sèche, qu'Horace effleure avec une grâce inimitable. Il est donc utile qu'on lui révèle la forme, c'est-à-dire ce qui lui manque et ce qu'il peut acquérir ; mais le fond, c'est-à-dire ce qui ne s'acquiert pas? L'éducation poétique, toujours un peu illusoire, le devient surtout lorsqu'il s'agit de montrer aux néophytes les thèmes qu'ils doivent choisir, les mélodies qui doivent naître dans leur âme, et non plus le doigté de l'instrument dont ils doivent jouer. Je comprends très-bien que Mozart ou Schubert aient eu besoin, à leur début, d'un maître d'harmonie ou de contre-point ; je comprendrais moins qu'on eût eu l'idée de leur indiquer l'inspiration primitive du *La ci darem la mano* ou du *Roi des Aulnes*. Qu'a donc fait M. Brizeux ? Tout simplement des *exemples* de poésie comme on fait des *exemples* d'écriture ou de dessin ; une série de tableaux parmi lesquels il en est de charmants, et qui donnent envie d'être poëte pour lui ressembler, pour sentir, penser, voir et décrire comme lui. Peut-être est-ce là, à tout prendre, le dernier mot du poëme didactique. Virgile,

par ses *Géorgiques*, n'a pas formé, nous le croyons bien, un seul bon agriculteur; mais il a tracé des peintures enchanteresses qui inspirent aux esprits les plus froids le sentiment de la nature, l'amour de la campagne et des travaux rustiques. De même, M. Brizeux, dont le culte est l'idéal, ou, en d'autres termes, la poésie dans son acception la plus haute et la plus pure, l'a cherché tour à tour dans la nature, au milieu de toutes les harmonies champêtres; dans la cité, au milieu des enseignements, des souvenirs, des passions et des travers de Paris, la ville par excellence; dans les temples, au milieu des monuments, des ruines et des églises de Rome, la capitale des religions tombées et de la religion immortelle. Il a successivement placé son apprenti poëte en face de ces trois grandes inspirations que nous avons également trouvées chez M. Victor de Laprade: les champs, l'homme, et Dieu, texte suprême de toute poésie, auquel aboutissent les deux autres. Une fois cette réserve faite, une fois que nous aurons constaté qu'il n'est pas question ici de lois ou de doctrines nouvelles, mais d'un nouveau pèlerinage aux vraies sources poétiques proposé par un homme qui s'y connaît à une génération qui les oublie, nous n'aurons presque plus qu'à louer dans le poëme de M. Brizeux. Quel charme et quelle vie dans ce tableau de la campagne, rendue, après une absence, au poëte qu'elle a vu naître, et qui l'aime!

Gravissons la montagne. A l'ombre des vieux chênes,
Des Celtes, nos aïeux, les traces sont prochaines.
Plus d'un barde a chanté, là, devant ce *men-hir*;
Évoquons en passant la voix du souvenir.
De l'heureuse nature harmonieux royaume!
Oh! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume!
De verdure entouré, de verdure couvert,
On avance sans bruit sur un beau tapis vert.
L'extase par moment vous arrête, et l'on cueille

Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille;
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
Alors, à deux genoux, et les mains sur la terre,
Le voyageur, pareil au faon, se désaltère;
Et merles à l'entour, grives, chardonnerets,
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes,
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
Se révèle. Partout Dieu présent, Dieu sensible!
Dans la création l'invisible et visible:
Le symbole s'entr'ouvre, et sous le voile d'or,
L'Être pur apparaît, plus radieux encor.

Dans le second chant, la *Cité*, nous avons remarqué une évocation de Molière, vraiment digne du sublime poëte du *Misanthrope*. Nous voudrions pouvoir la transcrire; mais on nous pardonnera de choisir de préférence les vers suivants, où M. Brizeux a mis toute son âme bretonne:

. . . Nous voici parvenus sur la place publique:
Dans un marais de sang, ici la France antique
Disparut! Un roi saint, son épouse, sa sœur,
Un poëte au cœur d'or, généreux défenseur,
Et de saints magistrats et des prêtres sublimes,
Des femmes, des vieillards et cent mille victimes!
Une pierre a couvert le hideux échafaud,
Mais le sang fume encor, il bout, il parle haut.
O sombre tragédie! ô drame lamentable!
Que nous font désormais les héros de la Fable,
César même et Brutus, le stoïque assassin?
Là mourait un tyran, ici mourut un saint.
Toute une nation, *justement* affranchie,
Soudain ivre de sang et folle d'anarchie,
A son brillant passé sans regret dit adieu,
Répudiant ses mœurs, ses grands hommes, son Dieu.
Ceux qui la conduisaient dans sa nouvelle voie
De ses déchaînements les premiers sont la proie;

Puis sous le couperet elle traîne en janvier
Celui que tout martyr aurait droit d'envier :
Aux mains de trois bourreaux, sur cette horrible place,
On dépouille le Christ devant la populace ;
Le doux Capétien, le fils de saint Louis,
Au front loyal et pur, orné de fleurs de lis,
L'esprit haut, le cœur tendre, appelé Louis seize,
Client par qui vivront Malesherbe et Desèze !
Mais l'hostie a changé l'échafaud en autel,
Et l'âme en pardonnant s'éleva vers le ciel.

Quelle équité ! quelle noblesse ! quelle simplicité mâle et triste, admirablement appropriée au sujet ! Je me suis pourtant permis de souligner, à la façon des critiques d'il y a cinquante ans, le mot *justement :* non pas qu'il n'y eût quelque chose de juste dans plusieurs des réformes de 1789, mais parce que le mot fait dissonance et surprend le lecteur. Il nous semble que l'adverbe *follement* rentrerait mieux dans le ton général du morceau ; ceci n'est pas de la politique, c'est de la littérature.

Il y aurait à signaler encore bien des beautés poétiques dans le troisième chant ; entre autres, l'apparition des trois Muses : la Poésie, la Philosophie et la Théologie. Seulement, on pourrait toujours se demander quel est le lien et l'unité didactique de ces différents morceaux, ou comment ils forment, dans la pensée de l'auteur, une *Poétique nouvelle*, et quand on aurait répondu que tous sont réunis et liés entre eux par le sentiment de l'Idéal, et par la leçon exprimée dans ces deux vers :

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles ;
Poëte, ton devoir est de les rendre belles,

il resterait à conclure que, si cela ne suffit pas tout à fait pour constituer un nouvel Art poétique, c'est assez du moins pour offrir un bel exemple et un bon modèle.

J'ai hâte, d'ailleurs, d'arriver aux *Histoires poétiques* qui occupent et qui méritent la première place dans le volume. Mettons d'abord, hors ligne, parmi ces *histoires*, les *Pêcheurs*, la *Paix armée*, les *Moissonneurs*, les *Bains de mer*, et surtout les *Écoliers de Vannes*, que j'ai relus dix fois avec une émotion toujours nouvelle. C'est dans ces cinq petits poëmes qu'il faut chercher M. Brizeux tout entier : élégant sous un air de simplicité plus charmante encore que sincère ; mâle comme cette race celte qu'il chante, et dont il est sorti ; sain comme l'air de ses grèves ; pur comme le regard de ses vierges d'*Arvôr :* mais, au fond, et en y regardant de près, poëte très-habile, très-raffiné, et, au milieu de tous ses *Breiz*, de tous ses *Coat-Forn*, de tous ses *Enn-Tell*, très-soigneux de conserver à la poésie ses conditions les plus exquises et les plus françaises. C'est ce mélange d'inspiration originale et de couleur locale avec cette aptitude à rentrer dans l'harmonie générale de notre littérature, qui fait le piquant et la grâce de l'aimable muse de M. Brizeux. Il n'est pas rare de rencontrer, en plein faubourg Saint-Germain, quelque belle et riche héritière de Rennes ou de Ploërmel mariée à un Parisien *pur sang*. On vous l'annonce ou elle s'annonce comme *Bretonne bretonnante*, et peut-être bien aperçoit-on, dans un coin de son salon, une coiffe blanche, une jupe rayée et une quenouille ; mais, dans le fait, elle est habillée par Victorine, son salon est meublé par Monbro, une élégance innée respire dans toute sa personne, et son léger accent, ses petites originalités de détail, le soin qu'elle prend d'être plus Bretonne encore qu'elle ne le paraît, ne sont qu'un agrément de plus. C'est qu'en définitive elle est femme, elle est belle, un noble sang coule dans ses veines, et ses distinctions particulières de province, d'éducation et de race ne font que donner plus de relief à ces distinc-

tions générales. Il en est de même de la poésie de M. Brizeux, et nous l'en félicitons. Remarquons aussi une autre nuance. Dans les sujets qu'il traite, dans les détails de mœurs qu'il retrace, dans l'épopée rustique et familière qu'il combine avec l'idylle, il se trouvait placé entre deux écueils : ou de tomber dans le faux sous prétexte d'idéal, ou d'exagérer le réalisme sous prétexte de vérité : ou de nous donner une Bretagne d'opéra et de romance, une Armorique dans le goût des romans de 1820 et de la *Gaule poétique*, ou bien d'abuser du mot *propre* dans les détails techniques et domestiques de l'Idylle. Cette difficulté, qui est du reste commune à toute œuvre d'art, mais qui, en ces cadres étroits, se précisait davantage, M. Brizeux l'a fort heureusement résolue. Les larges *braies*, la *soupe fumante*, le *lard sur le pain noir*, les *porcs*, font très-bonne mine dans ses vers, parce que la vérité du tableau ne saurait s'en passer, et qu'au lieu de se cacher honteusement sous des périphrases, ils s'ennoblissent d'eux-mêmes en concourant à l'effet de l'ensemble. C'est là que se reconnaît l'habileté de l'artiste et du poëte. C'est ainsi que s'opère la fusion entre l'idéal et le vrai, trait distinctif du talent de M. Brizeux. Mais combien ces remarques semblent froides et pédantesques auprès de l'impression même et du charme que l'on éprouve en lisant ces poëmes! Voyez, dans les *Pêcheurs*, le départ pour la pleine mer, et cette naïve chanson des deux enfants, dont voici le refrain :

> Le bon Jésus marchait sur l'eau,
> Va sans peur, mon petit bateau!

et la prière de la vieille mère, balayant la poussière sainte, la poussière d'une chapelle dont chaque dalle est un tom-

beau, afin que Dieu ramène les pêcheurs battus par l'orage. Ils reviennent, en effet, mais ils n'ont sauvé que leur vie. Alors commence le pathétique chant des *Quêteurs*, qui nous montre ces pauvres Bretons de la plage accueillis et consolés par les Bretons laboureurs, le nouveau bateau taillé dans un chêne séculaire et lancé à la mer avec la même foi et le même courage :

> Jésus nous conduira sur l'eau,
> Va sans peur, mon petit bateau !

C'est là un tableau achevé dans ses proportions modestes; les plus beaux sentiments de l'âme s'y révèlent dans toute leur simplicité primitive. Ah ! quand la poésie déroule de telles images, ne dites pas qu'elle est oiseuse ou corruptrice ; dites plutôt qu'elle est, après la religion, la nourriture la plus salubre et la plus pure que puisse savourer le cœur !

Nous retrouvons le même genre de beautés dans les *Moissonneurs* et dans les *Bains de mer*, où la civilisation et la corruption des villes, représentées par les baigneurs citadins, sont mises en présence de l'innocence et de la simplicité armoricaines. Il y a là un contraste parfaitement saisi, et qui nous a tous frappés dans ces rendez-vous de l'oisiveté élégante ou malade, forçant la population indigène de lui faire place pour un peu d'or, de subir ses caprices, de se laisser envahir par ses mœurs et quelquefois par ses vices. Le jeune paysan breton, fuyant la maison paternelle pour ne pas être témoin des plaisirs de ces étrangers et du trouble qu'ils apportent à son foyer, puis revenant guidé par un pressentiment sinistre et arrivé à temps pour arracher sa jolie sœur aux insolentes entreprises d'un dandy parisien, est une figure esquissée

de main de maître; l'inspiration des *Écoliers de Vannes* nous paraît d'un ordre supérieur encore. On sait qu'en 1815 les écoliers du collége de Vannes se firent soldats pour défendre leur drapeau blanc, et que ces adolescents héroïques, fils des *géants* de la Vendée, livrèrent aux *Bleus* un combat meurtrier :

> Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,
> Ils partirent trois cents; combien reviendront-ils?

s'écrie le poëte. Mais ne craignez pas qu'en évoquant ce sanglant et glorieux souvenir il réveille les haines et ravive les blessures : non, c'est là qu'éclate l'influence balsamique et consolatrice de la poésie, ce rôle de sœur de charité idéale, recueillant les blessés de l'Histoire, pour s'incliner, sourire et prier à leur chevet. Au second chant, en 1835, un ancien combattant de ces journées, devenu curé de campagne et vieilli avant l'âge par la fatigue et le chagrin, sort de grand matin de son presbytère pour aller dire une messe de mort; messe d'anniversaire qu'il célèbre les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur, pour l'âme d'un jeune homme qu'il croit avoir tué dans la mêlée. Sur le sentier qui conduit à son église, il rencontre un paysagiste qui vient, lui aussi, retrouver des souvenirs dans cette vallée aujourd'hui si calme. Ils échangent d'amicales paroles, et bientôt, de confidence en confidence, ils reconnaissent qu'ils se sont, vingt ans auparavant, battus l'un contre l'autre, et le curé découvre que c'est là ce jeune *bleu* qu'il a vu tomber sous ses coups et dont le souvenir l'a tant de fois poursuivi. Sa joie, sa messe de deuil se changeant en messe d'actions de grâces, les tendres épanchements des deux nouveaux amis, l'hospitalité sous la treille et l'agreste repas, tout cela est exquis, délicieux, plein de ces émotions douces qui charment sans amollir.

Nous n'insisterons pas davantage : on a là M. Brizeux dans sa plus attrayante manière, dans toute la grâce virile de sa physionomie poétique. Quant aux chicanes qu'on peut adresser à son livre, elles se réduisent à deux. Raconter en vers est chose très-difficile, surtout quand on est forcé, par la petitesse du cadre, de se borner à indiquer. L'indication, chez M. Brizeux, est toujours juste : mais elle est parfois si sommaire, qu'il en résulte un peu d'obscurité. Ceci n'est presque rien ; ce qui me semble plus grave, c'est cette inexplicable pièce intitulée *Un Celte*, où M. Brizeux a cru devoir rendre hommage à la mémoire de M. de Lamennais.

Lorsqu'un tel homme meurt, il faut parler de lui,

nous dit-il ; c'est tout le contraire qu'il fallait dire : Lorsqu'un tel homme meurt, on doit se taire. Le silence est à la fois le châtiment le plus digne de ceux qui l'infligent et le plus cruel pour celui qui le mérite. Catholique et monarchique dans tout le reste de son volume, comment M. Brizeux ne s'est-il pas aperçu que, par cette seule fausse note, il donnait aux juges rigides le droit de demander si cette religion et ce royalisme étaient chez lui une prédilection d'artiste ou une conviction de penseur, une poésie ou une foi?

Mais je suis à mon tour trop sévère. C'est tout simplement un Breton qui n'a pas voulu abandonner la cause d'un compatriote et qui s'entête à honorer en lui l'entêtement mal dirigé. Je reviens bien vite aux *Pêcheurs*, aux *Moissonneurs*, aux *Bains de mer*, aux *Écoliers de Vannes*, à la *Poétique nouvelle*, à cet art délicat, à ce souffle virgilien, parfumé de l'air des montagnes chrétiennes, et je me dis que, s'il arrive à un tel poëte de se tromper une fois, s'y arrêter trop et appuyer trop fort serait de l'injustice et de l'ingratitude.

III

M. MAXIME DU CAMP[1]

Nous entrons, avec M. Maxime Du Camp, dans des sphères plus discutables et plus troublées : faut-il s'en féliter? faut-il s'en plaindre? Assurément il est triste de voir un esprit aussi distingué se placer dans un milieu diamétralement opposé au nôtre, adorer ce que nous brûlons, brûler ce que nous adorons, et lancer un manifeste révolutionnaire à une époque bien dégoûtée, nous le croyons, de révolutions et de manifestes. Mais, Dieu merci! la discussion, le débat, les contrastes, ne sauraient nuire à la littérature : elle y trouve ses plus précieux éléments de vie, de mouvement et de progrès. L'école spiritualiste et chrétienne, par exemple, ferait moins ressortir ses mérites et laisserait ses défenseurs plus froids, s'il n'y avait, tout à côté, des écrivains, des artistes, des poëtes, demandant leurs succès à d'autres doctrines et leurs inspirations à d'autres sources. Ces sujets de contradiction et de dissidence ne peuvent avoir pour nous qu'un seul inconvénient : ce serait de rencontrer des adversaires — on assure qu'il en existe — qui, jouissant et même abusant de la liberté de discussion pour eux-mêmes, ne la supportent pas chez les autres, et qui, grands parleurs de libéralisme et de dé-

[1] Les *Chants modernes*.

mocratie, seraient ravis de trouver quelque part une petite muselière bien despotique et bien répressive à l'usage du critique assez mal appris pour n'admirer que médiocrement ou leurs personnes ou leurs idoles. M. Maxime Du Camp n'est pas de ceux-là ; il appartient à un jeune groupe poétique et littéraire qui, d'une part, reconnaît aux convictions sincères le droit d'attaquer ce qui les froisse, et, de l'autre, n'est pas persuadé que les vieilles reliques et les vieux fétiches des vieux partis soient un bagage bien commode pour qui veut marcher à la découverte dans les voies de l'avenir. Ne redouter pour ses opinions ou pour ses œuvres ni le grand air, ni le soleil, appeler la contradiction, savoir la supporter, et, tout en la provoquant, offrir à ses juges assez de qualités réelles et de vraies beautés pour mériter que la louange se mêle au blâme et le tempère, n'est-ce pas s'assurer d'avance le meilleur témoignage qu'on puisse se rendre d'un parti à l'autre : des éloges toujours justes et une critique toujours libre?

Un mot d'abord du programme ou manifeste poétique placé par M. Maxime Du Camp en tête de ses *Chants modernes*, et qui, par les questions nombreuses qu'il soulève, par les divers points qu'il attaque, est de nature à rencontrer souvent, à quelques lignes de distance, l'assentiment le plus complet, les réserves les plus formelles, les contestations les plus absolues. Mais commençons par écarter du débat ce qui touche à la religion catholique et ce qui touche à l'Académie française : de ces deux sujets de querelle, l'un nous attriste trop et nous est trop sacré pour figurer comme accessoire dans un article littéraire; l'autre, sous la plume de M. Du Camp, a un tel air de boutade juvénile et se rattache si peu au fond même de ses idées, que n'en point parler, c'est s'épargner des personnalités et un hors-d'œuvre.

Voici, en résumé, la *Poëtique nouvelle* prêchée par M. Maxime Du Camp. Tandis que l'industrie et la science étonnent le monde par leurs progrès, tandis que la nature achève de livrer à l'homme, son maître, ses derniers ou ses avant-derniers secrets, la poésie reste stationnaire ou rétrograde. Elle languit, elle se meurt, et c'est à peine si ses amis osent protester contre sa disgrâce, tant elle fait peu pour la conjurer. D'où vient cela? De ce que la poésie s'obstine aux formes, aux traditions, aux symboles du passé, pendant que l'humanité s'élance vers les conquêtes de l'avenir. Elle en est encore aux périphrases, à la routine académique, aux allégories ou aux personnifications mythologiques des objets extérieurs, au moment où une génération hardie, qui n'a plus rien à envier à Prométhée et aux Titans, escalade le ciel, perce les montagnes, comble les abîmes, descend dans les entrailles de la terre, lui dérobe le feu et l'or, anime les cent bras de l'usine et de la forge, féconde la mine, le charbon et la houille, et décuple, par des forces nouvelles, sa puissance et sa vie. De là, entre la poésie qui reste immobile et le siècle qui marche à pas de géant, une distance, une mésintelligence toujours croissantes. Que faut-il faire pour les effacer ou les amoindrir? Il faut que la poésie se débarrasse de ses vieilleries classiques, allégoriques, symboliques, mythologiques, jouets des peuples enfants, langes des sociétés trop jeunes et trop faibles pour supporter ou saisir la vérité sans voile, draperie inutile au poëte dès l'instant que l'homme la soulève et la déchire. Il faut qu'elle en finisse avec la périphrase, cette glaciale sœur de l'allégorie et de la mythologie; qu'au lieu de figurer parmi les traînards parmi les bagages de l'arrière-garde, elle s'avance au premier rang de l'armée, avec les pionniers et les éclaireurs. Enfin — et c'est ici le côté vraiment neuf du programme — il

faut que la poésie, loin de s'effrayer des triomphes de l'industrie et de la science, se fasse leur alliée, qu'elle s'empare de leurs découvertes, se les assimile et en dégage l'élément poétique, si grandiose et si magnifique dans toutes ces manifestations du génie de l'homme domptant et vivifiant la matière. L'Hippocrène est tarie : puisons dans ces sources souterraines où s'élaborent les gaz, les métaux et les machines ; Pégase est poussif : montons ces merveilleux hippogriffes qui sillonnent l'espace sur l'aile de la vapeur. Grâce à cette généreuse initiative, à cette intervention de l'idéal dans le matériel, à ce bail nouveau passé entre l'art et l'humanité, nous aurons enfin ce que n'ont pu nous donner ni les poëtes illustres de la Restauration, découragés et vaincus avant l'heure, ni l'impuissante école du bon sens, ni l'école plus déplorable encore de l'art pour l'art, de la ciselure et de l'arabesque : la poésie nouvelle, la poésie de notre siècle, les *Chants modernes*. On le voit, M. Maxime Du Camp a eu du moins le mérite, dans sa préface, de préparer et d'expliquer son livre.

Nous admettons presque sans réserve, dans cette série d'assertions justes, paradoxales ou erronées, tout ce qui touche aux vieux moules de la tradition, de la routine et de la fable. Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette partie du réquisitoire, est de s'acharner sur des choses tombées. La périphrase, déjà bien malade, est morte le jour où M. Hugo a écrit *Hernani* et les *Orientales*. Quant à la mythologie et à son cortége de Dieux et de Déesses, nous espérons bien que nul ne songe à la ressusciter autrement que comme étude de l'antique ou exercice d'écolier ; mais, grâce au ciel : ce n'est ni l'industrie ni la science qui l'ont tuée, c'est le christianisme. Une fâcheuse méprise lui a valu une sorte de renaissance dans un siècle littéraire qui a été grand malgré elle et non pas à cause d'elle.

Les vrais poëtes modernes, Dante, Milton, Shakspeare, Corneille, Molière, s'en sont très-peu souciés. Racine est bien plus parfait et plus homogène dans *Esther* et dans *Athalie* que dans *Iphigénie* et dans *Andromaque* ; et Chateaubriand, en remarquant à quel point Phèdre était chrétienne, a fait le procès de cette poésie qui n'a pu retrouver un instant de vie factice qu'à la condition d'accepter l'influence de ce qui l'avait vaincue. Voilà donc qui est fini, clos, enterré, et M. Maxime Du Camp, en cette affaire, bien différent de Galilée, n'a que le tort de *n'avoir pas trop tôt raison*. Serons-nous de composition aussi facile à l'égard de l'alliance qu'il propose entre l'Industrie et la Poésie? Nous ne le croyons pas.

Et d'abord, comment l'entend-il? Dans cet accord intime et cordial, tiendra-t-il la balance égale? La poésie, j'en ai bien peur, y renouvellerait à ses dépens la fable du pot de terre et du pot de fer. A qui s'adresseraient les poëmes conçus d'après ce système? Aux esprits positifs? Ce serait, en effet, le moyen de multiplier à l'infini votre auditoire; mais ceux-là ne se feront pas poétiques parce que la poésie se sera faite positive : ils préféreront toujours le chiffre exact, la démonstration mathématique, le produit brut, la somme ronde, à tous les ornements dont on essayera de parer leurs idoles. Vos poëmes se rabattront-ils sur les esprits poétiques? Hélas! c'est ce qu'ils ont de mieux à faire; mais prenez garde! ceux-là vous sauront peu de gré de vos avances à ces forces matérielles qui les inquiètent et les exilent. Pour eux, nos victoires industrielles et scientifiques sont des sujets de tristesse et d'alarme, si l'homme, enivré de sa puissance, y trouve une raison de n'adorer que soi, d'oublier à la fois le néant de son être et la grandeur de son origine, double condition de sa nature, double élément de sa poésie. C'est parce que l'industrie et

la science le détournent tout ensemble de ce qu'il y a en lui de divin et de misérable, c'est parce qu'elles lui font perdre de vue ce contraste célébré par Pascal en des paroles immortelles, que nous nous en méfierons constamment au point de vue de leurs rapports avec les facultés de l'âme. Or, ces facultés, c'est la poésie même dans son véritable et inaliénable empire. Pour nous, un sentiment, une idée, un repli du cœur, un phénomène de la conscience, un des mille incidents de ce monde inférieur et invisible qui a Dieu pour souverain et pour sujet le *roseau pensant*, ont cent fois plus de valeur morale et poétique que ces inventions savantes et ces magiques travaux qui ne sauraient ni prolonger d'un jour la vie de l'homme, ni lui révéler un mot des secrets de sa destinée. Pour nous, la plus notable conséquence de cette suzeraineté matérielle des sciences exactes, des arts mécaniques et du génie industriel, doit être, au contraire, de faire rentrer au fond des âmes et des cœurs cet idéal, cette poésie, cette douce et noble chimère, qui, n'ayant plus prise au dehors, dans la société et le monde, ne nous en devient que plus chère; comme ces proscrits que l'on préfère aux heureux, comme ces pauvres maisons en ruine auxquelles on s'attache plus qu'à des palais. Après tout, on ne pourra point faire que le genre humain ne se partage pas en deux grandes catégories, les contemplateurs et les positifs, et que ceux-ci ne soient pas, dans leurs goûts, leurs prédilections et leurs habitudes, le contraire de ceux-là. Après tout, les chemins de fer, les bateaux à hélice et les télégraphes électriques ne sont pas des découvertes plus merveilleuses que l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole. De grands poëtes sont venus après ces premières inventions du génie moderne, et ils ne se sont occupés ni à les chanter, ni à faire sentir leur influence dans leurs vers. Milton a bien

mis du canon dans son combat des bons et des mauvais anges; mais ce n'est pas là ce qu'on trouve de plus admirable dans son sublime poëme.

Que reste-t-il donc de l'innovation proposée par M. Maxime Du Camp? Ce qui reste des paradoxes des hommes de talent : une petite dose de vérité à extraire d'une dose plus forte d'illusions ou d'erreurs. Il est très-vrai que la poésie moderne peut et doit chercher des tableaux, des images et même des inspirations nouvelles dans ces nouveaux développements de la puissance humaine appliquée aux forces de la nature et de la matière. Sans s'y compromettre par une alliance trop étroite et trop onéreuse, elle ne saurait rester insensible à ces grands et émouvants spectacles, et la faculté de vibration qu'elle possède doit être mise en jeu par les prodiges de l'électricité et de la vapeur tout comme par les pathétiques récits de l'histoire, les catastrophes contemporaines, les beautés du paysage ou les luttes de la conscience et du cœur. L'essentiel est qu'elle y arrive en souveraine, et que, même en célébrant ces merveilles, elle fasse toujours comprendre que l'imagination qui en saisit le côté poétique est supérieure à la science qui en développe le côté positif. L'essentiel surtout est qu'elle y mette son âme et n'en subisse pas les séductions descriptives au point de revenir aux Delille, aux Chénedollé, aux Ecouchard-Lebrun et aux Esménard. Là encore, nous conseillons à M. Maxime Du Camp de faire bonne garde. Je crains qu'il ne lui soit plus facile de trouver des versificateurs qui se rangent à la suite de l'armée scientifique ou industrielle que des poëtes qui se placent à sa tête.

Ces objections ne nous empêchent pas de reconnaître tout ce qu'il y a de généreux et de sympathique dans plusieurs passages de la préface de M. Du Camp. Il aime sincère-

ment et ardemment la littérature; il ne veut pas qu'elle se désiste, s'étiole ou s'avilisse : il fait un noble appel à la famille littéraire à qui l'on peut trop souvent appliquer le *rara est concordia fratrum*. Grands et petits, jeunes et vieux, il nous invite tous à nous unir, à faire cause commune, à marcher ensemble et sous le même drapeau à la conquête de ces mystérieux trésors de l'avenir, idéale toison d'or qui attend ses Argonautes. Lui-même appelle cela un beau rêve, et il a raison; mais cette illusion-là est de celles qui honorent : la ressentir et la peindre aussi bien, c'est prouver qu'on serait, pour sa part, capable de la réaliser. Plus tard, quand M. Du Camp aura vécu et observé davantage, il avouera aux autres et à lui-même ce qu'il entrevoit déjà : que la république des lettres, comme presque toutes les républiques, se compose de petites vanités, de petites haines, de petits intérêts et de petits égoïsmes qui rendent le dévouement rare, le gouvernement difficile et l'union impossible; que les programmes qui reposent sur la vertu et sur la perfectibilité humaine sont, hélas! d'une application moins sûre que ceux qui se fondent sur nos vices et nos faiblesses, et qu'il obtiendrait plus aisément de ses confrères dix vaudevilles et vingt bons mots qu'une heure d'adhésion à un même drapeau et d'obéissance à une même consigne.

La discussion des doctrines poétiques de M. Maxime Du Camp nous a pris presque tout l'espace que nous destinions à ses vers. C'est ce qui arrivera toujours avec les recueils de poésies précédés d'une préface un peu significative : la critique, elle aussi, est une égoïste; elle prend son bien où elle le trouve, et se sent bien mieux sur son terrain en réfutant des opinions qu'en appréciant des élégies et des odes. Pour celles-là, le sentiment est tout, et le sentiment ne s'analyse pas. On admire, on désapprouve, on est sé-

duit, on est rebuté, on cite, on ferme le livre, et tout est dit. Je veux pourtant essayer de rattacher au fond même de la question soulevée par la préface de M. Du Camp, l'impression générale que ses vers m'ont laissée. J'en ferai d'abord un éloge collectif qui paraîtra peut-être bien mince, mais qui ne sera pas sans quelque valeur auprès des gens appelés, par état, à l'honneur de lire beaucoup de poésies. Les *Chants modernes* se lisent d'un bout à l'autre, avec sympathie fréquemment, avec émotion quelquefois, avec impatience souvent, jamais avec ennui. Dans les moments mêmes où l'on se sent le plus froissé et attristé, on songe, malgré soi, combien il faudrait peu pour que telle hérésie, telle fausse note disparût de la pièce qu'elle gâte, sans que le morceau perdît rien de sa portée. J'en choisirai deux exemples, l'un pris parmi ceux de ces *Chants* que j'appellerai systématiques, et où l'auteur a le plus visiblement appliqué les idées de sa préface; l'autre, parmi ceux qu'il a écrits sans système, et qui rentrent dans le vieux patrimoine des sentiments poétiques. Le premier est ce fameux *Sac d'argent* qui a effarouché les défenseurs de la propriété. M. Maxime Du Camp, qui, dans cette partie de son livre, a donné tour à tour la parole, sous le titre de *Chants de la matière*, à la vapeur, à la faux, à la bobine, à la locomotive, fait parler un sac d'écus qui se plaint des injures qu'on lui prodigue, des violences dont on l'accuse, et qui, renvoyant ces accusations aux vrais coupables, c'est-à-dire aux hommes et à la société, prouve son innocence en énumérant tout ce qu'il ferait s'il était libre. L'idée a de la grandeur et l'exécution est remplie de verve. Comme le lyrisme, en pareil cas, touche à la satire et que ni l'un ni l'autre ne sont forcés à une exactitude rigoureuse, j'avoue que le plaidoyer de ce pauvre sac d'argent avait commencé par me séduire. Je

trouvais très-simple et très-raisonnable qu'il aimât mieux visiter les mansardes, aider un artiste de génie à terminer son chef-d'œuvre, sauver de la misère et du déshonneur les orphelins et les affamés, épargner l'hôpital aux poëtes et défrayer les grandes pensées, les grandes découvertes et les grands voyages, que grossir le trésor d'un avare, se cacher dans une cave à la première émeute qui passe, servir à l'oppression des faibles et des petits, corrompre une douzaine de consciences ou se prêter à d'ignobles agiotages. Jusque-là tout allait bien, mais M. Maxime Du Camp gâte tout par ces deux derniers vers :

« Anéantissez l'héritage,
Et vous verrez si j'ai du cœur ! »

A l'instant, le lecteur se révolte ; il sent qu'on le fait passer du domaine des idées générales où les poëtes ne sont pas tenus de raisonner comme les législateurs et les magistrats, dans un ordre d'idées particulières où il n'est pas sain de trop séjourner. Le poëte disparaît pour faire place à l'utopiste, et ce qui n'était que du sentiment devient du système. Notre second exemple tient à des nuances si délicates que nous aurons quelque peine à l'indiquer. Il y a, dans le volume, une pièce adressée par l'auteur à *Aimée, sa vieille bonne ;* cette pièce est touchante et charmante. M. Du Camp y interprète, dans un pathétique et poétique langage, des impressions que nous avons tous ressenties, lorsqu'au milieu des épreuves et des souffrances de la vie, nous ramenions nos regards vers quelqu'une de ces bonnes vieilles figures, familières à notre berceau, à notre enfance, à la maison paternelle. On est ému, tout un monde de souvenirs se réveille dans l'âme, quand le poëte s'écrie

O ma vieille servante aux épaules penchées !
Toi qui savais si bien, quand j'étais tout petit,

Calmer en souriant mes douleurs épanchées;
Toi qui vis partir ceux que la mort engloutit!

Toi qui partageas tout, ma douleur et ma joie;
Toi que rien n'a lassée et dont le dévouement,
Depuis trente-deux ans, a marché dans ma voie,
Sans hésiter jamais, sans faiblir un moment!

Ce retour aux années évanouies, cet hommage à une affection humble et obscure, restée fidèle pendant que l'amitié, l'amour et le monde échelonnaient leurs trahisons, est d'une mélancolie pénétrante et attendrie qui va croissant de strophe en strophe; mais, hélas! voici que l'auteur, passant en revue ses souvenirs d'enfance, ajoute :

Et le froid Luxembourg, où le long des parterres
J'arrachais, malgré toi, les fleurs à pleine main,
Pendant que tu causais avec des militaires
Vers qui tu te penchais en disant : A demain!

Nous prétendons faire de la critique morale et non de la critique *bégueule:* dans un vaudeville du Palais-Royal ou une caricature de Charlet, les amours des bonnes d'enfants avec les conscrits ou les voltigeurs nous amusent sans nous scandaliser le moins du monde; mais, toute pruderie à part, *non erat hic locus;* rien ne devait troubler la chaste et sérieuse harmonie de ce remercîment des années assombries à l'ange gardien des années heureuses; rien ne devait nous faire ressouvenir ou savoir que cette existence dévouée, que cet attachement quasimaternel avait pu un moment se partager entre sa pieuse tâche et des entraînements vulgaires. Il fallait que cette figure pâlie, discrète, sillonnée de rides, encadrée de cheveux blancs, marbrée de larmes répandues sur le cercueil de l'aïeule et de la mère, nous apparût dans son demi-jour familier et domestique, avec toute sa pureté primitive, avec le bandeau vir-

ginal des sœurs de charité restées dans le monde. Ici la chasteté était encore la poésie. Cette tache en cet endroit me choque plus que des traits de fougue sensuelle dans une élégie amoureuse, ou de cavalières licences dans une galante chanson. M. Maxime Du Camp est artiste, et il juge les choses d'art avec goût et autorité. Que dirait-il d'un coup de pinceau de Boucher dans un tableau de Lesueur ou un intérieur de Chardin?

Si j'insiste sur ce détail, bien léger en apparence, c'est que j'y trouve la filiation secrète de tout ce que le talent et le livre de M. Maxime Du Camp offrent de compliqué et parfois de contradictoire. Il médit de l'art pour l'art, du culte exclusif de la forme, et, en effet, je le crois entraîné, par sa vocation de poëte et de novateur, vers des horizons plus larges et plus élevés. Bien qu'il donne une voix et presque une âme à la matière, il n'est point matérialiste; il invoquerait plutôt, sur les ruines des dogmes auxquels il ne croit plus, une sorte de christianisme vague prêt à se laisser infuser dans les veines les doctrines du Koran, de Fourier ou de Saint-Simon. Enfin il comprend confusément que le réalisme serait à la longue mortel à la poésie. Mais, avec tout cela, il est réaliste; Balzac l'a touché de sa robuste main, et il en garde encore la marque; d'autres fois, il arrive à imiter à son insu le mouvement lyrique et la magnificence extérieure de M. Victor Hugo. Ailleurs, malgré son dédain sincère pour les excès de couleur et de ciselure, il se montre, sinon le disciple, au moins le voisin de chevalet de M. Théophile Gautier. Il en résulte une sorte d'antagonisme et de disparate entre ses affinités d'école, de goût ou d'habitude et ses aspirations de rêveur, d'utopiste et de poëte, trop peu précisées encore pour donner à sa manière la consistance et l'unité. Ajoutez-y cette lutte, cette dissonance qui se révèle dans toute œuvre où un

talent vrai s'impose un système artificiel, et vous comprendrez que les *Chants modernes*, avec de nombreuses et remarquables beautés, manquent de cette solidité de ton, de cette harmonie d'accent, de cette fermeté d'allure, dont l'ensemble est à l'écrivain ce que le caractère est à l'homme.

Je pourrais noter ce défaut de conséquence dans presque toutes les parties de ce beau volume. Ainsi, dans celles de ses pièces auxquelles l'auteur attache probablement le plu d'importance et qui sont comme l'étiquette de son livre, dans les *Chants de la matière*, ce n'est pas le sujet ou la pensée primitive, c'est le détail poétique, indépendant de tout parti pris, qui plaît au lecteur et le désarme sans tout à fait le persuader; quand je lis, par exemple, cette jolie strophe :

J'aime surtout dans les prairies,
A voir les vaillants taureaux roux,
Marcher sur les plantes fleuries,
De leur pas sérieux et doux;
Pendant que les bergeronnettes
Sautillent auprès des ruisseaux,
Et que l'on entend les rainettes
Qui coassent dans les roseaux,

je n'ai pas besoin que ce frais et aimable coin de paysage me soit retracé par une *faux* pour m'y arrêter et m'y plaire, et je me prête difficilement à entendre ce morceau de bois et de fer me parler de ce qu'il voit et de ce qu'il aime. Ainsi, encore dans les *Chants d'amour* où vibre parfois une émotion franche et bien sentie, tel morceau commencé avec le cri du cœur et la bonne volonté d'étouffer sous les voix de l'âme celles des sens et de la chair, tourne tout à coup au matériel et *passe à l'ennemi* par un trait, un souvenir, une image qui choque ou trouble les esprits

délicats. En un mot, spiritualisme par intention, matérialisme par distraction, voilà, si une poésie quelconque pouvait se définir, comment je définirais cette poésie!

N'importe! En ce temps de gros vaudevilles et de petits contes, un poëte, un artiste, jeune, enthousiaste, vaillant, dédaignant les succès faciles et se présentant à nous avec un grand et poétique volume où des doctrines paradoxales, dangereuses, incohérentes, ne réussissent pas à gâter des centaines de beaux vers, c'est là un spectacle assez rare, un assez bon exemple littéraire pour mériter, en dépit de nos restrictions et de nos blâmes, l'estime et la sympathie. Que dis-je? Cette sympathie sérieuse, c'est par mes rigueurs mêmes, mes insistances et mes chicanes, que je veux la témoigner à M. Maxime Du Camp : Croire qu'il les préférera à un bienveillant et indifférent laconisme, n'est-ce pas encore lui rendre hommage

IV

M. DE BELLOY[1]

Pour qui essaye de mêler un peu d'analyse psychologique à la critique littéraire, il y a quelque chose d'instructif et de piquant à rechercher comment les divers tempéraments poétiques peuvent se transformer, se morceler ou s'assouplir, suivant le milieu où ils se développent et les circonstances accessoires qui se joignent à leur vocation primitive. Ainsi M. de Belloy, si l'on s'en tient aux surfaces et aux classifications générales, est tout simplement un poëte spiritualiste et chrétien, et il suffirait de le ranger à côté des Brizeux et des Laprade. Pourtant, que de nuances intermédiaires, en y regardant de plus près, dans ce talent délicat et charmant qui allie l'amertume à la grâce, la malice à la tristesse, la fantaisie à la foi ! Chevaleresque par instinct de race et tradition de famille, artiste par aptitude et par goût, chrétien de conviction et de sentiment, poëte surtout, poëte par nature, épris de beauté, d'harmonie et d'élégance, amant des grandeurs tombées, des illusions évanouies, des gloires et des parures du passé, M. de Belloy, dans sa poésie mélancolique, résignée ou railleuse, nous fait songer à ces fleurs dont on aime d'autant plus les couleurs et le parfum qu'elles croissent sur des ruines.

[1] *Légendes fleuries.*

C'est là, c'est parmi ces décombres où s'entremêlent l'armure du croisé, la gourde du pèlerin, la viole du trouvère, l'échelle de soie de l'amour romanesque, l'habit brodé du marquis, le pot de rouge de Cidalise et le blanc tablier de Lisette, c'est au milieu de ces reliques sérieuses ou légères, sacrées ou frivoles, que nous devons aller le trouver, afin qu'il nous conduise par la main à travers ses *Légendes fleuries*.

Légendes fleuries! Le joli titre, et comme il dit bien ce qu'il veut dire! Et comme il répond bien à la pensée du poëte, peu jaloux d'affecter un rigorisme qu'il n'a pas, et confiant à sa muse le soin d'épanouir le trèfle mystique ou le feston d'acanthe autour des colonnes du temple! Il s'explique encore mieux, d'ailleurs, dans les vers qu'il a placés en tête de son volume, et qu'on peut considérer comme une préface ou une épigraphe :

Teste David cum sibyllâ.

Héritiers des débris de l'édifice antique,
Élevons, s'il se peut, mais ne détruisons rien;
Et relions d'un cœur filial et chrétien,
La grâce ionienne à la grandeur biblique

Contre les vains assauts d'une école hérétique,
De la tradition que l'art soit le gardien;
Par d'aimables détours le beau conduit au bien,
Platon déjà pressent le dogme catholique.

En dépit de Calvin, l'austère factieux,
Gardons le feu sacré que Léon X rallume,
Ne jetons pas au vent la cendre des aïeux,

Et sous les voûtes d'or que notre encens parfume,
Fils de la Renaissance, offrons à tous les yeux,
En regard de David, la sibylle de Cume.

J'ai cité ce sonnet à qui Boileau sans nul doute aurait

reconnu la valeur d'un long poëme, d'abord parce qu'il est tourné de main de maître, ensuite parce qu'il donne lieu à quelques réserves que je vais très-franchement indiquer.

L'hymne de l'Église, auquel M. de Belloy a emprunté son épigraphe, n'a pas prétendu, dans son laconisme un peu obscur, résumer et formuler d'avance l'alliance du christianisme et du paganisme dans l'art. L'auteur de cet hymne sublime a voulu seulement rappeler aux fidèles que le dogme terrible du jugement dernier palpitait déjà dans le cœur de l'humanité tout entière, avant d'être confusément prédit par l'oracle de la sibylle et clairement annoncé par la prophétie de David. Il a voulu prouver que, pour cette vérité comme pour beaucoup d'autres, la lumière de l'Évangile, avant de se répandre sur les hommes, se fit déjà pressentir en divers points du monde et au milieu même d'intelligences aveuglées; à peu près comme l'aube matinale qui, avant d'être le jour, s'étend à la fois, dans sa lutte avec les ténèbres, sur la cime des montagnes et sur le rebord des précipices. S'ensuit-il que, trois mille ans après, dans un siècle sceptique et troublé, trop enclin à confondre les traditions profanes et sacrées et à les infirmer toutes ensemble en les traitant de poésies, il soit utile et sage de placer David et la sibylle si près l'un de l'autre et de tracer en marge du missel, de l'Évangile et du catéchisme, ces poétiques guirlandes indifféremment cueillies sur l'Hymèthe ou sur le Carmel? S'ensuit-il que la Renaissance païenne, telle que la comprirent et la propagèrent les Léon X et les Bembo, se relevant de sa tombe séculaire pour faire cortége au christianisme et l'orner sans l'affaiblir, soit possible aujourd'hui, dans un temps où les hiérarchies entre la vérité et l'erreur sont amoindries ou supprimées pour la plus grande partie de votre

auditoire? C'est le malheur et le châtiment des époques où la foi se réfugie dans un petit nombre d'âmes, que celles-ci, désormais dépositaires d'un trésor plus rare et plus menacé, soient forcées d'être plus ombrageuses et de paraître plus intolérantes, de se montrer surtout moins faciles à ces alliances entre le faux et le vrai, où le vrai aurait tout à perdre et le faux tout à gagner, puisque, se rapprochant tous deux, ils finiraient par se rencontrer dans leur égalité poétique. Nous comprenons très-bien que les Pères de l'Église, qu'on nous cite parfois pour nous écraser de leur autorité souveraine, n'aient pas eu ces appréhensions et ces pruderies, qu'ils aient bu aux coupes élégantes de la poésie antique sans trop s'inquiéter de ses corruptions et de ses mensonges. Inondés des clartés évangéliques, témoins de l'irrésistible défaite des fables et des idoles, contemporains et promoteurs de cet élan immense qui emportait les esprits vers la religion révélée, placés au point même où s'opérait la rupture entre le paganisme et le christianisme, ils n'avaient qu'à regarder en eux et autour d'eux pour mesurer la différence qui séparait les croyances tombées de la foi nouvelle, et ne plus voir dans les riantes fictions des poëtes que les hochets de l'enfance du genre humain, brisés par sa virilité. Nous comprenons encore que les lettrés et les artistes de la Renaissance, proches voisins des rudesses du moyen âge, voulant rompre avec ce qu'ils appelaient sa barbarie, n'ayant pas expérimenté encore les dissolvants de l'esprit moderne, croyant peut-être ne pas dépasser dans leurs réformes la littérature et l'art, soient revenus avec une sorte de profane ivresse aux fictions du polythéisme, aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, comme à des modèles perdus et retrouvés, à des anneaux d'une chaîne longtemps enfouie, à des sources limpides où le robuste

génie du moyen âge devait se purifier et se polir, et aussi — pourquoi ne pas le dire? — comme à des revanches de la chair et des sens, mortifiés par le spiritualisme chrétien. Mais aujourd'hui les situations sont changées: il ne s'agit plus, comme au temps des Pères de l'Église, d'amnistier les beautés de l'art païen au nom d'une victoire récente et complète; il ne s'agit plus, comme au temps de Léon X et de la Renaissance, de les ressusciter et de les remettre en lumière pour y chercher, après une prescription de quinze siècles, des leçons d'élégance, de politesse et de grâce. Tout est retrouvé, su, discuté; comparé, analyé, contrôlé; l'on n'a plus rien à apprendre, ni à oublier. Grâce à l'éloignement, à la fuite des années, aux démolitions du dernier siècle, aux tendances matérialistes et positives de celui-ci, les deux religions, les deux arts, ou, comme on aurait dit autrefois, les deux *merveilleux*, semblent à bien des gens remonter et se pérdre dans un égal lointain où on ne demanderait pas mieux que de les confondre. Les deux poésies, si on les remettait en présence, ne représenteraient plus, comme il y a trois cents ans, l'une la civilisation, la correction et la beauté renaissantes, l'autre, l'ignorance, le tâtonnement, l'ébauche grossière, la langue informe. Non : celle-là représenterait la matière, et celle-ci l'âme. Si l'on a pu croire un moment, au quinzième siècle, qu'un retour à l'art païen serait un moyen de relever l'esprit, le sentiment et le goût, aujourd'hui ce serait exactement le contraire; ce retour ne marquerait, pour notre littérature civilisée, mûrie et même vieillie, qu'un pas de plus vers l'abaissement moral et le triomphe des appétits matériels. Il s'associerait à une tendance analogue dans la société et dans les mœurs, et cela est si vrai que, depuis cent ans, les époques où l'art et le goût se sont le plus rapprochés du paganisme, ont

été aussi celles où les intelligences, les lettres, la vie publique et privée, se sont le plus abaissées et dépravées. Et comment en serait-il autrement? Non; ce qui courbe l'homme vers la terre et la fange, ne peut pas être l'idéal des littératures chrétiennes; non, ces fictions qui peuplent le ciel ou l'Olympe de toutes les turpitudes et de tous les vices ne peuvent plus élever les âmes vers cette poésie qui n'est que le rayonnement du beau, vers ce beau qui n'est que le rayonnement du vrai. Tôt ou tard, on reconnaîtra que ces facéties de dieux et de déesses, ces prouesses de Jupiter amoureux d'une vache ou se déguisant en oiseau pour faire pondre un œuf à son intéressante victime, sont d'abominables et immondes niaiseries, et que si d'anciens poëtes se sont fait pardonner d'en avoir usé faute de mieux et à force de talent, les poëtes nouveaux seraient inexcusables d'y puiser encore. Si l'on admet, avec un auteur contemporain, peu suspect d'intolérance [1], que l'art ne soit pas l'orthodoxie, et que l'artiste ne soit pas le prêtre, si cette remarque a pu être appliquée aux civilisations nouvelles qui sortent à peine de la phase théogonique ou hiératique, combien nous semblera-t-elle plus judicieuse à propos d'un vieux monde à qui les religions n'apparaissent qu'à travers la brume des âges! Là, nous le répétons, tout voisinage mensonger ou apocryphe est un péril pour la vérité; là, les végétations parasites et légendaires risquent d'étouffer le texte : là, la harpe de David finirait par se perdre dans l'antre de la Sibylle.

Telles sont les objections sincères que nous soumettons à M. de Belloy : mais nous n'en concevons pas moins le point de vue où il s'est placé : il n'a songé à soulever ou à résoudre aucune de ces questions inquiétantes. Homme du

[1] M. Edgard Quinet.

passé, justement dégoûté de notre prose bourgeoise, tout ce qui brille et fleurit sur les routes parcourues l'attire et le charme; il aime, il plaint, il ramasse la poésie partout où il la trouve, comme une naufragée que l'on recueille sans s'informer si elle est innocente ou coupable. Elle souffre, elle est belle, elle est abandonnée, elle raconte son histoire : histoire ou roman, qu'importe? L'essentiel est de la sauver. Voilà comment l'auteur des *Légendes fleuries* entend le culte des deux Muses; il les a vues toutes deux vêtues de deuil; leurs voiles et leurs larmes les lui ont rendues également chères et sacrées : Laissons-le parler d'ailleurs, laissons-le s'écrier dans une de ses pièces les plus ingénieuses, les plus poétiques :

Suivez-moi, belle Muse antique,
Mais soulevez votre tunique,
Nous frayons des chemins nouveaux!

Cette pièce qu'il faudrait citer tout entière et où un double refrain ramène avec un art infini l'invocation dantesque et l'invocation homérique, nous révèle le secret de cette poésie éclectique qui baigne tour à tour ses pieds dans l'Eurotas et dans le Jourdain. Mais c'est surtout le poëme de *Lilith* qui a donné le ton au livre, ou plutôt qui serait à nos yeux le livre tout entier, si l'auteur, avec une prodigalité permise aux riches, n'avait enroulé à l'entour de bien charmantes arabesques, telles que la *Foi sauve*, le *Væ victis*, l'*Esprit des eaux*, la *Mer rivale*, le *Chant du Cordier*. — *Lilith*, l'œuvre la plus considérable qu'ait écrite jusqu'à présent M. de Belloy, est bien réellement cette *Légende fleurie* qu'un poëte pouvait seul intercaler entre deux feuillets de la Bible, sous la dictée d'un rabbin mal converti, devant le sourcil froncé d'un inquisiteur. Il y a de tout dans *Lilith*, de l'impression personnelle, de l'allu-

sion, de la satire, de l'esprit, du drame, du paysage, un peu d'hérésie, peut-être; mais il y a, à coup sûr, de la poésie : une poésie étincelante, exubérante, débordante, qui a la bride sur le cou, comme la plume de madame de Sévigné, et qui, si elle emporte quelquefois son cavalier, ne le désarçonne jamais.

Qu'est-ce donc que Lilith? me demanderez-vous : c'est la première femme d'Adam, et son acte de naissance nous est fourni par le *Faust* de Gœthe. Son histoire nous est racontée dans un divan vénitien qui pourrait bien être aussi voisin de la rue Lepelletier que des lagunes, par un vieux juif nommé Mosès, commentateur un peu fantasque de la Genèse. Le poëte, non content de le souffler, prend souvent la parole à sa place, et nous sommes loin de nous en plaindre. Lilith, première femme d'Adam, est une créature trop supérieure, en qui l'élément divin domine trop pour maintenir entre elle et son époux l'équilibre que s'est proposé le Créateur. Satan, pour la tenter, se déguise successivement en serpent et en singe, et nous avouons que ce second choix nous paraît faire peu d'honneur à son habileté. Lilith lui résiste, elle défie son astuce et sa rage, mais Satan ne renonce pas à son défi sacrilége; il demande à Dieu de créer une femme qui soit plus femme et moins ange, dont l'essence, plus terrestre et plus humaine, la rapproche davantage d'Adam, qui joue en tout cela un rôle très-passif. Dieu reconnaît que sa première œuvre est trop belle, trop parfaite pour ce monde, que les hommes, si leurs femmes ressemblaient toutes à Lilith, seraient exposés à trop les aimer et à ne plus songer à lui. Il veut leur épargner ce malheur, et comme rien ne lui est impossible, il y réussit du premier coup en créant Ève, dont les dignes filles se sont de plus en plus éloignées de la Lilith primitive. Quant à celle-ci, elle remonte au ciel, sa patrie natu-

relle, au milieu d'un chœur séraphique. La légende revient alors au texte biblique; Ève, le serpent, le fruit défendu,

La faute rachetable et le bonheur perdu;

seulement elle glisse rapidement sur ces détails où il lui eût été trop difficile de lutter avec Milton. Le poëme finit par une très-belle et très-saisissante peinture de la déchéance de l'homme, de ses douleurs, de sa réhabilitation par le travail et la prière. Une idée de pardon, de réconciliation et d'amour plane sur ce tableau final et en adoucit les teintes trop sombres.

J'ignore si M. de Belloy a eu d'autres autorités que celle d'un vers de Gœthe pour adosser cette légende au flanc monumental de la Genèse. Je ne veux pas savoir si de telles superfétations poétiques sont le lierre qui s'appuie sur l'arbre inébranlable, ou le gui qui croît entre les branches malades. Ce que je sais, c'est que je ne vous ai donné là que le squelette de cette belle et étrange *Lilith*. Vous dire de quelles vives et splendides couleurs l'a revêtue M. de Belloy, ce serait impossible; j'aime mieux citer. Voici une bien charmante boutade de gentilhomme poëte :

Il disait vrai, Satan : source de tout mensonge,
En lui de l'art mauvais la racine se plonge,
Rampante, chevelue, étouffant le bon grain,
Sous les pas du sarcleur reprenant le terrain,
Chiendent, ivraie, ortie ou nielle vivace,
Prompte à se faire jour par la moindre crevasse.
Ainsi, quand des jardins créés par ses aïeux,
Quand de ses bois plaintifs, moins que l'homme oublieux,
L'ancien maître a dû fuir sur cette noble terre,
Toute vertu décroît, toute beauté s'altère;
Que font au nouveau maître et jasmins et lilas?
Il n'aime que la fleur qui pend aux échalas;
Le salon de verdure, il en fait un bastringue;
Les fruits mêmes, les fruits qu'à grand'peine il distingue

Leur préférant la viande et les vins frelatés,
Des espaliers rompus tombent verts ou gâtés.
Adieu nos fleurs à nous, glaïeuls aristocrates,
Romantiques daphnés, verveines délicates!
Adieu, rose-duchesse et muguet villageois!
Place au navet classique, au pissenlit bourgeois!
Où chantait l'oiseau bleu coasse la grenouille,
Et le souci partout s'étend comme une rouille.
L'âne applaudit alors, et, dans cet abandon,
Triomphe plume au vent l'école du chardon.
Cédons, puisqu'il le faut, soumettons-nous en prose,
Mais protestons en vers pour le lis et la rose!

Ce dernier vers, c'est la poésie de M. de Belloy dans toute la grâce mélancolique et piquante de ses amours et de ses regrets. Dans un genre plus élevé, la réponse de Lilith à Satan et l'extatique vision qui révèle à l'ange-femme la Rédemption à venir nous paraissent d'une grande beauté. Citons un fragment de cette vision :

.... Un homme... qu'il est beau! jeune, calme et sévère,
Il enseigne, on l'écoute, on l'aime, on le révère;
Il dit: Repentez-vous; faites mes chemins droits.
Le lépreux est guéri, le muet dit: Je crois.
Oui, c'est bien le Sauveur! en vain il se dérobe;
L'aveugle, le boiteux, rien qu'à toucher sa robe,
S'en retournent sans guide et leur mal disparu,
L'un pour avoir aimé, l'autre pour avoir cru.
Un homme a donc vaincu la douleur et la haine,
La mort même, la mort!... Mais que vois-je? On l'entraîne,
On le frappe, il bénit, le front ensanglanté.
Lui mon fils? Qui l'a dit? Lui, mes flancs l'ont porté?
Femme, je l'ai conçu? Mais qui donc est son père?
O prodige d'amour! ô grandeur! ô misère!
Redoublez d'épaisseur, voiles de l'avenir!
Laissez-moi seulement vous aimer, vous bénir,
Seigneur! Épargnez-moi ces visions sublimes,
Ne me contraignez pas à sonder vos abîmes!
Pourquoi m'éprouvez-vous? Le but où vous tendez,
Vos desseins, vos motifs, les ai-je demandés?

Marchant dans vos sentiers, l'ignorance m'est douce;
La preuve qu'ils sont droits, mon amour la repousse.
Ils conduisent à vous, c'est assez; je ne veux
Que vous seul pour raison, pour objet à mes vœux.
Libre sous l'action de votre Providence,
Mieux que ma liberté j'aime ma dépendance,
Et si vous m'imposiez des liens plus étroits,
Oh! qu'heureuse en vos mains j'abdiquerais mes droits!
Car je les tiens de vous, ô bonté maternelle!
Par qui l'homme formé sur le divin modèle,
De son propre destin est l'actif instrument,
Libre, et pourtant vers vous attiré doucement.

La poésie, la foi, la raison même, ne sauraient parler un plus éloquent langage. Ce fragment suffit pour donner une idée du style de tout le poëme, et aussi pour indiquer ce qu'a été, dans la pensée de l'auteur, cette création de Lilith; une sorte de *prototype* céleste de celle qui devait être un jour la Vierge Marie. On conçoit également l'attrait et l'inconvénient de ces mystiques et délicates matières. Je glisse donc, et je me borne à signaler et à saluer le poëte.

Que ne puis-je citer quelques autres pièces du recueil, surtout le *Væ victis!* poignante image de la destinée de ces enfants de la Muse, trop débiles pour supporter ses étreintes, et succombant avant d'avoir accompli leur tâche; cri de résignation et d'angoisse stoïque, qu'on dirait l'écho des dortoirs funèbres de Gilbert et d'Hégésippe Moreau! N'importe; nous en savons assez maintenant pour esquisser, les *Légendes fleuries* à la main, cette physionomie gracieuse et fine, où le sourire amer se cache et s'adoucit dans l'émotion poétique; cette exquise organisation, dépaysée dans notre triste temps, y souffrant d'une nostalgie qui se traduit en beaux vers et parcourt, dans ses aspirations rétrospectives, tous les sentiers où les fleurs de poésie s'effeuillent, mortes ou immortelles, profanes ou bénies. Moins absolu, moins austère dans son spiritualisme que

MM. de Laprade et Brizeux, plus amoureux de fantaisie et d'école buissonnière, ne s'enrôlant sous les drapeaux qu'il aime qu'avec ses franchises de gentilhomme et de volontaire, continuant çà et là la verve capricieuse et vagabonde de M. de Musset, mais avec une nuance plus chevaleresque et plus chrétienne, demeurant surtout lui-même par mille traits charmants ou profonds, sémillants ou pathétiques qui vont de *Damon et Pithias* à la *Mal'aria* et du *Chevalier d'Aï* aux *Légendes fleuries*, tel est M. de Belloy, et je m'en remets à mes lecteurs du soin d'achever ou de refaire l'esquisse, si elle est incomplète ou manquée.

Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop attardé avec mes poëtes, que c'est donner trop de temps et de place à un genre de littérature qui, suspect aux gens très-graves, peu attrayant pour les esprits frivoles, odieux aux esprits vulgaires, ne préoccupe et n'attire qu'un public restreint. Pourtant, si l'on veut bien réfléchir à l'injuste inégalité des conditions et des fortunes littéraires, à cet immoral contre-sens qui donne à un insipide vaudeville ou à un drame scandaleux dix fois plus de notoriété, de retentissement et de *droits d'auteur* qu'à un volume noblement et chastement poétique, qui fait M. Dumanoir plus célèbre que M. de Laprade, et M. Clairville mieux renté que M. Brizeux, on arrivera, je l'espère, à conclure qu'il est bon et honnête qu'il y ait quelque part un asile assuré à ces rois sans royaume, qui aiment mieux conserver hauts et purs leurs blasons et leurs titres, que les laisser tomber dans les cloaques à l'eau de Cologne. Hélas! je ne prétends point rétablir l'équilibre et indemniser ces chers déshérités par cet insuffisant hommage; j'ai seulement voulu payer mon tribut de sympathie et de reconnaissance à ces rares écrivains qui me font respirer l'air sain des montagnes au lieu des miasmes du bouge et du trottoir, et à qui

je dois le plus élevé, le plus délicat plaisir : celui de lire de beaux vers exprimant de belles pensées. Il est une autre jouissance que j'ai ressentie en les lisant : ils m'ont prouvé que nos doutes sur l'avenir de la poésie, nos doléances sur son déclin, sa lassitude et ses défaillances, étaient prématurées et chimériques ; ils m'ont prouvé qu'il y avait encore des poëtes, et je répète une fois de plus, en fermant leurs livres, le mot de l'auteur d'*André*, qui, cette fois, a dit vrai : « La poésie ne peut pas mourir. »

MADAME D'ARBOUVILLE

Non, la société polie n'a pas ces ingratitudes dont on l'accuse; elle sait reconnaître ceux qui sont à elle et les saluer de ses empressements et de ses hommages. Si l'on a dit le contraire, s'il nous est arrivé à nous-même d'émettre à ce sujet un doute ou une plainte, c'est qu'il est doux et commode de se ranger implicitement du côté des méconnus, des victimes d'une injustice collective; c'est que l'amour-propre, ce conseiller toujours présent, même quand il est caché, refuse d'attribuer ses disgrâces à leurs causes véritables, à l'infériorité du talent, à l'absence de ces qualités dont la vertu a besoin pour réussir, dans la littérature comme dans le monde, dans le roman comme dans la vie. En cherchant bien, — si l'on n'avait pas quelque intérêt à mal chercher, — on trouverait que, dans ses froideurs comme dans ses indulgences, le public

[1] *Poésies et Nouvelles.*

des *honnêtes gens* est en définitive plus logique qu'on ne croit, et que, s'il se passionne un peu trop pour les réquisitoires qui l'offensent, il n'a pas tort de négliger parfois les plaidoyers qui l'ennuient. Il y a d'ailleurs une nuance à laquelle on doit songer avant de trancher en un sens trop pessimiste cette question délicate. Quand la société d'élite se décide à s'intéresser aux peintures d'un monde qu'elle ne connaît pas, à des mœurs qui ne sont pas les siennes, à des personnages qu'on lui présente sous forme de curiosités ou d'exceptions alarmantes, elle y arrive en touriste plutôt qu'en juge; elle s'y plaît comme en un pays étranger où il est plus facile d'effleurer que d'approfondir, de découvrir que de critiquer; elle n'a pas plus de souci d'en vérifier la justesse, qu'on en aurait de contrôler exactement les défauts de syntaxe dans une langue qu'on n'a jamais parlée, ou les défauts de ressemblance dans le portrait d'un homme qu'on n'a jamais vu. Lorsqu'on la ramène, au contraire, à ses cadres habituels, lorsque l'auteur et le livre qui lui demandent son suffrage se sont efforcés de peindre ce qu'elle voit et de raconter ce qu'elle sait; lorsque les héros, les mœurs, les tableaux, le langage, rentrent naturellement sous son contrôle, oh! alors elle est plus difficile, parce qu'elle est plus compétente; la moindre dissonance lui semble choquante, et il en est d'elle comme de ces dilettantes de l'ancien Théâtre-Italien, pour qui une seule note hasardée gâtait un opéra qu'ils savaient par cœur. Elle exige d'autant plus, elle a d'autant plus de peine à se déclarer satisfaite, qu'en la décrivant ainsi à elle-même, on a l'air de la traiter d'égal à égal, de devenir un des siens, de se naturaliser dans ce milieu dont elle a le monopole, d'être moins un écrivain s'adressant à des hommes du monde, qu'un homme du monde se donnant un passe-temps d'é-

crivain. On a comparé un peu crûment cette société à une femme qui pardonne tout à son amant et rien à son mari; je la comparerais plus volontiers, dans ses affections et ses rigueurs littéraires, à ces grands seigneurs d'autrefois, familiers avec les gens du peuple, polis avec les bourgeois, intraitables avec les faux nobles.

Mais aussi, dans les rares occasions où se révèle la vraie noblesse de l'esprit, de l'imagination et du cœur, où le roman et le monde, ces deux frères souvent ennemis, se réconcilient et fraternisent dans une œuvre dont la simplicité défie l'art le plus raffiné, dont le naturel dépasse le métier le plus habile, dont la distinction brave l'élégance la plus hautaine, dont l'harmonie enchante l'oreille la plus scrupuleuse, quelle joie! quel accueil! quelle fête! que de blanches mains pour feuilleter ces pages! que de beaux yeux pour les lire! que de douces larmes pour les mouiller! Et comme on sent bien que ce triomphe ne ressemble pas aux autres, que ce n'est pas un public saluant un auteur, un salon applaudissant à un livre, mais une communauté charmante, une solidarité visible entre ceux qui écoutent et celui qui parle, entre celui qui écrit et ceux qui lisent; celui-ci ne visant pas au succès, le redoutant peut-être, ignorant s'il a du talent et prêt à s'étonner de l'attendrissement qu'il excite; ceux-là heureux et fiers de trouver chez eux, dans leur zone la plus exquise, de quoi suffire à leurs émotions les plus délicieuses et doter à leur tour la littérature!

Qui ne les connaît, qui ne les a lues, qui surtout ne voudra les relire ces *Nouvelles* de madame d'Arbouville, ces merveilles de sensibilité, de mélancolie, de délicatesse, ces adorables récits qui, un peu volés jadis par les journaux et les revues, y firent l'effet d'enfants de princes dérobés par des bohémiens et portant sur leur front le sceau de

leur origine? Qui ne se souvient de ce succès préventif, prodigué de si bonne grâce, que dis-je? imposé de si vive force à ces *Nouvelles* avant même qu'il fût permis d'en parler et de paraître les avoir lues? Tel a été, en effet, leur premier trait distinctif au milieu de nos réclames et de nos fanfares littéraires. Les rôles y étaient intervertis : d'ordinaire, c'est l'auteur qui court après le succès; c'est lui qui fait antichambre, qui se résigne au maigre régime de surnuméraire, et souvent, hélas! l'antichambre est toute la maison, le surnumérariat est toute la vie. Cette fois, c'était le contraire; le succès se faisait solliciteur, et l'auteur avait pris pour l'éviter autant de soin que nous en prenons pour l'atteindre. Ce fut tout à fait malgré elle et faute d'un moyen légal pour l'empêcher, que ses récits dépassèrent le seuil de la famille, les suffrages discrets de l'amitié ou la chaste publicité d'une œuvre de bienfaisance, charmant le riche pour secourir le pauvre. Aujourd'hui c'est encore la charité qui nous les rend ou plutôt qui nous les donne : c'est pour obéir à un vœu suprême et sacré que les *Poésies et Nouvelles* de madame d'Arbouville, éparses jusqu'ici et enfouies dans des recueils périodiques qui n'avaient pas eu le droit de les publier, perdent enfin ce caractère de fruit défendu, si peu d'accord avec leur pure beauté, et nous sont offertes dans une magnifique édition complète, avec approbation et privilége des pauvres. Pieuse et sainte pensée d'une mourante, qui n'a pas voulu les priver d'une part de leur héritage, et leur a légué, dans la mort, ce qu'elle leur donnait pendant sa vie! « Lorsque, pour secourir le malheur, nous dit madame d'Arbouville en terminant *Résignation*, quelques pages ignorées, écrites à l'écart, durent se changer en humble offrande, cette triste histoire revint à ma mémoire; je me suis dit : Pauvre femme dont la vie fut inutile, dont

le dévouement fut sans résultat, que le récit de tes larmes devienne l'obole offerte au malheur! Morte ou vivante, Ursule! que ton âme ait un mouvement de joie... Ce que tu as souffert apportera une aumône à ceux qui pleurent aujourd'hui comme tu pleurais autrefois, et toute aumône, quelque humble qu'elle soit, fait un peu de bien sur la terre et ne s'oublie pas dans le ciel. » — Ne vous semble-t-il pas que ces lignes bénies soient l'épigraphe du livre tout entier, qu'elles aient été présentes à l'esprit de l'auteur, lorsque, surmontant ces scrupules, ces pudeurs des âmes exquises, effrayées par le grand jour, elle a fait ce dernier sacrifice à « ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, » et leur a laissé son plus cher trésor, son ouvrage, sa pensée, ses larmes, son âme, cette portion de son être destinée à lui survivre? Remercions donc les pauvres, ses héritiers; ce sont eux aujourd'hui qui nous font l'aumône, qui viennent au secours de ce millionnaire ruiné qu'on appelle le roman moderne. La critique a attendu longtemps le droit de dire ce qu'elle pense de ces petits chefs-d'œuvre qu'elle n'était pas autorisée à admirer publiquement. Réparons le temps perdu : fêtons de notre mieux ces aimables tard-venus dont l'existence officielle vient de commencer. Prenons, pour mieux les accueillir, non pas notre esprit des dimanches, — il n'y a ici, hélas! ni dimanche, ni esprit, — mais cette nuance de respect qui, mêlée à l'applaudissement et à l'hommage, les relève sans les refroidir, et les rend moins familiers sans les rendre moins sincères.

Cette belle édition peut naturellement se diviser en trois parties; les *Poésies*, les *Nouvelles* déjà connues, quoique non publiées, et les *Œuvres* totalement inédites.

Les *Poésies* mériteraient à elles seules un chapitre à part. Dans un temps où l'art a essayé de cacher la pau-

vreté de sentiment et d'idées sous la perfection raffinée de la forme matérielle, il sera curieux d'étudier dans ce *Manuscrit de ma grand'tante*, pseudonyme de la muse discrète de madame d'Arbouville, à quel point la poésie vraie, celle de l'âme et du cœur, peut se passer de ces recherches et de ces ciselures, et combien il importe peu, en définitive, que l'instrument ait plus ou moins de science, si l'air est beau et la note divine. Comparez les pièces de ce *Manuscrit*, *Je crois*, *Tristesse*, *Séparation*, *le Passé*, *Une voix du Ciel*, aux tours de force de nos modernes prestidigitateurs de l'hémistiche et de la rime : assurément l'infériorité des procédés techniques est incontestable; mais si l'exécution trahit l'inexpérience et la faiblesse, le sentiment est supérieur; il nous fait songer parfois à cette première manière de M. de Lamartine, où, sous des images surannées, des tours empruntés à toutes les écoles, on sentit palpiter une âme; l'âme de la poésie nouvelle. Les vers de madame d'Arbouville se rattachent à ce premier moment, à cette aurore glorieuse qui eut la fraîcheur et l'éclat de toutes les aurores, et vers laquelle, après les orages de la journée, nous reportons nos regards et nos regrets. Mais il y a là pour nous plus qu'un sujet de comparaison et d'étude poétique : il y a dans ces chants mélancoliques, placés sous le patronage de cette *Tante* que l'auteur a choisie pour éditeur responsable, il y a dans le récit qui lui sert de préface et où elle s'est involontairement révélée sous les traits de ce personnage imaginaire, l'explication et, pour ainsi dire, la clef de tout l'ensemble de ce talent et de cette œuvre : c'est à nous de savoir l'y chercher, au risque de raisonner un peu ce qui ne se raisonne pas : l'émotion, la poésie, les larmes.

L'âme dominant partout et toujours la matière, finissant même par la dompter, au point que la matière lui obéisse

en esclave, puis s'absorbe et disparaisse, qu'il arrive un moment où l'âme, dès ici-bas, règne seule et sans partage, où on ne voit et on ne sent plus qu'elle, et où les personnages, au lieu d'être des corps, des passions et des caractères, ne sont plus que des esprits et des cœurs; une existence paisible, heureuse, noblement abritée contre les tempêtes et les naufrages, devinant ce qu'elle n'a pas éprouvé, rêvant ce qu'elle n'a pas souffert, s'y reposant dans une sorte de recueillement intérieur, de réflexion persistante, et y trouvant les sujets de ses *Poésies* et de ses *Nouvelles* à l'aide de cette instinctive tristesse de qui René a dit : « Nous la tenions de Dieu ou de notre mère, » telle a été la double inspiration de madame d'Arbouville; tel est le double caractère que nous reconnaissons dans ses ouvrages.

Reprenons les cinq récits que nous avions déjà savourés en contrebande, et qui épuiseraient, avant de vieillir d'un jour, toutes les vieilles métaphores de larmes changées en perles ou de perles changées en larmes : *Résignation, Marie-Madeleine, une Vie heureuse, une Histoire hollandaise* et le *Médecin du Village*.

Ursule touche au déclin de la jeunesse; sa vie s'écoule lentement dans une petite ville de frontière, sombre et triste; elle soigne sa vieille mère qui est aveugle, son vieux père tombé en enfance, et c'est tout au plus si leur chétif revenu, joint au produit de son travail, suffit à les faire vivre tous les trois. Ursule n'attend rien de l'avenir, ni bonheur, ni amour, ni mariage, lorsqu'un rayon inespéré vient luire tout à coup dans cette existence déshéritée. Un officier de la garnison passe sous ses fenêtres; il revient, il la revoit chaque jour, à la même place, laborieuse, attentive, penchée sur sa broderie ou son aiguille. Peu à peu il éprouve pour elle le seul sentiment qu'elle puisse et

qu'elle veuille inspirer : une sympathie fraternelle, une tendre et fervente pitié pour cette destinée d'immolation et de sacrifice. Puis, à leur insu, ce premier sentiment se colore de teintes plus vives et plus douces; une chaleur d'automne pénètre ces deux âmes sœurs qui se reconnaissent et se comprennent. Une fleur tardive, mais embaumée et charmante dans sa pâleur comme la rose-thé, s'épanouit au corsage d'Ursule et dans son cœur. La vie et la jeunesse se raniment sur son front et sur ses joues; elle est presque belle; Maurice, l'officier, la demande en mariage : il y a là pour tous deux une heure bénie, faite de ces joies mystérieuses, de ces tendresses contenues, qui, au lieu d'éclater au dehors, se répandent goutte à goutte dans le plus intime de notre être comme des sources cachées. Mais Maurice est aussi pauvre qu'elle; son régiment va changer de garnison; que deviendront le vieux père en enfance, la vieille mère aveugle? C'est un obstacle auquel on n'avait pas d'abord songé. Maurice et Ursule auront à peine le nécessaire; avec ce fardeau de plus, le nécessaire même leur manquerait et tous les quatre seraient exposés au dénûment, à l'angoisse, à la misère. Une passion ardente braverait cette difficulté redoutable; elle se prendrait corps à corps avec l'impossible et trouverait dans la folie même de cette lutte, un aliment à ses ardeurs et à ses joies. Mais Maurice n'est pas passionné; son affection calme et réfléchie n'admet que le possible et ne comprend que le raisonnable. Ursule le devine; elle se soumet sans murmure; le mariage est rompu sous un prétexte banal. Un soir, la pauvre fille, redevenue vieille en un jour, entend, de sa fenêtre, la musique d'un régiment qui quitte la ville; c'est le régiment de Maurice. Cette symphonie militaire qui s'affaiblit et se perd dans l'éloignement et le silence, c'est le bonheur d'Ursule qui s'en va, c'est le rêve qui s'évanouit

c'est le rayon qui s'éteint. Une semaine après, la vieille aveugle et le vieil idiot meurent; ceux à qui Ursule s'est immolée, n'auront pas même profité de son sacrifice. Elle se résigne, elle se tait, et l'on ne sait pas même si elle est mort

Ursule n'est ni une héroïne, ni une femme, ni une jeune fille : c'est une âme.

Que dirai-je du *Médecin du village?* Otez le cadre qui est ravissant et touche parfois à la comédie (mais quoi de plus triste que la vraie comédie?), ôtez ce vieux docteur de campagne arrivant dans sa carriole d'osier, tombant au milieu d'une réunion de dandys et d'élégantes et réussissant à les attendrir à l'aide de cette histoire admirablement racontée, que trouverez-vous? L'âme d'Éva Meredith, la jeune épouse, la jeune mère, transmise par elle à son fils, et lui rendant l'intelligence et la raison. Le bonheur d'Éva et de William est si court, si vite brisé, qu'on dirait que l'auteur, fidèle à sa poétique instinctive, ne veut pas des félicités terrestres, qu'elle n'y croit pas, qu'elle ne leur donne qu'une heure, et que, portée par sa nostalgie céleste, elle monte, monte sans cesse vers la région des âmes, la seule où elle soit à l'aise, où les drames qu'elle imagine, se nouent et se dénouent dans toute la liberté de leurs mystérieux ressorts. A dater de la mort de William, la scène n'est plus sur la terre. Si le docteur, jeune alors, aime secrètement Éva dont il est le consolateur et l'appui, il l'ignore, et il faudra que, trente ans après, une femme du monde, spirituelle et blasée, le lui apprenne à lui-même. L'âme d'Éva plane sur le récit tout entier, et le jour où son fils, collant ses lèvres sur son front mourant, aspire cette âme qui s'en va et devient intelligent et sensé, la superstition des bonnes gens du village, persuadés « que l'âme de la mère avait passé dans le corps de l'enfant, »

n'est que l'interprétation populaire et naïve de cette légende, qui fera pleurer tant qu'il y aura des fils et des mères.

Marie-Madeleine peut donner lieu à des réflexions analogues. Un jeune savant, Paul d'Ercourt, a besoin d'une servante qui lui ôte tous les soucis de la vie matérielle : une jeune fille se présente à lui, et il la reçoit, un peu imprudemment peut-être: il ne tarde pas à s'apercevoir que cette jeune fille, quand elle croit n'être pas vue, le regarde avec une expression douloureuse et passionnée. Absorbé jusque-là par ses travaux scientifiques, il remarque alors que Marie-Madeleine est belle, que rien n'égale la douceur de son triste et pur regard, et qu'elle conserve, dans cette condition infime, une dignité pleine de grâce. De là à l'aimer il n'y a qu'un pas. Paul d'Ercourt l'aime et le lui dit. Marie-Madeleine l'écoute avec un ineffable mélange de ravissement et de désespoir; et quand il lui demande sa main, au lieu de le bénir, elle s'enfuit. Ne comprenant rien à ce mystère qui le désole, il s'éloigne à son tour, afin que la jeune fille, qui n'a plus d'asile, puisse revenir habiter sa maison : au bout de trois mois, elle meurt. Paul apprend alors qu'elle a été la fiancée de son frère, Charles d'Ercourt, officier de marine ; qu'après la mort de Charles, disparu dans un naufrage, elle a entendu parler de l'extrême ressemblance des deux frères, et que, voulant retrouver une image, une ombre, un souvenir de son fiancé, elle était venue s'offrir à Paul, afin de le servir, de le voir à toute heure, de contempler ce visage qui lui en rappelait un autre, et de tromper, par cette vue douce et navrante, son amour, sa douleur et sa folie. Malheureusement, Paul l'a aimée; alors elle a pris la fuite, hors de sa maison d'abord, puis vers le ciel où elle va rejoindre Charles : Paul restera seul et sombre dans sa maison vide,

jusqu'à ce qu'il aille, lui aussi, retrouver le couple fraternel dans la patrie naturelle de madame d'Arbouville et de ses héros.

Il est évident qu'un récit pareil n'a pas pied sur la terre, et c'est justement ce qui en fait le charme : j'en dirai autant d'une *Vie heureuse*, qui pourrait servir de pendant à *Marie-Madeleine*. Hélène a aimé; son fiancé, parti pour deux ans, n'est pas revenu; il ne reviendra jamais, et elle l'attend; ne lui dites pas qu'il l'a trahie, que l'amour et le malheur sont frères, que la vie est pleine de perfidies et de mécomptes; elle ne vous comprendrait pas. Elle aime, elle croit, elle espère, c'est là toute sa vie, et elle est heureuse. Pourtant cette vie s'use et se consume dans cet état intermédiaire qui n'est ni la réalité, ni le rêve, ni la raison, ni la folie. Les drames du monde réel s'agitent autour d'elle sans l'effleurer, mais la flamme intérieure dévore cette frêle enveloppe, transparente et lumineuse comme l'albâtre. Dans une chambre d'auberge, en Italie, Hélène entend la voix de Raymond, son fiancé, marié à une autre. Elle croit qu'il vient la retrouver; son attente est finie; elle n'a plus rien à faire en ce monde. Son dernier bonheur l'a brisée, et elle expire, sans qu'une ombre de doute ait passé sur son âme. Heureuse, n'est-ce pas? plus heureuse que sa cousine qui a aimé Gérard, le frère d'Hélène : Gérard a été tué à Fontenoy : celle qu'il aimait a scellé son cœur; elle est restée dans le monde réel; elle a épousé un homme de vingt ans plus âgé qu'elle, et elle nous raconte l'histoire, l'heureuse histoire d'Hélène.

Ce sont là les quatre diamants, d'une eau aussi pure les uns que les autres, montés et enchâssés tous les quatre avec un art qui s'ignore et qui n'en est que plus merveilleux. Il est permis d'avoir des préférences; pour ma part, je préfère *Résignation* et le *Médecin du village* à *Marie-*

Madeleine et à une *Vie heureuse*, mais sans pouvoir expliquer pourquoi ; car, tout dans ce talent étant exceptionnel, l'analyse y perd ses facultés ou ses prétentions habituelles. Il est clair du moins que le même souffle a animé ces figures, que la même main les a pétries dans une argile supérieure à la nôtre, que le même pinceau, digne d'Angelico ou d'Hemmelinck, a tracé autour de ces têtes d'une pâleur transhumaine le nimbe radieux et mystique, ou baigné ces corps intangibles dans la brume et l'azur des horizons célestes. *Une Histoire hollandaise*, malgré des qualités de premier ordre, me paraît un peu inférieure aux récits dont je viens de parler, et *Luiggina*, la Nouvelle inédite, quoique d'un intérêt plus dramatique, ne vaut pas, à beaucoup près, une *Histoire hollandaise*. Essayons de donner la raison de cette infériorité. Dieu merci ! ce ne sera pas une critique ; ce sera encore un hommage.

Bien que madame d'Arbouville ait çà et là des traits d'observation d'une justesse et d'une finesse rares, bien que son joli proverbe *Méfiance n'est pas sagesse*, autre ouvrage inédit ajouté à cette édition complète, prouve ce qu'elle aurait pu faire en ce genre, ce n'est pas là, nous l'avons dit, la physionomie distinctive de son talent. Les passions qu'elle peint, les douleurs qu'elle décrit, les personnages qu'elle crée, les événements qu'elle raconte, elle ne les connaît pas par expérience, ni même par observation, mais par une sorte de réflexion intérieure, qui, dans cette âme privilégiée, était presque de la divination. Par cela même qu'elle regardait au dedans plutôt qu'au dehors, qu'elle vivait avec ses rêves plutôt qu'avec les incidents de la vie réelle et de la société des hommes, elle ne regardait, elle ne devinait, elle ne comprenait que le bien. Tandis que nos modernes conteurs, nos réalistes, les Soulié, les Balzac, prenaient l'humanité par en bas, du côté de la terre

et de la fange, au-dessous de la moyenne ordinaire de nos penchants et de nos vices, elle la prenait par en haut, du côté du ciel, dans ces sphères supérieures, idéales, où le mal n'apparaît que comme ces nuages noirs qu'on voit passer sous ses pieds en gravissant les cimes alpestres. C'est dans ces sphères que vivent, gémissent, se résignent et se transfigurent Ursule, Hélène, Éva Meredith, Marie-Madeleine, créations charmantes, compagnes bien-aimées de l'auteur, chastes sœurs de sa rêverie, confidentes discrètes de ses mystérieuses tristesses; et l'on peut même ajouter qu'elles ne pourraient exister que là. On le voit, toute cette partie grossière, humaine, toute la *guenille* de notre pauvre humanité, aussi difficile à éviter dans le roman que dans le monde, disparaît dans ces œuvres immatérielles, glorieuses exceptions qui resteront comme le dernier mot du spiritualisme dans l'art. Or l'*Histoire hollandaise* commence presque comme un de nos récits romanesques, et dans les conditions du genre. Christine a du sang espagnol dans les veines; elle donne un rendez-vous à Herbert; il est tout de suite question d'enlèvement, de mariage clandestin, de révolte contre l'autorité paternelle. Ce père de famille, ce Hollandais si froid et si sombre, qui a fait la folie de prendre une femme en Espagne, le mal dont il souffre a un nom dans la poétique et la société terrestre : il est jaloux, et ce n'est pas sans motif; le lecteur devine que la naissance de Christine a dû être pour lui le sujet d'un doute terrible, qui, cette fois, n'a rien de surhumain. Tout cela est admirablement sauvé, tout cela est indiqué avec une délicatesse de sensitive, avec une légèreté de main qui ferait passer par le trou d'une aiguille tous les câbles et tous les chameaux du roman moderne : le paysage hollandais, qui enveloppe de sa gaze humide les détails de cette douloureuse histoire, lui prête quelque chose de chaste et

de froid comme son ciel. Mais enfin, cet enlèvement, ce rendez-vous, cette révolte, cet époux assombri, ce père irrité, ces cheveux noirs dans cette maison blonde, c'est l'humanité, c'est la vie, c'est la passion, tel qu'on l'entend en langage vulgaire. Il en résulte que, lorsque arrive le moment de la transfiguration et du sacrifice, lorsque Christine, domptée par le cloître ou plutôt rappelée vers le ciel par ses sœurs Hélène et Ursule, Éva et Marie-Madeleine, refuse de rentrer dans le monde et d'épouser Herbert, on dirait qu'il y a solution de continuité, et que le roman, commencé dans la langue des hommes, se termine dans celle des anges, avant qu'on ait eu le temps de changer de dictionnaire. Ce défaut est plus sensible dans *Luiggina* : *Luiggina* est le premier ouvrage écrit par madame d'Arbouville, bien qu'il paraisse le dernier. Elle y cherchait sa voie et elle ne l'avait pas encore trouvée. Un spirituel amateur de paradoxes a dit que nous avions tous en nous un mélodrame, et qu'autant valait le faire sortir tout de suite, afin de ne plus en entendre parler. L'auteur de *Luiggina* a suivi ce conseil, et elle a bien fait ; elle a bien fait de se débarrasser tout d'abord de cet excédant de bagage qui l'eût gênée dans cette course aérienne où elle devait trouver ces suaves figures, ces pures images, ces délicates légendes, cette voie lactée, sa patrie, sa poésie et sa gloire. Selon nous, il est aussi honorable, aussi méritoire d'avoir manqué *Luiggina* que d'avoir réussi *Résignation*, *Une Vie heureuse*, *Marie-Madeleine* et le *Médecin du village*; ou plutôt c'est le même honneur et le même mérite. L'auteur de *Résignation* ne pouvait pas écrire *Luiggina*, de même que l'auteur d'*Un Caprice* n'aurait pas pu écrire la *Tour de Nesle*.

En somme, il convenait que cette édition fût complète, et l'on doit se réjouir qu'elle ait été publiée. Il fallait que

les lecteurs charmés de récits épars dont la publicité apocryphe n'était pas digne de ce beau talent, retrouvassent réunis sous leurs yeux tous les écrits de cette plume qui n'a ressemblé à nulle autre et à laquelle nulle autre ne ressemblera. Il fallait surtout que la littérature française s'emparât, au grand jour et sans aucune apparence furtive et clandestine, de ces petits chefs-d'œuvre qui sont à elle, qui la relèveront de ses faillites et de ses misères, et qui devaient lui appartenir comme un bien acquis et non pas comme un bien volé. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque la pieuse et charitable pensée qui a présidé à cette édition aura porté tous ses fruits, lorsqu'elle aura rendu tout ce qu'elle doit rendre en gloire à l'auteur, en bienfaits aux pauvres, en jouissances aux lecteurs, arrivera peut-être cette postérité qui est la vraie, et que le lendemain ne connaît pas mieux que la veille. Celle-là demandera qu'on publie pour elle un tout petit volume renfermant *Résignation*, le *Médecin du Village*, *Marie-Madeleine* et *Une Vie heureuse;* ce petit volume exquis, décisif, sans tache, qu'il est donné à si peu d'écrivains de léguer à l'avenir, et qui, cette fois, placé dans le rayon préféré, sur l'étagère favorite, entre *Paul et Virginie* et *Adèle de Sénanges*, ajoutera un nom aux noms sauvés de l'oubli par la reconnaissance et le respect, l'attendrissement et le charme.

M. HENRI HEINE[1]

Nier le talent, l'esprit et le succès chez les hommes et dans les livres qui froissent nos sentiments et nos croyances, c'est une maladroite et dangereuse tactique; maladroite, parce qu'elle ne les empêche pas de réussir; dangereuse, parce qu'elle implique, semble-t-il, un aveu tacite d'embarras, de colère ou d'impuissance. Je commencerai donc par une déclaration naïve que M. de la Palice m'eût enviée : M. Henri Heine est doué d'un esprit merveilleux, inouï, éblouissant, effrayant pour autrui, désolant pour lui-même; car il ne paraît pas lui avoir donné jusqu'ici ni un moment de bonheur ni un atome

[1] *De l'Allemagne. — Lutèce.* — La mort d'Henri Heine nous eût fait supprimer ce chapitre, s'il n'avait été signalé comme une contradiction dans l'ensemble de nos appréciations littéraires. Nous le publions donc, sans y changer une ligne, tel qu'il a paru en avril 1855. Nos lecteurs jugeront si, à propos du plus ironique des hommes, il n'était pas permis de cacher beaucoup d'ironie sous un peu d'indulgence.

de certitude. Ses ouvrages forment la plus attrayante lecture qu'il soit possible d'imaginer, lorsque, également las de la vérité et de l'erreur, on a envie de se lancer, pour un soir, dans ces régions *humoristiques* qui ne sont ni l'erreur ni la vérité. Un peu plus voltairien que Voltaire, mais poëte avec cela, ce que Voltaire n'a jamais été; tour à tour railleur sentimental et rêveur goguenard, Français assez Allemand pour comprendre l'Allemagne, Allemand assez Français pour la rendre claire, Prussien par hasard, Parisien par goût, Athénien par droit de conquête et de naissance, digne de se moquer de Kant et capable de l'expliquer, M. Henri Heine est, dans la littérature internationale, sinon un modèle sans défaut ou un oracle sans réplique, au moins un type sans précédent et sans rival. Il peut indifféremment signer, entre la patrie de Chateaubriand et celle de Gœthe, des traités de paix ou des déclarations de guerre, faire de son œuvre optimiste ou morose un *casus belli* ou un trait d'union.

Que d'éléments de supériorité! que de motifs pour l'admirer en cachette, de peur d'avoir l'air, en l'admirant en public, de me renier et de me trahir! Que de raisons pour m'attrister de voir tant de verve, de fantaisie, de science, de gaieté, d'ironie, de malice et souvent même de bon sens, servir à affirmer et à embellir tant d'idées contraires aux miennes! Qui sait pourtant? Il n'est pas, dit-on, de position si désespérée dont il ne soit possible de tirer parti. Voyons si, en cherchant bien, on ne pourrait pas, à travers ces pages charmantes qui nous désolent, ces jolis sarcasmes qui nous écrasent, ces fines épigrammes qui nous criblent, rencontrer çà et là quelque dédommagement ou quelque refuge, et échapper au double péril de refuser de l'esprit à M. Heine pour demeurer bon chrétien, ou de cesser de croire en Dieu à force de goûter M. Heine.

Et d'abord, commençons par une question bien humble à propos de l'auteur de l'*Allemagne* et de *Lutèce:* qu'est-il? ou du moins qu'est-il aujourd'hui? Car, on le conçoit, sa personnalité présente, si elle infirme sa personnalité passée, reste la seule qu'il soit essentiel de constater et de définir. Est-il Français? Non; il est né, nous dit-il, à Dusseldorf, capitale du duché de Berg. Est-il donc Prussien? Non; il établit d'une façon très-ingénieuse que son véritable souverain a été le prince Napoléon-Louis, fils aîné du roi de Hollande et de la reine Hortense, et que, celui-ci n'ayant jamais abdiqué, sa principauté est échue de droit à son frère, *qui est à présent aussi,* ajoute-t-il, *empereur des Français.* Est-il catholique? Hélas! non, pas encore, bien qu'il ait fait, à vrai dire, quelques concessions de ce côté-là. Premièrement, il a épousé une catholique, ce qui l'a forcé de se marier à l'église, et de promettre que ses enfants seraient élevés dans la religion de sa femme, et non pas dans la sienne : deux conditions auxquelles il s'est soumis de très-bonne grâce, surtout la dernière, parce qu'il était à peu près sûr de n'avoir ni religion ni enfants; secondement, il a soin de nous rappeler qu'il n'a jamais permis à sa verve satirique d'attaquer ni le pape, ni les prêtres, ni les cérémonies de notre culte, ni « aucune des parties de ce colosse qu'on appelle l'Église romaine, » et on doit lui savoir gré de l'importance qu'il attache à une déclaration aussi rassurante pour la religion catholique: car qui sait ce qui lui serait arrivé si elle avait compté parmi ses ennemis M. Henri Heine? Elle qui a résisté, pendant dix-huit siècles, à tant de périls, aurait bien pu succomber à celui-là, et l'on frémit quand on songe à quoi elle était exposée, si seulement l'auteur de *Reisebilder* avait dépensé contre elle la moitié des plaisanteries qu'il réservait à M. Gouin, le *factotum* musical de Meyer-

beer. Est-il protestant? Non : il ne perd aucune occasion de s'égayer aux dépens du rigorisme luthérien ou anglican ; il avoue que son protestantisme ne consiste plus que dans le fait d'être inscrit comme chrétien évangélique sur les registres de la communion luthérienne ; il déclare qu'il n'a jamais trouvé, dans les annales du papisme, de misères pareilles à celles de la *Gazette ecclésiastique* de Berlin ; il répète qu'aucune des religions positives n'a eu pour lui plus de prix que les autres ; que c'est seulement par courtoisie qu'il a pu porter l'uniforme de telle ou telle religion, comme l'empereur de Russie se travestit en officier de la garde prussienne, quand il fait au roi de Prusse l'honneur d'assister à une revue de grande parade à Postdam. Est-il déiste? Non. Les hommes qui isolent la Divinité de tout culte positif se croient obligés de n'en montrer pour elle que plus de respect extérieur, témoin Locke qui se découvrait chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom de Dieu. Or M. Heine est encore un peu familier vis-à-vis de ce Dieu dont il commence à admettre la nécessité ; il le traite volontiers d'égal à égal, l'accusant d'*humour* divin, l'appelant un Aristophane céleste, se plaignant des flots de moquerie, des plaisanteries cruelles, des coups de foudre satiriques que le grand auteur de l'univers lance contre lui en lui infligeant la goutte ou la sciatique. Est-il donc athée? Non, car il suffit de lire les cinquante dernières pages de son second volume, — les plus significatives et les plus récemment écrites, — pour reconnaître, à travers des aveux à demi sérieux, à demi plaisants, tout ce qu'il a fini par trouver de désespérant et d'amer dans l'idée d'un ciel vide et d'un Dieu absent : — « Qu'ils sont donc sots et cruels, s'écrie-t-il, ces philosophes athées, ces dialecticiens froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever aux hommes souffrants leur consolation divine, le

seul calmant qui leur reste! On a dit que l'humanité est malade, que le monde est un grand hôpital. Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu. » M. Heine est-il royaliste? non ; son livre est trop plein de malice contre les rois, les roitelets, les rois qui restent tandis que les dieux s'en vont : il se déchaîne contre la sainte alliance, contre le grand complot monarchique ; il accuse les souverains allemands d'avoir favorisé, dans un intérêt tout égoïste et tout oppressif, la renaissance du romantisme, et il n'y a pas jusqu'à nos pauvres *carlistes* de France, comme il les appelle dans une langue cette fois un peu arriérée, qui ne lui paraissent mériter toutes sortes de facéties et d'anathèmes. Est-il républicain? Bien moins encore : il annonce, dès 1840, en cas de triomphe démocratique, des choses grotesques et épouvantables, dont nous n'avons vu, fort heureusement, se réaliser que la première partie. Est-il classique? Non; il nous le redirait, que nous refuserions de le croire, en dépit de son panégyrique de Racine, et d'ailleurs bien des pages de ses œuvres attestent surabondamment son dédain pour les restaurations classiques, antiques ou académiques, fussent-elles logées dans le cerveau olympien de Gœthe. Est-il romantique? Assurément non : un de ses chapitres les plus piquants, les plus irrésistibles, est dirigé contre le romantisme allemand et français : il juge, dans *Lutèce*, M. Victor Hugo avec une sévérité qui va jusqu'à l'injustice et la caricature; et il n'y a rien, dans Cham ou dans Hogarth, de plus drôle que la façon dont il habille Frédéric et Guillaume-Auguste Schlegel, ces rédacteurs officiels du traité d'alliance entre la littérature allemande et la nôtre, signé par madame de Staël. Encore une fois, qu'est-ce donc que M. Heine? Je vais vous le dire, ou plutôt vous le savez déjà : c'est un humoriste.

un fantaisiste, un poëte, et, par-dessus tout, un malade.

Ceci posé, nous voilà bien à notre aise : fantaisiste, M. Heine a le privilége — et il en use — de se contredire le plus spirituellement du monde, à huit ou dix pages de distance : humoriste, il aurait raison de se moquer de nous encore plus que de M. Gouin et des Schlegel, si nous avions l'air de prendre trop au tragique — ou même au sérieux — ses paradoxes et ses boutades. Poëte, il est le bienvenu, et les bouffées de ce souffle frais et pur qu'on sent s'élever à chaque instant dans ses livres, au milieu des buissons les plus épineux de la philosophie tudesque ou sur la plus aride table rase de la négation voltairienne, suffiraient à obtenir grâce pour bien des peccadilles. Malade enfin, il a droit à tous les égards, et il est trop excellent latiniste pour ignorer ce que signifient *ægri somnia*.

Essayons donc de parler de ce charmant esprit comme si rien, dans l'*Allemagne* et dans *Lutèce*, ne choquait nos opinions et nos sentiments, et répétons, à titre de consolation relative, que si M. Heine est parfois irrévérencieux envers ce que nous révérons, il respecte, en revanche, encore moins que nous ce que nous ne respectons pas.

Le livre sur l'*Allemagne* est destiné, l'auteur nous le dit, à réagir contre une foule d'opinions erronées que le livre de madame de Staël a accréditées en France. Hélas ! il y a en effet, entre ces deux livres, séparés par un demi-siècle, la même différence qu'entre le budget d'un jeune et prodigue millionnaire et celui d'un vieillard ruiné. Madame de Staël, génie essentiellement expansif et initiateur, encore toute frémissante des grandes et terribles vibrations de la Révolution française, frappée du contraste de ces événements gigantesques, de ces jeunes gloires, de cette vie toute nouvelle, tout exubérante, avec ces vieux regains

de philosophie matérialiste et de versification didactique momifiées dans notre littérature, s'attacha surtout à infuser dans ces veines appauvries un sang chaleureux et vivace, à féconder, à régénérer par le spiritualisme ce qu'elle voyait dépérir et se morfondre dans le stérile hivernage de l'école sensualiste. Ce spiritualisme, elle le chercha où elle crut pouvoir le trouver, sans y regarder de trop près, avec cette confiance féminine qui se hâte de tenir pour certain ce qu'elle désire, avec cette complaisance un peu crédule des femmes supérieures qui refont à leur guise et à leur image ce qu'il leur convient d'admettre dans l'intimité de leur génie, et prennent ensuite pour la réalité ce qui n'est en grande partie que leur ouvrage. Ce fut à l'Allemagne qu'elle demanda ce principe régénérateur, aidée dans ses recherches par ces pauvres Schlegel, si illustres alors, si agréablement bafoués aujourd'hui par M. Henri Heine. Elle opposa la rêverie, la poésie et la métaphysique allemandes au matérialisme et au scepticisme français, comme une femme pressée de réveiller ou d'avertir un amant assoupi ou refroidi, lui oppose précipitamment un rival, à qui elle prête à l'instant mille qualités problématiques. Gœthe, Schiller, Jean Paul, Wieland, Zacharias Werner, tout un groupe magnifique de rêveurs et d'artistes, d'inventeurs et de poëtes, se trouvaient là tout exprès, au seuil de leur littérature et de leur siècle, pour en faire les honneurs à la noble ambassadrice, et la philosophie passa avec le reste, à la façon de ces appoints qu'on ne discute pas trop pour ne pas entraver la conclusion d'un marché. Plus tard, dans le grand mouvement national et belliqueux de 1812 à 1815, les princes allemands, qui eurent alors, par hasard, le même intérêt et le même avis que les peuples, ne négligèrent rien pour activer, pour surexciter dans leur pays, en face de l'invasion et de la guerre, l'esprit patriotique

retrempé dans l'amour du passé, dans la restauration sincère ou factice du moyen âge germanique, de ses poésies, de ses monuments, de ses croyances : ils créèrent ainsi le romantisme allemand, fort différent du nôtre, dérivant d'une initiative monarchique comme le nôtre résultait d'une idée d'indépendance, et très-suspect par conséquent aux patriotes, aux révolutionnaires d'outre-Rhin qui voyaient en lui un instrument, non pas d'émancipation intellectuelle, mais d'asservissement politique. En France, au contraire, ce mouvement inauguré par madame de Staël, et bientôt naturalisé par des écrivains et des ouvrages originaux, admit l'Allemagne expliquée par l'auteur de *Corinne* parmi les éléments de la révolution qui s'accomplissait dans la philosophie, dans la littérature et dans l'art ; et, comme cette révolution fut d'abord spiritualiste, comme les noms de Thomas Reid, de Dugald Steward, de Royer-Collard, de Cousin, y protestaient contre les désolantes et desséchantes doctrines des d'Holbach, des Lamettrie, des Condillac et des Cabanis, il resta avéré que le mysticisme, l'idéalisme de l'école allemande avait eu sa large part dans cette nouvelle croisade de l'esprit contre la matière et en offrait le plus savant, le plus profond et le plus consolant symbole.

Erreur et illusion d'optique, nous dit-on aujourd'hui : soit ; mais il y a, dans l'ordre de la pensée, des illusions qui fécondent, comme il y a des vérités qui tuent. Quand madame de Staël, pour obéir au penchant de son génie et peut-être aussi pour contenter sa haine contre l'homme en qui s'incarnait alors le génie de la France, créait une Allemagne de convention et attribuait surtout à sa philosophie un caractère tout différent du véritable, elle avait le tort de défigurer la vraie physionomie, le vrai sens des Kant, des Fichte, des Schelling et autres aigles germaniques quel-

que peu perdus dans les nuages; mais ce léger tort était largement compensé par les germes de renouvellement et de vie qu'elle répandait à flots sur le sol français, par les courants spiritualistes qu'elle établissait à travers cette génération contemporaine de Barras, de Lalande et de Parny. Qu'importe la source? Qu'importe que les philosophes, les penseurs, les poëtes choisis par elle comme représentants des tendances qu'elle voulait faire prévaloir, eussent parfois sacrifié à des tendances contraires? On a vu des batailles gagnées par l'heureuse erreur d'une armée prenant dans le lointain un corps ennemi pour un renfort. Que nos réalistes, nos fantaisistes modernes, si justement fiers de saluer M. Heine comme leur modèle, prennent garde à ces démolitions faciles dont ils se passent trop souvent le stérile plaisir! Rien de plus aisé sans nul doute que de prouver que madame de Staël a été rarement dans le vrai, que, dans ses jugements littéraires comme dans la création de ses personnages, elle ne s'est pas assez désistée du turban et de la harpe de Corinne; que Chateaubriand, son glorieux émule, a vu sur les bords de Meschacebé et sur les rives du Jourdain bien des choses qui n'y étaient pas, et a fréquemment incliné vers le faux comme le nez du père Aubry vers la tombe : rien de plus vite fait que de nous donner, en deux coups de crayon, la *charge* de M. Ballanche, « que tout le monde loue et que personne ne lit, et qui, venu au monde avec un visage où manquait la joue droite, perdit plus tard la joue gauche par une amputation. » — Avec tout cela, madame de Staël, Chateaubriand, Ballanche, *Corinne*, l'*Allemagne*, le *Génie du christianisme*, *René*, *Atala*, l'*Itinéraire*, *Orphée*, *Antigone*, voire même la *Palingénésie*, que j'avoue avoir très-peu lue et encore moins comprise, ont imprimé à ce siècle qui commençait, à cette littérature qui périssait, je ne sais quelle force vitale, quelle puis-

sance créatrice qui nous a donné Lamartine, Victor Hugo, toute la brillante pléiade de 1827, et dont nous retrouverions peut-être encore les traces, malgré tant d'évolutions et de défaillances. Des livres tels que ceux de M. Heine, que donnent-ils? deux heures délicieuses au lecteur gourmet et blasé. Mais après? Quand cette ironie impitoyable a fait tomber, les uns sur les autres, tous nos dieux et toutes ses idoles; quand elle s'est tour à tour moquée de tout ce qu'elle a cru et de tout ce qu'elle ne croit pas encore; quand elle n'a pas laissé un seul recoin de ces cervelles allemandes sans nous en montrer le vide, la sécheresse et le chaos, que peut-il sortir de ce décompte, de cette statistique finale, sinon une colonne de zéros dont tous les chiffres ont disparu, sinon un rassemblement de négations qui, en dépit de la grammaire, ne valent pas la plus chétive, la moins solide des affirmations? Quand on a lu le livre de madame de Staël, on ne sait rien, mais on peut tout. Quand on ferme le livre de M. Heine, on sait tout, mais on ne peut rien.

Je me trompe pourtant, et, au lieu de me plaindre de M. Heine, je devrais le remercier. La philosophie allemande, nous dit-il, n'est pas telle que madame de Staël vous l'a dépeinte. Qu'est-elle donc? Elle est la fille de l'esprit de contrôle et d'examen intronisé par Luther; elle est surtout la réaction, d'abord timide et contenue, puis de plus en plus agressive et violente, contre la doctrine qui est l'essence même du christianisme, et qui sacrifie l'homme à Dieu, l'individu à la société, la matière à l'âme. De Luther à Kant, de Kant à Hegel, de Hegel aux disciples qui l'exagèrent et qui renchérissent les uns sur les autres, les Strauss, les Arnold Ruge, les Bruno Bauer, les Fauerbach, les Max Stirner, on peut suivre cette idée de préférence de l'homme sur Dieu, de la matière sur

l'âme, de l'individu sur la société, dans des progressions effrayantes qui aboutissent au matérialisme le plus effréné, au communisme le plus absolu. Quand il commença à esquisser ce tableau peu rassurant, à dérouler les longs anneaux de cette chaîne philosophique qui va tout doucettement de la diète de Worms à la porte de Charenton, en passant sur des ruines d'églises, de châteaux, de palais, d'usines, de maisons et de chaumières, M. Henri Heine se portait bien. La Révolution de février n'avait pas eu lieu, et la haine de notre humoriste contre les teutomanes, les ultra-tudesques, c'est-à-dire contre le parti du passé qui, sous prétexte de patriotisme, voudrait rejeter l'Allemagne vers le moyen âge, bien loin de la Révolution et de la France, cette haine le prédisposait à beaucoup d'indulgence pour des doctrines qui lui paraissaient être celles de l'avenir et qui s'annonçaient comme devant absorber toutes les nationalités diverses dans le bien commun de l'humanité. M. Heine, à l'école des Hélégiens les plus intrépides, n'était pas fâché, — il nous l'avoue avec une gaieté de convalescent, — de se sentir Dieu, et il nous donne, sur sa divinité d'alors et sur ses frais de représentation divine, de fort amusants détails. Même à cette époque pourtant, il avait, j'en suis sûr, à se faire violence pour ne pas lâcher bride à son humeur goguenarde en présence de ces fabricants de dieux, et peut-être est-ce cet effort méritoire qui amena sa conversion. Il a pensé que le plaisir d'être Dieu ne valait pas celui de se moquer, en déchirant son diplôme, de ceux qui le lui avaient délivré. D'ailleurs, les triomphes démocratiques de 1848, arrivant sur ces entrefaites, avaient écrit en marge de ces nouveaux codes athées bien des choses dont se révoltait l'atticisme de M. Heine, et, la maladie étant venue y joindre ses enseignements pratiques, il se trouva un beau jour admira-

blement préparé à écrire l'histoire anecdotique, véridique et satirique de ses maîtres de philosophie, auprès desquels celui de M. Jourdain n'était qu'un écolier en fait de brouillamini et de tintamarre. Aussi, comme il s'est dédommagé de son long jeûne! quel arriéré de sarcasmes et de satires il a payé à tous ces héros du *moi* et du *non moi!* quelles vives silhouettes il a tracées d'Emmanuel Kant, et de Hegel *assis avec sa triste mine de poule couveuse sur ces œufs funestes* d'où allait sortir le communisme, et de Ruge, le portier de son école, et de ce tailleur Weitling qui lui tendit sa grosse main comme à un confrère, et de Feuerbach (fleuve de feu), le plus conséquent des enfants terribles de cette philosophie! avec quelle malicieuse candeur il peint ce brusque mouvement qui s'opère, dans les moments de crise démagogique, chez l'homme d'esprit qui a jadis partagé la théorie et qui en voit l'application descendre dans la rue, sous sa forme la plus brutale et la plus laide! Il y a dans cette gaieté un peu stridente, datée d'un lit de souffrance, quelque chose de funèbre qui en redouble l'effet. On sent que chacune de ces confidences s'échappe comme un jet de sang sous le bistouri. Seulement, ici, le patient et le chirurgien, c'est le même homme, confondant la douleur de l'opération avec celle de la plaie, et couvrant le tout d'un éclat de rire.

En somme, ces deux livres, écrits, l'un par madame de Staël, l'autre par M. Heine, l'un par une muse superbe, l'autre par un poëte malade, l'un si encourageant, si excitant, si rempli d'illusions, d'espérances, de pensées fécondes, d'empressements généreux et confiants envers le génie de l'Allemagne, l'autre si désabusé, si triste, si instructif dans ses allures satiriques, si plein de méfiances et de rancunes contre des doctrines dont le dernier mot est le vide dans le ciel, le néant dans l'âme, la folie dans

l'homme et le carnage dans la rue, ces deux livres ont été tous deux ce qu'ils devaient être, chacun à son moment et à sa date; le premier, provoquant un élan vers cet idéal germanique, un peu vague, un peu chimérique peut-être, mais qui avait au moins le mérite de ne pas ressembler aux platitudes philosophiques et littéraires du voltairianisme enrégimenté par l'Empire; le second, montrant où conduisent ces utopies séduisantes quand on les pousse à l'extrême, quand les imaginations qu'elles enivrent, se dégageant de toute règle et de tout frein, n'acceptent plus qu'elles-mêmes pour arbitre, pour culte et pour divinité. Ici le programme d'un voyageur; là le récit d'un naufragé. Toute notre histoire philosophique et littéraire est entre ces deux livres, comme tout notre siècle est entre ces deux dates.

Il ne faudrait pas croire qu'il n'y a dans l'ouvrage de M. Heine sur l'*Allemagne* qu'une série de rétractations et d'aveux plus ou moins déguisés dans une série d'épigrammes; il y a aussi une étude très-fine et très-piquante de la littérature allemande, comprise dans la phase dite romantique. M. Heine ne procède pas, comme la critique française, par l'analyse, mais plutôt par des détails, des anecdotes, des traits, des saillies qui se jouent autour du personnage et de l'œuvre, et finissent par en donner le dessin exact, peu flatté, et d'autant plus vrai. Gœthe, Schiller, Tieck, Hoffmann, Uhland, Raupach, Werner, Jean Paul, d'Arnim, Brentano, Novalis, revivent dans ces pages, et, au lieu d'être classés comme des fleurs mortes dans un herbier de botaniste ou couchés comme des statues sur des tombeaux, ils sont réveillés par cette baguette magique du poëte, qui, même en les jugeant, reste poëte encore et a l'air d'inventer ce qu'il juge. Dire que cette baguette ne se change pas souvent en férule, en fouet ou même en

stylet, ce serait mentir. Ce qu'il y a de plus meurtrier et de plus terrible chez M. Heine, ce n'est pas sa raillerie, c'est sa louange; elle s'enroule peu à peu autour de sa victime, qu'elle flatte, qu'elle caresse, qu'elle enveloppe, qu'elle étreint, qu'elle étouffe en serrant de plus en plus ses ondulations et ses nœuds : puis, quand on arrive au bout de l'inquiétante spirale, on trouve une jolie petite tête vipérine, siflotant et clignant de l'œil avant de lancer son dard ou d'imprimer sa morsure. Là, comme ailleurs, M. Henri Heine a résolu un problème assez curieux : il a été poëte sans être jamais dupe ni des autres ni de lui-même.

Le livre de l'*Allemagne* a été écrit à l'adresse des Français; *Lutèce* est adressé aux Allemands. Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur a voulu donner à ses compatriotes d'adoption une idée exacte de sa patrie originelle; dans le second, il a voulu donner à ses concitoyens primitifs une idée juste de sa patrie adoptive. Seulement il l'a prise à une époque déterminée qui commence à 1840 et finit à 1844; embrassant ainsi une période qui ne fut pas sans orages et que marquèrent de présages sinistres ou de préludes singuliers la mort tragique du duc d'Orléans, la translation des cendres de Napoléon, le court et belliqueux ministère de M. Thiers, les agitations démocratiques provoquées par les bruits de guerre, les premières secousses de la question d'Orient, les premiers bégaiements de la réforme électorale, et les premiers trésors d'une incomparable éloquence dépensés par M. Guizot dans sa lutte glorieuse contre les difficultés de la situation et la violence des partis. On voit que, pour un esprit juste, vif, railleur, revenu de bien des enthousiasmes républicains, et doué de cette faculté de conjecture qui, après coup, ressemble au don de prophétie, cet espace de quatre années

a dû suffire, sinon pour nous donner une histoire complète de Paris au dix-neuvième siècle, au moins pour écrire un très-intéressant chapitre de cette histoire. La Révolution de février a eu cela de particulier, que personne ne l'a voulue, pas même ses auteurs, que tout le monde la croyait impossible, surtout ceux qui l'ont faite, et que toute le monde, plus ou moins, s'est amusé à la prédire par une sorte de vague instinct qui a dominé toutes les chances raisonnables et a eu finalement raison contre elles : si bien que nous nous sommes tous trouvés prophètes, et cette fois, hélas! c'était dans notre pays. M. Heine, qui n'était pas dans son pays et ne craignait pas de faire mentir le proverbe, a encore été plus prophète que nous tous, et le moyen âge qu'il déteste n'eût pas manqué de le brûler comme sorcier. Il y a vraiment une inspiration fatidique ou plutôt une sagacité merveilleuse dans les pages de *Lutèce*, où l'auteur annonce, dix ans d'avance, les ravages du communisme et l'explosion de la question d'Orient. Qu'on lise le récit de sa visite aux ateliers de la rue Saint-Marceau, le titre des ouvrages qu'il voit entre les mains des ouvriers, les propos qu'il entend, les réflexions qu'il y ajoute : ce ne sont plus là les rêveries d'un malade, les fantaisies d'un poëte, les boutades d'un humoriste, les aveux d'un philosophe, mais les vues pénétrantes et profondes d'un homme d'un grand sens mesurant les périls d'une situation déjà menaçante et destinée à s'aggraver encore. Ses jugements sur le roi Louis-Philippe, sur M. Guizot, sur M. Thiers, sont aussi convenables que l'on pouvait l'attendre d'un homme chez qui la moquerie, dégénérée en habitude et en tic, cherche toujours une indemnité quelconque au moment même où il exprime une approbation ou une sympathie. Cet Athénien de Dusseldorf, blasé, en Allemagne, sur la métaphy-

sique du socialisme, effrayé, en France, de ses premiers essais de vie réelle et publique, accepte avec amour et gémit de ne pouvoir prolonger cette halte de l'esprit et de la politique dans les zones tempérées d'une liberté sage comme il voudrait le devenir, et spirituelle comme il l'a toujours été. Chose singulière! M. Heine, artiste et poëte éminent, esprit d'allure peu grave et peu pratique, juge pourtant bien mieux, dans *Lutèce*, la politique que la littérature. Les noms de George Sand, d'Alfred de Musset, de Béranger, de Victor Hugo, de Michelet, de Quinet, de Balzac, se rencontrent sous sa plume; mais, au lieu de motiver son sentiment sur leurs talents et leurs ouvrages, il se borne presque toujours à quelques détails physiques qui ne s'adressent qu'à la curiosité la plus triviale et la plus futile. Il nous apprendra que madame Sand a un menton charnu et de belles épaules, que M. Hugo est affligé d'un vice de conformation dans la hanche droite, que M. Quinet porte une houpelande, et autres remarques qui ne concluent pas grand'chose pour ou contre *Lélia*, *Notre-Dame de Paris* et *Ahasvérus*. On dirait que ses compatriotes, au moment où il est monté en voiture, lui ont recommandé de leur donner, sur nos célébrités littéraires, quelques-uns de ces renseignements personnels dont les étrangers et les provinciaux sont si friands, et que Henri Heine, toujours goguenard, a pris la commission au pied de la lettre, enchanté de descendre, à force d'esprit, au point où montait, par un excès contraire, cet honnête Béotien qui écrivait sur ses tablettes : « 14 avril, bonne journée : vu Scribe en redingote noire. » *Lutèce* est un journal rédigé par un homme supérieur, mais où le premier-Paris vaut mieux que le feuilleton. Il faut pourtant excepter un feuilleton ravissant qui laisse bien loin derrière lui tous nos caricaturistes de crayon et

de plume : celui où M. Heine raconte sa conversation avec Spontini, la colère de l'auteur de la *Vestale* contre Meyerbeer, et la façon triomphante dont l'irascible maestro lui prouve que le quatrième acte des *Huguenots* n'est pas de Meyerbeer, mais de M. Gouin, chef de bureau à la grande poste aux lettres.

Le tout, *Allemagne* et *Lutèce*, est très-instructif et très-amusant; instructif, parce qu'il n'est pas de spectacle meilleur que de voir un esprit de premier ordre reculer devant l'absurde, dût-il s'arrêter à mi-chemin vers le vrai; amusant, parce que M. Heine donne à ses reculades, à ses aveux, à ses conversions, une forme qui n'est qu'à lui et dont la bouffonnerie apparente cache un sens profond et trahit un irrécusable mélange de mauvaise honte et de franchise. Sans doute, il y a encore dans ces deux livres — le premier surtout — bien des pages que nous voudrions déchirer, bien des intempérances de langage dont le goût s'afflige, et que toute la verve de M. Heine ne réussira jamais à rendre aimables; mais il y a aussi, tout à côté, des confessions si précieuses, des vérités si excellentes, des duretés si utiles, des railleries si justes, qu'on se demande si cet ensemble de bien et de mal n'est pas, après tout, d'un meilleur exemple, et si un malade à moitié guéri, mêlant des restes de fièvre à des commencements de convalescence, ne démontre pas mieux qu'un homme sain et robuste la nécessité d'une hygiène sage et d'un bon régime.

M. VIENNET[1]

La seule crainte que j'éprouve en parlant des *Fables* de M. Viennet, c'est d'en dire trop de bien; non pas qu'elles ne méritent toutes sortes d'éloges : car la plupart sont jolies et plusieurs sont charmantes; mais je crains, en y insistant, d'avoir l'air de trop restreindre l'auteur à ce genre injustement regardé comme secondaire, et de concentrer mes louanges sur ce point pour m'en dispenser sur d'autres. M. Viennet, s'il me supposait cette arrière-pensée, aurait le droit de s'en plaindre, et d'y voir peut-être une secrète rancune de romantique mal converti. Il a écrit des poëmes, des tragédies, des comédies, des romans; il a été joué par Talma et par Frédérick-Lemaître. Récemment encore, une plume plus autorisée que la mienne rendait un juste hommage à ses *Promenades au Père-Lachaise*, pleines d'aperçus ingénieux, de piquantes esquisses, de

[1] *Fables.*

pages éloquentes; et moi-même, je ne puis oublier l'émotion sympathique que j'ai ressentie, cet hiver, en entendant M. Viennet lire les belles scènes de sa tragédie de la *Ligue*, où la noble et royale figure de notre pauvre Henri IV nous est rendue dans toute sa fermeté et toute sa verdeur. Ainsi, il est bien entendu que mon penchant pour les *Fables* de M. Viennet n'est pas une exclusion, mais une préférence. Si elle lui semblait excessive, ce ne serait là, après tout, qu'une des bizarreries de cette destinée poétique dont il nous parle, dans sa préface, avec un si aimable enjouement. Qu'elle est spirituelle, cette préface! et comme la *personnalité* du poëte sait s'y faire jour, sans se livrer à ces confessions superbes, à ces confidences vaniteuses, à ces rodomontades sentimentales, qui, au lieu de retracer les rêves, les espérances, les pensées, les légitimes ambitions de l'artiste, trahissent ce qui doit rester caché dans la vie, dans le cœur, dans les souvenirs de l'homme! M. Viennet, — c'est lui qui nous le dit, — a passionnément aimé la gloire, et la gloire des lettres plus que toute autre : cette gloire littéraire si douce, mais si décevante, il a cru la tenir une fois : puis elle a paru lui échapper; puis elle lui est revenue sous la forme de fables qui sont d'excellentes vérités. « Me voilà cependant, me voilà encore! » nous dit M. Viennet, et il a raison; car des renommées bruyantes ont disparu, et la sienne a son été de la Saint-Martin, plus vert que beaucoup de printemps! L'éclipse qu'il a subie, et qu'il exagère, entre ces deux périodes de popularité, l'une passagère, l'autre durable, il ne l'a pas trop mal remplie. Il y a logé, en guise d'indemnité et de pierre d'attente, un fauteuil d'académicien qu'il occupe avec honneur, et un manteau de pair dont il a eu l'esprit de ne jamais faire la dépense Bien des gens se sont contentés à moins! J'en connais qui se sont consolés

des moqueries charivariques rien que par le plaisir de les avoir essuyées!

M. Viennet semble regretter, ne voulant être que poëte, d'avoir été forcé de suivre tour à tour la carrière militaire et la carrière politique. Nous croyons qu'il se trompe. L'état militaire lui a donné cette fermeté d'allures qui lui va si bien, ce goût de discipline, d'ordre, d'autorité, qui convient à un écrivain classique, et qui devait le désabuser tôt ou tard, sinon de la liberté sage et réglée, au moins des mensonges et des chimères du libéralisme. La vie politique, en le mettant en contact avec les hommes, avec les affaires, en lui révélant les difficultés du pouvoir, la mauvaise foi des oppositions, le vide des théories, l'injustice des apothéoses et des haines populaires, les périls et les malheurs publics renfermés en germe dans les déclamations des rhéteurs et des tribuns, en a fait le moraliste et le fabuliste que nous connaissons et que nous aimons. Ceci nous ramène à ses *Fables*. Toutes ne sont pas politiques, mais l'on peut dire que l'esprit qui les a dictées n'est devenu si clairvoyant et si sûr, si juste et si sage, que par l'étude journalière et pratique des ressorts secrets, des dessous de cartes, des faiblesses et des mécomptes du gouvernement parlementaire. C'est là l'unité et aussi l'originalité de ce recueil. M. Viennet a su extraire des enseignements de la vie publique un code de morale qui ne s'applique pas en entier à la politique proprement dite, mais qui y revient presque toujours par quelque endroit et s'y rattache, de même que, dans nos existences modernes, les événements contemporains, les discussions des parlements, les agitations de la rue, les influences du journal, pénètrent et se font une place jusque dans la vie privée. Aussi, de tous les fabulistes que n'a pas effrayés le souvenir de l'*inimitable*, M. Viennet est certainement celui qui risque le moins

d'être écrasé par le nom de la Fontaine ; car, si le titre et le genre sont les mêmes, il y a un monde entre l'inspiration des deux poëtes. Au temps de la Fontaine, la vie politique n'existait pas. La morale des Fables ne pouvait être que générale, humaine, et elle devait aussi traduire, sous ses voiles ingénieux et charmants, cette haine de la force, de l'arbitraire, de l'abus de puissance, frappant toujours de haut en bas, en un temps où, comme l'a dit excellemment M. Sainte-Beuve, on connaissait les grands, mais on ne connaissait pas encore les petits. De là le *Loup et l'Agneau*, les *Animaux malades de la peste*, et cent autres, et tous ces traits : *la raison du plus fort est toujours la meilleure; notre ennemi, c'est notre maître*, etc., etc., qui figurent, à vrai dire, l'opposition, à une époque où elle ne pouvait se produire qu'en allégories. Aujourd'hui que l'opposition nous a fait et s'est fait à elle-même tout le mal possible, la Fable, ce petit traité de morale enseignée aux gens d'esprit par les bêtes, a déplacé ses points de vue. Au lieu de rester dans le domaine des vérités universelles, au lieu de plaider pour l'opprimé contre l'oppresseur, pour le faible contre le fort, pour la justice contre la tyrannie, elle se renferme dans un cercle de vérités plus actuelles, que nos récentes expériences rendent plus applicables et plus piquantes; et là, elle fronde, non plus l'abus du pouvoir, mais sa débilité, non plus ceux qui oppriment le faible, mais ceux qui le trompent, non plus ceux qui lui disputent ses droits, mais ceux qui lui en créent d'imaginaires, non plus les lions, les léopards et les tigres, mais les renards, les singes, les serpents et les perroquets. Voilà ce que M. Viennet a très-bien compris, et ce qui donne à ses *Fables* un caractère parfaitement approprié à notre temps. Ai-je besoin maintenant d'appuyer sur les différences d'exécution ? Nous avions, avec

la Fontaine, l'apologue naïf, ou du moins déguisant en naïvetés ses merveilleuses finesses, et faisant passer sous ses airs de bonhomie cette foule de vérités immémoriales qui sont, pour ainsi dire, le fonds commun de l'humanité, de la morale et de la raison. Nous avons, avec M. Viennet, l'apologue incisif, mordant, peu voilé, arrivant droit au but, et donnant sa leçon immédiate sous le passe-port d'animaux civilisés qui ont beaucoup de peine à ne pas ressembler à des hommes. Aussi les qualités ne sont-elles pas les mêmes : chez la Fontaine, un naturel adorable, une facilité inouïe à croire à ses bêtes, à s'identifier avec elles, à se faire leur égal, leur confident et leur ami, mille grâces, mille délicatesses de récit et de peinture; chez M. Viennet, la justesse, la fermeté, l'art, le trait surtout, le trait, que la Fontaine émousse tant qu'il peut. On sent que le premier a *porté* ses fables comme un pommier porte ses pommes, et que le second a raisonné les siennes comme un écrivain raisonne ses œuvres. Les enfants, on le sait, sans même y entendre malice, sont ravis des fables de la Fontaine : ils prennent au sérieux cette ménagerie si vivante que le poëte leur montre avec tant de bonne foi; ils s'en amusent comme d'une ménagerie véritable, et le dispenseraient volontiers de cette moralité finale qui rentre pour eux dans la catégorie des *leçons* ou des *devoirs :* les enfants ne comprendraient presque rien aux *Fables* de M. Viennet; il faut, pour les apprécier, non-seulement des hommes faits, mais des hommes mûris et renseignés par huit ou dix révolutions. Souvent même M. Viennet se passe des bêtes, et ses récits n'en sont que meilleurs : le *Fouet du postillon*, le *Vaisseau en péril*, les *Deux Voyageurs*, le *Cerveau*, *le Cœur et la Langue*, la *Machine à vapeur*, n'ont déjà qu'une parenté bien lointaine avec les *Aliborons*, les *Rominagrobis*, les *trotte-menu*, les *Jeannot-lapins* de l'*inimitable*. Ce

sont de vives et courtes satires, des moralités tantôt sérieuses, tantôt familières, enfermées dans un petit cadre, et se racontant pour se mieux faire accepter. C'est le cas de répéter ce qu'un maître admirable, M. Villemain, appliquait à feu M. Arnault, qui avait écrit, lui aussi, des tragédies et des fables : « On ne dit pas en le lisant : Le bonhomme! mais on dit toujours : L'honnête homme! » — et c'est quelque chose quand l'honnête homme nous rappelle en bons vers des vérités profitables. Or c'est là le triomphe de ce recueil. Tout ce qui a été l'erreur, le malheur ou le ridicule de notre époque, le désaccord des partis, l'abus de la parole, les excès de la presse, la crédulité du peuple, la faiblesse des gouvernants, les succès du charlatanisme et de l'intrigue, les hâbleries de certains journalistes, la duperie de leurs lecteurs, la licence tuant la liberté, le désordre perdant tout sous prétexte de tout conquérir, les pouvoirs abandonnant le pays à d'horribles hasards faute d'avoir su frapper en temps utile, l'histoire entière, en un mot, de nos illusions, de nos sophismes, de nos fautes, de nos sottises, de nos châtiments et de nos mécomptes, a sa page dans ce volume qui n'espère pas nous corriger, mais qui veut nous avertir. Quoi de plus vrai que le *Vaisseau en péril?* de plus prophétique que le *Loup et les trois Chiens?* de plus ingénieux que le *Fouet du postillon*, la *Rivière et le Torrent*, le *Sansonnet dans l'embarras*, le *Carnaval des animaux*, le *Renard égalitaire*, le *Philosophe et le Journal*, la *Taupe et le Fleuriste*, les *Loups au butin*, le *Torrent et la Digue*, le *Mouton révolté*, le *Chat réformateur*, le *Flambeau et la Torche*, l'*Ivrogne et la Borne?* Et la *Bataille de Chiens?* Et le *Coq et le Faucon?* Celle-là me plaît tellement, que je ne puis résister à l'envie de la citer :

« Amis, disait un coq, par la terreur pressé,
A la gent porte-crête autour de lui groupée,
Un faucon, qui par moi se prétend offensé,
S'est logé près d'ici dans une aire escarpée,
Et de sa haine hier les cris m'ont menacé.
Seul contre sa fureur je ne puis me défendre;
Mais si vous me prêtez un fraternel appui,
Si nous savons bien nous entendre,
Je l'attends de pied ferme et ne crains rien de lui.

— Compte sur nous, répond la cohorte emplumée
Des dindons, des canards, des poules, des chapons
Qu'il vienne deux et trois faucons,
Que pourront-ils contre une armée?
Sommes-nous pas tes compagnons,
Tes parents, tes amis, tes frères, tes maîtresses?
En vînt-il dix, nous les battrons :
Ne doute pas de nos promesses. »

Il n'en vint qu'un, et ce fut bien assez.
Le coq, dont ces transports redoublaient le courage,
Défendit en héros sa crête et son plumage.
Mais il combattit seul : Ses amis dispersés,
Moins touchés de son sort que du soin de leur vie,
A l'aspect du faucon faussèrent compagnie.
Il fut battu, mis à mort, emporté,
Obtint à peine une louange,
Un regret des amis qui l'avaient excité;
Et les plus vils de la phalange
Blâmèrent sa témérité.
Un ennemi c'est trop, mille amis ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
C'est une triste vérité.
Qu'en un danger commun un homme se dévoue,
On payera sa vertu par un lâche abandon;
Et malheur à lui s'il échoue!
Dans un siècle d'or et de boue.
Les Curtius ne sont plus de saison.

Ah! comme c'est vrai! comme c'est vrai! Et quel bon sujet de méditation pour qui serait tenté d'attacher un grelot quelconque au profit des honnêtes gens!

Presque toutes les fables de M. Viennet frappent aussi juste, et le trait qui les termine ramène d'ordinaire avec beaucoup d'art le motif principal du récit, à peu près comme l'idée favorite d'un opéra reparaît au moment où la toile tombe. Pourtant on ne peut se défendre d'un sentiment mélancolique quand on songe que ces fables ne sont si vraies que parce qu'elles sont pessimistes. Sans doute tout moraliste en vers ou en prose est forcé de voir les hommes en noir, ne fût-ce que pour être plus sûr de les bien connaître et de les bien peindre. Mais ici on sent que c'est une expérience personnelle, une douloureuse expérience de quarante années, qui a servi de guide à M. Viennet, au milieu de tous ces animaux si proches parents de nos contemporains et de nous-mêmes. On sent que chacune de ses fables les plus saillantes lui a été inspirée par un personnage ou un événement dont il serait facile de retrouver dans le *Moniteur* le nom ou la date. C'est évidemment à propos de nos tristes dissidences de 1850 et 1851 qu'il a écrit le *Vaisseau en péril*, le *Loup et les trois Chiens*; c'est le spectacle des défaillances d'un pouvoir trop débonnaire envers les factieux qui lui a dicté le *Fouet du postillon*, la *Taupe et le Fleuriste;* c'est au sortir d'une discussion brillante, mais stérile, de la Chambre des députés, qu'il s'est dégonflé dans le *Cerveau, le Cœur et la Langue*. Ce sont les folles utopies de nos apôtres socialistes qu'il a mises en scène dans le *Renard égalitaire* et le *Chat réformateur*. Ce sont nos fatales sécurités qu'il avertissait dans le *Sansonnet dans l'embarras;* nos *gâchis* d'ambitions et de vanités qu'il gourmandait dans le *Carnaval des animaux;* les crédulités d'un peuple dupé par des charlatans, qu'il signalait dans la *Bataille de chiens*, la *Rivière et le Torrent*, le *Mouton révolté*, l'*Ivrogne et la Borne*. Ainsi de suite : il n'est pas un de ces traits de sagesse, si

spirituellement encadrés, qui n'ait été acquis à nos dépens; pas une de ces fables qui ne soit le commentaire d'un chapitre de notre histoire : voilà ce qui en fait l'à-propos, la vie, la vérité, le piquant, et aussi la tristesse. Mais ceci touche à la politique, et je ne veux parler que littérature. La langue poétique de M. Viennet est-elle au niveau de ses intentions qui sont excellentes, de ses inventions qui sont heureuses, de ses cadres qui sont charmants, de son esprit qui est incontestable? Très-souvent, mais pas toujours : ici ma critique ne peut le blesser, car c'est celle d'un adversaire, d'un contradicteur littéraire; c'est son système que j'attaque, et non son talent. Selon moi, l'erreur de M. Viennet et de son école est de croire que la langue poétique ne doive pas se transformer avec les siècles, avec les changements de mœurs, de costumes, avec les progrès et les découvertes de l'intelligence et de la science, et que le moyen de la conserver naturelle, simple et transparente, soit de la maintenir stationnaire. Je crois, au contraire, que Racine, Molière et la Fontaine n'ont été, chacun dans son genre, si admirablement naturels que parce que la langue poétique de leur moment leur suffisait pour la somme d'idées et de sentiments qu'ils avaient à exprimer, mais que, deux cents ans plus tard, ils l'auraient modifiée, assouplie et enrichie. A la fin du dernier siècle, lorsque de nouvelles cordes ont été ajoutées à la poésie, lorsque l'école pittoresque a commencé à poindre, lorsque le sentiment de la nature, du paysage, de la campagne, des idées, des inventions modernes, s'est infiltré dans la littérature, les poëtes ou plutôt les versificateurs d'alors se sont figuré qu'ils pouvaient aborder ces nouveaux sujets en continuant à parler un langage soumis à certaines règles de convention et de noblesse, acceptées par un autre temps. Qu'en est-il résulté? Le

triste règne de la périphrase, tout aussi éloigné de la langue de Racine que de celle de Victor Hugo, — de la périphrase, qui n'était pas, comme on l'a dit, la vieillesse d'un art classique qui se maniérait, mais l'enfance d'un art nouveau encore à la recherche de son véritable instrument. Lorsque l'abbé Delille, ayant à me peindre un très-vulgaire épisode de chasse aux vanneaux ou aux alouettes, me dit :

> Le chasseur prend son *tube*, image du tonnerre,

il n'y a pas d'Aristote au monde, qui m'empêche d'affirmer qu'il eût mieux fait de dire : « Le chasseur prend *son fusil.* » Je cite cet exemple au hasard, au milieu d'une foule d'autres. Eh bien, il me semble que M. Viennet a été, en quelques endroits, un peu trop de l'école de l'abbé Delille. Lui aussi, il écrit, au lieu de fusil, le *tube meurtrier;* au lieu des Pyrénées, les *monts de Pyrène*; il paraphrase le chemin de fer, le rail et la locomotive dans les vers suivants :

> Sur un chemin de fer dont la double nervure,
> Aux miracles de l'art soumettant la nature,
> Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
> Les fleuves asservis et les vallons comblés,
> La machine de Watt, en sifflant élancée,
> Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
> Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée.

Voilà, si je ne me trompe, le Procuste de l'ancienne versification écartelant l'idée nouvelle. *Servat odorem testa diu...* C'est le dernier reste du *vieil homme* qu'ait conservé M. Viennet, et il l'a si bravement dépouillé en des sujets plus essentiels, qu'on peut bien lui passer celui-là. En somme, son recueil de fables est charmant; il restera, non pas seulement comme un souvenir vivant et par-

lant de nos travers, de nos folies et de nos malheurs, mais comme l'œuvre d'un vif esprit qui a trouvé ou retrouvé sa veine. Pour terminer par le mot qui doit être le mieux sonnant à l'oreille de l'*un des Quarante*, je dirai que son livre est et sera classique.

DÉCADENCE DU THÉATRE

THÉATRE DE LA DÉCADENCE

Le premier qui a dit que le théâtre était une école de mœurs, ou qui a écrit et traduit le *Castigat ridendo mores*, a mis en circulation un de ces niais sophismes qui sont à peu près sûrs de faire fortune dans un monde où la majorité se partage presque constamment entre les esprits vulgaires et les esprits faux. Chercher au théâtre un enseignement moral est une illusion robuste contre laquelle protestent trois siècles d'expérience : car, depuis Molière, qui n'est pas lui-même irréprochable sur ce point, jusqu'à M. Scribe qui s'est fait une morale commode à l'usage des consciences bourgeoises, je ne connais rien de moins édifiant que le répertoire de la Comédie-Française. Quel singulier cours d'honnêteté pratique à l'usage de la jeunesse, qu'*Amphitryon*, l'*Avare*, les *Fourberies de Scapin*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Légataire universel*, *Turcaret*, le *Chevalier à la mode*, le *Mariage de Figaro*, *Bertrand*

et Raton, une *Chaîne !* Il faut s'y résigner, le théâtre peut être une récréation charmante, un plaisir délicat, une des formes les plus populaires de l'esprit national, une des parties les plus essentielles et les plus vivantes de la littérature, un mal nécessaire, plus ou moins atténué et adouci par la convenance, l'élévation ou la finesse de l'œuvre; mais prétendre qu'il puisse moraliser, croire qu'on en sortira meilleur, c'est associer un pitoyable lieu commun à un pitoyable paradoxe : les auteurs dramatiques *à manche large* ont le droit de nous rire au nez quand nous leur reprochons de ne pas s'adonner uniquement à la culture des rosières et aux pures délices des prix Montyon.

D'autre part, la société, on doit bien le reconnaître, n'est pas exclusivement composée de gens impeccables et de mœurs sans tache. Son niveau moral s'élève ou s'abaisse suivant les époques, selon que les esprits sont tournés vers le ciel ou vers la terre, vers les grandes choses ou les jouissances matérielles, selon que les exemples venus de haut sont corrupteurs ou salutaires; mais, en somme, les passions, les travers, les vices, savent toujours se faire leur part, et l'observateur, l'écrivain, le poëte, qui n'en tiendraient pas compte, s'exposeraient à tomber dans la littérature à l'eau de rose, moins dangereuse, mais tout aussi fausse que la littérature à l'alcool. Que devons-nous donc demander à l'auteur comique ou dramatique? Qu'il ne retrace pas systématiquement les mœurs mauvaises, le monde taré et gangrené, et que, par cette peinture exclusive, il n'amène pas la société à se scinder en deux : d'un côté les honnêtes gens, qui s'éloigneront d'autant plus que vous vous serez plus éloigné d'eux, ou qui, s'ils se rapprochent, auront tout à perdre à ce rapprochement; de l'autre, les *outlaws*, les *condottieri* sociaux, qui seront enchantés de cette aubaine, et qui trouveront, jusque dans vos flétris-

sures, le seul honneur, le seul bénéfice qu'ils puissent espérer : celui de faire du bruit, de voir leur importance s'accroître, et de passer à l'état de puissance mondaine. Qu'en résultera-t-il? Premièrement, que cette partie du public honnête qui veut s'amuser à tout prix, qui ne consent pas à rester étrangère aux plaisirs de l'imagination et de l'art, ou qui cède à une périlleuse curiosité, viendra contempler vos tableaux et altérera dans ce seul contact sa dignité, sa délicatesse et son goût; secondement, que la fraction plus austère ou plus susceptible de la bonne compagnie, ne trouvant plus dans vos pièces que des sujets de scandale ou de dégoût, s'en prendra au théâtre tout entier, à toute la littérature, élèvera de plus en plus la barrière qui l'en sépare, et, finalement, rompra avec toute espèce d'habitude ou de sympathie littéraire : conséquence également fâcheuse pour la société et pour les lettres.

Quand M. Dumas fils eut fait jouer la *Dame aux Camélias* et obtenu ce succès inouï qui dure encore, il fut évident qu'il venait de clore, au moins pour un temps, la série, déjà beaucoup trop longue, des courtisanes réhabilitées par l'amour. Arrivant après Marion Delorme, après la Tisbé, après Fleur-de-Marie, après les courtisanes *sublimes* de M. de Balzac et de madame Sand, la *Dame aux Camélias* n'était que la vulgarisation de cette même idée, ramenée aux proportions de la vie ordinaire, de la réalité parisienne, de l'anecdote vraie, et mise à la portée du public spécial qui devait l'admirer et l'applaudir. Au delà, il n'y avait rien de possible dans le même genre, excepté une contre-partie complète, un envers exact de ce scabreux sujet; et c'est ce que comprirent tout d'abord les dramaturges à la suite, les fureteurs de succès. Peindre le même monde, offrir à la curiosité les mêmes amorces, réunir les mêmes éléments de réussite, et, avec cela, venger la

morale outragée, *réhabiliter* les honnêtes femmes, souffleter le vice vêtu de soie et de velours, forcer la bonne compagnie d'avouer que la littérature et le théâtre sont quelquefois de son parti, se poser, avec un héroïsme facile, en puritains de foyer, en Catons de coulisses, n'y avait-il pas là de quoi tenter les ambitions dramatiques? Discutons un moment la valeur de ces prétendues revanches offertes à la morale par les *Dames aux Camélias* prises au rebours.

De quoi vous plaignez-vous? nous dit-on. Nous mettons ces femmes en scène, mais c'est pour les flageller. A la société polie qui nous accusait d'irrévérence pour le bien, de complaisance pour le mal, nous répondons en immolant ces beautés, ces grâces, ces élégances tachées de boue; nous apprenons aux jeunes gens naïfs ou crédules le sort qui les attend, s'ils s'abandonnent à ces ongles roses, plus aigus et plus meurtriers que des griffes de tigre ou de démon, à ces dents blanches, plus venimeuses que des dents de vipère, plus tranchantes que des mâchoires de requin. Nous rendons à chacune sa vraie place : à la vertu, le trône; au vice, le pilori : honte à celui-ci, gloire à celle-là, et convoquez, s'il le faut, un public de vestales, afin que nous soyons jugés par nos pairs!

Eh bien, non, vous vous trompez : cette vengeance morale n'est qu'une spéculation dramatique. Vous établissez une bascule à votre usage, et vous faites tantôt monter, tantôt descendre, le côté du vice et le côté de la vertu, pour réveiller sur un point la curiosité qui se lasse sur un autre : vous faites comme ces gens économes qui retournent un habit quand il est usé; c'est l'envers de leur habit, mais c'est toujours le même drap. Vous nous montrez ces femmes dans toute leur effronterie ou dans toute leur astuce : la belle affaire! Croyez-vous, par ha-

sard, qu'elles prétendent, excepté dans le fugitif caprice de leur imagination blasée, à des couronnes d'innocence? Croyez-vous que l'idylle dont vous les affublez leur plairait beaucoup si vous vous avisiez d'en faire le fond de leur régime? Vous nous les donnez pour méchantes, perfides, insatiables, implacables, fourbes, dévorantes? Mais elles n'en demandent pas davantage : cette méchanceté, cette perversité, ces artifices, c'est de la grandeur encore, et la seule vraiment qui soit à leur portée. Notre siècle n'a-t-il pas inventé la poésie du mal, la beauté satanique, l'héroïsme du désordre, le patriciat du crime? Le génie malfaisant, n'est-ce pas du génie? La puissance de l'enfer, n'est-ce pas de la puissance? Être des Machiavels à dix volants, des Astartés en falbalas, cette gloire a son prix et vaut bien qu'on lui sacrifie la gloire bourgeoise qui s'appelle tout sottement l'honneur. Que veulent-elles, après tout, ces créatures? Être en vue, occuper d'elles, se pavaner aux premières loges de la comédie humaine, faire parler leur ignominie à défaut de leur apothéose, se bâtir, à défaut de marbre, des piédestaux de boue séchée au feu de la rampe : cette ambition, vous la satisfaites; ce bonheur, vous le leur donnez; grâce à vous, les voilà, les filles du trottoir, de la borne et de la nuit, qui ont un rang, un titre, un jour, une valeur sociale; elles fournissent à la littérature des types, des caractères, des personnages; que dis-je? Elles sont elles-mêmes des personnes au lieu d'être des choses, des choses clandestines et vénales, figurant, dans les fonds secrets des civilisations corrompues, à côté des vins frelatés et des jeux de hasard. Humiliées par vous! Non, non, elles sont flattées, et flattées doublement : car vous nous les faites adroites et habiles, et elles sont en général prodigieusement bêtes; c'est l'imbécillité libertine de leurs adorateurs qui fait le plus

clair de leur esprit. Hormis deux ou trois rouées plus intelligentes que les autres, qui, dit-on, ont réussi a enchaîner par des pactes mystérieux certains journalistes mal famés, ces prêtresses de la matière sont, au demeurant, fort dignes de leur culte; et la preuve, c'est que vous-mêmes, malgré tout votre talent, tous vos efforts pour en faire des merveilles de finesse et de ruse, vous en faites, en définitive, des niaises. Suzanne d'Ange, l'héroïne du *Demi-Monde*, accumule, pendant cinq actes, maladresses sur maladresses; et quant à Olympe Taverny, l'héroïne de M. Émile Augier, il n'y a pas de grosse paysanne ou de petite pensionnaire qu'on puisse lui comparer en fait de gaucheries.

Quoi qu'il en soit, malgré d'autres essais qui ne sont pas même de la mauvaise littérature, c'est à M. Dumas fils qu'est revenu l'honneur d'écrire la vraie contre-partie de la *Dame aux Camélias*. Cet honneur lui était bien dû : on se sent, malgré soi, indulgent pour M. Dumas fils, d'abord parce qu'il est plein d'esprit, ensuite, parce que, ne voulant peindre que ce qu'il connaît bien, et ne connaissant bien que ce qu'il persiste à peindre, on ne saurait lui en vouloir de trop s'attarder dans cette fangeuse bohême dont il a été tour à tour le chroniqueur sentimental et goguenard. Le titre de *Demi-Monde* a fait fortune : pourtant le monde où s'agite Suzanne d'Ange n'a pas même droit à cette *moitié* que l'auteur lui laisse; c'est tout simplement celui de Marguerite Gautier et d'Armand Duval, non plus dans ses aspects élégiaques, mais dans ses aspects comiques. Une fois ces mœurs et cette comédie acceptées sur le théâtre, il était difficile de faire mieux et impossible de faire davantage.

Aussi, en lisant ce désastreux *Mariage d'Olympe*, de M. Émile Augier, avons-nous songé au mot de Royer-

Collard, à propos de la chute du ministère Martignac : « C'est un effet sans cause. » — Nous avons peine à nous expliquer comment un auteur arrivé à une époque décisive de sa carrière littéraire, accrédité auprès du public par les brillants succès de la *Ciguë*, de *Gabrielle*, de *Philiberte*, et posé en candidat pour les élections de l'Académie française, a pu, de gaieté de cœur, compromettre à la fois son passé et son avenir, pourquoi? Pour le plaisir d'être traîné à la remorque par le succès du *Demi-Monde*, de pousser au noir des couleurs que M. Dumas fils avait déjà fort peu ménagées, et de rester fort inférieur dans un genre qui, décidément, appartient à son jeune et heureux rival. Qu'a-t-il pensé, qu'a-t-il espéré, qu'a-t-il voulu? Tout sacrifier à un succès d'argent, explorer encore cette veine aurifère où M. Dumas se changeait en capitaliste. Mais il n'avait pas besoin de ces moyens de commençant : le calcul serait déplorable, et nous nous réjouissons pour M. Augier qu'il ait été déçu. Sans recommencer, à Dieu ne plaise ! l'analyse des deux pièces, sans essayer d'établir entre les deux talents des différences toujours offensantes, et qui, cette fois, seraient injustes, nous croyons avoir démêlé une des causes de l'extrême inégalité des deux succès. C'est que, dans le *Demi-Monde*, tous les personnages, quoi qu'on en puisse dire, sont de même origine et accoutumés à respirer le même air. La police n'y est faite que par les naturels du pays. Olivier de Jalin et Marcelle, qui sont censés y représenter les honnêtes gens, y sont depuis longtemps acclimatés; et lorsqu'au dénoûment Olivier épouse Marcelle, il a l'air de payer les frais de ses malices à ce monde dont il a si spirituellement médit. Nous ne comptons pas Raymond de Nanjac, espèce de troupier imbécile, placé là pour servir d'enjeu à la partie engagée entre Suzanne et Olivier. Il en résulte

que le spectateur est à l'aise : il a accepté, pour un soir, une excursion dans le monde des amours faciles et des mœurs équivoques : il y séjourne quatre heures, et tout est dit. Dans le *Mariage d'Olympe*, au contraire, la courtisane s'est implantée au cœur d'une famille noble et sans tache. Plus l'auteur s'est donné de peine pour entourer le marquis et la marquise de Puygiron d'une chevaleresque auréole d'héroïsme et de vertu, pour couronner de candeur et de grâce virginales le jeune front de Geneviève de Würzen, plus aussi l'on est irrité et révolté de voir l'odieuse Olympe vivre de plain-pied avec ces êtres d'élite, recevoir les caresses de cet énergique vieillard et de cette naïve enfant, vicier l'atmosphère qu'ils respirent, et ourdir ses infectes toiles d'araignée dans cette loyale maison. Il y a là un insurmontable sentiment de répulsion, qui a dû, dès les premières scènes, condamner la pièce à mort auprès des esprits délicats. Et puis, pour que le marquis et la marquise, gens du monde, ayant vécu et vieilli dans la bonne compagnie, soient un moment dupes des mensonges d'Olympe, pour qu'ils laissent leur chère petite-fille causer familièrement et intimement avec cette prétendue fille de fermier vendéen, devenue, sans leur permission, la femme de leur neveu, il ne faut pas qu'ils soient confiants, il faut qu'ils soient stupides; et cette crédulité de Cassandre détruit complétement l'intérêt qui pourrait s'attacher à ce couple vertueux. Ils sont d'autant plus impardonnables de se laisser mystifier par Olympe, qu'elle y met elle-même moins de façon et d'esprit. Ainsi M. Émile Augier, comme pour se punir de son erreur, a constamment fait le contraire de ce qu'il voulait faire, et, même en acceptant sa donnée, rien ne se suit ni ne se tient dans sa pièce. Il a voulu faire du marquis et de la marquise de Puygiron deux grandes et nobles figures, et ils agacent les

nerfs, avec leur crédulité et leurs rhumatismes. Il a voulu prêter à Olympe au moins les séductions et les habiletés du vice, et elle se dément sottement d'une scène à l'autre. Femme d'un Puygiron, riche de cent mille livres de rente, elle reçoit des diamants d'un de ses adorateurs; après avoir tout fait pour devenir comtesse, elle s'ennuie horriblement de ses grandeurs; elle aspire à redescendre, à barboter de nouveau dans sa mare, et quand on lui offre sa liberté avec cinq cent mille francs, elle aime mieux recevoir un coup de pistolet. Ayant intérêt à tromper aussi longtemps que possible le marquis de Puygiron, elle donne à souper à sa mère Irma, où? dans le salon du marquis, en face du portrait de la marquise, devant tous les domestiques de la maison et à la clarté de dix candélabres; le tout avec accompagnement de vin de Champagne, de chansons grivoises, d'orgie authentique et de course aux bons mots; mais ceux-ci, plus prudents que leurs maîtres, sont absents, et ils n'ont pas tort : à tous moments, Olympe et sa hideuse mère répètent : « Soyons bien drôles, disons bien des bêtises, rions à cœur-joie, cassons les vitres! » Et le tout est gai comme un enterrement de troisième classe. M. Augier n'a pas même mis de sel sur la nappe, lui, souvent prodigue de sel gaulois et quelquefois de sel attique!

Me voilà perdu dans la critique de détail, et je voulais en rester aux considérations générales. L'essentiel est de constater que, du moment que dans ces peintures de mauvaises mœurs et d'existences déclassées les deux mondes se trouvent en présence, le tableau n'est plus supportable, et que la vertu, l'innocence, l'honnêteté, sont compromises, flétries et presque ridiculisées par le seul contact de ces femmes avilies et de leur digne entourage; l'essentiel est de rappeler que mettre ces femmes sur la scène, même pour les vouer à l'opprobre, c'est encore les gran-

dir, c'est proclamer leur importance, c'est répondre au secret désir du vice vaniteux et effronté, qui préfère la malédiction au silence et l'infamie à l'obscurité. Dès lors la conclusion est facile : puisque, sur le théâtre, les honnêtes gens ne peuvent impunément se rencontrer avec ces honteux *détritus* des corruptions humaines, la même atteinte morale est subie par les spectateurs qui viennent assister à ces pièces; la même humiliation est infligée aux hommes et aux femmes de bonne compagnie, convoqués à ces étranges passes-d'armes entre la courtisane et la société; le même abaissement d'idées, de sentiments, de goûts, d'habitudes, est réservé aux époques où de pareils tournois occupent les esprits, passionnent la littérature, remplissent les théâtres de leurs bruits et de leurs fanfares, et deviennent, entre des écrivains de talent, le sujet d'une émulation déplorable. Quel chemin nous avons fait depuis le *Cid* et *Polyeucte!* Et que faudrait-il, d'après une maxime célèbre, penser d'un siècle dont les grands succès dramatiques s'appellent *Robert-Macaire*, les *Saltimbanques*, *Mercadet*, la *Dame aux-camélias* et le *Demi-Monde?* Au moins, lorsqu'en 1784 la société française, préludant à sa ruine, avait la folie de s'amuser au *Mariage de Figaro*, la grandeur de la lutte relevait ce que l'œuvre avait en elle-même de destructif et d'immoral. La querelle se posait entre l'ancien régime et le nouveau, entre la bourgeoisie et la noblesse, entre le passé et l'avenir. Aujourd'hui, il s'agit de savoir si les honnêtes femmes seront vaincues et remplacées, oui ou non, par les femmes déhontées. Prenez garde : poser de semblables questions, c'est les résoudre; engager de semblables batailles, c'est les perdre; le combat seul est une défaite.

Et puis, quel contraste! Le gouvernement protége la religion, met des évêques au sénat, envoie des aumôniers

à l'armée et à la flotte ; et voilà que, grâce aux tendances ou plutôt aux persistances du théâtre, vous forcez les premiers personnages de l'État à avoir l'air d'encourager de leur présence la représentation de ces pièces pétries de scandale et de vice ! Quel sentiments de tristesse ne doivent-ils pas éprouver lorsqu'ils songent que les vainqueurs de Rocroy pleuraient aux vers du grand Corneille, et que les prouesses de Marguerite Gautier, de Suzanne d'Ange et d'Olympe Taverny sont les seuls échos dramatiques qui répondent aux glorieux efforts de nos braves soldats d'Orient ! N'insistons pas davantage. Ce n'est d'ailleurs ni du gouvernement ni de la censure que doivent venir la répression et le remède, mais du public, de la critique, des auteurs, de la littérature tout entière.

Le mal doit périr par son excès même, et déjà l'insuccès d'*Olympe* prouve qu'on se dégoûte de ces cloaques et de ces miasmes. Que ce soit donc là le dernier hoquet de la Muse corruptrice, de ce petit art faisandé qui remplace, sur nos théâtres, le bel art de Corneille, de Racine et de Molière. Un publiciste éloquent a dit que le meilleur moyen d'en finir avec la révolution serait de ne plus la raconter. La révolution se fait avec de mauvaises mœurs tout comme avec des idées subversives, et les sociétés qui se dégradent en sont aussi près que les sociétés qui s'égarent. Si nous voulons en finir avec ces malheureuses qui naissent dans une loge de portier et meurent à l'hôpital, ne les racontons plus ; laissons-là ce réquisitoire qui suppose un plaidoyer, et souvenons-nous que, pour les châtier et les flétrir, rien n'est préférable au silence du mépris.

FIN.

TABLE

HISTORIENS ET CRITIQUES

M. Villemain. 5
M. Guizot. 18
M. de Falloux. 35
M. de Salvandy. 53
M. le comte de Montalembert. 67
Les Historiens littéraires. — M. D. Nisard. 80
M. Saint-Marc Girardin. 104
Les Historiens de la Femme. — Le R. P. Ventura. 118
M. Ernest Legouvé. 131
M. Henri Blaze de Bury. 144
M. Poujoulat. 156
M. Camille Paganel. 170
Le centre droit et le centre gauche dans la critique. — MM. Caro et Louis Ratisbonne. 181
M. Guillaume Guizot. 194
M. Cornelis de Witt. 208
Les Historiens des vieux livres. — MM. de Sacy et Adrien Destailleur. 222

M. Eugène Jung. 238
Les Historiens d'eux-mêmes — Le Bourgeois de Paris et le Bourgeois de la Nièvre. 252

POÈTES ET CONTEURS

La Poésie et les Poètes en 1855. 287
M. Victor de Laprade. 292
M. Brizeux. 311
M. Maxime du Camp. 324
M. de Belloy. 338
Madame D'Arbouville. 351
M. Henri Heine. 366
M. Viennet. 383
Décadence du théâtre; théâtre de la décadence. 394

LES

SEMAINES

LITTÉRAIRES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

FORMAT GRAND IN-18

Causeries du samedi	1 vol.
Nouvelles Causeries du samedi	1 —
Dernières Causeries du samedi	1 —
Causeries littéraires	1 —
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Dernières Causeries littéraires	1 —
Les Semaines littéraires	1 —
Contes et Nouvelles	1 —
Mémoires d'un notaire	1 —
Contes d'un planteur de choux	1 —
La Fin du procès	1 —
Quoi je reste a la campagne	1 —
et Clinquant	1 —

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

SEMAINES LITTÉRAIRES

TROISIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

DEUX PAGES DE CRITIQUE CONTEMPORAINE

I

HIPPOLYTE RIGAULT—M. CUVILLIER-FLEURY[1]

En inscrivant en tête de ces pages deux noms, l'un si regretté, l'autre si estimé, nous voudrions agrandir un peu la question et toucher à quelques points souvent controversés dans la critique contemporaine. On nous a parfois accusé d'exagération rigoriste : nous acceptons le reproche, mais non pas dans toutes ses conséquences. On se tromperait étrangement, sinon sur nos croyances, au moins sur nos prétentions, si l'on nous attribuait la ridicule pensée de réduire le critique moderne au rôle d'exécuteur public, chargé de frapper sans pitié toute œuvre suspecte de la plus légère atteinte aux plus sévères lois de l'orthodoxie religieuse, morale et littéraire. Parmi les inconvénients de ce rôle, il en est un que l'on a pu signaler dans ces derniers temps et que le sentiment de notre faiblesse doit nous rendre fort redoutable. Une fois

[1] Hippolyte Rigault, *OEuvres complètes*. — M. Cuvillier-Fleury, *Dernières Études historiques et littéraires*.

qu'on a pris cette attitude de redresseur de torts, qu'on a déclaré cette guerre d'extermination aux infidèles, aux modérés et aux tièdes, on est tenu d'être soi-même impeccable et de pratiquer ses maximes. Si, par malheur, on s'oublie un moment dans les jardins d'Armide, si l'on interrompt ses exercices de voltige ou d'escrime absolutiste pour raconter des histoires dont une fille bien élevée doive interdire la lecture à sa mère, l'on donne contre soi un immense avantage aux malintentionnés, aux sceptiques, à ces modérés surtout que l'on a dénoncés comme coupables de connivence avec les mauvaises doctrines. Justement, je trouve à la page 344 du quatrième volume d'Hippolyte Rigault une preuve du parti que peut tirer un écrivain spirituel et sensé de cette situation bizarre, de ce contraste qui serait scandaleux s'il n'était, avant tout, grotesque.

Sérieusement, nous croyons qu'à des époques troublées comme la nôtre, dans un monde vieilli où les idées et les caractères s'amoindrissent de compagnie, il faut des critiques d'avant-garde et de bonne volonté, décidés à faire, de temps à autre, un exemple, à prendre une initiative hardie contre des œuvres dangereuses et de fausses gloires; de même que, dans une armée, il faut des soldats prêts à marcher en avant et à se faire tuer pour établir un point d'attaque ou enlever un poste important. Ma comparaison est ambitieuse, mais je la crois juste. En effet, le critique dont je parle doit savoir d'avance qu'il est sacrifié, et compléter, en s'y résignant sans amertume, la tâche à laquelle il s'est consacré. Quatre-vingts ans de révolutions ont si bien morcelé, dans les meilleurs esprits, les notions du mal et du bien, du faux et du vrai; tant d'opinions, d'intérêts, de sentiments, de souvenirs, ont été tour à tour froissés, vengés, déplacés,

divisés, contredits, qu'il est presque impossible aujourd'hui de ne pas offenser par un endroit ceux-là même que l'on satisfait par un autre, et qu'un critique tout d'une pièce, condamnant ou approuvant au nom de vérités indivisibles, s'expose sans cesse à rencontrer, non pas, hélas! des adhésions parmi ses adversaires, mais des contradictions parmi ses amis. Ce n'est pas tout encore : de deux choses l'une ; ou il s'attaque à des renommées, à des œuvres trop vigoureusement constituées, trop bien gardées par la faveur populaire pour qu'il puisse les entamer ; et alors sa stérile tentative d'iconoclaste n'excite que la raillerie ; — ou bien il frappe juste, mais trop tôt, sur des idoles dont le pied d'argile n'est encore aperçu que par une minorité clairvoyante ; et alors il lui arrive un accident singulier : au moment même de l'attaque, sa témérité lui attire une grêle de sarcasmes et d'invectives ; puis, quand l'heure est venue où la statue tremble décidément sur sa base, et où il y a concurrence de marteaux pour la renverser, on se garde bien d'en faire revenir l'honneur à celui qui porta le premier coup : non, il est oublié, il ne compte plus, il a eu le tort d'avoir raison trois ou quatre ans avant les habiles et les illustres ; il a le plaisir de retrouver ses idées, ses aperçus, ses phrases, confisqués par quelque docte personnage, trop occupé d'histoire et de philosophie transcendante pour soupçonner même son existence. On le voit, cette critique offensive, ce rôle de tirailleur d'avant-poste au service de la vérité, a plus d'épines que de fleurs. Mais ceci n'est qu'un désagrément personnel : ce qu'il y aurait de pire, à un point de vue plus général, c'est que, dans ce système exclusif, si l'on y bornait les attributions de la crititique, on arriverait à trop restreindre son influence et son domaine, à décourager une foule d'intelligences dont la

neutralité répugne aux partis extrêmes, à supprimer, en littérature, tous ces *milieux* dont on ne saurait se passer, puisqu'ils sont, quoi qu'on fasse, les traits d'union les plus ordinaires entre l'art et la société, entre les ouvrages de l'esprit et l'immense majorité des lecteurs. Annuler ces intermédiaires, ne vouloir reconnaître, dans les lettres, que deux grandes classes, les prédicateurs et les corrupteurs, rompre violemment avec tout le reste, ce serait exactement comme si, dans les temps fabuleux de nos Chambres constitutionnelles, on avait voulu faire de la politique avec l'extrême droite et l'extrême gauche, sans admettre ni centre gauche ni centre droit.

Nous n'éprouvons donc aucun embarras en abordant des noms et des livres tels que ceux de Rigault et de M. Cuvillier-Fleury, et en les recommandant sans autres réserves que celles qu'indique tout naturellement la différence des situations et des *guérites*. D'ailleurs, quelle dissidence de détail ne s'effacerait dans le sentiment de tendre et douloureuse sympathie qu'éveille le souvenir de Rigault? Ce confrère dont nous étions fiers, si jeune encore et déjà si mûr, si fidèle à l'indépendance et à l'honneur des lettres, d'un atticisme si exquis qu'il avait fini par triompher de l'esprit de collége, nous était enlevé, il n'y a pas plus de deux ans, au moment où son talent avait paru, dans de nouveaux cadres, redoubler de verve, de souplesse et de grâce. Il succombait dans tout l'éclat de sa belle et laborieuse jeunesse, dans tout le charme de ce bonheur domestique que le travail littéraire nous rend à la fois plus nécessaire et plus doux; aimé de tous, même de ceux qu'avaient effleurés ses légères malices; honoré de tous, même de ceux qui eussent voulu le voir prendre un parti plus décidé entre la vérité et l'erreur. Sans abuser de ces formules où la

conjecture ressemble presque à une offense contre la réalité, on peut dire, on peut croire que cet excellent esprit, sous une précieuse et charmante influence, se serait de plus en plus rapproché de nous, qu'il se fût de plus en plus débarrassé de cette pointe semi-voltairienne, de ce grain de sel universitaire qui ne manque pas de saveur, mais qui parfois contrarie les gosiers très-délicats. Il est possible enfin que Rigault, en présence de certains événements récents, eût cessé d'être retenu et éloigné de nous par cette idée, très-fausse assurément, mais naguère fort répandue, que la religion catholique, étant trop aimée, trop protégée par le pouvoir, y contractait je ne sais quel air officiel et convenu, plus fâcheux que les persécutions, et fait pour détourner les esprit indépendants. Voilà bien des sujets de sympathie et de regrets, et ces regrets s'accroissent encore à mesure qu'on lit ces quatre beaux volumes publiés par M. Hachette avec un zèle si intelligent, un si honorable dévouement à la bonne littérature et à la mémoire de Rigault.

L'avouerons-nous? Une pensée moins noble et plus égoïste se mêle à la sérieuse estime que ces livres nous inspirent. Leur mérite et leur succès sont au nombre des meilleurs arguments que nous puissions opposer aux esprits chagrins ou superbes, lesquels, s'appuyant sans doute sur les œuvres monumentales dont ils ont doté ou doteront un jour leur siècle et la postérité, traitent de haut en bas les écrivains assez présomptueux pour rassembler et remettre sous les yeux du public une série d'articles de journal : « Faites un livre ! » disent-ils dédaigneusement à l'homme qui, depuis dix ans, vingt ans peut-être, consume son temps et ses forces à lire les livres des autres, à en extraire le suc et la séve, à y chercher souvent ce que l'auteur n'a pas su y mettre, à ré-

sumer le tout en quelques pages, et à y attirer l'attention de milliers de lecteurs qui, sans lui, connaîtraient à peine l'œuvre et l'ouvrier. Si l'on nous accorde que la tâche privilégiée de l'esprit français pourrait se caractériser en trois mots : « Vulgariser, simplifier, abréger, » si l'on convient que parmi les écrivains, même distingués, de second ordre, qui tiennent pourtant depuis trois siècles une place assez notable dans notre littérature, il en est peu, bien peu, dont on lise l'œuvre tout entière ; que pour la plupart, on se borne à lire ou à rappeler un chapitre, des pages, de rares bonnes fortunes de pensée ou de style, on sera amené, j'en suis sûr, à faire les parts moins inégales et à reconnaître qu'un recueil d'articles piquants, substantiels, ingénieux, tels que ceux d'Hippolyte Rigault ou de M. Cuvillier-Fleury, n'est pas absolument inférieur, sur l'échelle des productions de l'intelligence, à une comédie blafarde, à un drame larmoyant, à un roman médiocre, voire même à un gros traité de morale ou d'économie politique. Voilà un critique, un journaliste pris au dépourvu par la mort : il n'a pas pu faire ce qui est notre devoir à tous, grands et petits : retoucher, remanier, rajuster au point de vue du lendemain ces articles, destinés, semblait-il, à naître, à vivre, à réussir et à passer du matin au soir. Et cependant ils offrent une lecture très-intéressante et ils auront une valeur durable : ils seront lus encore lorsque les pièces de M. Doucet et les livres de M. Capefigue seront depuis longtemps oubliés. Que dis-je? Rigault lui-même va me fournir la plus complète de mes preuves : le premier volume de cette publication posthume se compose en entier de son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes;* un *livre*, cette fois, dans toute l'acception du mot, et un livre des plus estimables, auquel nous avons rendu, dans le temps, l'hommage qu'il

méritait. Eh bien! je parierais volontiers que ce n'est pas cette partie de son œuvre que les lecteurs iront chercher de préférence, qu'un attrait plus vif les ramènera vers ces délicates études sur Chapelle et Bachaumont, sur Bussy-Rabutin, sur le livre burlesque de M. Nicolardot, sur Charles de Bernard; vers ces charmantes esquisses, les *Jouets d'enfans*, l'*Oiseau*, la *Morale au théâtre*, les *Prix de vertu*, où Rigault essaya avec tant de succès une nouvelle manière, et acheva, avant de disparaître, de préciser son aimable physionomie. Est-ce frivolité puérile de la part de ses lecteurs? Non; c'est que ces petits cadres, où se jouait en mille traits heureux ce bon sens aiguisé d'esprit, répondaient mieux au goût du temps, à ces procédés expéditifs que nous appliquons à toutes choses, qu'il s'agisse de lire ou de voyager, de nous amuser ou de nous instruire.

Les positions bien établies, le genre bien accepté, que nous reste-t-il à faire pour que notre sympathique témoignage ne ressemble pas à une louange banale? A marquer les différences de points de départ, d'origines et de conclusions qui séparent cette critique de la nôtre; à rechercher quelles supériorités et aussi quels désavantages résulteraient, à talent égal, de ces différences; à découvrir enfin ce que la critique peut exiger, attendre, espérer ou craindre de la société, suivant qu'elle apporte dans ses jugements plus d'accommodements ou plus de rigueurs. Il est bien entendu, encore une fois, que la question de talent est ici mise hors de cause : sur ce terrain nous ne pourrions que nous incliner devant nos supérieurs et nos maîtres.

Au commencement de ce siècle deux forces se trouvèrent en présence dans la littérature comme dans le monde : la Révolution, disciplinée, ajournée, mais non pas vaincue,

et l'âme de toutes les grandes choses qu'elle s'était proposé de détruire et vers lesquelles on était ramené tout ensemble par l'impression, chaude encore et saignante, de ses terribles étreintes et par le penchant naturel à l'esprit humain, toujours prêt à regretter ce qu'il a perdu. La religion, la monarchie, la philosophie spiritualiste, toutes les beautés, toutes les poésies du passé eurent d'illustres défenseurs, d'éloquents interprètes, et l'on put un moment croire que cette réaction religieuse et monarchique serait l'inspiration dominante de cette nouvelle phase littéraire qui s'inaugurait sur des ruines. Un peu plus tard, à ce premier prestige s'en joignit un autre que rendaient plus précieux vingt années de servitude. La liberté apparut comme l'alliée naturelle de cette renaissance royaliste, spiritualiste et chrétienne que l'Empire avait traitée en ennemie, qui rendait au pays son passé, ses souvenirs, son âme, et ouvrait aux imaginations, longtemps enchaînées dans les glaces de la tradition païenne, de poétiques horizons et des rivages enchantés. Oui, l'esprit humain, au dix-neuvième siècle, a eu un instant ce singulier bonheur, que les deux principes qui se le disputent, celui qui le règle et celui qui le féconde, l'autorité et la liberté, ont pu, ont dû même cesser de se combattre, se compléter l'un par l'autre et faire de cette alliance l'élément d'une vie nouvelle, prompte à se répandre dans les lettres, dans les arts, dans les institutions politiques. Comment ne pas déplorer les malentendus qui troublèrent et rompirent ce traité de paix? Comment se croire un rétrograde, un détracteur systématique, *un chevalier de l'éteignoir*, parce qu'on rattache à cette date ses regrets et ses doctrines, parce qu'on explique par cette rupture les progrès d'une décadence, avouée aujourd'hui par les moins pessimistes? *Dîs aliter*

visum : de vieux fantômes effrayèrent les jeunes intelligences ; de vieux partis abusèrent les jeunes idées, et la Révolution prévalut. Or, en politique, la Révolution nous a donné tous les biens dont nous jouissons ; mais, en littérature, il était clair que, partie du paganisme, elle ne pouvait aboutir qu'au matérialisme et à l'anarchie. Une fois que le mouvement littéraire et poétique des belles années de la Restauration n'avait plus pour lumière, pour règle et pour force ces croyances monarchiques et chrétiennes dont le souffle avait fait éclore tant de fleurs sur tant de débris, on pouvait prévoir et marquer d'avance les phases qu'il allait suivre. Il était évident que, chevaleresque d'abord, puis adopté et un moment ennobli par l'aristocratie intellectuelle, il ne tarderait pas, sous le feu d'une révolution nouvelle, à devenir purement et simplement révolutionnaire, puis démocratique, puis anarchique. Les pavés de Juillet n'écrasèrent pas seulement une royauté, ils tuèrent aussi une littérature ; ils furent cause que le libéralisme littéraire, ainsi qu'il s'intitula lui-même, après avoir eu son 1814, eut son 1830, son 1848, sans compter la suite : car, dans un temps comme le nôtre, la veille n'assure jamais le lendemain.

A présent, il est facile de déterminer les distances entre la critique que j'appellerais du *juste-milieu*, si ce mot n'éveillait de désobligeants souvenirs et d'injustes épigrammes, et celle que nous voudrions défendre contre les reproches d'obscurantisme ou de fanatisme. Les liens les plus honorables, les opinions les plus sincères, les satisfactions les plus légitimes attachèrent des écrivains tels que M. Cuvillier-Fleury, et, plus tard, tels qu'Hippolyte Rigault, aux institutions et aux personnes qui remplacèrent, en 1830, la royauté restaurée en 1814 ; et, ne l'oublions jamais, chez ceux qui eurent, comme Rigault

et M. Cuvillier-Fleury, l'honneur d'approcher des princes auxquels leurs adversités nous permettent de rendre justice, cette persistance d'optimisme en faveur des hommes, des idées et des œuvres de 1830, n'a été qu'une qualité de plus. Nous voyons même, dans l'intéressante notice de M. Saint-Marc-Girardin, que Rigault allait un peu plus loin ; que, sans être républicain, il appartenait à l'opposition *dynastique ;* et l'on ne peut se défendre d'un mélancolique sourire en songeant qu'il y eut une époque où ce charmant esprit ne trouvait pas assez libéral un gouvernement qui a constamment donné à ses ennemis et à ses amis assez de liberté pour le détruire. Quoi qu'il en soit, voilà les nuances clairement indiquées. Tout ce qui triompha ou parut triompher à cette date où nous fûmes les vaincus, le libéralisme élargi et appliqué, l'esprit universitaire, les idées de 89, la succession voltairienne tempérée par la philosophie spiritualiste ou éclectique, tels sont les points de repère où se reposa, où se repose encore cette critique, trop confiante, trop intéressée dans la question pour admettre que ce qui flattait ses opinions pût jamais amener des choses déplaisantes pour son goût. Elle prit pour un établissement ce qui n'était qu'une halte, et pour un but atteint ce qui ne fut qu'une étape dans cette marche irrésistible dont nous subissons les entraînements. Même après des expériences, des mécomptes, des fautes communes qui ont eu au moins le mérite de nous conduire à des concessions réciproques, c'est toujours là l'inspiration préférée, je dirai presque le *dada* de ces écrivains, si ingénieux, si supérieurs dès qu'il ne s'agit plus que d'exprimer avec charme des pensées justes et fines à propos des accidents de la vie littéraire et des ouvrages de l'esprit. Leur goût est pur, leur conscience honnête, leur morale saine ; un fonds de sincérité et de droiture

se reconnaît jusque dans les pages où se trahissent leurs préventions et leurs antipathies. Mais, tandis que, pour affermir nos jugements, pour donner à nos doctrines l'unité, l'autorité et la certitude que chercherait en vain notre faiblesse, nous remontons droit à la source de toute vérité, de toute liberté, de toute beauté, ils s'arrêtent à mi-côte : ils n'acceptent le christianisme qu'avec une sorte de neutralité respectueuse, aussi empressée de gourmander les excès de zèle que de repousser les attaques impies. Tandis que nous essayons de faire de notre critique une chaîne dont le premier anneau va se rejoindre à l'époque qui nous a paru la plus favorable au libre et fécond développement de l'esprit moderne, ils restent volontairement en deçà, prodiguant leurs préférences au régime suivant, qui eut droit à leur affection, qui a droit à leurs regrets. Ouvrez les volumes de Rigault et ceux de M. Cuvillier-Fleury : immédiatement l'envie vous prend d'y faire deux parts ; celle des morceaux où le critique, se trouvant sur un terrain neutre, n'a eu besoin que d'y déployer ses qualités d'honnête homme et d'écrivain ; et celle où, traitant des sujets plus délicats, plus disputés, il a eu à heurter (aussi poliment que possible) son voisin de gauche et surtout son voisin de droite. La comparaison est facile : voyez Rigault, par exemple, lorsqu'il esquisse, à propos de Chapelle et de Bachaumont, le parallèle des voyages d'autrefois avec les voyages d'aujourd'hui, lorsqu'il parle poésie, roman, jouets d'enfant, vie élégante, villégiature, comédie, duel, prix de vertu, ou bien lorsque, plus sérieux et plus érudit, il écrit quelques pages de maître sur Homère, sur Ménandre, sur Horace, sur Shakspeare, sur Dante, sur Montaigne. Voyez M. Cuvillier-Fleury, lorsque, par un des procédés où il excelle, s'emparant d'une de ces données qui, à certains moments,

se produisent au théâtre et dans les livres avec une simultanéité bizarre et comme une *matière* de collége dictée à vingt écoliers à la fois, il la traite à sa façon, l'éclaircit, la résume, explique comment celui-ci a penché de tel côté, comment celui-là est tombé de tel autre, rend au sujet sa physionomie la plus juste et la plus piquante, et répand la lumière et la vie sur cette tâche de critique, si souvent accusée de stérilité et de froideur. Voyez-le encore, lorsqu'il entreprend une de ces exécutions courtoises, où le patient, criblé de politesses, comblé d'épigrammes, égratigné de caresses, sent à la fois le velours le plus moelleux et la griffe la plus délicate lui chatouiller l'épiderme, et arrive à la fin de son délicieux supplice sans bien savoir s'il doit maudire tant de malice ou remercier tant d'urbanité. Ce sont là des modèles, et l'on oublie vite, en les lisant, d'importunes dissidences, comme on oublie aux bains de mer ou dans les voyages d'agrément les soucis et les affaires pour jouir plus complétement de la société de compagnons aimables. Mais viennent ces questions inévitables, terribles, qui se mêlent, malheureusement, de nos jours, à presque toutes les productions de la pensée, depuis la grave histoire jusqu'aux chansons et aux romans, chacun reprend sa place et son domicile politique : il semble que l'on rentre chez soi et qu'on laisse sa carte à ses compagnons de tout à l'heure, en se promettant de les revoir, mais avec moins de familiarité et d'abandon. Comme il est, en définitive, plus commode de se quereller avec les morts qu'avec les vivants, c'est Hippolyte Rigault qui me fournira mes exemples, et je me restreindrai sur deux points, qui donnent vue sur tout le reste : ses études sur les ouvrages de M. Alfred Nettement, l'*Histoire de la littérature française sous la Restauration*, et l'*Histoire de la littérature française sous le gouvernement*

de Juillet, et ses articles sur les prédicateurs du Carême, sur la dévotion du temps, sur ces côtés extérieurs de la vie chrétienne que nous ne voulons pas, à Dieu ne plaise! interdire à la polémique mondaine, mais où un esprit fin et sage doit apporter d'autant plus de réserve et de respect, que l'arène est plus ouverte, l'enceinte moins bien gardée, et quelques-uns des agresseurs plus perfides et plus grossiers.

Le reproche capital que Rigault adresse à M. Nettement, c'est d'avoir écrit des œuvres de parti plutôt que des œuvres littéraires. Il est vrai que M. Nettement, dans ses deux Histoires successives, tout en donnant de fréquentes preuves de son esprit naturellement sympathique et bienveillant, a maintenu et fixé ces dates intellectuelles que nous avons essayé d'indiquer ; qu'il a démontré, avec son remarquable talent et son admirable sincérité, que la régénération des lettres et de l'art, dans la première partie de ce siècle, avait été étroitement unie au réveil de l'esprit chrétien et monarchique ; qu'en s'écartant de cette forte et salubre origine les génies les mieux doués étaient graduellement devenus moins vigoureux et moins purs, et que l'histoire de ces décadences individuelles ou collectives s'expliquait par celle des événements qui avaient de nouveau précipité la société moderne dans les voies révolutionnaires et démocratiques. Nous nous déclarons atteint et convaincu sur tous ces points ; mais nous ajoutons qu'il nous paraît bien difficile à un historien de la littérature contemporaine de ne pas appuyer l'ensemble de ses jugements sur un principe quelconque, de ne pas donner à son édifice une clef de voûte, de ne pas échelonner au-dessous d'une idée mère tous ces groupes, toutes ces œuvres, tous ces noms, qui, passant par trois ou quatre révolutions et y laissant, à chaque secousse, un peu de

leur force, de leur grandeur et de leur sagesse, vont du *Génie du Christianisme*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de la *Législation primitive*, des livres de madame de Staël, aux drames réalistes du Vaudeville ou du Gymnase et aux volumes galants de Michelet. Que M. Nettement, écrivain religieux et monarchique, ait été induit par ses convictions à mal choisir son point de départ; que sa thèse ne soit pas juste; qu'un partisan de la Révolution eût sujet de le contredire, ceci est affaire de discussion : mais soyez certain que tout homme sérieux et avisé, ayant à raconter la littérature française depuis cinquante ans, ne procéderait pas autrement. Quelle que fût sa foi religieuse, philosophique et politique, il refuserait de s'aventurer dans ce vaste champ sans fil conducteur; il reconnaîtrait la nécessité de soutenir son récit par des doctrines et de subordonner ses doctrines à ce qu'il croirait la vérité : il prendrait, en un mot, *parti* dès les premières pages, sous peine de n'arriver qu'à la confusion et au chaos, ou de faire éprouver à ses lecteurs cette sensation de froid contact que nous cause l'indifférence. Quoi ! vous avez un critique parvenu à une perfection magistrale, ingénieux, subtil, attrayant, rusé, expert en curiosités tentatrices, plein d'agréables faux-fuyants et de complaisantes perspectives, et vous lui refusez votre estime, sous prétexte qu'indépendant à sa manière, il s'est franchement placé au premier rang des *neutres* : vous avez eu un critique profond, grave, universel, impassible, d'une incroyable probité littéraire, et vous l'avez laissé mourir dans la solitude et le silence, et vous l'enveloppez d'oubli, parce qu'en jugeant les œuvres de son temps, il s'est constamment isolé de ce temps lui-même, parce qu'il a refusé de tenir compte des événements, des tendances, des fautes, des misères sociales ou morales dont ces œuvres

étaient les conséquences ou les complices, les commentaires ou les démentis ; — et vous interdiriez à un homme convaincu, écrivant cette histoire littéraire qui est l'envers de notre histoire politique, de l'imprégner de ses couleurs, d'y communiquer cette vie intérieure qui s'attache à tous les mouvements de la pensée comme la vie matérielle s'attache à tous les traits de la physionomie, à toutes les habitudes du corps! Est-ce sa faute, est-ce celle du temps, est-ce celle du hasard, si nos auteurs célèbres, à mesure qu'ils ont déserté leurs inspirations primitives et cédé au courant révolutionnaire, ont faibli, grimacé, se sont compliqués, violentés, assombris, amoindris? Chateaubriand, Victor Hugo, Lamennais, Lamartine, que de noms, que de souvenirs, que de preuves! Vous dont le goût est si exquis et si pur, oseriez-vous dire que vous préférez le Victor Hugo des *Contemplations* ou de la *Légende des Siècles* à celui des *Odes et Ballades*, le Lamartine des *Girondins* ou de la *Chute d'un Ange* à celui des *Méditations;* que vous ne préférez pas le Chateaubriand des *Martyrs* à celui des *Mémoires*, le Lamennais de l'*Essai sur l'Indifférence* au Lamennais démagogique? Est-ce notre faute si nos illustres d'après 1830, les Balzac, les Musset, les George Sand, semblent déjà, toute morale à part, de moindre taille et de proportions moins justes que les talents du premier groupe, et si, en revanche, ils paraissent des géants, comparés aux petits génies qui piétinent, leurs réclames à la main, dans les bas-fonds du réalisme et de la bohème? Est-ce notre faute enfin, si des hommes tels que Paul-Louis Courier et Béranger, qui se posèrent dès l'abord en ennemis de la Restauration et lui firent tant de mal, ont donné prise contre eux aux écrivains monarchiques, soit, comme Courier, par leur vie privée et leur mort misérable, soit, comme Béranger, par cet

énorme déchet posthume qui menace d'engloutir tout cet héritage de gloire dans les frais d'enterrement? Que dis-je? ces critiques que nous étudions en ce moment sont-ils eux-mêmes impersonnels, indifférents, attentifs à éloigner de leurs appréciations littéraires toute ombre de politique? Peuvent-ils écrire vingt pages sans que le bout de l'oreille perce à travers ce tissu souple et ferme, solide et brillant? Celui des ouvrages de M. Cuvillier-Fleury qui a obtenu le succès le plus retentissant, les *Portraits politiques et révolutionnaires*, n'a-t-il pas, Dieu merci, les vives et chaleureuses allures d'un livre de parti? M. Cuvillier-Fleury, admirateur de Béranger tant qu'il ne voit en lui qu'un *classique* élégant et correct, un poëte populaire et patriote, et fronçant le sourcil dès que le malin chansonnier lui est dénoncé par des confidences d'après coup comme s'étant un peu moqué du personnel de la monarchie de Juillet, n'obéit-il pas à des opinions, à des affections qui l'honorent même auprès de ceux qui le combattent? Est-il bien sûr que la décadence poétique de M. de Lamartine lui semblerait aussi complète, si la lyre du moderne Amphion n'avait fini, de prodige en prodige, par soulever les pavés de Février? Je lis dans le troisième volume de Rigault une étude sur les œuvres complètes de Casimir Delavigne : si l'estimable auteur des *Vêpres Siciliennes* n'avait pas pratiqué, dans sa poésie et dans sa vie, ce *juste-milieu* inclinant au centre gauche où se complaisait Rigault, ce juge d'un tact si supérieur ne se serait-il pas demandé pourquoi les pièces de Casimir Delavigne, chaque fois qu'on essaye de les reprendre, font eau et ennui de toutes parts? Aurait-il si intrépidement loué ce talent faux, froid, guindé, fait de transactions, d'ajustements et d'à-propos, qui ne fut, quoi qu'on en ait dit, ni le Meyerbeer ni le Delaroche de la versification française? Non;

l'impartialité absolue, le détachement complet de nos opinions politiques, de nos convictions religieuses, n'est ni possible ni désirable dans la critique littéraire. Comment en serait-il autrement? Depuis 1789, les vicissitudes publiques ont tenu une place considérable dans la destinée, dans les ambitions, dans le rôle, dans le bien-être ou le malheur de chacun : tout individu un peu intelligent a été appelé, ne fût-ce qu'une fois, à délibérer, à choisir, à diriger dans tel ou tel sens une question de personnes ou de parti : la tribune, les élections, les journaux surtout, ont introduit dans toutes les habitudes de notre existence la préoccupation des affaires du gouvernement et du pays ; effet qui survit à ses causes, et nous donne encore les soucis de la politique à défaut de ses libertés. Comment donc la littérature resterait-elle étrangère à cette impulsion générale de l'esprit moderne, elle qui y a tant contribué, elle qui, depuis plus de deux siècles, a eu presque toujours le secret de commander ce qu'elle semble servir et de précéder ce qu'elle a l'air de suivre? Quel genre, sérieux ou même frivole, peut échapper à cette réciprocité constante, à cette intime alliance, dangereuse souvent, mais vivifiante, entre la politique et les lettres? Histoire, mémoires, philosophie, roman, théâtre, poésie lyrique, tout cela tient par quelque côté ou aux grands intérêts qui préoccupent les esprits graves, ou aux questions vitales qui décident de la moralité humaine et du repos des empires, ou aux passions mobiles qui agitent les multitudes, ou aux événements qui vibrent dans les imaginations sonores. Or, si les productions de la littérature ne peuvent se dérober à cette alliance, comment pourrait s'y dérober la critique qui les juge? Conservons donc nos nuances : ne craignons pas d'offenser les sereines immunités de l'art en restant armés pour ces luttes pacifiques. Seulement,

quand nous avons l'honneur de rencontrer des adversaires tels que Rigault et M. Cuvillier-Fleury, dont nous rapprochent bien des points de contact et qui méritent toutes nos sympathies, saluons-les de l'épée et tâchons de nous unir le plus souvent possible contre l'immoralité, la déraison et le mauvais goût.

Nous serons plus bref à propos des articles, légèrement empreints de persiflage, où Rigault a abordé ce qu'il appelait les abus de la dévotion à la mode et les défauts de l'éloquence de la chaire au dix-neuvième siècle. Ces articles, où le bel esprit s'accuse un peu trop et garde un lointain accent de collége, il les eût regrettés, effacés peut-être, si la mort ne l'avait surpris. Rigault appartenait à un petit groupe d'esprits très-distingués, trop droits assurément et trop honnêtes pour haïr la religion ou même s'en détourner tout à fait, mais qui se figurent que le christianisme d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois, qu'il a dégénéré en une sorte de dévotion facile, d'orthodoxie commode et mondaine qui fait son salut en grande toilette, court les sermons entre un bal et un concert, quête au profit des pauvres et des modistes, et se donne rendez-vous pour écouter des prédicateurs romantiques, parlant une langue mélangée de Massillon et de Lamartine. Rigault, jugeant les orateurs sacrés de notre époque, n'est pas un impie, à beaucoup près, ni même un railleur, mais plutôt un classique, un attardé volontaire du dix-septième siècle, s'offensant de quelques dissonances, de certaines enluminures trop modernes, comme il s'offenserait, dans un drame, de le trouver trop différent des tragédies de Racine, ou dans un roman, d'y voir si peu de ressemblance avec ceux de madame de la Fayette. Nous ne sommes pas digne de plaider ces questions délicates : c'est à nos lecteurs à se demander si les familles catholi-

ques qu'ils connaissent, si notre clergé, si nos évêques, si ces milliers d'âmes vouées à l'apostolat, aux missions, à tous les devoirs, à tous les martyres de la charité, ont jamais offert rien de commun avec cette dévotion brodée au tambour qui minaude dans les salons, chuchote de pieux marivaudages et oublie, en de futiles pratiques, les mâles austérités de l'Évangile. Quant au grief purement littéraire, au penchant de quelques-uns de nos prédicateurs à altérer, par des enjolivements et des concessions au goût du jour, la belle et chrétienne simplicité du grand siècle, nous admettons qu'il soit juste et que la critique ait le droit de le discuter : qu'en faudrait-il conclure? que les prédicateurs sont des hommes. et, qui plus est, des hommes de leur temps ; que, vivant dans une atmosphère dont l'influence se fait sentir dans toutes les formes de la pensée, ils ont subi cette influence ; que, s'adressant à des auditoires insoucieux de la tradition, peu familiers avec les modèles, façonnés à des expressions nouvelles par les idées, les habitudes, la littérature du moment, ils ont craint d'être séparés d'eux par de trop grands espaces et d'y perdre leurs moyens d'action sur les âmes, s'ils maintenaient l'éloquence de la chaire sur les sévères hauteurs de Bossuet et de Bourdaloue. Cette éloquence est, de tous les genres auxquels s'applique le talent de la parole, celui qui a le plus besoin de rencontrer des coopérateurs parmi ses auditeurs; car, si elle oublie un moment que sa mission n'est pas de plaire, mais de persuader, elle cesse d'être, elle tombe au-dessous de l'éloquence profane. Comment donc ne s'inquiéterait-elle pas des solutions de continuité qu'elle pourrait établir entre elle et ses auditeurs, en évitant trop obstinément de parler leur langue ? Les hommes tels qu'Hippolyte Rigault se laissent aller, sur ce chapitre, à une contradiction bizarre. Ils trouvent très-

bon que tout soit repétri, tout nivelé, tout déclassé ; que le temps ait effacé les hiérarchies, amoindri le dogme de l'autorité et du respect, forcé le prince, le noble, le prêtre, le bourgeois, le plébéien, à vivre de plain-pied et de la vie commune ; et ils s'étonnent, ils s'affligent que ce bouleversement radical n'ait pu s'accomplir sans que toutes les manifestations de l'intelligence, à commencer par la plus haute, en aient ressenti le contre-coup ! Ils voient les effets que nos conquêtes démocratiques ont produits dans tout l'ensemble, dans tous les détails de la littérature, et ils sont surpris que cette partie de la littérature, qui sert de trait d'union entre les vérités célestes et l'esprit de chaque époque, ne soit pas restée exactement la même qu'au temps où le prédicateur, avant d'être une persuasion, était une puissance ! Ils s'applaudissent de voir la chaire chrétienne descendue au niveau de la foule qui l'entoure, d'être libres de la discuter et de la contrôler comme un volume de poésie et de prose, et ils se scandalisent qu'elle ne parle pas aux lecteurs de Victor Hugo, de Michelet et de Théophile Gautier absolument le même langage qu'aux contemporains de Corneille, d'Arnauld et du grand Condé ! Ceci nous amène à indiquer le reproche, selon nous, le plus sérieux, que méritent ces spirituelles incartades de Rigault contre la prédication et la dévotion modernes. On les justifie, il les justifiait lui-même en citant la Bruyère : « Le discours chrétien est devenu un spectacle, » disait *déjà* la Bruyère dans l'âge d'or de l'éloquence sacrée ; et ailleurs : « Je viens d'entendre ce qu'il y a de plus nouveau au monde ; un prédicateur qui prêche l'Évangile. » — Si la Bruyère a pu, sans être traité d'impie ou de sacrilége, écrire ces lignes en plein règne de Louis XIV, sous le régime de l'autorité et du respect par excellence, comment des remarques analogues se-

raient-elles coupables aujourd'hui ? C'est justement cette différence des temps qui doit nous retenir. Les sobres épigrammes de la Bruyère contre les grands, contre les *enfants des dieux*, contre la cour, contre les prédicateurs, n'étaient que le discret et timide essai d'une force encore inconnue en présence d'une force toute-puissante. Ce qu'effleurait ainsi la Bruyère était protégé, consacré, mis hors de contrôle par les lois, par les mœurs, par tous les pouvoirs, toutes les habitudes de la société. Maintenan ce qui s'essayait triomphe : ce qui dominait n'est plus gardé contre les insultes que par ces barrières invisibles qui ne sont pas du ressort des hommes. Un signe d'irrévérence, une parole moqueuse, grossie d'échos en échos, peut aussitôt se répandre, s'envenimer, se traduire en blasphèmes sur des lèvres brutales. Ces attaques, si courtoises qu'elles soient, sont donc à la fois moins généreuses et plus dangereuses. N'insistons pas davantage. Aussi bien, si nos lecteurs pensent qu'il y ait en ce moment dans le clergé et l'épiscopat français décadence de talent, de vertus et de courage, nos plus beaux discours seraient inutiles.

Il est facile maintenant d'indiquer les supériorités et les désavantages de cette critique. Elle s'est spirituellement qualifiée elle-même de *défensive* : si l'on adopte ce mot, si on lui donne toute son extension stratégique, on pourrait dire qu'en fait de croyances, de morale, de décence et de goût, cette critique défend tout ce qui est acquis, incontesté, ratifié par la *moyenne*, c'est-à-dire par l'immense majorité des esprits et des consciences ; gardant courageusement la place, ne se permettant que de rares sorties, évitant de se porter sur des points plus disputés, plus découverts, où ses entreprises soulèveraient plus de résistance et de tumulte. Dans les conditions ordi-

naires, dans ces larges espaces qui lui appartiennent, on conçoit que son gouvernement soit tranquille et assuré ; que, demandant moins, elle obtienne davantage, et que rien ne dérange le plaisir de ses lecteurs, surtout quand Hippolyte Rigault ou M. Cuvillier-Fleury tiennent la plume. Se bornant à ces zones tempérées, n'aspirant qu'à l'adhésion des modérés et des sages, elle peut, sans qu'on l'accuse d'inconséquence, d'arrière-pensée ambitieuse ou personnelle, distribuer le miel de ses éloges à des ouvrages et à des hommes de nuances bien différentes. Si elle a pour l'Académie française ce goût qui est en littérature ce que le goût de la bonne compagnie est pour les gens du monde, elle peut, sans que nul songe à en médire, concourir vaillamment aux succès légitimes des académiciens illustres, joncher de fleurs, à chaque séance, les marches du palais Mazarin, tout vanter chez les immortels, depuis le talent de bien écrire jusqu'à celui de lire admirablement, comme certains colléges de province donnent des prix de croissance et de propreté aux élèves faibles en narration française ou en discours latin. Elle est en droit de railler doucement et finement — et Rigault ne s'en fait pas faute, — ceux d'entre nous qui, guidés dans leurs jugements littéraires par des vérités plus inflexibles et des doctrines plus absolues, se laissent cependant tenter sept fois par jour, comme le juste, par le démon académique et accrochent de temps en temps leur rigorisme aux patères de l'Institut, sous le frivole prétexte qu'il n'est pas défendu aux conscrits de fouiller tous les matins leur giberne pour tâcher d'y découvrir leur bâton de maréchal. Enfin, — et ceci vaut mieux que nos innocentes plaisanteries, — comme cette critique se fâche plus rarement, il en résulte que ses rares colères sont plus éloquentes et plus efficaces. Quand nous avons accepté ou subi ce titre bar-

bare que nos *victimes* se hâtent de nous infliger, le titre d'*éreinteur*, chacune de nos expéditions produit d'autant moins d'effet qu'aux yeux des gens intéressés ou prévenus elle semble tenir à un système, à un plan général d'agressions et de violences. Mais, quand un ouvrage scandaleux met en rumeur la littérature, quand la société et la morale, se sentant outragées, demandent aide et vengeance, et quand la critique *défensive*, sentinelle prudente, mais fidèle, se fait l'énergique interprète de cette indignation, quand elle répond à un de ces cris de la conscience publique qui dominent les calculs de la vanité, les amorces de la luxure et les fanfares du charlatanisme, la sensation est profonde, et la tâche de l'écrivain victorieusement accomplie. M. Cuvillier-Fleury a eu plusieurs fois, de ces bonnes fortunes d'honnête homme, de ces *ut de poitrine* de la critique *défensive*, et il s'est dit, j'en suis sûr, que, de tous les succès que mérite son talent, celui-là est le meilleur.

Parlerons-nous des désavantages? Nous ne pourrions y insister sans craindre de tomber dans des redites. Évidemment le côté faible de cette critique est de ne pas toujours accepter, comme diraient des pédants, toutes les prémisses de ses conclusions et toutes les conclusions de ses prémisses. Il y a dans le bien, dans le beau, dans le vrai qu'elle honore et qu'elle défend, des filiations et des origines dont elle croit pouvoir se passer : il y a dans le mal qu'elle attaque et dont elle s'alarme des gradations, des enchaînements logiques qui l'importunent et qu'elle néglige. A tout moment, si ses lecteurs n'étaient pas, en général, beaucoup plus inconséquents qu'elle-même, ils auraient le droit de lui dire : Mais pourquoi, si cela est vrai, ceci est-il faux? Pourquoi, si cela est mal, ceci est-il bien? Pourquoi, si cela est laid, ceci est-il beau?

La décence est-elle toute la vertu? Le goût est-il la conscience? Dans les lettres comme dans le monde, suffit-il de sauver les apparences pour être glorifié? La notion du bien et du mal n'est-elle pas variable et fragile, si elle ne s'appuie sur d'impérissables vérités? — Questions indiscrètes, je le sais, gênantes pour la critique, gênantes pour l'art, mais qui ont pourtant leur valeur!

Choisissons un seul exemple : cette détestable prépondérance que la littérature et le théâtre ont laissé prendre de nos jours à la courtisane. Les dernières prouesses du réalisme en ce genre ont indigné la critique *défensive* comme la nôtre : bien! Montons un peut plus haut, à la *Dame au Camélias*. M. Cuvillier-Fleury a écrit, à son sujet, de charmantes pages pleines de justesse, de bonne morale et de bon sens : nous voilà d'accord. Montons plus haut, à *Fleur de Marie :* le *Journal des Débats* fut jadis son piédestal; mais enfin il s'en est repenti, et que celui de nous qui n'a pas péché lui jette la première pierre! Montons encore : nous voici à Esméralda, à Marion Delorme, à la Tisbé, à cette antithèse, si chère à l'art moderne, de la bassesse dans la grandeur, de l'héroïsme dans l'opprobre. Ici l'on discute : c'est paradoxal, mais c'est beau; l'auteur est un grand poëte; de belles mains peuvent, sans se salir, feuilleter ses livres et applaudir ses pièces; bref, les avis se partagent. Encore un pas : voici Béranger plaçant sur la même ligne la fille d'Opéra et la sœur de charité. C'est affreux... mais c'est charmant! Le chansonnier est si exquis, si correct, si national! N'y touchez pas! En tout, cinq échelons : nous allons jusqu'au dernier, la critique *défensive* s'arrête au troisième. Tout à l'heure je parlais philosophie : permettez-moi, à présent, de parler médecine. La critique défensive ne s'émeut que quand le malade est en danger;

la critique offensive commence à s'agiter dès qu'elle aperçoit les premiers symptômes.

Et la société? il est impossible de la passer sous silence en parlant de la critique : car, si l'on a pu dire que la littérature est l'expression de la société, c'est encore plus vrai de la critique, qui ne devrait être que la société elle-même, confiant à quelques lettrés le soin d'interpréter ses blâmes ou ses suffrages, de défendre ses intérêts, de sauvegarder son honneur, de la protéger contre ses propres faiblesses. En est-il toujours ainsi? Hélas! non. A qui la faute? A nous tous peut-être. M. Cuvillier-Fleury, en publiant, sur les œuvres d'Hippolyte Rigault, une de ces études toujours trop rares au gré de la bonne compagnie et de la bonne littérature, a de nouveau recherché, avec autant de sagacité que de grâce, quels étaient les rapports véritables entre la société et la critique, laquelle des deux alliées manquait le plus souvent aux clauses du traité, où s'arrêtait l'autorité de l'une, jusqu'où allaient les exigences, les caprices, les inconséquences de l'autre, et il a très-sagement conclu qu'un honnête homme, écrivain éminent, critique supérieur, tel que Rigault, avait le droit d'accomplir sa tâche et de poursuivre son chemin sans trop s'inquiéter ni des réticences qu'on lui conseille ni des vivacités qu'on lui demande. Rien de plus vrai ; mais ce n'est là, selon nous, qu'un des côtés de cette question délicate. Oui, la société, celle de notre époque surtout, qui a complétement cessé d'être homogène, est capricieuse, changeante, inconséquente, comme chacun des individus et des intérêts dont elle se compose : elle interdit à celui-ci ce qu'elle permet à celui-là : elle a des heures de rigorisme et des années de complaisance. Elle a des engouements irréfléchis et des dédains inexplicables. Elle cache sur la table à ouvrage de ses femmes les plus distinguées le mauvais

roman dont elle nous engage à faire prompte et éclatante justice ; et, si cette justice est en effet trop éclatante, nous sommes à peu près sûrs que le livre en aura deux ou trois éditions de plus. Elle refuse de faire elle-même la police; et, si nous nous croyons autorisés à la faire à sa place, elle se plaint, tantôt que nous la faisons mal, tantôt que nous la faisons trop. Tout cela est exact, et nous savons mieux que personne tout ce qu'il y a d'illusoire à se croire soutenu par la société quand on attaque ses ennemis, ou à lui demander un peu de consistance et de logique quand on essaye de signaler ses périls, de flétrir ses corrupteurs, de classer ses sujets de rancune. Mais ne pourrait-on pas répliquer que la société n'est pas seule coupable, qu'il y aurait dans ses rapports avec la critique plus de solidité et d'ensemble, si celle-ci avait constamment plus d'unité et de tenue, si, négligeant un peu plus le soin de ses propres succès, elle affirmait mieux son autorité, si elle l'appuyait de doctrines plus fortes, plus nettes, plus capables de discipliner la foule des esprits superficiels et secondaires ? — Si la question de morale, de religion, de goût, de vérité, d'erreur, ne se juge et ne se résout que du plus au moins, qui fixera ce *moins* et ce *plus?* A qui persuadera-t-on qu'une forme plus élégante, des précautions plus habiles, des rideaux mieux tirés, suffisent pour faire amnistier ici ce que l'on condamne là-bas? Qui voudra croire que, dans le partage entre la foi et le doute, le bien et le mal, l'éloge et la flétrissure, la justice puisse se faire par accommodement et se distribuer par doses? Si la critique, entre les mains d'honnêtes gens servis par un esprit d'élite, peut faire, sans se tromper, cette distribution et ce partage, comment n'y aurait-il pas un peu de confusion et de méprise dans la masse des lecteurs, dans le gros du public, dans la société enfin, qui n'est pas

tenue d'avoir autant d'esprit et de conscience qu'Hippolyte Rigault ou M. Cuvillier-Fleury? — « Vous êtes des philosophes vis-à-vis les jésuites, et des jésuites vis-à-vis les philosophes, » disait à Rigault un des fougueux apôtres de la réaction voltairienne, chauffée aux poêles de l'École normale. Il avait tort sans doute, et Rigault subissait là le sort des modérés ; mais cette violente apostrophe évaluait à sa manière la somme d'incertitudes que la critique *défensive* peut laisser aux esprits vulgaires. D'ailleurs les passions mauvaises, patrones naturelles de la mauvaise littérature, la curiosité, le goût du fruit défendu, les révoltes de l'intelligence, les grossiers appétits de la matière, sont toujours là, prêts à passer par toutes les mailles, à tirer parti de toutes les réticences, et d'autant plus âpres au jeu qu'on leur laisse plus de cartes dans les mains. On le voit, la même discussion reparaît sous tous les aspects : la question des rapports de la société avec la critique reste en suspens : il existe bien un moyen de la résoudre, mais ce moyen est trop douloureux, trop désespéré pour que nous le désirions jamais. Quand sonne l'heure des catastrophes, quand la société a peur, elle se jetterait volontiers dans les bras de la critique offensive, ne trouvant plus alors ni ses points de départ trop absolus, ni ses déductions trop rigoureuses, ni ses conclusions trop sévères. Elle lui livre en pâture, elle traîne à son tribunal les œuvres, les hommes, les noms auxquels elle attribue une part de ses malheurs et de ses angoisses, et, si dure que soit la sentence, elle est toujours tentée de la déclarer trop douce. Depuis quinze ans, nous avons pu établir pour notre édification personnelle une singulière échelle de proportion entre les phases, alarmantes ou rassurantes, de notre histoire politique et les opinions rudes ou faciles d'une foule d'honnêtes gens. Nos lecteurs

seraient bien étonnés si nous leur nommions certains personnages qui exaltent aujourd'hui la Révolution italienne, raillent agréablement les *dévots*, font bon marché des droits de l'Église, et qui, en 1848, réclamaient à grands cris l'inquisition, les cours prévôtales et les lettres de cachet.

Il est donc permis, — et l'aveu est trop triste pour que nous y cherchions une revanche, — de dire que les rapports de la société avec la critique, l'influence de la critique sur la société, le plus ou moins de rigueur ou d'indulgence dont elles se donnent mutuellement l'initiative et l'exemple, que tout cela dépend, non pas, hélas! de l'unité, de l'inflexibilité des doctrines que la critique applique à ses jugements, non pas des phénomènes de logique qu'elle rencontre chez ses lecteurs, mais des vicissitudes publiques qui effrayent ou tranquillisent, de l'épouvante qui dessille les yeux en faisant trembler les cœurs, ou de la sécurité, souvent trompeuse, qui rend aux cœurs leur calme et aux yeux leur aveuglement.

Que cette pensée nous apprenne à rester modestes, alors même que nous serions tentés de nous croire plus complétement *dans le vrai* que Rigault et M. Cuvillier-Fleury. Fermeté et conciliation, ces deux mots qui, grâce au ciel, ne s'excluent pas, doivent être plus que jamais notre devise, à nous qui regardons, à tort ou à raison, la littérature comme intimement liée à l'ensemble de nos destinées. Si nous ne nous trompons, les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, et dont les échos arrivent jusqu'à notre paisible domaine, portent avec eux ce double enseignement : d'une part, se créer dans sa conscience une force capable de resister, s'il le fallait, à toutes les puissances pour accomplir tous des devoirs ; de l'autre, tendre la main à ceux qui, dans des sentiers différents,

aiment et honorent la vérité, l'honnêteté, la liberté et la justice. Là-dessus nos expériences nous parlent si haut, que nous serions impardonnables si nous restions incorrigibles. On passe des années sans se parler et sans se voir ; on énumère avec une fiévreuse complaisance les griefs, les points en litige, les sujets de querelle, les raisons que l'on a pour ne se rapprocher jamais. On se croit séparé par des abîmes, et, comme l'encre a son ivresse tout autant que le vin, le sang et la poudre, on trouve parfois opportun de s'injurier un peu pour entretenir les antipathies. Puis, tout à coup, un changement s'opère ; une ruine se fait ; un gouvernement s'élève ou tombe ; un événement imprévu remue violemment les âmes, range du même côté les vaincus de diverses dates, efface les classifications partielles et divise en deux grandes classes la raison du plus fort et le sentiment du plus faible. On regarde autour de soi, on s'interroge, on se recueille, et il se trouve que nos ennemis de la veille sont devenus nos amis ; quelques dissidences subsistent encore : on les maintient, mais sans amertume, et l'estime que l'on éprouve pour ses adversaires donne aux débats du procès les allures d'une conversation amicale. Si, en outre, ces adversaires sont d'excellents écrivains, on se souvient, en les discutant, du plaisir qu'on a eu à les lire. Enfin, si l'un d'eux, mort avant l'âge, nous lègue à travers sa tombe les témoignages d'un sérieux et charmant esprit, les derniers dissentiments s'effacent dans une larme, et rien ne trouble la religieuse tristesse qui s'attache à cette mémoire : car l'image de la mort, en passant sur les luttes de la vie, leur imprime quelque chose de sa sérénité et de sa paix. Voilà, bien sincèrement, ce que j'ai ressenti en refermant ces deux livres qui tiendront un haut rang dans la critique contemporaine. En littérature comme ailleurs,

ces redoublements de fidélité, ces effets de conciliation, en présence d'hommes tels que Rigault et M. Cuvillier-Fleury, sont au nombre des joies les plus vives de la conscience, des plus douces consolations de la défaite.

II

MADAME SWETCHINE[1]

I

Il n'est pas, pour une femme supérieure, d'épreuve plus délicate, mais aussi plus décisive que celle-ci : Pendant longues années, elle a fait de son salon le centre d'une société choisie, brillamment et sérieusement spirituelle, où tout le monde pouvait se parler à demi-voix et s'entendre à demi-mot; ces esprits d'élite allaient au-devant du sien et le complétaient à force de le comprendre : elle s'inspirait d'eux en les inspirant. On savait, dans ce cercle intime, qu'à ces heures de recueillement et de solitude, cette femme avait l'habitude d'écrire pour elle-même, pour ses amis peut-être, des extraits de ses méditations, de ses causeries, de ses lectures; que, chaque soir, elle détachait de son âme quelques pensées fines et profondes, comme une beauté mondaine détache, en rentrant du bal, les colliers et les perles de sa parure. On a d'abord deviné, puis on a connu

[1] *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par M. le comte de Falloux.

ce mystérieux trésor : on s'en est ému autour d'elle; quelques confidences discrètes ont redoublé l'admiration des rares privilégiés. Mais rien encore ne s'en est ébruité au dehors : on eût craint de profaner en divulguant. Cependant les années s'envolent; un jour on apprend que cette âme, depuis longtemps mûre pour sa patrie céleste, a cessé d'habiter parmi les hommes. On se demande alors si on laissera dans l'ombre ces écrits si bien faits, non-seulement pour recevoir la lumière, mais pour la répandre; s'il ne sied pas d'élargir l'auditoire de cette belle intelligence, de faire profiter le public de ce qui n'a été jusque-là que le charme et l'enseignement des amis. La réponse est unanime : un intérêt bien plus élevé que celui d'une gloire terrestre ou d'une jouissance littéraire conseille la publication de ces œuvres inconnues qui peuvent être un bienfait, une clarté et un baume. Quelle revanche d'ailleurs pour cette noble cause du spiritualisme, sans cesse outragée, de nos jours, dans la littérature et dans l'art! On publie donc. Voilà le moment critique. Ce qui avait paru merveilleux sous cette première forme et dans cet aimable clair-obscur supportera-t-il le grand soleil et l'air extérieur? Le nom, la personne, l'ouvrage, seront-ils de force à braver ce redoutable passage des caresses de l'amitié aux exigences du public, de l'anse paisible à la pleine mer, de la douce température d'un salon aux intempéries d'un cabinet de lecture? Encore une fois, l'épreuve est dangereuse, souvent mortelle : dire que madame Swetchine en a triomphé, ce serait déjà lui rendre un éclatant hommage; ce serait trop peu pourtant; car bien des pages de ces deux volumes assignent désormais à madame Swetchine une place au premier rang de nos moralistes, parmi les plus purs *classiques* du spiritualisme chrétien.

En prenant l'initiative de cette publication si intéressante, M. de Falloux a accompli un pieux devoir légué à ses soins par la femme illustre dont il s'est fait l'éditeur testamentaire. Il existait d'elle à lui une de ces maternités spirituelles et adoptives où se consolent et se complaisent les cœurs auxquels Dieu a refusé les véritables joies maternelles. Aussi, lorsqu'on apprit la mort de madame Swetchine, tous ceux qui l'avaient connue désignèrent M. de Falloux comme son introducteur auprès de tous ceux qui méritaient de la connaître. En dehors même des œuvres de cet esprit sérieux et charmant (c'est de madame Swetchine que je parle ; on pourrait aisément s'y tromper), il me suffirait d'invoquer, comme preuve de toute sa valeur intellectuelle, la liste de ses amitiés. Je me contente ici de deux noms : elle commença par le comte de Maistre, et elle a fini par M. de Falloux ; on ne pouvait mieux commencer ni mieux finir.

Nous serions sûrs de déplaire au biographe de madame Swetchine, s'il nous arrivait de trop le louer ou si nous avions l'air de trop l'apercevoir dans ce livre où il s'efface le plus possible derrière la personne dont il nous raconte la vie et dont il nous présente les ouvrages. Cependant, comme la notoriété de madame Swetchine s'était jusqu'à présent maintenue dans une sphère restreinte, comme elle n'avait pas une de ces physionomies populaires qui accréditent tout d'abord et propagent les souvenirs de madame de Staël ou de madame Récamier, il convenait de nous initier dès les premières pages aux rapports qui s'établirent entre les sentiments de cette âme et les événements de son temps ; de nous faire bien connaître le milieu où madame Swetchine était née, où elle avait vécu, d'où elle était partie pour arriver parmi nous, s'y développer dans toute sa force et toute sa grâce, trou-

ver le secret de devenir française sans trahir jamais son ancienne patrie, et refléter les divers épisodes de notre histoire contemporaine, comme une eau limpide reflète les orages sans y rien perdre de sa transparente pureté. C'est cette tâche dont M. de Falloux s'est acquitté en maître. A peine a-t-on fait avec lui quelques pas dans cette histoire de Russie, orageuse, troublée, sanglante, sans cesse partagée entre un abus de dispotisme et un complot de palais, à la fois sensuelle et raffinée comme la civilisation orientale, on sent que cette intelligence, éprise d'idéal chrétien, de grandeur, de beauté et de liberté morale, ne pouvait s'acclimater dans une pareille atmosphère, qu'elle y aurait trop souffert, que notre France, malgré ses fautes et ses folies, était bien plus favorable au complet épanouissement de cette plante rare, plus amoureuse de soleil, d'air pur et de rosée, que des sucs grossiers de la terre.

Sophie Soymonoff, celle qui devait être un jour madame Swetchine, naquit à Moscou le 22 novembre 1782. Ce fut au milieu des révolutions de cour, des voluptueux caprices de Catherine, du règne inégal et rapide de Paul, de la tragique catastrophe qui termina son règne et sa vie, ce fut à travers ce bizarre assemblage de licence et d'arbitraire, de crimes punis par d'autres crimes, de conflits terribles où des passions barbares, servies par un pouvoir sans mesure, dépassaient constamment ou violentaient la nature humaine, que s'écoulèrent l'enfance et l'adolescence de Sophie Soymonoff. On voit d'ici tout ce que ces spectacles, esquissés à grands traits par M. de Falloux, devaient suggérer de réflexions graves et tristes à cet esprit précoce, méditatif et pénétrant. Déjà la lecture était devenue sa passion favorite et sa consolation préférée. Rien de plus curieux que cette première bouchée

de littérature, dégustée par une femme de dix-neuf ans, mariée depuis deux ans à peine. Madame Swetchine, à cette date, n'est pas encore catholique : elle ne connaît guère le christianisme que par ouï-dire; elle butine un peu au hasard dans les livres, s'égarant de bonne foi, acceptant Rousseau, craignant Voltaire, ne proscrivant ni la Harpe, ni madame de Genlis, prenant au sérieux le *Bélisaire* de Marmontel et les *Nuits* d'Young, mais ayant déjà tous les instincts de l'abeille, d'une abeille qui, avec des fleurs communes ou insalubres, saura faire un miel délicieux. Les extraits de ces premières lectures ne forment pas moins de trente-cinq volumes, et ce début nous prépare aux prodiges de compilation intelligente auxquels se livrera madame Swetchine dans la circonstance la plus importante de sa vie, celle de sa conversion au catholicisme. Bientôt le comte de Maistre apparaît dans cette existence, qu'attirent toutes les affinités de génie et de vertu. Ambassadeur sans argent d'un roi sans trône, il vient passer en Russie ces années fécondes qui donneront aux lettres françaises les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. C'est M. de Maistre qui nous apprend le premier à admirer et à aimer madame Swetchine; et il y a vraiment une sorte de prédestination divine dans le rapprochement de ces deux âmes, venues des deux extrémités de l'Europe et réunies dans un même amour de la vérité. Si elles sont poussées l'une vers l'autre par des attractions invincibles, si elles se reconnaissent comme deux exilés parlant la même langue sur une terre étrangère, bien des contrastes les séparent. Ce qui domine chez M. de Maistre, c'est une simplicité grandiose, que M. de Lamartine a follement confondue avec je ne sais quel type de génie fruste et sauvage. La foi du charbonnier, et par là-dessus d'admirables facultés fortifiées et animées par une admirable

entente de la vie morale; quelque chose de sain, produisant sur l'âme cet effet de sécurité que produisent sur l'oreille les voix trop parfaitement justes pour pouvoir jamais chanter faux, voilà ce qu'il préfère et ce qu'il pratique. Or, madame Swetchine n'est pas simple; c'est la seule qualité qui lui manque. Il y a dans cette nature, avant que l'esprit français se la soit assimilée, un mélange de génie slave et de subtilité grecque, un arome incomparable, formé de plantes odorantes dont les unes se sont baignées dans les brumes du Nord, dont les autres se sont parfumées sous le soleil d'Orient. Aussi, lorsqu'arrive l'heure décisive et que madame Swetchine accumule, en d'immenses lectures les matériaux de sa conversion, M. de Maistre blâme cette méthode. Il la met au défi, croyant plaisanter, de lire la masse d'in-quarto qui doivent la renseigner sur le *pour* et le *contre;* et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la gageure est tenue et gagnée. Madame Swetchine se convertit après avoir lu, annoté et copié de quoi remplir la vie de dix bénédictins. Une fois catholique, madame Swetchine est déjà plus qu'à demi française; elle n'a plus qu'à faire le voyage pour se retrouver à sa vraie place, entourée de ses véritables compatriotes.

On était en 1816, à l'aube de cette Restauration dont on ne pouvait dire encore si elle serait un jour serein ou un jour d'orage, mais qui répondait aux généreux élans de toutes les nobles âmes. Madame Swetchine revoyait à Paris l'élite — hélas! décimée par la mort — de cette colonie française que l'émigration avait jetée, vingt ans auparavant, sur les bords de la Néva, et qui avait payé l'hospitalité russe par de brillantes leçons, d'utiles services et de beaux exemples. La princesse de Tarente n'existait plus; mais le duc de Richelieu et l'abbé Nicolle

étaient là, et madame Swetchine saluait en eux tout ensemble les souvenirs de son pays natal et les espérances de sa nouvelle patrie. Madame de Montcalm appelait autour d'elle les célébrités politiques. La duchesse de Duras et ses filles tendaient la main à cette étrangère, dont elles pressentaient le génie avant d'en avoir sondé la profondeur. Madame de Staël vivait encore ; madame Récamier, toujours belle, était encore jeune. Une poésie nouvelle allait éclore ; la Muse de Chateaubriand planait sur ce monde d'un jour, suspendu entre deux abîmes. Madame Swetchine ne pouvait choisir de meilleur moment pour se faire naturaliser Française. Si les femmes du premier Empire ont pu être justement citées comme types de beauté plastique et sculpturale, celles de la Restauration eurent d'autres avantages, plus en harmonie avec le temps, les sentiments, les distinctions, les images qu'elles représentaient en les rajeunissant. Jamais on ne vit plus de femmes spirituelles, plus attentives à toutes les manifestations de l'intelligence : l'esprit détrônait la force et la forme. Madame Swetchine, qui fut une âme plutôt qu'un corps, n'eut qu'à rester elle-même pour entrer dans ce mouvement d'idées et y prendre une des premières places. Après un voyage en Italie, dont elle rapporta de vives impressions artistiques et religieuses, elle fit à Paris son établissement définitif, et eut à son tour un salon, qui, sauf de rares intervalles, ne se ferma plus qu'à sa mort. M. de Falloux nous en fait les honneurs, et il y excelle. Pendant trente-deux ans, elle fut une de ces souveraines dont le règne est plus ou moins officiel, que Paris accepte sans toujours savoir jusqu'où s'étend leur royaume, mais qui garderont leur aimable influence tant que nous ne serons pas tout à fait devenus un peuple d'agioteurs ou de rapins, de *yankees* ou de

bohêmes. En décrivant la physionomie de ce salon, ces habitudes de bienveillance sans banalité et de tolérance sans scepticisme, ce parfum de bonne et intelligente compagnie, ces clartés discrètes de la lampe sous l'albâtre et de l'âme dans la causerie, cette autorité d'autant plus obéie qu'elle ne s'imposait jamais, cette souplesse féminine adoucissant les aspérités et conciliant les dissidences, ce je ne sais quoi où les natures délicates respiraient à l'aise, qui excitait l'esprit et dilatait le cœur, M. de Falloux nous fait bien comprendre le charme que madame Swetchine exerçait autour d'elle, et il nous rappelle, en l'exprimant ainsi, combien il était digne de le ressentir. Nous la voyons en intimité ou en correspondance avec les hommes et les femmes illustres de ce temps, qui tous apprécient la justesse de ses vues et la sagesse de ses conseils. Ses lettres, cette grande supériorité des femmes supérieures, nous montrent déjà sous un jour familier, mais avec toutes ses perfections naturelles ou acquises, cet esprit qui se révélera plus tard dans ses beaux traités de philosophie chrétienne et dans ses remarquables *Pensées*. Bientôt l'on voit de nouveau s'assombrir le ciel de la France : la trêve est rompue entre la révolution et cette monarchie tutélaire dont on n'a mesuré les bienfaits qu'après l'avoir perdue. Les jours d'angoisse et d'épreuve recommencent pour les personnes qui, comme madame Swetchine, espérant mieux de leur siècle et de leur pays, avaient fondé leurs espérances sur une réconciliation possible entre des préventions et des souvenirs. Quelques mois suffisent à changer l'aspect de la société parisienne : l'élément démocratique la menace ; l'élément bourgeois la domine. De nouveaux noms, de nouvelles forces se manifestent dans cette crise, qui en présage d'autres. Aux orages de la liberté poli-

tique se mêlent les efforts de la liberté religieuse. Deux jeunes gens d'une piété fervente, d'une entraînante éloquence, M. de Montalembert et l'*abbé* Lacordaire, inaugurent avec éclat, sous les inquiétants auspices de M. de Lamennais, cette brillante carrière à laquelle ne manquera aucune gloire, pas même celle de s'être trompés noblement. Avec eux, pour eux, pour les empêcher de tomber du côté où ils penchent, madame Swetchine modifie son rôle ; elle se fait vieille femme ; elle n'est plus reine ; elle est mère. Rien de plus intéressant que cette phase de sa vie, de plus touchant que ses lettres, où éclatent à la fois la tendresse la plus dévouée et la clairvoyance la plus attentive. Elle prévoit que ses deux jeunes amis seront un jour l'honneur et la force de leur sainte cause; mais elle prévoit aussi que l'homme qu'ils ont choisi pour leur chef est à la veille de s'égarer hors de la vraie route et de marcher aux précipices avec l'orgueil pour guide et le schisme pour issue. Toujours soigneux de s'effacer dans son livre, M. de Falloux ne nous dit pas, mais nous devinons que, vers cette même époque, un autre jeune homme se joignit à ces deux-là dans les affections de madame Swetchine, et qu'elle ne tarda pas à ressentir pour lui un goût particulier, une préférence. S'il y a, comme on ne peut en douter, des familles d'esprits, et si ces parentés idéales se reconnaissent, comme les parentés réelles, à certains traits de ressemblance, ce jeune homme à la physionomie fière et douce, aux façons aristocratiques, ayant su se préserver de toute *mal'aria* révolutionnaire, se fiant peu au traitement homœopathique de la religion par la révolution, préludant à toutes les sérieuses habiletés de l'homme d'État par toutes les sérieuses élégances de l'homme du monde, devait être plus sympathique que tout autre à madame Swetchine, et

la suite a prouvé que nul n'était entré plus avant dans ce cœur qui se multipliait en se partageant.

La révolution de Juillet avait affligé et effrayé madame Swetchine : la révolution de 1848 l'agita sans l'étonner. Elle y apporte, comme toujours, son jugement si net, si pénétrant, parfois si prophétique : elle rend pleine justice à ceux qui essayent de faire un peu de bien en empêchant beaucoup de mal : à M. de Lamartine après le 24 février ; au général Cavaignac après les journées de juin. Elle parle admirablement de la candidature du digne général à la présidence de la république, et elle ajoute les lignes suivantes ; je ne puis résister au plaisir de les transcrire : « Quant à son compétiteur... c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant lui-même pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral : on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout autre point que celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il ? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant ? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde ; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront... »

Madame Swetchine, dans cette dernière période de sa vie, fit encore de nouveaux pas vers la perfection chrétienne. Sa charité, admirable toujours, devint plus ingénieuse et plus active. Tous ceux et toutes celles qui, dans ces jours troublés, consolèrent les douleurs de l'Église, Donoso Cortès et le père de Ravignan, M. de Melun et la sœur Rosalie, le prince Albert de Broglie et Frédéric Ozanam, passèrent tour à tour dans son existence, et gardèrent de leur contact avec elle une précieuse empreinte. Fidèle à la plus glorieuse amitié de sa jeunesse, elle eut

l'honneur de réfuter le passage des *Confidences* où M. de Lamartine traçait de M. de Maistre ce portrait de fantaisie dont je parlais tout à l'heure, et qui pouvait faire préjuger de ses aptitudes de critique. Mais déjà la santé de plus en plus chancelante de madame Swetchine inspirait à ses amis de cruelles inquiétudes. Il faut lire, à la fin du premier volume de cet ouvrage, le récit de cette longue agonie et de cette pieuse mort, adressé, sous forme de lettre, à M. de Montalembert par M. de Falloux. Nous croirions manquer de respect à ces pages en y signalant le talent de l'écrivain. Une émotion profonde, communicative, une onction pénétrante, la douleur de l'ami, les consolations du chrétien, voilà ce qui nous va au cœur dans cette narration quasi-filiale, et ce qui mouillera les yeux les plus indifférents : « Quelques instants après, sans aucun signe de souffrance, elle était au sein de Dieu, » nous dit M. de Falloux en finissant. — « Sa première prière jaillit de sa première épreuve, et ne pouvant plus dire : Mon père ! elle s'écria : « Mon Dieu ! » nous avait-il dit bien éloquemment, dans son premier chapitre, à propos de la mort de M. Soymonof et de la douleur poignante qui fit tomber sa fille à genoux. Madame Swetchine tout entière est comprise entre ces deux lignes et ces deux dates.

Jusqu'ici, je ne me suis presque occupé que de la femme ; et cependant c'est l'écrivain que M. de Falloux tient surtout à nous faire connaître. Mais était-il possible de les séparer? La personne, la vie, l'âme, le livre, ne sont-ils pas intimement unis, ne semblent-ils pas mutuellement solidaires du bien qu'ils ont fait, du bien qu'ils feront encore? En un temps où la matière gouverne tant d'intelligences, où elle a sa littérature, son art, son théâtre, sa cour, sa poétique, il m'a paru qu'une des figures, une des œuvres le

plus profondément imprégnées de spiritualisme, les plus dégagées de la lourde atmosphère de nos passions et de nos vices, méritait mieux qu'une mention rapide. Puisque le seul désavantage de madame Swetchine, à côté de renommées plus attrayantes, est d'être moins connue, d'avoir enfermé dans un cercle plus étroit son action et son influence, c'est le devoir de la critique d'y suppléer de son mieux et de *vulgariser*, pour ainsi dire, ce qui, à force de ne pas être la vulgarité, risquerait de tomber dans l'excès contraire.

II

Je crois pouvoir affirmer que madame Swetchine, de son vivant, n'a pas eu d'ennemis. Est-ce à dire que ses écrits n'en aient pas, qu'ils ne rencontrent pas du moins, dans certaines nuances, des antipathies clandestines, habiles à se produire ou plutôt à se dissimuler sous ces formes diplomatiques mises à la mode par un critique célèbre? Il est bien entendu que je ne parle pas seulement ici de ceux à qui déplairaient, en madame Swetchine, le sentiment religieux, les opinions royalistes, la physionomie aristocratique; triple sujet de disgrâce auprès des écrivains révolutionnaires. Il y a, il peut y avoir des hostilités moins déclarées, mais non moins réelles, des détracteurs plus respectueux, plus polis, plus spirituels, et d'autant plus dangereux. Madame Swetchine était trop bienveillante et trop charitable pour médire de personne; mais ses œuvres médisent de beaucoup de choses qui font en ce moment dans le monde une assez brillante figure : de la versatilité des opinions, des abus de la force, de l'adoration du succès, du sacrifice des doctrines

aux intérêts, des capitulations de conscience. Ceux qui ne se sentent pas absolument impeccables sur ces chapitres délicats peuvent avoir peur de ce livre, comme les âmes faibles ont peur de ces vertus austères qui leur font l'effet de reproches muets ou d'épigrammes en action. Il existe aussi des esprits distingués, mais étourdis, qui, effrayés d'une semblable lecture ou absorbés par d'autres soucis, parcourent négligemment ces pages sérieuses, et trouvent commode de juger sommairement le mérite de l'œuvre d'après leurs distractions volontaires ou fortuites. Leur urbanité dédaigneuse se gardera bien d'attaquer ouvertement ce qu'ils veulent amoindrir; elle prendra, au contraire, les allures de la louange. Les illusions de l'amitié, que dis-je? de la piété filiale, sont si respectables et si sacrées! il est si facile de comprendre que des hommes éminents, ayant vécu dans l'intimité d'une femme supérieure et goûté les délices de cet échange où ils recevaient beaucoup et donnaient davantage, attachent aux productions de sa plume un prix inestimable, indépendant de la valeur réelle de ces écrits, mais relevé dans leur esprit par le charme des souvenirs, par leur propre complicité dans les évolutions de cette intelligence! Ce talent est à eux, puisqu'ils ont été les premiers à en jouir et longtemps les seuls à le connaître, et ils y apportent la partialité légitime de la propriété, ou au moins de la découverte. Mais le grand jour est moins favorable à ces beautés de salon et de crépuscule : le gros des lecteurs est plus difficile, et sera peut-être d'avis que les ouvrages de madame Swetchine ne sont pas tout à fait à la hauteur de cet enthousiasme amical et posthume; qu'en passant de l'état de confidences à l'état de publications, ils ont perdu quelque chose de leurs grâces délicates et de leurs mystérieux parfums. En somme, l'œuvre est inférieure

à l'âme, à la vie, à la physionomie morale de madame Swetchine. N'importe ! ses amis ont bien fait de publier. Légataires pieux et fidèles, ils ne pouvaient rien retrancher de cet héritage : seulement le public, cet autre héritier, jaloux de ses droits au bénéfice d'inventaire, roguera telle partie, puis telle autre, et qui sait? pourra bien finir par tout supprimer. On le voit, la thèse est spécieuse et courtoise; elle réduit la question à ses termes les plus simples. Madame Swetchine a été une femme admirable; sa vie fut exemplaire, son âme profondément chrétienne ; son esprit a offert un rare mélange d'élévation et de délicatesse : son biographe s'est acquitté de sa pieuse tâche avec cette ferveur et ce talent qui feraient gagner même les causes douteuses. — Maintenant, madame Swetchine a-t-elle été, oui ou non, un écrivain ?

Je réponds hardiment oui, et j'aurais, pour le prouver, un moyen bien séduisant et bien facile ; il ne s'agirait que de citer. Presque tous ceux qui ont écrit sur madame de Sévigné se sont attiré cette remarque, que, pour que leur ouvrage fût tout à fait délicieux, ils n'auraient eu qu'à retrancher leur prose et à y substituer celle de l'adorable *épistolière*. Je pourrais faire de même, et tout le monde applaudirait. Je cueillerais presque au hasard parmi les *Airelles*, parmi les *Pensées ;* je transcrirais quelques pages des traités sur la *Résignation* et sur la *Vieillesse ;* puis tout serait dit : j'aurais convaincu les plus incrédules, charmé les plus difficiles, et jamais, hélas ! mes lecteurs ne se seraient trouvés à pareille fête. Mais je ne puis résister au plaisir d'essayer une étude un peu plus égoïste sur ces écrits dont le parfum original et pénétrant s'est attaché à ma pensée comme une fleur dont l'odeur suave vous poursuit et s'attache à vos habits et à vos mains longtemps après les avoir touchés. Je ne veux pas pourtant

ressembler à ces avocats qui cachent les pièces du procès, et demandent qu'on les croie sur parole : je vous supplie, au contraire, de ne point me croire, de recourir au texte, de ne vous tenir pour persuadés qu'après avoir lu et relu : vous vous en trouverez bien ; car, si jamais lecture fut douce et balsamique, c'est assurément celle-là. Pour moi, ma seule prétention serait d'écrire quelques lignes en marge de ce livre, et d'indiquer les trois traits principaux qui m'y ont particulièrement frappé : l'union intime de l'âme avec l'écrit ; l'onction religieuse ; et enfin cette nuance ingénieuse, un peu subtile, un peu complexe, où se reconnaît le mélange de deux civilisations, et qui ajoute encore à l'originalité de l'ensemble.

Ceux qui, tout en rendant hommage à l'âme de madame Swetchine, contestent la valeur de ses ouvrages, ne se sont pas aperçus qu'ils commettaient un non-sens ; qu'ils cédaient à ce penchant déplorable des littératures en décadence, d'après lequel l'art de l'écrivain se sépare peu à peu de sa pensée, pour vivre, à part, d'une vie parasite et factice, où il ne s'agit plus que d'amuser et d'éblouir par le faux éclat des broderies et des ciselures. Si j'avais à formuler brièvement une doctrine littéraire, je dirais que la beauté d'une œuvre est plus pure et plus complète suivant qu'elle s'unit plus étroitement avec l'âme qui l'inspire ; qu'elle se ternit à mesure qu'elle s'en éloigne, et que la perfection même n'est que la présence absolue de cette âme se manifestant à nous dans la transparence de cet écrit. C'est là que réside toute la supériorité de la littérature du dix-septième siècle sur la nôtre, ou, si vous aimez mieux, du spiritualisme littéraire sur le matérialisme. Si donc l'on convient que l'âme de madame Swetchine a été d'une élévation rare, d'une délicatesse exquise, qu'une foi sincère et réfléchie l'a sans cesse éclairée des lumières

d'en haut, que tout, dans les habitudes de sa vie, était en harmonie avec ces clartés intérieures et ces fécondes influences, soyez bien certains que, du moment que sa vocation ou ses aptitudes l'ont poussée à écrire, elle n'a rien pu écrire de vulgaire ni de médiocre : car, si elle eût été dépourvue de la faculté de s'exprimer, elle eût aussi, dès l'abord, été saisie de la disproportion entre son idéal et son œuvre, et elle se fût arrêtée à la dixième ligne. Puisque, sans nécessité de profession, sans préoccupation d'écrivain, sans arrière-pensée de vanité, elle a persévéré, ne croyant écrire que pour elle-même ou pour quelques amis dignes d'elle, c'est qu'un infaillible instinct lui révélait l'accord de son expression avec son idée et la suprême harmonie de toutes deux avec cette vérité et cette beauté célestes dont elle ne cessait pas de s'inspirer. Moins elle se sera inquiétée de son métier, du côté matériel de son travail, du style et de la forme, plus il est probable que la forme et le style lui auront été donnés par surcroît. Ici j'achève de prouver en citant : j'ouvre le livre, au chapitre de la *Résignation*, et je lis cette page :

« Entre l'homme-Dieu et ses imitateurs, il n'y a, hors la grâce, pour combler l'abîme, que la douleur et sa puissante plénitude. C'est par la souffrance que Dieu a été le plus homme ; c'est par la souffrance que l'homme s'approche le plus de Dieu.

« Demandez aux affections de la terre si la crainte de souffrir arrêta jamais dans l'amour une âme généreuse, et si l'infaillible signe d'un cœur touché n'est pas de compter pour rien le sacrifice et l'obstacle ?...

« Malgré notre avidité de bonheur, malgré notre répugnance pour des épreuves trop nécessaires, la satiété est au bout de toutes nos jouissances ; il n'est pas un senti-

ment élevé, profond et pur, qui n'ait pour volupté une sainte tristesse.

« Cet attrait secret vers l'indicible inquiétude se mêle aux affections de toute âme d'élite. Les éléments de joie et de mélancolie existent dans un même cœur et souvent bien près l'un de l'autre ; ils s'y confondent, et, s'ils présentent une contradiction, cette contradiction ne signale que mieux l'heureuse inconséquence qui ressort de notre double nature.

« Au milieu de toutes les recherches de l'ambition et du plaisir, au sein de toutes les appréciations factices et vaines, ce sont encore ceux qui courent la carrière des prospérités que dévore le plus sûrement, sous les yeux du public frivole qui les envie, le dégoût prématuré.

« Au contraire, interrogez les âmes pieuses ; elles vous diront la richesse, la vie et la paix que roule ce fleuve de Dieu, coulant toujours à pleins bords. Ah! pourquoi l'amour n'est-il pas plus aimé? Il n'y aurait plus en ce monde ni aridité ni désert... »

Je le demande aux sceptiques : est-ce là un écrivain ? est-ce de la prose d'amateur? et peut-il être question ici des illusions de l'amitié? Je n'ai pas eu l'honneur de connaître madame Swetchine : un critique vieilli a peu d'illusions; et pourtant j'ose dire crûment : cette page est d'une grande beauté, et il y en a plus de cent, dans le volume, qui valent celle-là.

L'onction chrétienne, chez madame Swetchine, a une physionomie particulière. Madame Swetchine est pieuse avec amour, ce que les hommes sont rarement ; mais sa piété offre un caractère très-accentué et très-pratique, et c'est là ce qui a pu effrayer ou dépayser quelques lecteurs mondains. Notre idéal se forme généralement d'un assem-

blage de souvenirs classiques ou païens, avec cette religiosité un peu artificielle qui a inspiré l'art au commencement de notre siècle, jusqu'à ce que le romantisme, de sa main hardie, et le réalisme, de sa main brutale, vinssent éteindre les cierges de la profane chapelle. Or madame Swetchine nous ramène à un langage profondément et précisément chrétien, que nous ne supportons plus guère aujourd'hui que lorsqu'il nous vient directement de l'Église et de la chaire. Je prendrai pour exemple un sujet où il est difficile de persuader les autres et de se persuader soi-même, et où l'on voudrait bien pouvoir ne pas juger en connaissance de cause; la vieillesse. Nous avons tous ou presque tous lu le *De Senectute* de Cicéron. Ce lettré par excellence, imprégné des doctrines platoniciennes, a discouru sur les avantages de la vieillesse en homme d'esprit et en sage, et il s'est consolé de vieillir à force d'être éloquent, comme il se consolait, dit-on, de la mort de sa fille Tullia en songeant à toutes les belles phrases qu'allait lui inspirer sa douleur. Mais enfin la question subsiste, et ce n'est pas le paganisme, même platonicien, qui peut la résoudre. De deux choses l'une : ou la vieillesse est le soir d'un jour sans lendemain, et alors je vous défie d'en embellir les frimas et les ombres; ou elle est l'aube d'un jour nouveau, et alors le christianisme seul a le secret de ces clartés qu'il allume à l'horizon au moment où la nuit descend et enveloppe les derniers pas du voyageur. Franchissons des siècles : voici Chateaubriand, cette grande imagination que la vieillesse devait si douloureusement assombrir, qui nous dit dans le *Génie du Christianisme :* « L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, la vieillesse si malheureuse que parce qu'elle sait tout : heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent. »—

Littérairement, c'est très-beau ; mais est-ce là toute la solution chrétienne ? Non ; dans l'espèce de vague poétique où il se plaçait, cherchant à réconcilier avec le christianisme les imaginations plutôt que les âmes, Chateaubriand négligeait à son insu le vrai caractère de la religion, celui qui consiste à être la contradiction divine de l'humaine nature, de la nature corrompue, à immoler dans l'homme tout ce qui est l'homme, pour y régénérer tout ce qui est Dieu. Or, dans l'ordre de la nature (Cicéron lui-même y perd son latin), la vieillesse est un mal, une infirmité, une souffrance. Elle est sombre, elle est morose, elle a la tristesse d'un sursis dans une prison sans espoir, éclairée par un jour sans soleil. Eh bien, par cela même qu'il est impossible de lui trouver une consolation naturelle, elle devient à la fois l'objet et la preuve d'une consolation divine. Par cela même qu'elle est la fin de toute espérance terrestre, elle est le commencement des espérances supérieures et immortelles qui vivent de ses misères, sourient de ses tristesses, s'enrichissent de ses pertes et rayonnent de ses ombres. Tel est le point de vue où madame Swetchine a étudié la vieillesse : cette étude si vraie, si persuasive, suffirait à la placer au rang des moralistes qui consolent, et qu'on me permettra de préférer aux moralistes qui désespèrent. Et ne croyez pas que cette rectitude chrétienne lui fasse perdre le sentiment de la beauté et de la grâce ! Les fleurs bénies sont encore des fleurs. Je n'en voudrais pour preuve que le passage suivant, où éclate cette poésie du Nord dont madame Swetchine, dans sa nouvelle patrie, avait gardé l'ineffaçable empreinte : « Qu'y a-t-il d'entièrement déshérité dans la nature ? Où donc a-t-on vu Dieu abandonner complétement l'œuvre de ses mains ? L'hiver n'a-t-il pas ses beautés ? Ses sévérités ne font-elles pas ressortir ses

douceurs? Sous nos climats rigoureux, le ciel n'est-il pas profond et bleu? Le soleil ne couvre-t-il pas de diamants tous les givres, ne fait-il pas scintiller la neige brillante? Dans le rude hiver, n'y a-t-il pas, pour centraste avec la tempête mugissante ou le froid glacial du dehors, le retour au foyer, près de ce feu resté couvert et chaud à travers ses cendres, et qui représente si bien la chaleur contenue et tempérée du cœur du vieillard; douce et tiède chaleur, toujours la même au sein de toutes les destructions et de toutes les intempéries des variables saisons humaines!... »

Nous voici bien près des *Pensées*, des *Airelles;* car l'airelle est une humble amie de ces neiges, qui, comme la vieillesse chrétienne, réchauffent de leur manteau blanc et doux les végétations glacées par l'hiver. Je me souviens d'avoir vu, dans les bois de sapins, sur les montagnes de la Haute-Loire, cette petite baie qu'on pourrait appeler une *violette-fruit*, et qui dessine ses grappes légères sur des tapis de mousse. Elle mûrit en France au mois d'août, en Russie au mois d'octobre, et là, pour qu'elle perde son âpreté primitive, on lui fait passer l'hiver sous la neige : elle est la joie et parfois la richesse de ces populations pauvres, pour qui elle remplace la cerise et le raisin. Il était impossible de trouver un titre plus charmant et plus modeste pour ces *Pensées*, qui, « elles aussi, ont mûri sous les neiges et se sont colorées, comme cette petite baie rouge, au feu du soleil intérieur. » — Mais je dois ajouter que j'ai goûté du vin d'airelles, et ici cesse la comparaison. Ce vin n'était pas précisément du nectar, et les *Pensées* de madame Swetchine ressemblent à une liqueur délicieuse dont la saveur s'est accrue avec les années, à une précieuse essence qui devient plus suave encore en se donnant goutte à goutte, et dont la valeur re-

double à mesure que le flacon qui la renferme se fait plus petit et plus portatif.

C'est dans cette partie du volume que je trouve surtout ce tour ingénieux, cette manière un peu subtile, qui m'a paru un des traits distinctifs de madame Swetchine. Est-ce un défaut? est-ce une qualité? Ni l'un ni l'autre; c'est plutôt une date; c'est le signalement d'un passe-port étranger visé en France. J'ai déjà nommé madame de Sévigné: (Rassurez-vous; je n'ai pas la plus légère envie d'essayer le parallèle; il ne pourrait d'ailleurs procéder que par les contrastes.) On se souvient peut-être de ce passage des Lettres de madame de Sévigné, où, excitée et piquée au jeu par le voisinage et l'exemple du duc de la Rochefoucauld, elle cherche, elle aussi, à aiguiser son esprit en maximes, en *pensées:* elle en envoie à sa fille quelques-unes dont elle ne semble pas trop mécontente; et il se trouve que ces *maximes*, ces *pensées*, cherchées, travaillées par le plus ravissant génie qui ait jamais égayé de son sourire maternel une admirable littérature, sont, en définitive, assez ordinaires, assez médiocres. Madame de Sévigné ne s'aperçoit pas que ce qu'il y a de merveilleux chez elle, c'est justement ce naturel de tous les jours qui vient de disparaître un moment dans ce travail, dans cette recherche de penseur et d'écrivain. Madame de Sévigné, en deux mots, est aussi naturelle que vraie, et la vérité, chez elle, n'a besoin que de s'exprimer dans tout l'aimable abandon de son esprit et de son cœur: madame Swetchine est plus vraie que naturelle, et elle n'en réussit que mieux dans ce genre où un peu de subtilité ne déplaît pas, où un léger grain de coquetterie paradoxale sied bien à la vérité, où je demande à l'auteur, non-seulement de me persuader, mais de me faire réfléchir; où enfin je ne sais si je n'aimerais pas mieux Sénèque que Cicéron. Ici

il faudrait tout citer; il faudrait vider jusqu'au fond ce panier d'airelles, supérieures à nos fraises les plus exquises, pour vous forcer à me croire en me goûtant. La Bruyère attendri, la Rochefoucauld réconcilié, Joubert *féminisé*, M. de Latena, dans ses pages les plus ingénieuses et les plus délicates, seraient comparables, mais non préférables à madame Swetchine :

« Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides adorent dès qu'ils osent aimer.

« Qu'est-ce que se résigner? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

« Il y a des questions si indiscrètes, qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

« Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

« A l'égard des princes, je dirai comme les protestants pour un plus haut maître : le service sans le culte.

« Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami a cessé de l'aimer.

« Les cœurs aimants sont comme les pauvres : ils vivent de ce qu'on leur donne.

« Il est des choses qu'on ne peut s'empêcher de savoir, mais qu'il n'est jamais permis de s'avouer.

« Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.

« Allons toujours au delà des devoirs tracés, et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

« On s'attend à tout, et on n'est jamais préparé à rien.

« C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout !

« Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

« La langue même nous dit l'infériorité des collectifs en comparaison du singulier. A le prendre très-haut, comparez ce qui se passe en nous en prononçant les dieux et Dieu ! l'homme et les hommes ! En descendant toujours, assurer de son amitié c'est promettre l'affection ; offrir ses amitiés n'est qu'une politesse. On peut parler de ses amis sans avoir ni donner l'idée qu'on possède un ami. Le respect est chose grave pour celui qui le ressent ; il est le comble de l'honneur pour celui qui l'inspire : mes respects ne sont qu'une formule. Un intérêt dans la vie est tout ce qu'on y cherche : des intérêts sont à peu près rien. Il y a plaisir aux occasions qui réclament un compliment : mes compliments courent les rues. Tout le monde a des ennemis ; un ennemi, c'est autre chose.... »

Je suis forcé de m'arrêter là ; et maintenant il me semble que je n'ai pas choisi le meilleur. Mille autres pensées me charment et m'attirent, et il faut pourtant résister à cet entraînement ; il faut fermer le livre : mes lecteurs le rouvriront et ne le quitteront plus jusqu'à la dernière page ; ils compléteront ce que j'ai dit si mal et

si peu ; puis il se demanderont si les amis de madame Swetchine ont, en publiant ses œuvres, cédé à une illusion ou accompli un devoir. Je suis sûr d'avance de leur réponse, et je ne veux pas, pour madame Swetchine et pour M. de Falloux, d'autre louange ni d'autre hommage.

III

M. VICTOR COUSIN[1]

Encore madame de Longueville ! diront quelques lecteurs indifférents ou blasés. — Et pourquoi pas ? Longueville *for ever*, si la persistance d'un grand écrivain sur la trace de cette illustre mémoire nous vaut des œuvres sérieuses et charmantes, faites pour servir de correctif et de contre-poids aux scandaleuses équipées de la basse littérature ! Mais cette fois nous n'avons pas même besoin de maintenir à M. Cousin le droit de reparler de cette femme, qui lui a inspiré déjà tant de belles pages; et cela par une bonne raison; c'est que malgré sa beauté et ses mérites, Anne-Geneviève de Bourbon n'est pas, à vrai dire, l'héroïne de ce volume : il y en a une autre, ou du moins nous en avons trouvé une autre, plus grande, plus aimable que madame de Longueville elle-même : cette héroïne, c'est la Royauté, ou, si l'on veut, c'est la France; car pour M. Cousin comme pour nous ces deux images

[1] *Madame de Longueville pendant la Fronde*, 1651-1653.

n'en font qu'une. Arrivé à ce point de son récit, entré, peut-être à contre-cœur, dans la phase orageuse et coupable de cette noble vie, M. Cousin n'a pas hésité, et ce courageux parti-pris lui a doublement porté bonheur : Sous sa plume éloquente, cette biographie d'une femme est devenue un excellent livre d'histoire, et le souvenir des fautes de celle qu'il eût tant voulu trouver irréprochable lui a servi à rappeler, avec une autorité toujours croissante, les maximes les plus vraies, les plus fécondes, de la politique française.

En effet, qu'on ne s'y trompe pas : dans cette période courte et troublée, les objets de la prédilection constante et des hommages de M. Cousin, ce ne sont ni le grand Condé, ni sa sœur, ni ces figures brillantes qui font des divers épisodes de la Fronde autant de chapitres de roman; c'est la reine Anne d'Autriche, c'est Mazarin, c'est ce jeune Roi dont il fait pressentir, par une gradation habile, le génie et la grandeur. Le charme et l'originalité de cet ouvrage résident justement dans cet antagonisme, ce contraste des sentiments personnels de l'auteur pour ces glorieux coupables, et de sa haute raison, de son patriotisme éclairé, qui cherchent, ailleurs, dans le camp opposé, l'intérêt réel et le salut de la France. Or, si l'on nous accorde que rien ne donne à la passion plus de vie, d'énergie et de vraie beauté que la lutte intérieure, l'idée de combat et de sacrifice, on nous permettra d'ajouter que les œuvres où cette passion s'exprime ne sont jamais plus attrayantes que lorsqu'on y découvre cette lutte d'un esprit sincère se débattant entre son penchant et la vérité. Chose remarquable! si M. Cousin eût, dès l'abord, annoncé l'intention d'écrire, à propos de la Fronde, un livre tout à fait *royaliste*, tout à l'honneur de Mazarin et de la Reine, il eût moins complètement convaincu son lecteur de l'ex-

cellence de leur cause; et, d'autre part, s'il se fût obstiné, malgré l'évidence, à amnistier partout et toujours madame de Longueville, il n'eût pas, en définitive, obtenu pour cette gloire qui lui est si chère tout l'effet que produit son ouvrage, où ces fautes si douloureusement avouées n'apparaissent que comme une éclipse passagère, propre à faire mieux ressortir encore les célestes clartés du soir et les splendeurs radieuses du matin.

Il ne faut cependant pas croire que M. Cousin abandonne dans cette période critique madame de Longueville à ses calomniateurs, à ses ennemis. Il veut bien déclarer que le triomphe décisif de la Fronde, de Condé et de sa maison fut compromis par l'impolitique rupture du projet de mariage entre le prince de Conti et mademoiselle de Chevreuse, et que madame de Longueville n'a pas été étrangère à cette rupture; il veut bien constater que, sacrifiant à l'orgueil de famille, séduite par la grandeur de son rôle, enivrée de la gloire de son frère, entraînée par son amour pour un homme peu digne d'elle, l'illustre princesse se lança de nouveau et précipita tous les siens dans les hasards de cette Fronde abâtardie et envenimée qui mit la France à deux doigts de sa perte, et plaça un moment sur le même plateau de la balance l'épée du grand Condé et le couperet du boucher Duretête. Enfin, aveu plus cruel encore! il consent bien à reconnaître que, pour ramener ou punir un amant attiédi, pour combattre les dangereuses influences de la belle duchesse de Châtillon, madame de Longueville eut un instant de faiblesse pour le duc de Nemours, donnant ainsi un texte aux ressentiments et aux mauvais propos de La Rochefoucauld, grossièrement traduits plus tard par Bussy-Rabutin. Mais là s'arrêtent, et à très-juste titre, les concessions de M. Cousin. Quant aux calomnies de celui qui aurait dû

épargner le plus madame de Longueville, quant aux mensonges qui la représentent, non plus comme une héroïne se trompant de route, mais comme une coquette changeant de caprice, non plus comme une Mandane, mais comme une Célimène, M. Cousin en fait bonne et vaillante justice. Cette réfutation passionnée de l'amant contemporain par l'amant d'outre-siècles, le singulier spectacle de cette passion rétrospective, plus délicate, plus respectueuse, plus constante, plus attentive au bien, plus incrédule au mal que celle qu'auraient dû retenir la présence de l'objet aimé et le souvenir même de ses bontés, tout cela, relevé par un style incomparable où les perfections du grand siècle se colorent et se réchauffent au feu d'un sentiment vrai, forme un ensemble dont rien n'égale le grave et irrésistible attrait.

Pour nous, dont l'admiration pour M. Cousin et ce brillant épisode de sa vie littéraire a déjà eu mainte occasion de se produire, et qui sommes un peu intimidé par toutes ces belles duchesses, nous aimons mieux extraire de ce livre quelques enseignements historiques qu'il est toujours bon de rappeler, et qui, présentés par l'éminent écrivain, ont à la fois une valeur plus sérieuse, une physionomie plus persuasive et une actualité plus piquante : c'est pourquoi nous choisirons, comme point culminant du récit, le chapitre intitulé : *Triomphe de Mazarin*, et portant cette date mémorable : 3 février 1653.

Les esprits communs sont si enclins à généraliser, et nos révolutions innombrables sont, sous certains rapports, de si mauvaises institutrices, qu'il n'est pas rare de voir confondre, en politique ou en histoire, les éléments les plus divers, les événements les plus contraires. Sous prétexte que la Fronde menaçait la royauté, soulevait les pavés, chansonnait un premier ministre et appe-

lait à son aide l'émeute et l'agitation populaires, beaucoup de gens la reconnaitraient volontiers pour l'héritière du grand mouvement religieux du seizième siècle et pour l'aïeule du grand mouvement politique de 1789. Rien n'est plus faux. Les chefs de la Fronde, ceux qui entreprirent ou prolongèrent cette guerre impie, *plus quam civilia bella*, n'étaient pas, tant s'en faut, des émancipateurs, des promoteurs ou des martyrs d'une liberté, d'une égalité antidatées, mais des grands seigneurs dépossédés de leurs attributions féodales, des ambitieux sentant diminuer leur rôle dans la monarchie régénérée par Henri IV et Richelieu, et, avant d'échanger l'armure du feudataire contre l'habit brodé du courtisan, marquant par une convulsion violente l'agonie de leur puissance. La Fronde, c'est le moyen âge, c'est la féodalité, c'est tout ce que l'esprit moderne a eu mission de renverser et de haïr, essayant une dernière partie, une dernière revanche contre ce régime nouveau qui grandit à travers les orages et qui se compose de l'alliance tutélaire entre la royauté et ses vrais appuis, la bourgeoisie et le peuple; entre la nation et son alliée la plus sûre, la monarchie. Voilà ce que comprit Mazarin, grâce à la merveilleuse finesse de son sens politique, et ce qu'il eut le mérite de mettre en pratique sans un seul de ces moyens terribles qui avaient ensanglanté le règne de Richelieu; avec un habile mélange de patience et d'astuce, substituant, pour chacun de ses principaux adversaires, l'intérêt bien entendu à l'ambition mal inspirée, et de plus en plus certain de réussir sans violence, à mesure que s'éteignaient les mâles ardeurs des premières luttes, que les caractères perdaient de leur vigueur et de leur rudesse, que les douceurs de la vie devenaient plus nécessaires, et que fureurs, orgueil, haines, passions généreuses ou perverses, succombaient dans

une égale lassitude. Là où Richelieu, *patriote et despote* (le mot est de M. Guizot), avait été forcé de se montrer sanguinaire, Mazarin peut se contenter d'être adroit : les doigts agiles de l'un achevèrent de dénouer ce que la rude main de l'autre avait commencé à briser. On le voit, la liberté, le progrès, les réformes, l'égalité civile, l'abolition des corvées et des priviléges, n'avaient rien à démêler avec ces révoltes de grands seigneurs et de grandes dames, acharnés à faire reculer le temps, à ébranler le trône, à affamer le peuple, à déchirer le royaume, à s'allier aux ennemis de la France, plutôt que de consentir à cesser d'être un pouvoir pour n'être plus qu'une noblesse. S'il est vrai, comme le croit M. Cousin, que 89 ait rêvé et réalisé ces conquêtes, quoi de plus opposé à ses inspirations et à son œuvre que cette guerre entreprise pour maintenir ou aggraver tout ce qu'il a détruit ? S'il est vrai, comme nous le croyons plus fermement encore, que ces conquêtes précieuses, confiées à l'initiative de la monarchie, eussent été plus promptes, plus complètes et moins chèrement achetées, quoi de plus contraire à leur développement ou à leur principe que ces rébellions seigneuriales, toujours prêtes à mettre la royauté en question ou en tutelle, et à rompre les liens séculaires qui unissaient le roi au peuple et le peuple au roi ? La gloire, la force de Mazarin, ce fut, à cette date décisive, d'avoir compris l'état de la question, d'avoir deviné que tôt ou tard l'intérêt général, la raison publique, le génie même de sa patrie adoptive, l'aideraient à triompher de ces brillants mirages où s'agitait l'ombre du passé, mêlant le cliquetis de ses épées aux refrains de ses chansons. Aussi, lorsqu'après avoir été persécuté, proscrit, forcé de s'enfuir, après avoir vu le Parlement voter son exil éternel, la confiscation de ses

biens, la vente de ses tableaux, l'heureux cardinal rentra au Louvre, le 3 février 1653, son triomphe — M Cousin en fait la très-juste remarque — fut le triomphe de la France elle-même, qui, dans ses flancs déchirés par la guerre civile, avait déjà senti tressaillir le siècle de Louis XIV. Appuyé d'une main sur la reine, que son bon sens, son instinct royal, son amour maternel préservèrent contre ses rancunes de femme, ses préjugés d'étrangère, contre les engagements de sa reconnaissance et de ses amitiés, il put tendre l'autre main, avec le fin sourire des pardons faciles, aux Vendôme, aux Bouillon, aux La Rochefoucauld, aux Chevreuse, à tous ces illustres mécontents de la veille, que la royauté restaurée allait indemniser, dicipliner, assouplir et amoindrir. Ce fut merveille de voir tous ces fiers seigneurs, toutes ces hautes et puissantes dames faire leur paix et s'incliner à demi sous cette main gantée de velours, remplie de dons assez solides pour dédommager l'orgueil par la vanité et l'héroïsme par le calcul. Il y eut là une de ces scènes de dénoûment qui se répètent constamment à la fin des révolutions ou des guerres civiles, qu'elles soient d'origine seigneuriale ou bourgeoise, aristocratique ou populaire; une distribution d'amnisties, de places, de faveurs entre tous les chefs réconciliés, pendant que les dupes comptent leurs blessures en face de leur caisse vide et de leur maison brûlée, pendant que le peuple affamé demande du pain, et que les villages incendiés fument encore. C'est le cas d'appliquer, avec variantes, le *quidquid delirant reges*... Seulement, ces *rois* dont le délire retombe sur les petits en misères de toutes sortes, ce ne sont pas toujours les rois proprement dits, ceux qui portent sceptre et couronne : ce sont tantôt les orgueilleux de haute race, tantôt les ambitieux de bas étage; tantôt ceux qui

ne veulent rien abdiquer de ce que leur dérobe la fuite des siècles, tantôt ceux qui veulent saisir trop vite ce que leur apporte la marche des années : ce sont aussi les *rois* de la pensée, ceux qui, investis du droit divin du génie, ayant mission de guider et d'éclairer les peuples, les aveuglent et les égarent, étalent à leurs yeux d'impossibles chimères, et leur font trouver, au bout de ces menteuses promesses, le contraire de ce qu'ils leur ont promis.

La Fronde, à proprement parler, finit à cette date que M. Cousin a fixée en quelques pages magistrales : la Fronde à Bordeaux ne fut que l'enjeu désespéré d'une partie perdue, quelque chose de pareil à ce frémissement des vagues, se soulevant au loin tandis que s'apaise le foyer même de la tempête. Le Midi apporta à ce regain ses passions ardentes : tout s'exaspéra et s'abaissa : la cause de ces patriciens de la révolte perdit ses derniers prestiges en d'indignes alliances, soit avec l'étranger, soit avec les chefs de la populace. La faction de l'Ormée, la Montagne de cette Gironde, tint pendant quelque temps entre ses mains grossières le fil de ces complots, de cette guerre qu'avaient inaugurée l'héroïque génie du grand Condé et les grâces enchanteresses de sa sœur. Commencée sur les degrés du trône, la Fronde allait expirer sur l'étal d'un boucher. Longueville et Duretête ! ces deux noms écrits par une dérision du sort sur la page finale de cette histoire, nous semblent en marquer les deux points extrêmes. M. Cousin a bien fait de nous conduire jusqu'au bout de ce contraste, de cette leçon qu'il retrace avec cette vivacité éloquente dont il a le secret. On y voit comment les plus grands cœurs, les âmes les plus fières, peuvent perdre leur dignité par un sentiment outré de leur grandeur; com-

ment, après avoir été le rempart et l'ornement de la royauté, on peut devenir l'esclave et le jouet de la multitude.

S'ensuit-il que les fautes du grand Condé, de la duchesse de Longueville, de leurs nobles compagnons, de leurs belles complices, soient irrémissibles, que l'historien n'ait plus qu'à les condamner et à les flétrir? Assurément non: si tel devait être le dernier mot de cette histoire, soyez sûrs que M. Cousin se serait bien gardé de l'écrire. Ce qui en fait au contraire le piquant et le charme, c'est, nous le répétons, qu'au milieu de leurs égarements et de leurs faiblesses, ces grands coupables n'en restent pas moins intéressants, que le héros est toujours intrépide, magnanime, grand homme de guerre, l'héroïne toujours séduisante, majestueuse, poétique : l'imagination (elle n'en fait jamais d'autres !) plaide pour ce que la raison blâme. Dans l'histoire comme dans le roman, dans la représentation, idéale ou vraie, de la vie humaine, comme dans la vie elle-même, la perfection a bien moins d'attrait que ces assemblages de lumière et d'ombre, de grandeurs et de chutes, où l'homme se retrouve tout entier, dans le mal qu'il fait et dans le bien qu'il rêve, et reconnaît avec un mélange d'humilité et d'orgueil le double ascendant de ses deux natures et de ses deux origines. D'ailleurs, s'il fallait condamner, au point de vue politique, les fautes du grand Condé et de madame de Longueville, quel serait celui de leurs contemporains illustres à qui l'on ne devrait pas jeter la pierre? Tous ou presque tous y passèrent, et le Nobiliaire du dix-sept siècle pourrait servir de table de matières à l'histoire de la Fronde. Quant aux faiblesses plus personnelles et plus délicates de la duchesse de Longueville, elles sont regrettables sans doute; mais M. Cousin les a si vivement res-

senties, que l'on a presque envie d'absoudre l'héroïne pour consoler l'historien.

Et puis quels retours ! quelles revanches! quelle époque que celle où les coupables s'appellent Condé, Turenne, Longueville, Chevreuse, Retz, La Rochefoucauld, et présentent à la postérité, comme rançon de leurs fautes, des batailles gagnées, des villes prises, nos frontières reculées, des livres immortels, d'inimitables modèles de pensée et de style, des trésors de beauté, d'esprit, d'élégance volontairement ensevelis dans une longue et austère retraite ! Voilà ce que l'on ne doit pas oublier, et ce que M. Cousin nous rappelle avec un éclat qui défie désormais l'oubli. Grouper sur un premier plan où rayonne l'aurore du grand siècle une société admirable que notre société démocratique aurait tôt ou tard cessé de comprendre; ressusciter par un prodige de talent tous ces hauts faits et toutes ces grâces, éclairer du côté du ciel, à la double lueur de la foi et du repentir, les grandeurs et les fautes de ce groupe splendide, faire circuler à travers son œuvre un souffle de ce temps regretté et disparu, enfin élever au héros et à l'héroïne de la Fronde un monument qui porte sur son fronton le chiffre et le drapeau de la royauté, voilà la tâche que M. Cousin a entreprise et qui touche glorieusement à son terme. Qu'il y ait apporté cette ardeur, cette passion qui rapproche les temps comme les distances, et qui transforme le véritable artiste en contemporain de son sujet, qui en doute? qui oserait en sourire ou s'en plaindre ? Rien de beau ne se fait sans passion; le tout est de bien choisir, et les livres de M. Cousin nous prouvent qu'il a bien choisi.

IV

M. GUIZOT[1]

Le dirai-je? ce n'est pas sans une appréhension secrète que j'ai ouvert ce troisième volume. Etant donnée la méthode que M. Guizot a adoptée pour ses *Mémoires* et qui consiste à ne se raconter que dans ses rapports avec les événements de son temps, on pouvait craindre que l'intérêt de son livre ne s'affaiblît à mesure que les événements s'amoindrissent. Assurément, dans la période que ce volume embrasse et qui va de 1832 à 1837, des incidents bien notables se produisirent; l'insurrection lyonnaise, l'arrestation de Madame, duchesse de Berry, les tentatives anarchiques, les procès politiques, l'attentat de Fieschi, les vicissitudes ministérielles et parlementaires qui toutes avaient leur portée et leur sens : cependant, à distance, séparés que nous sommes de cette époque par un entassement de catastrophes, ces divers épisodes ne nous offrent plus, semble-t-il, ce caractère général et

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome III.

absolu qui maintient les souvenirs personnels à la hauteur de l'histoire. Ce sont, pour ainsi dire, les stations intermédiaires de cet immense chemin de fer qui nous entraîne à travers les révolutions, et où les voyageurs pressés et blasés ne veulent plus s'arrêter qu'aux grandes gares. C'est le malheur des temps comme les nôtres, saturés d'imprévu, surmenés par les événements et les surprises, que le passé d'hier y perde ces effets de proximité qui unissent entre elles les phases successives de la même histoire, et donnent les impressions de la veille pour commentaires aux émotions du lendemain. On dirait, tant nous avons vécu, vieilli, douté, désespéré, oublié, que nous ne sommes plus nos propres contemporains, et que les récits d'un personnage, — même le plus éloquent et le plus illustre, — mêlé à un ordre d'idées et de faits disparu dans la fosse commune, ne pourrait intéresser que nos grands-pères.

Mes craintes étaient vaines, et, si j'y persistais, le succès de ce troisième volume me donnerait un démenti. On pourrait même ajouter que les deux premiers volumes ont fait, au profit des suivants, l'éducation du public ; de ce public qui, aimant à assaisonner d'un grain de curiosité malicieuse ou indiscrète ses plaisirs littéraires, induit en erreur par de célèbres et déplorables exemples, avait peut-être demandé d'abord aux *Mémoires* de M. Guizot autre chose que ce qu'il y trouvait, et qui, ramené aujourd'hui à une appréciation plus juste et plus saine, comprend la supériorité de ce mâle et noble langage, de cette sobre et délicate réserve, sur ces expansives confidences où la vie publique n'est qu'un prétexte aux étalages de la vie privée. Des sympathies unanimes accueillent ce retour d'un esprit éminent vers une époque qui aurait pu lui laisser bien des germes de rancunes im-

placables et de récriminations amères, et d'où il n'a rapporté que l'exposition magistrale de ses actes, l'explication lumineuse de ses vues, l'étude sereine de ses souvenirs, et tout au plus quelques courtes échappées, moins caustiques encore que hautaines, contre ses adversaires les plus acharnés. Quand on songe au parti qu'une intelligence moins élevée ou plus vindicative aurait pu tirer de la ridicule impuissance dont firent preuve, après sa chute, ses ennemis devenus ses vainqueurs, on honore, on admire cette modération imperturbable, qui, une fois l'arène fermée, ne songe plus qu'à se rendre compte des épisodes de la lutte. En même temps, comme nous ne devons jamais négliger de prendre en passant une leçon de littérature, comme la politique, Dieu merci! ne doit être qu'accessoire et accidentelle dans ces causeries, remarquons deux choses : M. Guizot fût-il le plus rancuneux des hommes comme il paraît en être le plus longanime, cette extrême sobriété de représailles l'eût mille fois mieux servi qu'un débordement d'injures ou de sarcasmes. Une seule pierre, bien dirigée et lancée de très-haut, peut tuer son homme, qu'une grêle de projectiles lancés au hasard et de trop près meurtrirait à peine. Lorsque M. Guizot dit à propos de M. Armand Marrast : « Ce fut l'intarissable fiel d'un lettré vaniteux et envieux, irrité de vivre dans une situation au-dessous de son esprit, et qui s'en venge en exhalant ses prétentions et ses haines sous le voile de ses idées. » Ne vous semble-t-il pas voir toute la misérable coterie du *National* fustigée jusqu'au sang par ce seul coup de férule ? Lorsqu'il dit de M. Étienne : « M. Étienne, écrivain-né du tiers parti, était un esprit mou et terne, avec une clarté apparente et un agrément de mauvais aloi, fin sans distinction, habile à laisser entendre sans dire, à nuire sans frapper. » Ne

absolu qui maintient les souvenirs personnels à la hauteur de l'histoire. Ce sont, pour ainsi dire, les stations intermédiaires de cet immense chemin de fer qui nous entraîne à travers les révolutions, et où les voyageurs pressés et blasés ne veulent plus s'arrêter qu'aux grandes gares. C'est le malheur des temps comme les nôtres, saturés d'imprévu, surmenés par les événements et les surprises, que le passé d'hier y perde ces effets de proximité qui unissent entre elles les phases successives de la même histoire, et donnent les impressions de la veille pour commentaires aux émotions du lendemain. On dirait, tant nous avons vécu, vieilli, douté, désespéré, oublié, que nous ne sommes plus nos propres contemporains, et que les récits d'un personnage, — même le plus éloquent et le plus illustre, — mêlé à un ordre d'idées et de faits disparu dans la fosse commune, ne pourrait intéresser que nos grands-pères.

Mes craintes étaient vaines, et, si j'y persistais, le succès de ce troisième volume me donnerait un démenti. On pourrait même ajouter que les deux premiers volumes ont fait, au profit des suivants, l'éducation du public ; de ce public qui, aimant à assaisonner d'un grain de curiosité malicieuse ou indiscrète ses plaisirs littéraires, induit en erreur par de célèbres et déplorables exemples, avait peut-être demandé d'abord aux *Mémoires* de M. Guizot autre chose que ce qu'il y trouvait, et qui, ramené aujourd'hui à une appréciation plus juste et plus saine, comprend la supériorité de ce mâle et noble langage, de cette sobre et délicate réserve, sur ces expansives confidences où la vie publique n'est qu'un prétexte aux étalages de la vie privée. Des sympathies unanimes accueillent ce retour d'un esprit éminent vers une époque qui aurait pu lui laisser bien des germes de rancunes im-

placables et de récriminations amères, et d'où il n'a rapporté que l'exposition magistrale de ses actes, l'explication lumineuse de ses vues, l'étude sereine de ses souvenirs, et tout au plus quelques courtes échappées, moins caustiques encore que hautaines, contre ses adversaires les plus acharnés. Quand on songe au parti qu'une intelligence moins élevée ou plus vindicative aurait pu tirer de la ridicule impuissance dont firent preuve, après sa chute, ses ennemis devenus ses vainqueurs, on honore, on admire cette modération imperturbable, qui, une fois l'arène fermée, ne songe plus qu'à se rendre compte des épisodes de la lutte. En même temps, comme nous ne devons jamais négliger de prendre en passant une leçon de littérature, comme la politique, Dieu merci! ne doit être qu'accessoire et accidentelle dans ces causeries, remarquons deux choses : M. Guizot fût-il le plus rancuneux des hommes comme il paraît en être le plus longanime, cette extrême sobriété de représailles l'eût mille fois mieux servi qu'un débordement d'injures ou de sarcasmes. Une seule pierre, bien dirigée et lancée de très-haut, peut tuer son homme, qu'une grêle de projectiles lancés au hasard et de trop près meurtrirait à peine. Lorsque M. Guizot dit à propos de M. Armand Marrast : « Ce fut l'intarissable fiel d'un lettré vaniteux et envieux, irrité de vivre dans une situation au-dessous de son esprit, et qui s'en venge en exhalant ses prétentions et ses haines sous le voile de ses idées. » Ne vous semble-t-il pas voir toute la misérable coterie du *National* fustigée jusqu'au sang par ce seul coup de férule ? Lorsqu'il dit de M. Étienne : « M. Étienne, écrivain-né du tiers parti, était un esprit mou et terne, avec une clarté apparente et un agrément de mauvais aloi, fin sans distinction, habile à laisser entendre sans dire, à nuire sans frapper. » Ne

croit-on pas entendre prononcer un arrêt sommaire et sans appel contre cette pitoyable race d'écrivains préparés au libéralisme par le servilisme, également propres à manier la plume du *Constitutionnel* et le ciseau de la censure ; race qui ne se perd jamais, alors même que le romantisme et le réalisme y ont passé ? Dans une gamme tout autre d'idées ou plutôt de sentiments, n'y a-t-il pas, dans l'excessive réserve apportée par M. Guizot aux confidences de sa vie intime, comme une sorte de coquetterie suprême et involontaire qui donne bien plus de prix aux passages trop rares où un souvenir douloureux et cher, une date funèbre, un trop vif battement de cœur, l'arrachent à son impassibilité apparente, nous montrent l'homme dans le politique et nous font pénétrer dans cette âme fermée au dedans, ouverte au dehors ! Tous ceux qui ont lu l'admirable page inspirée à M. Guizot par le malheur domestique qui le frappa le 11 mars 1833, page trop citée pour que je la reproduise, compléteront aisément ma pensée. Là encore, l'effet se produit par le contraste, — que dis-je? par l'harmonie entre ce que l'écrivain sait taire et ce qu'il sait dire : immortelle loi de l'art, dont l'oubli explique nos intempérances et nos aberrations littéraires !

Le succès est donc grand, et il faut s'en réjouir, alors même qu'on eût pensé autrefois ou que l'on penserait encore aujourd'hui autrement que M. Guizot sur quelques points discutés ou quelques faits racontés dans cette partie de ses *Mémoires*. S'ensuit-il que ces dissidences passées ou présentes doivent complétement disparaître dans une admiration justifiée par l'élévation des idées, la dignité du langage, la sincérité des convictions, la perfection des portraits, la beauté du style ? Nous ne le croyons pas. Après ces grandes catastrophes, ces communes défaites

qui réconcilient et rapprochent ceux que d'autres événements avaient séparés, on doit également se méfier de deux excès contraires : ou un entêtement étroit et irritant à ne pas céder un pouce de ce terrain que le troisième larron va peut-être vous prendre tout entier; ou une facilité puérile à se proclamer désormais, sur toutes choses, du même avis que ceux que l'on a contredits pendant quinze ou vingt ans ; facilité commode, mais dangereuse, qui donne aux violents, aux roués et aux sceptiques le droit de nous demander s'il en est pour nous de telle ou telle révolution, comme des Pyrénées dans Pascal : « Erreur en deçà, vérité au delà. » Or la révolution de Février a bien pu prouver à quel point il était insensé de demander pour la France plus de liberté qu'elle n'en avait, de biseauter, au profit de la république, les cartes de la réforme électorale, d'accuser de nous coûter trop cher le gouvernement à bon marché, de méconnaître les grandes qualités de tel prince, les excellentes intentions de tel ministre, etc., etc. Mais elle n'a pas prouvé, tant s'en faut, qu'une première infraction aux lois fondamentales de l'autorité ne dût pas en amener plusieurs autres, ni qu'une façon éclectique, hésitante, saccadée, de traiter, par expédients et accommodements, les grandes questions sociales, morales, religieuses, politiques, ne dût pas aboutir à des solutions imprévues et accablantes pour ceux-là même qui y avaient apporté le plus d'habileté, de bonne foi et de lumières.

Pour les lecteurs superficiels, ces deux chiffres, 1832-1836, ne sont que deux dates ordinaires : dans le fait et dans la pensée de M. Guizot, ce court espace de quatre années représente une phase particulière ; l'établissement, l'entrée en fonctions définitive de la politique dont l'illustre écrivain devait être plus tard la personnification la plus éloquente, et qu'il installa dès lors comme mi-

Si nous descendons quelques échelons, — et il le faut bien, même avec un guide tel que M. Guizot, — si nous nous reportons vers ces temps qu'il évoque avec la double magie d'une foi sincère et d'un talent incomparable, nous sommes forcés d'en rabattre, de chicaner quelque peu et de contredire. Nous sommes contraints de nous avouer à nous-même que ces vues si hautes, si fermes, si fécondes, furent bien souvent frappées de stérilité ou suspectes d'inconséquence, soit par la faute des circonstances, soit par celle des hommes. M. Guizot nous dit, avec un admirable bon sens, que nos révolutions périodiques, en ôtant toute certitude aux supériorités acquises ou transmises, ont rendu plus nécessaires, pour les fils de familles nobles ou riches, les bienfaits d'une éducation forte : mais alors pourquoi avoir si longtemps entravé la liberté d'enseignement? Pourquoi condamner des parents dont on n'avait pas à juger les préventions et les scrupules, à laisser leurs fils grandir dans le désœuvrement et l'ignorance, s'ils ne voulaient ou les donner à des écoles dont se méfiaient leurs consciences de royalistes et de chrétiens, ou, chose mauvaise à bien des points de vue, les faire élever hors de France? Vous avez beaucoup fait pour les corporations religieuses qui s'occupent de l'éducation du peuple, et vous nous dites sur vos relations avec leurs supérieurs des choses aussi honorables pour eux que pour vous : mais alors pourquoi livrer une partie de cette instruction primaire à ces instituteurs laïques, désespoir permanent des curés et des maires, demi-lettrés trop savants pour se reposer dans ce qu'ils ignorent, trop ignorants pour se méfier de ce qu'ils savent, et presque toujours en révolte contre cette autorité morale qu'ils devraient représenter? Et puis toute l'éducation du peuple, toute l'éducation de la jeunesse

se fait-elle à l'école? N'est-ce pas dès lors dans votre temps, qui est aussi le nôtre et que vous étiez si digne de diriger vers le bien, que s'inaugurèrent, avec un succès scandaleux et dans les journaux les plus dévoués à votre politique, ces romans dangereux, ces fictions malsaines, ces écoles en action de convoitise et d'anarchie, d'immoralité et de désordre, dont les gouvernements se préoccupent lorsque le mal est fait ou qu'il est irréparable? Vous nous dites, en de belles et sévères paroles, « qu'on ne juge pas les rois » ; l'auriez-vous dit, et dans les mêmes termes, à ces vieux invalides de l'idéologie et du régicide, que vous appeliez à l'honneur de ressusciter avec vous l'Académie des sciences morales et politiques, et qui, relevés ainsi de leur déchéance intellectuelle, recevant, en face de nos plus grandes gloires scientifiques et littéraires, une sorte de seconde consécration et de réhabilitation suprême, purent cacher sous leur habit vert la tache indélébile, cette tache de sang que lady Macbeth lavait toujours et n'effaçait jamais? On le voit, il nous suffirait de rentrer dans les détails de nos souvenirs pour opposer des objections particulières aux vues générales de M. Guizot. Mais la tâche serait trop au-dessus de nos forces, et cette série de contradictions chagrines s'accorderait mal d'ailleurs avec les impressions d'une lecture qui nous a instruit et charmé. C'est assez, en pareille matière, d'indiquer sans s'appesantir. Le mérite littéraire, la valeur politique, le légitime succès de ce livre, ne perdent rien à ces lacunes que M. Guizot n'aurait pu éviter qu'en faisant de ses *Mémoires* une confession ou un plaidoyer; deux partis extrêmes qui n'auraient pas plu à la majorité de ses amis ou de ses lecteurs, et que nous aurions hésité à lui conseiller. Il a mieux aimé revivre dans ses souvenirs comme dans une

sphère épurée et pacifiée, où l'idéal l'indemnise du réel, où l'excellence de ses intentions le dédommage de la brutalité des faits. Il a cédé à un penchant particulier aux hommes de notre temps et peut-être de tous les temps, favorisé aujourd'hui par le nombre même de nos vicissitudes et de nos fautes, et bien préférable assurément au désespoir ou au scepticisme; penchant qui consiste à vivre avec ses illusions mortes comme si elles étaient vivantes, et à s'y complaire d'autant plus que désormais rien ne les entrave, que rien ne les gâte, qu'elles n'ont plus à lutter contre les réalités ennemies; à peu près comme ces maris ou ces amans qui, en regardant le portrait ou en s'inclinant sur la tombe de la femme aimée, la voient plus belle, plus constante, plus douce qu'elle n'a jamais été, ne se souviennent que de ses vertus et oublient les inconséquences ou les aspérités de son humeur. M. Guizot est resté fidèle à ce qui l'avait trahi, et cette fidélité lui a porté bonheur. On a rappelé, à propos de ses *Mémoires*, les noms du cardinal de Retz, du duc de Saint-Simon. Ni le vaniteux frondeur, ni le duc terrible, n'offrent rien de comparable à l'œuvre de notre illustre contemporain. Il n'a voulu ni venger sa vanité, ni dégorger son fiel, mais séparer dans ses souvenirs l'âme du corps, l'âme immortelle du corps périssable. Il a cherché pour ses idées une pacifique revanche; — revanche certaine; car si elle ne nous semblait pas assez concluante, l'œuvre est si belle, que la littérature plaiderait au besoin pour M. Guizot, contre les chicanes de la politique et les hésitations de l'histoire.

DEUX LIVRES SUR L'ITALIE [1]

V

MM. L. DE GAILLARD ET CH. DE MAZADE

J'essayerais vainement, pour donner plus de prix à mes éloges, de dissimuler ma fraternelle amitié pour M. Léopold de Gaillard. Lui-même — on n'est jamais trahi que par les siens! — a eu soin de se dénoncer, l'imprudent! en écrivant mon nom sur la première page de son livre; et c'est assurément une des rares bonnes fortunes de ma vie littéraire, que ce livre qui va agrandir et consacrer cette brillante renommée de publiciste et d'écrivain ait l'air de me demander l'hospitalité en me la donnant. D'autre part, si j'ai réuni ces deux volumes dans un même rayon de causerie, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour succomber à la tentation vulgaire de sacrifier M. de Mazade à M. de Gaillard, de faire de l'*Italie moderne* un repoussoir propre à concentrer toute la lumière sur les *Questions italiennes*. M. de Gaillard et M. de Mazade mé-

[1] I. *Questions italiennes*, par M. Léopold de Gaillard. — II. *L'Italie moderne*, par M. Charles de Mazade.

ritent mieux que cela! Leurs deux ouvrages ont paru presque le même jour : les sujets qu'ils traitent, sans être tout à fait les mêmes, se côtoient souvent et se coudoient de temps à autre. Bien que leurs tendances soient différentes, ils se rapprochent pourtant sur deux points essentiels : tous deux sont catholiques et tous deux sincèrement libéraux. Seulement le catholicisme de l'un est un peu trop piémontais, le catholicisme de l'autre est beaucoup plus romain; et si l'on nous accorde qu'au milieu des agitations et des mécomptes des révolutions italiennes, les deux figures les plus touchantes, les plus nobles, les plus pures, sont celles de Pie IX et de Charles-Albert, nous compléterons notre pensée en disant que le libéralisme de M. de Mazade eût été approuvé par le roi, et que le libéralisme de M. de Gaillard sera béni par le pape.

I

A présent nous pouvons aborder en toute liberté d'esprit, ces *Questions italiennes;* mais, avant de parler de l'ouvrage, disons un mot de l'auteur. Il y a des gens qui n'ont rien de mieux à faire qu'à se cacher derrière leur œuvre; qu'elle soit bonne, médiocre ou mauvaise, leur personne n'ajoute rien à ses mérites et n'ôte rien à ses défauts : il en est d'autres dont le caractère, la physionomie, l'âme, semblent passer dans ce qu'ils écrivent, si bien que l'on croit les voir encore et les entendre en les lisant. Léopold de Gaillard est tout entier dans son livre : cette nature si sympathique et si riche, cet irrésistible assemblage des qualités les plus diverses, de force et de grâce, de gaieté et de profondeur, de bon sens et de

verve, cette faculté *compréhensive* des hommes vraiment supérieurs, qui ne croient pas déroger en admirant un tableau ou en écoutant une cavatine après avoir discuté une question européenne, enfin ce don si précieux d'être admirablement fidèle à ses opinions tout en y attirant les opinions contraires comme à un foyer de chaleur, de lumière et de vie, je retrouve tout cela dans ces pages où le touriste, l'artiste, l'observateur, le penseur, l'historien, le politique, le polémiste, se servent mutuellement de commentateurs et d'interprètes. Pour quiconque arrive par degrés ou par éclat à la publicité, il existe une épreuve dangereuse, dont il est rare que nous sortions à notre gloire : passer de la province à Paris, de l'arrière-plan au premier, et de l'estime des hommes ordinaires à celle des hommes éminents. Or, chez Léopold de Gaillard, je remarque ce trait distinctif, qu'il grandit, pour ainsi dire, avec sa tâche et son cadre. A mesure qu'il s'élève, il semble plus propre à la position qu'il occupe qu'à celle d'où il monte. Avignon le connaissait à peine, que déjà Toulouse l'adoptait. La province n'avait pas encore mesuré sa force, que déjà Paris le rangeait parmi les plus vigoureux publicistes : MM. de Montalembert, Guizot, de Falloux, Thiers, Berryer, Cousin, pensent aujourd'hui de lui ce que j'en pensais hier. Si l'on se fait une exacte idée de cet esprit essentiellement attractif, de cette imagination méridionale colorée aux rayons de ce soleil qui parfume nos fruits et nos fleurs, on comprendra le prestige qu'a dû exercer l'Italie sur Léopold de Gaillard. Il l'a visitée d'abord en voyageur, puis en pèlerin, puis en connaisseur; il l'a aimée pour sa beauté, pour ses malheurs, pour ses souvenirs, pour ses espérances. Pendant qu'il s'acclimatait à ses magnificences et se pénétrait de son génie, les événements marchaient avec lui et ajoutaient

chaque année une page d'histoire à ce qui n'avait été longtemps pour les visiteurs ordinaires qu'un merveilleux *Album* de poésie, d'art et de paysage. Ce musée, ce reliquaire du monde civilisé et chrétien, fatigué de ces gloires inactives qui lui allaient pourtant si bien, se changeait en arsenal, en champ de bataille; le problème de l'Italie se posait de nouveau sur les lèvres du sphinx révolutionnaire, avide de dévorer à la fois des armées et des traités de paix; et ma comparaison est d'autant plus juste, que bien des Œdipes italiens semblent prêts à immoler leur père. Quoi qu'il en soit, il ne s'agissait plus de dire, avec Delatouche : « Question d'Orient, voir lever le soleil!... *Questions italiennes*, admirer les Titien et les Véronèse, contempler la campagne de Rome au soleil couchant, parcourir en gondole les lagunes de Venise, mesurer les dimensions et les proportions de Saint-Pierre, se promener, au clair de lune, dans le Colisée; mais de savoir, de se demander du moins si ce réveil de l'Italie est une crise, une résurrection ou une convulsion d'agonie; si le fatal système d'annexion ou d'unitarisme prévaudra sur la fédération, si la démagogie triomphera de la liberté, si la noble cause de l'indépendance ne sera pas, comme toujours, profanée, salie, ensanglantée, noyée, perdue par les fureurs, les folies et les crimes de la révolution; si cette révolution enfin, trop fidèle à ses antécédents et à son génie, ne sera pas poussée à cet excès de délire d'oublier que la papauté est le lien nécessaire du faisceau italien, et d'essayer de détruire ses éléments de salut sous prétexte de réaliser ses rêves de conquête. On le voit, le champ est vaste; les questions italiennes, à mesure qu'on avance, se multiplient, se hérissent, et M. Léopold de Gaillard n'a pas la prétention de les avoir abordées ou débrouillées toutes. Mais il m'im-

portait d'indiquer comment la composition de son livre s'accorde parfaitement avec la disposition même de son sujet et comment l'auteur, en suivant la marche des événements et la pente de son esprit, a tout naturellement terminé en œuvre de politique et d'histoire ce volume qui se présente d'abord dans toute la liberté et la grâce d'une causerie épistolaire. Ce qu'il y gagne en variété et en unité tout ensemble, ai-je besoin de le dire? Ce ne sont pas là ses seuls mérites. En dépit de son titre, il n'est pas du tout et ne veut pas être une brochure de circonstance : il ne spécule pas sur *l'actualité*, cette servante-maîtresse qui fait payer si cher ses services, ruine ses maîtres en ayant l'air de les enrichir, et leur tourne le dos un beau matin, quand son caprice lui dit d'aller porter ailleurs ses escomptes et ses sourires. Ce n'est pas, après tout, la faute de M. Léopold de Gaillard s'il nous parle de l'Italie au moment où l'Italie est à la mode, et s'expose à tous les dangers des personnes qui font trop parler d'elles : il profitera des bénéfices de l'à-propos sans en subir les charges : la partie importante de son ouvrage, celle qui touche à l'histoire contemporaine, est écrite d'après des documents italiens qui, n'ayant pas été traduits, sont peu connus en France, et dont la plupart sont dus aux communications d'une illustre et précieuse amitié [1]. Aussi, au sortir de ces lettres charmantes où l'auteur, entre deux promenades artistiques, esquisse à grands traits la dramatique figure de Savonarole, ou bien interrompt ses excursions pittoresques et ses spirituelles digressions pour faire jaillir d'une conversation de table d'hôte d'éloquentes vérités, lorsqu'on aborde ces beaux chapitres, *l'Italie depuis cent ans*, *la Liberté en Italie*, *l'Italie sans les Autrichiens*, l'on reconnaît, à

[1] César Cantù.

la gravité du ton, à l'ampleur du récit, à la certitude de l'écrivain, que l'on marche, non pas sur le sol mobile du journalisme ou du pamphlet, mais sur le terrain solide de l'histoire, et que ces pages seront vraies encore, vraies toujours, après que la vérité de ce matin sera devenue l'erreur de ce soir, et que l'illusion d'aujourd'hui sera le mécompte de demain. Nous ne reviendrons pas sur ces événements que M. Léopold de Gaillard retrace d'une main si ferme et si sûre, et qui tous renferment de si frappantes leçons. Pris dans leur ensemble, ils nous montrent cette belle, séduisante et impatientante Italie presque toujours occupée à se contredire, à conspirer contre elle-même, à se faire la dupe volontaire de soi et d'autrui, à demander sa liberté aux révolutions, son indépendance aux étrangers; passant rapidement de l'ivresse au désespoir, de l'exaltation au découragement; prodiguant tour à tour aux mêmes hommes, aux mêmes puissances, son enthousiasme et ses invectives, ses fêtes triomphales et ses anathèmes, ses sonnets et ses injures; cherchant le secret de sa destinée partout où il n'est pas, où il ne peut pas être, dans un passé décevant, dans un avenir chimérique, et, au milieu de ses vicissitudes, gardant ces allures théâtrales où la mise en scène fait partie essentielle de la pièce, où les changements politiques paraissent s'exécuter au coup de sifflet du machiniste, où les essais de grandeur ressemblent à des tragédies refaites et les catastrophes à des mélodrames mal réussis. Combien de fois un pareil peuple a dû se tromper et être trompé, on ne le sait que trop; et M. Léopold de Gaillard nous le dit, preuves en main, mais sans amertume, sans parti pris, avec une sympathie profonde pour cette cause italienne que nous aimerions tous si elle n'était trop souvent sa propre ennemie, si

elle ne donnait en se trahissant l'envie de la trahir, si elle ne s'obstinait à justifier ses détracteurs, à décourager ses apologistes par le contraste des prétentions avec les faits, des programmes avec les actes, par sa désastreuse persistance à réunir ce qui est incompatible, à séparer ce qui devrait être inséparable. Et que de souvenirs curieux ! que d'anomalies piquantes! que de noms, que de dates ayant eu au moment même une signification exactement contraire à celle que l'ignorance et le lointain ont fait prévaloir dans l'imagination des peuples ! Quoi de plus instructif, par exemple, que de constater que le véritable auteur de ces terribles traités de 1815 tant de fois remis sur le tapis de la diplomatie européenne et considérés par les Italiens comme l'excuse de toutes leurs colères et la négation de tous leurs droits, ce fut Napoléon lui-même; Napoléon, qui livra à l'Autriche le riche territoire de Venise en échange de ses possessions des Pays-Bas, annexa Gênes à la France, altéra l'intégrité des États pontificaux, *dénationalisa* les gouvernements, refit la carte géographique et politique, ne respecta ni la nationalité, ni la liberté; à tel point qu'il, suffit quelques années plus tard, d'une infidélité de la fortune et d'un déplacement de la victoire, pour que les nouveaux vainqueurs trouvassent leur place faite d'avance, et pour que l'Europe, soulevée contre la France *pro aris et focis*, eût l'air de n'exercer que la loi du talion aux dépens du conquérant foudroyé, en démembrant de nouveau et en asservissant l'Italie? Quel sujet de réflexions que le récit de l'entrée du général autrichien Mélas dans la vieille capitale lombarde (28 avril 1799) ! — « L'archevêque et la municipalité s'étaient transportés jusqu'à Cressenzano, à la rencontre du général autrichien. Nous ferons grâce à nos lecteurs des

harangues officielles, des sonnets, des devises, qui ne disent rien à force de dire toujours la même chose. La population entière accourue sur la route, massée sur les places, suspendue aux fenêtres et jusque sur les toits, poussait d'unanimes acclamations. Mélas annonça que le règne de la *tyrannie française* était à jamais fini. » Ainsi donc les Autrichiens, à cette date, étaient les libérateurs et nous étions les tyrans. Nous citons entre mille ces deux exemples, d'abord parce qu'ils prouvent que les variations des destinées de l'Italie n'ont d'égale que la mobilité de son humeur et de son génie ; ensuite parce qu'ils nous rappellent qu'il n'y a rien de plus illusoire que de choisir certains noms, certaines images comme symboles de telle ou telle idée historique et politique ; que le proverbe *Il ne faut jurer de rien* s'applique aux vicissitudes internationales tout comme à celles du cœur humain ; que l'on a pu personnifier (en la domptant) la révolution française, couvrir ses crimes d'un voile de pourpre et d'or, offrir un éblouissant idéal à l'inspiration des poëtes, être soi-même la poésie vivante, l'épopée en action de son siècle, et, malgré tout cela, ou peut-être à cause de tout cela, faire très-peu pour la liberté, la dignité, la nationalité des peuples.

Quand on est depuis si longtemps au régime des déclamations *italianissimes*, c'est un bonheur de retrouver là la vérité dans tout le piquant déshabillé de ses analogies, de ses rapprochements, de ses disparates ; l'Italie du passé servant de leçon et de miroir à l'Italie du présent, et la politique d'antichambre, l'histoire de convention, les haines de commande, les licences serviles, confondues, réduites à néant par une plume vaillante, sincèrement dévouée à ces trois causes qui devraient n'en faire qu'une ; l'Italie, le Saint-Siége et la liberté. Chaque

fois que l'image sacrée de Pie IX reparaît dans le livre de M. de Gaillard, on y sent vibrer une émotion communicative, une douloureuse et filiale tendresse qui n'a rien, Dieu merci! d'autrichien ni d'absolutiste. — « Nous inclinâmes nos fronts et nos genoux devant le représentant de Dieu sur la terre : il nous bénit affectueusement. — Pauvre Saint-Père! disait l'un de nous, des bénédictions contre des poignards, voilà ses armes. — Mais en nous relevant, nous vîmes briller au-dessus de la foule les baïonnettes du poste français de la chancellerie, et jamais la France ne nous avait paru plus grande; jamais l'image de la patrie ne fit battre plus fièrement le cœur de ses enfants à l'étranger! » Patriotisme et libéralisme! ces deux sentiments dont on a tant abusé et qu'il est si facile de travestir ont laissé partout, dans le livre de M. Léopold de Gaillard, leur chaleureuse empreinte, et j'y insiste d'autant plus qu'il serait plus commode à certain parti de maintenir là-dessus et de grossir les malentendus. Diviser en deux grandes classes tous ceux qui discutent aujourd'hui sur l'Italie; d'une part, l'amour de la liberté et de la patrie, le dévouement chevaleresque aux droits, à l'indépendance, à la délivrance des nations, la grandeur des aspirations unie à la poésie des souvenirs, le culte de l'idéal planant sur les débris des vieux dogmes, des vieilles hiérarchies, d'une théocratie étroite et glacée, ce souffle nouveau balayant les sanctuaires, les palais et les temples, et faisant éclore dans le Vatican régénéré la religion de l'avenir; d'autre part, toutes les ombres, toutes les chaînes, tous les abus, tous les fantômes de l'ancien régime, une aveugle résistance aux progrès et aux réformes, une haine de hibou contre la chaleur et la lumière, une geôle permanente au service de quiconque réclame contre le despotisme et la domination étrangère; poser ainsi la ques-

tion, établir ces catégories générales et inflexibles, cela est bientôt dit; et, si on les fait accepter, le choix des esprits généreux, des intelligences hautes, amoureuses d'air, de vie et de soleil, ne saurait être douteux. Mais on se rapproche, on examine, on compare, et il se trouve que tous ces dons précieux et fragiles, liberté, progrès, réformes, nationalité, vie politique, indépendance, n'ont pas d'ennemis plus dangereux que ceux qui les aiment avec tant d'éclat, d'égoïsme et de furie, ni d'amis plus sûrs que ceux qui leur indiquent, l'histoire à la main, le but, l'écueil, le salut et le péril. M. Léopold de Gaillard, par la publication de son livre, marque sa place au rang de ces catholiques qui donnent, en face de toutes les oppressions, de si beaux exemples de dignité morale; de ces amants de l'Italie qui l'aiment moins pour eux que pour elle; de ces *libéraux* réhabilitant en leur personne un titre qui n'avait besoin que d'être mieux compris pour cesser d'être suspect aux uns et accaparé par les autres; de ces écrivains enfin qui consolent la politique de son silence et la littérature de son abaissement. Aussi ne nous étonnons-nous pas du succès de son ouvrage : il répond d'avance aux objections comme aux sympathies de ceux-là même qui s'éloignent de nous sur quelques points secondaires. — « Ne craignez pas de dire des *Questions italiennes* autant de bien que si l'auteur n'était pas votre ami », nous écrivait récemment une personne d'un esprit supérieur, une de ces nobles âmes qui survivent et résistent à la *mal'aria* universelle; « ces morceaux *en apparence détachés* se relient par une rare et exquise unité, celle d'un vaillant cœur et d'un généreux et libéral esprit : la forte et saine senteur de l'indépendance morale soutenue par la foi respire au travers de ces pages réellement bienfaisantes : c'est un livre selon

mon cœur, car il est selon mes idées; la gaieté, la verve, la fine malice méridionale, l'animent et le font amusant tout en le laissant sérieux. » Qu'en dites-vous? Voilà comment causent dans notre monde d'absolutistes et d'obscurantistes les personnes assez spirituelles pour ne pas faire imprimer leurs causeries.

II

Les livres ont leurs points de vue comme les paysages : l'écrivain, comme le peintre, choisit une place préférée d'où son regard embrasse l'ensemble de son sujet et en ramène à un centre unique les lignes principales et les horizons. Dans l'ouvrage de M. Léopold de Gaillard, nous ne serions pas embarrassé de déterminer ce point de vue. Ce serait un des dômes de la Ville éternelle, ayant une échappée sur Saint-Louis des Français, sur la campagne de Rome, sur ce beau pays qui comprend si mal l'intérêt de sa vraie grandeur et de sa vraie liberté. Avec M. Charles de Mazade, le choix ne serait pas moins facile; car lui-même, dans des pages remarquables, il a pris soin de nous l'indiquer : ce serait cette colline de Superga, le Saint-Denis des rois sardes, qui domine Turin et les coteaux environnants, d'où l'œil ravi se promène sur un magique panorama, les Alpes, le mont Rosa, le mont Cenis, le mont Viso, les cimes lointaines du Tyrol, les montagnes de Gênes et de la Spezzia, toutes ces vallées, toutes ces plaines où Dieu a mis tant de richesse, de poésie et de majesté, et que les hommes ont tant de fois troublées du bruit de leurs ambitions et du choc de leurs armées : colline pitoresque et grandiose que l'auteur de l'*Italie*

moderne a gravie, « par un soleil d'automne, à la clarté d'un ciel merveilleusement pur, » et dont l'aspect a communiqué à son style plus d'émotion et de couleur qu'il ne s'en permet dans les circonstances ordinaires. — « C'est là, sur ces sommets, ajoute M. de Mazade, l'œil tourné vers Milan, vers les cimes bleuâtres du Tyrol, plus loin encore, jusqu'à Venise cachée derrière l'horizon et toujours présente, qu'on prend confiance dans cette destinée de l'Italie : *Fata viam invenient.* »

Nous comprenons très-bien, pour notre part, et nous admettons les images visibles se traduisant en idées, les révélations soudaines que l'esprit reçoit de ces aspects extérieurs où se dénoncent les conditions topographiques et territoriales d'un pays, ses fortifications naturelles, sa physionomie, son hygiène politique et morale, ses moyens d'indépendance. Essayons donc de saisir au passage ce courant d'idées que M. de Mazade a fait découler des majestueuses hauteurs de Superga, comme ces sources vives des montagnes qui, limpides d'abord et réfléchissant un ciel pur, risquent, si elles rencontrent en chemin des obstacles et des orages, de se changer en torrents, de se remplir de gravier et de fange, et de dévaster leurs rives au lieu de les fertiliser.

Voici, sauf erreur d'analyse, les pensées fondamentales du livre de M. de Mazade; pensées qu'il développe en des esquisses historiques dont nous pouvons discuter les conclusions, mais où la sincérité et le talent ne peuvent être contestés. La politique à expédients qui avait indéfiniment ajourné les questions italiennes a désormais fait son temps. L'Italie blessée, mais vivante, sent à la fois ses plaies se rouvrir et la vie lui revenir à flots, à chaque grande secousse européenne, et, par une invincible réciprocité, elle ne peut tressaillir, revivre, saigner, sans que

l'Europe en subisse le contre-coup. Cette indépendance qu'elle réclame ressortira tôt ou tard de la nature même des choses, des fatalités de la politique, de l'éternel antagonisme entre la race latine et les races germaniques; et la preuve, c'est que la domination étrangère, dans toutes ses variétés et sous toutes ses formes, a passé sur l'Italie sans qu'il en soit une seule fois résulté ce travail d'assimilation où le vainqueur absorbe le vaincu. Cette indépendance désirée, logique, inévitable, comment y parviendra-t-elle? La France ne doit être en Italie qu'une influence, rien de plus; si la délivrance italienne devait être par trop française, cette liberté *sui generis*, cette *autonomie* que les Italiens revendiquent, serait compromise par l'intervention active qui prendrait aisément les apparences d'une substitution et d'une conquête. C'est pour avoir volontairement méconnu cette vérité que Napoléon Bonaparte, malgré son génie et ses victoires, ne sut faire (de l'autre côté des Alpes) qu'une œuvre artificielle et fragile, opprimant sous prétexte d'expulser les oppresseurs, violentant les nationalités qu'il prétendait affranchir, et préparant pour les jours de défaite une nouvelle ère d'asservissement et de partage qui n'eut besoin que de s'inscrire au revers de ses bulletins et en marge de ses traités. D'autre part, aucun des divers États de l'Italie centrale n'est de taille à prendre l'initiative de cette émancipation, de cette confédération définitive qui doit rendre à la Péninsule son homogénéité, sa liberté et sa gloire. Deux royaumes de plus grande importance, d'étendue plus considérable, placés comme en sentinelle aux deux extrémités de la *botte* italique (botte dangereuse!) semblent y représenter tout exprès les deux principes, les deux forces qui se la disputent depuis si longtemps : le Piémont, rude, vigoureux, ramassé, belliqueux,

tourné vers le nord, abrité au pied des montagnes, sous ce rempart alpestre qui marque la limite et la défense de l'Italie; le Piémont, au climat plus âpre, aux mœurs plus simples, aux aspirations plus libérales, est le chef, la tête, le bras, l'avant-poste prédestiné par la politique, par la nature et par l'histoire au grand œuvre de la délivrance et de l'indépendance italienne; noble tâche, rôle glorieux que Charles-Albert avait compris, qu'il poursuivit en secret ou à découvert au milieu de complications insurmontables, qui fit de la vie et de la mort de ce Louis XVI à cheval un héroïque sacrifice, et qui, grâce aux institutions libérales de son royaume, a pu résister et survivre à la défaite, profiter des nouvelles évolutions de la diplomatie et de la guerre, et finalement toucher à l'heure de son triomphe! Le royaume des Deux-Siciles, au contraire, penché vers le midi et l'orient, amolli par la caressante beauté de son climat, de son ciel et de sa mer, gouverné par un roi qui s'obstinait à personnifier l'absolutisme et l'immobilisme, a résumé et résume encore cet ancien régime, ce *statu quo* de la servitude et de l'occupation étrangère, que l'Italie remuée et régénérée tend de plus en plus à détruire. C'est donc au Piémont qu'est dévolu l'honneur de délivrer l'Italie, de s'assimiler par la délivrance cette Vénétie et ce grand-duché de Milan si ardemment convoités, et de rétablir, par ces affranchissements, par ces conquêtes, une proportion plus égale entre ses aspirations politiques et ses forces numériques, entre sa valeur morale et l'étendue de son territoire. Quant à nous, Français, nous devons applaudir, sans vouloir le dominer, à l'accomplissement de cette œuvre interrompue par le désastre de Novare et glorieusement reprise sous les auspices désintéressés de notre génie et de nos armes. Ce qui nous importe, en notre qualité de libéraux,

c'est le voisinage, l'exemple de ce peuple agrandi par la liberté de ses institutions et propre, par conséquent, à en maintenir le goût chez ceux qui en ont perdu l'usage ; en notre qualité de conservateurs, c'est d'abord de repousser toute solidarité avec les doctrines absolutistes et les dominations étrangères ; c'est ensuite d'arriver à une solution qui ôte tout prétexte à l'agitation révolutionnaire et démagogique, réduise les sociétés secrètes à l'état de sinécures et rende aux douceurs de la vie privée les Garibaldi et les Mazzini.

Nous n'avons pas eu la prétention ridicule de résumer en ces deux pages toutes les idées de M. de Mazade : il en a d'autres, et, dans le nombre, de fort sages. Soit qu'il constate toute la force qu'a donnée au Piémont, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, l'intime union de la maison royale avec le pays ; soit qu'il rende un noble hommage aux vertus, au courage, à la haute intelligence de Madame la duchesse de Parme, soit qu'il flétrisse ces misérables fauteurs d'anarchie qui ont été, sont et seront toujours le plus redoutable obstacle à l'émancipation de l'Italie, le langage de M. de Mazade n'a, Dieu merci ! rien de commun avec les déclamations de ces gens qui, en Italie ou ailleurs, trouvent moyen d'être à la fois démagogues et serviles et de satisfaire ainsi la double bassesse de leur nature. Seulement ses prédilections pour le Piémont sont évidentes, et il est facile d'y reconnaître l'inspiration de son livre presque tout entier. Comme nous ne saurions le suivre dans tous ses développements, nous nous bornerons à discuter très-rapidement deux points qui ont leur valeur et qui touchent à l'ensemble des *questions*, ou, si vous l'aimez mieux, des *solutions* italiennes : le plus ou le moins d'aptitude du Piémont à ce rôle d'initiateur de l'Italie régénérée et re-

constituée, de promoteur de son indépendance, de fondateur de son *autonomie;* et le plus ou le moins d'efficacité de cette initiative du Piémont, comme moyen d'en finir avec cet esprit démagogique et révolutionnaire que M. de Mazade déteste, et qui, le jour où tout le monde serait d'accord, n'aurait plus, en effet, le moindre prétexte pour s'agiter, vociférer, blasphémer, massacrer, épouvanter les honnêtes gens et déshonorer, comme toujours, la cause de l'indépendance italienne.

J'admets, avec M. de Mazade, toutes les qualités martiales et viriles du Piémont, la supériorité de son importance morale et politique sur son étendue territoriale. Y a-t-il là de quoi suffire au rôle qu'il lui assigne? Je ne le crois pas : on pourrait prouver, l'histoire à la main, qu'à toutes les époques, les rois sardes n'ont songé qu'à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, que la conscience même de cette disproportion entre ce qu'ils valaient et ce qu'ils possédaient a été le principal mobile de leur politique, l'inspiration de leur génie batailleur et rusé tout ensemble, également propre à la diplomatie et à la guerre. Or, si nous ne nous trompons, cet esprit d'agrandissement est, *à priori*, tout ce qui se peut imaginer de plus contraire à la tâche de fondateur d'un État fédératif où toutes les nationalités seraient maintenues, tous les droits respectés, toutes les indépendances proclamées. Pour cette tâche, il faudrait avant tout trois choses: désintéressement, autorité, sympathie; désintéressement, car il s'agit de rassurer des nationalités d'autant plus ombrageuses qu'elles ont été plus souvent trompées; autorité, car il faut un principe supérieur à la raison du plus fort, une idée plus haute et plus pure que l'ascendant du *canon rayé*, pour dompter, pacifier, assouplir, unir tous les éléments divers ou hostiles d'une œuvre aussi compliquée;

sympathie enfin, car peu importe d'avoir les Alpes devant ou derrière soi; l'essentiel est d'offrir aux peuples qu'il s'agit de rallier, ces similitudes, ces affinités de races, de mœurs, d'idées, de physionomie, sans lesquelles de pareilles alliances ne sont qu'une série de tiraillements aboutissant à de nouveaux divorces. Eh bien! ce désintéressement ne pourrait exister que chez un peuple (et encore!) tellement supérieur en force, en étendue, en gloire, qu'il n'aurait pas besoin de s'agrandir et qu'il pourrait, comme on l'a dit dans un article célèbre, se dévouer à une idée; ou bien, et cent fois mieux, chez un pouvoir dont la condition même est de ne pas chercher d'agrandissement terrestre, d'être dépositaire, et, à ce titre, aussi peu désireux de grossir le dépôt qu'attentif à le conserver intact. Cette autorité, l'autorité morale, un peuple remuant, ambitieux et guerrier ne peut pas l'avoir, quelles que soient d'ailleurs ses vertus civiles ou privées : elle n'appartient qu'à un gouvernement qui tire sa force d'en haut, qui reste impersonnel, pour ainsi dire, au milieu de nos déchirements et de nos luttes, qui parle au nom de vérités immortelles, au seuil d'une patrie commune, qui bénit au lieu de tuer, qui persuade au lieu de conquérir. Quant aux affinités, aux sympathies, qui oserait dire qu'elles existent entre le Piémont d'une part, et de l'autre la Toscane, Rome, l'Italie centrale et méridionale? Plus vous me dépeignez ce peuple comme bardé de fer, simple, énergique, mâle, participant de l'âpreté de ses montagnes et de son climat, plus j'ai le droit de vous demander ce qu'il a de commun avec cette Italie classique, Florence, Milan, Rome, Naples, Venise même, ces belles favorites du ciel, du soleil, de la poésie et de l'art! Là encore l'initiative par affinités ne reviendrait-elle pas à la Ville par excel-

lence, à celle qui est la seconde patrie de tous, en qui se personnifie la véritable Italie, sa grandeur, sa gloire, sa religion, son génie, son ciel, son art, son histoire, sa physionomie immortelle? M. de Mazade compare le Piémont à une Prusse catholique (quel catholicisme!), à une Macédoine moderne : resterait à savoir ce qu'Athènes et Corinthe ont gagné au contact de la Macédoine et d'Alexandre; resterait à se demander si la Prusse ne résume pas l'Allemagne protestante tout autrement que le Piémont ne résume l'Italie catholique.

Non; ce n'est pas entre le Piémont et le reste de l'Italie qu'existent ces affinités attractives; c'est entre les divers points de repère de la révolution italienne ou plutôt de la révolution européenne. Celle-là est cosmopolite : elle s'inquiète fort peu de savoir si l'on parle le doux langage toscan ou le rude patois piémontais, si le versant des Alpes a d'autres mœurs que les bords de l'Adriatique ou du golfe de Naples; partout, à Paris et à Londres, à Rome et à Turin, sa langue est la même; ses instincts, ses armes, ses visées sont les mêmes, et elle ne paraît pas disposée à faire dater son abdication définitive de la nouvelle phase où sont entrées les affaires d'Italie. Les cris de joie et de triomphe qui se répondent d'un côté des Alpes à l'autre sont-ils de nature à rassurer M. de Mazade, et avec lui les conservateurs sincères? S'il est prouvé qu'au lieu de se regarder comme vaincue, remplacée, condamnée, condamnée à la retraite par le mouvement libre, régulier ou militaire de l'indépendance italienne, la Révolution s'y délecte, au contraire, comme dans son élément, et y sent se réveiller toutes ses espérances en attendant toutes ses furies, que devient la théorie de la défaite de la Révolution par la prépondérance piémontaise? Ce qui ranime l'esprit démagogique,

ce qui l'encourage, ce qui l'exalte, peut-il être accepté comme un bénéfice pour la civilisation, comme un gage de conservation et de sécurité? Pouvons-nous oublier d'ailleurs, et sied-il d'oublier si vite? M. de Mazade retrace d'une plume très-habile et très-émouvante la vie et la mort de Charles-Albert, et Dieu nous garde de refuser nos douloureuses sympathies à cet intrépide volontaire d'une cause désespérée, qui a demandé aux balles de Radetzki de le sauver du poignard des mazzinistes! Plus explicite encore que M. de Mazade, son collaborateur, M. Eugène Forcade, en rendant à son livre un légitime hommage, ajoute cette phrase : «... Les deux souverains « italiens qui, pourrait-on dire, représentent le bon et le « mauvais génie de la péninsule, le roi Charles-Albert et « le dernier roi de Naples, Ferdinand II » [1]. — M. Forcade a trop d'esprit pour être bien sûr de ce qu'il écrit là, et trop de mémoire pour ne pas se rappeler le temps où, dans cette même *Revue des Deux-Mondes*, nous faisions côte à côte, lui de la réaction politique, moi de la réaction littéraire. On nous aurait bien étonnés à cette époque si l'on nous avait dit que le roi de Naples, donnant enfin aux souverains de l'Europe l'exemple d'une résistance armée à l'épidémie démagogique, représentait la barbarie, que les Autrichiens étaient des Vandales, et que ce pauvre roi Charles-Albert, acculé par l'anarchie dans une impasse sanglante d'où il ne pouvait sortir que découronné ou mort, personnifiait la civilisation. Deux écrivains bien spirituels, que la *Revue des Deux-Mondes* ne peut pas traiter en étrangers, le baron et la baronne Blaze de Bury, ont, l'un dans ses *Souvenirs des campagnes d'Autriche*, l'autre dans son *Voyage en Autriche*

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1860.

pendant les événements de 1848 *et* 1849, distribué tout autrement les rôles dans cette phase critique, encore trop près de nous pour qu'il nous soit permis de l'effacer : « Il est impossible, dit M. Blaze de Bury, de méconnaître l'immense service que l'armée autrichienne a rendu à la cause de la civilisation... » Et un peu plus loin il cite les célèbres paroles de cet illustre Donoso Cortès dont M. de Mazade a été le digne admirateur et le panégyriste : « Il était réservé à notre époque de nous montrer le double spectacle de la barbarie amenée par les idées, et de la civilisation restaurée par les armes. » Voilà le vrai ; et ce qui était vrai alors ne peut pas être faux aujourd'hui, car la Révolution est toujours là; elle n'a pas changé : je la reconnais à son visage, et surtout à son masque. Ce n'est pas notre faute, c'est la sienne, si le retour des mêmes symptômes excite, à un moment donné, les mêmes méfiances, si la cause sacrée de l'indépendance finit par se confondre avec la cause néfaste de l'anarchie. Ne soyons pas Autrichiens, à Dieu ne plaise! mais craignons d'être ingrats, et évitons d'être inconséquents.

Je sors avec bonheur des broussailles de la polémique, pour signaler dans le livre de M. de Mazade, un beau chapitre, *une Vie d'émigré italien*, la vie de M. de Collegno. C'est là une noble existence; mais un esprit chagrin ne pourrait-il pas y trouver, comme dans celle de César Balbo, si éloquemment retracée par M. Léopold de Gaillard, comme dans celle du comte de Santa-Rosa, qui a inspiré à M. Cousin de si belles pages, un argument contre ces révolutions où les âmes généreuses commencent en dupes et finissent en victimes, tandis que les sophistes et les méchants justifient par leurs excès et leurs crimes ces proscriptions mêmes qui rendent inutiles tant

de vertus, ajournent tant de progrès et détruisent tant de rêves? Collegno! Santa-Rosa! César Balbo! ce n'est pas nous qui chicanerons les battemens de ces grands cœurs : mais qu'il nous soit permis de préférer le dernier, le pieux et loyal comte Balbo, ce Crillon piémontais, qui perdit un de ses fils à Novare, envoya l'autre se battre en Crimée, et qui eut, avant de mourir, la douleur de voir sa chère patrie, sa monarchie bien-aimée, « qui avait toute espèce de droits à compter parmi les monarchies régulières et libres de l'Europe, se mettre de gaieté de cœur au rang des États révolutionnaires. » Nul plus que César Balbo ne s'est rapproché de cet idéal qui rayonne à toutes les pages du livre de Léopold de Gaillard, et notre éloquent écrivain a eu le droit de dire en finissant : « Puisse la statue de César Balbo perpétuer chez les Italiens le souvenir et les exemples d'un libéral qui se fit gloire d'être catholique, d'un patriote qui osa détester tout haut les sociétés secrètes, d'un homme politique fidèle à sa cause et à l'honneur, d'un royaliste qui sut aimer les rois comme on les aimait autrefois et les servir comme ils doivent l'être aujourd'hui! » Ne sortons pas de ce programme; c'est le bon : c'est lui qui fondera, si elle se fonde jamais, l'indépendance italienne. M. de Cavour n'a rien de mieux à nous donner, et M. de Mazade, malgré la droiture de ses intentions et l'élévation de son talent, risquerait de s'égarer s'il cherchait ailleurs le terme de ces vicissitudes qu'il a si bien racontées [1].

[1] Ces pages, publiées d'abord en mars 1860, ont été, hélas! non-seulement justifiées, mais dépassées et comme absorbées par les événements ultérieurs. Nous n'avons pas cru devoir y rien changer.

VI

M. EDMOND ABOUT[1]

Il convient de ne parler de M. Edmond About et de son livre qu'avec des ménagements extrêmes. Comme chacun sait, M. About est, en littérature, une victime, un persécuté. Avant de dire son mot sur Rome et la question romaine, les plus simples lois de la prudence ordonnent à M. About de regarder à droite et à gauche afin de s'assurer que personne ne l'écoute, et qu'il ne s'expose pas, par excès de courage et de franchise, à aller coucher en prison. C'est lui qui nous le dit, tout en trouvant moyen, contre son habitude bien avérée, de se faire à lui-même une petite réclame : « Si vous êtes curieux de savoir ce que je pense du gouvernement pontifical, mon cher lecteur, la chose est bien facile. Faites un petit voyage en Suisse ou en Belgique ; entrez chez le premier libraire qui se présentera, et demandez un volume intitulé la *Question romaine*. Vous y verrez mon opinion tout entière,

[1] *Rome contemporaine.*

dans le costume classique de la Vérité... Si je me laissais aller au plaisir de vous donner ici la deuxième édition d'un pamphlet condamné et damné, les magistrats de notre beau pays saisiraient *Rome contemporaine* pour la lire tout à leur aise. Peut-être même m'enverraient-ils en prison, tout en partageant ma manière de voir. » Grand merci pour les magistrats !

On le voit, M. Edmond About se trouve placé vis-à-vis de nous dans la position intéressante, je dirai presque sacrée, de tout homme intrépide, malheureux et sincère, obligé de publier à l'étranger les vérités dont il a le dépôt, sous peine de faire connaissance avec le *carcere duro*, les verroux et les geôles. Une critique trop véhémente aurait, entre autres torts, celui d'accabler un opprimé, de se faire contre M. About complice des rigueurs de la magistrature et du gouvernement. — Or il est de règle entre nous, — et les About du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* observent admirablement cette loi de convenance, — que, lorsqu'un écrivain a été molesté, inquiété, frappé par le pouvoir pour la rude franchise de ses opinions, lorsqu'il lui est interdit de les exprimer librement et que cette expression imprudente lui a déjà coûté de pénibles sacrifices, toutes les dissidences de détail s'effacent dans une douloureuse et respectueuse sympathie. Ce que c'est pourtant que les erreurs d'optique ! J'ai rencontré l'autre jour M. About sur le boulevard : il se dirigeait vers le Gymnase, où l'on allait jouer son nouveau chef-d'œuvre, le *Capitaine Bitterlin*. Il avait le teint frais, l'œil vif, l'air dispos : un large ruban rouge, qui ne ressemblait pas à la simple fleur des champs, s'épanouissait à sa boutonnière. En le voyant dans ce galant équipage, je me sentais fier et heureux d'être Français et de cultiver la littérature. Si les imprudents et les persécutés, me disais-je, offrent

un aspect aussi rassurant, que faut-il penser des favorisés et des habiles? Quelles ne doivent pas être les prospérités des défenseurs de la Vérité vêtue et en habit brodé, puisque les champions de la Vérité toute nue font encore une si bonne figure dans *notre beau pays* et de si excellentes affaires ?

Les ennemis de M. Edmond About — quel est l'homme illustre qui n'a pas d'ennemis? — l'ont appelé l'enfant terrible de la question romaine : cet âge est sans pitié!— Rien de plus injuste : je dirai bien plutôt qu'il en a été le Galilée. Pareil au célèbre et infortuné Pisan, il a eu le tort d'avoir raison trop tôt : tort grave, mais glorieux, qu'il a expié, comme son prédécesseur, non pas précisément par dix ans de prison, mais par de cruelles souffrances. Du moins il a mis à profit ces fécondes épreuves, et aujourd'hui, instruit par l'expérience, mûri par le malheur, justifié par la marche du temps, il met une opportunité admirable, un merveilleux accord entre les hardies opinions qu'il exprime et les événements auxquels nous assistons. Jugez-en: « ... Le prince qui règne à Rome ne devrait pas avoir besoin de soldats. Au spirituel, il gouverne pacifiquement les esprits de 139 millions d'hommes, ce qui est fort joli. Au temporel, il administre un domaine qui suffit amplement à tous ses besoins. S'il cherchait à s'étendre ou à s'arrondir par voie de conquête, il commettrait un péché mortel et se mettrait dans la nécessité de se damner lui-même. La question des frontières naturelles ne lui fournirait pas une excuse suffisante; car enfin son royaume est une donation de quelques personnes pieuses. Et à cheval donné on ne regarde pas la bride. »

Quel beau style! quelle noblesse de pensée et de langage! Comme on sent une intelligence habituée aux ho-

rizons purs, aux cimes immaculées? Quels trésors d'atticisme M. About a rapportés de son séjour dans cette ville d'Athènes dont il a si pieusement parlé! Comme ce trait final, qui serait sifflé dans un vaudeville, ramène délicatement à ses proportions véritables cette question pontificale que notre absurde fanatisme avait pu seul prendre au sérieux! Que d'esprit dans ce cheval, et que de sel dans cette bride! Poursuivons :

« ... Le Pape n'a besoin de soldats ni pour la conquête, ni pour la défense; car ses voisins sont des princes catholiques qui se feraient un cas de conscience d'armer contre un vieillard inoffensif. »

Ne trouvez-vous pas que ces lignes, publiées en octobre 1860, exhalent un parfum d'à-propos, révèlent une délicatesse de tact qui rachète surabondamment ce que les premières hardiesses de M. About pouvaient avoir de séditieux et de prématuré? Décidément, si la magistrature française ne veut pas tomber dans un excès d'injustice à l'égard de M. About, il faut que ses persécutions s'arrêtent et qu'elle lui permette de se vendre en France comme en Suisse et en Belgique : les économistes ont depuis longtemps reconnu ce qu'il y a de funeste dans cette nécessité d'aller acheter chez ses voisins ce que l'on ne peut se procurer chez soi.

Au milieu des qualités brillantes qui font de M. About l'orgueil de l'École normale et la joie de la littérature française, on peut cependant lui reprocher un peu de monotonie. — « Chat échaudé craint l'eau froide, » nous dit-il encore dans sa langue proverbialement distinguée. Or, en sa qualité d'échaudé, M. About a recours à un procédé qui lui a souvent servi et qui commence à perdre un peu de sa piquante nouveauté. Il se fait raconter par des interlocuteurs imaginaires, sous une forme élogieuse, des détails

qui, en passant par sa plume, deviennent des récriminations et des sarcasmes. Si le lecteur ne comprend pas, tant pis pour lui ! il se déclare volé; mais il n'en a pas moins acheté le livre, que lui recommandaient son titre et le nom de l'auteur ; — s'il comprend et s'amuse, le tour est fait : — s'il comprend et se fâche, à qui en a-t-il? L'éditeur responsable, ce n'est pas M. About; c'est M. X... qui s'y est pris maladroitement, dans sa conversation ou dans sa lettre, pour vanter ce qu'il admire, et qui a réussi à rendre odieux ou ridicule ce qu'il traite d'excellent. A ce procédé uniforme M. About en ajoute un autre qui n'est pas non plus très-varié et n'annonce pas une grande richesse d'imagination. Celui-là consiste à commencer une phrase, un paragraphe, un chapitre par des semblants d'approbation et de respect, et de terminer par un trait que vous appellerez indifféremment le dard de la guèpe, la morsure de l'aspic ou le coup de griffe du chat échaudé. Par ces deux nuances d'une même manière, M. About, j'en suis sûr, prétend remonter droit à Voltaire, à qui il a tant d'envie de ressembler. Je n'essaierai pas d'établir de comparaison entre *Candide* et *Maître Pierre*, entre *Zadig* et *le Roi des Montagnes* : ces parallèles de génie à génie sont toujours un peu illusoires, et les avis seraient partagés. Mais je ne puis me dispenser de soumettre à M. About une observation très-humble. Quand Voltaire affectait ce luxe de précautions, la plupart superflues, vis-à-vis des tuteurs officiels d'une société qui, au fond, se faisait complice de ses agresseurs, il avait au moins des prétextes ou des excuses. Cette société ne fonctionnait plus ou fonctionnait mal ; mais elle était encore debout. Ses moyens de défense ou de répression pouvaient, dans l'occasion, faiblir ou trahir ; mais ils étaient écrits dans les lois, dans les institutions, dans les hiérarchies sociales. Voltaire, après tout,

avait vraiment passé par l'exil, par la Bastille, par les coups de bâton d'un grand seigneur indigne de ce rang dont il abusait. Lors donc que ce singe merveilleux (c'est de Voltaire que je parle) se livre à des prodiges de dextérité et de souplesse, soit pour esquiver ces simulacres de pouvoirs qu'il feint de redouter en les insultant, soit pour faire croire à ses lecteurs qu'il brave mille périls pour l'amour de la vérité, de la raison et de l'humanité, on peut s'irriter ou se plaindre de voir cet esprit destructeur renouveler tous les artifices du Protée de la fable ; mais on est forcé d'avouer que le milieu où il s'agite se prête à cette éblouissante stratégie. Aujourd'hui, si quelqu'un est tenté de le copier, il peut bien encore y avoir un singe, mais il n'y a plus de prodiges. Sérieusement, M. Edmond About sait mieux que tout autre qu'il n'a aucun danger à courir, aucune entrave à briser, aucune puissance à affronter en débitant ses malices au plus juste prix, en exerçant les restes de sa verve épuisée contre un pontife frappé au cœur, contre un vieillard désarmé, contre une autorité trahie, outragée ou abandonnée par toutes les puissances de la terre. Il sait, il devrait savoir du moins, que la conscience publique, si amollie qu'elle soit, est unanime pour flétrir certains acharnements contre le malheur, et que le contraste entre l'impunité de ses audaces et l'infortune de ses victimes nous suffirait, au besoin, pour qualifier sa cause, son rôle et son livre.

Son rôle, ai-je dit? Peut-être serait-il sage de ramener à ce mot tout ce que nous aurions à dire de l'auteur et de l'œuvre. De l'argent à gagner, une comédie à jouer, un nouveau tréteau à dresser devant la façade de Saint-Pierre, voilà, avec quelque grief inconnu peut-être, ce qu'il y a de plus clair dans cette guerre déclarée au Pape par M. About. L'école à laquelle il appartient place au-

dessus de tout les triomphes de théâtre, et quand on n'a eu pour étancher ces ardeurs que les soirées de *Guillery* et de *Bitterlin*, on est excusable d'avoir encore soif : elle préfère les succès d'argent aux succès d'estime, et le plaisir de faire beaucoup de bruit à la chance d'acquérir un peu de gloire. M. About, j'imagine, a pensé qu'il y avait quelques mois que l'on ne parlait plus assez de lui et que les chutes du jeune Léotard faisaient tort aux siennes. Il a cru, non sans raison, que ce titre, *Rome contemporaine*, par l'auteur de la *Grèce contemporaine* et de la *Question romaine*, ferait très-bien derrière la vitrine des libraires, qu'il affrianderait le chaland, et que les catastrophes récentes, si elles rendaient la spéculation un peu plus odieuse, la rendraient plus lucrative. Il a ramassé les bribes de ses notes de voyage, retapé quelques anecdotes, ravitaillé quelques espiégleries, et, moyennant une soixantaine de pages sur Marseille et une autre soixantaine sur le midi de l'Italie, il est parvenu à faire un volume de raisonnable grosseur. Quant au livre en lui-même, rien ne saurait donner une idée de cette inanité, de ce vide, de cette faiblesse. On dirait le dernier râle d'un esprit essoufflé en cinq ans, le dernier soupir d'une outre gonflée de vent, piquée et aplatie de ses propres épingles. On reconnaît ici les miettes de la *Question romaine*, là les rognures de *Tolla*, plus loin les reliefs de la *Grèce contemporaine*. M. About écrit gravement ceci : « Il y a tout juste un an que je *gourmandai* de toutes mes forces le conseil municipal de Bordeaux. » — Il nous dit : « *Sésame, ouvre-toi !* c'est le mot d'Aladin dans le conte des *Mille et une nuits*, » à quoi le plus mince écolier répondra : « Non, c'est le mot d'*Ali-Baba* ou les *Quarante voleurs*. » — M. About se complaît dans des plaisanteries du genre de celle ci : « Les cuisinières

de Paris disent que les épinards sont la *mort au beurre;* à Rome, c'est le beurre qui est la mort aux épinards. » — Voilà où en est, en l'an de grâce et de Piémont 1860, l'esprit de M. About, ce brillant esprit qui devait régénérer la littérature française, achever de dissiper les derniers brouillards du romantisme, dégager l'idée étouffée sous la draperie ou empâtée sous la couleur, nous restituer la vraie langue, fine, nette, claire, sobre, élégante, incisive, que le dix-huitième siècle a parlée. Des bons mots de cuisinière au service d'opinions de commis-voyageur, voilà comment il justifie aujourd'hui ses promesses et nos espérances.

Avant peu, nous le craignons pour lui, il expiera dans l'abandon ces tristes ovations de serre-chaude chauffée à tous les feux de la camaraderie, de l'actualité et de la réclame, ces prospérités factices placées sous le patronage des mauvaises passions du moment. Bien doué, ayant ajouté à ses qualités naturelles d'excellentes études, venu à une époque propice, où nous désirions de petits contes pour nous reposer de grosses histoires, où nous ne demandions qu'un peu d'esprit pour nous dédommager de trop de génie, M. About n'aura réussi pourtant qu'à grossir le nombre des avortemens contemporains et à recueillir dans l'oubli ce qu'il a semé dans le scandale. Plaignons-le! Ce n'est pas lui qui est le vrai coupable : c'est notre temps avec ses fascinations vénéneuses, ses appétits vulgaires, son culte pour le succès, ses apothéoses du fait accompli, son amour de l'or, du luxe, des jouissances faciles, des renommées bruyantes, ses lâches complaisances pour le parti du plus fort, sa curiosité imbécile au profit des histrions et des baladins. Du moment qu'il est prouvé que, pour être écouté, regardé, admiré, lu, acheté, il vaut mieux monter sur une estrade

que composer une œuvre, du moment que M. Dumas, caudataire et historiographe de Garibaldi, réussit à ramener sur lui les regards qui se détournaient de ses ouvrages, du moment que le comédien, dans ses variétés innombrables, devient le maître du monde, du moment que l'on crée une atmosphère théâtrale, artificielle, échauffante, où naissent les célébrités de demain, où meurent celles d'hier, que voulez-vous que fasse un jeune homme spirituel, vaniteux, ambitieux, léger de convictions et d'argent, avide de bruit et de plaisir? Il flaire le vent, il court aux bons endroits, à ceux où l'on paye le plus cher les prostitutions de la pensée; il se renseigne sur le plus ou moins de bénéfices que peut produire telle ou telle cause; il accepte ou devine les mots d'ordre publics ou clandestins, et pourvu qu'il soit suffisamment imbu de l'esprit moderne, il insulte aux partis vaincus et aux puissances tombées. Image douloureuse et consolante à la fois, douloureuse pour tous, consolante pour nous; ce livre de *Rome contemporaine* trouvant des lecteurs et des acheteurs pendant que coule encore le sang des martyrs de Spolète et de Castelfidardo [1]!

[1] 10 novembre 1860.

VII

MM. DE LARCY ET P. MESNARD[1]

Surtout gardons-nous bien de prendre en mauvaise part le mot *conjecturale*, que je hasarde, faute de mieux, en tête de cet article, et qui ne rend qu'imparfaitement ma pensée. S'il devait offrir un sens légèrement épigrammatique, je ne l'aurais pas écrit à propos de ces deux ouvrages qu'une heureuse rencontre d'idées et de souvenirs vient de rassembler sous mes yeux : ce mémoire, attribué à Saint-Simon, publié par M. P. Mesnard, avec une remarquable introduction où se reconnaît la plume ingénieuse qui nous a déjà donné une excellente histoire de l'Académie française ; et cette belle étude de M. de Larcy, à laquelle j'ai dû le vif plaisir de voir reparaître sous un aspect nouveau et avec de nouveaux titres à la reconnaissance publique, un nom cher à la France, orgueil de nos provinces méridionales, et sûr de rencontrer partout,

[1] I. *Vicissitudes politiques de la France.* — II. *Projet de gouvernement du duc de Bourgogne.*

même chez ses adversaires, les plus sérieuses sympathies. Éloigné par les événements de cette scène politique où tous les lustres d'ailleurs s'éteignaient l'un après l'autre, M. de Larcy a consacré sa retraite à cette œuvre où se révèlent tout ensemble de prodigieuses lectures, un vrai talent d'écrivain et un amour passionné pour la France; un de ces amours que ne découragent ni l'aveuglement ni l'ingratitude de l'objet aimé. Après avoir été un des orateurs de notre tribune, M. de Larcy prend rang parmi nos historiens; réunissant ainsi deux gloires qui, d'après Cicéron, sont au nombre des plus difficiles et des plus rares.

Le livre de M. de Larcy se divise tout naturellement en deux parties : la première, la plus substantielle à coup sûr, celle qui a coûté à l'auteur les plus savantes recherches, résume à grands traits les origines, les alliances et les ruptures de la royauté et de la liberté françaises depuis le berceau de la monarchie jusqu'au cercueil glorieux, mais solitaire, de Louis XIV. La seconde, la plus attrayante, fait revivre en des pages qui ont la douceur d'un rêve et la mélancolie d'un regret, le duc et la duchesse de Bourgogne; nobles et pâles figures qui sont aux vérités de l'histoire ce que l'idéal est aux réalités de la vie; à demi baignées dans ces limbes réservés aux rois qui n'ont pas régné comme aux enfants qui n'ont pas vécu; pures étoiles d'un matin sans jour, dont la chaste lueur se glisse entre les ombres de la vieillesse du grand roi et les chaudes clartés des orgies de la Régence. Dans cette partie de son ouvrage, M. de Larcy a fait de larges emprunts à Saint-Simon, et nous n'avons pas à nous en plaindre; car les deux manières, en se combinant, ont produit un délicieux ensemble. Saint-Simon, lu de suite et pris à trop fortes doses, fatigue à la longue et échauffe

comme de l'excellent café sans sucre. Ces aspérités superbes, ces éclats de foudre, ces jeux de muscles d'athlète en colère, soulevant à bras tendu des phrases hautes comme des montagnes, tout cela nous cause cette sorte d'éblouissement que l'on éprouverait devant une série d'admirables portraits, dans une salle trop éclairée. Le style de M. de Larcy a quelque chose d'affectueux et de sympathique qui corrige, tempère, attendrit les formidables beautés du duc terrible; et si j'osais emprunter à un autre art une de ces comparaisons toujours un peu boiteuses, je dirais que c'est Bellini interrompant Beethoven.

Il est donc probable que cette touchante biographie du duc et de la duchesse de Bourgogne, cette seconde partie du livre de M. de Larcy, aura plus de lecteurs et surtout plus de lectrices que la première; mais ce n'est pas une raison pour méconnaître le lien qui les rattache l'une à l'autre. Historien des phases nombreuses où se sont tour à tour essayées, rapprochées, combinées, combattues, paralysées l'autorité et la liberté, appréciateur respectueux, mais attristé, de cette grandeur de Louis XIV, qui, à force de vouloir se passer d'appuis, se condamnait à ne pas avoir de lendemain, pénétré des suites funestes de cette apoplexie de puissance et de gloire, M. de Larcy devait logiquement arriver et s'arrêter à ce moment unique où l'héritier de la couronne, l'élève de Fénelon, aurait pu, s'il avait vécu âge de roi, inaugurer une politique différente de celle de son aïeul, s'interposer entre les abus et les réformes, et apporter à cette tâche assez de vertu, d'intelligence, de lumières et de droiture pour vaincre le mal par le bien au lieu de le remplacer par le pire. Un Louis XVI d'un esprit supérieur, guidé par un Mentor de génie, un Louis XVI avant la Régence, avan Voltaire, avant ce travail de dissolution universelle qui,

pendant soixante-dix ans, prépara pour un roi réformateur le cachot du Temple et le billot de la Révolution, tel aurait pu être, tel aurait été ce prince, et c'est pour cela que son rapide passage en ce monde ouvre à l'imagination le champ des conjectures historiques; c'est aussi ce qui donne une réelle importance à ces projets de gouvernement du duc de Bourgogne, manuscrit que M. P. Mesnard a retrouvé au numéro 1,260 du *Supplément français*, de la Bibliothèque impériale, et qu'il attribue, en toute vraisemblance, au duc de Saint-Simon. Le petit-fils de Louis XIV entre Fénelon et Saint-Simon, entre le *Télémaque* et les *Mémoires*, le Marcellus de la France entre son Virgile et son Tacite, n'est-ce pas là une image assez saisissante pour fixer nos regards, et pour que, en y insistant, une causerie politique soit encore une causerie littéraire?

Placée sur ce terrain, la conjecture n'a rien de chimérique, ni de frivole. Les peuples à leur déclin, comme les individus qui vieillissent, ont et doivent avoir de ces heures de recueillement où l'esprit, se reportant en arrière et mesurant l'espace parcouru, modifie à son gré tel incident, déplace tel épisode, augmente ou amoindrit la valeur relative de telle figure, se demande ce qui serait arrivé si l'on avait fait ce que l'on a omis, évité ce que l'on a fait, aimé ce que l'on a méconnu, haï ce que l'on a aimé. Qui de nous, à cet âge où l'on peut encore prolonger sa vie, mais non plus la recommencer, n'a pris une sorte de douloureux plaisir à ce mirage rétrospectif où l'imagination, aidée de l'expérience, répare après coup tout ce qu'elle n'a pas su prévenir? De même que, dans les souvenirs individuels, de grands malheurs et de grandes fautes préparent admirablement à ces restaurations imaginaires d'un passé irrévocable, de même, dans

la vie des peuples, les catastrophes, les révolutions, les mécomptes, ajoutent plus de prix à ces hypothèses de l'histoire, et le possible paraît d'autant plus aimable que le réel est plus triste. Heureux, a-t-on souvent répété, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse! — Malheureux, dirai-je à mon tour, les peuples qui inspirent à ceux qui les aiment trop d'envie d'écrire leur histoire apocryphe au revers de la véritable!

Maintenant, quels étaient ces projets de gouvernement médités par ce jeune Marc-Aurèle chrétien, et que Fénelon et Saint-Simon partageaient, dictaient ou traduisaient, chacun à sa manière et en y imprimant son génie? Il songeait, non pas à réagir violemment et par en bas contre cette monarchie séculaire dont le règne de Louis XIV avait marqué l'apogée, mais à la ramener à ses conditions originelles, à lui rendre ses appuis, ses arcs-boutants naturels dont l'avaient débarrassée ou privée des intérêts non moins puissants, des nécessités encore plus urgentes; celles de la royauté mise en péril par les prétentions féodales, et de la nationalité menacée par les guerres de religion et les discordes civiles. C'est là ce que nous ne devons jamais oublier, et ce que M. de Larcy, assurément, n'oublie pas. Cette grande politique de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin et surtout de Louis XIV, n'abaissa pas la noblesse française, n'isola pas le trône pour le seul plaisir de le faire paraître plus majestueux et plus beau. Entre deux maux, elle choisit le moindre; entre deux périls, elle choisit le plus éloigné. Avant de s'assurer la longévité, il fallait commencer par ne pas mourir. Avant de se ménager, pour un avenir plus ou moins indéfini, des auxiliaires et des contre-forts, il fallait comprendre que, pour le moment, ces auxiliaires étaient de redoutables ennemis, que ces contre-forts avaient des meurtrières

d'où l'on tirait sur la place, et des fenêtres ouvertes d'où l'on appelait l'étranger. Comment cette vérité fut comprise, cette tâche accomplie, ce premier péril conjuré, quelles furent les glorieuses conséquences de cette œuvre monarchique et nationale, vous le savez, et la France a moins que jamais le droit de retirer son admiration et sa gratitude à ces immortels ouvriers de sa véritable grandeur. Mais enfin cette phase était terminée; cette moisson avait rendu tout ce qu'elle pouvait rendre ; le danger pressant n'existait plus; le danger lointain devenait imminent : quelle était donc cette heure critique, décisive, d'où allaient sortir des germes de mort ou les éléments d'une vie nouvelle? M. de Larcy la fixe en ces quelques lignes : « Peut-être plus tôt, mais certainement pas plus tard que le lendemain de la mort de Louis XIV. C'était la dernière heure : il n'y avait pas de temps à perdre, et vraiment plus de prétexte. Toutes les générations féodales s'étaient éteintes l'une après l'autre, La royauté, maîtresse du champ de bataille, avait joui de sa victoire jusqu'à l'ivresse : il ne lui restait plus qu'à l'organiser pour la rendre durable. »

Rien de plus vrai. Organiser, discipliner, moraliser cette victoire, simplifier ce cérémonial du triomphe qui ruine les vaincus sans profit pour le vainqueur, relever, fortifier, assainir, rendre à la vie active et politique cette aristocratie qui ne pouvait plus être dangereuse que par son inutilité même, créer, en un mot, sans changement de religion ni de dynastie, quelque chose de pareil à la constitution anglaise, mais plus complet, plus homogène, puisque l'ancien culte, l'ancienne monarchie auraient coopéré avec l'ancienne noblesse à cette restauration de l'avenir, puisque cette nouvelle ère politique et nationale aurait été inaugurée par un petit-fils de Louis XIV, par un

catholique sincère, telle était la pensée du duc de Bourgogne et de ses dignes conseillers, soit que leurs lumières fussent des rayons, comme chez Saint-Simon et chez l'archevêque de Cambrai, soit qu'elles fussent des reflets, comme chez les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Tel est le plan qui, sous la plume de M. de Larcy, semble non-seulement raisonnable, mais nécessaire, tant écrivain a mis de conscience et d'exactitude à développer dans sa première partie les prolégomènes de cette heure *fastique* qui devait tout sauver ou tout perdre : tels sont ces projets de gouvernement où M. Paul Mesnard démêle, avec autant de sagacité que de justesse, les idées du duc de Bourgogne à travers celles de Saint-Simon, et qu'il caractérise dans une centaine de pages vraiment dignes d'un esprit noblement et franchement libéral. De quoi s'agissait-il, en effet? de mettre en pratique une vérité, que nous commençons à comprendre — hélas! trop tard; à savoir, que pour les peuples arrivés à leur maturité, — je ne dis pas à leur décadence, — il ne peut y avoir de libertés durables, sérieuses, vivaces, sans une aristocratie active, énergique, douée des deux facultés essentielles de renouvellement et d'assimilation, et fortement enracinée elle-même dans le sentiment populaire. Si, aux époques précédentes, le peuple et la bourgeoisie avaient naturellement demandé à la royauté protection et alliance contre l'oppression féodale ; si, plus tard, dans cette phase transitoire où la monarchie eut à se défendre elle-même, tous les moyens lui furent bons pour abattre ce géant blessé, qui, dans ses convulsions suprêmes, pouvait la renverser encore, cette monarchie, entrée dans les voies régulières, maîtresse de ses destinées, ayant à la fois à guider et à suivre les progrès de l'esprit public, devait désormais chercher sa stabilité et sa durée

dans l'équilibre de ces forces qui s'étaient lassées à la combattre. En régénérant la noblesse française qui pouvait redevenir utile et qui n'était plus que brillante, en l'appelant dans les conseils du roi, en écartant des grandes charges politiques et financières ces hommes de bas étage qui, ne pouvant valoir que par leur richesse, s'enrichissaient *per fas et nefas*, en diminuant, par des économies sévères, ces chances de ruine qui mettaient les grands seigneurs à la merci des traitants, en dégageant le vieux tronc monarchique de ces bâtards légitimés, rejetons parasites qui en dévoraient la séve, en restituant aux états assez d'attributions et de prérogatives pour en faire des médiateurs efficaces entre la province et le centre, entre le pays et la couronne, en donnant enfin assez d'exemples de vertu, de piété, de généreuse initiative, pour inspirer à tous l'émulation du bien, pour purifier les grands et consoler les petits, pour retremper aux sources immortelles et divines le sang appauvri de la France, le duc de Bourgogne pouvait, en effet, continuer Louis XIV sans l'imiter, corriger son œuvre sans la détruire, inaugurer des réformes sans préparer des révolutions, et passer un nouveau bail entre la monarchie traditionnelle et la société française.

Maintenant, à ces projets qui nous montrent les plus beaux côtés de la nature humaine au moment où la Régence va nous montrer les plus misérables, à ces plans qui méritaient bien d'être conçus par le duc de Bourgogne, écrits par Saint-Simon et chantés par Fénelon, n'y a-t-il pas d'objection possible? M. P. Mesnard en risque quelques-unes, et elles nous paraissent inévitables. « Peut-être plus tôt, nous a dit M. de Larcy, mais certainement pas plus tard que le lendemain de la mort de Louis XIV... » — N'était-il pas déjà trop tard? Ces belles âmes, le duc

de Bourgogne, Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse, ou ce génie paradoxal, Saint-Simon, ne s'abusaient-ils pas, sinon sur la gravité du mal, au moins sur l'efficacité du remède? Pendant la longue et sombre vieillesse de Louis XIV, l'esprit désordonné de la Régence, avant d'éclater au dehors, n'avait-il pas déjà sapé et miné à l'intérieur, comme, soixante-dix ans plus tard, la Révolution, avant de se formuler dans les lois, s'implanta dans les âmes? Quelques intentions généreuses, quelques nobles caractères, quelques idées fécondes, était-ce assez pour prévaloir contre ces ardeurs de destruction et de dépravation morale qui déjà préludaient dans la société des Vendôme, dans les soupers du Temple, dans cette atmosphère où naquit, grandit et débuta Voltaire? Et puis cette façon de régénérer la monarchie et la France par la renaissance de l'aristocratie nobiliaire, n'était-elle pas, au fond, antipathique au génie même de notre nation, et pouvons-nous oublier que, si nous avons constamment échoué là où l'Angleterre a réussi, ce ne sont ni Louis XI, ni Richelieu, ni Louis XIV, ni Louis XVI, ni Charles X, ni Louis-Philippe qui sont les coupables, mais l'esprit français, cet esprit dont les qualités comme les défauts repoussent le gouvernement aristocratique, cet esprit qui ne conçoit pas la liberté sans l'égalité, et qui a soin de se faire démocratique et révolutionnaire pour être plus sûr d'être libéral? Enfin, malgré les grâces charmantes de l'imagination de Fénelon, ce roi pieux et, pour tout dire, dévot, ces lois somptuaires, les arts, la poésie, les lettres, le théâtre réduits à la demi-solde, cette cour, la plus brillante du monde, mettant à la caisse d'épargne, tout cela, après les magnificences du règne de Louis XIV, n'eût-il pas fait l'effet d'une grisaille recouvrant un tableau de Rubens ou de Véronèse?

Si j'indique ces doutes ou ces scrupules, c'est qu'ils vont me servir à dire toute ma pensée : dans ce livre de M. de Larcy, dans ces études historiques aboutissant au duc de Bourgogne comme à la solution possible des douloureux problèmes qui s'agitent encore parmi nous, j'admire, j'aime, je plains, je regrette le duc de Bourgogne; mais j'admire et j'aime aussi l'auteur du livre, ce royaliste contemporain de Béranger, d'Armand Carrel et de Ledru-Rollin, qui sait obtenir de l'histoire de tels enseignements, et prouver à la liberté perdue par la démocratie et la Révolution, que l'aristocratie et la royauté pouvaient seules la sauver. Dans cet ensemble de faits et de conjectures, ce qui est hypothétique, c'est le succès de la tâche que le duc de Bourgogne, s'il avait régné, aurait entreprise : ce qui est vrai, ce qui est réel, c'est cette alliance de la liberté et de la monarchie françaises, poursuivie à travers les âges, retrouvée sur le lit de mort d'un petit-fils de Louis XIV par un de ces hommes que l'on traitait autrefois de partisans du droit divin et d'absolutistes: ce qui est vrai, ce qui est réel, ce sont ces gages de réconciliation qu'échangent des intelligences élevées, loyales, parties de points bien différents et se rencontrant dans un même sentiment de justice pour le passé, de réparation pour l'avenir. On sait à quelle opinion appartient M. de Larcy : M. P. Mesnard, ami de ce regrettable Hippolyte Rigault, qui ne trouvait pas toujours le gouvernement de 1830 assez libéral pour lui, a partagé probablement toutes ses idées. Eh bien, sauf quelques légères nuances, voilà ces deux hommes, le vainqueur et le vaincu de Juillet, qui rendent également hommage à l'élève de Fénelon, qui saluent, en la personne du duc de Bourgogne, la monarchie de Louis XIV, et qui réconcilient leur politique sur le terrain

de l'histoire. — « Nous avons tous reçu, du temps et des événements, bien des enseignements salutaires : ils nous ont appris à tous que les hommes qui veulent fortement, sérieusement, l'accord pratique et durable des deux grands intérêts de toute société humaine, et surtout de la nôtre, l'union de l'ordre et de la liberté, que ces hommes-là, dis-je, doivent eux-mêmes être unis entre eux. C'est à travers leurs dissentiments que pénètre et se répand le torrent dévastateur de l'anarchie. J'ai la confiance que nous sommes tous aujourd'hui convaincus de cette vérité, et qu'elle réglerait désormais notre conduite. » — Ces paroles ne sont pas de moi : elles sont de M. Guizot ; il les prononçait récemment devant l'Académie du Gard, qu'il était revenu présider après une absence de trente ans. Si les regards de l'illustre orateur, en se promenant sur son auditoire, y avaient rencontré l'ancien député du Gard, l'auteur des *Vicissitudes politiques de la France*, nul ne lui aurait paru plus digne que M. de Larcy d'entendre ces vérités salutaires et de les pratiquer.

VIII

ROYER-COLLARD[1]

En un temps où, sous prétexte de tout embellir, on démolit tout, où le marteau et l'équerre enlèvent à nos villes toute leur grâce originale et leur physionomie caractéristique, vous arrive-t-il parfois, à l'angle d'une rue, au tournant d'un carrefour encore oubliés par l'architecture administrative, de rencontrer un édifice, un monument, un pan de mur, dont l'aspect éveille à l'instant toutes les images et toutes les poésies du passé? La destination ne vous en semble pas très-précise, et il ne vous est pas démontré qu'il ait été, de son vivant, très-commode. Assurément on eût été mieux logé dans cette maison à quatre étages, bien blanche, bien propre, bien alignée, où le maçon vient de hisser sa branche de laurier et où le propriétaire suspend son écriteau. N'importe! Le vieux débris vous dit quelque chose; la maison neuve ne vous dit absolument rien, et vous êtes irrésistiblement purté à croire

[1] *Une Biographie inédite de Royer-Collard*

que les vieilles mœurs, les fortes études, l'antique foi, le culte du beau et du bien, se trouvaient plus à leur aise sous ces sombres murailles en pierre sculptée que sous ces brillantes cloisons en plâtras. C'est une impression analogue que l'on éprouve en se remémorant la vie d'un homme tel que Royer-Collard. Il y a seize ans que Royer-Collard a disparu de ce monde, et déjà, dix années auparavant, il s'écriait avec une éloquente et prophétique tristesse : « Il y a une grande école d'immoralité, ouverte depuis cinquante ans, dont les enseignements retentissent dans le monde entier. Cette école, ce sont les événements qui se sont accomplis presque sans relâche sous nos yeux. Repassez-les : le 6 octobre, le 10 août, le 21 janvier, le 31 mai, le 18 fructidor, le 18 brumaire... je m'arrête là : que voyons-nous dans cette suite de révolutions? La victoire de la force sur l'ordre établi, quel qu'il fût, et toujours, à l'appui, des doctrines pour la légitimer. Le respect est éteint, dit-on; rien ne m'attriste davantage : car je n'estime rien plus que le respect. Mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans? Cette épreuve est trop forte pour l'humanité : elle y succombe. » — Et ailleurs : « C'est l'esprit révolutionnaire : je le reconnais à l'hypocrisie de ses paroles, à la folie de son orgueil, à sa profonde immoralité : les institutions, fatiguées, trahies par les mœurs, résistent mal : la société, appauvrie, n'a plus pour sa défense ni positions fortes, ni places réputées imprenables. » — Et plus loin : « Le vaste cimetière que la mort creuse autour de moi a emporté presque tout ce que j'ai aimé : penché sur la destinée, souvent troublé et inquiet, il semble que je n'aie plus que des malheurs à prévoir ; je ne les prophétise point ; mais je crains, et je fais provision de force d'âme pour résister aux dernières épreuves... Ce qui me frappe surtout, c'est l'affaissement

général des hommes, des caractères, des mœurs : par tous les côtés à la fois nous touchons à une dissolution de la société. » — Ainsi parlait Royer-Collard, de 1835 à 1844 : que dirait-il aujourd'hui? Ce quart du siècle, mesuré à l'échelle du temps, est un point imperceptible dans la succession des âges : mais si l'on tient compte des événements accomplis et des transformations sociales, c'est un abîme si large, que l'homme resté sur l'autre bord semble séparé de nous par des distances infinies. Parmi ses contemporains des dernières années, Royer-Collard faisait l'effet d'un ancien, d'un *antique*. A présent, il ne nous paraît plus explicable que par tradition et par ouïdire. Un sceptique de la nouvelle école haussérait les épaules et dirait en ricanant : A quoi un pareil personnage a-t-il pu servir? A quelles idées, à quelles passions, à quels intérêts répondait-il? Tout ce qu'il a aimé est anéanti : tout ce qu'il a cru est devenu décombre ou chimère. Il n'a su conjurer aucun des périls dont il s'est ému, retarder aucune des catastrophes qu'il a pressenties, sauver aucun des principes dont il prétendait tirer sa force. Même en y regardant de très-près, on pourrait demander s'il est tout à fait innocent des malheurs dont il a gémi ; s'il ne lui est pas arrivé, à certains moments, de contribuer aux progrès et au triomphe de cette révolution qu'il a maudite. — Voilà ce qu'alléguerait un sceptique : il aurait tort. Un homme comme Royer-Collard n'est pas, ne peut pas être inutile, ni à son époque, ni à ses survivants. En supposant même que le malheur des temps ait détourné ou amoindri son utilité pratique, il demeure comme un type, comme un idéal auquel peuvent et doivent remonter les intelligences, afin de comprendre et d'embrasser encore, après la défaite, ce dont elles ne sauraient perdre le sens et le goût sans se rapetisser et se corrompre. Il

reste surtout comme une physionomie originale, vigoureuse, accentuée, qu'il faudrait pouvoir détacher de la politique active pour la placer à part dans un cadre d'or, et proposer, en dehors des événements et des partis, à titre d'exemple, d'autorité et de modèle.

On a écrit, on écrira encore sur Royer-Collard. Sans parler de publications antérieures et fort distinguées, on sait qu'un de nos plus éminents écrivains se prépare à le faire figurer dans cette galerie illustre qu'il intitule *la tribune moderne*. C'est donc pour prendre date et reconnaître une initiative particulière que nous signalons ici une biographie de Royer-Collard, livre inédit qui verra le jour Dieu sait quand, et dont l'auteur a gardé l'anonyme. Ce qui reste évident pour nous, c'est que cet auteur a connu de près l'homme dont il s'est fait le biographe. Ce voisinage, en pareil cas, offre de grands avantages et quelques légers inconvénients. Les inconvénients, je vais le dire tout de suite, ce sont des partis-pris d'admiration en permanence, d'autant plus respectables que le panégyriste a mis plus de sentiment personnel dans ses enthousiasmes, mais qui risquent de rencontrer chez le lecteur des velléités de restriction et de chicane. Que Royer-Collard ait régénéré en France l'étude de la philosophie spiritualiste, cela n'est pas douteux : qu'il ait rendu de grands services à la monarchie renaissante, c'est positif : qu'il ait prononcé, pendant sa glorieuse carrière, de magnifiques discours politiques, c'est incontestable : qu'il ait eu dans sa personne comme dans sa pensée, dans ses allures comme dans son style, un reflet du dix-septième siècle et de Port-Royal, c'est évident : enfin, que cet esprit, si majestueux et si grave, ait eu sans cesse, à côté de ses riches lingots, une inépuisable menue monnaie de saillies, de traits piquants, de mots

fins, profonds, acérés, indélébiles, nul ne l'ignore. S'ensuit-il que l'on puisse dire avec l'auteur de la biographie anônyme : « Dans la littérature, M. de Chateaubriand ; dans la politique, M. Royer-Collard, sont à la tête du dix-neuvième siècle ? » — Nous ne le croyons pas : M. de Chateaubriand a créé une littérature, un peu fêlée, j'en conviens, par ses héritiers ; mais les morceaux en sont bons : M. Royer-Collard n'a pas créé de politique : les qualités mêmes de cette nature essentiellement solitaire et contemplative excluaient l'idée de création. — « M. Royer-Collard, nous dit M. Guizot dans le premier volume de ses *Mémoires*, était plus propre à conseiller et à contrôler le pouvoir qu'à le manier. C'était un grand spectateur et un grand critique plutôt qu'un grand acteur politique. Dans le cours habituel des affaires, il eût été trop absolu, trop hautain et trop lent. Dans les jours de crise, je ne crois pas que les incertitudes de son esprit, les troubles de sa conscience, son horreur de tout échec public et sa crainte superbe de la responsabilité, lui eussent permis de conserver le sang-froid et la ferme résolution dont il eût eu besoin. » — Grand spectateur, grand critique, voilà le mot vrai. Or les spectateurs ne font pas la pièce, et les critiques ne sont souvent bons qu'à la démolir. Royer-Collard, à ce que nous assure son biographe, s'est défendu de la qualification de doctrinaire, qui pourtant lui allait si bien ; il différait, en effet, des doctrinaires *de la seconde manière*, en ce que ceux-ci sacrifiaient d'avance à leurs théories le principe de la monarchie légitime, tandis qu'il donnait à sa politique cette monarchie pour dogme fondamental et pour base. Mais si l'on nous accorde qu'à la distance où nous sommes placés et qui supprime les nuances, le mot *doctrinaire* implique surtout un esprit plus théoricien que pratique, un penchant à préférer la

métaphysique aux affaires, à façonner enfin, d'après un type idéal et *préconçu*, la politique de son temps, au lieu de former peu à peu et d'assouplir ce type d'après les leçons de l'expérience, on reconnaîtra que M. Royer-Collard a parfaitement mérité ce nom de doctrinaire, qui n'est plus aujourd'hui ni un éloge ni une épigramme. Son panégyriste peut nous répliquer qu'après tout, dans notre siècle d'avortements et de mécomptes, nul n'a été plus heureux que lui en fait de création et d'œuvre politique; qu'une même génération a vu s'élever et s'écrouler sous les mêmes mains les mêmes édifices, et que métaphysiciens ou praticiens, apôtres de l'idée ou disciples du fait accompli, esprits rompus aux affaires ou isolés dans leur contemplation superbe, ont eu également à s'avouer l'inanité de leurs espérances et la fragilité de leurs ouvrages. Hélas! rien de plus vrai : il faut cependant, en politique comme ailleurs, distinguer entre ce qui n'a pas duré et ce qui n'a pas existé. La durée, cette consécration décisive, a manqué, de nos jours, à tous et à tout : certains hommes, pourtant, ont attaché leur nom à des œuvres qui ont compté dans leur siècle, et qui, même en disparaissant, ont laissé leur date, leur empreinte, leur bienfait. Ainsi le duc de Richelieu délivrant la France de l'occupation étrangère, M. de Villèle fondant le crédit public, la prospérité financière et réconciliant les intérêts bourgeois avec la royauté, Casimir Périer personnifiant, au prix de sa vie, la réaction de l'ordre et du bon sens contre la révolution déchaînée, sont, pour ainsi dire, des souvenirs palpables, dont la valeur subsiste encore, après que le fait ou l'idée qu'ils représentèrent s'est perdue avec eux et avec nous dans cette ombre contemporaine, plus corrosive que la nuit des temps. Les monnaies n'ont plus cours, mais les médailles restent. Chez Royer-

Collard, le caractère actif, et, sinon durable, au moins efficace, est absent. Il y a chez lui quelque chose du chœur antique, mais d'un chœur qui, au lieu d'être collectif et anonyme, se résumerait dans une bouche éloquente et prophétique, et mêlerait ses accents, ses prédictions et ses plaintes aux aveugles péripéties du drame. On ne peut pas même lui appliquer le fameux et tant de fois répété *si Pergama!...* car Hector s'était bravement battu contre les Grecs, et Royer-Collard laissa entrer le cheval dans la place assiégée. Amant sincère de l'autorité et de la liberté, il devina, sans le conjurer, le moment où la Révolution allait de nouveau les tromper toutes deux pour abattre l'une et égarer l'autre. Volontaire du centre gauche, qui l'honorait sans le comprendre et l'exagérait en le traduisant, associé à la plupart des actes qui envenimèrent les malentendus entre le trône et le pays, il ne fut tout à fait dans le vrai que quand le vrai fut une ruine, et il mit plus de pathétique dans ses regrets qu'il n'avait mis de logique dans sa conduite.

Le biographe de Royer-Collard ne pourrait donc manquer de soulever chez les écrivains de la droite des objections et des chicanes en persistant à trop agrandir, chez son *héros*, l'homme politique, et en donnant à quelques parties de son livre ces formes du panégyrique qu'il faut laisser aux académies. C'était là, nous le répétons, l'inévitable inconvénient d'un ouvrage écrit pour acquitter une dette d'esprit et de cœur, et satisfaire un de ces sentiments supérieurs à toutes les contradictions comme à toutes les phrases. L'auteur, du reste, semble avoir pressenti les avantages que lui assurait sa qualité de commensal intellectuel de Royer-Collard, lorsqu'en rendant justice (29 janvier 1847) au discours où M. de Rémusat, successeur de Royer-Collard à l'Académie française,

avait esquissé un éloge de l'illustre défunt, il ajoutait : « Cette vie si dramatique, si longue, si originale, reste à écrire, et ce n'est pas une esquisse, si magnifique qu'elle soit, c'est une biographie complète qu'elle exige. Nous croyons savoir que cette biographie est terminée, et que, par les détails pleins d'intérêt dont elle abonde, elle ne peut manquer d'exciter une universelle curiosité. » — Ces lignes préventives nous promettaient un ouvrage tel que pouvait seul l'écrire le digne et légitime héritier d'un trésor d'idées et de souvenirs, où Royer-Collard nous apparaîtrait, non plus dans sa tenue officielle et historique de philosophe et de politique, mais sous des aspects plus familiers, dans son simple appareil de penseur, de causeur, passant de la rue d'Enfer à Châteauvieux, distribuant, du coin de son feu, les vérités piquantes et les coups de boutoir, bonhomme avec les siens, charitable avec ses paysans, formidable avec les sots, les vaniteux et les charlatans, suivant, chapeau bas, le convoi de sa vieille et dévouée servante, et remettant son chapeau sur sa tête devant les puissants de la veille et les parvenus du lendemain ; prêchant le respect, passionné pour l'indépendance, impatient de tout joug, de toute coterie, de toute consigne, aimant la royauté et détestant la cour, penché sur l'avenir et ne vivant que dans le passé, ayant le don de ne ressembler à personne et de ne pas toujours se ressembler à lui-même ; attrayant dans ses aspérités, imposant dans ses saillies, respectable dans ses boutades, évitant le pédantisme à force d'esprit, se créant, en dehors des pouvoirs et des dignités définies, un pouvoir idéal et une dignité morale, souvent gênant, parfois offensant, jamais banal, vertueux sans emphase, orgueilleux sans morgue, personnage supérieur au rôle, faculté supérieur au fait, ouvrier supérieur à l'œuvre ; tel enfin

que ceux qui l'ont connu n'ont pu l'oublier et qu'on le saluait comme une exception glorieuse, même en refusant de le suivre comme un guide infaillible. Exception, ai-je dit? Je crois que, s'il fallait absolument choisir, ce serait ce mot-là qui résumerait le mieux M. Royer-Collard. Les exceptions, on le sait, confirment la règle, mais elles ne gouvernent pas le monde.

Ici la qualité de commensal intellectuel ressaisissait toutes ses supériorités. On comprend, en effet, tout ce qu'une fréquentation journalière, aidée de beaucoup d'admiration et de non moins d'intelligence, tout ce que l'habitude d'écouter un pareil causeur et de le faire parler en l'écoutant, tout ce que ces échanges de questions respectueuses et de libres épanchements, ont dû amasser de traits précieux, d'anecdotes caractéristiques, de mots décisifs, qui, en se rassemblant plus tard, fixent à jamais la physionomie, le contour et la figure. L'interlocuteur appréciait les inestimables avantages de sa position : il était parfaitement doué pour en tirer parti, et chaque soir, au sortir de ces merveilleuses causeries, il avait soin d'écrire ce qu'il avait entendu de plus remarquable. On éprouverait donc, en lisant la biographie que j'ai sous les yeux, une sorte de surprise, j'allais dire de désappointement, si l'on ne remarquait en tête du volume ces mots, *première partie*, et si l'on ne savait qu'il en existe une seconde qui nous livrera le Royer-Collard familier, anecdotique, épigrammatique et amusant. Celle-là ne peut pas paraître encore, et l'on ne saurait assez applaudir à l'honorable sentiment qui en retarde la publication. Il est impossible d'être très-spirituel sans être un peu malin, et d'être très-malin sans blesser d'honnêtes gens qu'il vaut autant laisser mourir ou passer à l'état d'ancêtres avant de découvrir leurs blessures. Les blessés de M. Royer-Collard, — et le

nombre en est grand, — ne sont pas tous morts, ou du moins ne sont pas morts depuis assez longtemps pour que leur mémoire ou leur famille fût insensible à un jugement aiguisé en sarcasme. « Je regarderais, disait M. Thiers, comme le plus grand malheur qui pût m'arriver, que M. Royer-Collard me tînt sous sa griffe. Pour un homme politique, ce n'est pas un simple affaiblissement; c'est une sorte d'annulation; c'est une torture, c'est le dernier supplice moral. » Si le plus brillant et le moins craintif de nos hommes politiques, ayant, lui aussi, bec et griffes pour se défendre, exprimait de telles frayeurs, qu'ont dû ressentir les personnages secondaires, les *utilités*, les comparses? Plusieurs des contemporains de Royer-Collard ont été ainsi toisés, classés, transpercés par un mot, et ce mot se trouve dans la seconde partie de cette biographie. L'auteur fait donc bien de l'ajourner encore, jusqu'à ce qu'il y ait assez d'herbe et assez d'oubli sur les tombes. Mais il nous la doit, et son œuvre, sans ce supplément, resterait trop incomplète. Moi aussi, je possédais un vieil oncle (qui n'a pas d'oncle? L'essentiel est de savoir s'en servir), lequel fut longtemps le collègue et toujours l'admirateur de M. Royer-Collard. Il m'avait redit tous les *mots* que je rencontre dans cette première partie et beaucoup d'autres qui n'y sont pas. Pour que cette œuvre ait donc toute la valeur qu'elle peut avoir et que lui seul peut lui donner, l'auteur devra, selon nous, fondre, abréger, simplifier, resserrer ce volume, en faire l'Introduction du véritable, et ce grave péristyle ne fera que mieux ressortir l'agrément et les points de vue des petits appartements. En somme, et au risque de nous répéter, il y a eu deux hommes chez M. Royer-Collard : l'homme public, et celui-là appartient à tous ; il appartiendra, par prééminence et droit de ta-

lent, à l'écrivain qui a retracé avec tant d'éclat la grande image de Chateaubriand, qui nous rendra tour à tour les éloquentes figures de Camille Jordan, du comte de Serres, de Royer-Collard, du général Foy, et leur donnera pour piédestal la tribune moderne : — puis l'homme privé avec ses traits indélébiles, ses mots qui burinent, ses conversations intimes, ses fonds secrets de verve, de malice, de sagesse et de génie : celui-là appartient, avant tout, à sa famille, et, dans sa famille, au spirituel anonyme qui l'a le mieux connu, écouté, admiré, qui est le plus digne et le plus capable de lui rendre la parole et la vie : ce qu'il a fait déjà nous révèle ce qu'il peut faire, et le talent passionné par de tels souvenirs doit se surpasser lui-même : « Je l'avoue à ma honte, dit quelque part M. Mérimée, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie. » — Aspasie ! le nom est un peu profane pour être placé en regard de celui de Royer-Collard ; mais les extrêmes se touchent, et Athènes cette fois peut leur servir de trait d'union.

IX

M. L. VITET[1]

Il y a, dans la littérature contemporaine, une douzaine d'ouvrages dont je ne pourrais jamais parler avec le sang-froid d'un vieux critique : ce sont ceux qui venaient au monde au moment où je naissais moi-même à la vie intellectuelle, où je m'associais de loin, en écolier fervent et timide, à ce grand mouvement littéraire qui a tant promis et si peu tenu. Ces premiers élans de curiosité et d'enthousiasme avaient quelque chose des mystérieuses ardeurs d'une passion juvénile, et il existe au jardin du Luxembourg telle vieille allée de marronniers ou de tilleuls où je ne puis passer sans me souvenir d'une lecture des *Scènes historiques* de M. Vitet, ou de la *Chronique du temps de Charles IX*, de M. Mérimée, comme on se souvient d'un premier rendez-vous. Qui m'eût dit alors que je compterais un jour, en littérature, parmi les arriérés, les rétrogrades, les éteignoirs ? Hélas ! on l'a dit,

[1] *La Ligue*, précédée des *États d'Orléans*, scènes historiques.

tout arrive, — et aussi tout s'en va, très-heureusement; sans quoi tout ce qui arrive serait trop difficile à supporter.

A voir M. Vitet lui-même, aujourd'hui le plus sage et le plus sobre des maîtres, dans cette attitude discrète qui lui va si bien et d'où il ne sort qu'à de trop rares intervalles pour dire sur chaque homme et sur chaque chose le mot juste et décisif, qui croirait qu'il a été, lui aussi, à son heure, un romantique, un révolutionnaire? Entendons-nous, pourtant : le romantisme, tel qu'on l'inaugurait alors (1827), la révolution littéraire telle qu'elle s'essayait, n'offraient pas partout ces allures échevelées et subversives qu'on s'est amusé à leur attribuer. Le front de bataille était d'ailleurs si vaste, les points d'attaque si variés, que, même en s'égarant ou en se laissant battre sur bien des points, on a pu triompher sur d'autres : il y a eu des conquêtes définitives et incontestées. Ainsi la régénération, si nécessaire et si féconde, des études historiques, entreprise par d'éminents esprits, devait naturellement les amener à comprendre qu'entre l'histoire rendue au pittoresque et au vrai et le vieux moule dramatique des du Belloy, des Raynouard et des Legouvé, il y aurait désormais des *hiatus* trop énormes pour qu'aucun intermédiaire pût les aider à se rapprocher. Il en est, en effet, d'une littérature qu'on réforme comme d'une maison qu'on répare, et où, en modifiant un salon ou un étage, on se force, pour ainsi dire, à changer tout le reste. Toute question de talent mise à part, des tragédies comme le *Siége de Calais*; *Gaston et Bayard*, les *Templiers*, les *États de Blois* (de Raynouard), la *Mort de Henri IV* (de Legouvé) étaient possibles, pouvaient du moins ne paraître qu'ennuyeuses, côte à côte avec les histoires philosophiques des Anquetil, des Gaillard, et autres écrivains de cette école : elles devenaient monstrueuses et majestueu-

sement grotesques, si on les mettait en présence des histoires de MM. Guizot, Augustin Thierry et de Barante. S'en suit-il que M. Vitet, en écrivant ses *Scènes historiques*, eût la prétention de donner à la nouvelle littérature son théâtre, comme ses illustres amis lui donnaient son histoire? Non : le sens critique est chez lui trop fin, il connaît trop bien les instincts, les besoins de l'esprit français pour ne pas savoir que notre théâtre, même en cessant de s'astreindre aux unités et aux monotonies classiques, doit offrir la représentation plus ou moins fidèle d'une action unique sur laquelle se concentre l'intérêt du spectateur, et non pas s'éparpiller en cette multiplicité d'incidents et de personnages qui est la vie de l'histoire. C'est donc comme médiateur, comme intermédiaire entre l'histoire régénérée et le drame à venir, plutôt que comme créateur du drame historique, que M. Vitet publiait ces scènes si vivantes, si animées, si favorables au relief des caractères. Lorsque, trois ans plus tard, M. Alexandre Dumas (que l'on pouvait alors prendre au sérieux) fit jouer son drame de *Henri III*, il eut soin, dans sa préface, de mentionner l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* parmi ceux qui lui avaient préparé les voies : mais là le fil se rompait : la partie historique ou soi-disant telle, dans *Henri III*, n'est que du placage, du badigeon sans aucune valeur, et il fallut, pour s'y tromper, toute la bonne volonté du public d'alors. M. Dumas préludait déjà à ces énormités *extra* ou *anti*-historiques qui se sont appelées depuis la *Reine Margot* et la *Dame de Montsoreau*. On sait d'ailleurs quelle fut la destinée du drame romantique, infidèle à son programme, aussi éloigné de Shakspeare que de Corneille, et toujours prêt à trébucher entre les effusions d'un faux lyrisme, les violences du mélodrame et les exagérations puériles de l'effet matériel et pittoresque.

M. Vitet a donc pu dire qu'il avait ouvert une route où personne en définitive n'est entré, qu'il avait jeté un pont entre deux rives, dont une seule a été fréquentée et fertilisée. Mais il n'était que mieux autorisé à faire reparaître ces œuvres de sa jeunesse, pour montrer aux oublieux et aux incrédules que tout ne fut pas étourderie et charlatanisme dans ces essais de renouvellement littéraire, et qu'une veine d'or pur avait été patiemment fouillée par des ouvriers véritables, en attendant que le malheur des temps, le désordre des idées, la dispersion des chefs changeâssent cet or en alliage ou en poussière. Cette publication nouvelle, à trente ans de distance, y gagne ce charme mélancolique que je ne serai pas seul à ressentir, qui s'attache aux choses inachevées, promises, réalisées à demi, et ressemblant de loin à une espérance brisée, à un rêve interrompu. A tout prendre, n'est-ce pas là l'emblème de la vie elle-même, où rien ne s'achève, où tout se passe en illusions, en souvenirs, en regrets; et comment demander à la littérature ce je ne sais quoi de fini et de complet que la vie ne donne jamais? C'est beaucoup si, en reportant nos regards en arrière, nous ressaisissons çà et là quelques lueurs parmi les ombres, quelques rayons jouant sur les ruines.

M. Vitet n'a donc rien à craindre de cette seconde épreuve, et quand il nous dit, dans sa courte et modeste préface, que les lois de la haute critique sont peu favorables à un genre qui n'est ni tout à fait du drame, ni tout à fait de l'histoire, nous prendrions au besoin son parti contre lui-même. Il est tout simple que le roman historique, malgré d'illustres exemples, ait été signalé comme un genre bâtard, et soulève, comme tel, les scrupules d'un critique sévère; ce mélange de vérité et de fiction peut dérouter à tout instant et égarer

les lecteurs ignorants, c'est-à-dire le public presque entier. Mais ici il ne s'agit ni de donner le change à personne, ni de rien sacrifier à la fiction romanesque ou à l'optique théâtral. Il s'agit de rendre à l'histoire racontée une vie, une saillie qu'elle ne peut pas avoir, de lui emprunter ses personnages tels qu'ils sont, et de les faire agir et parler devant nous, au lieu de les estomper dans l'ensemble du récit. « Car, dit excellemment le président Hénault, cité par M. Vitet, le grand défaut de l'histoire est de n'être qu'un récit ; et il faut convenir que les meilleurs faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force, et porteraient bien une autre clarté à l'esprit. » — Tel a été le point de départ de M. Vitet. Seulement, là où le président Hénault, se contentant d'entrevoir cette vérité, et dominé pour tout le reste par la routine littéraire de son temps, ne trouvait à écrire que sa glaciale et ridicule tragédie en prose de *François II*, notre contemporain a écrit ses belles *scènes*, son théâtre historique dans un fauteuil, tout à fait en harmonie avec les études de son époque, avec l'avénement du vrai et du pittoresque dans l'histoire. Ajoutons que M. Vitet, dans cette nouvelle édition, a pris soin de relier entre elles, par des fragments de narration nette et vigoureuse, les diverses parties de sa trilogie, et qu'en les faisant précéder des *États d'Orléans* il a donné à l'édifice un péristyle digne de lui : nul n'ignore en effet que ces états furent le prélude des convulsions sanglantes dont la Ligue fut l'épilogue.

Triste époque, il faut en convenir, triste société, tristes personnages ! Des tigres déguisés en renards, des lions jouant de la griffe avec des singes. On a besoin pour les trouver tolérables, pour respirer à l'aise dans cette atmosphère de sang, de parfums et de poisons, de songer que le dix-septième siècle va sortir de cette chaudière où l'Italie

apporte ses ingrédients et ses sortilèges, et que la dernière figure de cette galerie s'appelle Henri IV. Dans cette foule bigarrée de cuirasses et de robes rouges, de manteaux de velours et de frocs, de simarres et de pourpoints, trois personnages entre tous font le plus grand honneur au crayon, que dis-je? au burin de M. Vitet; Marie Stuart, Henri III et Henri IV.

Je ne sais pourquoi, dans le cours de cette attachante lecture, Marie Stuart et Henri IV m'apparaissent comme les deux termes extrêmes de cette phase si tragiquement remplie : ils caractérisent dans leurs contrastes infinis, l'une le régime qui finit, l'autre la société qui commence. Marie Stuart est la dernière reine, et la plus charmante, du moyen âge, au moment même où le moyen âge, retenu par la lourde épée des Guise, va tomber dans l'abîme du temps. Dans sa beauté, dans sa grâce, dans ses aventures, dans ses malheurs, elle personnifie à sa façon ce moyen âge prêt à disparaître, comme les Guises le personnifient à leur manière dans leur lutte énergique et suprême contre ce qui va le dévorer. Sa belle et adorable tête en porte les grandeurs et les prestiges, les élégances et les faiblesses, les croyances et les crimes, et c'est sous ce redoutable fardeau qu'elle pliera et tombera plus tard devant l'implacable reine de l'esprit moderne, jalouse et furieuse de ne pouvoir cumuler le charme des jours disparus avec la puissance des idées nouvelles. Chose étrange pourtant! dans cette France du seizième siècle, si amoureuse de beauté et de plaisir, dans cette cour voluptueuse et galante des Valois qui semble faite exprès pour elle, la jeune reine Marie, cette même reine qui doit plus tard mettre en feu la brumeuse Écosse, passe presque inaperçue, et cela au moment le plus radieux et le plus printanier de sa jeunesse, et lorsque tout autour d'elle devait

servir d'excitant à cette imagination si vive, à cet esprit si fin, si remuant, si épris de domination et de conquête! M. Vitet a été frappé de cette inadvertance de l'histoire, et il l'a merveilleusement réparée. Nous retrouvons, dans ses *Etats d'Orléans*, notre belle et poétique Marie Stuart, telle que nous l'avons connue ou rêvée, douée de cette incroyable puissance de séduction qui l'accompagne presque jusqu'à l'échafaud, habile à subjuguer les cœurs sans avoir l'air d'y toucher, et sur ce second plan où la relèguent son âge, la faiblesse du jeune roi, l'ambition de ses oncles et de sa belle-mère, ramenant à elle bien des fils qui font mouvoir les principaux acteurs. Puisqu'il s'agit d'un théâtre historique, je dirai volontiers que, dans l'œuvre de M. Vitet comme dans l'histoire, Marie Stuart, à cette date que termine la mort de François II, est une comparse qui domine les premiers rôles. Cette seule création prouve que M. Vitet aurait été, s'il l'avait voulu, un historien et un auteur dramatique du premier ordre.

Parlerai-je de Henri IV? Nulle part je ne l'ai trouvé plus vrai que dans la dernière partie de cette trilogie. Sans vouloir réveiller ici de vieilles querelles, on peut constater que Henri IV, au milieu de ces calvinistes bardés de fer et de psaumes, de ces grands seigneurs catholiques, représentants de la féodalité mourante, de ces magnifiques débris du moyen âge s'affaissant dans une catastrophe suprême, est une figure essentiellement moderne, le premier roi des temps modernes, comme Marie Stuart est la dernière suzeraine du passé. Sa politique, ses vues, sa tolérance, ses grandes idées de refonte et de fusion nationale, cette nuance de calcul et d'égoïsme mêlée à tant de qualités martiales et royales, tout cela est nouveau, ouvre une nouvelle ère qui sera, Dieu merci! celle de la liberté de conscience et de la vraie grandeur française,

mais qu'il sied de dégager des enjolivements chevaleresques et factices que nous y avons ajoutés. Henri IV a été un grand homme de guerre, un grand politique et un grand roi, mais d'une certaine manière qu'il ne faut pas surfaire, qui était la bonne à son moment, qui n'a pas besoin pour être appréciée qu'on y ajoute des vertus qu'il n'avait pas, qu'on en fasse un Henri IV d'académie ou de tableau d'apparat. C'est cette nuance que M. Vitet a saisie avec une justesse et une finesse que l'on ne saurait assez louer. Il n'idéalise pas le Béarnais; il l'entoure de compagnons au regard perçant, aux propos incisifs, qui le déshabillent pièce à pièce, qui le traitent de Gascon, d'ingrat et de ladre : quand il reparaît à leurs côtés, ils cèdent au charme, et l'on fait comme eux : on comprend d'ailleurs que le bon sens, l'avenir, le repos de la France, sont là dans une réconciliation dont Henri IV peut seul tenir la clef et serrer les nœuds, en dehors de ce fanatisme grossier qui chez les calvinistes a toutes les ardeurs agressives des minorités, et chez les ligueurs n'attend qu'un changement de siècle, d'opinion et de courant pour devenir terroriste et septembriseur. En quelques pages de fine et spirituelle comédie, M. Vitet nous a donné un Henri IV plus vrai, plus vivant que celui de Voltaire, et même que celui de M. Poirson, un Henri IV qui, aujourd'hui comme de son temps, doit mettre tout le monde d'accord.

Entre ces deux extrémités du cadre, Marie Stuart et Henri IV, plaçons cette singulière physionomie de Henri III, non pas, à Dieu ne plaise! comme trait d'union, mais plutôt comme phénomène. Chaque fois que nos dramaturges ramènent Henri III sur la scène, les écrivains démocratiques font de cette exhibition un prétexte à sarcasmes et à invectives contre la monarchie française, la royauté, le régime féodal et aristocratique, etc., etc.

Voyons si la cause est aussi désespérée qu'elle en a l'air. Dans cette espèce de carnaval tragique que trancha le couteau de Jacques Clément, j'aperçois, j'en conviens, bien des désordres, des vices, des ridicules, un triste mélange de superstition et de débauche, une marotte de bouffon sous une cagoule de pénitent : mais tout cela n'est ni royal ni français; tout cela est italien : on a remarqué à satiété que les fils tiennent particulièrement de leur mère, surtout quand leur mère les a élevés et les domine. Ces déplorables Valois furent dans le fait des Médicis, des Florentins habillés à la française. Ils sont du pays de Machiavel, de Boccace et de l'Arétin, et non pas du pays de l'Hôpital et de Montaigne. Remarquez pourtant le contraste! Tout n'est pas mauvais chez Henri III : ce qui est mauvais lui vient de sa vraie patrie, de sa mère, de son éducation : ce qui est bon lui vient de la France, de ces instincts monarchiques qui le rendent parfois supérieur à sa débile et tortueuse nature. Il lui a suffi de s'asseoir sur ce trône pour en comprendre les intérêts et les devoirs, alors même qu'il n'est capable ni de sauvegarder les uns ni d'accomplir les autres. Il est roi, et dans ce caractère de roi il trouve une force secrète qui le dirige à son insu dans une voie contraire à ses goûts, à ses préférences et à ses mœurs. Esprit faible, cœur amolli, croyant racheter de honteux plaisirs par une dévotion aveugle, il semblerait que ce prince dût appartenir aux Guise : non, le sentiment royal est froissé chez lui par leur prépondérance ; il les déteste assez, et il est assez roi de France pour leur préférer Henri IV; et, quand Jacques Clément l'a frappé, quand la mort approche, quand il y puise ces funestes clairvoyances dont elle a le secret, son langage est celui d'un monarque, d'un Français et d'un politique. Lisez et relisez la *Mort de Henri III* dans le second volume de

M. Vitet : vous y verrez comment un écrivain judicieux et supérieur a su rester fidèle à la vérité et à l'histoire en dramatisant cette phase que de grossiers enlumineurs ont livrée plus tard aux risées de la multitude : vous regretterez qu'un dernier travail possible, nous le croyons, et même facile, n'ait pas achevé d'accommoder au théâtre une œuvre qui sous cette première forme offre déjà tout l'intérêt, toute la vie, toute l'émotion et presque toute l'unité d'une œuvre dramatique.

C'est ainsi qu'à force de tact, de sagacité et de mesure, M. Vitet nous a fait trouver plaisir et profit dans ces exactes esquisses d'un temps dont l'art moderne a un peu abusé et qu'il est si aisé de pousser au noir, pourvu que l'on applique les idées de 1860 aux évènements et aux mœurs de 1580. Rendues au public qui les réclamait depuis longtemps, ces *scènes historiques* resteront désormais et vivront, non pas peut-être comme un ouvrage complet, *sui generis*, ayant son rang bien distinct entre l'histoire et le théâtre, mais comme l'application d'un excellent esprit s'exerçant sur des sujets historiques, de même qu'il devait s'exercer plus tard et toujours en maître sur des sujets de haute et féconde critique. On sait tout ce que M. Vitet a écrit d'ingénieux et de magistral sur l'art, sur la peinture, sur les peintres. On pourrait aisément signaler entre ses heureux débuts et ses études successives des affinités et comme des pressentiments : plusieurs de ses *scènes historiques* étaient déjà des tableaux admirablement réussis : il y a du Van Dyck dans ces premières pages du futur biographe de notre Eustache Lesueur.

X

LE MARQUIS D'ARGENSON[1]

Presque toutes les époques de notre histoire ont le mérite d'offrir un champ très-net à la polémique entre les diverses opinions qui se partagent les intelligences, en attendant notre réconciliation générale. Parlez-moi du moyen âge, du quinzième siècle, de la Renaissance, de la Réforme, de la Ligue, du siècle de Louis XIV ; je vous dirai, dès les premiers mots, si nous sommes d'accord ou si nous avons à nous quereller. Seul, le dix-huitième siècle garde ce caractère bizarre, qu'on peut ne pas l'aimer sans être forcé de chérir davantage ce qui l'a détruit et remplacé. Il a si bien travaillé à sa propre ruine, — et Dieu sait avec quel incroyable mélange de verve et d'imprévoyance ! — qu'il semble qu'on ne puisse plaider pour lui sans prendre parti pour ses adversaires, et qu'il n'ait pas eu, en définitive, de plus mortel ennemi que lui-même. Aussi serait-il sage peut-être d'en parler le moins

[1] *Journal* et *Mémoires*, publiés par M. Rathery; Ier vol.

possible. Les peuples sont des familles qui ont des siècles pour générations : or dans quelle famille n'y a-t-il pas une page à oublier ou à déchirer?

Mais plus l'ensemble est humiliant ou affligeant, plus on s'intéresse à quelques rares physionomies qui s'en détachent par un trait particulier, qui tranchent sur leur entourage par de visibles contrastes ou au moins par un piquant assemblage de disparates et d'analogies. Remarquez en effet que tout homme qui a joué dans son temps un rôle quelconque tient à ce temps par quelque endroit; celui-ci par ses idées, celui-là par ses mœurs, cet autre par l'exagération même qu'il met à réagir contre ces mœurs et ces idées. Dès qu'on s'occupe d'un personnage qui a laissé sa médaille, grande ou petite, dans le médailler de l'histoire, il sied donc de chercher en quoi il ressemble à ses contemporains, et en quoi il en diffère : cette étude en partie double, on peut l'appliquer avec plaisir et profit au marquis René-Louis d'Argenson.

La publication du *Journal* et des *Mémoires* du marquis d'Argenson est l'œuvre de cette Société de l'histoire de France qui a déjà rendu aux lettres et aux études sérieuses de si éminents services. Elle a augmenté la valeur et assuré le succès de cet important travail en le confiant à M. Rathery. Il fallait à cette entreprise une main à la fois savante et délicate, main d'érudit et de dilettante, si pure qu'elle pût toucher à certaines immondices sans se salir et sans nous menacer d'éclaboussures. On disait d'un des plus aimables grands seigneurs de la Restauration, qu'il avait le privilége de passer dans la boue sans se crotter. Hier encore on a dit, à propos d'un rôle très-scabreux dans une pièce très-scabreuse[1], que, s'il n'a-

[1] Madame Rose Chéri, dans le *Père prodigue*.

vait pas été joué par l'actrice la plus honnête de Paris, le public ne l'aurait pas supporté. C'est une impression du même genre que j'éprouve en voyant un homme tel que M. Rathery concourir à des publications telles que son excellent *Rabelais* d'il y a deux ans, et son *Journal* du marquis d'Argenson. Une existence calme et régulière, une âme trop droite pour avoir besoin d'être rigoriste, toutes les joies et tous les devoirs de la famille acceptés sans effort et goûtés avec délices, ce sont là les meilleures provisions de voyage à travers ces écrits quelque peu entachés de la corruption grossière ou raffinée de leur temps. Or, comme ces écrits ne peuvent pas être supprimés, comme toutes nos répugnances ne sauraient empêcher l'auteur de *Pantagruel* d'être un classique et d'avoir des milliers de lecteurs, comme le *Journal* et les *Mémoires* de d'Argenson méritent d'être consultés par quiconque veut avoir une idée juste de la vie publique et privée pendant la première moitié du dix-huitième siècle, nous devons nous réjouir que les honneurs nous en soient faits par un guide capable de traverser toutes ces atmosphères sans en être affriandé ni incommodé.

Qu'est-ce donc que ce marquis d'Argenson? Quelle sorte d'intérêt et de curiosité doivent éveiller ses ouvrages? En quoi fut-il supérieur, ou, pour mieux dire, *précurseur* au milieu des frivolités de son époque? Comment, tout en lui échappant par maint endroit, en garde-t-il, dans plusieurs autres, l'irrécusable empreinte? Telles sont les principales questions que soulève cette lecture, et que la remarquable introduction de M. Rathery nous met en mesure d'aborder et de résoudre.

Le marquis René d'Argenson était le fils aîné du célèbre lieutenant de police. Les courtisans l'avaient surnommé d'Argenson *la bête* pour le distinguer de son frère. Saint-

Simon l'a appelé *balourd;* ce qui prouve une fois de plus que la postérité a raison de se croire la cour de cassation des jugements contemporains. Pourtant ce *balourd* sut déjà, de son vivant, se faire compter pour quelque chose. Il fut conseiller au Parlement, conseiller d'État, intendant du Hainaut et Cambrésis, ambassadeur *nommé* en Portugal où il n'alla jamais, et, pendant deux ans, ministre des affaires étrangères. Dans ces postes divers, dans ceux auxquels il toucha sans y entrer, et mieux encore dans cette existence semi-officielle qui le mit fréquemment en contact avec les ministres dirigeants, on put remarquer en lui ce double caractère qui forme, à distance, sa physionomie originale : une influence assez médiocre, un rôle assez restreint dans le moment même où il agit, parle, écrit ou gouverne; des vues d'avenir, souvent mêlées d'utopies inapplicables ou d'immorales extravagances, mais parfois assez étendues et même assez prophétiques pour déborder ce cadre étroit que suffisaient à remplir l'adolescence de Louis XV et la vieillesse de Fleury. Il ne faut cependant pas s'exagérer la valeur de ce don de prophétie, ni trop crier au miracle. Tout ce qui arrive en ce monde a été prédit, non-seulement par des logiciens ou des calculateurs de probabilités, mais par des rêveurs, des fous peut-être, qui se trouvent avoir eu raison une fois sur cent, et que l'événement, plus insensé qu'eux, justifie. Il en est des faits dont l'enchaînement s'appellera plus tard l'histoire, comme des découvertes scientifiques qui existent avant d'être faites, et dont les germes épars vivent déjà dans quelques cerveaux, avant qu'un esprit plus vigoureux ou plus heureux les produise et les applique. Ceci est vrai surtout à ces époques transitoires où ce qui n'est pas encore se fait sentir d'avance dans la décrépitude de ce qui est. L'état de malaise qui résulte de cette

lutte préventive entre les forces visibles qui s'affaissent et les forces inconnues qui préludent, met en éveil les esprits chercheurs, ceux qu'agite le sentiment du *mieux*, de cet idéal qui a ses serviteurs dans la politique comme dans l'art. Ces époques étant celles où les maux de l'humanité se montrent le plus à nu, et où les moyens employés pour les pallier ou les faire taire, livrent le plus ouvertement le secret de leur faiblesse, il n'en faut pas davantage pour que ces intelligences hardies et généreuses, saisies d'une pitié d'autant plus facile qu'elle n'admet pas la nécessité et ne connaît pas l'expérience, se lancent dans toutes les théories, souvent même toutes les chimères qui leur semblent de nature à améliorer le sort du genre humain. Ajoutons seulement, sans songer à mal, que ces moments où on s'occupe si passionnément du bonheur des hommes sont en général ceux qui leur préparent de nouvelles manières d'être malheureux.

Quoi qu'il en soit, tel fut le rôle, tel fut aussi l'honneur du marquis d'Argenson pendant cette phase assez triste qui va de 1720 à 1755, traversant la Régence, le ministère de M. le duc, celui du cardinal de Fleury et les premiers désordres de Louis XV. En un temps pareil et sous de pareils pouvoirs, il y avait beaucoup à critiquer, beaucoup à proposer : il y avait surtout, pour le penseur honnête homme et légèrement épris d'innovations ou de réformes, toute une part à se faire dans le *chez soi*, dans ces recueillements journaliers où l'esprit ne communique plus qu'avec lui-même et se rend compte de tout ce qui l'a frappé. C'est par là que le marquis d'Argenson nous appartient, et que notre époque, si friande d'informations originales, ne pouvait manquer de le ressaisir. Il eut, pendant plus de trente ans, l'excellente habitude d'écrire, au jour le jour,

et sans la moindre arrière-pensée littéraire, tout ce qui l'avait intéressé, tout ce qui se rattachait, soit aux affaires publiques dont il fut toujours fort préoccupé, soit à la vie intime, anecdotique et familière de son temps. Ai-je besoin de faire ressortir les avantages de cette méthode, qui nous livre l'homme tout entier au lieu du personnage attentif à son auditoire et à son rôle? Les esprits de second ordre (et qui peut se flatter d'être du premier?) doivent se résigner d'avance à un malheur : tout ce qu'ils *composent* en vue du public et de l'avenir sera justement ce dont l'avenir aura le moins de souci : car il se réserve le droit de trillage, et il en use. Mais il n'en est pas de même de ces écrits où l'*auteur*, le littérateur n'a aucune part, où l'on se sent en contact direct avec une intelligence sincère, donnant pour garantie de sa franchise la mobilité même de ses impressions successives, souvent contradictoires et d'autant moins suspectes qu'elles mettent moins de façon à se contredire. Prenons pour exemple le jugement de d'Argenson sur un de ses contemporains les plus considérables, le garde des sceaux Chauvelin [1] : il en fait d'abord un portrait à la Juvénal, à la Saint-Simon ; et réellement Saint-Simon ne désavouerait pas ce morceau où l'on retrouve quelque chose de ses traits acérés, pressés, impitoyables, de ses terribles coups de boutoir, de sa verve désordonnée et si habile dans son désordre apparent. Puis d'Argenson arrive aux affaires ; les difficultés du gouvernement le rendent plus indulgent pour les défauts de ceux qui gouvernent : il connaît mieux M. de Chauvelin, il lui rend plus de justice, et il écrit ceci : « J'ai trouvé

[1] N'est-il pas remarquable que ces deux noms *politiques* d'ancien régime, d'Argenson et de Chauvelin, se soient, un siècle après, retrouvés côte à côte aux premiers rangs de l'opposition ultra-libérale contre la Restauration?

qu'une partie de ce jugement était faux, et qu'il méritait de vrais éloges sur son génie, sa vertu et son amour pour le bien de l'État. » — Il est évident que d'Argenson a été d'égale bonne foi dans ses épigrammes et dans son désaveu. J'ai choisi ce détail, parce qu'il peut, comme dans une carte géographique bien faite, nous donner l'*échelle* du chemin parcouru par cet esprit vigoureux, incohérent et loyal. La bonne foi ! c'est un mérite en toutes choses, surtout en ces matières historiques où l'on s'aperçoit, à chaque instant, que la postérité a ses erreurs de lointain comme les contemporains ont leurs erreurs de trop près. Ajoutons bien vite que ce n'est pas le seul mérite de ces écrits de d'Argenson. M. Rathery remarque excellemment « qu'on peut y trouver quelque chose du double genre d'intérêt qui s'attache aux *Mémoires* de Saint-Simon et aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, à part le génie littéraire auquel notre auteur ne prétendit jamais. » — M. Sainte-Beuve, un juge infaillible dans tout ce qui tient à cette littérature en déshabillé, résume ainsi son opinion sur d'Argenson : « Ce n'est pas un écrivain, il est vrai, mais il a sa manière de parler et de dire, qui, pourvu qu'on la lui laisse et qu'on n'y fasse pas de demi-toilette, a son caractère et son originalité... Bref, si ce n'est pas un écrivain, ce n'est pas non plus le contraire que d'Argenson. » — Nous oserions presque aller un peu plus loin, et concéder à d'Argenson cette qualité d'*écrivain* à laquelle il n'a pas songé. Lorsque l'on est, par état, forcé de lire bon nombre de livres médiocres où se révèlent toutes les prétentions et parfois même toutes les habiletés de la forme, on passe aisément condamnation sur le décousu, les incorrections, les redites, sur ce je ne sais quoi de fruste et d'âpre qui sent son vieux sol gaulois, pourvu que l'on rencontre cette sève, cette vigueur qui devenaient

déjà fort rares à l'époque où écrivait d'Argenson. Son style a du nerf ; il dit ce qu'il veut dire, et souvent il le dit bien; on voit qu'il n'a pas été encore alangui par les futiles élégances de la vie de cour, et que, s'il a passé par le boudoir des Cidalises, il ne s'y est pas arrêté. Il y a, nous le répétons, dans ce volume, des pages que Saint-Simon aurait pu signer ; d'autres qui font songer à Saint-Évremont, à la Bruyère. Que l'auteur se passionne un peu, et il rencontre aussitôt des traits excellents ; ainsi rien de plus piquant et de mieux saisi sur le vif que le portrait qu'il fait de sa femme : Molière eût souri en le lisant; et quand d'Argenson parle de sa belle-mère ! « Toutes ces deux familles sont privées absolument de l'imagination, qui est la partie lumineuse de l'âme, qui lui porte l'élévation et qui l'étend... » N'est-ce pas là de la grande et belle prose ? En somme, on peut remarquer que cette prose-là,—et c'est sa force,—est d'un temps où la langue des affaires, celle des hommes du monde et de la société polie, était encore intimement unie à la langue littéraire : celle-ci ne faisait pas encore ménage à part, un petit ménage où, ne relevant plus que d'elle-même, elle désapprend de jour en jour cette loi du bon sens et du bon goût qui consiste à ne parler que lorsqu'on a quelque chose à dire.

Voilà le bien ; voici le mal : je ne crois pas qu'il me soit permis de le taire, mes lecteurs ayant le droit de se plaindre si j'oublie de les mettre en garde contre toute surprise fâcheuse. Dans ce volume de d'Argenson, et souvent sur la même page, il y a deux parties distinctes : il y a l'aperçu politique, l'appréciation d'un personnage public, d'un événement qui intéresse la France et parfois l'Europe ; mais il y a aussi le commérage de ruelle, l'anecdote galante et souvent graveleuse. Ici le marquis d'Argenson est un peu trop marquis et un peu trop de son temps. Ce

qui attriste dans cette immoralité aristocratique et grossière tout ensemble, c'est qu'elle ne paraît pas avoir conscience d'elle-même, qu'elle raconte comme toutes naturelles de scandaleuses énormités. C'est le malheur des sociétés acclimatées au vice que ceux-là mêmes qui essayent de lutter contre leurs influences arrivent à les subir, et, plus tard, semblent les complices de ce dont ils ne furent que les témoins.

M. Rathery a bien raison, les idées de d'Argenson sur le mariage devancent et distancent celles du saint simonisme et du phalanstère : Pierre Leroux et le père Enfantin n'ont rien dit de mieux. Notons du moins, pour nous consoler, un mot charmant que ces *excursions* anti conjugales ont inspiré à M. Rathery. D'Argenson, après avoir narré sa liaison et sa rupture avec une madame de G..., cousine de madame de Prie, ajoute : « Je lui souhaite longue vie et bonheur : j'ai à présent, de toutes façons, bien mieux qu'elle : » — et M. Rathery écrit au bas de la page ; « Ce n'est pas de sa femme que d'Argenson veut parler ici. » — C'est naïf et fin, et il faut ce mélange de naïveté et de finesse à qui s'aventure au milieu de ces récits et de ces mœurs. M. Rathery, en se faisant tour à tour, et avec un égal succès, l'éditeur de Rabelais et de d'Argenson, a pu comparer les deux époques, dans leurs rapports avec cette veine gauloise et grivoise qui laisse parfois tomber son gros sel ailleurs que dans la salle à manger. Ici, l'exubérance cynique et bouffonne, trop gaie pour être tout à fait corruptrice; un rire éclatant, à pleine bouche, à trente-deux dents ; le rire d'un adolescent robuste qui jette toute sa gourme en un incroyable pêle-mêle de verve, d'ordure et de génie : là une sorte d'atonie, de désuétude morale, et la fantaisie, le bel esprit, les sens, le vice, brodant sur ce canevas usé de

licencieuses arabesques. Prenez garde pourtant! dirai-je à ceux qui s'attarderaient trop dans ces zones plus ou moins malsaines. Nous n'y cherchons, nous, que des documents historiques, des détails de couleur locale, l'expression d'une nature forte et vraie en contact avec les mœurs et la politique de son temps. Mais êtes-vous bien sûrs que le gros public cherchera bien soigneusement dans ce livre les prédictions ou les théories sociales, les aperçus sur nos relations extérieures, les fautes du cardinal de Fleury, les vues de l'Espagne sur l'Italie, les commencements de la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, et qu'il ne s'arrêtera pas de préférence sur les histoires de madame de B..., de madame de C..., de madame de D..., et de toutes les intrigues féminines, protégées par toutes les initiales de l'alphabet? Et plus tard, quand les Frédéric Soulié, les Eugène Sue, les Michelet, les Gustave Flaubert arrivent à leur tour, quand ils appliquent leur verre grossissant sur les désordres des grandes dames, quand nous les accusons d'avoir regardé ou écouté aux portes de l'antichambre, quand on nous répond que cette antichambre est le salon, des ouvrages comme ceux du marquis d'Argenson ne sont-ils pas de nature à embarrasser notre réplique? Je pose les questions : je ne me charge pas de les résoudre.

N'importe! je veux finir par où j'ai commencé, en constatant que, des documents aussi précieux pour l'histoire ne pouvant demeurer enfouis dans la poussière des bibliothèques ou des archives de famille, c'est un bonheur qu'ils soient tombés en de bonnes mains et nous soient présentés par un homme tel que M. Rathery. Leur utilité en devient plus réelle et leur danger moindre. Pour nous, que le spectacle des misères contemporaines porte souvent à médire de notre époque, cherchons dans

de pareilles lectures un motif, non pas de rigueur contre le passé, mais d'indulgence pour le présent. Pour assainir certaines atmosphères pestilentielles, il faut des explosions foudroyantes ; pour assainir la société polie, il a fallu la Révolution. Le remède a été violent, mais efficace. Les mœurs dont un coin nous apparaît dans ce volume ne sont plus possibles aujourd'hui ; le temps où M. d'Argenson écrivait quelques-unes de ces pages ne valait pas, à tout prendre, celui où M. Rathery les édite. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer bien des rancunes et adoucir bien des regrets.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU JOURNAL DES DÉBATS[1]

XI

MM. SAINT-MARC GIRARDIN ET PRÉVOST-PARADOL

Entendons-nous bien sur le mot *ancien*, que j'inscris en tête de ces pages. L'ancien *Journal des Débats*, c'est l'abbé de Féletz, c'est Dussault, c'est Geoffroy, c'est Hoffmann; ce n'est pas du tout M. Saint-Marc Girardin, qui a été presque notre contemporain et notre condisciple avant de devenir un de nos maîtres. Je voudrais seulement marquer une ligne et comme une date de séparation entre ceux qui ont pris part aux polémiques de ce célèbre journal avant la Révolution de juillet et sous la monarchie de 1830, et ceux qui, venus plus tard, beaucoup plus jeunes d'âge et d'expérience, ont à prendre pour point de départ la Révolution de février et à en accommoder tant bien que mal les conséquences à leurs doctrines libérales. Entre M. Saint-Marc Girardin et M. Prévost-Paradol, il y a, si je ne me trompe, à peu

[1] *Souvenirs et Réflexions politiques d'un Journaliste*, par M. Saint-Marc Girardin. — *Essais de Politique et de Littérature*, par M. Prévost-Paradol.

près cet intervalle que l'on est convenu d'appeler une génération. Deux générations d'esprits libéraux, placées l'une en deçà, l'autre au delà de cette catastrophe qui a paru démentir leurs théories les plus chères ; ne se tenant pas pour battues et confiant à l'avenir leurs lointaines espérances, ici avec cette sagesse douce et triste qui sied à la maturité, là avec cette vivacité qui va bien à la jeunesse : voilà ce qui se reflète dans ces deux intéressants volumes, voilà ce que je veux y rechercher, en indiquant mes réserves avec toutes sortes de ménagements et d'égards, comme il convient à un homme qui croit avoir raison contre des gens bien plus spirituels que lui, et qui, ne partageant pas leurs illusions brillantes, essaye de se rattraper sur des convictions plus solides.

M. Saint-Marc Girardin n'avait assurément pas besoin d'ajouter ce volume à ses titres littéraires, déjà si considérables ; je comprends cependant qu'il ait tenu à le publier, afin de recomposer l'unité de ses opinions à travers l'incroyable mobilité des événements, et de se rendre compte à lui-même du chemin parcouru ; à peu près comme un brave général qui ferait marcher de front le récit de ses batailles et le bulletin des étapes qui l'ont conduit à Austerlitz, à Iéna, ou peut-être, hélas ! à Waterloo. En choisissant dans ses nombreux travaux de publiciste quelques articles saillants qui se rattachent à tel ou tel épisode de notre histoire politique, l'éminent écrivain a fait ce que, dans un ordre d'idées plus paisibles, nous devrions tous faire pour ces fugitifs essais de critique que notre faiblesse paternelle nous engage plus tard à réunir sous une forme un peu plus durable. Il a rapproché de nous ces divers anneaux par une chaîne intermédiaire : en marge de ces pages dont chacune porte sa date et répond à des émotions, à des colères, à des passions de-

puis longtemps apaisées, il a écrit ses réflexions d'aujourd'hui, celles que lui suggère son bon sens aidé de ses expériences, et qui parfois seraient plus amères chez ses lecteurs, s'il y mettait lui-même moins de bonne foi, de dignité et de franchise. Ces *réflexions* sont-elles tout à fait des désaveux? En reproduisant ce qu'il écrivait en 1827 sur les émeutes de la rue Saint-Denis, en 1828 sur le ministère Martignac, en 1829 sur le ministère Polignac, et ainsi de suite, l'auteur a-t-il rétracté ses opinions d'alors? A-t-il prononcé ce terrible : je me trompais! si difficile à obtenir des hommes politiques, surtout en un temps où personne, en définitive, n'a eu complétement raison ni complétement tort? J'ai dit ailleurs, à propos des *Mémoires* de M. Guizot, comment de pareils désaveux n'étaient ni possibles, ni même très-désirables, comment la religion a seule le secret de ces *meâ culpâ* où l'humiliation chrétienne se fond dans un acte de foi. Chez M. Saint-Marc Girardin, tout ce qui rentre dans le domaine des sentiments est ramené au point de vue actuel avec une droiture, une justesse d'appréciation qu'on ne saurait assez louer, et qui s'élève quelquefois jusqu'à l'éloquence : tout ce qui reste dans le domaine des idées persiste ou n'accepte que le côté le moindre et le plus humain des leçons contemporaines. Ce mélange, si conforme d'ailleurs, même chez les plus sages, au penchant de notre nature, est justement ce qui donne à cet ouvrage, ou plutôt à M. Saint-Marc Girardin lui-même et à ses amis, ce caractère particulier auquel la discussion aime à se prendre, parce qu'elle y rencontre à la fois de sérieux sujets d'estime et de piquants sujets de controverse.

On a dit avec raison que tout homme qui veut mettre la main ou la plume dans l'histoire politique de son temps doit préalablement régler ses comptes avec la Révolution

française. A cette date formidable j'en ajoute deux autres qui n'en sont que les compléments nécessaires et logiques : la Révolution de 1830, et celle de 1848. Que pensez-vous de la Révolution de 1789, non pas en elle-même (nous convenons tous qu'elle était inévitable), mais de la façon dont elle s'est faite? Glorifiez-vous ou maudissez-vous la Révolution de 1830? Enfin, ne voyez-vous dans celle de 1848 qu'un accident, d'autant moins concluant contre vos doctrines qu'il a été le triomphe de tous les gens absurdes, la défaite ou l'angoisse de tous les gens raisonnables? — Quatre mots de votre bouche, si je vous écoute, dix lignes de vos livres, si je vous lis, me diront si nous sommes d'accord sur ce point capital, et, par conséquent, sur tous les autres. Or le volume de M. Saint-Marc Girardin touche à la Révolution de 89 par sa belle étude sur Mirabeau, Louis XVI et Marie-Antoinette; à celle de 1830 par ses articles sur les divers événements qui la préparèrent et les épisodes qui la suivirent; à celle de 1848 par ses pages excellentes sur le droit au travail, et par l'ensemble même des *réflexions*, qui tiennent dans ce livre une si large place et qui en fixent la nouvelle date.

Je ne veux chicaner aucune des *conquêtes de* 89, bien que des esprits supérieurs nous aient éloquemment prouvé que les trois quarts de ces conquêtes précieuses existaient déjà en fait ou en germe dans notre ancien régime, au moment où la Révolution a sonné son sinistre tocsin pour les proclamer. Les sympathies qu'elles vous inspirent — et ici je m'adresse à M. Prévost-Paradol comme à M. Saint-Marc Girardin, — doivent vous faire regretter qu'elles ne se soient pas assises sur un fond plus solide, qu'après soixante-dix ans elles aient conduit la société à un état de choses où elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce

qu'elle espère, ni où elle va. Si j'en crois ce remarquable chapitre d'histoire où M. Saint-Marc Girardin caractérise avec tant de vérité et de convenance Louis XVI et Marie-Antoinette ; si je m'en rapporte aux pages si ingénieuses et si fines de M. Prévost-Paradol sur le gouvernement parlementaire, tous deux reconnaissent comme nous que la Révolution française eût été moins violente et plus féconde, si l'initiative en eût appartenu à la royauté, si cette grande réforme sociale fût partie d'en haut au lieu de venir par en bas. Son caractère essentiellement démocratique, voilà ce qui explique ses fureurs, son fatalisme sanguinaire et cette fièvre de destruction et de ruine qui dévora tant d'aspirations généreuses. Toutefois, si vous le voulez absolument, passons condamnation sur cette première origine. Oublions, non-seulement ce sang et ces larmes dont on nous accuse de trop parler, mais les impuretés qui succédèrent aux crimes, ces palinodies des tribuns, ces abandons de toute pudeur républicaine, ces prostrations de toute dignité morale en présence de la dictature militaire sortie tout armée de ces débris. Renonçons à constater que, pendant cette phase, la démocratie trouva moyen de dépasser en servilisme, en vénalité, en bassesse, tout ce qui s'est dit de plus véhément, dans le vieux style, contre les courtisans et les cours. Nous voici en pleine Restauration, en 1827 ou 1828. L'esprit libéral, débordé par la Révolution, sali par le Directoire, ébloui par le Consulat, dompté par l'Empire, noyé, comme l'Europe entière, dans le sang héroïque de nos armées, a eu le temps de se ranimer, de se raffermir, de se raconter à lui-même ses souvenirs, ses fautes, ses déceptions, ses malheurs, ses espérances. Qu'est-ce à dire? Je le vois qui, en dépit de son expérience, confond de nouveau ses intérêts et ses efforts avec ceux de son

ennemie mortelle, la démocratie. On habitue les oreilles, on acclimate les intelligences à l'idée d'une révolution nouvelle. Un ministre habile, admirablement propre à son rôle, s'efforce de réconcilier les affaires du présent avec les sentiments du passé : qui rencontre-t-il au premier rang de ses agresseurs? Ces jeunes libéraux qui n'avaient pas dès lors d'interprète plus brillant et plus animé que M. Saint-Marc Girardin. Pour célébrer une défaite du ministère, des rassemblements s'organisent : on casse des réverbères ; on insulte les gendarmes, qui sont forcés de tirer le sabre. Qui est le coupable? L'émeute? la révolution? les écoles, alors si factieuses et si remuantes? la démocratie, montrant le bout de l'oreille sous son bonnet électoral? Non ; c'est Tartufe : Tartufe, c'est-à-dire l'absolutisme politique servi par la congrégation cléricale; fantôme inventé par le libéralisme grossier du *Constitutionnel* d'alors, et malheureusement adopté par le libéralisme spirituel du *Journal des Débats*. Bientôt, — détail plus significatif encore ! — un ministère *centre droit* (pardonnez ces expressions antédiluviennes!) succède à ce ministère Villèle, auquel l'histoire rend déjà justice. M. de Martignac apporte à ce nouveau cabinet l'appui de sa douce et persuasive éloquence. Cette fois du moins y aura-t-il enthousiasme parmi les libéraux clairvoyants et sincères? vont-ils travailler avec ardeur à la défense de ce gouvernement qui réalise leurs vœux les plus chers? Cela devrait être, et cela n'est pas. M. Saint-Marc Girardin, avec une franchise qui l'honore, nous avoue qu'il fut bien froid, bien réservé, bien méfiant, qu'il éprouve quelque remords en comparant cette indifférence à la vivacité passionnée avec laquelle il défendit plus tard le gouvernement de 1830. Encore une fois, ces regrets sont honorables, mais il y eut une raison à ce contraste : c'est

que la Révolution avait bien consenti à user du pseudonyme de la liberté tant qu'elles pouvaient combattre ensemble sous le drapeau de l'opposition, mais que, du moment qu'il fallait se séparer, la plus acharnée, la plus robuste des deux alliées entraînait ou effaçait la plus idéale et la plus faible : c'est que, par une erreur d'optique et de *trop près*, M. Saint-Marc Girardin et ses amis, libéraux éclairés, mais abusés, firent les affaires de la démocratie en croyant faire celles de la liberté. Je passe rapidement sur le ministère Polignac, douloureux souvenir pour les royalistes, douloureux aussi, j'aime à le croire, pour les hommes d'esprit et de cœur qui frappèrent à coups redoublés la monarchie elle-même en ayant l'air de n'attaquer que les ministres. Je me borne à rappeler que, s'il y eut faute, entraînement irréfléchi de la part de Charles X, il y fut surtout poussé, j'allais dire autorisé par cet abandon glacial dont parle M. Saint-Marc Girardin, et où on laissait ce ministère Martignac si bien accommodé, semblait-il, aux sympathies libérales. On voulait une Révolution : on l'eut. Ici, je demande à l'éminent publiciste la permission d'établir une distinction entre ses affections personnelles et ses idées politiques : on doit respecter les unes : on peut discuter les autres. Je comprends très-bien que cette monarchie bourgeoise, constitutionnelle, élective, à demi traditionnelle, à demi révolutionnaire, ayant vécu de plain-pied avec toutes les forces vives du libéralisme ; que cette belle famille recommandée aux jeunes générations par l'éducation universitaire ; je comprends, dis-je, que cet ensemble lui ait paru propre au développement de la liberté, et qu'il l'ait accueilli avec transports. Au point de vue du sentiment, rien n'était plus vrai : raisonnablement, rien n'était plus faux, et la suite l'a prouvé. Le grand malheur de la France libérale, ce n'a pas été la ca-

tastrophe de Février ; ce n'a pas été le coup d'État du 2 décembre : ç'a été la Révolution de juillet : la liberté reçut un coup mortel, le jour où la démocratie triomphait. Cette première victoire des pavés en appelait logiquement une seconde : cette destruction des derniers restes de l'aristocratie politique consacrait la guerre de toutes les ambitions affamées ou déçues contre toutes les ambitions satisfaites. Cette terrible rature promenée par la grosse main de l'émeute sur les articles les plus essentiels de la Charte allait s'étendre en énormes taches d'encre sur toutes les Chartes à venir. Cette brutale rupture de l'équilibre des pouvoirs assurait, pour une date plus ou moins ajournée, mais certaine, une fatale prépondérance à la souveraineté populaire. La liberté, je le répète, s'engloutissait dans la démocratie, comme le romantisme, ce libéralisme en littérature, allait s'engloutir dans la démocratie littéraire, ou, en d'autres termes, dans le réalisme. Dans ce volume même de M. Saint-Marc Girardin, je surprends, au lendemain de la victoire de Juillet, des pages spirituelles et charmantes, mais au fond un peu tristes, sur les solliciteurs de 1830, sur l'anarchie, sur les grands hommes au Panthéon : c'est de la vraie et piquante comédie politique. Mais comment ne s'est-il pas dit qu'une nation qui, à la suite d'une phase d'enthousiasme intellectuel, ne savait produire que cette fourmilière d'ambitions crottées, de séditions furibondes ou d'emphases grotesques, était une nation démocratique ou égalitaire, et non pas une nation libérale ; qu'elle n'était ni assez jeune ni assez mûre pour la liberté ; qu'elle n'avait pas été digne d'apprécier et de pratiquer celle de 1814, et qu'elle ne serait pas capable de porter et de régler celle de 1830 ? Et, si elle se montrait telle alors, après seize ans d'éducation politique, comment ne se demande-t-il pas, en frémissant, ce qu'elle

serait aujourd'hui, après trente ans de surexcitations, de mécomptes, d'apostasies et de lassitudes ?

Voilà le désaccord qui nous sépare de M. Saint-Marc Girardin et de ses amis : ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas dire le mot réel, le mot vrai sur la Révolution de 1830. L'autre dissidence, celle qui touche à la catastrophe de Février, est comprise dans la première. Loin de nous l'idée d'offenser, si légèrement que ce soit, des fidélités honorables, d'effleurer d'anciennes blessures ! C'est d'ailleurs fort inutile. Plus nous dirons avec vous, plus nous penserons de bien du *personnel* de la monarchie de 1830, de la sagesse de son chef, du courage des jeunes princes, du talent de leurs défenseurs, de l'éloquence de leurs ministres, de la bravoure des généraux groupés autour d'eux, de l'intrépidité de ce maréchal Bugeaud à qui M. Saint-Marc Girardin a consacré un si touchant souvenir, plus aussi cette date fatale du 24 février 1848 prendra, selon nous, d'importance historique et philosophique. Quant à n'y voir qu'un incident, une distraction de la garde nationale, un triomphe des citoyens Bocage et Étienne Arago contre le pays tout entier, contre le bon sens et l'âme de la France, ceci nous conduirait tout droit à l'athéisme politique, et vous êtes trop bon chrétien pour nous permettre d'être athée.

En plaçant M. Prévost-Paradol de l'autre côté de 1848, je crois avoir indiqué les nuances qui existent entre le groupe où brille M. Saint-Marc Girardin et la jeune phalange qui est venue apporter à ces vétérans du journalisme libéral le concours de sa verve tempérée de finesse. Ces nouveaux venus, grâce à l'heureux bénéfice de leur âge, n'ont aucun engagement d'affection ni de rancune avec les divers régimes qui ont précédé le second Empire. 1830 n'a rien flatté, 1848 n'a rien blessé dans

leur intelligence et dans leur cœur ; ils n'ont pas, contre cette dernière date, le ressentiment des illusions brisées : ils en accepteraient plutôt ce qu'elle a paru avoir d'émancipateur, de définitif contre le passé, de décisif pour la démocratie, mais en l'ajustant à de nouvelles fictions représentatives, à une monarchie dont le rôle serait assurément bien agréable et bien facile, si tout le monde, parmi ses sujets, avait autant d'esprit que M. Prévost-Paradol. Ici je suis forcé, à mon grand regret, de tourner court. M. Prévost-Paradol, dans sa préface, compare très-spirituellement la presse actuelle à cette sultane Scheherazade, « qui commençait chaque nuit son histoire avec la chance d'être supprimée au lever de l'aurore. » — Oui, mais, grâce à son merveilleux talent de conteuse, Scheherazade ne fut jamais supprimée, et si quelqu'une des pauvres sultanes étranglées avant elle, ressuscitant tout à coup, eût voulu prendre la parole, elle l'eût fait taire, et elle aurait eu bien raison. C'est un peu ma situation vis-à-vis des heureux conteurs du *Journal des Débats*. Je me tairai donc, mais non pas avant d'avoir dit que, même quand il me semble un politique discutable, M. Prévost-Paradol reste un ingénieux et charmant écrivain ; que son étude sur le gouvernement parlementaire intéresse comme un chapitre de *Télémaque ;* que ses pages sur Lamennais, mises en regard de celles que M. Saint-Marc Girardin a écrites sur le même sujet, maintiennent cette proportion de droite à gauche dont je parlais tout à l'heure, mais sont d'une grande beauté de pensée et de langage ; que je passe à dessein sous silence la partie religieuse de son livre, parce qu'il faudrait se fâcher et que ce serait dommage en face d'un si aimable adversaire ; qu'enfin ses *Fragments et Pensées diverses*, bien qu'ils n'offrent pas toujours ce caractère de suprême achèvement que le genre exige, dé-

notent constamment un esprit généreux, indépendant, fin et sincère tout ensemble ; ouvert à toutes les idées élevées, fermé à toutes les choses basses : qualités de plus en plus rares, et qui, au besoin, mériteraient d'obtenir grâce pour bien des erreurs, de faire taire bien des dissidences !

XII

M. PAUL DE MOLÈNES [1]

Il y a longtemps que je voulais donner une place, dans ma modeste galerie, à un homme dont il me semble que l'on pourrait définir le talent et le caractère par ces simples mots : Le contraire de la vulgarité. — Que l'on accepte ou que l'on discute les idées de M. de Molènes sur la guerre ; que l'on prenne tout à fait au sérieux ou que l'on déclare suspect l'ardent spiritualisme qu'il mêle dans ses élégantes nouvelles aux orages et aux catastrophes de la passion, il est un point sur lequel tous les lecteurs doivent tomber d'accord : c'est que nos plaintes fréquentes sur l'abaissement du niveau moral dans la société et dans les lettres tomberaient d'elles-mêmes, si nous comptions seulement cinq ou six écrivains tels que M. de Molènes ; c'est que l'air qu'on aspire en le lisant est peut-être un peu vif, un peu excitant pour des poumons ordinaires, mais que la fièvre qu'il donne est de celles qui redoublent dans

[1] *Les Commentaires d'un Soldat.*

les âmes le sentiment et la soif de l'idéal. La littérature de M. Paul de Molènes est léonine ou plutôt aquiline; elle a plus d'essor encore que de force; elle fait songer à un frémissement d'ailes s'élançant vers les espaces infinis plutôt qu'à une grande puissance se déployant en terre ferme. Remarquons en outre que, par le privilége de sa vocation et de sa vie guerrière, M. de Molènes a pu traverser à cheval notre dernière phase littéraire sans que les éclaboussures en arrivassent plus haut que le talon de ses bottes. Il faut, pour lui trouver des ancêtres, remonter droit à Chateaubriand et à lord Byron. Il a du premier le don merveilleux de l'image, la faculté de multiplier à l'infini, dans un cercle de pensées assez restreint, ces fières aigrettes de pourpre et d'or qui nous entraînent comme en une plaine lumineuse où des casques et des cimiers étincellent au soleil. Il a du second l'ironie cachée sous un fond de mélancolie rêveuse, et, pourquoi ne pas le dire? une sorte de fatalisme oriental qui se combine chez lui avec le sentiment chrétien. Entre le récit d'Eudore dans les *Martyrs*, et l'*Hiver devant Sébastopol*, dans les *Commentaires d'un Soldat*, il n'y a pas assurément cette distance d'un demi-siècle, si féconde en littérature comme ailleurs, en métamorphoses et en nivellements de toutes sortes. Entre *Beppo* ou *Parisina* et telle ou telle page des *Caractères et Récits du Temps* ou des *Histoires sentimentales et militaires*, il existe ces affinités qui, en dépit des contrastes, des réactions et des ruptures, relient entre elles les diverses générations littéraires.

On a dit que M. de Molènes était un écrivain greffé sur un soldat. Il serait plus exact de l'appeler un soldat greffé sur un écrivain. La vocation ou du moins le talent d'écrire a préludé à son entrée dans cette carrière militaire vers

laquelle l'appelait un goût irrésistible. Bien jeune, il débuta dans la critique et le roman, sous ce pacifique régime qui, suivant M. de Lamartine, ennuyait la France, aujourd'hui si bien guérie de son ennui d'alors. La manière de M. de Molènes, dans cette première phase qui précéda de quelques années la Révolution de février, était celle d'un jeune homme plein de feu, d'imagination et de séve, cherchant sa voie au milieu des décombres du romantisme, des entassements du roman-feuilleton, des soucis d'une société bourgeoise, et, par une singulière erreur d'optique, se figurant qu'il lui suffirait de se rattacher à Voltaire et au dix-huitième siècle pour retrouver l'élégance et le chevaleresque. Mais à travers ce bizarre mélange on sentait une flamme qui consumerait tôt ou tard ces alliages et ces scories, comme ces incendies des forêts américaines qui changent des amas de branchages et de lianes en un sol fertile et bienfaisant. On sentait surtout une âme ; une âme qui s'élèverait bientôt aux objets dignes d'elle, et irait redemander son *credo* aux lèvres, sinon d'un curé de village, au moins d'un aumônier de régiment. Le premier coup de fusil de 1848 ouvrit à M. de Molènes cette issue qu'il cherchait vers une destinée martiale et poétique que le prosaïsme de son époque semblait devoir lui refuser. Volontaire de l'armée parisienne qui naquit des barricades de février et triompha de celles de juin, il reçut le baptême de sang dans les rangs de cette garde mobile dont il se fit plus tard l'historiographe et le peintre en des pages qui ne mourront pas. Lors du licenciement de cette garde, il entra dans l'armée régulière sans trop de souci de grade ou d'avancement, aimant la guerre, le danger, le bivac pour eux-mêmes, ce qui est après tout la meilleure manière d'aimer. Il ne renonça pas pour cela à la littérature : il s'y prépara, au con-

traire, des tableaux, des cadres plus larges, des horizons plus lumineux, une atmosphère plus pure, l'air des camps, mille fois préférable pour la santé de l'esprit, à celui des divans, des brasseries ou même des salons : il s'y ménagea, parmi ses lecteurs et ses lectrices, des sympathies plus vives, j'allais dire de plus faciles indulgences. Il en a été de certains écrits de M. de Molènes comme de ces beaux et braves militaires auxquels le monde en général et les femmes en particulier passent ce qu'elles ne pardonneraient pas à des bourgeois. Le moyen de se fâcher des teintes un peu chaudes de tel roman, des péripéties un peu brusques de telle passion, de certaines bouffées de haschich s'exhalant à travers des draperies spiritualistes, quand on songeait que ces romanesques ivresses avaient servi d'intermède à une vie de privations et de fatigues, de combats et de périls, que la plupart de ces pages, écrites sous la tente, chauffées au soleil d'Afrique, avaient eu pour échos le rugissement des lions et la mousqueterie des Kabyles? A présent, voici que M. de Molènes nous invite à sortir avec lui de ces domaines de la fiction enrichie par la mémoire, et, sous l'heureux titre de *Commentaires d'un soldat*, nous raconte les guerres de Crimée et d'Italie, auxquelles il a pris une part active comme aide de camp du maréchal Canrobert.

Nous nous félicitons pour notre part de cette qualification de *soldat* que s'est décernée à lui-même le brillant capitaine d'état-major, « témoin et acteur obscur, » nous dit-il, de ces magnifiques poëmes; » car elle nous permet de lire son livre avec plus de plaisir et de le louer avec moins de réserve. Je l'avoue, si le titre de l'auteur avait impliqué une idée d'initiative, de responsabilité et de commandement, j'aurais peut-être décliné l'honneur de rendre compte de son ouvrage. M. de Molènes parle, dans son

beau langage, de ces patries adoptives et mouvantes du soldat que l'on appelle la tente et le drapeau. Eh bien ! nous autres journalistes, nous avons aussi des patries. Or je ne puis oublier que j'en ai eu deux depuis sept ans ; que la première[1] (une tente bien fragile !) a été molestée, frappée, et finalement emportée par le simoun, parce qu'elle n'avait pas eu, disait-on, assez d'enthousiasme pour la guerre de Crimée, et que la seconde[2] soutient depuis dix-huit mois une lutte douloureuse et dangereuse pour protester contre les suites, sinon prévues au moins logiques, de la guerre d'Italie. A d'autres points de vue, que M. de Molènes me pardonne si je n'ai pas pour la guerre cette tendresse filiale qu'il ressent et qu'il exprime avec tant d'éloquence et d'éclat ! Non, je ne puis croire que la guerre soit éternellement nécessaire au monde, éternellement inhérente à la nature humaine, comme ces plaies par où s'échappent les humeurs d'un corps malade, jusqu'à ce qu'elles le dévorent. Je comprends et j'honore les guerres de civilisation, celles où une petite partie de la nation armée se dévoue pour aller enseigner l'humanité à des régions lointaines ou barbares. Ce n'est plus là de la destruction, c'est plutôt une sorte de régénération mystérieuse ; des germes de vie morale que nos troupes apportent à ces rivages sanguinaires, immobiles ou désolés. Mais ces vastes et implacables tueries que rend plus meurtrières le perfectionnement des armes, et que fait paraître plus cruelles l'adoucissement des mœurs ! Mais ces immenses champs de batailles où des milliers d'hommes également civilisés, qui ne se sont rien fait, qui ne peuvent pas se haïr, se ruent et se brisent les uns contre les autres, hachés, broyés, coupés, tranchés, écrasés, par ces terribles

[1] *L'Assemblée nationale.*
[2] *L'Union.*

instruments de mort dont la science moderne a décuplé les ravages et la portée! Encore une fois, que M. de Molènes m'excuse! il a vaillamment acheté le droit de parler de la guerre avec amour, et ce qui serait paradoxal ou irritant sous la plume d'un *pékin* comme moi, est émouvant et entraînant sous la sienne. Tandis qu'il s'enivrait de cette odeur de la poudre, de ce bruit du canon, de ces grandes voix de la mêlée, de ces héroïques images qui ont passé dans son livre comme des guerriers d'Ossian dans les nuages, j'assistais de près, dans un humble coin de terre, à ces poignantes douleurs que la guerre laisse sous ses pas ou rapporte sous ses ailes : je voyais couler ces larmes des sœurs, des fiancées et des mères que tous les feux de la gloire ne dessécheront pas; j'adressais un lugubre adieu à ces pauvres conscrits, à ces enfants de village non encore transformés en héros et laissant la maison vide, la moisson interrompue, le sillon inachevé. Puis, plus tard, dans la ville voisine que traversaient comme un glas les messages funèbres, j'avais à consoler un frère pleurant un frère, un vieillard forcé de survivre à son petit-fils, toute une famille d'affligés, frappée du contre-coup de ces canons qui ont de si fières harmonies; — et je me disais : Si la guerre est une nécessité, c'est une nécessité cruelle; si la France est un soldat, ce soldat n'a-t-il pas d'assez longs états de service pour qu'on lui permette le repos?

J'avais besoin de préciser ces différences d'appréciation et de position, afin que rien ne manquât à la sincérité de mes éloges littéraires. M. de Molènes d'ailleurs a, je le répète, prévenu les dissentiments de ce genre, en reprenant pour ses lecteurs l'épaulette de laine, en se confondant dans ces rangs obscurs où l'on n'a rien à discuter, rien à juger, où le devoir apparaît dans toute

sa netteté et où une âme à la fois martiale et poétique peut être prise de cette folie de l'épée qu'il compare lui-même, sans profanation aucune, à la folie de la croix. J'appellerai volontiers l'imagination et le style de M. de Molènes les harpes éoliennes de la guerre. Sitôt qu'il retrouve dans ses souvenirs de l'Alma ou d'Inkermann, de Magenta ou de Solferino, un de ces traits, un de ces tableaux, une de ces scènes qui lui ont laissé une indélébile empreinte, il s'en exhale des vibrations d'une sonorité et d'une richesse inouïes, dont l'effet est analogue à ces belles symphonies militaires qui donnent aux auditeurs les plus pacifiques et les plus froids l'envie de marcher au pas de charge et de se croire des héros inédits. Je parlais tout à l'heure d'épaulettes de laine; si le brillant écrivain les a imposées à son titre, sa prose à des épaulettes à grains d'épinards : elle possède des magnificences de généralissime. Et puis, quel noble élan vers tout ce qui relève encore et consacre l'amour du danger! Quels touchants retours vers cette patrie céleste, sans laquelle la gloire des armes, comme toutes les autres, ne serait qu'un bruit stérile et une vaine fumée! Lisez ce beau passage sur les sœurs de charité : « J'aperçus sur cette route du cimetière deux sœurs de charité avec ces coiffes qui mettent à leurs fronts recueillis comme deux ailes. La tête inclinée, les bras sur leurs poitrines, elles marchaient de ce pas léger, droit et sûr, qui semble représenter le trajet à travers la vie de ces âmes sans souillures. La première blessure qui ait déchiré ma chair a été pansée par des sœurs de charité. Ce n'est pas un vague sentiment de poésie, c'est le solide lien d'une profonde reconnaissance qui m'attache à ces pieuses filles. Jamais les deux patries qu'à certaines heures nous confondons dans un même amour, la patrie d'ici-bas et la

patrie de là-haut, ne s'offrirent à moi sous des traits plus sensibles et plus dignes qu'en cet instant. Depuis quelques jours Varna possédait des sœurs de charité. Sur cette terre musulmane, dans ce pays où toute action vivifiante est frappée de stérilité par le monstrueux abaissement de la femme, notre société et notre religion envoyaient ce qu'elles ont à la fois de plus délicat et de plus fort. Il me semblait que ces deux humbles femmes répandaient autour d'elles cette sorte de sérénité solennelle, de recueillement ému et profond, qu'une croix solitaire suffit à verser sur un paysage. Je les suivis du regard avec une vraie joie et en leur adressant tout bas les meilleures salutations de mon cœur. »

Un peu plus loin, je rencontre une page qui peut aider à reconnaître, chez M. de Molènes, l'influence de Chateaubriand, mais d'un Chateaubriand retrempé dans la rosée sanglante des champs de bataille. Qui ne se souvient du célèbre passage de *Réné* « Mon père expira dans mes bras... c'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée : je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père. Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur les traits de sa victime les secrets d'un autre univers?... »

Rien de plus éloquent : je ne sais pourtant si je ne préfère pas, dans leur énergie un peu farouche, ces

lignes où M. de Molènes arrive à la notion de l'immortalité de l'âme par des procédés contraires : « Ces corps dont la vie s'est si brusquement retirée ont produit presque toujours sur moi une impression qu'au premier abord on est tenté de repousser comme pernicieuse et cruelle, mais qui, à l'examen au contraire, me semble toute remplie de consolation et d'enseignement. Je trouve que pour la plupart ce sont de véritables haillons, ne rappelant plus rien des souffles qui leur prêtaient, il y a quelques moments à peine, tant d'émouvantes apparences. Si jamais la Psyché antique, devenue désormais l'âme chrétienne, m'a semblé une prisonnière ailée dont tout à coup la geôle s'écroule, assurément c'est à la guerre. Les sanglants débris dont le sol est jonché après une chaude action paraissent des ruines que la terre aura le droit d'enserrer, où rien n'est resté de ce qui appartenait au ciel. Et quand on vient à se rappeler devant ces objets muets, froids, déformés, devant ces choses sans nom, comme l'a dit le plus éloquent orateur de notre Église, quand on vient à se rappeler les créatures vivantes, passionnées, radieuses, que ces mêmes objets, que ces mêmes choses étaient tout à l'heure, on sent d'une manière invincible, avec une raison enflammée et soulevée par la foi, que cette matière où nulle parcelle n'est demeurée visible d'un si riche, d'un si éblouissant trésor, n'est point cette mystérieuse puissance, ce soin, cette tendresse de Dieu, qui mérite de s'appeler l'homme. »

Ces deux citations peuvent donner une idée de la manière de M. de Molènes. Il serait difficile d'analyser son livre qui retrace des événements gravés à l'eau-forte dans toutes les mémoires, et même d'apprécier, d'après les méthodes ordinaires, des façons de penser et d'écrire qui pourraient paraître trop colorées trop vives, trop

empanachées, si l'on oubliait un moment que chacune de ces émotions si ardemment dépeintes aurait pu être tranchée par une balle ou un boulet. Écrit à froid, par un simple homme de lettres, éloigné ou abrité pendant la bataille, ce livre semblerait peut-être au-dessus ou au delà du ton : on y signalerait un trop grand nombre d'*ut* de poitrine ou d'*ut dièze* guerriers. Écrit dans des conditions pareilles, il a de quoi émouvoir, subjuguer, éblouir, entraîner, même un membre du congrès de la paix. Pour arriver à ces effets, à ces beautés, il a fallu l'heureuse et rare combinaison d'un tempérament très-littéraire avec une âme passionnément militaire, et c'est de ce choc qu'ont jailli ces milliers d'étincelles. Qui serait insensible d'ailleurs à ces pathétiques souvenirs? M. de Molènes, — et nous ne l'en blâmons pas, — a été avare de noms propres; cependant, quand il se trouve en face d'un blessé, d'un mort qu'il a connu et aimé, il le mentionne en passant, il le met à son ordre du jour avec une irrésistible sympathie. C'est ainsi que nous revoyons, à travers ces pages, le colonel de la Tour du Pin, ce type si justement populaire dans l'armée, cette figure presque légendaire à force de bravoure, d'abnégation et d'esprit; volontaire du danger et de la mort, cœur de héros trahi par une infirmité cruelle qui l'empêchait d'entendre ces canons qu'il bravait. Et vous aussi, noble et pieux Hélion de Villeneuve, et de Lourmel, et Senneville, et le brillant et aimable général Clerc, et tous ceux que nous pourrions ajouter nous-même à cette héroïque et funèbre liste! Ici tout dissentiment, toute chicane s'effacent dans un même hommage d'admiration et de regret. Ces noms éclatants ou obscurs, la France peut être fière en les comptant; et s'il est vrai que la gloire des lettres soit sœur, chez nous, de la gloire des armes, la France peut aussi s'enorgueillir

de ce *soldat* qui, après avoir vaillamment traversé ces terribles guerres, a retrouvé au fond de sa giberne une plume assez bien taillée pour nous en donner un digne commentaire.

XIII

LE GÉNÉRAL MOLINE DE SAINT-YON [1]

Plus on avance dans la lecture de cet ouvrage, plus on s'étonne que ce sujet si riche, si varié, si intéressant, n'eût pas déjà tenté un de nos historiens modernes. Loin de nous l'envie de déprécier tel ou tel autre cadre historique, et surtout de méconnaître le parti qu'en ont tiré d'éminents écrivains ! Mais si l'on nous accorde que les trois grandes inspirations du moyen âge, les trois images qui jettent le plus d'éclat et de vie sur les récits du passé, sont la Religion, la Poésie et la Guerre, où se trouvent-elles mieux unies et plus brillantes que chez les comtes de Toulouse, dont la plupart, — et les plus illustres, — mirent au service de Dieu leur redoutable épée ; dans ces contrées qui fournirent aux croisades de si nombreuses et si chevaleresques recrues ; dans ces villes qui furent le berceau d'une poésie originale, à la fois délicate et naïve, savante et populaire, et cela pendant que la langue du

[1] *Histoire des comtes de Toulouse.*

nord de la France bégayait à peine d'informes et grossiers accents? Remarquez en effet une autre supériorité de l'histoire des comtes de Toulouse sur celle des autres États, destinés, eux aussi, à se fondre tôt ou tard dans la grande unité française : la Bourgogne, par exemple, la Lorraine surtout, n'arrivent à leurs phases les plus éclatantes qu'au moment où la France était elle-même parvenue ou du moins touchait à ce degré de civilisation qui allait peu à peu effacer, en attendant mieux, ses vassaux et ses voisins. Assurément, la Bourgogne de Charles le Téméraire est poétique et guerrière comme son maître; mais, tout à côté, la France de Louis XI va ouvrir une ère nouvelle d'où sortira, au milieu des orages du seizième siècle, la vraie société française. Plusieurs des ducs de Lorraine sont des héros d'épopée ou de roman : Mais Henri IV et Richelieu sont là, et Louis XIV est bien près. Qu'est-ce, au contraire, que la France de Charles le Simple ou même de Louis VI, comparée à ces provinces méridionales dont le ciel pur et l'ardent soleil firent éclore et mûrir plus vite toutes les primeurs des arts, des lettres, de la chevalerie, de l'élégance, toutes les fleurs et tous les fruits de l'imagination et du cœur? Le général Moline de Saint-Yon a donc eu lieu de s'étonner et de s'applaudir qu'on lui eût laissé libre ce champ défriché par les bénédictins; et ses lecteurs s'en applaudiront comme lui; car, si le sujet était digne de l'ouvrier, l'œuvre est digne du sujet.

Le livre s'ouvre par une introduction large et rapide à travers les époques ténébreuses qui précédèrent la constitution, d'abord incomplète, puis définitive, des comtes de Toulouse. C'est un plaisir sérieux et fécond que de suivre un pareil guide dans les transformations successives de cette antique race gauloise, vaincue plutôt qu'absorbée par la domination romaine, puis, après la décadence

et la chute de l'empire romain, se débattant contre les invasions sarrasines et appelant à son aide une puissance nouvelle dont rien ne présage encore les grandeurs futures. Cette phase transitoire nous conduit jusqu'à un de ces grands hommes que Chateaubriand a appelés *fastiques*, et qui sont délégués de Dieu pour changer la face du monde. Charlemagne domine et personnifie tout ensemble le génie de l'Occident et le génie du moyen âge : son ombre gigantesque semble encore, après plus de dix siècles, partager en deux l'ère moderne. Son bras s'étend jusqu'au midi de la France, et il y rencontre un autre grand homme, un héros, un saint, Guillaume *au cort nez:* c'est là la vraie date du comté de Toulouse; car le prédécesseur de Guillaume, Chorson, est une de ces figures légendaires qui vont mieux à la poésie qu'à l'histoire. Il arrive alors ce qui s'est renouvelé bien souvent dans des situations analogues. Tant que Charlemagne contient de sa main puissante le faisceau que cette main a formé, le comté de Toulouse n'en est qu'une des branches les plus vivaces et les plus fortes. Mais lorsqu'il a disparu, lorsque la faiblesse ou les querelles de ses successeurs laissent son vaste héritage se morceler et se dissoudre, les États secondaires gagnent en importance ce que perd le centre : ils vivent de leur vie propre, et quelques-uns priment la métropole en civilisation et en splendeur. C'est ce qui advient aux comtes de Toulouse. Leur pouvoir féodal éclipse ou balance la puissance royale. La féodalité à son apogée réduit à d'étroites limites le royaume de France : Raymond de Saint-Gilles est un plus grand personnage que la plupart des prédécesseurs de Philippe-Auguste. Patience! l'instinct de notre nation, son invincible penchant vers l'unité, l'alliance primitive et naturelle de la royauté avec le peuple, auront tôt ou tard

raison de ce régime qui crée vingt royaumes dans un seul, et parfois autant de tyrannies qu'il y a de châteaux forts à mi-côte ou sur les cimes. L'affranchissement des communes commence l'œuvre qui se continuera par Philippe-Auguste, puis par Louis XI, et enfin par Henri IV, Richelieu et Louis XIV. Mais, bien avant que l'œuvre soit achevée, quatre siècles avant l'assimilation complète des provinces, le comté de Toulouse se réunit à la couronne de France par le mariage de la fille unique du dernier comte avec un frère de saint Louis; et je ne sais si cette durée si courte, à demi baignée déjà dans la brume des âges, n'ajoute pas encore à l'intérêt et au prestige.

Nous ne saurions assez dire avec quelle netteté, quelle vigueur, le général Moline de Saint-Yon indique ou suggère ces idées qui tiennent à l'esprit même de son récit et embrassent toute la marche de l'humanité depuis les siècles de barbarie jusqu'aux nôtres. A côté de ces qualités didactiques, il en est une autre que je dois signaler tout d'abord dans ce livre si remarquable; c'est l'impartialité; non pas cette impartialité banale, qui n'est qu'un pseudonyme de l'indifférence, mais celle qui résulte de l'élévation, de la sérénité de l'intelligence, certaine que les nobles causes ne gagnent rien à déguiser leurs côtés faibles, et que jamais la vérité n'a besoin d'être défendue par le mensonge. On me demandera comment il pouvait être si important ou si difficile de se montrer impartial en retraçant l'histoire d'une maison qui n'existe plus et d'une époque si éloignée de nous : c'est que tout, dans cette histoire, touche à ces questions, à ces souvenirs que l'esprit moderne a choisis pour ses champs de bataille; le moyen âge, la féodalité, les croisades, les ordres religieux, la lutte des pouvoirs temporels et de l'Église, l'oubli des petits et des faibles dans le tableau des prospérités

ou des adversités des grands : c'est que le dix-huitième siècle, ce triste précepteur dévoré par son écolier, en réagissant violemment contre le passé pour rendre plus cher à la France l'esprit d'innovation et de réforme, a su envelopper toutes ces questions, toutes ces dates d'un voile épais et sinistre que la curiosité moderne a entrepris de déchirer, mais qui, sur bien des points, résiste encore : c'est que ces malentendus, accrédités par le sophisme et aggravés par la Révolution, fournissent des éléments toujours nouveaux à des discussions toujours nouvelles et retardent indéfiniment les solutions pacifiques. Voilà comment, sept ou huit cents ans après Pierre l'Ermite et saint Bernard, après Raymond de Saint-Gilles et Godefroy de Bouillon, l'impartialité peut avoir encore son à-propos, ses difficultés et son mérite : voilà comment un homme tel que le général Moline de Saint-Yon, étranger à tout système et à tout calcul, ne disant que ce qu'il sait, n'exprimant que ce qu'il sent, trop profondément épris de la vérité et du bien pour en cacher les taches et les ombres, a pu rendre un éminent service à l'histoire et faire de cette sincérité même un hommage, — le meilleur de tous — à ces grandes choses du passé, tant de fois défigurées et calomniées par un misérable esprit de parti.

Dans une histoire bien faite, comme dans un drame ou un roman réussi, il y a un point culminant vers lequel les autres épisodes semblent tendre et qui attire à lui l'intérêt du lecteur et les forces vives du récit. Dans le second volume de cette *Histoire des Comtes de Toulouse*, si plein, si entraînant, si largement conçu et si fortement écrit, ce point culminant, c'est la vie de Raymond IV, Raymond de Saint-Gilles, seizième comte de Toulouse ; et cette noble vie, — qui l'ignore? — est intimement liée à la première croisade.

Que n'a-t-on pas dit contre les croisades? Quels reproches, dont quelques-uns fort spécieux, ne leur a-t-on pas adressés? A quoi bon ces colossales prises d'armes suivies d'un immense avortement, ces soudaines émigrations de soldats et de pèlerins, également funestes aux pays qu'ils laissaient déserts et à ceux qu'ils envahissaient? Quoi de plus insensé que d'abandonner ainsi, sur la foi de quelques moines fanatiques, sa patrie, son champ, son foyer, des devoirs réels, des intérêts évidents, des affections sacrées, pour accomplir des devoirs chimériques, ressusciter une ville maudite que Dieu avait condamnée à mort, reconquérir un tombeau que l'on n'a pas même su garder? Quoi de plus dérisoire que de s'enrôler sous une sainte bannière, de broder une croix sur son écusson, de se donner pour les champions d'un Dieu de paix, de charité, de pureté, et de commettre dans ces contrées infidèles, auxquelles on devait au moins le bon exemple, plus de déprédations, de meurtres, de scènes de carnage, de luxurieuses violences que ne s'en permirent jamais les musulmans les plus effrénés, les mécréants les plus endurcis? — Tout cela est vrai, ou à peu près, et tous nos libres penseurs, depuis les encyclopédistes jusqu'aux commis voyageurs, ont eu beau jeu à gloser là-dessus. Faut-il répondre que tout cela est faux, que les Croisades, au point de vue humain, ont été parfaitement raisonnables, que les croisés se montrèrent tous des modèles de sagesse, de chasteté et de vertu? Non; ce serait mal défendre une belle cause, et le général Moline de Saint Yon s'est bien gardé de procéder ainsi. Avec son admirable bonne foi et sa parfaite sagacité historique, il a su démêler, dans ces héroïques entreprises, l'élément humain qui en explique les imperfections et les souillures, et la portion divine qu'on ne saurait y méconnaître sans aveuglement

et sans folie. Ceux que les croisades offusquent sont des raisonneurs étranges. A une époque endoctrinée et polie par cette civilisation dont ils sont fiers, l'esprit qui les anime a eu sa croisade aussi, la croisade révolutionnaire; et il n'a pu l'accomplir sans que des crimes inouïs, des fureurs incroyables, des désastres horribles, d'inexprimables scènes de démence et de ruine vinssent déshonorer chacune de ses conquêtes et faire reculer la société jusqu'à une sorte de fatalisme sauvage. Aidé des lumières de l'éducation moderne, des clartés de la discussion publique, de l'adoucissement des mœurs et des caractères, il n'a su ni conjurer un seul des effets de la méchanceté humaine, ni même, après tant d'illusions et d'efforts, garder le sépulcre de cette liberté politique dont il avait fait sa religion nouvelle : — et dans un temps qu'il qualifie de barbare, parmi ces rudes barons, ces chevaliers bardés de fer, plus enclins à se battre qu'à s'instruire, dans cette société confuse où s'agitaient les restes de la barbarie luttant contre les débris du paganisme, où nulle culture intellectuelle ne tempérait la violence des instincts, où l'homme, entre les bras maternels de l'Église, ressemblait à un enfant vigoureux, tour à tour prêt à caresser et à déchirer sa nourrice, on voudrait que tout se fût passé dans les conditions les plus correctes de modération et de douceur ! Sous peine de condamnation absolue contre le principe même des croisades, on exigerait que ces assemblages de vingt peuples, de vingt races, diverses ou contraires, traînant après eux une nuée de femmes, d'enfants, de mercenaires, de maraudeurs, d'aventuriers, eussent marché à la conquête de l'Orient, l'air grave et les yeux baissés, du même pas et dans le même ordre que des fidèles allant au prône ou des quakers allant au prêche ! Quant à nous, ce qui nous frappe

surtout dans les croisades, — et nous remercions le général de Saint-Yon de nous avoir rendu cette impression plus nette et plus profonde, — c'est justement ce mélange de bien et de mal qui en forme le double caractère. Beaucoup d'autres raisons militent en leur faveur auprès du judicieux historien : en poussant vers l'Orient les populations occidentales, elles ont fait jaillir de ce choc bien des étincelles qui furent plus tard des clartés : en les rapprochant d'une civilisation plus avancée et plus subtile, elles ont préparé ces esprits rudes à une éducation nouvelle dont profitèrent les arts, les lettres, le langage : en refoulant chez elles les races musulmanes, en les forçant à se défendre au lieu d'envahir, en les décimant par tous les fléaux de la guerre, elles entravèrent leur développement et préludèrent à leur décadence. Mais ces raisons nous mèneraient trop loin, et il nous suffit de dire que le général Moline de Saint-Yon les a indiquées en maître. Ce qui nous attache et nous émeut le plus, c'est ce que les croisades eurent à la fois de merveilleux et de vraisemblable : l'inspiration en fut divine, l'exécution en fut humaine : une foi sans bornes, un détachement surnaturel de tous les intérêts d'ici-bas, la prépondérance absolue des plus sublimes aspirations de l'âme sur les vues mesquines du bien-être et de la matière, peuvent seuls enfanter de tels prodiges, précipiter vers un monde inconnu ces armées de princes, de chevaliers, de vassaux, leur faire braver tous les obstacles et toutes les misères, leur faire mépriser ces biens terrestres qu'ils sacrifiaient sans regret à une croyance, à une idée ; et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en se demandant quelle serait aujourd'hui la force de pareils mobiles, même dans les cœurs les plus intrépides. Puis, après ce premier élan, l'homme reparut ; l'homme avec ce fond de

passions mauvaises qui fait de sa vie une lutte et de sa nature un contraste, l'homme d'autant plus emporté vers le mal qu'il avait plus de puissance pour le bien, d'autant plus prompt aux extrêmes qu'il était plus éloigné de cette civilisation mitoyenne qui sait tout accommoder, au risque de tout affaiblir. Les croisades, c'est l'expansion héroïque et suprême de l'humanité au moyen âge ; admirable quand elle s'appuie sur Dieu, car jamais contact entre le Créateur et sa créature ne fut plus visible et plus fort ; déplorable quand cet appui lui manque, car la créature n'a pas encore appris à chercher en elle-même de quoi dompter ses penchants et tempérer ses instincts.

Je n'ait fait qu'abréger et amoindrir les considérations si élevées et si sages dont le général de Saint-Yon a entremêlé son récit. Historien des comtes de Toulouse, il avait à accomplir une autre tâche, plus spéciale : restituer à Raymond de Saint-Gilles sa vraie part, — la plus grande, — son vrai rôle, — le plus glorieux et le plus pur, — dans la première croisade. Cette tâche essentielle, il s'en est parfaitement acquitté. Il nous démontre, preuves en mains, et avec une piquante justesse, à quel point les historiens contemporains ont été iniques envers le comte de Toulouse, à quel point la poésie elle-même (c'est son péché mignon) a été menteuse. De ce prince de cinquante-quatre ans qui se battait comme un jeune homme de trente, le Tasse a fait un vieillard ; et dès lors il est tout simple que Tancrède et Renaud aient eu ses préférences. La poésie est une femme ; elle aime la jeunesse, et quelques fautes brillantes ne lui déplaisent pas. Elle n'aurait pu ni agenouiller aux pieds d'Herminie, ni égarer dans les jardins d'Armide le pieux et magnanime Raymond de Saint-Gilles ; et elle a presque traité en Géronte ce héros, trop parfait pour elle. Mais l'histoire, sa docte

sœur aînée, doit être plus véridique, et nul n'était plus digne que le général de Saint-Yon de redresser ses torts et d'indemniser ses victimes.

On se tromperait étrangement, si l'on bornait à cette partie importante de son tableau historique l'intérêt du tableau tout entier. Que de portions aussi curieuses qu'instructives je suis obligé d'omettre! que d'épisodes, que de noms célèbres ou charmants, depuis Judith de Bavière, la femme de Louis le Débonnaire, si injustement accusée d'avoir un peu trop aimé le comte Bernard de Toulouse, jusqu'à la belle et terrible Eléonore d'Aquitaine, cette reine tragique, qui, cinq cents ans plus tôt, se serait appelée Frédégonde; depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste, depuis Guillaume au *cort nez* jusqu'à Bernard de Ventadour, depuis Chorson, le héros légendaire, jusqu'à Richard Plantagenet, le héros de roman! Cloîtres et tourelles, armure du paladin et voiles blancs de la châtelaine, bourdon du pèlerin et mandoline du trouvère, sombres magnificences des églises gothiques et poétiques splendeurs des fêtes chevaleresques, toutes les ombres, toutes les lumières, toutes les gloires, toutes les douleurs, tous les héroïsmes, tous les enchantements du passé, colorés d'un doux rayon de notre soleil méridional, nous apparaissent dans ce livre, et y associent constamment les charmes de la poésie aux enseignements de l'histoire.

Nous reviendrons sur l'œuvre du général de Saint-Yon, quand paraîtront ses deux derniers volumes, dont l'intérêt ne peut manquer de grandir encore avec le sujet même. Pour aujourd'hui, saluons l'œuvre et l'auteur d'un sincère et respectueux hommage. On nous accuse souvent de deux torts graves en littérature : d'être pessimiste et alarmiste. Et pourtant, avec quelle joie

nous accueillons ces nobles ouvrages qui renouent les traditions de la bonne littérature et ressemblent à des protestations vivantes contre d'impures productions et de scandaleux succès ! Avec quel empressement nous profitons de ces rares bonnes fortunes, pour reconnaître, dans les lettres comme dans le monde, la part faite au bien, pendant que la part du mal redouble chaque jour de licence et de bruit ! Que nos lecteurs, que l'auteur de cette *Histoire* nous pardonnent un souvenir personnel : Le 24 juin 1848, des gardes nationaux attaquaient la formidable barricade du clos Saint-Lazare ; ils hésitaient ; car le courage civil n'est pas tout d'une pièce comme la bravoure du soldat. Un des leurs, vêtu en bourgeois, armé d'un petit fusil de chasse dont il ne se servait pas, leur adressa simplement quelques paroles encourageantes, et leur offrit de marcher à leur tête. Ces paroles suffirent ; l'impulsion était donnée, et les gardes nationaux firent leur devoir. Cet homme, quelques-uns d'entre nous l'avaient reconnu : c'était le général Moline de Saint-Yon. Onze ans se sont écoulés : il y a des barricades en littérature comme il y en avait alors dans les rues ; il y a des insurgés et des émeutes : l'émeute du sophisme, de la fantaisie, de la laideur morale, de toutes les bassesses de la pensée et du langage. Eh bien ! voici que notre guide d'alors nous revient de sa studieuse retraite, un livre à la main ; il nous encourage et nous console, non plus sur ce théâtre sanglant où l'on retrouvait les traces d'une littérature funeste, mais dans ce domaine des intelligences où l'avenir prépare son salut ou sa perte. Compléter ainsi une brillante et utile carrière, c'est une gloire où se confondent le général et l'écrivain : notre admiration et notre reconnaissance ne les sépareront pas.

XIV

M. ALFRED NETTEMENT[1]

I

Il y a, entre certains hommes et certaines œuvres, des affinités puissantes que j'ai souvent signalées, mais qui ne m'ont jamais paru plus évidentes qu'au moment où j'ai ouvert l'*Histoire de la Restauration*, par M. Alfred Nettement. Après avoir défendu avec éclat, pendant vingt-cinq ans, la grande cause monarchique, après avoir, en deux éloquents tableaux de la littérature contemporaine, montré comment les lettres s'élèvent ou s'abaissent suivant qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de l'immortel foyer des vérités religieuses, politiques et morales, M. Nettement devait être naturellement amené à nous raconter la Restauration elle-même, à refaire cette histoire tant de fois défigurée par la haine ou la calomnie. Pour s'acquitter de cette tâche décisive, il ne s'est borné ni à ses informations personnelles, ni à son propre jugement. Il s'est entouré de documents nom-

[1] *Histoire de la Restauration*, tome Ier.

breux, inédits pour la plupart, écrits ou recueillis, sous la dictée des événements, par quelques-uns des hommes le plus activement mêlés aux affaires de cette grande époque. Il a répandu sur tout cela cette lumière chaleureuse qui n'est pas, à Dieu ne plaise ! la partialité vulgaire, mais que j'appellerai plutôt le goût de la vérité uni à la certitude que cette vérité est telle qu'on l'aime et qu'on la veut. En retraçant la rentrée des Bourbons, en mettant en scène ces princes qui personnifièrent pour la France la paix, la réparation, l'oubli d'inexprimables souffrances, l'intégrité du territoire, l'avénement des libertés politiques, M. Nettement n'a pas abdiqué ce sentiment royaliste qui est l'âme et la vie même de son talent ; mais il l'a soumis au sévère contrôle des faits, certain que le meilleur moyen de gagner le procès était de le plaider tout entier, sans déguisement et sans réticence, et qu'après avoir prouvé le caractère national et libéral de la Restauration, il n'aurait pas à s'alarmer des fautes commises. des imperfections humaines, des difficultés de situation, dont plusieurs ne furent pas surmontées parce qu'elles étaient insurmontables.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux vont de la campagne de France à la bataille de Waterloo ; court espace de dix-huit mois à peine, qui renferme assez d'événements pour suffire à l'émotion et à l'enseignement d'un siècle : chute de l'Empire, établissement du gouvernement royal ; tâtonnement des institutions nouvelles, tiraillées en sens divers par deux courants contraires ; retour de l'île d'Elbe, et enfin ce triste épisode des Cent-Jours, douloureux pour tous les partis, humiliant pour le génie même, amnistié par la poésie complaisante, condamné par l'histoire, et se hâtant vers son dénoûment sanglant et lugubre, à peu près comme ces coupables qui

tournent contre eux-mêmes leurs mains meurtrières et croient échapper à la justice des hommes en lui montrant le sang de leurs blessures.

Ce serait peut-être manquer de respect à un livre d'histoire que de l'appeler une œuvre d'art : pourtant l'optique historique a ses lois comme l'optique théâtrale ; or je me suis toujours demandé comment il se pouvait faire que tous les partis, depuis la Rochejacquelein jusqu'à Lafayette, depuis d'Andigné jusqu'à Carnot, eussent, à un moment donné, proclamé la nécessité et la nationalité de la Restauration, et que tous les historiens, en tombant d'accord sur ce point capital, prissent cependant plaisir à mettre en relief, dans tous ses détails militaires, la campagne de 1814 ; à exagérer la grandeur des conceptions stratégiques, la valeur de victoires sans lendemain, l'enjeu de la France dans une lutte désespérée. Si Bonaparte, depuis plusieurs années, ne marchait plus que d'erreurs en erreurs, si chacune de ses fautes nous coûtait de sanglants sacrifices, s'il se refusait à prévoir, à conjurer un dénoûment inévitable ; si sa situation se dessinait d'une façon telle, que, pour le premier de ses maréchaux comme pour le dernier de ses conscrits, sa chute dût être une nécessité, en vertu de quel patriotisme ou plutôt de quel mirage, me passionnerais-je pour des succès éphémères, qui n'arrêtent rien, qui ne sauvent rien, qui ne sont bons tout au plus qu'à prolonger des illusions fatales, à rendre plus terribles les convulsions d'une agonie ? Vous me dites que, dans ces trois mois, dans ces glorieuses journées de Champaubert, de Brienne, de Montmirail, de Montereau, Napoléon s'est montré plus grand capitaine qu'aux plus beaux jours de sa prospérité : d'abord je pense, avec M. Nettement, qu'il y a là une grande exagération : ensuite le génie militaire, comme tous les autres, est l'in-

tuition profonde, presque divine, de l'harmonie entre l'effort de l'homme et l'œuvre qu'il se propose, entre les moyens et le but, entre ce qu'il peut et ce qu'il veut. Dérangez, détruisez un de ces deux termes, que reste-t-il? Le rêve d'un cerveau puissant, entremêlé de lumière et d'ombre, se cramponnant, non plus comme les naufragés ordinaires, à des planches ou des rochers inertes, mais à des milliers d'êtres vivants qu'il entraîne et dévore dans sa chute. M. Nettement a donc été, selon nous, fort bien inspiré en traitant avec sobriété cette campagne de 1814, que l'on ne saurait amplifier sans diminuer d'autant et affaiblir le bienfait de la Restauration; car le lecteur, comme le spectateur au théâtre, est ainsi fait, que l'on ne peut pas fixer son émotion sympathique sur deux points à la fois, encore moins sur deux points contraires. Si j'insiste sur ce détail, où une question de proportion littéraire cache une question d'équité historique, c'est que j'y trouve en germe le grand, l'éternel malentendu, volontaire chez les uns, inconséquent chez les autres, qui a plané sur cette époque, et à l'aide duquel la Restauration a été battue en brèche. Cette faute, cette erreur d'optique que les historiens commettent, les contemporains l'ont commise, et cela au moment même où la blessure plus vive, où le bienfait plus évident auraient dû les en préserver. On a dit, vous le savez, que les Français n'avaient pas la tête épique; ce qui revient à dire qu'ils n'ont pas d'imagination : c'est possible, c'est probable même, puisqu'ils ont produit la *Henriade*. On doit cependant convenir que, dans cet orageux débat entre la Restauration et l'Empire de 1814, c'est l'imagination qui a joué le premier rôle, rôle qui n'est pas fini : l'imagination, avec ses caprices, ses contradictions, ses exigences de jolie femme, voulant à la fois le possible et

l'impossible, le blanc et le noir, ou, si vous l'aimez mieux, le blanc et le rouge. On maudissait le joug de fer qui pesait de plus en plus sur la France ; on comptait avec épouvante ces coupes réglées qui emportaient à la mort les hommes, les jeunes gens, les adolescents ; on s'effrayait de ces victoires qui défiaient la Providence, la foi des traités, le droit des nations, qui affaiblissaient en nous le sentiment national en l'éparpillant sur un espace indéfini : on gémissait de ces conquêtes, de ces expéditions qui entraînaient au loin, à l'aventure, la fortune du pays, pareille à ces voyageurs incorrigibles que l'on craint de ne plus revoir, ou de revoir exténués, en haillons ou à demi morts sur le seuil de leur maison. Les sanglots des mères et des femmes, des filles et des sœurs, s'élevaient incessamment vers le ciel, comme l'inépuisable anathème lancé à ces gloires stériles. On trouvait fort bon qu'une race providentielle, unique, prédestinée à cette mission réparatrice, s'interposât, au moment décisif, entre l'invasion étrangère et le pays, le délivrât à aussi peu de frais que possible, triomphât des incertitudes, que dis-je? du mauvais vouloir des souverains alliés, donnât à la France une monarchie nationale et libérale, à l'instant même où sa nationalité pouvait disparaître, où sa liberté avait disparu ; enfin, et par-dessus tout, on se réjouissait avec ivresse de voir cesser la guerre. Tout cela, je le répète, paraissait admirable, et l'enthousiasme populaire, cet enthousiasme qui a fourni à M. Alfred Nettement tant de belles et émouvantes pages, ne faisait que traduire à sa façon la raison publique, l'opinion des hommes sérieux, l'humanité de tous les partis. Oui, mais, si le bon sens, l'esprit, le cœur, avaient de quoi se satisfaire, l'imagination ne se contente pas de si peu. Elle aurait voulu probablement que Louis XVIII, tout en apportant la paix, —

cette paix si ardemment désirée, — continuât à gagner, tous les trois mois, une bataille de Marengo ou une bataille d'Austerlitz ; que cette multitude d'héroïques grognards, condamnés à l'inaction, continuât à se couvrir de gloire sur tous les champs de bataille de l'Europe; que pas un pouce de terrain ne fût enlevé à nos conquêtes ; qu'à tous les avantages de la paix s'unissent toutes les gloires de la guerre. Elle aurait voulu que les Bourbons rentrassent, non-seulement sans aucune envie de rétablir tout ou partie de l'ancien régime, mais avec l'idée bien formelle de tenir à l'écart tous les hommes qui les avaient aimés et servis, qui avaient souffert pour eux, bravé l'exil, la confiscation, la mort, et dont plusieurs revenaient pauvres et nus dans la patrie défendue et agrandie par leurs ancêtres ; de n'employer autour du berceau de la monarchie restaurée que des révolutionnaires, c'est-à-dire des serviteurs ou des courtisans du principe qui avait renversé cette monarchie même, qui la menaçait encore et qui devait la ruiner de nouveau; des hommes tour à tour ensanglantés et avilis, hurleurs de club métamorphosés en muets d'antichambre, instruments de guillotine ébréchés par la servitude, docteurs ès palinodies, prêts à quitter ou à reprendre, à tour de rôle, l'habit brodé du sénateur ou la carmagnole du tribun. Elle aurait voulu enfin, — et ceci répond aux plus misérables secrets de la vanité humaine, — que cette antique race, qui ne pouvait nous sauver qu'en s'appuyant sur un passé de gloire et de grandeur, qui tirait de ce passé toute sa force de résistance à nos ennemis, de conservation et de résurrection au milieu de tant de ruines, remontât sur le trône sans qu'un seul vestige de ce même passé, une seule ombre de ce temps où cette monarchie séculaire plongeait ses vivifiantes racines, reparût sur ses traces et vînt troubler,

même par des fantômes, ces instincts égalitaires, plus tenaces mille fois et plus âpres que l'amour de la liberté. Voilà ce qu'on aurait voulu : du moins, il est impossible de s'expliquer autrement les contradictions bizarres qui altérèrent et compliquèrent, dès les premières heures, un fait aussi simple que celui-là : une monarchie nationale, parfaitement indépendante de l'invasion, indifférente, presque suspecte aux étrangers vainqueurs, ramenée par le vœu public, arrachant un grand pays à l'humiliation du démembrement et au fléau de la guerre, changeant en bienfait, en bonheur, les plus épouvantables catastrophes qui aient jamais bouleversé le monde, et apportant avec elle des institutions libérales qu'elle seule pouvait promulguer sans mensonge et développer sans péril. Voilà la vérité ; le reste est l'erreur : mais cette erreur a eu pour elle la passion, l'esprit du siècle, la force des gros bataillons, les puissances révolutionnaires, les ombrages de la démocratie et ce *væ victis* de notre aïeul Brennus, si souvent jeté par la politique dans la balance de l'histoire.

Nul n'aura mieux contribué que M. Alfred Nettement à réagir contre cet ensemble de faux témoignages qui commencèrent à manœuvrer le lendemain de l'entrée de Louis XVIII à Paris, et dont la trace peut se reconnaître à travers toutes nos révolutions. Dès les premières pages, il sépare d'une main ferme ce que l'on s'est efforcé de confondre ; l'invasion des étrangers attirés au cœur même du pays par l'aveuglement volontaire de ce génie des batailles qui ne sut ni s'éclairer dans la défaite, ni s'arrêter dans la victoire ; et le retour des Bourbons, rappelés par le vœu national, en dehors ou plutôt au rebours des influences étrangères. L'indépendance absolue de ces deux grands faits qui ont pu être simultanés sans être solidaires,

nous apparaît d'autant plus clairement que le plus glorieux vainqueur de 1814, l'arbitre de cette situation tranchée par l'épée, l'empereur Alexandre penche tout d'abord vers des solutions différentes, ne cède qu'à regret à l'éclatante manifestation de la pensée publique, et, même en y cédant, essaye d'en atténuer les effets à l'aide de combinaisons diplomatiques et par l'intervention des pouvoirs de création impériale. M. Nettement a démêlé avec une sagacité remarquable les fils de cette intrigue qui aboutissait au salon de M. Talleyrand et tentait de créer je ne sais quelle France légale, je ne sais quelle légitimité d'institution sénatoriale, à l'encontre de ces deux grandes et irrésistibles puissances du moment: la légitimité véritable et le sentiment universel. Louis XVIII fut, dans ce conflit, très-beau, très-ferme, tout à fait digne du principe qu'il personnifiait avec une sorte de majesté passive, de certitude immobile, dont le prestige frappait d'étonnement et de respect les hommes les plus habitués à d'autres éblouissements, à d'autres gloires. Il y eut vraiment là, à cet instant critique, chez ce monarque impotent dont les guêtres de velours remplaçaient la botte éperonnée du conquérant, un reflet de grandeur *Louis quatorzième*, comme dit Chateaubriand, où le passé prenait une innocente revanche avant d'abdiquer pour jamais. M. Alfred Nettement a peint en maître cette figure originale à force d'être antique, cette pérennité du droit au milieu de nouveautés passagères, ce roi *quand même*, d'autant plus roi qu'il a peu régné, et d'autant plus fort de l'investiture des siècles disparus, qu'il vient apporter au jeune siècle des lois et des libertés. Puis, comme les austérités de l'histoire ne doivent pas, après tout, dessécher le cœur, M. Nettement, en rencontrant sur ses pas le comte d'Artois, la duchesse d'Angoulême, les princes

revenus de leur long exil pour faire à la France autant de bien qu'elle leur avait fait de mal, et salués de ville en ville par les témoignages de l'ivresse populaire, s'arrête, lui aussi, dans ces oasis royalistes, et trouve, pour les retracer, ces accens émus, cette éloquence pénétrante, qui n'ôtent rien à l'impartialité historique, mais qui l'attendrissent et la réchauffent. Dire que ces expansions de sentiments monarchiques rendent l'histoire moins virile et moins vraie, c'est exactement comme si l'on disait que le soleil méridional, en teignant de sa couleur et de sa chaleur les pierres de nos monuments et de nos édifices, altère leur solidité.

Comment ces débuts si pleins de consolations et d'espérances, ces élans unanimes d'une grande nation ralliée au principe qui la sauve, aboutirent-ils si vite aux dissidences, aux malentendus, aux mécomptes? Comment les joies nationales de la rentrée des Bourbons furent-elles si vite troublées et comme désenchantées par les difficultés de la politique et des affaires? Comment l'initiative royale, faussée et gênée dès les premiers jours, fut-elle à la fois suspecte et faible, accusée de velléités d'ancien régime et incapable de maîtriser le nouveau? C'est ce que M. Nettement nous fait excellemment comprendre dans la seconde partie de son premier volume.

II

L'inévitable effet d'un régime tel que l'Empire, surtout dans les dernières années, fut de créer, pour ainsi dire, trois Frances dans une seule, et c'était là une des difficultés principales contre lesquelles allait se heurter la Restauration. Il y avait d'abord la France militaire, hé-

roïque toujours, mais disposée à voir sa patrie dans son drapeau plutôt que dans son pays même, à qui la guerre coûtait si cher; admirable de dévouement et d'ardeur dans les rangs inférieurs de l'armée, mais fatiguée déjà et aspirant, dans les hauts grades, sinon au repos, au moins à la possession certaine et définitive de ses honneurs et de ses richesses : il y avait ensuite la France officielle ou administrative, fille de la centralisation et, par conséquent, aussi peu enracinée que possible dans les mœurs et les affections populaires; depuis longtemps assouplie aux suprêmes volontés du maître, mais où il était facile de retrouver le vieux tuf révolutionnaire sous la couche solide ou brillante du courtisan, du fonctionnaire ou du parvenu, préoccupée surtout, dans ces moments de crise, de deux intérêts divers, le soin de conserver ses places, et celui d'amalgamer tant bien que mal ses traditions toutes fraîches avec ses anciens souvenirs : il y avait enfin la France, bourgeoisie, noblesse ou peuple, qu'importe? la France des châteaux et des chaumières, des ateliers et des campagnes également dépeuplés par la conscription et les batailles; celle des femmes, des sœurs et des mères, celle qui, sans distinction de caste ou de parti, sans arrière-pensée politique, accueillait avec enthousiasme les princes de la maison de Bourbon, et donnait à chaque épisode de leur rentrée les allures d'une fête nationale. Si je ne craignais de m'embrouiller dans mes chiffres comme Sancho dans le compte de ses chèvres, ne pourrais-je pas dire qu'il allait y en avoir une quatrième: celle qui rentrait chez soi ou reparaissait en scène à la suite de ces princes loyalement suivis et servis dans l'adversité; celle de qui l'on ne pouvait raisonnablement exiger ni une intelligence bien profonde des besoins nouveaux, ni un renoncement bien absolu à tout ce que la

Révolution lui avait pris et qu'elle voulait garder, quoique vaincue?

Tels étaient les embarras intérieurs que Louis XVIII rencontrait sur les premières marches de son trône restauré. Du côté de l'extérieur, les difficultés n'étaient pas moindres : chose remarquable! ce qui a fait le plus de tort aux Bourbons dans les phases ultérieures de leur gouvernement, c'est l'association persistante de l'idée de leur retour avec celle de l'invasion étrangère ; c'est l'ombre importune des souverains alliés, apparaissant entre nos princes et nous à travers cette obscurité légendaire que l'esprit de parti s'entend à épaissir comme la main du temps : or, au moment même, à ces heures décisives où le rocher devient grain de sable, mais où le grain de sable peut se faire rocher, quel fut d'abord l'obstacle, puis l'embarras qui entrava le plus, d'abord l'avénement, puis le gouvernement de Louis XVIII? L'empereur Alexandre, c'est-à-dire la personnification la plus brillante, et, jusqu'à un certain point, la plus populaire de l'invasion étrangère; Alexandre, qui, affectant de laisser la France maîtresse de son choix, mais trahissant des préférences contraires à la légitimité, peu favorable au vrai principe de la monarchie française, peu jaloux de l'asseoir sur ses bases véritables, prêtant une oreille aux acclamations de la foule, l'autre aux insinuations habiles du prince de Talleyrand, demandait au roi des concessions, des transactions incompatibles avec ce principe même d'où le roi tirait sa force, la force nécessaire au maintien de la nationalité et de l'intégrité du territoire. Assurément, il n'eût pas été juste de demander à ce rêveur couronné, venu de l'autre extrémité de l'Europe à travers les étapes marquées par nos innombrables victoires, ni qu'il se fît une exacte idée de l'intime lien qui unissait la

liberté à la légitimité, ni qu'il aimât passionnément ce droit monarchique qui fonctionnait sans lui, et ôtait à son triomphe ce caractère absolu, complet, dominateur, où se complaisent tous les vainqueurs, même les plus sages. Mais plus tard, n'y eut-il pas une suprême iniquité à confondre dans une même rancune ce qui fut, par le fait, non-seulement très-distinct, mais très-contraire, à graver obstinément le profil des souverains alliés sur le revers de cette médaille nationale, frappée à l'effigie de nos princes? Les étrangers ne furent pas, ne furent jamais les intermédiaires entre les Bourbons et la France : ce furent les Bourbons qui s'interposèrent entre la France et les étrangers. Vous dites : Les Bourbons ramenés par les baïonnettes étrangères : — les baïonnettes étrangères émoussées, écartées et finalement éloignées par les Bourbons, voilà ce que nous disons et ce que dira l'histoire.

Si quelque doute planait encore sur ces vérités historiques, il se dissiperait à la lecture du premier volume de M. Nettement. L'éloquent écrivain n'a pas plaidé, il a raconté, et il a su faire mentir à son profit le vieil adage latin : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* ; il a prouvé en racontant. Appuyé sur les documents authentiques, il nous a fait suivre pas à pas les péripéties de ce drame de politique intérieure, répondant par ses mille fils visibles ou invisibles à la tragédie sanglante et terrible qui s'agitait et se dénouait au dehors; il nous a montré, avec un irrésistible mélange de sévérité et de douceur, les personnages entraînés, réunis, séparés, entre-choqués dans ce bizarre pêle-mêle où les intérêts servent de parrains aux idées, où les opinions se débattent contre les chances, où le whist de M. de Talleyrand est le point de ralliement et le symbole de cette

partie gigantesque qui a la France pour enjeu : rois étonnés de leur victoire, et préludant dès lors à ce manque de fixité, à cet oubli des grandes lois de la solidarité monarchique, qui devait amoindrir l'idée de royauté et leur préparer de cruelles alarmes ou de rudes expiations : maréchaux se rapetissant à mesure qu'ils s'éloignent des champs de bataille, et aussi faibles devant les incertitudes ou les lassitude de la fortune qu'ils avaient été intrépides l'épée à la main : pâles figures de diplomates s'efforçant de façonner à leur taille ces événements immenses et de réduire aux proportions d'un arrangement ce qui aurait dû être le renouvellement complet d'une nation retrempée dans ses origines, dans ses traditions, dans sa monarchie, dans ses libertés, dans tous ses éléments de durée et de vie : discoureurs de salon, de brochures et de tribune, essayant de bâtir un gouvernement comme on dresse à la hâte une tente sur le sol balayé par le simoun, et méconnaissant à qui mieux mieux cette vérité maintenant dogmatique : à savoir que plus on eût reconnu d'antiquité et d'autorité au droit monarchique, plus on lui eût donné de largeur et de base, plus aussi on eût fait aisément et sûrement de notre jeune liberté le ciment de ces vieilles assises; puis, comme toujours, intrigants de toutes sortes, mêlés au mouvement des affaires comme le frelon à la ruche, et légués aux régimes qui naissent par les régimes qui tombent, pour renier les uns et embarrasser les autres.

Pour triompher de ces difficultés incroyables, pour installer sur ces ruines neuves ou antiques, immobiles ou mouvantes, des institutions solides et durables, qu'eût-il fallu ? M. Nettement nous l'indique sans surfaire personne, il eût fallu un génie surnaturel et des vertus surhumaines, non-seulement chez le souverain, mais chez les hommes

appelés de loin ou de près, et souvent de points bien contraires, à le seconder et à le servir. On se souvient du célèbre début de l'*Histoire de la Révolution*, de M. Thiers : « Je me suis figuré tour à tour que, né sous le chaume, etc..., » début qui promet une impartialité, absente, hélas! de bien des pages du livre. Il eût fallu quelque chose d'analogue parmi les personnages, vainqueurs et vaincus, acteurs, comparses et spectateurs de la tragi-comédie de 1814. Il eût fallu que les révolutionnaires se missent au point de vue des émigrés, que les émigrés ne vissent qu'avec les yeux des révolutionnaires; que les spoliés fussent de l'avis des spoliateurs, et réciproquement; que les étrangers eussent le cœur français; que les Français ne ressentissent aucun trouble de la présence des étrangers; que les militaires eussent tous les sentiments des bourgeois, que les bourgeois eussent toutes les idées des militaires; que chacun prêtât tour à tour, et empruntât à son voisin, à son ennemi peut-être, assez d'abnégation, de sens politique, d'instinct de l'avenir, de divination historique, de détachement de sa propre cause au profit de la cause d'autrui, pour fondre toutes les inimitiés, toutes les rancunes, tous les préjugés, tous les regrets, toutes les croyances dans une harmonie universelle. Et en quel temps eût-on demandé à l'humanité ces vertus, ces lumières extraordinaires? en un temps où la nature humaine se révélait çà et là sous de bien tristes jours, où les trahisons, les apostasies, les défaillances se multipliaient à chaque tour de roue de la Fortune, où les peuples assistaient à cet édifiant spectacle de prêtres défroqués, d'évêques mariés, d'abbés philosophes ou sceptiques figurant dans les conseils de la couronne et escortant la fille aînée de l'Église sous la soutane déteinte du prince de Talleyrand, du baron Louis ou de l'abbé de Montesquiou. C'est une erreur

de croire que l'on puisse relever par un côté la conscience humaine quand on la rabaisse par un autre, qu'on puisse invoquer les droits, les principes, les traditions et les dogmes quand on les laisse publiquement entamer par des infractions personnelles qui impliquent l'oubli de ce que l'on rappelle, le dédain de ce que l'on impose comme imprescriptible et sacré. Ces arrangements peuvent aplanir les difficultés du moment, fournir des expédients à courte échéance ; mais ils déposent dans les âmes des germes de mécontentement, d'indifférence, de contradiction secrète, qui, plus tard, ôtent en solidité et en force ce que l'on a gagné en facilité, et arment le parti du mal de toutes les inconséquences commises dans la défense du bien. M. Alfred Nettement, chez qui l'histoire parle le langage de la vérité avec l'accent de l'honnête homme, ne pouvait omettre ces nuances, et c'est l'honneur de son livre de les rappeler à ceux-là même qui entourent de plus d'amour et de respect ce trône miraculeusement relevé par le sentiment national et si vite ruiné par la passion révolutionnaire.

Au milieu de ces éléments contradictoires ou dissolvants, Louis XVIII avait assez de sagacité pour tout comprendre, mais pas assez de force extérieure ou intime pour tout dominer. Chaque fois que cette infirme et royale figure reparaît dans le récit de M. Nettement, on admire cette justesse de ton, cette modération respectueuse, qui, sans abdiquer jamais le sentiment royaliste, laisse le lecteur maître de faire la part de l'éloge et du blâme. Louis XVIII excella, nous l'avons dit, dans bien des parties de sa tâche formidable : attitude majestueuse et digne vis-à-vis des étrangers; conviction *à priori* de la force de son droit; instinct du présent, culte du passé, intelligence des moyens de les réconcilier sans les trahir; certitude de ce je ne sais quoi qui

résidait en lui et qui, sans éclat, sans victoire, substituait au prestige impérial un autre prestige moins éblouissant, mais plus imposant. Il tint tête à Alexandre; il triompha de ses répugnances, de ses objections et le fit douter — succès immense! — de l'omnipotence que lui donnait la victoire : enfin il voulut et sut être législateur dans la plus grande acception du mot : on le voit, la part est belle; c'est beaucoup, c'est assez pour avoir sa place et sa date dans l'histoire. Mais, par son âge, ses infirmités, par son penchant au favoritisme, par une sorte d'égoïsme ou de fatigue contractée en de longues années d'exil dans ce simulacre de royauté où la vocation royale s'exerçait à vide, par une espèce de scepticisme ou de dédain de prince d'ancien régime mêlé à sa foi monarchique et à ses aspirations libérales, par des ressouvenirs du dix-huitième siècle accrochés sous le vestibule du dix-neuvième, Louis XVIII ne pouvait suffire qu'à demi à sa mission et ne l'accomplit qu'à moitié. Cette époque transitoire et terrible, où tant de secousses étaient imprimées au monde, où tant d'enseignements étaient donnés aux grands et aux petits, aurait eu besoin d'avoir sous les yeux, comme couronnement du nouvel édifice, un idéal héroïque, chevaleresque et chrétien qui dédommageât les imaginations et les âmes du chagrin de voir tomber le rideau sur les merveilles de l'Empire. Cet idéal manquait, et, entre les abdications de la gloire et les tâtonnements de la liberté, il y avait un interrègne moral, peu propre à accréditer et à affermir ce que l'on s'efforçait de fonder.

Le roi, dans la situation qui lui était faite, sauva ce qui pouvait l'être : il dégagea de son mieux son principe et son droit de ces fictions débilitantes qui substituaient au vœu de la nation et à la consécration des siècles une concession électorale et emmaillotaient la couronne de saint

Louis dans le manteau de quelques sénateurs essoufflés de frayeur et de serments. N'importe! tout l'ensemble de cette première campagne législative se ressentit de ce *faux départ*, comme dirait un *sportman*. Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Nettement, les détails de cette triste session de 1814, dont les tiraillements favorisèrent dans la Chambre et ailleurs les progrès d'une opposition d'où les Cent-Jours allaient sortir tout armés. Des mesures graves, des lois touchant aux plus hautes questions sociales, aux plus délicates fibres de la conscience, présentées légèrement, défendues sans conviction, attaquées et repoussées sans bonne foi; ce perpétuel contre-sens d'une nouvelle ère politique inaugurée par les débris du sénat et du corps législatif; ces méfiances surexcitées sans cesse sous prétexte de retour à l'ancien régime, et ces chimères du passé servant à calomnier les réalités du présent; cette préoccupation constante des intérêts personnels se déguisant en inquiétude sur les questions générales, tout cela serre le cœur, et l'on doit remercier M. Nettement de l'exactitude et de la vérité du tableau. Il y a quelque chose de douloureux, d'odieux presque, dans ces premiers abus de la liberté, personnifiés, en face d'un gouvernement naissant et faible, dans la plupart des mêmes hommes dont le servilisme avait fatigué, sans se fatiguer jamais, la fortune de l'Empire. Comme il fallait que les situations fussent falsifiées, le niveau intellectuel abaissé, la langue politique défigurée, le sentiment national détourné de sa voie, pour donner une sorte d'importance à des hommes tels que MM. Durbach, Bédoch, Bouvier-Dumolard! Ce dernier surtout fut, à ce moment, un personnage: « Amis de la liberté, s'écriait-il, nous supportâmes la tyrannie de Robespierre; mais le 9 thermidor perçait dans le lointain à travers les nuages. Nous pûmes souffrir celle de Napo-

léon; mais le despotisme, comme la guerre, était en viager sur notre tête, et nous avions un avenir. Français, cet avenir, on veut l'éteindre, et couvrir d'un voile de plomb la statue de la liberté : le souffrirez-vous? » — Voilà les pensées, voilà les images, voilà le style qu'applaudissaient les journaux et les tribunes; voilà quels Cicérons remplissaient le vide laissé par la chute de César.

Un académicien, en rendant compte récemment, dans le *Moniteur*, d'une autre *Histoire de la Restauration*, celle de M. L. de Viel-Castel, a dit qu'en face de ces fautes, de ces faiblesses, de ce désarroi général, l'esprit du lecteur souhaitait tout bas et appelait une secousse nouvelle, violente même, mais qui fît sortir la France de cette impasse et en finît avec ce gouvernement impossible. Nous ne sommes pas éloignés de partager son opinion; mais pour un motif diamétralement contraire. Oui, à ce moment où brillent les Bouvier-Dumolard, où la Révolution reprend sa trame à peine interrompue, où tout est altéré, dérangé, amoindri, emmêlé dans ces formes monarchiques qui viennent de sauver la France, on se surprend à désirer une secousse, voire une catastrophe, qui rétablisse les vrais termes de la question, replace la lutte sur son vrai terrain, range de nouveau à droite et à gauche le bien et le mal, la monarchie et la Révolution, la liberté et la démocratie. Sans doute le retour de l'île d'Elbe fut un grand malheur, mais ce malheur était inévitable; et dans l'impatience fiévreuse que causent au lecteur ces altérations de la monarchie au moment même de ses plus grands bienfaits, on est tenté de dire qu'il était nécessaire.

Tout préparait d'ailleurs ce funèbre épisode, au dehors comme au dedans. En son excellent chapitre sur le con-

grès de Vienne, M. Nettement nous a fait toucher au doigt ces premières mésintelligences qui, fomentées par le génie diplomatique, se glissèrent entre les grandes puissances et remplacèrent si vite les enivrements de la victoire. « Parmi les spectateurs lointains, nous dit l'éloquent historien, qui suivaient du regard les vicissitudes du Congrès de Vienne, il y en avait un qui, placé sur son rocher comme sur un observatoire, et en relation à la fois avec l'Italie, la France et l'Allemagne par des communications secrètes, sentait diminuer ses ennuis et grandir ses espérances à mesure que les bruits des mésintelligences européennes, grossies par la voix de la Renommée, arrivaient à son oreille, toujours ouverte pour les recevoir : c'était l'Empereur Napoléon » — Ainsi finit le premier volume de M. Nettement : nous le suivrons un peu plus tard, dans le second, à travers les incidents de ces Cent-Jours qui assombrirent et éclairèrent tout ensemble la Restauration. Pour le moment, bornons-nous à constater de nouveau et à saluer la valeur de cette œuvre, qui doit marquer comme une date décisive dans la carrière de M. Nettement : œuvre consciencieuse, modérée, ferme, solide, chaleureuse d'un historien, d'un royaliste également fidèle aux intérêts de son parti et à la vérité de l'Histoire, ou plutôt assez heureux pour que son parti soit celui de la vérité.

XV

LE R. P. XAVIER DE RAVIGNAN

I

Est-ce trop, de donner, *à tout le moins une fois l'an*[2], nos frivoles *Causeries* à une de ces œuvres qui, par le sujet et le nom de l'auteur, appartiennent plus spécialement à la littérature sacrée? En des temps plus heureux, au milieu des splendeurs du grand siècle, cette littérature a occupé une large place dans le mouvement de l'esprit français; et, si cette place s'est amoindrie, si le sacré et le profane se sont de plus en plus séparés, c'est justement parce que l'âme, cette légitime souveraine de l'art véritable, a été peu à peu détrônée et proscrite par toutes sortes d'usurpateurs et d'aventuriers. A ceux qui déplorent ces usurpations fatales, qui gémissent de cet exil dont nous voyons les tristes effets, il doit être permis de temps en temps de chercher à rapprocher les distances, à renouer la chaîne brisée, et nous ne saurions

[1] Par le R. P. de Pontlevoy.
[2] Samedi-saint, avril 1860.

trouver, d'occasion plus favorable que celle-ci : la vie du révérend père de Ravignan, écrite par l'homme qui l'a le mieux connu, le mieux compris, le mieux aimé, par son égal en sainteté, par le témoin assidu de ce travail intérieur qui l'a si sûrement conduit à la perfection chrétienne ; le livre où revit, dans toute l'austère et sereine beauté de sa physionomie angélique, ce religieux, qui n'a pas été seulement un grand orateur, un écrivain éloquent, un apôtre et un saint, mais un bienfaiteur, une immense influence, touchant, par mille points visibles ou insaisissables, à des milliers d'existences contemporaines, une âme enfin, une grande âme répandue dans le dix-neuvième siècle par tous les canaux de la prière, de la prédication, d'une infatigable correspondance, par la direction spirituelle, le conseil, la charité, les bonnes œuvres, et apportant à tous les malades, à tous les blessés de l'esprit moderne, une consolation et un baume, la foi et la paix.

« Cet homme, épris du ciel et de Dieu, aurait voulu ne traiter qu'avec les âmes : la direction n'était pour lui qu'une prolongation de la prière : ou bien il parlait à Dieu, ou bien il parlait de Dieu; il l'aimait ou le faisait aimer. Il avait étudié les hommes dans son propre cœur; il étudiait Dieu dans l'âme des autres, car Dieu y réside, et l'empreinte de son doigt sur un esprit le révèle mieux encore que les vestiges de ses pas dans la nature. » Je transcris ces lignes, d'abord pour montrer, par une courte citation, comment écrivent ces religieux, ces prêtres dont le style fait sourire de pitié nos raffinés et nos beaux esprits, ensuite pour indiquer à mes lecteurs ce qui forme le plus vif et le plus sérieux intérêt de ce livre. La vie intérieure dans une âme prédestinée, est-il au monde un plus admirable spectacle, et, en supposant que l'on

fût assez malheureux pour n'y pas reconnaître la vocation et l'efficacité divine, ce spectacle ne résume-t-il pas tout ce qui mérite de fixer les nobles intelligences et de faire battre les cœurs généreux; la lutte, l'immolation, le sacrifice, la constante victoire des facultés supérieures de notre être sur les plus basses, ce perpétuel mécontentement de soi-même, qui, dans la conscience comme dans l'art, produit seul les œuvres durables, et cet idéal chrétien qui serait encore le plus sublime effort de la nature humaine quand même il ne serait pas la preuve la plus éclatante de la grâce céleste? Or, lorsque l'on apprit la mort du révérend père de Ravignan, il n'y eut qu'une voix pour dire que d'autres écrivains, ecclésiastiques ou laïques, pouvaient dignement apprécier en lui et retracer éloquemment l'homme extérieur, mais que l'homme intérieur appartenait par droit de cellule au père de Ponlevoy. Cette mission dont l'investissait d'avance le sentiment public et où nul n'eût pu le remplacer, le père de Ponlevoy l'a si excellemment accomplie, qu'à son insu, malgré lui peut-être, il y aura trouvé un germe de succès qu'assurément il ne cherchait pas. Je rougirais de honte s'il m'arrivait de soumettre un pareil livre aux procédés ordinaires de la critique et de l'éloge, de discuter, au point de vue de nos vanités misérables, ce qui a été inspiré par une pensée supérieure à toutes les jouissances d'amour-propre. Mais enfin, il faut bien le dire, cette œuvre d'intention purement édifiante est en même temps la plus attrayante des lectures. En nous initiant, chez le révérend père de Ravignan, à cette vie intime dont chaque journée était un progrès du côté du ciel, le P. de Ponlevoy a su, mieux que personne, nous faire connaître et comprendre cette vie active et militante qui donna à son illustre ami une telle prise sur ses contemporains, et le

mêla si puissamment à la société de son époque. On ne saurait faire, — M. Thiers nous le prouve, — de plus complète histoire d'un homme de guerre qu'en racontant ses batailles, ni de meilleure biographie d'un écrivain ou d'un artiste qu'en parlant de leurs ouvrages. De même, pour une existence telle que celle du père de Ravignan, il devait nécessairement arriver que celui qui nous rappellerait le mieux combien il fut saint, quelles courageuses victoires il remporta sur lui-même, par quelle série de combats et de travaux il se prépara à agir sur les âmes, serait aussi celui qui nous expliquerait le mieux sa vie tout entière, marchant côte à côte avec son siècle pour le purifier, l'éclairer et le bénir. Car, ne nous y trompons pas, c'est pour avoir constamment fait de ses vertus le commentaire de ses paroles, de son caractère le témoignage de sa doctrine, de sa personne l'argument de son apostolat, que le père de Ravignan a tenu, parmi les religieux et les prédicateurs de son temps, une place à part et laissé, après son passage en ce monde, une empreinte ineffaçable. Cette lumière égale et douce qui rayonnait au dehors et guidait ou ramenait tant de pas chancelants ou égarés, c'était la même qui veillait sans cesse au dedans et dont il a entretenu la flamme jusqu'à ce qu'elle le consumât : aujourd'hui encore, c'est cette clarté, réfléchie et expansive tout ensemble, qui peut nous aider à le suivre à travers ces pages bienfaisantes. Essayons de nous rendre compte de cette influence extraordinaire dans ses rapports avec les principales époques que le père de Ravignan a traversées.

Dans l'ensemble de sa carrière plus laborieuse que longue, le père de Ravignan nous apparaît comme la réhabilitation vivante de tout ce que son siècle a le plus méconnu et calomnié, comme l'expression la plus parfaite

de l'âme catholique, mise successivement en présence des diverses forces qui, régnant tour à tour, ont toutes semblé, d'après les probabilités humaines, devoir travailler à la repousser, à la proscrire, et ont toutes été forcées de reconnaître ses bienfaits, d'admettre sa prépondérance. Il a, plus que tout autre, contribué à une réparation qui, sans prévenir ou conjurer les grandes expiations sociales, a du moins permis à ceux qui aiment la vérité de la proclamer, de la glorifier, en même temps que ses ennemis la vengeaient. La Restauration, c'est-à-dire les préjugés ; le gouvernement de 1830, c'est-à-dire les idées ; la crise républicaine, c'est-à-dire les lois ; l'Empire enfin, c'est-à-dire les faits ; telles sont, sous une forme peut-être un peu elliptique, les quatre étapes de cette campagne de soldat de l'Église, les quatre pages en marge desquelles cette main s'est inscrite en caractères indélébiles.

Le père de Ravignan, on le sait, se rencontra, en entrant dans la vie, avec l'avénement de la Restauration. Officier avant d'être magistrat, magistrat avant d'être prêtre, élève de Saint-Sulpice avant d'être religieux, sa destinée fut tout d'abord, non-seulement de servir le régime qui devait s'accorder le mieux avec sa naissance, son éducation, ses opinions et ses manières, mais de réagir par avance, et, pour ainsi dire, de protester en action contre tout ce qui apprêtait à la génération d'alors des préventions dangereuses, des haines injustes et de cruels mécomptes. Il passa, l'épée à la main, au service de ses princes, ce désastreux épisode des Cent-Jours qui rouvrit toutes les plaies, brisa les réconciliations commencées, ajouta les maux de l'irritation à ceux de l'épuisement, créa deux nations dans une seule, compromit la liberté dans un mariage de garnison, et que tous les prestiges

du génie et de la gloire ne réussiront jamais à nous faire absoudre. Bientôt le jeune officier royaliste, entraîné déjà par cette vocation du *mieux* qu'il devait pousser jusqu'à ses extrêmes conséquences, comprend qu'une nouvelle ère commence, que le *cedant arma togæ* va devenir pour un temps la devise de cette France dépeuplée par les excès de conquête, et que la piété, la vertu, le talent, le courage auront à servir, sous un autre uniforme, contre d'autres ennemis, la société renaissante. Magistrat, il eut le temps d'accentuer encore plus sa physionomie et son rôle en triomphant des préjugés parlementaires de ses supérieurs et de ses collègues, en forçant à l'estime, à la sympathie, à l'admiration, ceux qui avaient murmuré à son propos le mot de faveur, en obtenant son premier succès oratoire dans le procès de Cauchois Lemaire, ce Béranger en mauvaise prose, et en figurant, avec cette franchise qui n'hésita jamais, dans cette congrégation qu'on accusait alors d'être une école d'hypocrisie, un instrument d'ambition, un séminaire en habit bourgeois chargé de surveiller la société laïque au profit de la société cléricale. Mais Gustave de Ravignan, malgré les larmes de sa mère, les séductions mondaines, les promesses d'une brillante carrière, fait un pas de plus : il rompt avec le monde ; il échange sa robe rouge contre cette soutane que le siècle apprend de plus en plus à mépriser et à maudire. Le voilà tout à Dieu ; est-ce assez ! S'arrêtera-t-il sur cette voie où le pousse l'esprit de sacrifice? Non : il y avait, à cette époque, un préjugé plus violent que tous les autres, contre un ordre religieux, le plus détesté de tous : il y avait un nom équivalent à la plus sanglante injure; une figure sur laquelle toutes les puissances de la terre, depuis les désordres de la royauté jusqu'aux complicités du génie, avaient fait descendre le masque de Tar-

tufe et le manteau de Basile. — Je serai jésuite! s'écrie tout à coup Gustave de Ravignan dans un mouvement héroïque et prophétique.—Mais vous serez outragé, honni, persécuté, bafoué.— Je serai jésuite !— Mais on vous crachera au visage, on vous chassera de ville en ville, et les fils de Voltaire jetteront sur votre passage ce sinistre éclat de rire qui ébranle les monastères et les temples. — Je serai jésuite ! — Il fut jésuite en effet, et, trente-cinq ans après, dans une des plus vastes églises de Paris, envahie par une foule immense, aux accents d'une voix inspirée, l'élite de la société française pleurait, avec un ineffable mélange d'amour, de douleur, de vénération et d'espérance, celui qui, en bravant tous les préjugés de l'opinion humaine, avait fait éclater tous les miracles de la miséricorde divine !

Gustave de Ravignan était donc devenu et restera à jamais le père Xavier de Ravignan. La Révolution de juillet, cette fille du mariage de garnison dont je parlais tout à l'heure, vient justifier les sombres prévisions de la sagesse mondaine. Un de ses plus lourds pavés, en ricochant de Paris à Saint-Acheul, frappe le P. de Ravignan à la joue et déchire sa soutane. Cette goutte de sang est le second baptême de cette vocation d'apôtre et de martyr. La situation a changé de face ; la mission change avec elle. Les préjugés d'une opposition victorieuse ont monté en grade ; ils sont désormais des idées de gouvernement à la fois populaires et officielles. C'est ici, selon nous, que le travail du pieux jésuite sur les âmes se montre le plus admirable, le plus surnaturel. La société politique lui échappe : le pouvoir appartient à ceux qui, simples citoyens, ont été assez forts pour renverser l'édifice où toutes les institutions chères au père de Ravignan avaient trouvé ou cherché un abri. La Révolution ne s'est faite, le nouvel établissement

ne s'est fondé, l'accord possible entre les gouvernants et les gouvernés n'existe qu'à la condition de fortifier toutes les influences qui rendent inutile et impossible un homme tel que le père de Ravignan, de paralyser, d'anéantir toutes celles qui seconderaient ses efforts et assureraient sa moisson. C'en est fait, l'abîme est élargi, la distance doublée, la barrière cadenassée par l'État, gardée tout ensemble par les journalistes et par les factionnaires. Tout est perdu, tout est fini... Non, tout recommence. Les préjugés, en prenant position dans la vie publique, sont devenus plus puissants, mais aussi plus vulnérables, plus accessibles à la lumière, plus ouverts à l'expérience. Cet empire que le prédicateur, l'apôtre, l'homme de Dieu ne peut pas avoir sur la société politique, il le ressaisira en détail sur les consciences individuelles, sur les âmes malades ou désabusées, sur les esprits avides de croyance et de certitude, et jusque sur les marches du trône; car les gouvernements peuvent être catholiques, protestants, aristocratiques, révolutionnaires, indifférents, athées; mais partout où il y a des hommes il y a des larmes à sécher, des blessures à guérir, des prières à tourner vers le ciel. Il faut lire et relire, dans le livre du père de Ponlevoy, toute cette partie de la vie du père de Ravignan, qui commence dans la chaire de Notre-Dame et finit avec la monarchie de 1830. On comprend là comment, à un certain moment, après les premières déceptions et les premiers désaccords, après le vaillant coup de collier du père Lacordaire dans le sens d'un traité d'alliance avec les idées régnantes, le père de Ravignan a été l'homme nécessaire, chargé de renouer la tradition, de restaurer l'autorité, de faire revivre, aimer, honorer tout ce que l'on avait essayé de détruire, et allant droit au but, à l'application pratique de ces vérités que son éloquent prédé-

cesseur avait disséminées d'une main libérale sur son auditoire enthousiasmé. On y comprend aussi comment, à l'heure même où la proscription officielle et publique redoublait de rigueur contre les jésuites, où toute une partie de la société, grave ou frivole, dépravée ou trompée, travaillait de concert à leur perte, ameutait contre eux les hommes politiques par la tribune et la presse, les lecteurs délicats par les insinuations habiles du bel esprit et de l'histoire, la multitude par les fictions corruptrices du roman-feuilleton, comment un travail tout contraire s'opérait au dedans, au for intérieur des consciences, agissant par gradations lentes, mais certaines, sur les intelligences de bonne foi, les ramenant d'abord aux conférences, puis aux retraites, et, de ce chaos épaissi de toutes les fumées de l'orgueil, de toutes les ombres du mensonge, de toutes les vapeurs de la luxure, dégageant peu à peu cette figure éternellement gravée dans nos souvenirs : le père de Ravignan, dans sa chaire, le crucifix à la main, planant (le mot n'est que juste) sur une assemblée chrétienne. C'était l'époque où un admirable journaliste (rassurez-vous, je ne le nommerai pas) s'écriait : « Jugez les deux sociétés par leurs œuvres ; en voici, des deux côtés, le dernier terme : M. Eugène Sue dans son feuilleton, le père de Ravignan à Notre-Dame ! » Dans ce temps-là aussi, un artiste célèbre, fort peu chrétien, nous avouait n'avoir jamais rien vu de plus émouvant que le visage du père de Ravignan distribuant la communion pascale. « Il est impossible que cette vertu soit humaine, s'écriait-il presque irrité de sa découverte : il est impossible que la lumière qui brille sur ce sublime visage ne soit pas un reflet du ciel ! »

Et pourtant, que d'injustices encore ! On se souvient des discussions de 1843, 1844, 1845, ou plutôt il faudrait

les oublier, si nous n'y trouvions une occasion de constater la modération touchante, l'évangélique douceur avec laquelle le père de Ponlevoy retrace ce chapitre de nos inconséquences et de nos erreurs. Rappelons aussi cette brochure de l'*Institut des jésuites*, où le père de Ravignan, secondé par un éminent jurisconsulte, obtint, non pas une victoire complète, mais le seul succès possible alors, celui qui consistait à dessiller les yeux dont l'aveuglement n'était pas volontaire, à faire profiter son Ordre de la respectueuse estime dont l'environnaient ses plus acharnés contradicteurs, et enfin à préparer pour un avenir plus ou moins prochain le jour de la réparation et de la justice. On put signaler dès lors, comme indice précurseur, un contraste entre toutes ces colères apparentes et un grand nombre de sympathies, de témoignages personnels qui semblaient vouloir racheter tout bas ce que tout haut ils refusaient encore. M. Guizot, M. de Salvandy, M. Molé surtout, devenu un des amis les plus chers du père de Ravignan, plusieurs princes et princesses de la famille régnante, des aides de camp, des secrétaires des commandements, étaient déjà convertis à la cause de la liberté religieuse, pendant qu'on la proscrivait ou qu'on la chicanait dans les ministères et dans les Chambres. Bizarre époque, où se montrèrent, dans les hautes régions intellectuelles et sociales, assez de vertus, de croyances, de talents, de bonnes volontés de toutes sortes pour suffire à l'assainissement d'une société et à l'affermissement d'un règne, et où talents, vertus, croyances, gloires, bonnes intentions individuelles, succombaient à la logique de leur point de départ, à la fatalité d'une origine qui condamnait le bien à pactiser avec le mal, la vérité à plier devant l'erreur, la liberté à s'abâtardir au contact d'une ombrageuse démocratie. Au

milieu de cet antagonisme, de vagues pressentiments troublent les âmes et les rapprochent de celui qui leur a ouvert les sources de vérité et de vie, comme se pressent les voyageurs autour de leur guide, aux approches de l'orage. Dans cette société paisible et heureuse en apparence, un drame mystérieux s'agite, pareil à celui qui se débattrait chez un homme dont le corps et l'esprit ne pourraient plus vivre ensemble. Ce drame, on en connaît le dénoûment. Mais, avant d'y arriver, arrêtons-nous un moment, avec le père de Ponlevoy, à ce pathétique épisode du comte Albert de la Ferronays, offrant à Dieu sa vie pour la conversion de sa femme, Russe d'origine et schismatique. Il meurt, elle se convertit et devient une sainte : le père de Ravignan a fermé les yeux de l'époux ; il est le directeur spirituel de la veuve, transfigurée par la douleur, la résignation et la foi. Elle meurt à son tour, bien jeune encore, en février 1848. Il y a là quelques pages d'une onction incomparable, et où l'on ne sait qui l'on doit admirer le plus, de l'historien, des deux nobles victimes, ou de celui qui inspirait et dirigeait ces émulations de vertu. Ce qui fait un des charmes du livre du père de Ponlevoy, ce sont ces alternatives entre les scènes de la vie publique, où la part du père de Ravignan lui est distribuée par la main de Dieu, et ces incidents de la vie privée où il apparaît comme consolateur suprême et où de doux et pieux visages réfléchissent l'auréole du sien. C'est ainsi que nous verrons plus tard ces dévouements de l'amour chrétien se renouveler au lit de mort de cette jeune comtesse de la Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, que Paris a pleurée comme une de ses plus élégantes parures, et en qui le P. de Ravignan salua ces couronnes de fleurs célestes que la mort épanouit. On éprouve une sorte de consolation mélancolique en rencontrant, à travers les

misères de l'histoire contemporaine, ces beaux noms qui s'élèvent vers Dieu, de temps à autre, comme des grains de pur encens, ces jeunes et nobles figures qui tendent les mains vers le ciel et demandent grâce pour les fautes de leur pays et de leur siècle.

A la fin d'une lettre écrite de Rome, le 20 février 1848, le père de Ravignan ajoutait ces mots : « Hier, à mon réveil, j'ai trouvé le monde encore une fois changé. Des constitutions partout! Celle de Rome s'élabore. »

Quelques jours plus tard, il apprend la Révolution de Paris, et s'écrie : « Que d'enseignements! Mais que d'énigmes! Adorons la main de Dieu, et prions! » Et le 15 mars, en s'embarquant à Civita-Vecchia : « Me voici, Dieu me ramène! »

Oui, Dieu le ramenait ; ce ne devait pas être une des moindres singularités de notre époque, que cette révolution née d'un accès de fièvre démocratique, proclamée, en fait, par des comédiens, des vaudevillistes, des commis voyageurs, et aboutissant à la liberté religieuse, à la loi sur l'enseignement. Le père Ravignan avait sa place à prendre dans cette œuvre : il avait bravé les préjugés, vaincu les idées : il allait contribuer, par son influence, à faire entrer dans la loi ces idées redressées et purifiées par ses prédications et ses exemples.

II

« L'apostolat du père de Ravignan, à partir de son retour à Paris, en 1848, fut moins éclatant, mais non moins laborieux, et plus fécond. Après les semailles, ce sera comme la récolte... » — Nous ne referons pas, à propos de cette période de la vie de l'illustre religieux, l'histoire de la République de février ; nous ne dirons

pas non plus que le père de Ravignan ait été, de fait, un législateur : il avait dans tous les rangs de la société un trop grand nombre d'amis, et des amis trop reconnaissants, pour que l'on ne songeât pas à le nommer représentant, dans ce moment de fusion, de diffusion et de confusion générale, où des évêques, des moines, des sergents, des nègres, des paysans bas-bretons, des phalanstériens et M. Xavier Durrieu siégèrent côte à côte sur les bancs de l'Assemblée constituante. Mais son humilité et la règle de son ordre le tenaient à l'écart, et sa gloire, selon nous, n'y perdit rien. Le père de Ravignan, nous l'avons dit, était, avant tout, une influence. Or, si l'on nous accorde que les bonnes lois se préparent dans les âmes et le sentiment public avant de s'élaborer, et que leur autorité dépend de cet accord entre l'idée qui les suggère et le pouvoir qui les promulgue, on reconnaîtra que celui-là fut aussi législateur dans le sens de la liberté religieuse qui, par ses efforts, ses vertus, ses prédications, ses exemples, avait le plus contribué à ramener à la vérité, à la justice l'opinion longtemps égarée. Le jour où M. Thiers et le jésuite de Notre-Dame échangèrent amicalement leurs cartes pour se remercier mutuellement de la part bien différente, mais également efficace, qu'ils avaient prise à cette œuvre réparatrice, on put dire que l'esprit moderne et l'Église signaient un pacte de réconciliation et d'alliance, en présence de périls nouveaux et d'intérêts urgents où se réunissaient enfin, pour combattre ensemble, toutes les forces intellectuelles et sociales.

Ce ne fut pas là, — le père de Ponlevoy nous le rappelle, — le seul genre d'influence exercé par le père de Ravignan dans cette grande affaire de la loi sur l'enseignement et sur les congrégations religieuses. Il y en eut

un autre, d'une nature plus délicate, qui agissait, non plus sur les anciens adversaires, mais sur les amis, les serviteurs de cette sainte cause, séparés par des dissentiments de détail ou des rancunes personnelles. Auprès des uns il avait fallu obtenir plus que ce qu'ils se croyaient eux-mêmes disposés à accorder ; il fallait décider les autres à se contenter de moins que ce qu'ils se croyaient fondés à exiger. Pour ce difficile travail où le cœur humain, avec tous ses détours et toutes ses réticences, pouvait, à chaque instant, se faire le complice des dissidences politiques et religieuses, le père de Ravignan était l'homme unique; rien ne lui manqua dans l'accomplissement de cette tâche, pas même la calomnie, cette épreuve suprême du juste, qui, comme la solitude, affaiblit les faibles et fortifie les forts. Il fut accusé d'être trop faible aux concessions, de faire trop bon marché des intérêts qu'il avait à défendre. Il faut lire sa réponse, pour bien apprécier ce mélange de fermeté, de douceur, de droiture, d'humilité, de candeur et de bon sens, qui ajoutait constamment aux inspirations de la grâce les plus irréfutables conseils de la sagesse humaine.

On rencontre dans ce chapitre, tout près du père de Ravignan, des noms que l'on est d'abord un peu étonné d'y trouver ; puis l'on se ravise, et l'on se dit que, dans le plan providentiel, il fallait que tous les partis, comme toutes les classes de la société, vinssent payer leur tribut à cette réparation éclatante dont le père de Ravignan était à la fois le principal auteur et l'expression la plus parfaite. C'est ainsi que le général Cavaignac, après les journées de juin, pendant cette phase d'omnipotence dont il n'usa que pour obliger de rester républicaine la France qui le forçait d'être dictateur, eut une active correspondance avec ce jésuite qui avait appris à madame Cavai-

gnac, sa mère, la supériorité des vertus chrétiennes sur les vertus stoïques. Le révérend père de Ravignan aurait pu être alors, s'il l'avait voulu, archevêque de Paris, arbitre des nominations ecclésiastiques, réformateur de l'Église ; car le digne général, plus fort en tactique militaire qu'en théologie, lui proposait des innovations, des réformes, qu'il abandonnait aussitôt, quand son pieux correspondant lui en démontrait l'irrégularité. Un peu plus loin, c'est M. Victor Considérant qui soumet au disciple de saint Ignace ses utopies et ses brochures fouriéristes. Plus loin encore, c'est le comte Anatole Demidoff, ce dilettante fantasque et blasé, ce lord Seymour du Caucase, plus connu jusqu'ici par ses excentricités que par ses bonnes œuvres, qui choisit le père de Ravignan pour confident de ses charités schismatiques, pour consolateur de son spleen de millionnaire ennuyé. Auprès de ces mélancolies de la richesse, quoi de plus suave et de plus touchant que l'épisode de cette jeune actrice, tourmentée d'une nostalgie chrétienne au milieu des oripeaux de son théâtre et des applaudissements de la foule? Ceux qui accusent d'un peu de sécheresse et de rigorisme l'école à laquelle appartient le père de Ravignan, pourront recueillir, au courant de ces pages balsamiques, deux opinions qu'il exprima et mit en pratique pendant tout son apostolat et qui nous charment par leur évangélique mansuétude. La première est celle qui permet aux âmes pieuses, inquiètes du salut d'un fils, d'un frère, d'un époux subitement frappés, de croire, par une sorte d'intuition surnaturelle, qu'entre la vie et la mort il y a un moment, un de ces moments qui suffisent au mourant pour se repentir et à Dieu pour pardonner. L'autre rend aux artistes dramatiques leur droit d'acclimatation dans la société chrétienne, à la condition pour-

tant de ne pas s'exposer de nouveau à en sortir, soit par le désordre de leurs mœurs, soit par l'immoralité des pièces qu'ils jouent. Car, remarquons-le en passant, il y aurait quelque chose de contradictoire à avoir été excommunié en jouant *Polyeucte* et à ne plus l'être en jouant le *Fils naturel* ou le *Père prodigue*.

Quoi qu'il en soit, le père de Ravignan avait préparé et il marqua de son empreinte tout ce que des hommes illustres, courageux, éloquents, dévoués, obtinrent, à cette époque, des progrès de l'esprit public dans l'intérêt de l'Église et de la liberté religieuse. Cette époque, on le sait, fut transitoire et rapide : il eut bientôt à appliquer sa bienfaisante influence à un régime nouveau où le fait dominait l'idée, où l'action remplaçait le conseil, où les hommes d'action, par conséquent, prenaient place au premier plan de la scène politique. L'armée française vit alors des religieux, des prêtres, des sœurs de charité confondus dans ses rangs, partager ses fatigues, ses périls, ses souffrances, et lui apporter ce qui va si bien au cœur du soldat, ce qui avait, hélas! si souvent manqué à l'héroïsme de nos troupes, les joies du ciel au milieu des gloires de la terre, et les bénédictions de la patrie immortelle. Elle les vit sans déplaisir, sans surprise, avec ce sentiment de cordiale familiarité qui s'établit si vite entre la soutane et l'uniforme; le bien qui en résulta pour tous, le baume divin qui pansa tant de blessures, les consolations qui attendrirent l'implacable génie de la guerre, avons-nous besoin de les rappeler? Les Gloriot, les Damas, les Parabère, ces aumôniers de la victoire dont plusieurs périrent avec leurs ouailles, étaient entrés dans la voie que le père de Ravignan avait ouverte. De loin, retenu en France par cette santé déjà perdue qui ne devait plus lui accorder que par miracle les

quelques années de sursis, il pouvait reconnaître son œuvre continuée et rendue visible par ces intrépides traducteurs, son âme planant sur ces champs de bataille comme l'alcyon sur la mer en furie. Le général de Saint-Arnaud, agenouillé devant le prie-Dieu du père de Ravignan, telle serait, si nous avions à *illustrer* ce récit, la saisissante image que nous choisirions de préférence. La plus énergique personnification du fait accompli s'inclinait devant cette vertu sans rivale, comme s'était incliné le représentant le plus pur de l'idée républicaine. Un acte de foi récité par un jésuite suffisait à combler toutes ces distances et à opérer tous ces prodiges.

Revenons à ces aspects de la vie intime, que le biographe du père de Ravignan nous a montrés sous le mystérieux demi-jour du sanctuaire. Les six dernières années de cette vie si pleine ne furent qu'une lutte perpétuelle contre des souffrances toujours croissantes, et si les célèbres docteurs Récamier et Cruveilhier réussirent à prolonger cette précieuse existence, ils étaient à la fois médecins assez savants et chrétiens assez sincères pour déclarer que les efforts de leur art y étaient sans cesse secondés par une intervention surnaturelle. Rien n'égale l'effet pathétique de ces derniers chapitres, de cet épilogue où le père de Ravignan, la poitrine déchirée, la voix éteinte, miné par la fièvre, brisé, mais non abattu, trouve encore moyen, au milieu des crises de cette longue agonie, de prodiguer d'innombrables bienfaits, de diriger une multitude d'œuvres et de consciences, de soutenir une écrasante correspondance, de prêcher des retraites, de rendre d'immenses services à la société et à l'Église, de dire d'éloquentes vérités aux grands et aux puissants de ce monde, d'écrire son livre sur *Clément XIII et Clément XIV*, et de s'entourer d'un groupe où chaque

physionomie semble s'animer, s'éclairer de ces clartés divines qui passent sur son pâle et noble visage. J'ai remarqué ailleurs, à propos des souvenirs d'une femme célèbre, tout ce qu'il y avait de triste dans cette espèce de revue funèbre où l'auteur et le lecteur voient tour à tour défiler tous les contemporains, tous les amis de l'héroïne ou du héros : brillants satellites d'une radieuse planète, qui peu à peu disparaissent et s'évanouissent, ne laissant plus dans le ciel que la nuit et sur la terre que des tombeaux. Dans la biographie du père de Ravignan, ces adieux successifs à ceux qu'il a aimés, à ceux qui l'entourent et le précèdent, n'ont pas ce caractère de morne tristesse : ils ne révèlent le néant des choses humaines que pour le couvrir d'espérances impérissables. Le docteur Récamier, le baron Cauchy, sœur Rosalie, le comte Molé, M. de Salvandy, madame Swetchine, âmes pures ou purifiées qui servirent de cortége à la sienne, beaux noms diversement chers à la religion et à la France, souvenirs de charité, de vertu, de science, de noblesse, de sainteté, de talent, d'éloquence, qui s'abritent sous son nom, comme des rejetons d'un même arbre sous son ombre vigoureuse et féconde! Admirables influences qui dérivaient de lui, comme ces prises d'eau que les cultivateurs empruntent aux grands fleuves pour étendre sur leur passage la fraîcheur et la fertilité! Sous la plume du père de Ponlevoy, le bulletin funéraire des amis du père de Ravignan n'est pas un nécrologe : c'est plutôt une feuille de route, avec le ciel pour dernière étape : « — Ce bon M. Cauchy! disaient les religieux de la rue des Postes, le lendemain de sa mort, il sera entré dans le ciel comme il entrait dans nos chambres, sans frapper à la porte. » — Or je ne vous ferai pas l'injure de vous apprendre (qui l'ignore?) que *ce bon* M. Cauchy, si

simple, si naïf, si fervent, a été surnommé le Newton de la France, qu'il n'avait pas, depuis la mort de M. Ampère, de rival en analyse et en algèbre, et que, comme l'illustre et aimable M. Biot, cet autre ami, cet autre *pénitent* du père de Ravignan, Cauchy joignait à cette science incomparable un beau talent littéraire. Maintenant, prenez pour points de départ les noms de Bellart et de Frayssinous : placez dans les stations intermédiaires ceux de Berryer, Montalembert, Dupanloup, Lacordaire, Falloux, Molé, Salvandy, Pontevès, Saint-Arnaud, Cavaignac, Lamartine, Biot, Cauchy, Récamier, Guizot, Thiers, Excelmans, la Rochefoucauld, Polignac, la Ferronays, Gramont, Royer-Collard, Bellune, Wurtemberg, Hamilton, Walckenaër, Marie-Amélie, de Broglie, Louis Veuillot,

Et beaucoup que je sais, et beaucoup que j'oublie!

songez à ces étrangers protestants ou schismatiques que le père de Ravignan a convertis ou ébranlés; à ces pauvres filles de théâtre qui lui ont dû de vivre et de mourir chrétiennes; à ces existences obscures ou superbes qui se sont consolées, affermies, humiliées, rassérénées en lui et par lui, et dites-moi si les filets de cet apôtre n'ont pas tenu dans leurs mailles toutes les puissances et toutes les gloires de notre pays et de notre temps!

Tel est ce livre, dont l'attrait est d'autant plus puissant, que, très-mystique en certains endroits et dépassant même notre faiblesse, il y revient toujours et se remet à notre portée au moment où nous commencions à y sonder avec effroi des abîmes de sainteté. Cette légende hagiographique, transplantée en plein dix-neuvième siècle et offrant toutes les authenticités de l'histoire, exerce sur l'imagination et sur le cœur un charme que la foi rend

sans doute plus invincible, mais auquel les indifférents eux-mêmes et les sceptiques auraient peine à résister. Le style du père de Ponlevoy est merveilleusement en harmonie avec son sujet : pur, lumineux, pénétrant, il a cette transparence qui caractérise l'art spiritualiste, et qui signale, en littérature, la prépondérance de l'âme sur le corps ; cette onction que les vérités religieuses communiquent à ce qu'elles touchent ; ce vague parfum, semblable à ces ineffables senteurs d'encens que l'on respire en entrant le soir dans nos vieilles cathédrales. Ceux qui croient qu'on ne peut peindre une figure humaine qu'en prodiguant les détails plastiques et les exubérances de palette, n'ont qu'à lire les pages où le pieux biographe ranime, recompose et fait revivre la physionomie du père de Ravignan. Ceux qui, pour émouvoir et faire couler les larmes autour d'un lit de mort, ne croient pas pouvoir se passer de violences de pinceau et d'effets de mélodrame, pourront voir là comment on raconte la mort d'un saint, et comment la sobriété même du récit mouille de pleurs les yeux les plus insensibles. Par ce contraste comme par une foule de qualités sérieuses, le livre du père de Ponlevoy rentre dans le domaine de ces causeries, et si j'ai cru devoir m'y arrêter un peu plus longtemps que dans mes haltes hebdomadaires, ce n'est pas seulement pour le remercier du bien que m'a fait cette lecture, et pour rendre encore une fois hommage, à propos de ces deux volumes, à une mémoire vénérée et chérie ; c'est encore pour avoir occasion de rappeler une vérité qui, si elle passait dans la littérature profane, n'y serait pas inutile et la relèverait de bien des ignominies. Je ne prétends pas qu'un drame ou un roman, un chapitre de critique ou d'histoire, doive puiser aux mêmes sources et user des mêmes procédés que l'œuvre du père de Ponlevoy racon-

tant la vie du père de Ravignan; mais je crois sincèrement qu'une partie de l'art moderne n'est tombée si bas que parce que la matière y a de plus en plus prévalu sur l'âme, et j'ajoute que le livre du père de Ponlevoy n'a tant de charme que parce que la matière y est de toutes parts vaincue, parce que l'âme s'y dégage et y rayonne dans un flot de céleste lumière.

L'auteur de la *Vie du père de Ravignan* nous permettra-t-il, avant de finir, non pas une critique, mais une objection respectueuse? Nous nous sommes attachés surtout à faire comprendre à quel point les gens du monde trouveront plaisir et profit à le lire. Eh bien! pour ceux-là, pour éviter quelques réclamations, quelques froissements inutiles, nous ne voudrions pas que les mots de *conversion* et de *rétractation* demeurassent accolés, même dans une table des matières, au nom de M. de Chateaubriand. Une plume spirituellement bienveillante me reprochait récemment d'avoir, en plusieurs occasions, montré trop de sévérité à l'égard de l'auteur des *Martyrs* et de la *Monarchie selon la Charte*. En effet, nous ne devons jamais oublier qu'en notre double qualité d'hommes de lettres et d'écrivains monarchiques nous sommes les fils, — hélas! bien dégénérés — de M. de Chateaubriand, qui a été le plus grand homme de lettres de son siècle, et qui a proclamé les plus éloquentes vérités au service de la monarchie. Lui chercher querelle pour des imperfections et des aspérités de détail, c'est donc à la fois de l'irrévérence filiale, de l'inconséquence politique et de l'ingratitude littéraire[1]. C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui commencer à réparer mes torts en demandant

[1] Voir l'Étude suivante sur *Chateaubriand et son groupe*, par M. Sainte-Beuve.

dant au révérend père de Ponlevoy d'effacer ou d'adoucir ces deux mots qui pourraient donner le change à quelques-uns de ses lecteurs et offenser quelques vieilles admirations. M. de Chateaubriand, à son lit de mort, a pu, a dû déplorer quelques teintes trop vives, répandues dans les *Natchez* et même dans les *Martyrs*. Il a dû surtout regretter d'avoir, dans ses *Mémoires* que sa mort allait livrer à la curiosité publique, donné trop de cours aux violences de son génie, de son humeur, de ses rancunes; l'on se sent profondément ému, en lisant, à cette sombre date du 3 juillet 1848, cette déclaration pour laquelle sa main mourante se fit suppléer par son neveu :

« Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

Mais écrire les mots de *conversion* et de *rétractation*, comme s'il se fût agi de Lamennais ou au moins d'Augustin Thierry, à propos du Chateaubriand définitif, de celui qui contribua à faire relever les autels, et qui, bien des années auparavant, racontant sa vraie conversion, écrivait ces lignes pathétiques : « Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère; quand sa lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus : ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru, » c'est là, je le répète, une légère dissonance, et je me permets de la signaler avec d'autant plus de franchise que je n'en ai pas rencontré d'autre dans ces deux volumes. Les temps sont tristes, la tâche est rude, notre sentier étroit et difficile. Ne nous exposons jamais, en trop insistant sur les différences du moins au plus, à diviser des forces qui toutes sont nécessaires, auxquelles le père

de Ravignan a constamment prêché l'union, et qui, dans des conditions diverses et des mesures inégales, peuvent toutes concourir au même but. De près, dans l'intérieur du sanctuaire, M. de Chateaubriand a pu être, comme nous tous, une conscience troublée, un coupable à qui une voix sévère a eu le droit d'imposer la rétractation et le repentir. De loin, sur les degrés du temple qui restent en vue du public, le révérend père de Ravignan a mieux fait que convertir M. de Chateaubriand : il l'a continué et complété, en précisant davantage, en achevant d'accentuer ce sentiment chrétien que l'illustre poëte retrouva et ranima sur des ruines. Après le dix-huitième siècle, si stérile pour les lettres chrétiennes, on se console et on espère, lorsqu'on parcourt par la pensée les soixante premières années du nôtre, et que l'on place aux deux extrémités ces deux figures immortelles : M. de Chateaubriand présentant à la génération nouvelle le *Génie du Christianisme;* et le révérend père de Ravignan, réconciliant une génération vieillie avec la parole de Dieu, la robe du jésuite et l'autorité de l'Église.

XVI

CHATEAUBRIAND ET M. SAINTE-BEUVE [1]

Un écrivain illustre, un homme de génie, atteint de presque toutes les maladies morales de son époque, mais les relevant par d'incontestables qualités de force, d'originalité et de grandeur, remplit la moitié d'un siècle de ses œuvres, de sa gloire, de son autorité, de son bruit. Les circonstances s'arrangent pour ajouter un prestige à sa renommée : habile sous des airs de dédain ou de rudesse, il a l'art de profiter des événements qui le posent en persécuté, de rester populaire alors que sa cause est vaincue, ou, ce qui est plus difficile, alors même qu'elle triomphe. Quand arrivent les années de déclin, une suave et gracieuse influence s'empare à la fois de lui et de son public pour caresser l'orgueil de l'un et réchauffer l'admiration de l'autre : elle écarte toutes les épines qui pourraient entraver ses dernières étapes littéraires et blesser cet épiderme, devenu plus sensible à mesure qu'il vieillit.

[1] *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

Les précautions sont si bien prises, l'atmosphère extérieure si soigneusement interceptée, la critique et la foule si parfaitement endoctrinées, que ce grand écrivain, dont les meilleurs chefs-d'œuvre avaient rencontré des détracteurs et soulevé des orages, ne trouve que des panégyristes pour les tristes productions de sa vieillesse. Enfin, par une coïncidence ou un contraste qui a aussi sa majesté, le jour où ce glorieux octogénaire descend dans la tombe, — une tombe arrangée pour l'effet comme tout le reste de sa vie, — on dirait que les débris du vieux monde, les restes de l'antique société vont disparaître avec lui. La république qu'il a rêvée et flattée s'incline devant ses funérailles, et, dans ce siècle coupé en deux par la grande victoire démocratique, le passé emporte sa dépouille comme un trésor, l'avenir répète son nom comme un précurseur.

Quelques années s'écoulent, et la réaction ne se fait pas attendre. Plus l'amitié avait été ingénieuse et la popularité persistante, plus la postérité du lendemain est pressée d'abuser de ses droits et de régler le décompte de cette gloire surfaite, de ce génie embaumé dans l'encens. Ce que l'on osait à peine chuchoter, on le dit : ce que l'on n'eût jamais osé dire, on le crie. Une nouvelle génération s'élève, une nouvelle société s'installe, une nouvelle littérature se produit, pour lesquelles les grandes images et les grandes pensées de cet homme sont lettres closes, quelque chose de pareil à ce que serait le langage ou le costume de Versailles ou de Trianon pour les habitués du tourniquet de la Bourse ou des cafés du boulevard. Il subit, — sauf à se relever plus tard, — les inconvénients attachés à ces longs règnes suivis de frondeuses régences, à ces puissances ou à ces gloires longtemps maintenues dans une température de convention et livrées

tout à coup au vent et au soleil. Il n'y a rien là que de naturel, de logique, de conforme à nos penchants, au courant de la vie humaine, à l'éternelle fragilité de ces choses auxquelles notre vanité s'attache et qui se brisent dans sa dernière étreinte. Ce qui s'est passé pour Chateaubriand a eu lieu sans doute en d'autres pays, en d'autres temps, avec de légères variantes, pour d'autres célébrités. Mais ce qui s'était vu plus rarement et ce qui peut sembler plus bizarre, c'est que ce soit le même homme qui, dans la première période, se soit distingué au premier rang des thuriféraires, dont la plume délicate ait distillé les plus charmantes, les plus ferventes, les plus élégantes, les plus mystiques louanges, et qui, dans la seconde phase, se charge le plus obstinément de changer l'or pur en un plomb vil, de chiffrer les différences, de chercher le pied d'argile sous la draperie splendide dont lui-même ajusta les plis, et de remplacer, autour de la statue, les aromates du sanctuaire par les odeurs du boudoir. Qu'on lise, par exemple, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1834, les pages signées Sainte-Benve et intitulées : *Chateaubriand, ses Mémoires ;* que l'on remarque surtout ce passage : « Entrons bien dans cette pensée : respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale à travers l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare ! jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Édens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier? Et n'enviera-t-on pas un jour ceci? » — Que l'on s'arrête un moment à la page

suivante, où M. Sainte-Beuve rend un chaleureux hommage au rôle politique de M. de Chateaubriand, « à ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation *qui font du bien au cœur* parmi tant d'égoïsmes prudents et d'habiles indifférences, » — où il le loue principalement « de son irremédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble (il s'agit du gouvernement du roi Louis-Philippe), qui suit sa cupidité sous l'astuce et qui parfois devient même cynique dans ses actes ou dans ses aveux. » — Puis, que l'on ouvre presque au hasard ces deux nouveaux volumes, si attrayants du reste et si bien remplis; qu'on en lise attentivement les notes innombrables qui forment comme un second ouvrage dans le premier; que l'on médite les morceaux friands où l'auteur cherche dans la vie même de M. de Chateaubriand de quoi infirmer la solidité de ses convictions religieuses et la sincérité de son rôle d'apologiste chrétien; que l'on arrive enfin à la page 411 du tome deuxième, où le Chateaubriand politique est réduit à peu près à néant; — et l'on pourra mesurer l'immense espace que M. Sainte-Beuve a parcouru de 1834 à 1860 en passant par 1848, ou, si vous aimez mieux, du salon de madame Récamier au cabinet de rédaction du *Moniteur*, en passant par le cours professé à Liége quelques mois après la mort de M. de Chateaubriand.

Ne crions pas trop fort, cependant; n'allons ni trop loin ni trop vite; n'oublions pas que nous avons affaire à un littérateur exquis, au plus habile stratégiste de la critique moderne, et que, si nous lui adressions quelque récrimination vulgaire, nous lui donnerions trop d'avantages. On a dit, nous avons peut-être dit nous-même, que M. Sainte-Beuve avait adulé M. de Chateaubriand quand la société dont il était le centre avait voix prépondérante à l'Académie française, et qu'il s'était empressé de le renier dès

qu'il n'eut plus besoin ni de lui, ni de sa patronne, ni de ses amis, ni de personne. C'est une injustice banale, la pire des injustices. M. Sainte-Beuve, sans se départir de cette modestie qui est le plus naturel ornement de l'homme de lettres, savait très-bien qu'il avait trois fois, dix fois plus de talent qu'il n'en faut pour être académicien ; que ce n'était qu'une question de temps, de quelques années tout au plus ; qu'il y arriverait comme y arrivait M. Victor Hugo, comme y arrivèrent un peu plus tard ses éminents contemporains, MM. de Vigny, Mérimée, Vitet, et qu'il n'avait pas besoin pour cela de se faire enfant de chœur de la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. Si donc il a paru, dans ces derniers temps, prendre un opiniâtre plaisir à amoindrir celui qu'il avait tant admiré, à *humaniser*, à *féminiser* l'homme qu'il avait déifié, ce n'est, croyez-le bien, ni inconséquence, ni ingratitude ordinaire : M. Sainte-Beuve n'est pas ingrat envers M. de Chateaubriand ; il ne pouvait pas l'être : il ne lui doit rien : il n'est ni son obligé ni son disciple. Je sais bien qu'il cite avec une certaine complaisance un fragment de lettre où on lui dit ceci : « Prenez garde, monsieur : vous avez une sorte de penchant à être sévère pour René. De ceux qui vont parler de lui, vous serez le plus en droit sans doute, et celui peut-être dont il faisait le plus de cas : mais vous n'avez pas le droit d'être sévère ; car vous sortez un peu de lui ; du moins vous en dérivez. En lisant *René*, Amaury s'écrie : Me voici !... » Ce sont là des compliments, et rien de plus. Amaury ne crie rien à René, par la bonne raison que René vit encore et qu'Amaury, le héros du soporifique roman de *Volupté*, est mort et enterré depuis longtemps. Il y a donc, entre l'auteur des *Martyrs* et l'auteur des *Causeries du lundi*, des solutions de continuité assez complètes pour qu'il ne puisse être question ni d'ingratitude,

ni d'irrévérence filiale. Le mobile qui pousse M. Sainte-Beuve, il faut le chercher dans des complications plus singulières et plus raffinées de la nature humaine, ou du moins de certaines natures. Cette étude psychologique ou morale, dont M. Sainte-Beuve lui-même nous a donné de si parfaits modèles, a plus d'enseignement et d'attrait qu'une étude purement littéraire, où nous serions forcé de trop louer ce livre qui, en définitive, est charmant, qu'on ne voudrait pas avoir écrit, mais qu'on lit avec un rare plaisir. Quel que soit l'abîme qui nous sépare aujourd'hui de M. Sainte-Beuve, il faut bien, pourvu qu'on soit un peu du métier, admirer cette organisation si passionnément littéraire, cette curiosité terrible à force d'être intelligente, ce style souple, onduleux, irisé, ces qualités de finesse, d'ingéniosité, de dextérité, d'insinuation délicate et pénétrante, qui en font, malgré tout, un maître, qui en eussent fait, s'il eût vécu deux siècles plus tôt, le type achevé de l'homme de lettres entre Ménage et Voiture. La littérature est un art; moins indépendant, à coup sûr, que la peinture, la statuaire ou la musique, des opinions de l'artiste ou du degré d'estime qu'il inspire, mais ayant pourtant en soi-même sa force, sa séduction et son mérite; et lorsqu'une œuvre, discutable au point de vue de l'intention ou de l'élévation morale, réunit cependant certaines conditions de beauté ou d'agrément, on peut la contempler avec complaisance comme l'on contemple de loin, les soirs de premières représentations, ces belles personnes dont le visage et les épaules sont de véritables objets d'art. Ajoutons que, par un singulier privilége, M. Sainte-Beuve a le secret de professer et de pratiquer la bonne littérature, tout en faisant parfois ce qu'il faut pour assurer le triomphe de la mauvaise.

Avant tout, un sentiment que M. Sainte-Beuve a pris

pour devise, qu'il donne pour mot d'ordre aux débutants, le désir de ne pas être dupe et de paraître ne l'avoir jamais été; désir qui, en s'exagérant avec l'âge, le pousserait à des manies de collectionneur, à fureter des autographes, à écouter aux portes, à fouiller dans des paquets de lettres, à rassembler le dossier de tous les hommes célèbres : secondement, — nous le disons avec tristesse, — un penchant antichrétien, une sorte d'exaspération chronique du scepticisme primitif, qui va croissant depuis quelques années et qui cherche à se satisfaire en recrutant à titre de sceptiques les défenseurs mêmes du christianisme, comme Lalande inscrivait, dit-on, tous ses amis dans son *Dictionnaire des Athées* : enfin, — ceci est plus délicat à indiquer, — un goût très-vif d'indiscrétions et de confidences féminines, une tendance à intervenir dans les mystères romanesques des existences illustres, à s'y complaire en connaisseur, à flairer ce que don Juan, dans son brutal langage, appelle *odor di femina*, un parfum de patchouli, là où le vulgaire n'aperçoit que les ressorts extérieurs de la vie publique ou les créations idéales d'un poëte; telles sont les trois inspirations principales que je crois découvrir dans ce livre, et que l'on y retrouve, en maint endroit, à travers ces gracieux méandres où serpentent côte à côte l'analyse et la mémoire de M. Sainte-Beuve.

Il y a deux manières d'approcher les hommes célèbres, surtout ceux qui parlent le plus puissamment aux imaginations contemporaines; deux genres d'impressions bien différentes à recevoir dans leur commerce familier : la première, la plus naïve, la plus honnête, quelquefois, hélas! la plus niaise, consiste à se sentir heureux et fier du seul fait de cette intimité, à se chauffer de leur flamme, à s'éclairer de leur rayon, à faire de leur gloire sa passion

et comme sa propriété personnelle, à entrer avec une abnégation superbe dans le cercle lumineux qu'ils tracent, à s'y absorber et à s'y perdre. Le respectable M. Clausel de Coussergues travaillant quinze ans, de son propre aveu, pour s'entendre appeler une fois, à la tribune, par M. de Chateaubriand, *mon éloquent ami;* M. Ballanche fondant en larmes au seul mot de Cymodocée, ou mieux encore (car les femmes seules savent être dupes en restant spirituelles) cette foule de belles éplorées que fascina le génie de René, et dont M. Sainte-Beuve, si vous l'en pressiez bien fort, vous donnerait, comme Leporello, le dénombrement, voilà les types aimables et touchants de cette première manière sans laquelle les planètes n'auraient pas de satellites. Il y a ensuite une façon plus raffinée et plus compliquée, celle qui, en présence de l'idole, mêle tout bas ses protestations secrètes et indéfiniment ajournées à ses admirations de commande, qui prend ses notes à l'écart sur un *agenda* de poche tout en faisant sa partie dans l'*hosanna* universel. L'amour-propre, cet infatigable Protée, met alors autant de soin à chicaner son enthousiasme qu'il en a mis, chez les naïfs, à l'exalter. Ce n'est plus dans la faculté pleinement admirative, dans l'intimité du grand homme, dans le plaisir d'être le premier à recueillir sur ses lèvres les trésors de son génie, qu'il place ses plus exquises jouissances, mais dans l'art de ne pas être ébloui au milieu de l'éblouissement général, d'inventorier à part soi les taches, les petitesses et les misères. On n'a pas, bien entendu, le mauvais goût ou l'imprudence de déprécier ce dont tout le monde s'émerveille. On accepte officiellement le diapason du groupe dans lequel on est honoré de se voir adopté et de vivre : on lui sert même d'interprète si les circonstances l'exigent et si l'on est déjà critique attitré dans la *Revue* à la

mode : mais l'on ronge son frein, comme les courtisans d'un roi vieux, sévère et dévot, qui se réservent *in petto*, pour le règne suivant, leur franc-parler et leurs licences. Ce sentiment devient si vif à la longue qu'il produit deux effets remarquables : il empêche d'apercevoir ce qu'il y aura plus tard de contradictoire entre les enthousiasmes du moment et les restrictions à venir, et il se change peu à peu en une espèce de haine, d'irritation du moins contre l'homme que l'on encense, tant l'effort de dissimulation que l'on s'impose finit par devenir impatientant! Sachons nous mettre à la place de M. Sainte-Beuve, et que celui d'entre nous qui n'a pas péché ou qui n'aurait pas péché lui jette la première pierre! Qui de nous, à certains moments du début, en face des difficultés et des obstacles, n'a fait ou ne s'est senti disposé à faire des sacrifices à son ambition, à son avénement littéraire? Gustave Planche est le seul, dit-on, qui n'ait jamais eu de ces faiblesses, et il y aurait même lieu, à ce propos, à un rapprochement assez bizarre. A l'époque où M. Sainte-Beuve écrivait sur M. de Chateaubriand les phrases empanachées que j'ai citées, Gustave Planche, avec ce magnifique sang-froid qu'il eût gardé devant toutes les puissances et toutes les gloires de la terre, publiait dans la même *Revue*[1], sous ce titre, les *Royautés littéraires*, un article célèbre où, après avoir rayé d'un trait de plume le *Génie du christianisme*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, il réduisait Chateaubriand aux

[1] 1er Mars 1834. La phrase mérite d'être citée textuellement : « Critique de second ordre dans le *Génie du christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais inutile, de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et les *Natchez*, Chateaubriand, etc., etc. » Dans le même article, ce bon Gustave Planche parle « des trésors contenus dans l'âme ardente et poétique de Sainte-Beuve, —des impérissables consolations que Sainte-Beuve a demandées à Dieu.» En général, rien de curieux comme les jugements portés alors par les

soixante pages de *René*. C'était injuste sans doute; c'était absurde peut-être; mais cela ne manquait pas d'un certain caractère en face du salon et du groupe alors à l'apogée de leur influence académique et mondaine. Aussi Gustave Planche est-il mort à l'hôpital, et M. Sainte-Beuve est académicien, professeur, commandeur, et probablement sénateur en expectative. Dans ce temps-là, il semblait avoir reçu du ciel, avec mille autres dons précieux et charmants, une flexibilité de lierre toujours en quête d'un ormeau. Seulement le lierre meurt où il s'attache, et, chez M. Sainte-Beuve, le lierre, au lieu de s'attacher et de mourir (nous y aurions trop perdu!) passait d'ormeau en ormeau jusqu'à ce qu'il eût parcouru toute l'allée. A cette date, la dispersion du cénacle romantique laissait sans emploi cette faculté de plante flexible et grimpante : M. de Chateaubriand était l'ormeau par excellence, ou plutôt le chêne majestueux, je dirai presque la forêt tout entière. D'ailleurs, en sa qualité de républicain, affamé de libertés que le gouvernement de Juillet ne lui donnait pas, M. Sainte-Beuve était et devait être en coquetterie avec l'illustre patriarche de la légitimité. Il n'y a dans tout cela rien d'inexplicable ni d'impardonnable. En outre, qui ne tiendrait compte de l'immense différence d'appréciations et de points de vue? Chateaubriand et ses *Mémoires* étaient apparus d'abord à M. Sainte-

illustres sur d'autres illustres : par Gustave Planche, sur Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, etc.; par George Sand, sur madame de Staël; par M. de Vigny, sur Napoléon Ier; par Sainte-Beuve, sur Chateaubriand, sur Lamartine, sur Louis-Philippe, sur Balzac; par Lherminier, sur Lamennais, sur l'*abbé* Lacordaire, etc. Il faudrait prendre exactement le contre-pied de ces jugements superbes pour avoir ce qui est resté la vérité actuelle et définitive. Nous les recueillerons peut-être un jour, pour essayer de nous faire pardonner nos propres énormités.

Beuve dans ce cadre si heureux, si bien choisi, qu'il a si bien peint « dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, » devant le tableau de Corinne au cap Misène, souvenir d'une glorieuse amitié : quatorze ans plus tard, ils étaient, comme il le dit lui-même, exposés au coin de la borne dans le feuilleton d'un journal. Ne soyons donc pas injustes : il est tout simple, tout naturel que M. Sainte-Beuve, jeune, visant au succès, digne de l'obtenir, touchant à la célébrité sans la posséder encore, invité et choyé par cette noble et spirituelle élite, très-sensible à ces primeurs de gourmet et de dégustateur littéraire, ait voulu être tout ensemble reconnaissant et prévoyant en disant de l'œuvre et de l'auteur un peu plus de bien qu'il n'en pensait, et qu'en 1848, dégagé de tout lien, chassé de Paris par son horreur des barricades, précédé à l'étranger par sa légitime réputation de critique, prenant pour sujet d'un cours public un écrivain célèbre pour qui la postérité commençait, il ait cru devoir le réduire à sa vraie taille et même le rapetisser un peu pour se punir de l'avoir grandi.

Dans quelles limites M. Sainte-Beuve pouvait-il se livrer à cette révision, à cette réaction contre lui-même aux dépens de M. de Chateaubriand? Où devait-il, selon nous, se borner pour rester dans son droit? Où nous semble-t-il l'avoir dépassé? Telles sont les principales questions que soulève cette séduisante et instructive lecture.

D'abord il est évident que les nombreuses notes qui soulignent, pour ainsi dire, chacune de ces pages, que le *Chateaubriana* et les divers extraits de lettres ou *Mémoires* inédits, ne sont pas de la même inspiration que les vingt et une leçons professées à Liége : *questa coda non è*

di questo gatto. Dans celles-ci j'aperçois un critique supérieur, un peu assombri peut-être et désenchanté par les événements récents, mais sans parti pris de dénigrement, et ne cherchant qu'à faire preuve de clairvoyance, de mémoire et de goût après les années d'éblouissement ou de complaisance. Ces leçons, dont plusieurs sont très-belles, dont la troisième surtout nous paraît admirable de justesse, expriment sans nul doute le sentiment vrai de l'auteur au moment où il a professé. Sur ce nouveau terrain, devant un nouveau public, après une révolution qui centuplait les distances, à propos du géant de la littérature moderne, que sa mort livrait à l'histoire littéraire et dont il fallait bien prendre la mesure, il eût été insensé d'interdire à un de nos premiers critiques le droit de jugement au nom de ses admirations passées. Si, dans une vie un peu longue, il n'était pas permis à la maturité de revenir sur les illusions et les exagérations de la jeunesse, si l'on était contraint à cinquante ans de dire de chaque homme et de chaque chose ce que l'on en a dit à vingt-cinq, la carrière des lettres deviendrait tout simplement impossible; celui de tous les métiers qui a le plus besoin de liberté, d'air et d'espace, ressemblerait à une geôle où l'écrivain serait rivé aux souvenirs de ses débuts comme un captif à sa chaîne. Non : puisqu'il était malheureusement prouvé ou prévu que, dans l'ensemble monumental de l'œuvre de Chateaubriand, bien des parties ne résisteraient pas à l'action du temps, aux vicissitudes du goût et de la mode, au déchet de la prose poétique dans une société réaliste et démocratique, puisqu'il y avait un triage à faire dans les écrits et des réserves à indiquer sur l'homme, M. Sainte-Beuve, déjà critique éminent et mûr, quels que fussent d'ailleurs là-dessus ses antécédents, était parfaitement autorisé à nous donner, après le Cha-

teaubriand idéalisé, le Chateaubriand véritable : cette forme même du cours public, qui établit, du professeur à son auditoire, des relations plus magistrales qu'entre l'écrivain et le lecteur, semblait interdire tout ce qui se serait ressenti des effusions et des adorations d'autrefois. Maintenant, M. Sainte-Beuve ne fut-il pas un peu prompt à user des priviléges de cette situation nouvelle? Dans cette première explosion de sa pensée, presque au lendemain des glorieuses funérailles, n'est-il pas facile de démêler les longues et secrètes rancunes de ce vif esprit contre la gêne qu'il avait subie, contre la violence qu'il s'était faite, lorsque, par exemple, il avait eu à recommander au public un livre tel que la *Vie de Rancé?* C'est indubitable : quiconque sait lire trouvera en germe dans le cours liégeois tout ce qui devait se développer et s'aigrir plus tard dans les notes et dans les appendices. Mais enfin ce cours, à ne le prendre que par le dehors et sans y regarder de trop près, renferme sur le Chateaubriand littéraire, « le plus grand des lettrés du dix-neuvième siècle, » sur *Atala*, *René*, les *Martyrs*, le *Génie du christianisme*, l'*Itinéraire*, le *Dernier des Abencérages*, une foule de vérités présentées avec un tour ingénieux, dans un attrayant clair-obscur où les imaginations peuvent choisir ce qu'elles veulent, et où la sagacité n'est encore ni de l'indiscrétion ni de l'irrévérence. C'est, en somme, de l'excellente critique et de la bonne histoire littéraire. Nous acceptons pleinement, pour notre part, ce triple élément, ces trois mobiles que M. Sainte-Beuve signale comme dominants chez M. de Chateaubriand : l'ennui, le désir romanesque, et l'honneur; pourvu qu'on fasse à ce dernier une large part léonine, que M. Sainte-Beuve, dans ses notes et ses conclusions finales, se trouve avoir singulièrement amoindrie. Rien de plus équitable que la dis-

tinction indiquée par l'auteur, au sujet des *Martyrs*, entre les beautés qui durent encore et qui vivront, et celles qui ont disparu dans le naufrage d'une poétique où le convenu et l'artificiel s'accusaient trop. Rien de plus finement observé et de mieux dit que le passage sur le *Dernier des Abencérages*, « qui est une fin, un extrême, sans pourtant sortir encore de la ligne de beauté; où les réponses sont toutes par contrastes et par compartiments, par ressorts, qui représente, en un mot, la perfection dans la roideur. » Ce récit, ou, comme le dit excellemment M. Sainte-Beuve, ce tableau d'empire, n'eut pas, ajoute-t-il (en 1826) tout le succès auquel il avait droit, n'ayant point paru à son moment... Les esprits poétiques d'alors ne purent s'éprendre à temps et jouir à leur aise de ce beau type d'Aben-Hamet; les esprits romanesques s'en tenaient volontiers à Malek-Adel. » Et au bas de la page nous lisons cette note que nous ne contredirons certainement pas : « On est tombé depuis dans l'excès tout à fait contraire : la réalité, même copiée, ne suffit plus : on l'étudie au microscope pour la mieux rendre. » Oui, pour en rendre toutes les laideurs, pour la dépouiller de toutes ces illusions, de tous ces prestiges dont l'ensemble s'appelle le beau et mérite seul d'attirer à soi les imaginations, d'être le but suprême de l'art : oui, on a fait tout cela, et bien pis encore; mais à qui la faute? La faute, nous la trouverons bientôt, sans sortir de ces deux volumes: poursuivons.

Le chapitre de *René* est traité de main de maître, bien que M. Sainte-Beuve, qui sur tant d'autres points a fait peau neuve, se soit beaucoup trop obstiné cette fois dans ses vieilles prédilections pour l'ennuyeux *Oberman*. Il n'a pas trop trahi ni abandonné *Atala*, qui pouvait cependant fournir bien des prétextes à trahisons; car vraiment

nous venons de relire cette histoire qui fit verser tant de larmes; et, sauf quelques admirables détails, elle nous a paru antédiluvienne. Enfin, on ne peut qu'approuver le programme que s'impose l'auteur, et d'après lequel il a l'air de s'arrêter, dans son étude, au moment de la carrière de M. de Chateaubriand où, les grandes œuvres étant publiées et classées, la période d'art purement littéraire épuisée, sa politique envahit sa littérature, non pas pour l'anéantir, mais plutôt pour s'en imprégner. Chateaubriand, en effet, ne fut jamais qu'un grand artiste en politique; et, comme les artistes, après tout, ne sont pas incapables d'avoir de temps à autre d'aussi bonnes inspirations que les bourgeois, il eut parfois de bons moments et toujours ses grandes lignes.

On le voit, toute cette partie *officielle*, en apparence la plus considérable, du livre de M. Sainte-Beuve est, sinon indiscutable, au moins irréprochable. Les admirateurs de M. de Chateaubriand, — et puissent-ils rester bien nombreux! — gardent le droit de maintenir leur admiration à l'ancienne température : surtout, nous pouvons et nous devons gémir de ce penchant qui entraîne la seconde moitié de notre siècle à se désabuser de ce qui fut le charme, l'enthousiasme, la fête, le poëme, la passion de la première moitié; nous devons nous demander tristement en vertu de quelles conditions d'abaissement intellectuel et moral nous avons vu, presque au même moment, Balzac grandi et Chateaubriand rapetissé. Toutes ces réserves faites, l'ouvrage de M. Sainte-Beuve conserverait son importance et son attrait; il nous offrirait un Chateaubriand provisoire, ajusté aux points de vue de la génération nouvelle par un transfuge de la nôtre; un Chateaubriand vraisemblable, vrai peut-être, acceptable du moins, entre le Chateaubriand de M. de Marcellus,

traité avec la spirituelle et facile indulgence d'une fidèle amitié, et celui de M. Villemain, vu et retracé par les grands côtés, avec toutes les magnificences de cette brillante manière, presque contemporaine, presque égale du héros et du sujet.

Par malheur, depuis l'époque où ce cours a été professé, je ne sais quel travail dissolvant et corrosif s'est fait, non pas dans le talent (il n'a jamais été plus leste et plus acéré), mais dans l'âme de M. Sainte-Beuve. Il y a des prospérités qui aigrissent comme il y a des adversités qui rassérènent. En se voyant, dès les *Causeries du lundi*, accusé de défection et de manque de respect envers M. de Chateaubriand, l'ingénieux écrivain s'est mis à rechercher pour ses torts des pièces justificatives, et il a aggravé les uns en multipliant les autres. Dès lors le soin de trouver Chateaubriand en faute, de le placer en contradiction avec lui-même, de discréditer ses grandeurs par ses petitesses, ses croyances par ses faiblesses, ses ouvrages publics par ses actions cachées, ce soin est devenu pour M. Sainte-Beuve une gageure d'amour-propre. En même temps, se séparant de plus en plus, par goût et par choix, des hommes éminents qui forment l'aristocratie littéraire, faisant des avances à une littérature qui a toutes sortes de raisons pour rayer de son programme l'idée de respect, il a imité ces patriciens volontairement déclassés qui savent que le plus sûr moyen de réussir dans la mauvaise compagnie est de médire de la bonne. Or, Chateaubriand étant peut-être parmi les hommes illustres celui qui dédaigne le moins de fournir des armes contre lui-même, M. Sainte-Beuve n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs, dans ses collections, dans ses lectures, dans ces mille petits documents plus ou moins apocryphes qui bourdonnent autour des grandes célébrités. De là cette

bizarre bordure ajoutée après coup au bas de cette étoffe dont on ne pouvait contester l'éclat et la solidité. Dans ce supplément, où la malveillance se déguise à peine, la question n'est plus d'exercer un droit de critique sur les ouvrages, mais un droit de curiosité sur l'homme; il ne s'agit plus de savoir ce qui dans les écrits de Chateaubriand est destiné à survivre ou à périr, mais ce qui dans sa vie permet de suspecter le royaliste et le chrétien. Là commence, selon nous, la partie malsaine et, pour ainsi dire, illicite, de cette œuvre remarquable. Là aussi l'on peut suivre ce travail dont nous parlions tout à l'heure, cette sourde guerre qui s'est faite, dans l'esprit de M. Sainte-Beuve, contre tout un ordre de sentiments et d'idées dont le nom sonore de Chateaubriand reste, pour bien des gens, le glorieux synonyme. Il y avait eu primitivement preuve de bon goût à s'abstraire du rôle politique de M. de Chateaubriand, à terminer cette étude littéraire au moment où ce rôle commence. Mais M. Sainte-Beuve n'a pas pu se retenir sur cette pente, et il revient maintenant au Chateaubriand politique en des pages à deux tranchants, où un fond de haine collective et lentement amassée se cache, tant bien que mal, dans une querelle particulière. Cette fois il n'est plus sur son terrain, et les arguments ne manqueraient pas pour lui répondre. Parmi les contradictions, les inconséquences qu'il signale dans les opinions et la vie publique de Chateaubriand, et d'après lesquelles les deux moitiés de cette vie, selon lui, ne se rejoindraient pas, il en est plusieurs que M. Sainte-Beuve, en homme avisé, aurait dû omettre; car la marche du temps et des expériences récentes nous les font paraître moins inconséquentes et moins contradictoires qu'il ne le voudrait pour les besoins de sa cause. Ainsi, lorsqu'il nous dit avec persiflage : « Il aimait la liberté, soit ! mais il

haïssait l'égalité! » lorsque un peu plus loin il incrimine, comme preuve accablante contre le *libéralisme* de Chateaubriand, ce passage de la *Vie du duc de Berri*: « Nous n'avons que deux choses à opposer aux folies de cette impatiente jeunesse; la légitimité escortée de tous ses souvenirs, environnée de la majesté des siècles; la monarchie représentative assise sur les bases de la grande propriété, défendue par une vigoureuse aristocratie, fortifiée de toutes les puissances morales et religieuses, » c'est à ses dépens que M. Sainte-Beuve nous prouve que le sens politique est très-inférieur chez lui au sens littéraire : ces quelques lignes, en effet, contiennent les grands principes fondamentaux de la monarchie représentative. Confondre la liberté avec l'égalité, son envieuse sœur, refuser à un homme le titre de libéral sous prétexte qu'il demande, pour mieux asseoir les libertés publiques, une aristocratie vigoureuse et une forte autorité religieuse et morale, c'est commettre à la fois une erreur et un anachronisme. Il est possible que Chateaubriand, vaincu et assombri, ait désespéré plus tard pour la France de la réunion de ces éléments indispensables à la durée du gouvernement qu'il avait rêvé. Mais, à cette date de 1820, la part faite aux surexcitations causées dans tous les cœurs royalistes par l'horrible attentat du 13 février, on peut dire que Chateaubriand était là dans le vrai, et qu'aucune de ces paroles ne lui ôtait le droit de se dire en d'autres temps l'ami des libertés constitutionnelles. N'importe! si M. Sainte-Beuve s'était borné à une discussion politique, nous n'aurions pas à nous en émouvoir. Nul ne pourrait s'étonner que, partisan de la démocratie disciplinée par la force, il repoussât les opinions de Chateaubriand comme étant la satire des siennes : tout au plus serions-nous tenté de sourire en songeant à ce

satisfait d'aujourd'hui, qui n'a trouvé ni Louis-Philippe ni Chateaubriand assez libéraux pour lui. Mais M. Sainte-Beuve ne discute pas ou discute peu les idées générales : ce n'est pas sa manière ; il procède par biais, par insinuations personnelles ; il s'attaque surtout à l'homme, s'ingéniant à faire paraître l'homme inconséquent et petit, afin que ses doctrines se rappetissent et se déconcertent avec lui. Pour atteindre ce but détourné, il compulse, il interroge, il remue, non-seulement des pièces existantes et des témoignages authentiques, mais des pièces qui n'existent pas encore, des témoignages qui n'ont pas rompu le silence. Il demande qu'on publie telle lettre de M. Joubert, qui coule à fond, dit-il, la psychologie de Chateaubriand. Il invoque les Mémoires inédits de M. Viennet, les souvenirs intimes de M. de Pongerville, « qui tient l'histoire d'un vieil avocat *de considération*, » afin de donner quelque consistance à une anecdote relative au mariage de M. de Chateaubriand, anecdote bien vieille, attribuée déjà au maréchal de Richelieu, au chanteur Jélyotte et à bien des gens. Jusqu'à présent on avait respecté le chapitre des finances de Chateaubriand : cette fière et glorieuse pauvreté apparaissait comme une harmonie de plus dans l'ensemble de cette vie. Nous tous, grands et petits, que la littérature n'enrichit guère, et qui perdons souvent pour l'amour d'elle l'occasion de nous enrichir, nous aimions à trouver dans le plus grand écrivain de notre siècle ce type suprême du mépris de l'argent, passé de mode, hélas ! plus encore que la prose d'*Atala ;* et lorsque, dans le dernier volume des *Mémoires d'outre-tombe*, une page inimitable nous l'avait montré causant avec le vieux roi Charles X et ces deux royautés échangeant les comptes de leur indigence, bien des yeux s'étaient mouillés de larmes, et il lui avait été beaucoup

pardonné. M. Sainte-Beuve ne le laisse pas même intact de ce côté-là. Il trouve moyen de faire coup double aux dépens de deux gloires, en affirmant, d'après M. de Lamartine, que M. de Chateaubriand, à chacune de ses réconciliations avec le pouvoir, se fit payer ses dettes. Depuis, M. Sainte-Beuve a sans doute connu et aimé des souverains qui n'ont pas eu à payer les dettes de leurs serviteurs, lesquels n'étaient pas, j'en conviens, des Chateaubriand : cette fois c'est aux Mémoires de M. de Vitrolles, Mémoires qui n'ont pas paru, que notre infatigable chercheur demande un surcroît d'éclaircissements et de lumières. C'est ce que l'on pourrait appeler une procédure en règle, poursuivie avec toute la sagacité minutieuse d'un juge d'instruction servi par des rapports de police. Prenez garde ! vous engagez la littérature dans un mauvais sentier : vous faites pour Chateaubriand ce que M. Michelet a fait pour Louis XIV ; vous plongez la poésie dans la fange du réalisme, comme il y a plongé l'histoire. En admettant comme vrai tout ce que vous ramassez ainsi à grand renfort de documents, de confidences, de mémoires nés ou à naître, savez-vous ce que vous produirez avec cet ensemble de misérables vérités ? Quelque chose de faux, de bas et de grimaçant, comme toute ressemblance prise par le détail, du côté vulgaire et grossier : cette ressemblance n'est pas la vérité, parce qu'elle n'est pas la beauté ; sans quoi le dernier des photographes serait supérieur au plus merveilleux des peintres. Les portraits de Raphaël, de Titien, de Léonard, vivent, ils sont immortels, ils sont vrais, et tant pis pour la réalité s'ils ne l'étaient pas ! La photographie du coin ne sera plus qu'un chiffon ignoble, dès que le modèle aura vieilli ou disparu. Si vous avez le malheur de ne plus croire à rien d'infini et de divin, vous devez croire du

moins aux lettres, à l'art qui vous a fait ce que vous êtes. Eh bien, cet art, ces lettres, vous les rabaissez, vous les humiliez dans le passé, vous les fourvoyez dans l'avenir, en leur enseignant à dépouiller de tout idéal ceux qui en ont été, malgré leurs fautes ou leurs défaillances, les plus nobles représentants. Il n'y a pas, dit-on, de héros pour son valet de chambre ; mais pourquoi se faire volontairement valet de chambre quand on a tout ce qu'il faut pour être maître? Du moins, quand les valets se vengent de leur domesticité forcée en publiant leurs indiscrétions dénigrantes, il s'y mêle une vulgarité, une bassesse de langage, qui rétablit les distances, qui réduit à leur juste mesure le plaisir qu'on y trouve et la confiance qu'ils inspirent. Ce qui est pis, c'est un talent fin, exquis, supérieur, mis au service de ce travail de décomposition qui a l'air de ne s'exercer que sur un homme, mais qui, dans le fait, atteint les sentiments, les croyances, les vérités, la cause que cet homme a défendus avec éloquence ou personnifiés avec éclat. Triste et dangereux enseignement, surtout à une époque de scission et de rupture, où le professeur prêche à des convertis, où la société nouvelle, la jeune littérature, ne sont que trop portées à prendre au pied de la lettre ces leçons de mésestime, à accepter comme dernier mot du débat cette réduction ou cette flétrissure, à supprimer à la fois toutes les grandeurs de l'individu et toutes les sources de ces grandeurs! Chateaubriand démoli, la brèche faite, démolissons aussi l'honneur, le dévouement, la fidélité, la poésie, la passion, l'amour chevaleresque, tout, jusqu'aux beautés de pensée et de langage. On discrédite tout ensemble l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* et ses opinions en montrant qu'elles n'ont pas toujours servi de règle à sa conduite, qu'il a parfois agi, vécu autrement qu'il n'a pensé,

parlé ou écrit. Patience! la génération qui nous pousse et dont vos opérations anatomiques flattent tous les instincts, mettra dans ses idées, dans ses mœurs, dans ses sentiments, dans ses écrits, dans son style, un si parfait accord, qu'elle épargnera aux *Saumaise futurs*, ou plutôt aux Sainte-Beuve de l'avenir, tout embarras, tout travail de réduction et de triage!

Les chicanes adressées au Chateaubriand chrétien méritent, selon nous, des reproches du même genre. Elles sont d'autant plus inopportunes, que Chateaubriand, sur cet article, ne s'en est jamais fait accroire, qu'il n'a jamais affecté ni les grimaces de l'hypocrite, ni les exagérations du fanatique. L'histoire de sa conversion est simple et touchante. Entraîné d'abord par les premières ardeurs de sa jeunesse combinées avec les égarements de son époque, il apprend tout à coup que sa mère est morte en déplorant ses erreurs : il est foudroyé; il tombe à genoux; il pleure, il prie, il croit : sans doute dans une révolution pareille le sentiment tient plus de place qu'une conviction solide et raisonnée; mais ce sentiment une fois réveillé ne se dément plus; il subsiste à travers les inconséquences ou les faiblesses de cette longue vie, et au moment suprême le père de Ravignan le retrouve intact au chevet de l'illustre agonisant. M. Sainte-Beuve appelle Chateaubriand un *épicurien à l'imagination catholique*. C'est ingénieux, mais inexact; il serait plus juste de l'appeler un catholique à l'imagination romanesque. Les vérités religieuses lui apparaissaient dans une sorte de nimbe éclatant et mouvant plutôt que sur le roc inébranlable; mais sa foi, pour n'être pas toujours réfléchie ni conséquente, n'en était pas moins sincère, et s'en étonner, ce serait méconnaître ces fluctuations, ces sinuosités du cœur humain, que M. Sainte-Beuve connaît si bien quand il le

veut. Où en serions-nous, grand Dieu! où en serait notre débile et infirme nature, s'il fallait absolument être impeccable pour avoir le droit d'être croyant, que dis-je? pour ne pas démonétiser en sa personne ses croyances les plus chères et les plus sacrées? Cette alternative d'aspirations et de chutes, d'élans vers le ciel et de retours vers la terre, c'est proprement l'homme, c'est la misérable créature que la main divine peut seule relever et soutenir; cent fois plus misérable encore si l'on parvenait à lui persuader que chacune de ses fautes la condamne à se passer de Dieu et à ne pas y croire. Et à qui imposeriez-vous cette loi draconienne qui refuserait le titre de chrétien à quiconque ne serait pas infaillible? Au plus grand artiste de son siècle, à un homme incessamment tourmenté et ballotté en sens contraires par son génie, par son imagination, par ses rêves: c'est exactement comme si vous vous étonniez de ne pas trouver la sécurité du port et la solidité des rochers en pleine mer, au milieu des récifs et des tempêtes de l'Océan!

Au reste, nous le répétons, ce n'est pas là la vraie question pour M. Sainte-Beuve : peu lui importe que Chateaubriand ait été, dans sa foi religieuse, plus ou moins consistant et convaincu; peu lui importe, pour tout dire, le christianisme de Chateaubriand : c'est le christianisme en général qu'il s'agirait de compromettre dans ces questions de personnes. Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Victor Hugo, puis, un peu plus bas, Armand Carrel, Béranger... La pente est glissante, et l'on arriverait vite au Dieu des bonnes gens ou même au Dieu absorbé dans le panthéisme. Quelques-uns de nos contemporains célèbres ayant, à un moment donné, rompu avec cette religion des humbles dont s'accommodait mal leur orgueil, la thèse de M. Sainte-Beuve est celle-ci : M. de Chateaubriand, après

avoir, au commencement de ce siècle, défendu en poëte le christianisme, l'a non-seulement senti chanceler dans son âme, mais il l'a vu s'affaiblir autour de lui ; subissant ainsi sa défaite dans la partie religieuse de sa tâche comme dans la partie politique. Ici M. Sainte-Beuve s'appuie sur le témoignage d'un homme d'État autrichien, de M. le comte de Fiquelmont, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire : « M. de Chateaubriand, nous dit le comte de Fiquelmont, a vu les principes du christianisme s'affaiblir chaque jour davantage, et sa voix ne s'est si fort élevée que pour masquer davantage son impuissance. » — Nous en sommes fâché pour la perspicacité de l'homme d'État tudesque et pour celle du critique athénien; mais ceci n'est pas une erreur, c'est le contraire de la vérité. Prétendre que le christianisme s'est affaibli en France et dans le monde pendant le demi-siècle qui va de 1802 à 1852, de la publication du livre de M. de Chateaubriand au lendemain du coup d'État, c'est vouloir lutter contre une invincible évidence. C'est à cette dernière époque, si nous ne nous trompons, que M. de Montalembert publia son bel ouvrage *Des intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, et aucun de nos lecteurs, j'en suis sûr, n'a oublié le merveilleux effet de consolation et d'allégement que produisit, au milieu des déceptions et des angoisses publiques, ce vigoureux tableau de la différence des situations entre la veille du concordat et la veille du 2 décembre. Hier encore une voix éloquente, interrompue par la mort, celle de M. de Vatimesnil, nous redisait, avec la double autorité de la science et de la vertu, ce que c'était que le christianisme en France au moment du concordat, avant les conférences de Frayssinous. Quant à ce qu'il est aujourd'hui, les hommes tels que M. Sainte-Beuve ne veulent pas et ne peuvent pas le savoir. Ils n'assistent pas

au travail de cette vie intérieure, de cette âme intime et féconde du christianisme, de la grande famille chrétienne, qui ne se produit pas au dehors, qui n'écrit pas de roman ni de poëme, mais qui couvre silencieusement la terre de ses œuvres bienfaisantes, multiplie les obscurs sacrifices, s'assied au foyer domestique, purifie les mœurs, s'étend à des profondeurs inconnues, crée une société régénérée par la foi, l'immolation, la charité et le devoir, à côté des désordres et des rumeurs de la société extérieure. De temps à autre ils voient un esprit superbe se détacher avec bruit comme ces hautes branches que la séve abandonne, que le soleil dessèche et que le vent fait tomber; et ils croient que c'est l'arbre même qui tombe et qui meurt : ce qui le fait vivre, ce qui en couvre, chaque printemps, d'une écorce nouvelle le tronc mutilé, ce qui en épaissit les rameaux, ce qui en ranime la verdure, ce qui en affermit les racines, ils ne le voient pas, ils ne le croient pas, ils ne le savent pas. Au lieu de les accuser, il faut les plaindre.

Nous serons plus bref sur le chapitre délicat où M. Sainte-Beuve paraît tellement se complaire, celui des faiblesses de M. de Chateaubriand et des romanesques victimes qui se sont laissé *dévorer*, *consumer* par l'ardent et mobile René. Nous l'avouons, elles nous paraissent tout aussi étrangères aux œuvres, au génie, à la gloire, à l'influence de l'auteur des *Martyrs*, qu'Adrienne Lecouvreur à la bataillle de Fontenoy ou la Fornarina à la *Transfiguration*. La vraie critique, la véritable histoire littéraire, n'ont rien à voir dans ces commérages, proches voisins de cette littérature clandestine, de ces chroniques scandaleuses, honteuses abdications de l'art, signes suprêmes de la dégradation d'une société et d'un temps. Pour nous, les *femmes* de M. de Chateaubriand se nomment Atala, Cymodo-

cée, Amélie, Velléda, Bianca; elles ne se nomment ni madame de C..., ni madame de B..., ni la duchesse de M..., ni cette indiscrète madame Hortense A..., dont les mémoires inédits sont le bouquet final et comme le dessert de cette alléchante lecture. Celles-là, je ne les connais pas, je ne veux pas les connaître, et je suis forcé de faire remarquer à M. Sainte-Beuve que, s'il s'était avancé d'un pas de plus dans cette voie mauvaise, il aurait, lui homme grave, lui écrivain éminent, rendu à la mémoire de Chateaubriand le même office que rendaient récemment à un jeune et infortuné poëte des femmes auteurs, devenues les héroïnes de leur propre histoire et les conteuses de leur propre roman. Cette exploitation de la galanterie apocryphe, de la curiosité sensuelle qui tourne à la monomanie chez un certain public, n'a plus rien de commun avec le noble métier des lettres, et l'on n'est plus digne de les aimer quand on se permet en leur nom de telles licences. Qui nous dit d'ailleurs que plusieurs de ces dames ne se sont pas vantées? Voilà, par exemple, madame Hortense A..., que M. Sainte-Beuve appelle Hortense tout court, sans doute pour mieux nous convaincre des rapports d'intimité et de partage qui existent entre René et Amaury. En admettant l'authenticité de ces mémoires, qui m'assure de la véracité de ces aveux? Une femme d'esprit, grande connaisseuse en pareille matière, madame Sophie Gay, a parlé, dans une page assez piquante, d'un revirement bizarre qui a lieu de nos jours dans les mœurs mondaines, et d'après lequel les femmes *coquettes* (pardon de ce vieux style) en sont venues à intervertir les rôles, à *compromettre* les hommes à la mode. Si le fait est vrai pour de séduisants personnages dont le mérite le plus clair est de bien mettre leur cravate, que serait-ce pour ces glorieux porteurs d'auréole que leur génie poétique et passionné désigne aux empressements des

filles d'Ève? J'indique, bien entendu, sans rien affirmer, et surtout sans trop m'attarder dans cette atmosphère où tout le monde n'est pas aussi bien acclimaté que M. Sainte-Beuve. Si je me trompe, je dis : tant pis! non pas pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, qui seul est en cause, mais pour l'homme privé, qui devait échapper à ces révélations inutiles, et qui, sincère admirateur de la Bible, ne se doutait pas qu'il y avait un Cham dans l'auditoire si soigneusement trié de l'Abbaye-aux-Bois. Je dis : tant pis pour Chateaubriand, comme je dis tant pis pour lui, s'il a eu réellement le malheur d'appeler un jour M. de Lamartine *grand dadais!* mais tant pis aussi pour M. Sainte-Beuve qui, en relevant ces tristes détails, a abaissé d'un cran la valeur littéraire et morale de son livre!

C'est dommage pourtant! Si nous avions, ce qu'à Dieu ne plaise! des intentions hostiles contre M. Sainte-Beuve, ce n'est pas sous des critiques, mais sous des louanges que nous voudrions l'accabler : nous essayerions du moins, par nos éloges, par nos citations, de le rendre plus coupable aux yeux de nos lecteurs et aux siens. Je cueille au hasard, dans le premier volume, cette page délicieuse, écho lointain d'Amélie : « J'ai souvent pensé que les sœurs de grands hommes, d'hommes distingués, quand la nature les a faites les dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (ce qui s'est vu plus d'une fois), se trouvent plutôt supérieures à eux à d'autres égards : elles se maintiennent plus aisément à la hauteur première. Je m'explique : la nature, comme ici dans cette famille de dix enfants, produit un homme de génie, et elle crée en même temps un *génie-femme* comme Lucile. Et bien! le génie-femme sera ou restera plus volontiers supérieur et meilleur moralement, poétiquement. Les

hommes, à un certain jour, font leur métier d'hommes; ils sortent du nid paternel : ils se prennent à tous les buissons ; la poussière du chemin les ternit ; s'ils ne se perfectionnent beaucoup en avançant, ils se gâtent ; cela arrive souvent. Les femmes, si elles restent ce qu'elles doivent être, gardent le foyer, et aussi, dans toute sa délicatesse, elles y gardent le culte de l'idée première, de l'idéal (s'il y a poésie) ; elles sont comme les prêtresses domestiques de cette chose sacrée que nous allons dissipant, dépensant, exploitant au profit souvent ou de notre ambition, ou de notre amour-propre, de ce que l'on appelle la gloire. Elles restent fidèles avec religion, avec discrétion et mystère : elles ont un dépôt jusqu'à la fin et accroissent plutôt de leurs larmes le premier trésor. Ainsi fit Lucile en regard de René. On la définirait bien d'un mot : c'est le génie de son frère, dégagé de tout alliage d'auteur, de toute complication littéraire, mondaine, politique et vaine, le pur génie avant qu'il ait revêtu ou après qu'il aura rejeté l'enveloppe mortelle. »

Plus loin, dans la belle étude sur Chênedollé, sérieux poëte qui ne sut pas saisir son moment, quoi de mieux senti et de mieux dit que ce passage : « Les événements de juillet 1830 avaient été une douleur pour ce cœur ami du passé. Il avait demandé bien peu à la Restauration : il la regretta beaucoup. Quand Charles X, dans son voyage de Paris à Cherbourg, passa par ce canton de Normandie, Chênedollé fut présent sur son passage : famille d'un poëte saluant celle d'un roi sur la route de l'exil !... Ainsi que je l'ai assez marqué, Chênedollé, dans le cours de sa vie, en venant trop tard et le lendemain, manqua souvent l'occasion : qu'on n'aille pas dire que cette fois il la manqua encore : noble poëte, il l'avait trouvée ! » Comment, dirons-nous à notre tour, comment, lorsque l'on sait

écrire et penser ainsi, fait-on descendre sa littérature dans la société de ces dames qui connaissent si bien la couleur des yeux de Guglielmo et celle des yeux d'Ottavio, et des yeux de Henry, et des yeux de Raoul, et des yeux de René? (Tome II, page 404.) Comment, quand on pourrait être Quintilien ou Addison, ou mieux encore quand on pourrait être Sainte-Beuve, consent-on à être Tallemant des Réaulx?

Encore une fois, c'est là le châtiment et la conséquence de certaines situations volontairement acceptées. M. Sainte-Beuve, en rompant ses grandes et légitimes amitiés littéraires, s'est trouvé en présence d'autres mœurs, d'une autre littérature, d'un autre langage : perdant ses alliés naturels, il a, pour ne pas rester seul, contracté, subi, resserré des alliances incroyables chez un homme d'un goût aussi fin. C'est ainsi que dans ce livre où abondent des traits de malveillance ou de rancune à peine voilée contre nos maîtres les plus incontestés, il salue, en passant, d'un hommage, qui?... M. Barbey d'Aurevilly, un *ultra-catholique* qui a écrit des romans libertins, un critique hebdomadaire qui défraye la gaieté des petits journaux et fait de chacun de ses articles un défi, une gageure contre le bon sens et la langue française. Se brouiller avec M. Cousin, s'incliner devant M. Barbey, quelle pénitence! C'est ainsi que, dans une autre circonstance, M. Sainte-Beuve, l'écrivain exquis, l'académicien éminent, se vit amené, par sa haine contre le véritable groupe académique, à présider et à juger un concours littéraire pour des prix décernés par un ex-pharmacien, et à écouter, à couronner sérieusement je ne sais quel comparse de la société des gens de lettres, auteur d'un panégyrique de M. de Balzac, de ce même Balzac, l'homme qui s'est le plus cruellement moqué de M. Sainte-Beuve et que M. Sainte-

Beuve a le plus profondément détesté. Tout se paye; c'est une loi morale qu'en littérature comme ailleurs les petits ont le droit de rappeler lorsque les grands l'oublient.

Oui, tout se paye, mais ce n'est pas M. Sainte-Beuve seulement qu'il sied de remettre en face de cette loi sévère. Si la gloire des grands écrivains de notre époque est exposée à de semblables atteintes, ce sont eux qui ont ouvert la porte et donné l'exemple. Ils sont punis parce qu'ils sont coupables. S'ils n'avaient pas eux-mêmes introduit le public dans leur vie privée, s'ils n'avaient pas étalé aux regards curieux et profanes les secrets de leur cœur, les mystères de leur famille, les images sacrées de l'aïeul, de la sœur et de la mère, s'ils n'avaient pas livré à tous venants le commentaire réel de leurs créations poétiques, l'idée ne serait venue à personne de fouiller après eux dans leurs souvenirs, de compléter leurs révélations, de suppléer à leurs réticences. Ils ont voulu que la portion intime et cachée de leur existence entrât en partage de gloire et de bénéfices avec leur vie publique; ils se sont placés tout au long sous la vitrine des libraires : dès lors quiconque les avait connus, approchés, encensés, flattés, enviés, haïs, femmes, critiques, amis, ennemis, indifférents, a pu se croire autorisé à venir prendre leur mesure et mettre la main à l'étalage. Il y a telle page du livre de M. Sainte-Beuve qui eût été impossible, si telle autre page des *Mémoires d'outre-tombe* n'existait pas. Ce n'est pas tout encore: les croyances ou les sentiments qui élevèrent leur génie et inspirèrent leurs ouvrages n'auraient jamais été révoqués en doute, s'ils n'eussent fait à leur passion de popularité d'impardonnables sacrifices, s'ils n'eussent tendu la main à des hommes qui avaient froissé ces sentiments et insulté ces croyances. Pour nous, qui avons appris à

lire et à écrire dans les œuvres de Chateaubriand, qui avons fait de notre admiration pour l'illustre poëte une partie de notre éducation, une des ivresses de notre jeunesse, pour nous qui amnistions ses fautes politiques, qui détournons nos regards de ses faiblesses romanesques, qui tenons pour sincères et certaines ses convictions religieuses, et qui, malgré tout, l'aimons encore, il y a un détail dans sa vie que nous ne lui pardonnerons jamais. Sa vive et publique amitié pour Béranger, pour Armand Carrel, a été un antécédent déplorable et un funeste exemple : elle a permis aux sceptiques, aux malveillants, au vulgaire, de se demander ce qu'il y avait de sérieux dans les doctrines de ce ministre promoteur de la guerre d'Espagne, qui courtisait le déserteur du drapeau français de 1823 ; dans la religion de cet apologiste du christianisme, qui coquetait avec le chantre de la *gaudriole :* elle a fait douter des principes mêmes en laissant douter de l'homme ; elle a suggéré cette idée dissolvante que, pour ces grandes et hautaines intelligences, ces vérités n'étaient que jongleries, bonnes à éblouir, sous des plumes brillantes, les niais et les dupes : enfin elle a été cause que, plus tard, lorsque des écrivains sortis des mêmes rangs, mais sans autorité et sans gloire, ont voulu discuter Béranger, lui demander compte du mal qu'il avait fait et réduire ce prétendu Pindare à sa taille de chansonnier, ils ont été traités d'iconoclastes, de sauvages et de barbares, rompant, pour faire un peu de bruit, le pacte de famille entre les hommes séparés par leurs opinions, mais rapprochés par leur talent; le grand nom de Chateaubriand leur a été jeté à la face comme une condamnation sans appel. Singulier retour pourtant! aujourd'hui une réaction injuste, mais évidente, s'accomplit contre Chateaubriand : Béranger est démoli par ceux que

leurs opinions sembleraient devoir ranger parmi ses admirateurs, et c'est le même homme, M. Sainte-Beuve, leur ancien courtisan à tous deux, qui, après avoir discrètement donné le signal de la prise d'armes contre l'un, compte maintenant les misères et les inconséquences de l'autre. Ainsi tombent ensemble ces deux popularités si soigneusement conservées et qui n'auraient jamais dû s'unir. Il y a là de quoi consoler les humbles et faire réfléchir les illustres. A ceux-là, s'il en existe encore, nous dirons comme conclusion finale : « Ne vous révélez au public que par vos ouvrages. Soyez toujours et avant tout de votre religion, de votre monde, de votre parti. Ne faites pas à votre popularité des sacrifices que payerait un jour votre gloire. Voyez ce qui arrive pour les plus grands de ceux qui vous ont précédés ; ils sont châtiés par où ils ont péché, et de la même main qui leur avait tressé des couronnes. Vous êtes libres de ne pas honorer outre mesure les instruments de cette punition tardive ; mais la leçon est bonne et vous ferez bien de la méditer. »

XVII

M. EDGAR QUINET[1]

Oiseaux bleus, couleur du temps! oiseaux gris, couleur de la pluie! chimères aux ailes de soie! licornes vagabondes qui ne dormez jamais, en cela bien différentes des lecteurs de certains ouvrages! aurochs mystérieux, cigognes fatidiques, pesantes autruches, sacrés ibis, nocturnes chouettes, phosphorescents phallènes, corneilles séculaires, bavardes perruches, vampires sanguinaires, formes indécises, vagues fantômes, larves ébauchées, visions confuses du sabbat et de Walpurgis, vous qui aidez l'homme à traverser les heures stériles, soit que vous amusiez l'attente en lui offrant *Ahasvérus*, soit que vous trompiez la douleur en lui récitant *Prométhée*, soit que vous semiez la torche des vers luisants sous les pas de celui à qui *Merlin l'enchanteur* fait la route ténébreuse, ne pouvez-vous venir à mon aide? ne pouvez-vous me trouver un livre?

[1] *Merlin l'Enchanteur.*

— Voici *Merlin*, le fameux *Merlin*, Merlin l'*enchanteur*, me répondirent en chœur ces fantastiques légions du cauchemar et du rêve. Abracadabra ! si tu n'es pas *enchanté* avant la huit centième page, c'est que tu seras rétif aux enchantements, et nous n'aurons plus qu'à t'abandonner à cette muse bourgeoise qui n'a jamais connu ni Taliesin ni Epistrophius. Si tu veux absolument comprendre *Merlin*, c'est que tu n'es pas digne de le lire ; si tu crois l'avoir compris, c'est que tu n'es pas digne de l'avoir lu. N'essaye pas de soulever ces voiles, de pénétrer ces arcanes, de percer ces ombres, d'éclaircir ces symboles, d'approfondir ces mystères, de porter une irrévérente lumière dans ces obscurités saintes : incline-toi ! adore ! humilie le fini, c'est-à-dire ton intelligence, devant l'infini, c'est-à-dire l'enchanteur Quinet : abaisse le *moi*, c'est-à-dire le *toi*, devant le *non moi*, c'est-à-dire la grotte sibylline de Merlin ; sans quoi tu seras condamné à ce sommeil d'airain dont il est parlé au vingtième livre ; châtiment allégorique réservé par le poëte à ses lecteurs de mauvaise volonté : tu seras changé en statue sans sel, et tu te réveilleras au bout de dix mille ans, avec les cinq sous d'Ahasvérus dans ta poche ; à moins que tu n'aimes mieux réciter, pour ta pénitence, les vingt-cinq mille vers des Triades.

— Fort bien, licornes vagabondes ! Fort bien, chimères aux ailes de soie ! Mais un pauvre critique est obligé d'expliquer ce qu'il a lu ; et comment voulez-vous qu'il explique ce qu'il n'a pas compris ?

— Ah ! le vieil arriéré ! comme on voit bien que tu es rivé à ce parti rétrograde qui croit à la souveraineté du pape, et se cabre contre le fait accompli ! — Eh bien ! soit : cache tes ailes de pigeon, et écoute : voici une recette qui pourra soutenir ton imbécillité. Nos plus fins

critiques ont rendu compte de *Merlin l'enchanteur* avec ces égards que l'on doit à Edgar, avec ces ménagements que l'on refuse aux évêques, mais que l'on ne peut refuser au panégyriste de Marnix. Trop respectueux pour comprendre M. Quinet, trop spirituels pour rester court, ils l'ont traduit à leur guise, et la glose a paru plus claire que le texte. Imite ces ingénieux modèles : regarde dans l'œuvre de M. Quinet comme dans le verre d'un kaléidoscope; dis ce que tu y vois : tes lecteurs ne peuvent te demander davantage, et tout le monde sera content.

— Oiseaux bleus, licornes et chimères, je me prosterne et j'obéis.

Merlin, c'est l'esprit français : il naquit, dans une nuit d'orage, du mariage morganatique d'un petit démon avec une grande sainte. Cette double origine explique les prodigieuses antithèses qui se sont révélées en lui pendant le cours des siècles : tour à tour doux et violent, docile et rebelle, tapageur comme un enfant terrible, rangé comme une pensionnaire, crédule et sceptique, pensif et railleur, ramassant aujourd'hui les morceaux des assiettes qu'il a cassées hier, insurgé ce matin, agenouillé ce soir, chassant ses précepteurs, adorant ses maîtres, impatient du fil de soie qui le conduit, résigné au joug de fer qui l'opprime, échangeant son repos contre une liberté dont il ne sait pas se servir, sacrifiant sa liberté à un repos dont il abuse; éveillé comme un page de cour, endormi comme un lecteur de M. Quinet, capricieux et sensé, routinier et mobile, vif jusqu'à la démence, indolent jusqu'à l'apathie, insupportable et irrésistible, irritant et charmant, se méfiant de toutes les sagesses, se prêtant à toutes les folies, tel enfin qu'on ne peut ni le haïr sans regret ni l'aimer sans trouble, et qu'il semble constamment prêt à nous chanter un hymne des anges mis en

musique par les diables. Tel fut Merlin : mais, ainsi qu'il arrive souvent aux jeunes gens de bonne maison, il offrit, pendant sa belle adolescence, plus de trait de ressemblance avec sa mère, la fille des cieux, qu'avec son père, le prince des abîmes. D'ailleurs, dès ses premiers pas dans le monde, il eut le bonheur de rencontrer Viviane et de la choisir pour fiancée : Viviane, c'est la raison légère, aimable et souriante, éprise de lumière et de foi, délicate, ailée, aérienne, butinant les fleurs comme l'abeille, laissant comme elle son aiguillon sous son miel, vivant dans la rosée, buvant ses gouttelettes sur la pointe lustrée des herbes printanières. Or, comme tout dépend pour un jeune cœur de la première femme qu'il aime, Merlin ne voulut plus sentir et penser qu'avec l'âme de Viviane. Ce fut un beau moment et un beau couple! Voyez-les, Viviane et Merlin, errant, les mains entrelacées, au sein de cette belle nature dont ils ont la fraîcheur et la grâce, l'éclat et la jeunesse. C'est le matin de la vie et de la société chrétienne ; c'est l'heure où tout sourit sur la terre et dans le ciel, où l'azur est plus bleu, le rayon plus doux, la feuille plus épaisse, les fleurs plus parfumées, la brise plus suave, les oiseaux plus joyeux, où le souffle de Dieu passe incessamment sur le monde, éveillant toutes les splendeurs et toutes les harmonies. Viviane et Merlin s'accordaient admirablement avec ce poétique ensemble : ils étaient les figures vivantes de ce frais tableau. Ils aimaient à se promener au bord des lacs, à s'enfoncer dans les futaies mystérieuses, à se perdre dans les sentiers voilés de verdure et d'ombre, à s'agenouiller au pied des croix dressées le long des chemins. Merlin créait des œuvres pieuses et charmantes, et quand Viviane les avait bénies, il était fier de son ouvrage. Si Viviane ramassait dans les prés des trèfles symboliques, si elle les

montrait en souriant à Merlin, le lendemain ces trèfles épanouissaient leurs merveilles sculptées sur le front de nos églises, et Merlin, après avoir bâti, allait prier. Si Viviane, au plus touffu de la forêt, faisait remarquer à Merlin tout ce que ces troncs et ces branches, ces voûtes de rameaux et de feuillages semblaient cacher de religieux mystères, bientôt des cathédrales et des chapelles plongeaient leurs racines dans le sol, lançaient leurs arceaux et leurs flèches, et abritaient la prière sous l'ombre de leurs piliers. Sur les hauteurs voisines du ciel, dans les vallées inaccessibles aux bruits du monde, Merlin, à un signe de Viviane, édifiait des monastères et des cloîtres. Penché sur les livres de la sagesse divine et de la science humaine, il hésitait parfois et s'arrêtait dans sa lecture, se demandant tout bas laquelle de ces deux sagesses devait prévaloir, et écoutant dans le lointain les murmures railleurs de son père. Mais il sentait sur son épaule l'haleine embaumée de Viviane, qui lisait derrière lui : elle posait le doigt sur la page, et il voyait, comme par enchantement, ses doutes s'évanouir dans la parole de vérité, comme des atomes dans un rayon de soleil. Puis, quand Viviane lui demandait s'il se croyait émoussé par cette vie d'amour et de foi, s'il se trouvait assez savant et assez riche, si quelque chose manquait à son bonheur et à ses lumières, Merlin lui montrait le ciel, les collines surmontées d'une croix qui dominait l'horizon, les foules prosternées sur les dalles des églises gothiques, et il embrassait Viviane : les amoureux ne sauraient trouver une meilleure réponse, et les docteurs même voudraient bien en trouver une aussi bonne.

Hélas! cette lune de miel eut un terme : quelques siècles s'étaient écoulés, et, un matin, Merlin jugea que Viviane vieillissait : rien de plus faux, car la beauté de

Viviane est immortelle comme sa jeunesse; mais, la veille, Merlin avait rencontré, dans un champ mêlé de bon grain et d'ivraie, Isoline, c'est-à-dire la science profane, cueillant des coquelicots et des bluets. Elle avait eu pour lui des regards provocants et de coquets sourires : Merlin passait outre pourtant, car il ne songeait pas encore à trahir Viviane. Mais voici qu'à l'angle du chemin il se heurta nez à nez avec Fantasus, Taliesin et Griselidis, vieille commère qui avait, comme Alcine, le privilége de paraître jeune en se fardant : Fantasus, c'est-à-dire le caprice; Taliesin, c'est-à-dire le sophisme; Griselidis, c'est-à-dire l'hérésie : vous voyez que je suis plus naïf ou moins discret que M. Edgar Quinet, et que je vous donne tout de suite la clef de mes allégories.

On put voir là combien la mauvaise compagnie est dangereuse pour les esprits faibles. Fantasus, avec sa marotte bariolée, sa toque de satin changeant dont la plume insolente défiait les nuages, son justaucorps, mi-partie de velours fané et de paillettes en or faux, éblouit le bon Merlin, dont la tête n'était pas très-forte. Taliesin, avec sa robe noire, lui fit l'effet d'un grand savant. Griselidis fut assez effrontée pour lui dire qu'elle l'aimait depuis son enfance, et il eut l'ingénuité de la croire. Pendant qu'il écoutait ces propos, il voyait sur un fond lumineux, verdoyant et fleuri comme un décor de théâtre, Isoline, dans des attitudes voluptueuses, lui tendant une coupe d'or remplie de vieux falerne, et lui montrant du doigt, en un poétique mirage, des déesses et des nymphes. C'était trop de séductions pour Merlin; il avait écouté et regardé; il but, s'enivra et s'endormit. Quand il se réveilla, Isoline et Griselidis lui affirmèrent qu'il venait de renaître, et le pauvre ensorcelé les crut si bien, que longtemps il parla de sa renaissance. Tout ce que souffrait Viviane à l'aspect

de ces infidélités bruyantes, toutes les larmes qu'elle répandait, toutes les prières qu'elle répétait pour essayer de rompre le charme fatal, je vous le laisse à penser.

Cependant Merlin, comme presque tous les mauvais sujets et les maris qui se dérangent, était dans le fait un assez bon diable. Il y avait en lui un fond de droiture naturelle et un reste d'amour pour Viviane. Il eut un jour à payer les dettes de Fantasus chez le tavernier du coin : Taliesin, se promenant avec lui en tête-à-tête, lui donna sournoisement un croc-en-jambe qui le fit tomber à la renverse avec d'affreux étourdissements : il découvrit une ride sur la tempe gauche d'Isoline et crut deviner que Griselidis avait de fausses dents. Il se dégrisélida et revint à Viviane, qui, toujours tendre et dévouée, sécha ses pleurs et pardonna. Mais, instruite par le malheur, elle comprit qu'il fallait désormais à Merlin un régime moins simple, moins primitif et moins sévère : elle sut dérober à ceux et à celles qui l'avaient tant fait souffrir quelques-uns de leurs secrets.

Viviane n'eut pas de peine à persuader à Merlin que tout ce qui n'était pas elle n'était bon qu'à le rendre malheureux, à altérer son naturel, et, en lui ôtant la clarté, à le priver du meilleur de ses avantages. Ce fut une réconciliation charmante. Jamais Merlin n'avait été si brillant, si vif, si content de Viviane et de lui-même : ses défauts étaient devenus des qualités, et il avait su trouver jusque dans ses erreurs de nouveaux moyens de plaire. Hélas ! encore hélas ! les réconciliations durent moins que les premières tendresses. Les temps s'assombrirent, les cœurs s'endurcirent, les esprits s'égarèrent. Viviane se voila la face, et Merlin, n'étant plus éclairé par ses beaux yeux, eut la funeste idée d'allumer les candélabres de l'orgie. Un matin, à cette heure douteuse où les flam-

beaux pâlissants luttent avec le crépuscule, Merlin, l'œil fixé sur les roses flétries, les coupes vides et les débris du festin, vit s'asseoir près de lui un jeune vieillard aux manières engageantes, qui, s'exprimant en termes choisis, lui parla excellemment de l'humanité, de la société, de la liberté et de la nature. Il s'appelait Epistrophius, et faisait profession de philosophie. Merlin fut séduit par ses beaux discours, par un agréable mélange de sensibilité et de finesse, de raisonnement et de moquerie : il s'y trompa d'autant plus aisément qu'Epistrophius, dans ses écrits et dans son langage, affectait plusieurs de ces qualités que Merlin savait être chères à Viviane ; la netteté, l'enjouement, le naturel, l'atticisme, l'éloquence. Il se livra donc corps et âme à son nouveau professeur ; mais Merlin ne s'était pas assez souvenu que lui-même, en d'autres temps, il avait eu pour disciple et parfois pour compagnon de route un nommé Jacques Bonhomme, espèce de gros garçon en sabots, aux mains calleuses, à la voix rude, aux appétits violents, qui, humble et timide d'abord, avait singulièrement grandi. Après de longues années de jeûne, de travail et de souffrance, Jacques Bonhomme, émancipé et endoctriné, ne voulait plus jeûner, ne voulait plus travailler, ne voulait plus souffrir. Epistrophius le disert finissait à peine sa dernière leçon de philosophie ; il achevait à peine la dernière tirade de son dernier discours sur la nature et l'humanité, que Jacques Bonhomme se rua sur la scène sans s'annoncer à la cantonnade, cria, brûla, hurla, brisa, saccagea, pilla, démolit, tua, massacra, le tout au grand désespoir de Merlin et à la grande surprise d'Epistrophius, qui trouva, ce jour-là, la nature bien dénaturée et l'humanité bien inhumaine. Merlin, frappé au cœur, entouré de décombres, spectateur de sa propre ruine, eut encore une idée

lucide : il revint derechef à Viviane, qui, persécutée, proscrite et captive, ne demandait qu'à lui tendre les bras et à se consoler avec lui. Un moment on put croire qu'une adversité commune avait resserré pour jamais et consacré leurs liens ; qu'une nouvelle ère allait commencer, aussi lumineuse, aussi féconde, aussi bienfaisante que l'avaient été les fiançailles et la réconciliation de Viviane et de Merlin. Mais, grand Dieu ! voici que, du fond de la forêt Noire, du haut des burgs démantelés, du seuil des écoles ténébreuses que le Rhin enveloppe de ses brouillards, Merlin vit accourir maître Gâchisius, le margrave Gaëli-Mathias, la sorcière Alifantina, la princesse Tedesca, la fée Ostrogothe, groupe bizarre dont la marche pesante soulevait une poussière opaque, dont le souffle éteignait les lumières, dont le regard terne changeait la baguette légère de Merlin en une lourde massue de chêne druidique. Leurs voix caverneuses s'entre-choquaient dans une langue qui semblait avoir pensé allemand avant de parler français. Leurs discours hérissés de syllogismes, encombrés de panthéisme, cuirassés de hégelisme, lardés de strausisme, bigarrés de vers symboliques, émaillés d'images allégoriques, brodés de prose poétique, troublaient les cerveaux, embrouillaient les idées, jetaient l'âme dans un de ces vagues malaises où l'on ne sait pas si l'on dort ou si l'on veille, si l'on a un caillou sur l'estomac ou un gnome au chevet de son lit, si l'on sort du collége de France ou des Petites-Maisons, si l'on tient un livre entre les mains ou si l'on entend un somniloque haranguant un somnambule. Ils passaient, ils passaient comme les *Djinns* de M. Victor Hugo :

On doute,
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit...

Tout passe :
L'espace
Efface
Le bruit.

Merlin n'eut que le temps de se cacher : M. Edgar Quinet, moins avisé et plus lourd, reçut toute l'averse : l'hallucination fut si complète, qu'il crut Merlin enveloppé avec lui par cette cohorte germanique. Mais Merlin s'était enfermé à double tour pour laisser se dissiper cette bourrasque, et pendant que M. Edgar Quinet écrivait les deux gros volumes du faux *Merlin l'enchanteur*, le vrai Merlin enchanté relisait Montaigne et Molière, Hamilton et Lesage, *Zadig* et *Gil Blas ;* et il se promettait formellement d'être toujours français pour rester clair, ou d'être toujours clair pour rester français ; ce qui revient exactement au même. Je vous conseille de faire comme lui.

XVIII

MM. TAINE ET LOUIS RATISBONNE[1]

Notre tâche serait facile et brève, s'il ne s'agissait que de juger, chez M. Taine, la question de talent; car il nous semble impossible d'en avoir davantage. Éclat, vigueur, don du pittoresque, richesse de l'image, sentiment d'artiste échauffant et colorant les facultés du critique, style plein de saveur et d'accent, nerfs en saillie bien que recouverts de chair vive, séve débordante, sang jeune courant à fleur de peau, rien ne manque à ce vaillant écrivain qui a su donner à un genre paisible, froid et rassis, le mouvement et le feu de l'action et de la vie. Si le talent de M. Taine n'est pas précisément de ceux qui corrigent ou rassérènent les littératures en décadence, il est au moins de ceux qui réveillent les littératures assoupies : et cependant j'éprouve, en le lisant, une impression que je suis forcé d'avouer. Pendant les vingt premières pages, c'est

[1] *La Fontaine et ses Fables.* — *La Comédie enfantine.*

un charme, un entraînement irrésistibles. Puis vient l'éblouissement, puis la fatigue. Rigault, Prévost-Paradol, Sainte-Beuve, Emile Montégut, Cuvillier-Fleury (je rapproche tout exprès des manières bien diverses), me délectent et m'instruisent sans m'accabler; Taine m'écrase. Auprès d'eux, je ne me sens pas incapable de renouer l'alliance de l'art nouveau avec la société polie et le vieil esprit français, de me rattacher, par exemple, à ce spirituel abbé de Feletz qui m'a toujours paru le plus aimable trait d'union entre la causerie de salon et la critique de journal. Avec M. Taine, je suis dépaysé, et je reconnais que le fil est rompu. Puisqu'il aime à *illustrer* ou plutôt à illuminer sa pensée, qu'il me permette une comparaison. Quand je le lis, il me semble que je me trouve dans un appartement somptueux, un peu encombré, plein de magnifiques objets d'art, non sans un certain mélange de bric-à-brac. On allume une douzaine de bougies; je regarde, j'admire, je suis ravi : puis on en allume trente autres; c'est trop déjà; la lumière est trop crue, trop violente : l'or des cadres, la soie des tentures, l'émail des potiches, l'ébène des dressoirs, les rosaces des tapis, les glacis des tableaux, la blancheur des statuettes, le scintillement des cristaux, tout cela rayonne, flamboie, ruisselle, resplendit, éblouit, se heurte dans un merveilleux pêle-mêle de clartés et de couleurs. Mais voici le maître de la maison, qui juge que la salle n'est pas encore assez éclairée : et en avant le grand lustre, les torchères et les candélabres ! C'en est fait, mon admiration devient presque une souffrance, et mon extase une migraine : je gagne à la hâte le petit boudoir où une lampe discrète veille sous son globe d'albâtre, et où j'aperçois, à travers une ombre transparente, un doux et timide visage penché sur un bouquet de violettes; ou mieux encore j'ouvre la

fenêtre, j'aspire une gorgée d'air pur, et mes yeux se reposent en regardant les étoiles.

Je ne dirai pas que, devant M. Taine, je me sens petit comme M. Perrichon devant le Mont-Blanc; mais plutôt que je me trouve pauvre comme quand je quitte mon humble cabinet de travail pour entrer dans le magasin de Monbro.

Ceci posé, M. Taine, si admirablement doué, par exemple, pour parler de Saint-Simon ou du moderne Balzac, était-il aussi bien appelé à écrire sur la Fontaine? C'est ce qui me ramène à mon sujet.

On s'est plaint souvent que le merveilleux génie de la Fontaine fût défloré par les enfants, à cet âge où l'esprit ne peut saisir le sens intime de cette épopée familière et ne voit rien au delà de ces surfaces à peaux de bêtes. Il faudrait lire la Fontaine à trente ans, à ce moment de la vie où l'expérience, déjà commencée, laisse pourtant à l'imagination et à l'âme cette fleur sans laquelle certaines beautés, toutes de nuances délicates et d'idéale harmonie, ne peuvent être complètement goûtées et comprises. On se trouverait alors dans les dispositions les meilleures pour jouir de cet art caché, incomparable, qui n'appuie jamais, qui glisse sur toutes choses sans même y laisser le dard envenimé de Voltaire; qui se compose d'ingénuité et de malice, d'échappées et de réticences, et qui mieux encore que Molière, bien plus puissant d'envergure, nous donne l'expression exquise et suprême des hardiesses de l'esprit dans une société réglée et sous un gouvernement absolu. On aurait, pour lire la Fontaine, les yeux d'Alceste sous le binocle de Philinte. Est-ce bien pour cet âge moyen, pour cette douce et sage température intellectuelle que M. Taine a écrit son livre, si remarquable d'ailleurs? Nous ne le croyons pas : c'est

à une société vieillie, à des sens blasés, à des esprits à la fois raffinés et endurcis que s'adresse cette méthode impitoyable, aussi voisine de l'anatomie que de l'analyse, et qui, comme le scalpel et le bistouri, semble toujours prête à faire crier les chairs et saigner les fibres de l'humanité. C'est, en d'autres termes, le la Fontaine des vieillards que nous donne M. Taine. Il faut vraiment être arrivé au déclin d'un siècle sexagénaire, perclus de révolutions et de rhumatismes, pour qu'un homme d'un talent supérieur puisse écrire le gros mot *anthropologie* à la huitième page d'un livre sur l'auteur des *Animaux malades de la peste* et de *la Cigale et la Fourmi*. — « Anatomistes et physiologistes, que me voulez-vous? » s'est écrié M. Sainte-Beuve avec cette finesse de tact qui ne l'abandonne jamais, mais sans s'apercevoir que lui-même, en ces derniers temps, il nous avait poussés dans cette voie. Il marquait, par cette parole de maître, des différences que la nouvelle école oublie trop. Non, l'analyse n'est pas l'anatomie, pas plus que l'esprit n'est le corps; les confondre, c'est matérialiser la critique au moment même où on cherche à lui infuser un sang jeune et une vie nouvelle. L'anatomie coupe (M. de la Palisse ne dirait pas mieux), l'analyse délie; elle procède par infiltrations et non par coups de couteau : immatérielle et impalpable comme les objets dont elle s'occupe et les éléments dont elle dispose, son triomphe est de pénétrer sans faire grincer les portes, de vaincre, d'assouplir ou de dissoudre par une lente et secrète assimilation entre sa propre essence et tout ce qu'elle touche. Maintenant, il est possible, — car je ne me donne pas pour un docteur, — que l'analyse, telle que je l'indique et que je la regrette, avec ses allures insinuantes et discrètes, ne soit plus praticable dans un temps comme le nôtre, et qu'une critique

à laquelle je reproche de manquer d'air soit en complet accord avec une société où l'air manque. On l'a déjà remarqué, sous une forme bien plus littéraire, avec un art bien plus parfait, M. Taine tient, dans la critique, une place analogue à celle que M. Dumas fils occupe au théâtre, à celle que M. de Balzac a léguée, dans le roman, aux trois ou quatre conteurs réalistes qui se partagent la pourpre tachée d'Alexandre. C'est bien là le règne de la démocratie, dans les lettres comme partout, mais d'une démocratie soumise à des conditions particulières, qui ne triomphe et ne gouverne qu'en dessous et au dedans, en un travail mystérieux et permanent, et qui, en de hors et au-dessus, se sent domptée, gênée, disciplinée, assujettie, satisfaite à la fois et mécontente, assouvie et inquiète. Si M. Taine eût écrit son livre en 1828 ou en 1845, sous un régime de liberté parlementaire et de monarchie libérale, j'imagine qu'à talent égal il l'aurait écrit autrement. Aujourd'hui, par une sorte de mirage très-singulier, mais fort explicable, il a pu, lui, écrivain démocrate, enfant d'une philosophie positiviste plutôt qu'éclectique, se croire le contemporain de la Fontaine, penser et sentir comme lui sur ces grandes iniquités humaines, ces grandes inégalités sociales qui, sous Louis XIV, ne pouvaient être attaquées que de biais, par insinuations, par allégories, avec des pattes de mouche écrites par des pattes de singe : mais, dans cet anachronisme volontaire, dans cette *fusion* de sa pensée avec celle du fabuliste, il a apporté les idées, les allures, les vivacités, j'allais dire les violences de l'esprit le plus moderne, les façons rudes et cassantes d'un disciple d'Armand Carrel et d'Auguste Comte. Il a poussé au noir la Fontaine, et, sous prétexte de ne pas s'en tenir à la lettre, il a, nous le croyons, dépassé l'esprit. Ces chapitres si saisissants, si

vivants, *l'Homme*, *le Roi*, *le Courtisan*, *la Noblesse*, *le Bourgeois*, *les Dieux*, *les Bêtes*, qui vous pincent et vous poignent comme des tenailles d'acier, me font l'effet d'une photographie merveilleuse, mais implacable, substituée à de fines et délicates esquisses de Lancret ou de Chardin. La Fontaine n'y est pas seulement traduit, interprété de main de maître ; il y est transpercé, et, au delà du bonhomme, j'aperçois tout un monde mélangé de démocratie et d'absolutisme, où les abus, les mœurs, les types du dix-septième siècle sont jugés d'après les idées les plus *avancées* du nôtre. Là où la Fontaine n'a mis que des malices, j'aperçois des haines. Là où sa plume a rivalisé de légèreté et de grâce aérienne avec le papillon et l'abeille, où la satire joue et s'envole dans l'espace comme la bulle de savon irisée par le soleil, j'aperçois le robuste outil démocratique, habile à creuser la terre et à percer les montagnes, mais incapable d'effleurer sans déchirure ces fins et souples tissus que le génie du grand siècle a créés de son souffle, animés de son sourire et brodés de ses mains blanches. Chose remarquable ! je pourrais, pour préciser et autoriser ma critique, renvoyer M. Taine à son propre livre ; car, s'il a, selon moi, assombri, aggravé, alcoolisé, envenimé la Fontaine, parfois aussi il l'a supérieurement peint : — « Rien de si fin que cet agrément : toutes les grâces de ce style sont légères ; il s'est comparé lui-même à l'abeille, au papillon qui va de fleur en fleur et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments, chez lui, sont tour à tour effleurés, puis quittés : un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin. Il se moque

sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas ; il ne dit qu'à demi les choses, etc., etc..... » — Oui, c'est bien cela; mais c'est cela que je regrette de ne pas trouver toujours chez son commentateur, si ingénieux à tout exprimer et à tout peindre. Un peu plus loin, M. Taine ajoute : « Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Grandville, pour illustrer la Fontaine, a mis sous nos yeux ses bêtes en habits d'homme, il a tout gâté. » — Rien de plus vrai : mais M. Taine, toute proportion gardée, n'a-t-il pas fait un peu comme Grandville? N'a-t-il pas, lui aussi, mis des habits d'hommes aux bêtes de la Fontaine ; des habits d'ancien régime, coupés et brodés par un tailleur d'aujourd'hui? Les bêtes de la Fontaine avaient déjà bien de l'esprit : celles de M. Taine en ont trop. Les unes n'avaient fait que des épigrammes ; les autres ont fait des révolutions.

Il faut, nous le répétons, des lecteurs vieillis, des cerveaux usés, une société chagrine, pour se plaire complètement à ce la Fontaine transposé : s'ensuit-il que le véritable puisse être compris et aimé par les enfants? Assurément non, et c'est ici que se place naturellement l'œuvre charmante de M. Louis Ratisbonne. M. Ratisbonne, l'énergique traducteur du plus viril des poëtes, a eu l'excellente idée de se faire en famille le fabuliste, le la Fontaine de cet âge heureux à qui on ne doit pas apprendre trop tôt que les loups croquent les moutons et que les lions sont moins innocents que les ânes. Cette *Comédie enfantine* (remarquez que nous ne disons pas *puérile*), écrite pour quatre délicieuses petites filles qui l'ont si bien inspirée et qui la récitent si bien, a, par un beau soir d'automne, six semaines avant le jour de l'an, passé du foyer domestique qui voulait la retenir, entre

les mains d'un éditeur assez spirituel pour comprendre qu'à un pareil livre il ne s'agissait pas de créer un public, mais de multiplier une famille. *Illustré* à ravir, et tout à fait dans le sentiment de cette poésie naïve, par MM. Gobert et Froment, ce beau volume nous arrive, présenté et patronné par Stahl en personne, cet *humoriste* qui n'est jamais de mauvaise humeur, ce ravissant esprit qui a du Musset en prose, du Henri Heine attendri et souriant. Il faut lire, dans l'aimable préface de Stahl, comment cette *Comédie enfantine* est venue au monde, sous les yeux d'une heureuse mère, pour le bon plaisir de roses et fraîches actrices de quatre à huit ans, tout étonnées aujourd'hui et toutes contentes que leur comédie leur échappe pour aller faire le tour de ce petit monde qui joue à la corde, jase et gazouille dans les jardins du Luxembourg et des Tuileries; pour aller réjouir, instruire, faire sourire et rêver ces milliers de frères et de sœurs dont les pères ne sont pas poëtes. Nous ne déflorerons pas par des citations ces jolies fables qui sont, pour les enfants, d'une morale plus claire, plus immédiate, plus pratique et plus douce que celles de la Fontaine; et, sans vouloir établir de comparaison impossible, nous avouerons que, tout en admirant l'adorable fabuliste, nous nous sommes parfois demandé si les enfants pouvaient trouver beaucoup de charme et de profit dans l'œuvre d'un homme à qui ont évidemment manqué toutes les vertus de la famille. Dans cette préface qui vaut, à elle seule, un gros livre, Stahl nous démontre, avec autant de raison que de grâce, tout ce qu'il y a d'illusoire dans la plupart des livres destinés officiellement à la jeunesse et à l'enfance, dans cette littérature des enfants, telle que la professent et la pratiquent des écrivains, souvent médiocres, suant sang et eau pour mettre leurs pensées d'hommes au niveau des jeunes

esprits qui doivent les lire. Non, ce n'est pas ainsi que doit se faire cette littérature que j'appellerai volontiers légère et sacrée comme le poëte de Platon. Un père de famille a ses enfants sur ses genoux : il voit s'attacher sur lui ces regards limpides et profonds derrière lesquels il y a des mondes : mondes mystérieux où des clartés soudaines sillonnent des ombres lumineuses, où des solutions imprévues s'accrochent à des questions indiscrètes, où passent des poupées et des géants, des sylphes et des fantômes, des lutins et des anges, des énigmes et des sphinx. De la rencontre, du choc de ces deux regards, le regard du père qui réfléchit et celui de l'enfant qui songe, jaillit une étincelle, une flamme douce et flottante entre la réalité et la fantaisie. Que le père s'en empare et la fixe; voilà la vraie littérature, la vraie poésie des enfants; voilà la *Comédie enfantine* de M. Louis Ratisbonne : voilà aussi ce que dit la préface de Stahl bien mieux que je ne vous l'ai dit et que je ne saurais vous le dire.

XIX

M. VICTOR DE LAPRADE[1]

Je croirais manquer de respect à M. Victor de Laprade si je traitais ses beaux vers comme on traitait autrefois les œuvres de poésie, en discutant les hémistiches, en proclamant les beautés, en signalant les défauts, en justifiant par des citations mes éloges ou mes critiques. Il y a dans son talent tant d'élévation et de grandeur, sa forme austère et pure couvre un tel fond de virile et généreuse pensée, qu'on se sent entraîné par son souffle, emporté avec lui vers ces cimes où sa poésie vit à l'aise comme l'aigle dont elle a l'envergure et la force. J'ai parlé ailleurs de *Psyché*, de ce poëme où la plus charmante des fables du polythéisme est devenue, sous la plume de M. de Laprade, un trait d'union entre ces mystérieux symboles et les plus hautes vérités du spiritualisme chrétien. Aujourd'hui c'est sur les *Poèmes évangéliques* que je voudrais surtout ramener l'attention de

[1] *Poëmes évangéliques.*

mes lecteurs. Couronnés par l'Académie française, précédés et suivis de ces admirables strophes filiales, qu'un malheur récent rend plus irrésistibles encore et plus émouvantes, présentés cette fois au public avec une préface qui est à elle seule un chapitre de Poétique chrétienne, ces *Poëmes* nous livrent, pour ainsi dire, M. de Laprade tout entier. Ils nous le révèlent du moins tel que nous aimons à nous le figurer ; chrétien sincère avec ce grain d'indépendance qui va si bien aux nobles âmes et qui donnait aux chrétiens du dix-septième siècle tant de caractère et d'accent; cherchant sous les voiles divins l'humanité dans ce qu'elle a de plus vivifiant, de meilleur, de plus conforme à sa céleste origine; l'amour, la liberté, le sacrifice, les tendresses domestiques, la douleur surtout, cette grande loi devinée par les stoïques, appliquée et pratiquée par le christianisme; s'efforçant enfin, avec autant de fermeté que de succès, de réconcilier l'orthodoxie et l'art, ces deux antagonistes dont on a si souvent envenimé les contradictions et les querelles. C'est principalement sur ce dernier point que M. Victor de Laprade nous appelle à le juger : en effet, toute la question est là : une fois que nous l'aurons résolue en l'honneur du poëte, notre tâche sera bien facile; il ne nous restera plus qu'à saluer cette poésie tour à tour simple et savante, énergique et tendre, majestueuse et touchante, écrite en marge des Évangiles sans jamais en altérer le texte. Nous n'aurons plus qu'à nous passer de main en main ce *beau vase athénien*, rempli *des fleurs du Calvaire*.

Un écrivain que l'on s'est remis à admirer, — j'avoue ne pas savoir pourquoi, — M. Edgar Quinet a dit quelque part : « Non, l'art n'est pas l'orthodoxie et le poëte n'est pas le prêtre : en élaguant ce qu'il désespère d'assouplir,

l'artiste arrive fatalement à défigurer le dogme. » — S'il fallait prendre au pied de la lettre ce rigoureux arrêt, il serait permis de se demander par quels secrets les artistes du moyen âge, y compris Michel-Ange et Raphaël, ont su, non-seulement ne pas altérer les pages sacrées dont ils s'inspiraient, mais les faire entrer plus profondément encore dans les imaginations et dans les âmes; comment les chrétiens les plus scrupuleux peuvent avoir sans remords dans leurs bibliothèques le Tasse, Dante, Milton et Chateaubriand. M. Victor de Laprade, dans les premières pages de sa remarquable préface, a excellemment établi la distinction entre les parties du divin livre auxquelles il serait imprudent de toucher, et celles que le poëte, comme le peintre, peut méditer avec une émotion religieuse et humaine tout ensemble; émotion qui peut à son tour se traduire sur le papier comme sur la toile. Il distingue, avec non moins de justesse et de goût, ce qu'il y a de dangereux, — je dirais volontiers d'absurde, — dans l'emploi du *merveilleux chrétien*, tel que l'ont adopté d'illustres poëtes, et ce qu'il y a de légitime, d'irréprochable et, dans la difficulté même, d'attrayant à s'approcher respectueusement des livres saints, à y chercher des sujets de récits poëtiques, de méditations fécondes, d'applications consolantes à la vie, à la conscience, au cœur, aux joies et aux afflictions de l'âme. Autant nous professons d'antipathie contre ces grandes machines de l'épopée chrétienne, ces *ciels*, ces *enfers*, ces *purgatoires*, qui font l'effet de sermons de curés de village, versifiés ou coloriés par des hommes de génie, autant nous sommes disposés à accepter et à admirer ce poëte choisissant parmi les chapitres de l'Évangile ceux qui peuvent revêtir les formes de la poésie française sans y rien perdre de leur mystique parfum. L'arbre de la croix,

— c'est M. de Laprade qui nous le dit dans son beau langage, — plonge ses racines en des profondeurs infinies où l'esprit humain ne doit pas le suivre : mais ses vivaces rameaux ont des fleurs qu'il n'est pas défendu de contempler, des fruits qu'il est permis de toucher et de cueillir.

Nous sommes donc parfaitement d'accord avec M. de Laprade, et son volume d'ailleurs est le plus excellent plaidoyer en faveur de sa thèse. Qu'il nous permette seulement d'indiquer une légère nuance que nous suggèrent les dernières pages de sa préface, et qui, loin d'affaiblir nos sympathies, nous servira à les préciser. Ici ce n'est peut-être entre lui et nous qu'une question de dates. Tacite a dit que quinze ans formaient un grand espace dans la vie humaine : il y a des époques où quinze mois peuvent rivaliser avec les quinze années de Tacite et amener sur certains points des modifications singulières : Or la préface de M. de Laprade est du mois d'août 1859, et nous sommes en novembre 1860.

La poésie chrétienne, telle que l'ont comprise et pratiquée Chateaubriand et Lamartine, a eu, au commencement de notre siècle et jusqu'au seuil de la Révolution de 1830, des conditions heureuses. Au sortir des abattoirs de la Terreur et des bourbiers du Directoire, il y avait, d'une part, dans les âmes un tel besoin de croire, de l'autre, dans les intelligences une telle table rase, que nul ne songea à chicaner l'auteur du *Génie du christianisme* et ses imitateurs pour des ouvrages où le sentiment religieux, plus attrayant que raisonné, s'adressait surtout à l'imagination. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous dit que, partout où le promenait sa vie aventureuse, les curés lui arrivaient sur la foi du *Génie du christianisme*. Plus tard, lorsque les églises, après s'être

relevées, s'éclairèrent, le contrôle ne fut ni plus sévère ni plus étroit. Le spiritualisme libéral où se ravivaient toutes les sources de la pensée comportait une sorte d'enthousiaste confiance, incompatible avec les objections méticuleuses et rigoristes. On a beaucoup parlé du mal involontaire que la Restauration fit à la religion catholique en la protégeant trop; et en effet nous avons vu depuis comment les gouvernements peuvent être les bienfaiteurs du catholicisme par des moyens contraires. Sans entrer dans le vif de la question, et en restant dans notre spécialité littéraire, remarquons du moins que cette protection même, cette sécurité, ce contentement et ce respect extérieurs, s'accordaient assez bien avec une largeur d'idées dont profitait la littérature chrétienne pour vivre à la fois en bonne intelligence avec le monde, le succès et la stricte orthodoxie. C'est la période qui va des *Martyrs* aux *Harmonies* en passant par les *Méditations* et les *Odes et Ballades*. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que cette philosophie spiritualiste et libérale n'aboutissait pas précisément au catéchisme, et que le romantisme avait un tout autre but que de s'agenouiller sous les ogives des vieilles cathédrales. La lune de miel était finie; les dissentiments s'aggravèrent : une révolution s'accomplit, dont les caractères antichrétiens firent descendre dans les rues ce qui avait commencé dans les idées. En même temps, sous ces funestes influences, la religion se sentit abandonnée ou trahie par plusieurs de ces beaux talents dont les débuts l'avaient glorifiée et consolée. Une génération nouvelle, plus orageuse, plus hostile, plus profondément travaillée des ferments révolutionnaires, succéda à ces écrivains, à ces poëtes qui s'étaient d'abord associés à la renaissance chrétienne. Cette situation produisit ce qu'elle de-

vait produire. L'air et l'espace, la puissance et le bruit appartenant désormais à des œuvres empreintes de l'esprit de révolte et de désordre, le groupe des fidèles se resserra, se renferma de plus en plus dans le sanctuaire ou dans la maison; il devint plus facile à alarmer, plus difficile à satisfaire. Le malheur a des pruderies que n'a pas la prospérité. Le temps était passé où l'on pouvait être accepté comme un défenseur de la foi, après avoir écrit *René*, l'épisode de Velléda et certaines pages des *Études historiques*. Pour ces consciences plus ombrageuses, plus rigides, moins disposées à pactiser avec l'art, naquit, dans les derniers temps, cette littérature chrétienne ou plutôt dévote dont se plaint, non sans raison, M. Victor de Laprade, et qui a, en effet, l'inconvénient de créer dans les lettres une petite Église, d'amoindrir l'idéal chrétien, de rebuter les jeunes imaginations, de faire tenir dans l'étroit espace d'une sacristie ce qui est assez grand pour remplir la distance de la terre au ciel. Mais notre poëte est-il aussi juste en y voyant un signe de l'amollissement des âmes jusque dans les rangs catholiques, en signalant ce petit art merveilleux et coquet, ces sucreries à la Vert-Vert, comme répondant, même chez les plus fidèles, à un besoin de jouissances et de bien-être, à une sorte de sybaritisme pieux, à de serviles complaisances pour tout abus du succès et de la force qui promet une trompeuse et humiliante sécurité? Nous ne le croyons pas, et peut-être M. de Laprade ne le croit-il plus lui-même : peut-être a-t-il confondu le scrupule avec la mollesse, les imaginations volontairement bornées avec les consciences énervées, de chagrines méfiances contre les séductions de l'art avec l'affaiblissement des âmes trop débiles pour vivre de la moelle des lions, du régime des livres saints et des Pères. Non, les ressorts énergi-

ques ne sont pas brisés, les sources de l'héroïsme ne sont pas taries dans les cœurs catholiques. Ne leur reprochez plus je ne sais quelle poésie de pralines à l'eau bénite, je ne sais quelle littérature de sacristains confiseurs : ils viennent d'ajouter un chant d'Homère aux livres des Machabées !

Si nous avons insisté sur cette légère dissidence, c'est qu'elle ne conclut rien, — bien au contraire, — ni contre les *Poëmes évangéliques* de M. Victor de Laprade, ni contre ses belles pages de poétique chrétienne. S'il est vrai, et je le crois, que la poésie religieuse du commencement de ce siècle ne fut trop souvent qu'une sorte de religiosité poétique destinée tôt ou tard à se perdre dans un sentimentalisme vaporeux ou un romantisme agressif; s'il est prouvé, et je le crains, que les procédés et le domaine de l'art chrétien fussent récemment devenus trop étroits pour suffire aux imaginations, n'est-il pas temps d'inaugurer une poésie libre et forte, nourrie des sucs vivifiants de l'Évangile, également éloignée des rêveries romantiques et des minuties rigoristes, telle enfin qu'elle convient à une génération éprouvée par de cruels mécomptes, revenue d'illusions dangereuses, sachant à ses dépens ce que la foi perd au contact de la servitude, et trop profondément frappée dans toutes les choses humaines pour ne pas remonter droit aux choses de Dieu? Cette poésie, chère à la liberté sans être suspecte à l'orthodoxie, c'est celle de M. Victor de Laprade. Je la reconnais à chaque page des *Poëmes évangéliques;* elle y éclate en traits d'austère grandeur, elle s'y épanche en flots de suave mansuétude. Elle me raconte, à l'ombre de la croix, la tentation du Sauveur, la résurrection de Lazare, la Samaritaine, le repentir de Madeleine. De ses yeux levés vers le ciel coulent ces larmes qui fécondent la terre ; des mystiques

blessures de son beau sein jaillit ce sang dont les gouttes précieuses font germer la divine moisson. Si la main respectueuse du poëte la détache un moment de son cadre sacré, c'est pour la placer au milieu de nous, pour en faire le texte de ses prières, le sujet de ses méditations, l'enseignement de sa vie, le refuge de ses douleurs, la sainte joie de la famille et du foyer. Son âme fière, un peu hautaine peut-être, s'attendrit à cette école de toute tendresse, s'humanise sous cette douce étreinte du Dieu fait homme.

Ce que l'on a parfois remarqué d'un peu sauvage dans son talent, d'un peu enclin aux escarpements et aux solitudes, s'assouplit et s'apprivoise dans sa pieuse intimité avec ce livre où la suprême grandeur appelle à soi les humbles, les petits et les faibles, où Dieu, dans un miracle d'amour, se donne à l'humanité pour l'instruire, la régénérer et la sauver. Cet unique reproche que j'adressai autrefois à M. Victor de Laprade sur sa tendance à s'isoler, je le rétracte aujourd'hui après avoir lu ses *Poëmes évangéliques :* eh! qui ne le rétracterait en lisant une fois encore ces deux pièces qui commencent et terminent son recueil, *Dédicace* et *Consécration*, toutes deux adressées par le poëte à sa mère, toutes deux pleines d'une émotion pathétique et pénétrante qui arracherait des larmes aux plus indifférents?

Quand je pouvais encor vous voir et vous entendre,
Quand, parmi vos travaux, ma mère, et vos douleurs,
Mon cœur de fils pouvait à vos pieds se répandre,
Et faire éclore en vous de la joie ou des pleurs;

Avant l'heure où brisant le bonheur domestique,
Dieu vous plaça plus haut que vos amours humains,
Lorsque ma lèvre encor s'appuyait sur vos mains,
Lorsque vous étiez là sur ce fauteuil antique,

Trop souvent de mon cœur j'ai retenu la voix;
Je vous ai trop peu dit, c'est là ma peine amère,
Ces choses qu'un bon fils doit dire mille fois
Pour payer, s'il se peut, les peines d'une mère...

Toute cette pièce, ainsi que la *Dédicace*, est de la plus touchante et de la plus *humaine* beauté. Tous les fils, — et c'est là l'office suprême de la poésie, — tous les fils qui ne sont pas poëtes, mais dont les cœurs ont saigné de la même blessure, dont les yeux ont versé les mêmes pleurs, doivent ici saluer et remercier Victor de Laprade comme un frère, un frère doué de la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentent, de donner à leurs sanglots une voix mélodieuse et immortelle. Pour nous, la poésie et les œuvres de M. de Laprade, *Psyché*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, les *Poëmes évangéliques*, toutes ces pages, si fières et si pures, nous apparaissent encadrées entre ces adorables strophes à sa mère et cette merveilleuse satire *pro aris ac focis*, qui nous le montra l'hiver dernier entrant d'un pas si ferme au milieu de ces foules qu'on l'accusait de trop dédaigner, et leur parlant un langage que ne leur parlent ni leurs flatteurs ni leurs maîtres. Ainsi le fils et le citoyen ont rapproché de nous le poëte : le fils, ai-je dit? Pourrais-je, après avoir rappelé les vers de Victor de Laprade à sa mère, ne rien dire de la nouvelle douleur qui vient de le frapper? Pourrais-je me taire auprès de cette tombe à peine fermée, sur laquelle une voix amie et bien éloquente a exprimé l'admiration et les regrets d'une grande ville, d'une société tout entière, a redit les modestes grandeurs d'une belle vie, les vertus de M. Richard de Laprade? J'éprouve une tristesse profonde en songeant que ces pages consacrées à un talent, à un caractère que j'admire et que j'aime, ne seront pas lues

par celui qui fut pour Victor de Laprade le meilleur des amis, le plus dévoué des guides, par celui qui, humble pour lui-même, ne connut que l'orgueil paternel. Ah! que ce regret ajoute, pour le noble poëte, sinon au prix de la louange, au moins à la sincérité de l'hommage !

2 novembre 1860.

XX

MM. PAUL PERRET ET PAUL DELTUF

Quand on songe que les premiers romans ont commencé ainsi : « Il y avait une fois un roi et une reine », on est tenté de redire le mot célèbre de M. Lainé : « Les rois s'en vont. » Le roman, sous ce rapport comme sous bien d'autres, prend ses avances sur la politique et sur l'histoire. Quel chemin n'a-t-il pas parcouru depuis le bon temps où les aventures royales lui semblaient seules dignes de nous être racontées? Après les rois et les reines, il s'est rabattu sur les princes, les princesses et les grands seigneurs, et il est allé, avec mademoiselle de Scudéry, les chercher en Perse ou en Cappadoce, plutôt que de déroger : puis, avec madame de Souza, il est descendu aux simples gentilshommes, mais en gardant toutes les élégances et toutes les exquises façons de l'ancienne cour. Ensuite est venue cette société un peu mêlée que comportent les temps de révolution ; patriciennes et courtisanes, mousquetaires et rapins, nobles et bourgeois, bohêmes et

grisettes, reîtres et bandits; le tout parlant à peu près la même langue et attestant mieux qu'un article de loi ou une page d'annuaire le déclassement social qui s'opérait sous nos yeux. A présent, nous voici en rase campagne, en présence de vrais paysans; non plus de ces villageois d'opéra-comique, soufflés et habillés par Florian ou par Berquin, et exprimant, sous le pseudonyme de Lubin ou de Colette, des sentiments tout aussi raffinés que ceux de Citalise ou de Dorante, mais des paysans *réels*, pris sur le fait, étudiés d'après nature, et ne ressemblant pas plus à leurs devanciers florianesques que les paysages de Daubigny ne ressemblent à ceux de Bertin ou de Bidault : le roman entreprend de nous intéresser aux malheurs de la famille Bongenoux, aux méfaits de Pierre Magloire, aux coups d'État des meuniers de Précy-le-Sec; et il y réussit, c'est incontestable! Les deux récits de M. Paul Perret, les *Bourgeois de campagne* et l'*Histoire d'une jolie femme*, ont d'autant plus de droits aux attentions de la critique, qu'il faut s'y reprendre à deux fois pour en apprécier tous les mérites. Les personnages y sont en général peu attrayants; l'humanité ou, si l'on veut, la rusticité n'y est pas peinte en beau; l'action marche lentement; les incidents sont rares; on y chercherait en vain une de ces scènes à effet, qui suffisent souvent au succès d'un volume; enfin, chose plus grave! la morale la plus sévère n'y trouverait pas deux lignes à retrancher. Aussi, peu s'en faut qu'après une lecture superficielle on ne déclare ennuyeux les deux romans de M. Paul Perret : mais, en y regardant de plus près, on reconnaît tout ce que le jeune écrivain possède déjà de qualités réservées d'ordinaire à l'âge mûr : solidité, sûreté de main, observation pénétrante, faculté rare de poser d'un trait des figures qui vivent et qu'on n'oublie pas,

art de *faire vrai*, cet art indépendant de toutes les diversités de systèmes et d'écoles ; car les brutalités réalistes peuvent être tout aussi fausses que les mièvreries du genre troubadour. En outre, M. Paul Perret est paysagiste, non pas à tout propos et à outrance, mais dans une juste mesure et en maintenant une proportion excellente entre le tableau et le cadre. Ses descriptions sont sobres, légèrement et finement enlevées d'un pinceau délicat, qui indique tout et n'alourdit rien. Son style a les mêmes dons de justesse et d'harmonie ; point de notes criardes, pas de ces tons éclatants qui attirent l'œil, mais qui le fatiguent ; çà et là des pensées s'éclairant dans une image heureuse, telle que celle-ci : — « La solitude est la diète de l'âme, qui d'abord y trouve un secours et bientôt un irritant. » — En un mot, M. Paul Perret, dans ces deux ouvrages publiés à quelques mois de distance, s'annonce comme un romancier et un écrivain de bon aloi. Ceci posé et hors de cause, qu'il me permette quelques réserves et quelques remarques, inspirées par des contrastes, j'allais dire des disparates entre son public, sa manière, son talent, et les sujets qu'il affectionne.

Lorsque la société d'avant 89 lisait *Manon Lescaut* ou *Marianne*, la *Nouvelle Héloïse* ou *Paul et Virginie*, lorsque la génération, assombrie par de formidables catastrophes lisait *Werther* ou *René*, lorsque la jeunesse enthousiaste d'innovations, de conquêtes littéraires et sociales, lisait *Notre-Dame de Paris*, *Indiana* ou *Eugénie Grandet*, le succès de ces œuvres si diverses ne résultait pas seulement de leur mérite, mais du parfait accord où se confondaient, pour ainsi dire, l'auteur, son siècle, ses personnages et ses lecteurs. Évoquez au hasard, dans la longue série des romans célèbres, ceux qui ont marqué leur date et laissé une trace dans l'esprit des contempo-

rains : partout vous reconnaîtrez ce caractère, cette alliance intime et souvent cette attraction magnétique entre l'écrivain, ses lecteurs et ses héros. Je ne veux pas dire pour cela que, tant que le roman se maintint dans les sphères aristocratiques, il ne fut lu et apprécié que par ses pairs. Non : mais quiconque lit une œuvre d'imagination, aspire naturellement à monter, cherche à entrevoir, fût-ce confusément, un idéal plus élevé et plus distingué que lui ; et c'est si vrai, que, quand les artisans ou les petits bourgeois se donnent une récréation littéraire ou théâtrale, il leur arrive presque toujours de choisir de l'héroïque ou du chevaleresque. Aujourd'hui la société a bien pu se faire démocratique, et la littérature l'a suivie en tournant au réalisme, c'est-à-dire à la démocratie dans l'art : mais de pareilles évolutions ne s'achèvent pas en quelques jours, ni même en quelques années : le pli est pris, et il faudra du temps pour que la moyenne des lecteurs s'intéresse à Marcel Bongenoux, au berger Choblet ou au meunier Coqueret, comme elle s'intéressait à Eugène de Rothelin, à lord Nelvil, à d'Artagnan ou à Charles de Vandenesse. En d'autres termes, dans l'ancien système du roman, depuis madame de la Fayette jusqu'à M. de Balzac, les lecteurs d'éducation démocratique ou plébéienne avaient, pour se mettre au niveau de leur lecture et s'y complaire, à s'imposer tant bien que mal une éducation nouvelle, plus élégante et plus raffinée. Maintenant, avec des récits tels que ceux de M. Paul Perret, nous avons, nous autres lettrés ou hommes du monde, à opérer un mouvement tout contraire, à reculer, à descendre, à nous faire bourgeois de campagne ou de très-petite ville, afin de goûter complétement tout ce qu'il y a, dans ces livres remarquables, de finement peint et d'exactement observé. Il en résulte des solutions de con-

tinuité et, en quelque sorte, des *hiatus* entre l'auteur et son public, et tout son talent ne suffit pas à les combler. Que dis-je? M. Paul Perret lui-même, qui n'est pas, j'imagine, un paysan, mais un écrivain, un artiste de très-pure race et de fort délicate culture, peut bien s'astreindre à étudier et à peindre les meuniers de Précy-le-Sec et les fermiers du Josas; mais il ne peut pas s'identifier avec eux, vivre de leur vie, les faire penser, sentir, parler avec lui et comme lui. Que fait-il? Comme il a très-judicieusement rompu avec le vieux type du villageois naïf, sentimental et vertueux, comme il encadre, au contraire, dans ses paysages rustiques d'exécrables petites passions, poussant d'horribles petits caractères à d'affreuses vilenies, il est logiquement amené à concentrer l'intérêt sur des personnages plus sympathiques, et alors, malgré lui, malgré son aptitude à *faire vrai*, malgré son horreur pour le faux et le convenu, il a parfois recours à l'ancien moule; il prête à ses héros des sentiments, des délicatesses, des nuances, où une critique chagrine peut trouver d'autant plus à redire, que le paysage, les figures et les costumes sont plus fidèlement dessinés. Je lui citerai deux détails : Marcelle, la riche paysanne du Josas, dans les *Bourgeois de campagne*, a une armoire, et dans cette armoire une cassette où elle enferme « les plus chers et les plus vivants de ses souvenirs. » Or cette cassette contient « une mèche grise des cheveux de Marcel Bongenoux, » son père. Je ne sais pourquoi, mais cette mèche de cheveux gris d'un paysan normand, cette mèche qui a passé soixante ans sous un bonnet de coton malpropre, produit sur moi un effet désagréable, une velleité d'ironie à laquelle je n'aurais pas songé, si Marcelle eût été une paysanne *classique*, vêtue comme mademoiselle Lefebvre dans l'*Épreuve villageoise*. D'autre part, Jacques Bonge-

noux, son cousin, un vigoureux et rude gaillard qui finit par s'adoucir et par l'épouser, est beaucoup trop préoccupé d'une légère peccadille qu'il a commise en Californie. Se faisant justice lui-même, il a tué un homme qui l'avait volé, incident presque journalier au début de la colonie californienne, et qui ne devait pas peser beaucoup plus à la conscience de ces hardis aventuriers que le meurtre d'un chien suspect dans les états de service d'un garde champêtre! Eh bien! non-seulement Jacques Bongenoux a des remords poignants, mais ce péché véniel lui est reproché, comme une ignominie, par ses anciens compagnons d'aventures, de vils scélérats qui ont probablement fait cent fois pis. On le voit, l'artiste le plus amoureux du vrai est sujet à le dépasser ou à le chercher *à côté*, lorsqu'il l'étudie du dehors et à distance, lorsqu'il est obligé, pour le peindre, à un continuel effort d'observation et de pinceau. A cela M. Paul Perret répondra que les romans rustiques de George Sand sont aussi remplis de choses qu'on ne trouverait pas dans la réalité. Oui, mais ils réparent tout par un sentiment admirable et profondément poétique. Hier encore, dans la *Ville Noire*, madame Sand a su élever jusqu'à la grandeur un groupe d'ouvriers armuriers ou forgerons. Oh! quelle femme! quel artiste! Et comment la critique ne rendrait-elle pas les armes devant cette incroyable faculté de renouvellement et de vie! Que M. Paul Perret compare le personnage de Tonine, de la *Ville Noire*, à celui de Marcelle, des *Bourgeois de Campagne*, qui lui fait pourtant le plus grand honneur. Puisque j'ai déjà emprunté une comparaison à la peinture, je dirai à M. Paul Perret, en guise de conclusion, que je préfère Daubigny à Bidault, mais que je préfère le Poussin à Daubigny.

En se montrant plus éclectique, moins absolu dans le

choix de ses sujets et de ses cadres, M. Paul Deltuf a évité les inconvénients que je signale à M. Perret, et qui n'ôtent rien d'ailleurs à mon estime pour son talent. Depuis ses débuts dans le roman, M. Paul Deltuf est constamment en progrès. Après avoir énergiquement jeté sa gourme dans des récits où l'invention dominait trop pour que la vérité y eût assez de place, le jeune et ingénieux conteur a trouvé sa veine, et, à dater des *Pigeons de la Bourse*, chaque coup de pioche a donné son filon. Aujourd'hui, nous pouvons ranger dans le même rayon de bibliothèque portative (ce sont les meilleures) les trois derniers ouvrages de M. Paul Deltuf, trois charmants volumes : les *Aventures parisiennes*, les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, et, finalement, cette *Mademoiselle Fruchet*, qui, malgré la modestie de ses goûts et ses allures, a passé, en librairie, à l'état de grande dame. C'est à l'auteur de *Mademoiselle Fruchet* qu'on peut redire ce que M. Royer-Collard disait à M. de Rémusat, de cet air doctoral dont il ne pouvait se départir : « Je vous ai relu, monsieur! » Et j'ajouterai même que ce n'est pas connaître ces gracieuses créations que de se borner à les lire sous la forme, si défavorable aux écrivains délicats, du roman-feuilleton. Il n'y a rien de plus pénible, en littérature, que de subir les conditions mauvaises d'un genre dont les bonnes n'existent plus. Du moment que le feuilleton-roman ne fait plus partie essentielle, intégrante d'un journal, qu'il n'y a plus sa place marquée, à jours fixes, et, jusqu'à un certain point, inamovible, du moment qu'il n'y est plus que toléré, de loin en loin, dans les intervalles de chômage politique, le mieux serait d'y renoncer. Quoi qu'il en soit, nul, plus que M. Paul Deltuf, ne gagne à être lu de suite, dans un livre qui n'a pas besoin de nous dire : *la suite à demain*, pour que l'intérêt se soutienne

depuis la première page jusqu'à la dernière. Comme son mérite consiste surtout dans la finesse du trait, dans la justesse des *tons moyens*, dans la vérité des caractères, dans ces demi-teintes où les sentiments se jouent sous une main légère et se noient sous une main rude, on ne peut bien l'apprécier que par une lecture attentive et d'ensemble. M. Deltuf, quoiqu'on puisse le ranger parmi les mélancoliques, a de remarquables instincts de comédie. Chez lui, comme chez les bons romanciers anglais, la raillerie est tempérée par ce sentiment humain qui en adoucit l'amertume sans en amoindrir la portée. Quelles excellentes figures, dans *Mademoiselle Fruchet*, que celles de Colombel et de du Verney, ces deux martyrs de l'élégance et du *paraître*, que l'on dirait avoir posé en chair et en os devant le malin conteur! Comme la douce et aimable physionomie d'Henriette Fruchet se détache bien sur ce fond sombre et froid, cette rue de Savoie ou le soleil ne pénètre jamais, cette maison morne et triste où l'ennui glace de sa pluie la jeunesse et ses sourires! Quelle jolie scène que celle où Henriette et son amie, madame Rose, égarées dans le bois de Meudon, demandent asile au charmant ermitage de Léon Ferrary, rapprochant ainsi, sans s'en douter, deux destinées qui devraient se confondre et qui ne se retrouvent qu'au dénoûment! Et, dans les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, avec quelle rare délicatesse l'auteur a saisi et rendu les gradations lentes par lesquelles passent tous ces cœurs blessés, Anna, Victor, Robert, Élise, meurtris d'abord, prêts à la révolte, presque coupables, et finissant par trouver le bonheur, après une lutte courageuse, dans le déplacement de leurs primitives tendresses! La donnée était périlleuse, et M. Paul Deltuf s'en est tiré d'une main leste et sûre, sans mignardise, sans marivaudage, en laissant la préséance au devoir, et en ne lui permettant de dis-

tribuer les récompenses qu'après avoir mesuré les sacrifices. Les *Aventures parisiennes*, moins connues de nos lecteurs, méritent une attention toute particulière. Nous y avons remarqué deux nouvelles : la *Famille Percier* et le *Mariage de Caroline*, qui, dans leurs petites dimensions, nous semblent supérieures à beaucoup de gros romans. Le personnage d'Irène Percier, la vieille fille sacrifiée, et celui de Valérie, la tante de Caroline, sont vraiment touchés de main de maître. M. Paul Deltuf excelle à peindre, à varier ces existences mortifiées, déshéritées, anormales, qu'une injustice du sort ou une infirmité naturelle prive de leur place au soleil, de leur part dans les joies communes. Résignées, comme Irène Percier, comme le Smith des *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, ces figures sont attendrissantes, et, quand le drame les emporte ou les brise dans ses rouages, elles s'élèvent jusqu'au pathétique. Légèrement nuancées de comédie comme Valérie Ronnepont, elles ont la verdeur plaisante des meilleures esquisses de Charles de Bernard. En somme, je ne vous dirai pas comme Diderot : « Oh ! mes amis, *Mademoiselle Fruchet*, les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, les *Aventures parisiennes* sont trois grands drames. » M. Paul Deltuf me ferait taire avec ce sourire fin et doucement ironique qui lui va si bien; mais je vous dirai : Ce sont de charmants récits, qui, lus morceau par morceau dans un journal décacheté par votre concierge, aux blafardes clartés d'une matinée de la rue Saint-Lazare, peuvent paraître çà et là un peu ternes, un peu grisâtres, mais qui centuplent de valeur si on les emporte avec soi pour les lire à la campagne, en face d'un beau paysage, sous la feuillée renaissante des peupliers et des tilleuls. Ils s'associent parfaitement à toutes ces harmonies printanières, et la note triste qui y revient de temps à autre

n'est qu'une harmonie de plus; car le cœur de l'homme est ainsi fait, que, s'il manquait un coin de tristesse à ses sensations les plus douces, il ne s'y reconnaîtrait plus. J'ai choisi pour cette fois, au milieu d'autres estimables ouvrages, les romans de M. Paul Perret et de M. Paul Deltuf, parce que, portant l'étiquette et la date d'une génération littéraire qui n'est pas la mienne, ils révèlent l'essai d'un art nouveau auquel manque jusqu'à présent la grandeur, mais non pas la vérité. Quand le réalisme n'est qu'un prétexte pour faire accepter d'ignobles débauches d'imagination et de mauvais goût, il sied de le traiter comme un misérable charlatan dont les drogues n'auraient pas cours s'il ne les soutenait à grand renfort de grosse caisse et de chanson libertine. Mais quand le réalisme se prend au sérieux, quand il se propose de ramener au réel et au vrai l'art que nous avions égaré sur les vagues hauteurs du romantisme, il mérite que l'on compte avec lui. La critique doit désormais compter avec l'auteur des *Bourgeois de Campagne* et avec l'auteur de *Mademoiselle Fruchet*. Surtout qu'ils se gardent bien d'être assez humbles pour reconnaître et suivre comme leurs chefs les prétendus maîtres du genre! Qu'ils imitent plutôt nos gardes nationales du Midi, où il n'était pas rare de voir les soldats commander à leurs capitaines!

XXI

M. OCTAVE FEUILLET

AUTEUR DRAMATIQUE [1]

Il y a deux ans, lorsqu'un engouement excessif accueillit le *Roman d'un jeune homme pauvre*, récit très-attrayant sans doute, mais incapable de résister à la plus indulgente analyse, nous crûmes devoir indiquer ce qu'il y avait, selon nous, de dangereux pour M. Octave Feuillet dans ce succès même, au moment où l'ingénieux écrivain semblait disposé à exagérer sa manière. Pour ses admirateurs de plus en plus nombreux et fervents, ses qualités exquises, devenues presque des défauts, ne perdaient rien de leur charme, bien au contraire! Elles s'accentuaient davantage ; elles contractaient je ne sais quel arome particulier, subtil et pénétrant, l'odeur des tubéreuses, plus enivrante, mais moins saine que celle des violettes. A nos yeux, cette tendance visible de son talent, se combinant avec sa vogue toujours croissante, amenait

[1] *Dalila*. — Le *Roman d'un jeune homme pauvre*. — La *Tentation*. — *Rédemption*.

dans sa vie littéraire ce que lui-même, en son aimable langage, a appelé une *Crise;* car les intelligences délicates ont leurs *crises* comme ces âmes féminines dont il a si finement étudié les évolutions et les nuances. Jusqu'alors, en effet, la physionomie de M. Octave Feuillet, volontairement voilée dans une sorte de lointain et de clair-obscur, offrait de réelles analogies avec ces intérieurs paisibles, ces amours honnêtes, ces poésies du foyer domestique, dont il décrivait avec tant de grâce les sécurités et les douceurs. On l'avait intitulé, avec plus de malice que de justesse, le Musset des familles; il eût été plus exact de l'appeler le Musset de province, dans la meilleure acception de ce mot, qui ne sera jamais sous notre plume ni une injure, ni une épigramme. Plus d'estime que de bruit, plus de sérénité que d'éclat, un contentement intime, le rayonnement d'un bonheur égal dans une imagination apaisée, tout cela se retrouvait dans le genre de succès et d'existence choisi par l'auteur lui-même, comme dans les œuvres qu'il nous présentait, comme dans les sujets où il semblait se complaire. Pour nous, au milieu de ces ardents tumultes qui font trop souvent ressembler la littérature actuelle à un marché en rumeur ou à un théâtre en plein vent, nous ne connaissions rien de plus salutaire et de plus charmant que l'exemple donné par ce poëte, recueilli et abrité dans une vieille ville normande, rêvant et travaillant à ses heures, savourant ces félicités tranquilles dont il s'était fait le panégyriste, nous envoyant de temps à autre quelque délicieux ouvrage, et heureux d'obtenir de loin le suffrage du petit nombre, le *sourire mouillé* dont parle Homère, l'hommage reconnaissant des femmes d'élite et des jeunes cœurs. Nous redoutions d'avance pour lui tout ce qui l'éloignerait de cet idéal, tout ce qui lui dé-

roberait quelques-uns de ces discrets avantages, même pour lui donner en échange des ovations plus retentissantes et de plus riches couronnes : c'est pour cela qu'au milieu de son succès le plus éclatant, nous osâmes exprimer nos affectueuses alarmes.

Deux ans se sont écoulés, et nos prévisions n'ont été que trop justifiées. Voilà M. Octave Feuillet en plein Paris, en plein théâtre, occupant les cent bouches de la renommée, tenant l'affiche, faisant recette, héros de premières représentations comme M. Dumas fils ou M. Barrière. Le propice demi-jour qui lui servait d'auréole s'est dissipé à la corrosive clarté du gaz. Aux fuyantes perspectives, aux complaisants paysages qui s'harmoniaient si bien avec ces personnages un peu artificiels, avec ces sentiments un peu quintessenciés, ont succédé les tons crus des décorations, l'horizon borné de la toile de fond, les contours inflexibles de l'optique théâtrale. Sur ce nouveau terrain, plus dangereux pour lui que pour tout autre, M. Octave Feuillet a cherché, non pas un renouvellement, une seconde manière, mais l'application de sa première manière, en y ajoutant ce verre grossissant du théâtre, qui ne sied pas à tous les visages. Enfin, comme pour préciser encore plus et compléter cette défection imprudente, le voilà exploitant, avec récidive, ce sujet qui traîne depuis dix ans sur toutes les planches dramatiques, ce sophisme, frotté de lieu commun, de la courtisane réhabilitée par l'amour ; circonstance d'autant plus aggravante que ce drame de *Rédemption*, quoi qu'en ait dit une critique amie, nous semble, à commencer par son titre, plus choquant, plus paradoxal, plus inadmissible, et, pour tout dire, plus immoral que les chefs-d'œuvre du genre, les *Dame aux Camélias*, les *Diane de Lys* et les *Demi-Monde*.

Telle est aujourd'hui la situation de M. Octave Feuillet. Qu'a-t-il gagné, qu'a-t-il perdu à cette métamorphose? C'est ce qu'il convient d'examiner. Mais, avant de parcourir les quatre grandes pièces qu'il vient de faire jouer en trop peu de temps, qu'on nous permette quelques réflexions générales.

Si l'on nous demandait quels sont les deux plus grands ennemis de la littérature contemporaine, nous répondrions sans hésiter : le théâtre et l'argent; non pas que nous songions à nous étonner ou à nous plaindre que la littérature dramatique, si populaire en France, si favorable au contact immédiat de l'auteur avec le public, ait plus de séductions que toute autre pour les imaginations bien douées ; non pas que nous demandions aux écrivains modernes de résister à tous les courants du siècle, de s'accommoder du brouet noir et du grenier classique, de trouver bon que des intrigants et des imbéciles s'enrichissent en quelques jours, pendant que se continuerait la tradition séculaire des beaux esprits crottés et des poëtes à l'hôpital. Non, nous ne sommes pas aussi puritain que cela! Ce que nous voulons dire, c'est que, d'une part, la question d'argent dominant partout et toujours la question d'art, de l'autre le théâtre offrant de plus grands bénéfices que le livre, les talents les plus exquis et les plus purs peuvent, à un moment donné, être fatalement amenés à violenter leur vocation, à méconnaître leurs aptitudes, à grossoyer ou à pousser au noir leurs délicatesses, pour se porter de préférence du côté où les applaudissements se traduisent en beaux écus sonnants. Ce que nous voulons dire encore, c'est que le théâtre, avec ses éblouissements et ses rumeurs, avec la vie tout en dehors qu'il implique et qu'il impose, avec les affinités qu'il crée entre l'auteur et les comédiens, finit par de-

venir, à notre époque, non-seulement un genre littéraire, mais une habitude de l'existence, une sorte d'état normal où les sensations, les sentiments, les idées, les pudeurs de l'âme et du cœur, prennent involontairement des formes plus accusées, mieux ajustées en vue du public, où la plupart de nos illustres, prodigues de confidences, jaloux d'attirer les regards, aimant à renouveler sans cesse le bruit qui s'attache à leurs pas, arrivent à être des *personnages*, dans le vieux sens latin du mot, à ressembler constamment à des acteurs en représentation. Des tempéraments dramatiques, tels que MM. Dumas, par exemple, aguerris de bonne heure au feu de la rampe, nourris dans le sérail dont ils connaissent les détours, n'y perdent rien ; ils y rencontrent au contraire un excitant qui double leurs forces. De cet accord parfait entre cette atmosphère et le jeu de leurs poumons peuvent résulter des œuvres, sinon très-délicates, au moins très-vivantes. Mais ce que doit y perdre une nature fine, élégante, subtile, un peu féminine, habituée à l'étude psychologique plutôt qu'au mouvement extérieur, accoutumée à s'éclairer en dedans plutôt qu'à éclater au dehors, voilà ce que je vous laisse à conclure, et ce qui me ramène à mon sujet.

Si les transformations que M. Octave Feuillet a fait subir à sa pensée pour l'accommoder au théâtre s'étaient bornées à *Dalila*, nous n'aurions qu'à applaudir. Là, mais là seulement, M. Feuillet a posé en termes exacts et vrais la question éternellement pendante entre l'amour chaste et l'amour coupable, entre les orages de la passion et l'azur limpide du foyer domestique. André Roswen personnifie admirablement l'artiste à son début, à son premier succès, à ce moment décisif où il dépend de lui d'être un grand homme ou un malheureux fou, suivant

qu'il se décidera pour l'art vrai ou pour l'art factice, pour le succès sérieux ou pour la vogue passagère, pour l'amour sincère ou pour l'enivrement frelaté. Le vieux compositeur Sertorius et sa fille Marthe représentent, non pas la prose, encore moins le *Pot-au-feu*, mais la poésie véritable, la sécurité dans l'amour ce bonheur suave, recueilli, inspirateur, que M. Octave Feuillet était si digne de chanter. Il ne s'agit pas pour Roswen de couper les ailes de la Muse, mais de les replier doucement auprès d'une compagne aimée, pour s'élancer de là avec plus de puissance et de charme vers les pures régions de l'idéal. C'est une figure bien heureuse que celle de ce vieux musicien qui a du génie, mais dont le génie n'a pas su trouver son expression mélodieuse, et qui ne demande qu'à s'incarner dans son élève préféré, à chanter par les doigts et les lèvres d'André les mélodies qu'il entend dans son âme, et à l'appeler son fils pour mieux s'absorber en lui. Bien qu'il y ait un grain d'exagération dans le dilettantisme enragé du prince Carnioli et dans la coquetterie infernale de la princesse Léonora, pourtant ces deux personnages s'accordent assez bien avec cette optique grossissante dont nous parlions tout à l'heure. Les situations étant vraies, les caractères en saillie, les incidents logiquement déduits, la pièce écrite avec une ampleur, un mouvement assez rares sous la plume de M. Octave Feuillet, il n'a eu qu'à transporter son œuvre sur la scène sans qu'elle y perdît rien ou presque rien de ses beautés : si les hommes du métier ont signalé quelques fautes commises contre les lois vulgaires de la charpente dramatique, l'émotion du public a traité comme non avenus ces défauts secondaires. Tout s'est réduit à des détails matériels d'arrangement et de mise en scène. Ajoutons que le tableau final, le convoi funèbre de Marthe menée par son vieux père, pendant

qu'au loin, sur le lac, s'exhale une mélodie de Roswen, chantée dans les bras de Léonora par un ténor à la mode, appelait, pour ainsi dire, le théâtre : le lecteur avait pu pressentir l'effet irrésistible que ce tableau produirait sur le spectateur. Au point de vue dramatique comme au point de vue littéraire, *Dalila* reste et restera longtemps encore le chef-d'œuvre de M. Octave Feuillet.

En consentant à faire une pièce avec le *Roman d'un jeune homme pauvre*, M. Feuillet a réellement commencé la série de ses torts envers cette littérature de l'élite et des délicats, dont il a été, dont il pourrait être encore l'auteur favori. Ce qu'il y avait d'exagéré et de dangereux dans la vogue de son livre ne nous apparut jamais plus clairement que lorsque nous vîmes les gens de théâtre s'abattre sur cette œuvre charmante et fragile, et, au nom de je ne sais quels intérêts de direction ou de recette, décider l'heureux poëte à y découper des actes et des tableaux absolument comme l'eussent fait MM. Dumas et Maquet. L'entreprise de M. Octave Feuillet était cette fois d'autant plus imprudente, que tout semblait se combiner pour l'engager à maintenir son récit dans sa forme primitive. Ce qui avait fait surtout le succès du roman, c'était cette gageure hardie, continuellement perdue devant le bon sens et la vraisemblance, continuellement gagnée devant l'imagination des lecteurs et la sensibilité des lectrices. Mais comment l'auteur l'avait-il gagnée? Par des moyens dont les uns devaient disparaître sur la scène, les autres s'y tourner contre lui. Ainsi l'irrécusable prestige des détails, les finesses de l'exécution, la grâce poétique des paysages, la délicieuse promenade avec Marguerite sur la rivière, l'épisode du chien et du mouchoir, le morceau de pain donné à Maxime par sa sœur et dévoré en cachette; enfin le personnage absurde, mais ravissant, de la vieille demoi-

selle de Porhoët avec sa cathédrale et son héritage, tout cela — et j'en oublie bien d'autres! — a été avalé d'une bouchée par ce minotaure dramatique qui, à l'instar de son terrible devancier, n'aime à engloutir que des choses délicates, de fraîches images et des idées virginales. Toutes ces séductions — et c'étaient les meilleures — ont été nécessairement sacrifiées; les unes parce que les beautés descriptives n'ont pas cours au théâtre, les autres parce que ce qui n'était que paradoxal dans le roman eût été impossible dans la pièce. Quant aux parties qui demeuraient intactes ou légèrement modifiées dans ce second travail, c'était encore pis. Sous cette clarté impitoyable de la scène, qui permet bien d'être faux mais faux à sa manière, tous ces fils de soie sont devenus des ficelles, toutes ces ficelles des câbles. Acte par acte, on pourrait signaler ce qui avait charmé dans le roman, ce qui, dans le drame, paraît gauche, artificiel, parasite, vulgaire, embarrassé, inadmissible. Ainsi, dans le *journal* de Maxime, — bien que cette forme ne soit pas précisément originale, — on avait lu avec une vive émotion les détails qu'ils nous donne sur son adolescence, sur l'intérieur de sa maison, sur le contraste des angoisses de sa mère avec les prodigalités de son père, sur cette ruine suprême qui termine le martyre de l'une et commence le châtiment de l'autre. Grâce à l'illusion que cause cette entraînante lecture, il semble à chaque lecteur que Maxime le prend pour son seul confident et que ses secrets de famille ne seront pas déflorés. Mais au théâtre, lorsque M. de Champcey raconte toutes ces choses intimes et douloureuses à un ami, que dis-je? à une simple connaissance de club et de boulevard, parce qu'il faut bien que le public les apprenne, l'effet est pénible: on en veut à Maxime de n'avoir pas le courage de garder pour lui ces

images sacrées des remords paternels et des douleurs maternelles. Dès cette première scène, on assiste à l'altération volontaire de cette fleur, de ce duvet, de ce velouté qu'avait su conserver, dans son expression primitive, la pensée de l'auteur : on sent se déchirer ces voiles dont elle pouvait d'autant moins se passer qu'elle était moins forte pour supporter le hâle et le soleil. Dans un autre genre, le saut périlleux de Maxime du haut de la tour d'Elven, si émouvant, si pittoresque dans le roman, où la scène se développe tout entière aux yeux du lecteur, perd presque tout son effet au théâtre, où le cadre forcément se resserre au point de ne plus laisser voir que deux personnages et un balcon. C'est ici que l'on peut constater tout ce que cette refonte dramatique a eu de défavorable à la distribution et à l'intérêt de l'ensemble. Cette scène de la tour d'Elven, si amoindrie qu'elle soit, est encore la scène capitale, après laquelle les scrupules de Maxime et les méfiances de Marguerite ne peuvent plus être ni acceptés ni compris : or elle est placée à la fin du second acte, et nous en avons trois autres à subir avant d'arriver au dénoûment. Ce défaut existait déjà dans le récit, où, après la chute et la blessure de Maxime, le lecteur sent bien que tout est fini, que le reste n'est plus, entre l'auteur et ses héros, qu'affaire d'entêtement, un tour de force, quelque chose de pareil à ces variations brillantes auxquelles se croient obligés les virtuoses célèbres pour nous éblouir après nous avoir charmés. Mais le défaut est bien moindre : notre émotion n'a pas le temps de se refroidir : tout se réduit à deux chapitres, l'agonie du vieux Laroque et l'héritage de mademoiselle de Porhoët. Cette agonie mélodramatique, avec son cortége de cauchemars et de confessions déshonorantes, ne sert pas tout à fait, comme dans la pièce, de *deus ex machina*. Ce n'est qu'un

incident, une invraisemblance de plus, à demi sauvée par ce qui précède, et l'auteur a eu le secret de nous intéresser si passionnément, que nous acceptons sans contrôle tout ce qui prépare ou accélère le dénoûment désiré et prévu. Dans la pièce, c'est à la mort de Laroque, à ses aveux, à son testament, à ses remords, qu'est réservé l'honneur de réunir enfin les deux amants, qui, en conscience, n'y ont mis tant de façons que pour faire plaisir à l'auteur. Le vieux forban meurt sur le théâtre : on voit, on entend le râle de son agonie. Ce pénible spectacle nous rejette en plein boulevard, et l'importance capitale qu'il acquiert dans l'économie du drame le fait paraître plus invraisemblable encore et plus extravagant. Que serait-ce si nous suivions l'auteur pas à pas, si nous montrions, par exemple, comment l'épisode du dîner apporté par la femme du concierge, pathétique et poignant dans le livre, est écourté et mesquin sur la scène? En vérité, si un Zoïle, un critique envieux ou taquin, exaspéré par la vogue du roman de M. Feuillet, se fût amusé à en nier les beautés, à en grossir les défauts, à montrer du moins combien ces défauts sont proches parents de ces beautés, on pourrait dire que M. Feuillet, en transplantant son récit sur le théâtre, s'est étudié à justifier toutes ces injustices, à donner raison aux violences de ce trouble-fête. Sa pièce est la plus amère satire, la plus sérieuse parodie de son livre. Tous ceux qui, comme nous, déplorent l'influence de la question d'argent sur les œuvres de la pensée, tous ceux qui se plaignent de voir nos auteurs à la mode tirer deux moutures d'un même sac et tailler à coups de ciseaux une pièce dans un roman, tous ceux enfin qui contestent à M. Octave Feuillet les aptitudes dramatiques, ne sauraient trouver de meilleur argument que cette transformation si malheureuse du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Dans la *Tentation*, M. Octave Feuillet a eu du moins le mérite d'écrire directement pour le théâtre. Quoique la *Tentation* ne semble pas destinée à laisser une trace bien profonde dans le répertoire de l'auteur, quoique le souvenir de la *Crise*, de *le Pour et le Contre*, etc., ait fait tort à cet ouvrage en lui donnant l'air d'un tableau composé avec des miniatures, il serait injuste de ne pas tenir compte à M. Octave Feuillet de ses efforts pour modifier sa manière d'après la différencedes procédés. Évidemment M. Feuillet, cette fois, s'était débarrassé de ses lunettes bleues: il avait essayé de regarder fixement ses personnages, découpés sur ce fond lumineux du théâtre, si peu semblable à ce crépuscule psychologique où le poëte de la *Clef d'or* découvre de si blanches lueurs et de si charmants mystères. Le rôle d'Achille de Kérouare, — âme d'un Roméo avec le physique d'un notaire, — est très-agréable et ferait honneur à un auteur dramatique de profession. Les silhouettes des deux belles-mères sont très-finement et très-gaiement indiquées. Mais les objections que soulève la *Tentation* pourraient servir de pendant ou plutôt d'envers aux critiques que nous a suggérées la pièce d'*Un jeune homme pauvre :* cette différence de procédés, sur laquelle on ne saurait assez insister, a dû tour à tour se révéler à M. Octave Feuillet, là, par la nécessité de gâter après coup, pour les ajuster à la scène, les choses ravissantes qu'il avait trouvées comme romancier; ici, par l'obligation de se priver *à priori* de ses plus sûrs moyens de succès, ceux qui consistent à créer le naturel dans le maniéré et le vrai dans l'invraisemblable, à amener, par des gradations savantes, par des merveilles d'analyse intérieure, une harmonie relative entre les sentiments de ses lecteurs, ceux de ses personnages et la donnée de son œuvre. Le prin-

cipal défaut de la *Tentation*, ce qui l'a empêchée de s'emparer du public et de prendre pied sur les planches, c'est le manque absolu de proportion entre les causes et les effets; c'est l'impossibilité, pour le spectateur, d'admettre que telle situation ait pu se déduire de telle autre, qu'une si mince traînée de poudre puisse produire des explosions si violentes, que de si vigoureuses péripéties puissent s'accomplir au milieu de caractères si effacés. Ces solutions de continuité eussent été admirablement remplies ou déguisées par M. Octave Feuillet, s'il n'avait eu à songer qu'à ses lecteurs, qui consentiraient à le suivre à tâtons plutôt que de le laisser en chemin. Ce *beau ténébreux*, ce Trévélyan, qui aime Camille sans l'avoir vue, qui se fait aimer d'elle pour quatre mauvais vers laissés dans sa corbeille à ouvrage, est inacceptable, quasi-grotesque au théâtre, sous les traits d'un gros acteur de second ordre : il eût été mystérieux, poétique et charmant à la lecture, à demi baigné dans la vapeur du soir, perdu dans les profondes allées du parc, répondant de loin aux vagues soupirs, aux aspirations romanesques de la belle délaissée. La plume ingénieuse de M. Feuillet eût délicieusement étudié, expliqué, rendu probable, presque réel, cet amour *en l'air*, aspiré en même temps, comme le parfum d'une même fleur, par deux âmes qu'unissent des affinités préventives, des similitudes de situations, de tristesses et de désirs. Au théâtre, on ne se résigne pas à voir Gontran de Vardes, sans préparation aucune, se changer en Othello, au moment même où il vient de trahir sa femme, et lorsque le public ne le connaît encore que par ses allures de *sportsman* et de vieux viveur, par ces détails de meutes et de vénerie dont M. Feuillet, par parenthèse, a singulièrement abusé. L'auteur, s'il avait eu, pour peindre ce personnage, toutes

les aises du roman ou du spectacle dans un fauteuil, aurait, sans nul doute, approfondi les contrastes de ce caractère partagé entre les habitudes de la vie mondaine et le sentiment ombrageux de l'honneur surexcité par une passion inavouée pour cette femme que Gontran néglige et offense. Enfin on ne peut s'empêcher de trouver bien brusque, bien imprévu, le tendre retour d'Hélène vers son cousin Achille, — le Roméo à figure de notaire, — qu'elle avait traité jusque-là comme un *patito* sans conséquence et qu'elle finit par épouser. Que de jolies choses l'Octave Feuillet d'autrefois n'aurait-il pas imaginées pour attendrir peu à peu et fixer cette âme légère, pour absorber ces étalages d'étourderie dans ces trésors de dévouement! En somme, ces deux pièces d'*Un jeune homme pauvre* et de la *Tentation* méritent un même blâme sous un double aspect : la critique peut s'attaquer à l'une pour des certitudes, à l'autre par des conjectures.

Toutefois ces deux échecs avaient, après tout, pour excuse, celui-ci l'enivrement du succès, celui-là la ferme volonté de s'accommoder aux exigences du théâtre. Rien, absolument rien ne justifie l'essai d'acclimatation dramatique de *Rédemption*. A l'époque où cette œuvre parut dans une *Revue*, cette vieille donnée de la *Courtisane amoureuse* infestait bien déjà la littérature : on avait la *Marion Delorme* et l'*Esméralda* de M. Victor Hugo, l'*Esther* de M. de Balzac, la *Fernande* de M. Dumas, la *Goualeuse* de M. Eugène Sue. Mais du moins M. Octave Feuillet arrivait avant que le débat fût publiquement posé sur la scène, avant que nos dramaturges eussent pris à tâche de nous émouvoir ou de nous indigner en faveur ou aux dépens de ces pécheresses qui méritaient bien cette indignité, mais non pas cet honneur. En outre, M. Octave Feuillet, dans cette première expression de sa

pensée, traitait la question à un point de vue psychologique et spiritualiste, qui pouvait obtenir grâce pour le sujet même. Le vieux curé de Saint-Étienne, consulté par Madeleine, qui se dénonçait à lui comme atteinte d'un mal inconnu et implacable, lui répondait : « Ce mal, ma fille, est le suprême bien, et son nom est l'âme. » — L'âme! ce mot suffit pour donner la nuance et le ton. Pourvu que ce vieux curé ne fût pas un prêtre du Dieu des bonnes gens, pourvu qu'il fût digne de cet habit que le livre admet, mais qui choque sur le théâtre, ces paroles, dans sa bouche, ne pouvaient signifier que ceci : « C'est à l'âme à racheter le mal qu'elle a laissé faire : or l'âme malade ou souillée ne peut avoir qu'un consolateur, qu'un rédempteur, c'est Dieu. Ensuite, si, après l'expiation, le repentir et les larmes, vous rencontrez un honnête homme que n'épouvante pas votre passé, votre conscience vous dira si vous avez le droit de lui tendre la main. S'il vous donne, à vous, créature avilie, mais régénérée, son amour et son nom, le monde pourra vous repousser encore : la religion ne refusera pas de vous bénir. » — L'ouvrage de M. Octave Feuillet s'accordait-il bien, dans son ensemble, avec ces conclusions évangéliques? Pas précisément; mais on pouvait s'y prêter moyennant un léger effort d'indulgence; et qui l'eût refusé alors à l'aimable écrivain? Enfin, — car il faut tout dire, — ce titre, aujourd'hui impardonnable, de *Rédemption*, ce titre qui, sur une affiche, fait l'effet d'une profanation, était à peu près tolérable dans des pages discrètes où le gros public ne pénétrait pas.

Maintenant, pour qu'il nous fût possible d'amnistier cette nouvelle *Rédemption*, dramatisée et augmentée, il faudrait que M. Octave Feuillet, en revenant sur ce scabreux sujet, que nous avons vu, dans ces derniers temps,

se reproduire à satiété en des variantes innombrables, en eût dit le mot suprême et décisif, qu'il y eût apporté l'autorité d'un juge, que son œuvre ressemblât à ces résumés où un président de tribunal met d'accord les plaidoyers et les réquisitoires. Est-ce là ce qu'il a fait? Ses amis l'affirment ou ont l'air de le croire : nous osons, nous, penser exactement le contraire. On vient de voir à quelles conditions nous aurions reconnu dans sa pièce ces caractères de moralité et d'équité qui seuls peuvent clore un débat; or, non-seulement il ne les a pas remplies, mais il s'en est de plus en plus écarté. Sous tous les rapports, nous préférons à cette comédie de *Rédemption*, telle qu'elle est aujourd'hui, les ouvrages où nos auteurs en renom se sont tristement obstinés à nous montrer ces ignobles héroïnes du demi-monde. Quand ils les ont flagellées, le scandale de ces honteux spectacles trouvait, en quelque sorte, sa compensation dans les flétrissures infligées par ces mains de connaisseurs sur ces joues fardées et plâtrées. Lorsqu'ils ont plaidé la thèse contraire et essayé de réhabiliter le vice par l'amour, on a su du moins à quoi s'en tenir, et la franchise du tableau en a presque atténué l'immoralité. Lorsqu'un drame célèbre met en présence, dans un joyeux souper, une courtisane et un jeune étourdi, je puis m'intéresser un moment à leurs tendresses folles, mais sincères, et quand plus tard la pauvre fille expie ses fautes par l'humiliation et par la mort, je ne refuse pas à ses malheurs une larme de pitié. Ce n'est pas moral, mais c'est presque vrai, presque naïf, et ainsi va ce monde de joies fugitives, de plaisirs faciles et d'effroyables naufrages ! Dans *Rédemption*, la prétention spiritualiste, nous allions dire chrétienne, nous met tout d'abord en méfiance, et si l'auteur, en me proposant la solution du problème, ne réussit qu'à me le faire pa-

raître plus insolable, je lui en veux de ses efforts mêmes pour donner le change à la conscience et au goût. Madeleine, tourmentée d'un incurable ennui où l'orgueil a plus de part que tout le reste, vient consulter, non plus le curé de Saint-Étienne, mais le vieux prieur des Franciscains. Passons condamnation sur cette robe blanche portée par un comédien : la morale de ce prieur est celle d'un moine de l'abbaye de Thélème. Qu'il s'intéresse aux choses de théâtre, à la pièce nouvelle que Madeleine doit jouer le soir, passe encore, bien que ce souvenir mondain soit quelque peu déplacé chez un aussi saint homme ! Mais qu'il fasse luire aux yeux de la comédienne l'espoir d'un amour honnête et pur comme un moyen de se guérir de son ennui et de se laver de ses souillures ; qu'il promette à Madeleine encore impénitente, au lieu d'un désert ou d'un cloître, les joies du cœur et de la famille, voilà ce qui ne se peut supporter.

Ministre de Dieu, ce prieur sait très-bien que les désordres de la courtisane ne peuvent se *racheter* que par le repentir, l'humiliation et la prière ; homme du monde, il sait que cet amour honnête, si Madeleine le rencontrait au bout de ses ignominies, ne pourrait être pour elle qu'une faute de plus ou un affreux châtiment ; chrétien, il ne peut ignorer que Madeleine, placée en face d'un homme digne de lui inspirer une de ces pures tendresses qui devraient être réservées à l'innocence, n'aura que le choix entre une nouvelle chute, moins honteuse, mais peut-être plus coupable que les autres, et un mariage qui serait un déshonneur pour lui, un supplice pour elle, un enfer pour tous deux. En promettant au vice ce qui ne doit être que la récompense de la vertu, ce prieur commet une énormité qui a bien pu passer inaperçue pour le public spécial de la première représentation, mais que la

robe qu'il porte, la sainteté qu'on lui attribue, les prétentions évangéliques du titre et de la pièce, les tendances élevées et délicates du talent de l'auteur, rendent encore plus offensante pour la vraie morale. Comment ne serions-nous pas attristé en voyant M. Octave Feuillet subir toutes les influences de cette atmosphère, accepter toutes les conditions de cette littérature? En laissant paraître sur une affiche le mot sacré de *Rédemption*, il a sacrifié à cette horrible manie du style moderne, où les idées les plus profanes, quelquefois même les plus impures et les plus impies, s'habillent des lambeaux du vocabulaire chrétien et jouent hardiment avec les vases de l'autel. En faisant prêcher à une femme de théâtre, par un prêtre de théâtre, une morale de théâtre, il est tombé dans une de ces vulgarités paradoxales que nous tolérerions chez ses confrères comme une conséquence de leurs habitudes intellectuelles, mais qui, chez lui, nous blessent comme une dissonance. Plus il est fin, distingué, immatériel, plus sa pièce révèle l'envie de considérer son sujet du côté spiritualiste et idéal, plus aussi ses conclusions sont de nature à froisser ceux qui croient et à égarer ceux qui doutent. Il a fait plus qu'une faute de goût ; il a fait presque ce que j'appellerai une faute de conscience. Il n'en est pas, en effet, de la conscience comme du goût. En matière d'art, on peut très-bien préférer, — et M. Octave Feuillet en a recueilli le bénéfice, — une beauté de convention à une laideur avouée : dans les questions plus sérieuses, touchant de plus près aux forces vives de l'âme, nous préférons un matérialisme avéré à un faux spiritualisme.

Par malheur, le dernier acte de *Rédemption* ne répond que trop bien à la morale du prieur des Franciscains. Madeleine et Maurice semblent tout disposés à pratiquer ce que le prieur a prêché. Eh quoi! voilà une femme qui

se dénonce elle-même comme une créature dégradée, avilie, endurcie, incrédule, perverse : le souffle divin se ranime en elle ; une étincelle de foi se rallume dans son âme comme ces clartés tremblotantes que l'on voit poindre au bout d'une galerie souterraine ; elle aspire à croire et à aimer ; elle croit et elle aime : et comment exprime-t-elle cette croyance? Comment se rend-elle digne de cet amour? Comment arrive-t-elle à ce *rachat* de son âme, qui devra lui ouvrir une vie nouvelle? Par une tentative de suicide d'abord ; puis, quand ce suicide a avorté, en tombant dans les bras d'un jeune homme très-austère et très-sincèrement épris, j'y consens, mais qui n'est pas son fiancé, et qui peut-être ne sera jamais son mari : car M. Octave Feuillet avait trop de tact pour essayer de trancher une difficulté insurmontable, pour chercher une issue dans une impasse, pour prononcer, même du bout des lèvres et derrière la toile, le mot officiel, celui que la vraie morale réclame, mais qui placerait réciproquement Maurice et Madeleine dans une situation fausse et ridicule. Dans ces occasions-là, les rideaux de théâtre ont d'heureuses complaisances : ils tombent sur un dénoûment inachevé et impossible, laissant les spectateurs maîtres d'arranger à leur gré les événements ultérieurs. Je dois avouer à M. Octave Feuillet que la plupart de mes voisins de stalle ne penchaient pas pour le mariage ; quelques-uns même affirmaient que Madeleine et Maurice, s'ils se mariaient, feraient un bien mauvais ménage, et j'étais, malgré moi, de leur avis. Encore une fois, est-ce là un résumé de magistrat, un arrêt décisif, un dernier mot, une solution, une *Rédemption?* N'est-ce pas plutôt une épreuve manquée d'une gravure affichée à la porte de toutes nos librairies et de tous nos théâtres? Non, le rachat d'une âme ne se traite pas ainsi, entre une vie de

désordres et une heure de réveil ; on ne se rachète pas des ignominies de l'amour vénal par les ivresses de l'amour heureux. La justice divine et la morale humaine mettent à un autre prix la rançon de ces belles captives de l'opprobre et du vice. Dire le contraire, c'est donner une leçon dangereuse et proposer un mauvais exemple.

Nous n'avons jusqu'ici discuté que la moralité de *Rédemption :* quant à l'exécution dramatique, elle est très-défectueuse, et la froideur du vrai public en a dit là-dessus à l'auteur beaucoup plus que toutes nos critiques. Le prologue, qui est glacial et funèbre, ne tient à l'action que par un fil imperceptible. Les actes ne sont pas enchaînés l'un à l'autre, mais juxtaposés. Rien de plus mystérieux et de plus saisissant, dans l'œuvre originale, que le tableau de l'église, la première rencontre de Maurice et de Madeleine à travers l'ombre religieuse des piliers et des arceaux. Rien de plus banal et de plus faux, au théâtre, que cette cour du couvent, ces mendiants grotesques, ce moine qui ressemble aux figurants de l'Opéra dans le quatrième acte de la *Favorite*. La scène chez l'alchimiste Mattéus est horriblement déplaisante. Ce vieux mécréant et son entourage sont trop repoussants pour être gais, trop malpropres pour être terribles. Le contraste entre les exhortations pieuses et consolantes du prieur et les brutales boutades de l'athée serait peut-être compris et apprécié à la lecture ; il est absolument perdu pour le spectateur, qui n'y voit qu'un prétexte à longueurs. Le drame ne se relève, l'émotion n'arrive enfin qu'au troisième acte, dans cette scène du paravent où Madeleine entend, sans être vue, les invectives et les anathèmes que Maurice lance contre elle. Mais d'abord c'est un succès d'actrice plutôt encore que d'auteur ; ensuite on ne peut s'empêcher de remarquer que tout le monde, dans *Ré-*

demption, écoute aux portes : le comte Jean, dans le prologue; Maurice, au second acte; Madeleine, au troisième. La scène du souper est froide et lugubre, comme le sont du reste, dans le répertoire moderne, toutes ces orgies où des courtisanes spirituelles et des viveurs éblouissants sont censés jeter à la face du ciel et de la terre la mousse petillante de leur vin de Champagne et de leurs bons mots. Nous ne connaissons rien de plus triste que ces pauvres comparses en habit râpés représentant le faste et les magnificences du *high life* de Saint-Pétersbourg, de Paris et de Londres, et racontant leurs folies galantes à raison d'un franc par soirée. Nous avons dit ce que nous pensions de la scène finale, celle où Madeleine vide le flacon de Mattéus qu'elle croit empoisonné, et où Maurice, désarmé par cette preuve d'amour et de *spiritualisme*, abjure ses dédains et ses rudesses pour tomber aux pieds de la comédienne, en murmurant ces mots que ne renieraient pas les plus intrépides dramaturges du boulevard : « Oui, va... je te crois, je t'aime!... J'unis pour jamais ma main à ta main... mon âme à ton âme... Sois heureuse, pauvre ange!... »

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée!

On nous permettra de trouver plus spiritualiste et même plus dramatique le dénoûment de *Polyeucte*.

Peut-être aurons-nous paru sévère envers un talent que nous aimons, que la société polie a adopté comme sien, et que nous avions placé, dans notre estime, bien loin, bien au-dessus des célébrités bruyantes qui flattent le goût public pour le conquérir et acceptent le joug honteux de la littérature démocratique. Mais il ne s'agissait pas seulement de savoir si M. Octave Feuillet est ou

n'est pas doué des aptitudes dramatiques ; — *Dalila* et le troisième acte de *Rédemption* plaideraient pour l'affirmative. — Il s'agissait surtout de protester contre les dangereuses tendances d'une pièce qui, tout en affectant des allures magistrales et des aspirations chrétiennes, ne vaut pas mieux, au fond, et même vaut moins que la plupart de ses égales, les légendes brutales ou mielleuses du vice mis au ban de la société ou réhabilité par l'amour. Il s'agissait de montrer par quelles attractions funestes un esprit fin, délicat, exquis, peut se laisser entraîner dans une voie où il perdra nécessairement presque tous ses avantages, où il restera inférieur à des esprits plus vulgaires, mais plus vigoureux, rompus de plus longue main à ce rude contact d'une pensée individuelle avec le *tout Paris* du premier soir et la multitude des lendemains. Abstraction faite de cette morale dont se moquent les raffinés, de ces signes de *race* intellectuelle et littéraire que M. Octave Feuillet ne perdra jamais complétement, au seul point de vue de l'art, du respect de l'artiste pour ses succès et son nom, si nous avions aujourd'hui à choisir entre M. Dumas fils, publiant tous les deux ans une œuvre patiemment et spécialement écrite pour le théâtre, et M. Octave Feuillet, improvisant tous les six mois une pièce découpée dans un livre, ce n'est pas pour M. Feuillet que nous nous déciderions. Ce rapprochement involontaire est plus éloquent que toutes les remontrances.

L'exempe d'Alfred de Musset ne prouve rien : les deux seules *comédies* de M. de Musset qui aient réussi et mérité de réussir au théâtre sont justement les deux dernières, le *Caprice* et une *Porte ouverte*, celles où, fatigué déjà et épuisé, il était resté plus terre à terre et se rapprochait tout simplement des auteurs ordinaires : car, dût-on nous accuser de blasphème, nous

déclarons n'avoir jamais vu en quoi le *Caprice* et une *Porte ouverte* étaient très-supérieurs au Scribe du bon temps et à Marivaux. Quant aux fantaisies shakespeariennes, vraiment ravissantes, d'Alfred de Musset, elles sont restées, selon nous, injouables, surtout depuis que l'on a essayé d'en jouer quelques-unes, et c'est sur la foi de cette renommée tardive et charmante que le public les a tolérées ou applaudies. Oui, les deux genres sont distincts, souvent contraires, et jamais l'on ne nous persuadera qu'une œuvre écrite pour le lecteur puisse émigrer sur la scène sans que ses qualités les meilleures s'évaporent en chemin. C'est pourquoi les amis véritables de M. Octave Feuillet doivent lui poser nettement la question : Veut-il persister à travailler pour le théâtre, à *faire du théâtre*, comme on dit dans cet argot? Alors qu'il renouvelle complétement sa manière ; et, certes, il est assez jeune, il a assez de talent pour que cette tentative ne semble pas désespérée. Veut-il continuer à tourner dans le même cercle, à *surmener* ses succès, à déflorer, tantôt ce qu'il pourrait faire, comme dans la *Tentation*, tantôt ce qu'il a fait, comme dans le *Roman d'un Jeune homme pauvre?* Alors il descendra peu à peu de ces zones éthérées et sereines, de ces brumes lumineuses où ses admiratrices aimaient tant à l'aller chercher : il cessera d'être lui-même sans devenir autre que ce qu'il est : il se confondra de plus en plus avec le groupe des habiles, des faiseurs, des privilégiés du tour de faveur et de la prime ; il aura le plaisir ou le chagrin d'être comparé à l'auteur d'un *Père prodigue* ou à l'auteur des *Effrontés*, jusqu'à ce qu'il tombe un beau soir d'inanition et de lassitude, entre le trépignement d'un claqueur et le gémissement d'un caissier; ces deux rois du théâtre contemporain. Puisse l'événement démentir ces prédictions importunes !

Au milieu de tristesses plus générales et plus sérieuses auxquelles nous avons dû nous arracher en traitant une simple question littéraire, la décadence, ou, pour parler plus juste, la *vulgarisation* de M. Octave Feuillet compterait parmi nos griefs contre notre temps ; et ces griefs sont, hélas ! assez nombreux pour qu'il nous semble bien pénible de les multiplier encore.

20 novembre 1860.

XXII

M. LOUIS VEUILLOT [1]

Conteur, voyageur, poëte, je ne veux aujourd'hui rien chercher de plus sous ce nom habitué à éveiller des idées moins pacifiques. M. Louis Veuillot nous le dit lui-même : « Au milieu de la guerre, souvent inquiet, ne voyant aucun avantage à soutenir la conversation politique avec certains vaillants d'écritoire, j'ai demandé refuge à la littérature. J'ai fui en esprit vers la campagne, vers la mer. J'ai évoqué Mozart, et le vent, et les vagues, pour moins entendre les journaux. Voilà l'occasion de mon Décaméron. » — Décaméron chrétien, aussi chaste, aussi pur que celui de Boccace était licencieux et effronté ! Et nous, le laisserons-nous passer sous nos yeux sans le saluer d'un hommage ? Tout ce qu'il y a, dans ces deux volumes, d'esprit, de verve, de séve puissante, de fine raillerie, de sensibilité profonde, de piété douce ou véhémente, de poésie vraie, de sel gaulois, on le sait, tout le monde le

[1] *Çà et là.*

dit, personne ne l'ignore : quel motif aurions-nous de le taire? Je suppose un étranger, un provincial, un curieux de bonne foi, avide de se mettre au courant de nos faits et gestes littéraires, et assez naïf pour me consulter : — Il y a, lui répondrais-je, de bons et de mauvais livres, des brochures bonnes et mauvaises, une bonne et une mauvaise littérature : Nous avons la découverte de la *Mer* et les amours des coquillages, des turbots et des dorades, par M. Michelet, professeur d'histoire naturelle et de galanterie française; les *Fleurs du Mal*, par M. Charles Baudelaire, poésies qui ont eu des démêlés avec la justice, mais que les critiques attitrés du *Moniteur* n'en recommandent pas moins vivement à l'admiration de leurs contemporains. Nous avons la *Comédie funèbre*, pièce en plusieurs actes, jouée par les bohèmes qui vivent sur le cercueil des bohèmes qui meurent, avec accompagnement de grosse caisse, de souscriptions, de monuments et de réclames. Nous avons enfin l'*Histoire en pantoufles* par cet illustre Pierre de l'Estoile, qui a de l'esprit, non pas seulement comme Voltaire tout court, mais comme *le roi Voltaire;* jeune et irrésistible Lindor de cinquante ans, dont la chevelure blonde et le style bleu exhalent des senteurs de pommade à la rose, et que les raffinés de la démocratie ont chargé de leur apprendre le genre Pompadour et les belles manières ; littérateur enrichi, se croyant quelqu'un parce qu'il possède quelque chose ; poëte manqué, fantaisiste pesant, chroniqueur ennuyeux, causeur insipide, surnuméraire de lettres passé chef de division et profitant de son privilége pour profaner de sa prose prétentieuse et plate la place consacrée par madame de Girardin ; courtisan révolutionnaire, se moquant des absolutistes dans les antichambres impériales ; capable de tout pour plaire au prince Napoléon, même de

tourner en ridicule la bravoure du roi de Naples. Mais nous avons aussi de jolis romans, de belles poésies, de belles histoires, d'éloquents plaidoyers pour la vérité et la justice. Nous avons — car il faut être juste — *Le Marquis de Villemer*, de George Sand, une merveille, un charme, le chef-d'œuvre d'un talent que l'on admire sans l'amnistier, chaque fois qu'il nous prouve combien il avait peu besoin, pour nous intéresser et nous émouvoir, de plaider des doctrines dangereuses et de surexciter des passions coupables ; nous avons les *Épitres rustiques*, de Joseph Autran, une œuvre sérieuse et charmante, un livre de haute portée philosophique et morale, abrité dans un nid de verdure. Nous avons les admirables satires de M. Victor de Laprade; les beaux discours de M. Guizot et du Révérend Père Lacordaire; les livres de M. Villemain et de M. Cousin, de M. de Montalembert et de M. de Broglie; les pages indélébiles de monseigneur l'évêque d'Orléans; les courageuses polémiques de MM. de Riancey et Laurentie; tous parfaitement en état de tourner une phrase française et d'écrire une page de prose aussi bien que M. Arthur de la Guéronnière ou même que M. Paulin Limayrac. Nous avons, en un mot, comme toujours, le bien et le mal en littérature; le bien, que je vous recommande de toute mon âme; le mal, que je voudrais pouvoir étouffer de mes anathèmes ou mieux encore de mon silence. A présent, vous êtes renseigné: allez, choisissez, et que Dieu vous garde des mauvaises lectures ! — Est-ce là tout? — Oui... c'est-à-dire non : il y a bien encore un livre amusant, poétique, édifiant ; un livre catholique et dévot, et cependant plus agréable à lire que nos œuvres les mieux pourvues d'épices voltairiennes ou galantes ; un livre où on respire à pleins poumons l'amour de Dieu, du beau, de toutes les grandes perspectives de

l'art et de la nature ; où circulent les plus suaves parfums de la Bretagne chrétienne, les plus salubres aromes de l'Océan et de ses plages ; où de beaux vers s'épanouissent, non pas comme une broderie ou une parure, mais comme les fleurs de ces plantes agrestes, fécondées par la rosée du ciel. Satire, prière, paysage, élégie, cantique, églogue, légende, sonnet, roman, ballade, sermon, il y a de tout cela dans ce *Çà et là*, dans cette école buissonnière où se joue, en mille frais sentiers jalonnés de croix, un des plus vigoureux esprits qui aient jamais flagellé le sophisme, l'impiété et le mensonge : maintenant mettez que je ne vous en ai rien dit, et que je n'en ai pas même entendu parler. Voyez-vous d'ici l'étonnement naïf de mon questionneur, écarquillant de grands yeux et cherchant le mot de cette énigme? — Mais alors, monsieur, vous avez découvert dans ce livre un fond d'immoralité? — Pas le moindre : il est publié par M. Gaume. — Ou bien c'est que l'auteur est un de ces chrétiens *pour rire* qui vont achever leurs homélies dans les coulisses de l'Opéra? — Lui! il va tous les jours à la messe, et l'intérieur de sa maison a les calmes austérités d'un couvent. — Ah! j'y suis : l'auteur est un de ces personnages, comme on assure qu'il en existe, qui, après s'être solennellement qualifiés de catholiques, ont déchiré le sein maternel de l'Église et grossi les rangs des spoliateurs du saint-siége? — Encore moins. — Allons, décidément, je m'y perds. — Eh bien! ne vous y perdez plus ; car, grâce à mon cadre tout littéraire, à l'oubli de certaines dissidences qui nous semblent aujourd'hui contemporaines de Romulus ou de Constantin, et, le dirai-je? à un de ces énormes orages qui effacent la trace légère des giboulées d'avril, je puis, je veux et je viens vous parler de *Çà et là*.

Essayons d'étudier, non pas le talent, — il est immense,

— mais la physionomie et la situation de M. Louis Veuillot dans la littérature de notre époque. La presse irréligieuse et révolutionnaire a trouvé commode de créer un Veuillot légendaire, une sorte d'Alcide du Nord, trempé d'eau bénite, n'ayant d'autre arme que la massue, d'autre force que l'injure ; ou bien encore un Rabelais de sacristie, gouailleur, *fort en gueule*, expert aux gros mots, un composé de moine et d'inquisiteur, prêchant, jurant, sacrant, vouant au fagot les hérétiques et les tièdes, mettant une dévotion grivoise au service d'une dévotion féroce, parlant et écrivant l'écume à la bouche, sans qu'on sache bien si c'est celle d'un fanatique en colère ou d'un tapageur en goguettes. Or, toutes les fois que M. Veuillot s'est dérobé à la polémique où sa verve exubérante donnait parfois un prétexte à ces grossières peintures toutes les fois que, cherchant une forme moins agressive et plus littéraire pour ses impressions de chrétien, de paysagiste, de poëte, il a laissé parler son imagination et son cœur, on a pu reconnaître, à travers les austérités volontaires de sa pensée et de son style, tout un fond de tendresse, de sentiment, d'émotion contenue, mais vivace, une primitive nature poétique et passionnée, ayant eu à se combattre, à se dompter pour être plus propre à la lutte, comme le soldat s'efforce d'oublier sa fiancée, sa sœur et sa mère pour que rien ne l'amollisse sur le champ de bataille. La religion ne refroidit pas les sentiments humains qu'elle touche ; elle leur donne une saveur mystérieuse, particulièrement attrayante pour les esprits délicats, comme tout ce que l'on devine, tout ce qui porte en soi l'empreinte du combat et du sacrifice. Nos modernes illustres ont tellement abusé du procédé contraire, tellement mis à l'étalage leurs passions présentes ou anciennes, véritables ou chimériques,

ils se sont livrés à de tels efforts pour exprimer plus qu'ils n'avaient ressenti, qu'on éprouve un singulier charme à découvrir dans une âme apaisée et mortifiée par le christianisme le feu conservé sous la cendre, et devenu, en se consacrant, plus lumineux et plus pur. Ç'a été une des erreurs, non-seulement morales, mais littéraires, de notre temps, de se figurer que la poésie, l'amour, la tendresse, s'agrandissaient en se désordonnant, qu'il leur suffisait, pour enrichir leur domaine, d'exagérer leur langage. C'est au contraire une loi, supérieure même aux lois du goût, que, l'idéal de la beauté des sentiments humains se formant de leur lutte contre eux-mêmes en présence du devoir qui les exalte et les domine, plus ce devoir part de haut, plus il est précis et sévère, plus aussi le spectacle de cette lutte et de cette victoire est grandiose et pathétique. Cette jouissance délicate que j'essaye d'indiquer, on la rencontre souvent dans ce que j'appellerai, faute de mieux, les œuvres d'imagination de M. Louis Veuillot; dans ses romans, ses récits de voyage, sa *Petite Philosophie*, dans bien des pages où le publiciste guerroyant se retire au second plan pour faire place à l'homme; à l'homme, qui, en sanctifiant les sources de la douleur, de l'amour et des larmes, ne les a ni glacées ni taries. Dans *Çà et là*, cette impression est plus fréquente encore et plus vive. Quelle tendresse chrétienne, quelle finesse de sentiment et de nuance, quelle flamme intérieure dans *Madeleine* ! « Écoutez, Madeleine, écoutez ! etc. » Quoi de plus touchant, de plus émouvant que cette page où l'on devinerait, si on l'osait, le cœur brisé de l'époux, le cœur reconnaissant du frère? « J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme aux regards des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi qui par amour de Dieu t'es refusée au service de Dieu,

et qui par charité te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là tu restes comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir. Tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants... Oh ! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs. » Et, en un tout autre genre, quelle gracieuse malice dans ce sonnet que je choisis au milieu d'autres poésies bien remarquables, parce qu'il vaut un long poëme — et qu'il est moins long !

A UNE ÉPLORÉE.

Cachez vos pleurs, madame, et votre épaule
Si vous voulez; — mais là, sincèrement. —
Que le bon Dieu calme votre tourment;
Ne chantez plus la romance du *Saule!*

C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement,
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas! que de son rôle.

Donc il faudrait qu'un ange vînt des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux?...
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile!

Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.

Que serait-ce, à présent, si je citais d'autres passages, *Dans la montagne*, *Paysages bretons*, *Miron*, *la Vie du château*, presque tous les vers, et les neuf dixièmes de la prose? On y reconnaîtrait une rare variété d'inspirations et de couleurs. Dans cet homme que l'on représente comme n'ayant d'autre génie que celui de la haine et de l'insulte, on découvrirait, je le répète, une veine poétique et descriptive, une sensibilité (pardon du mot, vieilli, mais non remplacé) d'autant plus vraie qu'elle est plus sobre, quelque chose comme un trésor conservé et mis sous clef au milieu des orages de la polémique, mais visité et retrouvé aux heures d'apaisement et de silence. On songerait alors à ces poëmes de chevalerie qui nous montrent, dans un coin de forêt ou de paysage, un guerrier à la sombre armure, se reposant à l'ombre près d'une source vive, entr'ouvrant sa visière et sa cuirasse pour laver dans cette eau limpide la poussière du combat ou le sang de ses blessures. Est-ce une goutte de sueur, est-ce une larme que j'aperçois sous cette visière à demi baissée? Je l'ignore, mais voilà que le clairon sonne; l'armure se rajuste, et malheur aux infidèles! On le voit, nous sommes loin de ce Pantagruel fanatique et enragé auquel certains coryphées de la révolution et de la bohème se sont obstinés à réduire le talent de M. Louis Veuillot, probablement pour s'indemniser de ces terribles *volées de bois vert* dont ils portent encore et porteront longtemps les meurtrissures. Comment se fait-il pourtant que ce portrait de fantaisie, ce type légendaire garde encore quelque créance, non-seulement auprès des intéressés, mais de bon nombre

d'indifférents? Je crois pouvoir l'expliquer par un effet d'optique, de proportion relative entre M. Veuillot, son temps, ses adversaires, l'arme, le combat, l'arène ; et cette explication me servira finalement à indiquer quelques réserves, à demander à l'auteur de *Çà et Là* quelques retouches, quelques ratures pour ses éditions prochaines.

Au dix-septième siècle, dans une société profondément aristocratique, la littérature sacrée était représentée par des évêques, des prédicateurs, des religieux, des solitaires, dont le génie avait pour auxiliaire l'ordre social lui-même, et dont l'autorité était si imposante, si incontestée, que la littérature profane, parfois leur antagoniste, jamais à visage découvert, était obligée de se faire humble, discrète, respectueuse, pleine de précautions et de réticences: parfois même, cédant au penchant universel des âmes, elle se rapprochait d'eux par la foi ou le repentir, et devenait leur alliée. La polémique restait dans les plus hautes régions de la controverse et n'avait pas besoin de descendre. Ce n'étaient pas des athlètes de la vérité et de l'erreur échangeant leurs coups et mesurant leurs forces; c'étaient des maîtres, des docteurs, des apôtres, accablant, au nom d'une vérité souveraine, des égarés et des rebelles. Au siècle suivant, la scène change ; les rôles sont intervertis, mais le caractère de la lutte reste encore aristocratique. Voltaire, aristocrate des griffes aux dents, n'a ou du moins ne pourrait avoir d'adversaires sérieux que des évêques, des magistrats, des hommes investis d'une puissance quelconque, religieuse, sociale ou politique, si par malheur l'Église de France, lasse de produire des merveilles de génie, de science et de vertu, n'était entrée dans une phase d'épuisement et de faiblesse, si un souffle d'irréligion et de ruine n'avait fait de toutes les puissances

terrestres autant de complices de ces influences destructives qui commençaient par attaquer le cerveau avant de s'emparer du corps tout entier. Quant à des cuistres tels que Fréron ou Desfontaines, de mœurs presque aussi décriées que celles de leurs ennemis, on me permettra de ne pas les compter. Enfin, au commencement de ce siècle, après cette formidable enjambée qui va de 1789 au Consulat, un nouvel aspect se produisit dans la polémique religieuse, philosophique et littéraire. Le succès, le haut du pavé, le côté des rieurs appartint un moment aux défenseurs de la vérité, aux détracteurs de l'impiété philosophique et de l'esprit révolutionnaire : mais à quel prix? dans quelles conditions? entre les mains de quels hommes? La lutte et la victoire semblaient commandées d'avance et réglées dans les bureaux de ministères, par ordre, avec autorisation, patente et privilége : les apôtres, les apologistes, les chefs de cette réaction chrétienne contre Voltaire, Diderot et Jean-Jacques s'appelaient Dussault, Geoffroy, Féletz; des gens d'esprit qu'on eût aimé à croire convaincus, mais qui, fort probablement, n'en étaient pas eux-mêmes très-sûrs. Cette croisade d'après coup ne s'adressait pas à des convictions, mais à des rancunes : elle fut courte et à peu près stérile. L'esprit français, toujours mobile, changea encore une fois de courants et de pente : on sait ce qui en advint. Des révolutions nouvelles furent à la fois le châtiment et la conséquence de l'oubli de Dieu; leur effet le plus clair, le plus positif, en dehors de toutes les vicissitudes de royauté, de république et d'empire, fut de *démocratiser* la société. C'est donc sur une table rase, sur un terrain nivelé par la démocratie moderne, sans aucun caractère officiel, sans autre pouvoir qu'une plume, à un poste d'avant-garde que ne pouvaient occuper ni les évêques, ni les prêtres,

ni même, — il faut savoir tout dire, — les *aristocrates* du catholicisme, c'est là que l'on a vu pour la première fois un laïque, catholique ardent, maximant ses pratiques, pratiquant ses maximes, combattant corps à corps, avec des armes plus fortes que polies, l'irréligion voltairienne; mais l'irréligion descendue de plusieurs degrés, s'étant faite, elle aussi, bourgeoise d'abord, puis démocratique, et prompte à recouvrir d'un habit noir, d'une blouse ou d'un oripeau les broderies et le velours de Voltaire. La tâche dont ce laïque s'acquittait, l'épiscopat et le sacerdoce ne pouvaient pas l'accomplir. Dans les occasions solennelles, en face des grands périls, sur les questions capitales, en présence d'adversaires manifestes ou cachés dont l'intervention a le caractère d'un événement, la grande voix de l'épiscopat doit s'élever, et certes, ni l'éloquence ni le courage ne font défaut à l'accomplissement de ce devoir. Mais on ne peut pas exiger d'un évêque qu'il descende tous les matins dans la lice politique et littéraire pour dire à M. A... qu'il est un sot, à M. B... qu'il est un hâbleur, à M. C... qu'il est un drôle, et cependant il faut que la chose se dise; car cette hâblerie, cette drôlerie, cette sottise, ont cinquante mille abonnés, cinq cent mille lecteurs, des millions de crédules, d'admirateurs et de partisans; et c'est de cette collection de sottises, de hâbleries, de drôleries, d'admirations et de crédulités que se forment la corruption, la dégradation et la ruine d'un pays. Il faut que la chose se dise, et nul ne l'a dite mieux, plus haut, plus fort, plus vertement que M. Louis Veuillot. Ces vérités, adressées à des démocrates, en pleine démocratie, en plein nivellement révolutionnaire, il les a parfois dites en démocrate, sinon, à Dieu ne plaise! de sentiment et de principes, au moins d'allures et de ton. Pouvait-il faire autrement? Je ne le

crois pas : mettre des manchettes, des gants jaunes ou un jabot de dentelles pour se battre contre une littérature en chemise sale, recourir aux malicieuses élégances d'académie et de salon pour confondre les vulgarités du mensonge et du vice, c'eût été un métier de dupe. Il fallait, non pas précisément riposter aux gens dans leur langue (elle est trop laide!), mais raviver, regaillardir la langue française, débilitée par trois siècles de bel-esprit et de belles-lettres, remonter aux sources, se refaire Gaulois plutôt qu'Athénien, remplacer notre prose désossée par une prose plus ferme, dont les arêtes, les saillies et les nervures entrassent plus profondément et fissent saigner à la fois la chair et l'épiderme. Voilà, et bien mieux encore, ce qu'a été le Louis Veuillot de la polémique, et c'est celui-là qui a prévalu dans l'opinion de ses lecteurs, abusés d'ailleurs par les rancunes de ses victimes. L'autre, le poëte, l'artiste, l'écrivain délicat et charmant de bien des chapitres de *Çà et Là*, est resté secondaire, reconnu seulement et salué par quelques esprits plus attentifs. M. Louis Veuillot s'y attendait; il s'y résignait, et ç'a été là un des sacrifices de cet énergique talent à sa tâche vengeresse.

Cependant n'y a-t-il rien à dire? Pour que cette figure si accentuée, cette plume si vigoureuse, cette puissance si redoutable ne rencontrât plus devant soi et contre soi que ses ennemis naturels, n'y aurait-il rien à faire ? Nous répondrons sans sortir de nos attributions et de ce livre, dont le mérite et le succès ne pouvaient être passés sous silence. En combattant démocratiquement des passions, des sophismes, des sottises, des ignominies démocratiques, M. Louis Veuillot a contracté certains plis qui tiennent aux habitudes mêmes de la lutte, au caractère de ses antagonistes plutôt qu'à ses propres tendances. Il oublie parfois que l'ensemble des vérités qu'il

défend a besoin d'une notion générale de respect et d'autorité dont on ne saurait offenser la moindre partie sans faire tort au reste; que toute irrévérence envers les images du passé, envers les grandeurs trois fois consacrées par la tradition, la vertu et le malheur, entr'ouvre une porte, et qu'il suffit d'une porte entr'ouverte pour que l'armée des démolisseurs y passe et ruine l'édifice. C'est ainsi que, dans *Çà et Là*, je voudrais effacer une anecdote qui n'ajoute pas beaucoup de prix au livre, et où il est question du général de Coëtlosquet, de Saint-Cloud et de 1830[1]. Je voudrais aussi qu'il fît abnégation de je ne sais quels ressentiments personnels peu dignes de lui et qu'il cessât de réunir, dans ses attaques meurtrières, des noms qui ne devraient pas se rencontrer ensemble. Puisqu'il est bien convenu que nous nous réconcilions dans une même émotion de douleur et d'angoisse, évitons désormais tout ce qui pourrait rendre le raccommodement moins complet et moins durable. En lui adressant cette cordiale prière, j'obéis à la fois à un intérêt général et à une pensée égoïste : Il y a en effet un plaisir plus vif encore que celui d'admirer; c'est de voir s'amoindrir et disparaître les nuances qui nous séparent de ceux que nous admirons et que nous aimons.

[1] M. Louis Veuillot, dans les éditions suivantes, a bien voulu me sacrifier cette page.

XXIII

EUGÈNE SCRIBE

Lorsque l'on apprit la mort si soudaine de M. Eugène Scribe, il fut aisé de prévoir que les agressions violentes qui avaient poursuivi, dans ces derniers temps, l'infatigable écrivain, allaient être immédiatement réparées et rachetées par l'excès contraire. On le sait, l'esprit français, l'esprit parisien surtout, a de ces variations, de ces réactions subites; mais elles ne se produisent pas toujours dans le même sens, et il serait peut-être assez triste de rechercher les causes de ces différences. C'est ainsi que nous avons rappelé récemment, à propos d'un homme de génie — il ne s'agissait pas de M. Scribe, — comment une vieillesse trop longue, trop solennellement imposée à l'admiration et à la louange publique, trop soigneusement maintenue dans une atmosphère factice, avait pu préparer à la gloire de M. de Chateaubriand, pour ses premières années *d'outre-tombe*, non pas, grand Dieu! une déchéance, mais une sorte d'éclipse passagère et de déchet. C'est que M. de Chateaubriand,

pendant les quinze ans qui précédèrent sa mort, était un prestige, une autorité, un monument, un ancêtre : il n'était déjà plus un chiffre. Les *jeunes* ou soi-disant tels pouvaient être importunés du bruit qui s'attachait à son nom ; ils ne le rencontraient plus sur leur chemin ; il ne leur prenait pas leur place au soleil. Sa mort les débarrassait d'une admiration, mais non pas d'une concurrence. Avec M. Scribe ç'a été tout le contraire. Jusqu'à la fin, jusqu'à la veille de cette mort subite, tous ceux (et le nombre en est grand) qui travaillent ou aspirent à travailler pour le théâtre avaient en M. Scribe un concurrent redoutable, et se figuraient volontiers que, s'il n'eût pas existé, ils seraient arrivés plus facilement et plus vite. La place qu'il occupait, et que personne très-probablement ne sera capable d'occuper après lui, leur semblait prise en détail sur l'espace qu'ils convoitaient. Son nom obstruait toutes les affiches ; ils se heurtaient à ses manuscrits sur le seuil de toutes les directions théâtrales, et ces portes, fermées pour eux, s'ouvraient pour lui. Son activité prodigieuse, que l'on a tant vantée, et qui, selon nous, n'était plus en harmonie avec son âge, avec sa célébrité, sa fortune, avec ce sérieux qui sied au déclin des carrières brillantes et bruyantes, cette activité désespérait tous ceux qui avaient plus besoin que lui de se faire jouer et applaudir : il n'est donc pas étonnant qu'ils aient cherché à la longue sa condamnation dans leur supplice. M. Scribe lui-même — et nous sommes loin de l'en blâmer, — en contribuant plus que tout autre à faire du théâtre une branche de revenu aussi productive que les maisons ou les terres, en organisant le budget et le ministère des finances de la littérature dramatique, aurait pu quelquefois reconnaître son propre ouvrage dans ces âpretés de concurrence qui font songer aux rivalités commerciales et ajoutent

aux mobiles ordinaires de la vanité et de l'envie la valeur positive et chiffrée d'une question d'argent. De là, contre cet homme si inoffensif, et, dit-on, si aimable, ces attaques passionnées, ces émeutes d'étudiants en révolte contre leur professeur, ces colères sans cesse soulevées par sa persistance à produire, et à demi justifiées, il faut en convenir, par la faiblesse de ses dernières productions. Mais aussi, dès que l'on a su que M. Scribe, qui ne pouvait être forcé à l'inaction que par la mort, allait se reposer pour toujours, dès qu'à la place de cet obstiné travailleur on n'a plus vu qu'un cercueil, colères et railleries ont disparu : on s'est accusé d'injustice et d'ingratitude envers cet amuseur (ne disons pas cet enchanteur ; réservons ce mot pour Lamartine ou pour Rossini), à qui nous devions tant d'heures charmantes, tant d'agréables soirées. Puis, l'émotion du regret, l'exagération de l'amitié se mettant de la partie, sont venues les grandes phrases de génie et de vertu ; si bien qu'un étranger, un provincial, trompé par cet enthousiasme funèbre, aurait pu croire, en ce premier moment, que nous venions de perdre à la fois, dans le même grand homme, un Vincent de Paul et un Corneille.

La nuance vraie — est-il besoin de le dire? — se trouve, comme toujours, entre ces deux extrêmes, et nous allons essayer de la chercher. Nous ne prétendons pas, bien entendu, offrir à nos lecteurs la biographie de M. Scribe, ni l'exacte appréciation de son talent et de son genre, ni le dénombrement de ses ouvrages ; un volume ne suffirait pas à la plus sèche nomenclature! Nous voudrions plutôt, dans cette vie si pleine, dans ce répertoire si immense, dans cette physionomie si populaire, saisir quelques traits distinctifs qui pourraient servir un jour à recomposer l'ensemble de la figure. Nous voudrions sur-

tout, même en face de ce regain de popularité et de *gloire*, sauvegarder les droits de l'idéal, de la poésie, de l'art vrai, de la vraie littérature, de la vraie morale, de celle qui ne s'occupe pas d'empêcher la fille d'un boutiquier de se faire enlever par un commis de magasin, et qui dédaigne de combattre de petites passions par de petits calculs mis au service de petits intérêts et de petites causes.

Pour rendre notre tâche plus facile et plus brève, nous grouperons par masses cette vie et ces œuvres; nous les suivrons parallèlement aux trois époques que M. Scribe a traversées : la Restauration, où il eut le théâtre de Madame pour centre et point culminant de ses succès; le régime de 1830, où il s'étudia à suivre le courant de l'esprit public, où il chercha à agrandir ses cadres et s'essaya dans la comédie historique et politique; enfin les années qui ont suivi la Révolution de février, et où il multiplia, éparpilla à droite et à gauche les produits d'un talent, tout aussi vivace peut-être, mais désormais moins puissant sur le public, que l'heureux auteur avait trop mis dans la confidence de ses procédés, de ses surprises, des fils de soie de ses marionnettes, des merveilles de ses prestidigitations dramatiques.

C'est dans ses jolies pièces du Gymnase, dont un gracieux patronage avait fait le *Théâtre de Madame*, que M. Scribe s'est révélé dès l'abord tout entier; c'est là qu'il a été tout à fait lui-même, presque original, presque créateur, et c'est cette partie de son répertoire que nous n'hésitons pas à préférer aux autres, en y ajoutant cependant, comme chefs-d'œuvre du genre, quelques *poëmes* d'opéra et d'opéra-comique. On a beaucoup parlé, et souvent en fort bons termes, de la politique de la Restauration: peut-être resterait-il quelque chose à dire de la société

d'alors. Composée d'éléments bien divers, parfois même bien contraires, resserrée entre un passé de la veille qu'elle ne pouvait ni aimer ni oublier, et un avenir imminent qu'elle pressentait sans pouvoir le conjurer, cette société brillante et éphémère n'eut pas le temps de se fondre en un tout homogène: elle naquit, régna, lutta et mourut, sans que ses traits fugitifs et mobiles eussent pu se former, s'accentuer, se fixer en physionomies, en caractères, en personnages saisissables pour l'observateur et le poëte comique. Nous aurions défié Molière et Lesage eux-mêmes, s'ils étaient venus à ce moment, de s'y reconnaître, d'opérer le triage, de faire passer dans l'immortelle galerie humaine ces frêles tableaux de lanterne magique. Aussi, tandis que, dans cette période féconde, les autres branches de l'art se ravivaient tout à coup et se couvraient d'éclatante verdure, pendant que la rêverie et l'histoire, la poésie et le roman, la philosophie et l'éloquence, se retrempaient à des sources nouvelles et y puisaient de nouvelles magnificences, la comédie contemporaine était d'une pauvreté incroyable : la comédie des Duval, des Étienne, des Andrieux, des Picard, des Casimir Bonjour, échappe à l'analyse. Ses personnages, ses Dupré, ses Dermont, ses Derville, ses Saint-Phar, ses Saint-Clair, ne sont plus les Clitandre et les Célimène, les Dorante et les Araminte, ces types prêtés à l'observation par la fantaisie, ces souples et vivantes personnifications de nos ridicules et de nos vices; ils ne sont pas encore les hommes et les femmes de notre temps; ils n'appartiennent à aucune époque, à aucune société, à aucune classification possible. Ce sont des mannequins habillés de costumes de transition et chargés de réciter des dialogues et des tirades pour le plaisir de spectateurs bénévoles et assoupis. L'art et le bonheur de M. Scribe furent de comprendre que la co-

médie de son temps n'était pas là ; il ne se sentit pas de force à la créer, à la porter tout entière : il en détacha un fragment et se l'appropria avec une adresse incomparable ; il devina qu'elle devait procéder par réductions, que, pour plaire également à tous au milieu de ces partis irrités, de ces plaies vives, de ces vanités saignantes, de ces dépits, de ces rancunes, de ces *castes* en méfiance ou en colère l'une contre l'autre, il fallait émousser les aspérités, arrondir les angles, adoucir les saillies, rapetisser les tailles et les figures de façon à les rendre réciproquement supportables, installer en un mot des miniatures dans une bonbonnière. Tout ce petit monde coquet et charmant, vu en diminutif sous un verre rose, ces généraux, ces banquiers, ces colonels, ces grognards, ces notaires, ces élégants, ces amoureux, ces ingénues, ces grandes dames, ces veuves, ces diplomates, tous d'une vérité très-contestable à les regarder séparément, devenaient, en se rassemblant dans cet étroit espace, d'une vérité relative : ils s'expliquaient, s'éclairaient, s'enjolivaient, *s'harmonisaient*, se rendaient probables les uns par les autres. Les originaux se seraient querellés ou tout au moins se fussent tourné le dos dans un salon ou dans la rue; ils se réconciliaient, se trouvaient mutuellement agréables et de bonne humeur dans ces portraits sur ivoire, assez flattés pour leur paraître ressemblants. Le conflit, un moment ravivé, entre la noblesse et la bourgeoisie, s'oubliait dans ces attrayants marivaudages, dans les gracieux méandres de ces intrigues finement arrangées, où la gaieté se contentait de sourire, où la sensibilité s'arrêtait à sa première larme. Une part convenable était faite au sentiment national, surexcité et attristé par nos récentes défaites. On a dit, avec beaucoup trop d'emphase, que M. Scribe avait consolé et vengé par

ses couplets et ses refrains la France vaincue. Dieu merci! la France eut, à cette époque, des consolations plus sérieuses et meilleures. Les *lauriers*, les *guerriers*, les *succès*, les *Français* de M. Scribe, tels que les lui rappela malicieusement M. Villemain dans une circonstance solennelle, ne prétendaient venger ni consoler personne : ils amusaient innocemment cette petite manie patriotique et militaire que nous conservons même en temps de paix, et qui se rallume machinalement au feu de la rampe : ils étaient aux chansons de Béranger ce qu'un fleuret moucheté est à une lame d'acier poli. Les jeunes officiers de la garde royale pouvaient parfaitement fraterniser avec les *brigands de la Loire* en présence de ces militaires de fantaisie qui n'avaient à changer ni d'uniforme, ni de cocarde, ni de langage, pour passer de la Bérésina au Trocadéro. Le grain de libéralisme et de partialité bourgeoise répandu çà et là sur ces amusantes esquisses comme pour donner le ton et la date, faisait tout au plus l'effet de ces contradictions légères qui ajoutent à la conversation plus de piquant et d'entrain : nous ne pensons pas que l'auguste protectrice du théâtre où régnait M. Scribe se soit jamais préoccupée de ces velléités sans amertume et sans conséquence. Somme toute, il y eut là, pour M. Scribe et son public, une dizaine d'années charmantes, une gerbe de fleurs, un peu fanées aujourd'hui, mais qui eurent leurs saisons de fraîcheur, d'éclat et de parfum; une riche et nombreuse famille de petits prodiges d'ingéniosité, de souplesse, de curiosité, d'enjouement, de finesse et de grâce : citons au hasard le *Mariage de Raison*, la *Demoiselle à marier*, l'*Héritière*, la *Marraine*, *Michel et Christine*, le *Charlatanisme*, les *Premières Amours*, le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Menteur véridique*, le *Diplomate*, *Simple Histoire*, la *Mansarde des Artistes*, la *Qua-*

rantaine, et beaucoup que je ne sais ou que j'oublie. Ce fut le printemps de M. Scribe, et nous serions tenté d'ajouter que c'était aussi le nôtre. Plusieurs de ces jolies pièces, chauffées par les beaux yeux de mademoiselle Léontine Fay, jouées à ravir par des acteurs qui semblaient faits exprès pour elles, comptent encore, dans nos lointains souvenirs, entre un chapitre de Walter Scott, une ode de Victor Hugo et une cavatine de madame Malibran. Qu'y avait-il, dans ce printemps, d'artificiel ou de vrai? de quoi étaient faites ces fleurs et ces charmilles? n'était-ce pas, dans une feuillée de toile peinte que gazouillaient ces oiseaux jaseurs? Et ces oiseaux eux-mêmes n'avaient-ils pas des gosiers à ressorts et des ailes de carton? Nous l'ignorons, et nous n'avons pas envie de nous en assurer : celui qui chicane trop les doux mensonges de sa jeunesse ne mérite pas d'avoir été jeune.

Dans ce répertoire si varié, M. Scribe déployait déjà cette précieuse faculté d'assimilation qui ne lui fit jamais défaut. Il profitait de l'esprit d'autrui comme du sien; il imprimait à la collaboration son empreinte personnelle, la vivifiait de son contact et lui ôtait, en la faisant sienne, la plupart de ses inconvénients. Il était sans cesse aux écoutes, attentif à la nouvelle du jour, à l'anecdote de la matinée, au ridicule ou à la mode du moment. Il récoltait et engrangeait, pour ses provisions d'automne ou d'hiver, les bons mots ensemencés dans les journaux, les Mémoires et les recueils d'*anas*. Comme Molière, et ce fut le seul point de ressemblance, il prenait d'avance son bien où il le trouvait. Surtout il tirait parti des excès grotesques du faux lyrisme, du faux romantisme d'alors, qui préludait à ses luttes et à ses victoires par des folies d'adolescent. Fidèle représentant de l'esprit français dans ce qu'il a de sensé, de moqueur

et parfois d'un peu vulgaire, M. Scribe rencontra dès lors une sorte d'originalité approximative en traitant au rebours et par les contraires certaines exagérations sentimentales et romanesques, bon nombre d'idées reçues, de données toutes faites et passées, au théâtre ou dans les livres, à l'état de lieu commun et de dogme à l'usage des âmes sensibles. Cette poétique à l'envers eut un grand succès, et l'heureux auteur, sans pédantisme aucun et sans rigorisme, faillit y gagner la réputation d'un moraliste. L'insurmontable empire d'une première tendresse, les mariages d'inclination, le rêve d'*une chaumière et son cœur*, la raison battue par le sentiment, l'exaltation d'un jeune cœur prenant ses premiers battements pour le dernier mot de sa destinée, le héros fascinateur, l'héroïne en quête de son idéal, le beau ténébreux, la passion échevelée menaçant d'un suicide la pauvre fille d'Ève qu'elle épouvante et subjugue, tout cela était contredit, sapé, démoli, mais d'une façon si adroite et d'une main si légère, que les intéressés eux-mêmes applaudissaient à cette ruine charmante de leurs songes et de leurs chimères. Avocat du bon sens contre le roman, M. Scribe trouvait moyen d'avoir pour lui les accusés, les plaideurs, le public et les juges. Jusqu'à quel point fallait-il prendre au sérieux cet essai de moralisation par le couplet, cette école de sagesse par le vaudeville? On a rappelé récemment, pour notre édification, l'histoire de cette jeune fille qui, sortant d'une représentation de *Malvina*, se jeta en pleurant dans les bras de sa mère, lui avoua qu'elle devait s'enfuir, le soir même, avec un Lovelace inédit, et ajouta que, grâce à M. Scribe, elle était à jamais guérie des enlèvements et des coups de tête; si bien que, le lendemain, la mère et la fille allèrent faire une visite de remercîment au prédica-

teur vaudevilliste. — « Sauvée, mon Dieu! sauvée! » durent-ils s'écrier en chœur sur un air de Boïeldieu ou d'Adolphe Adam. C'est très-attendrissant, mais peut-être ne faudrait-il pas, en thèse générale, trop se fier à ce moyen de conversion : un peu de catéchisme n'y aurait probablement rien gâté. Pour épuiser ce chapitre et en finir avec cette partie désagréable de notre étude, c'est ici le lieu d'apprécier la moralité du théâtre de M. Scribe, ou plutôt ce que nous appellerions son *immoralité*, si ce gros mot ne nous répugnait horriblement à propos d'un si aimable esprit, si la crainte d'appuyer trop fort ne devait toujours se mêler à l'envie de frapper juste. Mais enfin il faut être conséquent, en morale plus que dans tout le reste ; trop d'indulgence sur un point ne pourrait que discréditer trop de sévérité sur un autre. Que George Sand, par exemple, et Balzac soient immoraux, nous le savons, et nous croyons l'avoir assez dit; pourtant la grandeur de l'œuvre, la splendeur du talent, sont là comme des préservatifs, insuffisants sans doute, mais réels ; le danger en est, sinon conjuré, au moins ennobli : involontaire ou prémédité, le travail du corrupteur disparaît ou peut disparaître dans l'admirable travail de l'artiste. A cette *immoralité* grandiose, s'exhalant dans un vaste espace, en face de larges horizons qui en allègent les miasmes, je ne préférerai jamais celle qui vit terre à terre, se compose de ménagements et de transactions, s'accommode à la faiblesse, ou, qui pis est, à la sagesse humaine, et règle elle-même ses bienséances, ses euphémismes, ses supercheries et ses limites. Chute pour chute, j'aime mieux tomber du haut d'une montagne dans un abîme que d'un troisième étage sur un pavé. Du moins, avant de périr, j'aurai respiré l'air des Alpes, la saveur des neiges et l'arome des plantes sauvages.

L'*immoralité*, chez M. Scribe, n'est pas, à Dieu ne plaise ! un désir réfléchi d'égarer ou de corrompre : elle est plutôt le fait d'une organisation particulière, exceptionnelle, pour qui rien n'existait qu'au théâtre, pour le théâtre et par le théatre. Dès le début, M. Scribe se mit en contact intime et continuel avec son public, ne songea plus qu'à lui, non pas pour le dominer, le combattre, le précéder dans la bonne voie, l'arrêter dans la mauvaise, mais pour lui plaire, pour se tenir au courant de ses goûts, de ses idées, de ses caprices, et l'amener à s'applaudir lui-même en l'applaudissant. Le succès et le public, deux mots magiques qui furent tout le vocabulaire, toute la grammaire, toute la philosophie, toute la politique, tout le *credo* de M. Scribe. Pour séduire l'un et obtenir l'autre, tout lui était bon, dût-il pencher un peu trop du côté que lui désignaient les préjugés et les erreurs de ce puissant souverain, qu'il flattait, comme tous les courtisans, pour en faire son esclave. Sa vie, son œuvre, son système dramatique, ne furent qu'une joute constante avec le parterre ; joute courtoise, amusante, curieuse, fertile en évolutions de toutes sortes, en tours de force et surtout d'adresse, mais dont le secret consistait dans la connivence du vainqueur avec les vaincus. Dès lors, que lui importait-il? d'éclairer ce public, de le rendre meilleur, d'assainir ses instincts, de l'intéresser aux nobles causes, de lui donner d'utiles leçons? Hélas ! non, mais de lui tâter constamment le pouls, afin de savoir jusqu'où on pouvait aller sans l'effaroucher. M. Scribe traita la morale comme l'histoire, les consciences comme les événements et les personnages. L'*immoralité* fut pour lui quelque chose de pareil à l'invraisemblance : une difficulté à créer pour le plaisir de la résoudre, une gageure à proposer pour le plaisir de la gagner. Les données les

plus scabreuses, les mots les plus risqués, les situations les plus hasardées, devenaient entre ses doigts agiles, non pas des moyens de corruption ou de vulgaires amorces, mais des écheveaux un peu plus embrouillés que les autres et qu'il y avait plus de mérite à dévider, des cartes nouvelles à introduire dans un jeu connu afin d'en varier les combinaisons et d'en rendre les péripéties plus piquantes. Imperturbable dans cette partie qui a duré près de cinquante ans, et qu'il a si rarement perdue, très-peu soucieux, excepté dans leurs rapports avec le théâtre, des événements et des catastrophes du dehors, M. Scribe aura offert ce singulier phénomène : un homme très-populaire, très-actif, assez influent, très-riche, très-charitable, ayant traversé un demi-siècle tout rempli de révolutions et d'orages, ayant eu entre ses mains un instrument d'une portée universelle et ne paraissant pas se douter que le théâtre, à certains moments de péril, de crise et de folies, pût avoir à remplir une tâche, à prendre une initiative de conseils et de remontrances. Ses amis ont raconté à sa louange, et comme preuves de cette vocation souveraine, deux détails qui peuvent trouver place ici. Dans un voyage en Suisse, entrepris pour sa santé et pour se remettre de ses premières fatigues, M. Scribe, surveillé de près par un camarade ou un médecin spécialement chargé de l'empêcher de travailler, n'avait emporté qu'un petit *agenda* de poche, sur lequel il écrivait çà et là quelques notes au crayon, dictées, semblait-il, par ses inspirations du moment et les magnificences du paysage. Au retour ces notes furent rassemblées : c'étaient les deux charmants actes du *Mariage de raison*. Vingt-quatre ans après, pendant les journées de Février, au plus fort de cette fusillade et de ces barricades où la démocratie, semblable à l'ours de la fable, écrasa la

liberté sous ses pavés, M. Scribe, dans son cabinet de travail, tissait paisiblement un *libretto* d'opéra, qui fut joué plus tard avec un grand succès sur un de nos théâtres lyriques. Archimède, dit-on, en avait fait autant, mais Archimède n'écrivait pas de vaudevilles. Sans chercher là un sujet d'admiration ni de blâme, on peut dire que de pareils traits expliquent et précisent cette physionomie, telle que nous croyons la connaître et que nous essayons de l'esquisser. Peut-on s'étonner ou se plaindre que l'homme qui, en face de la Yung-Frau ou du Righi, se détachait assez complétement de ses émotions pittoresques pour ne songer qu'aux amours de Bertrand et de Suzette, l'homme qui, au milieu des hurlements de l'insurrection triomphante, savait assez bien s'abstraire de ses angoisses politiques pour filer une scène de ténor et de première chanteuse, en ait agi avec les vérités morales comme avec les montagnes de l'Oberland et les barricades de Paris ?

Quels que fussent les événements, les écarts de la conscience publique, les dangers de cette société qui avait prodigué à M. Scribe, en échange de ses plaisirs, la célébrité et la gloire, il suivit constamment le courant au lieu d'essayer parfois de le remonter. On peut même rappeler que ce fut aux approches et à la suite de la Révolution de 1830, dans cette phase si critique qui va de la fin du ministère Martignac à la mort de Casimir Périer, que M. Scribe se fit plus particulièrement le complaisant de ces préventions, de ces idées hostiles qui renversèrent le roi des Tuileries et ébranlèrent le roi du Gymnase. Le théâtre de M. Scribe a tellement couvert de son éclat le reste de ses œuvres, que personne, malgré la popularité de son nom, n'a prêté la moindre attention à ses romans, et c'était assurément le plus grand service à rendre à sa

gloire ; car nous ne connaissons rien de plus insignifiant et de plus misérable que *Piquillo Alliaga*, *Maurice*, *Fleurette*, *Noëlie*, et autres productions ensevelies dans le feuilleton du *Siècle* et du *Constitutionnel*. Il y a pourtant un petit volume, édité par Charles Gosselin en 1840, qui mérite une mention, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. Ce volume est intitulé *Proverbes et Nouvelles*, et se compose de morceaux publiés, pour la plupart, dans la *Revue de Paris*. Au printemps de 1829, M. Véron fonda, on le sait, cette première *Revue de Paris*, qui popularisa les noms de MM. Mérimée, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Jules Janin, Philarète Chasles, Loève-Weimar, etc. Il appela à lui tous les talents à la mode, et M. Scribe, entre autres, répondit à son appel. Seulement, les pièces *injouables* (c'est le mot) qu'il publia dans ce recueil ne semblaient écrites que pour faire accepter par le lecteur, à l'aide des mêmes stratagèmes et des mêmes équivoques, ce que les spectateurs n'auraient pas pu supporter. Les bienséances, alors plus respectées, eussent assurément fait bannir de la scène des gravelures telles que *Un Ministre sous Louis XV*, le *Jeune Docteur*, *Potemkin*, la *Conversion*, le *Tête-à-tête*, et l'on eût dit que M. Scribe ne les imprimait que faute de pouvoir les représenter. Il y avait quelque chose de triste à voir un auteur, déjà célèbre et populaire, arrivé à sa seconde jeunesse, dépenser à ce libertinage la menue monnaie de son esprit, et essayer, à plus forte dose, sur le public des livres, ces escamotages qu'il appliqua si souvent au public des théâtres. Dans ces esquisses où la gaze était plus indécente que le *nu*, M. Scribe se faisait, en outre, le complice ou l'écho de fausses rumeurs, d'opinions fâcheuses qui allaient bientôt se traduire en désordres et en violences. Dans la *Conversion*, il attaquait la confession et le célibat

des prêtres; dans le *Tête-à-tête*, je retrouve ces lignes, qui donneront une idée de l'esprit du moment et de la façon dont M. Scribe le courtisait :

Un postillon : — « Voilà la maison de campagne de « l'archevêque (Conflans, à Mgr de Quélen), et à côté « le séminaire : ils sont là une bande de malins qui « s'en donnent joliment... Des séminaristes, il y en a « partout, et heureusement, car toutes les routes qui « conduisent chez eux sont toujours soignées et ré- « parées » (nous le croyons bien : une route royale, à la porte de Paris! « Tenez, voilà les corbeaux qui sor- « tent... ôtez donc votre chapeau, not' bourgeois... « Hein! En v'là-t-il? sont-ils gros et gras! tous jeunes « gens! quels beaux soldats ça aurait fait pour Alger! » (Juin 1830!)

Quelques années après, M. Scribe publia dans le feuilleton de la *Presse* une nouvelle intitulée *Judith ou une loge d'Opéra*, qui se trouve aussi dans ce petit volume, et dont il fit plus tard, sous le titre de la *Figurante* (1838), un opéra-comique, mis en musique par M. Clapisson. Ce récit, dont l'auteur avait eu cependant assez de temps et de révolution pour réfléchir, nous montrait un jeune homme de haute naissance, neveu d'un prélat tout puissant à la cour, et que son oncle, en dépit d'une vocation militaire très-prononcée, voulait forcer à entrer au séminaire, sous prétexte qu'en 1829 l'Église menait à tout et que l'épaulette ne menait à rien : comme si un jeune gentilhomme, un brillant officier, plein d'esprit, de feu et de bravoure, n'eût pas fait son chemin sous un régime qui combla de dignités et d'honneurs même les anciens généraux de l'Empire, et dont les homme d'État s'appliquèrent avant tout et réussirent à se refaire une armée! On le voit, M. Scribe continuait, même après coup, ces

petites adulations au profit des lieux communs et des préjugés populaires : ce ne fut pas précisément héroïque, mais ce fut habile, et, encore une fois, cela se traduisait dans une langue qui n'avait que deux mots, deux synonymes : le public et le succès.

Ce succès pourtant eut une ou deux années d'interrègne et de lassitude après 1830. Le romantisme, qui ne s'appelait plus Ipsiboé ni Jean Sbogar, mais Cromwell et Hernani, menaçait d'envahir et de saccager des ses rudes mains ce joli parc, éclairé au gaz, planté d'acajou et de palissandre, où une comédie musquée promenait en souriant ses amoureux en souliers vernis et ses ingénues à tablier de soie. La révolution politique hâtait et envenimait la révolution littéraire. Les grosses voix d'Antony et de Buridan, mises au diapason de l'émeute, étouffaient les gazouillements légers de Frédéric et d'Henriette, de Gustave et d'Ernestine, de Malvina et de madame Pinchon. Toujours docile au fait accompli, toujours prêt à suivre le goût public, parfaitement dégagé de toute doctrine personnelle, aimant mieux tirer parti des événements qu'en gémir ou leur résister, M. Scribe essaya quelques concessions, quelques échappées romantiques, ou, comme on dirait aujourd'hui, réalistes. Les vieux archivistes de théâtre se souviennent d'un certain drame de *Dix Ans ou la vie d'une Femme*, où l'auteur du *Mariage de raison* avait aventuré le talent de madame Dorval en des lieux où le marivaudage n'a rien à faire. Cette équipée lui réussit peu, et M. Scribe, averti par cet échec, trop spirituel pour récidiver, comprenant d'ailleurs que les excès allaient mal à son tempérament, chercha et trouva une nouvelle issue. Il se dit, cette fois avec raison, que la fièvre romantique, comme la fièvre démagogique, n'aurait qu'un temps ; qu'il ne pouvait pas,

en définitive, lui, le créateur, le représentant le plus exquis de la comédie bourgeoise, être détrôné par une révolution qui inaugurait ou précisait le règne de la bourgeoisie ; que ce n'était pas logique, et que la logique, bien qu'elle n'eût pas toujours gouverné ses vaudevilles, devait gouverner le monde. Il ne s'agissait que d'imaginer d'autres cadres, de les élargir au besoin, d'appliquer les mêmes instruments d'optique à d'autres points de vue mis en relief par cette révolution, d'ajuster à la politique et à l'histoire ces procédés de réduction ingénieuse et de contradiction piquante qui s'étaient primitivement exercés sur les illusions et les exagérations du sentiment. Par respect pour ces nouveaux sujets, M. Scribe crut devoir monter en grade et passer au Théâtre-Français, où il n'avait fait jusque-là que de très-courtes haltes ; car *Valérie* n'existait que par la douce voix de mademoiselle Mars, et le *Mariage d'argent* (1828) n'avait obtenu qu'un médiocre succès. Dans *Bertrand et Raton*, l'*Ambitieux*, le *Verre d'eau*, la *Camaraderie*, le *Fils de Cromwell*, la *Calomnie*, le *Puff*, M. Scribe crut peut-être s'être renouvelé, avoir changé et agrandi sa manière : par le fait, il resta le même. Ses personnages, au lieu de se vêtir en banquiers, en militaires, en jeunes veuves, en pensionnaires, en tuteurs, en marraines, s'habillèrent en princes, en princesses, en hommes d'État, en ministres, en ambassadeurs. Ils furent conduits par les mêmes ressorts pour arriver aux mêmes effets. Le roman, ou, pour parler plus juste, l'*idéal* politique et historique, joua ce même rôle sacrifié qu'avait précédemment joué l'idéal romanesque. Ce n'étaient plus les songes radieux de la vingtième année, la poésie juvénile, l'exaltation du cœur, les élans de l'imagination, les mystérieuses ardeurs de la passion, toutes ces belles et

chères folies, que le spirituel auteur immolait sous forme d'un traité de paix entre le sentiment et le bon sens; c'était un mélange de crédulités et de croyances, d'erreurs généreuses et de vérités générales, un ensemble d'aspirations, de doctrines, de souvenirs, assez vivace, assez absolu pour résister ou survivre à la défaite, que l'on offrait en sacrifice à un traité d'alliance entre l'intérêt et le succès. École de sagesse, si l'on veut, mais aussi école de scepticisme, et, au fond, enseignement triste, spectacle pénible contre lequel protestent la conscience et l'âme pendant que l'esprit y adhère et s'y amuse. Ces grandes comédies (sans couplets) de M. Scribe ne sont pas très-vivantes; elles sont encore moins gaies : le sourire y pince les lèvres, jamais ce bon rire épanoui et confiant que font éclater la comédie vraie et même — qu'on nous le pardonne! — la bouffonnerie réussie. Il arrive toujours dans ces pièces un moment, vers le troisième ou le quatrième acte, où une sorte de contrariété, sinon d'ennui, s'empare du spectateur, où l'on sent que le souffle manque, que toute l'habileté de l'auteur échoue contre la sécheresse de son système et ne suffit plus à combler les vides qu'il a creusés. Ses bons mots, pris un peu partout, fatiguent à la longue comme des redites. Quant au style, nous n'en parlerons pas, de peur d'abuser du proverbe : les absents ont tort. En somme, malgré leurs ingénieuses allures, ces comédies n'ont pas plus de valeur littéraire que les vaudevilles de la première manière; elles ont l'inconvénient d'être plus longues, et l'on n'y rencontre plus cette fraîcheur de ton, cet air de jeunesse, que, même en un genre faux, le talent sait toujours donner à sa première expansion, à ses floraisons printanières. Et cependant telle est la sûreté de main de M. Scribe, tel est le pouvoir du bon

sens mis au service de l'esprit, telle est aussi la pauvreté du théâtre contemporain, que la plupart de ces ouvrages sont restés au répertoire : l'on y revient, après avoir épuisé des programmes plus fastueux, subi des *individualités* plus superbes. Là encore, et pour la seconde fois, l'heureuse étoile de M. Scribe l'a fait triompher par comparaison. Lors de ses débuts, il avait dû à l'inanité de la comédie dite de la Restauration de voir ses vaudevilles accueillis avec enthousiasme par les gens du monde et même par les lettrés, et salués comme la seule comédie du moment. Sous le régime suivant et jusqu'à la veille de la Révolution de février, les défaillances, les apostasies ou les excès des romantiques le maintinrent ou le ramenèrent au premier plan, sur cette scène où l'on nous avait promis des Shakspeare et où l'on nous donnait des *Burgraves*. Ce ne fut pas une des moindres singularités de notre époque féconde en surprises, que cet immense déploiement de forces conjurées pour révolutionner de fond en comble l'art dramatique, aboutissant aux triomphes d'une jeune fille dans les tragédies de Corneille et de Racine et aux succès d'un auteur dont le genre pourrait se définir l'antipode du romantisme. Puisque M. Scribe a réalisé, à son profit et à son honneur, le type longtemps fabuleux de l'écrivain propriétaire, qu'on nous permette une comparaison qui ne nous éloignera pas trop de notre sujet et surtout de notre temps. Dans la littérature moderne, il nous fait l'effet d'un homme riche sans excès, sage sans génie, ne livrant rien au hasard, possédant une fortune bien nette en immeubles ou en rentes sur l'État, ne dépensant que son revenu, ayant un train de maison plus *comfortable* que magnifique, mais qui sera tel, dans un an, qu'il l'est aujourd'hui : ses équipages sont parfois un peu fanés, ses chevaux un peu

vieux, son cuisinier se répète, les tentures de son appartement datent de la saison dernière; ses habitués savent par cœur ses collections, ses tableaux et ses potiches : oui, mais tout cela dure et fait bonne contenance ; on est sûr, si l'on va lui demander à dîner demain, de retrouver sa maison, ses gens, son argenterie et sa table à la même place. Pendant ce temps, les millionnaires poussent à la Bourse comme les champignons au soleil ; ces insolents favoris de la prime et de l'agiotage traitent notre homme de pauvre et de routinier : ils l'étourdissent de leur cliquetis et l'éclaboussent de leur luxe : où est-il? on ne le voit plus, on ne le connaît plus; il a disparu dans ces tourbillons de poudre d'or : patience! un nuage crève, petite pluie abat grand vent : le tourbillon se dissipe : notre propriétaire est toujours là, souriant et paisible, et ceux qui se moquaient de lui sont à Clichy, à Mazas ou en Belgique : voilà l'histoire de M. Scribe : elle fait l'éloge de son talent et de sa sagesse : elle fait surtout la satire de ses contemporains.

Parmi ces comédies en cinq actes pour lesquelles on m'aura peut-être trouvé trop sévère, il en est une pourtant qui m'a toujours paru très-supérieure aux autres et qui n'a rien à démêler avec la politique et l'histoire : c'est *Une Chaîne*. Le sujet de cette pièce, pris au cœur même de la société et de ses misères, a été traité par M. Scribe avec une adresse inouïe, avec un remarquable mélange de hardiesse et de convenance : à tout moment, il semble que la comédie va tomber dans le drame, que le drame va se briser contre les récifs dont se hérissent ces dangereux parages. C'est là qu'excelle M. Scribe, et il faut même lui pardonner de s'exagérer un peu du côté où il excelle. Un coup de rame ou de gouvernail donné à propos relève la barque au moment

même où elle penchait sur le gouffre, sauve les passagers et épargne aux spectateurs la vue d'un naufrage. Si la pièce révélait quelque souci d'écrivain, si l'horizon s'ouvrait et se rehaussait de temps à autre, si un semblant de poésie se mêlait parfois à ces réalités de la vie mondaine, *Une Chaîne* occuperait le premier rang dans le répertoire moderne. L'autre soir, en assistant à une représentation des *Effrontés*, de M. Emile Augier, joués, pour la cinquantième fois, devant une salle pleine, en retrouvant dans la partie dramatique et romanesque de cette œuvre des points de ressemblance avec *Une Chaîne*, je me sentais, je l'avoue, fort disposé à amnistier, que dis-je? à admirer cet *ancien* que nos nouveaux-venus les plus vantés imitent sans l'égaler, et je me demandais si la nouvelle école du bon sens ne fournirait pas, par hasard, après la comédie de la Restauration et la faillite du romantisme, un troisième sujet de parallèle tout à la gloire de M. Scribe.

Après la Révolution de février, cette gloire eut encore une éclipse, et celle-là fut plus décisive. Cette fois, l'alliée, l'amie, la muse de M. Scribe, la bourgeoisie était vaincue, et de la plus sotte des défaites, celle que l'on s'attire par imprévoyance et que l'on subit par surprise. La démocratie entrait en scène, et, avec elle, un monde nouveau, très-peu sensible à l'art délicat qui débrouille les pelotons de fil, aimant autant les voir casser, prêt à demander aux auteurs plus de couleur que de nuances, plus de saillie que de souplesse, des tons plus crus, des types plus accentués, une lutte plus brutale avec le réel, qui est au vrai ce que le corps est à l'âme. A dater de ce moment, M. Scribe nous échappe, non pas, hélas! qu'il ait cessé de produire, mais parce que ses productions n'offrent plus aucun trait, aucun caractère où puisse se

rattacher une étude d'ensemble. Il persiste, il se prodigue, il écrit des rôles pour mademoiselle Rachel, des comédies pour le Théâtre-Français, des pièces pour les théâtres de genre, des opéras pour Meyerbeer et pour Auber. Son nom se multiplie sur les affiches et au bas des feuilletons ; mais le charme est rompu ; les attractions magnétiques qui ont si longtemps existé entre le public et lui n'agissent plus qu'à de rares intervalles : on dirait un magicien, un Robert-Houdin dramatique, ayant vidé son *sac à malices* et répétant ses tours, de mémoire, pendant que les curieux gagnent la porte et que la salle se vide. M. Scribe aurait pu peut-être retarder cette décadence, ranimer sa verve, donner du moins, en guise de succès, plus de dignité à cette phase de sa carrière s'il était enfin sorti de son indifférence, si, prenant parti pour la société menacée, il avait flagellé de ses bons mots les mensonges et les ridicules révolutionnaires. Il ne parut pas y songer, et il eût souri sans doute si on y avait songé pour lui. Au plus fort des tempêtes socialistes, il fit jouer *Adrienne Lecouvreur*, un drame où l'actrice domine la duchesse, où la noblesse de France, personnifiée dans une anecdote apocryphe, est livrée à l'indignation et aux risées de la foule. Plus tard, il écrit les *Doigts de Fée*, une comédie qui apprend aux duchesses pauvres à se faire couturières riches afin d'épouser leurs cousins, et qui sollicite aux dépens de la noblesse de province les mêmes éclats de rire qu'*Adrienne Lecouvreur* aux dépens de la noblesse de cour et d'ancien régime. Bientôt M. Scribe expie ces derniers succès, d'assez mauvais aloi. La *Czarine*, la *Fille de trente ans*, les *Trois Maupin*, *Feu Lionel*, *Manon Lescaut*, sont les *Pertharite* et les *Agésilas* de cette liste qui ne compte pas de *Cinna* ni de *Polyeucte*, mais qui se rattrape de la qualité sur la quantité. Le

dirons-nous? les bravos prodigués, comme par pressentiment, huit jours avant sa mort, à sa dernière pièce, à la *Circassienne*, ne diminuent pas, bien au contraire, le sentiment pénible que nous inspire le déclin de cette carrière. Nous ne partageons point l'opinion de ceux qui signalent comme un suprême bonheur de cette heureuse existence cette mort soudaine, *repentinam inopinatamque*, cette gloire d'être mort debout, un manuscrit de théâtre dans une main, un laurier de théâtre dans l'autre. Il ne s'agit pas d'invoquer ici ces vérités chrétiennes, auxquelles l'incrédulité elle-même rend un hommage involontaire, en désirant mourir sans avoir le temps de s'en effrayer. A tous les points de vué, ne fût-ce que par respect pour cette intelligence, pour cette âme, émanation divine de l'être divin, par égard pour cette gravité de la vieillesse et de la mort, qui n'admet pas le vaudeville en cheveux blancs, il est triste de s'être amusé à habiller M. Montaubry en femme et à exhiber le personnel d'un sérail peu d'heures avant celle où tout finit, où tout commence. N'insistons pas : M. Scribe, si bon, si obligeant, si serviable, menant une vie si honorable et si bien réglée, intéressé dans toutes les bonnes œuvres par une douce et charmante influence, méritait mieux que cela : il méritait d'avoir quelques années, quelques mois du moins de recueillement et de repos entre la vie et la mort, entre la comédie et dénoûment.

Cette pensée mélancolique ne doit pas nous rendre injuste envers une partie du répertoire de Scribe, que nous avouons placer très-haut dans l'ensemble de ses ouvrages. Puisqu'il est bien convenu qu'en parlant de lui on ne parle pas tout à fait littérature, qu'aucune de ses œuvres n'a de valeur littéraire dans la complète acception du

mot, pourquoi nous interdirait-on, un peu au-dessous des vaudevilles de son bon temps, une préférence pour ses *poëmes* d'opéra et d'opéra-comique? Ils renferment, nous le savons bien et il le savait aussi, d'incroyables licences de versification et de grammaire, dont il riait tout le premier; ils s'accordent assez mal avec un idéal d'académicien. Académicien! M. Scribe aurait pu dire en variant le mot de M. Michaud marié : « Je le suis si peu! » En revanche, ils sont admirablement conçus, distribués et coupés, non-seulement pour éveiller la verve du compositeur, mais pour soutenir ou exciter l'intérêt du public. *Robert-le-Diable*, les *Huguenots*, la *Juive*, la *Muette*, le *Prophète*, et, dans un genre plus badin, la *Dame-Blanche*, *Fra-Diavolo*, la *Fiancée*, le *Domino noir*, les *Diamants de la Couronne*, intéressent ou amusent par eux-mêmes, et pourraient presque se jouer sans musique, s'il le fallait absolument. Je n'ose pas dire à quel point *Robert-le-Diable*, entre autres, me semble un chef-d'œuvre, tout en reconnaissant que Meyerbeer n'y a pas nui. Là M. Scribe est sans rival, et, pour apprécier sa supériorité, il suffit de lui comparer tout ce qui s'est écrit d'insipide dans ce genre avant, pendant et après lui. Dans ces pièces, outre le mouvement, l'intrigue, les incidents, les situations, l'art de tenir sans cesse la curiosité en éveil, de s'embarrasser à plaisir pour se débrouiller à souhait, on sent, pour ainsi dire, une vitalité musicale si puissante, que même les profanes, comme nous, comprennent le parti qu'a dû en tirer le compositeur, et ne pourraient plus se figurer cette musique séparée de ces paroles. Nous serait-il possible d'indiquer cette impression souvent ressentie, sans saluer d'un hommage la fraternelle alliance, si profitable à nos plaisirs, la collaboration presque toujours heureuse de MM. Scribe et

Auber? Pendant trente-huit ans, de la *Neige* à la *Circassienne*, ces deux inspirations ont été presque inséparables et elles se sont constamment porté bonheur. Ces deux esprits sont si bien acclimatés l'un à l'autre, qu'on les distingue à peine dans l'œuvre commune, et que l'on se demande si ce n'est pas le musicien qui a écrit et l'écrivain qui a chanté : même absence de passion et de poésie, même note railleuse, se mêlant à tout propos aux sentiments tendres ou aux émotions dramatiques; même haine des formules pédantes, des *Tannhauser* de la littérature et de la musique; même bonhomie spirituelle et narquoise; même talent d'amuser sans éblouir, de plaire sans agiter, de donner de bonnes soirées sans mauvaises nuits; chez tous les deux, un je ne sais quoi de svelte, d'ingénieux, de leste, de pimpant, aussi éloigné du violent que du sublime, aussi à l'aise avec les cavernes de brigands qu'avec les caquetages de salons, et prêt, s'il le faut, à faire un salon d'une caverne, à faire chanter et danser un bandit comme un homme du monde ; qualités toutes françaises, exclusivement françaises, et par cela même universelles, puisque le génie français, par sa grâce expansive, accommodante et familière, a le don de pénétrer et de séduire ceux qui s'en éloignent le plus et qui sembleraient devoir lui être le plus antipathiques; témoin les Allemands, passionnés pour la musique de M. Auber et même pour les pièces de M. Scribe, que le grave et savant Schlegel préférait germaniquement à *Tartuffe* et au *Misantrope*. Ne terminons pas ce chapitre sans exprimer le regret que M. Scribe n'ait pas été le *librettiste* de Rossini. S'il avait écrit les paroles de *Guillaume Tell*, le succès de cette partition merveilleuse n'eût pas été entravé et retardé par un poëme idiot, et peut-être le maître immortel ne fût-il pas rentré sous sa tente, avant quarante ans, dans

toute la force de l'âge et du génie, le lendemain de son chef-d'œuvre.

Maintenant, que peut-on, que doit-on conclure de cette rapide esquisse? Une conclusion serait difficile, une appréciation ne pourrait être qu'incomplète. M. Scribe n'a été ni un poëte ni un écrivain que l'on puisse juger d'après les conditions ordinaires. On a classé, subdivisé de bien des manières les hommes dont la pensée se mêle avec plus ou moins d'autorité, de séduction et d'influence, à la pensée de leur temps ou de tous les temps, de leur pays ou de tous les pays. Il y aurait lieu peut-être de les partager en trois classes : ceux qui s'isolent et se renferment dans leur œuvre, l'élaborent lentement, s'y incarnent à force de patience et de génie, lui donnent une immense valeur *intrinsèque*, en font un monument de l'intelligence et forcent le public à venir les y chercher; travail long, chanceux, difficile, mais qui, lorsqu'il s'accomplit, réalise, dans son idéal le plus élevé, le type de l'écrivain, l'action d'une âme sur toutes les âmes. Il y a ensuite l'homme qui, sans complaisance comme sans dédain pour la foule, fidèle aux grandes lois de l'art, aux vraies notions du beau, aux recherches patientes du détail et du style, jaloux de donner à son ouvrage le degré de correction ou de perfection qu'il croit pouvoir atteindre, n'abdiquant jamais sa physionomie personnelle, se soumet pourtant à un contrôle, à un contact fréquent avec ses auditoires ou ses lecteurs, étudie, consulte le goût public pour le dompter, le guider ou l'assouplir, et, imposant à la foule plus de concessions qu'il ne lui en fait, trouve dans cette espèce de royauté représentative l'élément d'un succès légitime et durable. Il y a enfin l'homme qui, peu soucieux de la ciselure, médiocrement épris de l'idéal et du beau, admirablement organisé pour le travail expédi-

tif et la production facile, merveilleusement doué de qualités secondaires, mais innombrables, dont l'ensemble forme la collection ou le miroir de milliers d'esprits prêts à se reconnaître et à se complaire dans le sien, s'infuse dans la pensée générale, s'identifie avec la société de son époque, avec les goûts de ses contemporains au point d'y perdre sa valeur précise, de ne plus offrir aux regards de contours bien arrêtés, d'œuvre bien distincte, mais de regagner en revanche tous les avantages que cette assimilation assure au chef de la communauté. Il cesse d'être un écrivain *sui generis* pour devenir quelque chose de moins et de plus; une force, une puissance, un instrument de propagande populaire, vivant de la vie collective et imprimant à cette vie ses propres trésors de fécondité, d'activité, d'impulsion. Tel est M. Scribe. Jugé isolément, aucun de ses ouvrages n'a d'importance et ne mérite d'être placé haut dans la hiérarchie littéraire : réunis, ils s'appellent le théâtre de Scribe, c'est-à-dire un œuvre et un plaisir qui ont pris les proportions d'une gloire et d'une richesse nationales. C'est un régiment *démocratique*, dont le colonel n'est pas mieux vêtu que ses soldats, mais qui n'en a pas moins fait le tour du monde comme les drapeaux d'Arcole et d'Aboukir. A Paris, dans certains centres de bel esprit et de littérature, tel critique méticuleux ou profond a pu faire en masse le procès des œuvres de M. Scribe, réduire à néant son talent et son répertoire, se moquer agréablement de son style, signaler ses *bévues* historiques et grammaticales; mais faites un voyage à Saint-Pétersbourg ou à Philadelphie, à Stockolm ou à Calcutta : partout où vous rencontrerez un théâtre, fût-ce une masure avec deux paravents pour décor et un flageolet pour orchestre, vous trouverez le nom, les pièces, les couplets de M. Scribe. A

l'étranger, on lui attribue les ouvrages mêmes qu'il n'a pas écrits, comme on attribuait à M. de Talleyrand les bons mots qu'il n'avait pas dits : usurpation légitime et caractéristique, qui prouve que, dans l'opinion universelle, M. Scribe, comme les vieux types de l'ancienne comédie, n'était plus un individu, mais un symbole, la personnification de l'esprit français dans ses rapports avec le théâtre, le vaudeville fait homme et parcourant d'un pied léger le monde moderne pour le distraire de ses affaires et de ses ennuis. Le domaine de tout auteur célèbre a sa surface et sa profondeur, et souvent la surface est d'autant plus petite, que la profondeur est plus grande. Chez M. Scribe c'est le contraire : la profondeur est imperceptible ; la surface est immense.

C'est surtout de M. Scribe que l'on a pu dire que sa vie était tout entière dans ses ouvrages : il y aurait de l'injustice à ne pas faire remarquer tout ce que cette discrétion, cette réserve, ces habitudes d'ordre et de régularité ont ajouté de valeur et presque de sérieux à cette vie, enfermée, semblait-il, dans les choses de théâtre, absorbée dans ces futilités brillantes. Là encore et par l'effet des contrastes et du voisinage, la juste considération obtenue par M. Scribe s'accroissait de tout ce que perdaient des célébrités plus ambitieuses, des génies plus grandioses, tombés du haut de leurs rêves superbes dans toutes les misères d'une existence déréglée, discrédités par leurs efforts mêmes pour rester populaires, pour ramener sans cesse et réveiller l'attention publique autour de leur nom, pour nous mettre dans le secret, non-seulement de leurs œuvres et de leur talent, mais de tous les détails de leur intérieur, de tous leurs portraits de famille, de tous les souvenirs de leur enfance, de tous les faits et gestes de leur vie privée. Chose remarquable !

M. Scribe, homme de théâtre, c'est-à-dire ayant demandé ses succès à un genre qui n'existe que par son contact avec le public, qui constitue forcément une sorte d'exhibition et d'estrade permanente, a su se maintenir dans cette pénombre discrète, aussi favorable à la dignité de la vie qu'à la fécondité du travail, aussi propice à la coquetterie qu'à la pudeur : il a su garder sa personne et ne se livrer que dans ses ouvrages : et, pendant ce temps, des renommées acquises dans un ordre de littérature plus élevée, plus méditative, mieux accoutumée aux silencieux hommages de la lecture, s'éparpillaient en plein vent et contractaient ce je ne sais quoi de théâtral qui met un personnage à la merci de la curiosité banale des indifférents et des badauds. M. Scribe n'a jamais publié, que nous sachions, ni manifeste, ni mémoires, ni confidences, ni préface. Il n'a jamais pris la plume pour formuler ses théories ou pour expliquer ses œuvres. Dans l'intérêt de son amour-propre comme de tout le reste, il fit du public son chargé d'affaires. Longtemps même, il s'abstint de lire les innombrables articles où l'on parlait de lui, et, s'il finit, dit-on, par déroger à cette excellente habitude, ce fut dans ces dernières années, pendant cette phase critique où les vaudevillistes de Paris peuvent ressembler aux archevêques de Grenade. Ce n'est pas tout, et il manquerait un trait essentiel à cette physionomie, si nous n'ajoutions à cet essai d'étude littéraire et morale un mot d'arithmétique. Tandis que l'argent se fondait dans d'autres mains tout aussi productives, tout aussi largement payées que les siennes, M. Scribe comprenait et pratiquait, avec honneur et bonheur, ces conditions nouvelles de la société moderne, qui, isolant chaque classe dans l'état et chaque individu dans sa classe, délivrant l'homme de lettres de toute dépendance, mais le privant de tout

patronage, lui défendent de se conduire désormais avec la prodigalité ou l'imprévoyance d'un pupille surveillé par ses tuteurs et l'engagent à s'occuper lui-même de ses intérêts et de sa fortune. Il sut s'appliquer et appliquer aux autres la loi du travail conduisant à la richesse, l'emploi de la richesse acquise par le travail, et se déversant, à son tour, sur les pauvres, sur les naufragés, sur ceux qui, plus malheureux ou plus faibles, ont défailli et sont tombés en chemin. La bienfaisance, toujours si douce à exercer, l'est mille fois plus encore lorsqu'elle opère sur l'argent que l'on a vaillamment gagné, qui représente pour nous notre pensée, notre œuvre, les peines et les joies de la création intellectuelle : cet argent est mieux à nous ; nous l'aimons davantage, et nous avons, par conséquent, plus de plaisir à le donner. Il nous semble qu'en l'offrant à ceux qui souffrent nous leur offrons quelque chose de nous-mêmes, un peu de notre esprit et de notre âme, et que cette intime union qui s'établit entre le bienfaiteur et l'obligé en devient plus étroite et plus tendre. Ce n'est plus une aumône, c'est un partage, admirablement conforme à la laborieuse destinée de l'homme en ce monde et à l'égalité chrétienne du riche et du pauvre devant Dieu. Pour M. Scribe surtout, si fécond et si constamment applaudi, ce plaisir de donner greffé sur la joie de réussir, cette consécration du succès répondant tout ensemble aux satisfactions légitimes de l'amour-propre et aux élans chaleureux de la charité, ces contributions volontaires levées chaque soir sur l'oisiveté par le travail au bénéfice de l'indigence, durent être la source de jouissances exquises. Non-seulement il fit le bien, mais il l'organisa : transportant dans cette sphère cet esprit vif et délié qui avait si bien prospéré ailleurs, il créa, entre autres, cette Société des auteurs dramatiques, qui est, dit-on, le mo-

dèle du genre, le triomphe du théâtre dans ses rapports avec les affaires. Grâce à lui, les auteurs seront désormais obligés de le faire exprès pour finir à l'hôpital, et, ce qui vaut mieux encore, ils échapperont à ces humiliations qui abaissaient autrefois le poëte devant l'acteur et rendent si comiques et si tristes certaines pages de *Gil Blas*. Pourquoi faut-il que les meilleures choses humaines, quand elles ne sont qu'humaines, aient leur côté vulnérable? Cette organisation administrative et commerciale de l'art dramatique, avec règlements, patentes et conseil judiciaire, donne parfois à cette partie de la littérature, et, par contagion, à la littérature tout entière, un air de ressemblance avec la Bourse ou le tribunal de commerce. La propriété d'une idée, le revenu d'une scène, l'usufruit d'un couplet étant traduisibles en bons écus sonnants, deviennent aussi matière à des débats, à des calculs où l'art et l'idéal sont nécessairement un peu sacrifiés. On se demande alors si le Parnasse (vieux style) est une montagne de la basse Normandie, et l'on s'étonne de la quantité de procès que peut renfermer un vaudeville. Ces mœurs de comptoir et de basoche alourdissent l'inspiration, gênent l'essor de la Muse, ôtent au métier des lettres cette liberté d'allures, cette insouciance des intérêts matériels, qui figuraient autrefois parmi les attributions du talent; mais que voulez-vous? M. Scribe est de son temps : il en a connu et flatté les instincts : il a voulu qu'un art bourgeois, destiné à une société bourgeoise, fût bourgeoisement enrichi par elle, et il a fait faire à la littérature un mariage de raison. C'est le complément naturel d'un théâtre fondé sur l'alliance de l'utile et de l'agréable : *Utile dulci*.

Nous nous sommes efforcé, dans tout le cours de cette étude, de rester impartial, et, l'avouerons-nous? de lutter

contre un sentiment qui n'est pas de l'antipathie, mais de l'indifférence. On peut rendre justice à une vie honorable et active, à une série d'œuvres ingénieuses et amusantes, à un talent remarquable par l'heureux équilibre et l'habile emploi de ses facultés, sans se croire obligé, pour cela, de brûler ce que l'on a adoré, d'adorer ce que l'on a brûlé, d'oublier que l'on a aimé, admiré, espéré tout autre chose que ce que ce talent a pratiqué et servi. Les années décisives de notre jeunesse se sont passées à poursuivre un idéal, à croire aux promesses d'un art diamétralement contraire à celui du *Bertrand et Raton* ou du *Verre d'eau*, et dont le naufrage a fait la place si large au théâtre de M. Scribe. D'un côté, l'enthousiasme poétique, le lyrisme passionné, l'aspiration ardente vers les espaces infinis, vers les cimes inconnues, le goût des aventures et des sentiers difficiles, la confiance en des forces nouvelles qui allaient, pensions-nous, régénérer et retremper, dans toutes leurs profondeurs, la vie intellectuelle et sociale, la philosophie et l'histoire, la poésie et la critique, la littérature et le monde; de l'autre, le chemin battu, l'ironie enjouée, le sourire sceptique aux dépens de tous les efforts de l'homme vers quelque chose de plus grand que lui, une main légère accrochant les grands effets aux petites causes, un dissolvant imperceptible, mais actif, appliqué à toutes les facultés admiratives, à tout ce qui console du mal et du vulgaire par le pressentiment de l'idéal et du mieux ; la poésie métamorphosée en un songe de pensionnaire, la passion tournant dans un cercle étroit, soulevant et apaisant ses tempêtes dans une pièce d'eau ; le culte du succès, du fait accompli ; le soin d'ajuster aux nécessités de la vie, aux laideurs de la réalité l'intelligence et le cœur. Entre ces deux inspirations opposées notre choix est fait et nous y persistons :

l'une a réussi, l'autre s'est égarée, peu importe : le procès n'est pas vidé, parce que l'une des deux parties a compromis sa cause par ses égarements et ses folies. Nous avions rêvé, soit; mieux valait le rêve que le réveil. Était-ce un rêve d'ailleurs? Était-ce un mensonge? De ce que la société moderne n'a pas été plus capable de porter le romantisme que le libéralisme, de ce qu'elle a laissé sombrer l'un dans le matérialisme réaliste et l'autre dans la démocratie servile, doit-on en conclure que le romantisme vrai, que le libéralisme sincère, étaient des erreurs et des chimères? Parce qu'il ne nous est resté que le corps, doit-on dédaigner et insulter l'âme? Doit-on surtout s'incliner à jamais devant ce que l'on nous a donné à la place de ces chers et nobles objets de nos premières amours, de nos jeunes espérances? Non : il faudrait désespérer de toute croyance, étouffer la voix intérieure qui nous pousse vers le beau et vers le bien, anéantir en nous cette mystérieuse inquiétude qui est notre supplice et notre force, s'il suffisait du fait pour détruire l'idée, s'il suffisait des extravagances et des fautes de quelques esprits superbes, prêtres apostats de leur propre culte, pour renverser le temple ou l'ouvrir aux débitants d'imaginations au rabais, d'inventions réglées d'après l'ordonnance d'une société qui ne sait plus ni aimer, ni rêver, ni croire, ni même se tromper noblement. C'est pourquoi soyons sans rancune envers la mémoire d'un homme aimable ; tenons-lui compte des bons moments que nous devons à son infatigable esprit : applaudissons même, de temps à autre et sans trop de conséquence, ses agréables pastels, avant que les variations du goût public aient achevé de les effacer ; mais relisons Corneille et Shakspeare, *Polyeucte* et le *Roi Lear*; n'oublions pas, n'oublions jamais que celui-là seul satisfait aux grandes et vraies

conditions de l'art, qui, au lieu de l'abaisser à notre niveau et de le rendre notre complice, nous prend dans notre petitesse et dans notre misère pour nous élever vers lui au nom de la beauté suprême, de la vérité immortelle.

FIN

TABLE

I. — Hippolyte Rigault. — M. Cuvillier-Fleury. 1
II. — Madame Swetchine et M. de Falloux. 31
III. — M. Victor Cousin. 55
IV. — M. Guizot. 65
V. — MM. L. de Gaillard et Ch. de Mazade. 75
VI. — M. Edmond About. 96
VII. — MM. de Larcy et P. Mesnard. 105
VIII. — Royer-Collard. 116
IX. — M. L. Vitet. 127
X. — Le marquis d'Argenson. 137
XI. — MM. Saint-Marc Girardin et Prévost-Parâdol. 148
XII. — M. Paul de Molènes. 159
XIII. — Le général Moline de Saint-Yon. 170
XIV. — M. Alfred Nettement. 181
XV. — Le R. P. Xavier de Ravignan. 200
XVI. — Chateaubriand et M. Sainte-Beuve. 223
XVII. — M. Edgar Quinet. 255
XVIII. — MM. Taine et Louis Ratisbonne. 265
XIX. — M. Victor de Laprade. 274
XX. — MM. Paul Perret et Paul Deltuf. 284
XXI. — M. Octave Feuillet, auteur dramatique. 294
XXII. — M. Louis Veuillot. 317
XXIII. — Eugène Scribe. 330

FIN DE LA TABLE